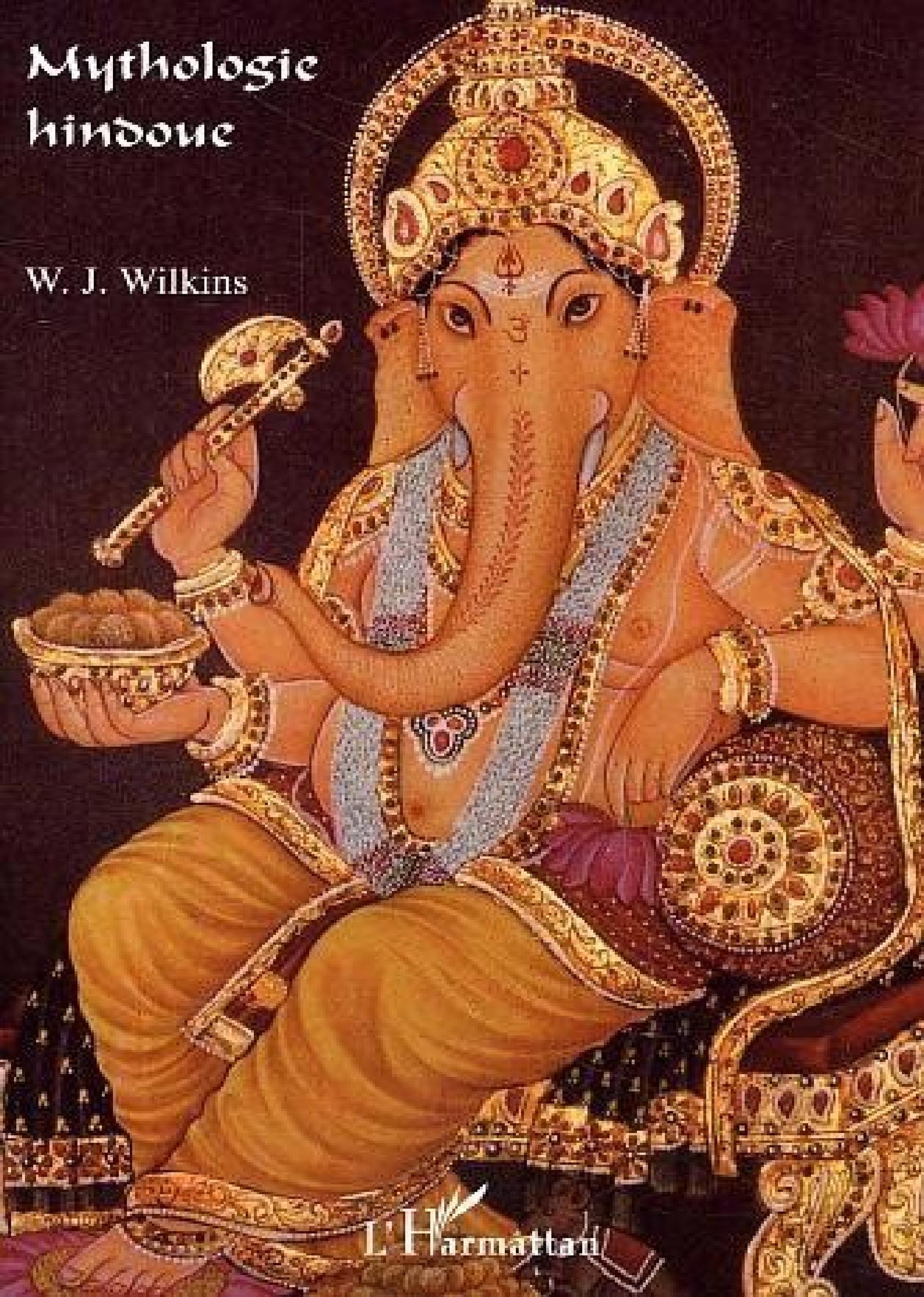


Mythologie hindoue

W. J. Wilkins



L. Harmattan

MYTHOLOGIE HINDOUE
VÉDIQUE ET POURANIQUE

PAR

W. J. WILKINS

AUTEUR DE *L'HINDOUISME MODERNE*, ETC.

ILLUSTRÉE

PREMIÈRE ÉDITION 1882

Introduction, traduction de l'anglais et notes

Jean-Laurent SAVOYE

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. : BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

www.librairieharmattan.com
harmattanl@wanadoo.fr
diffusion.hannattan@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
9782296000131

EAN : 9782296000131

Mythologie hindoue

Védique et pouranique

Jean-Laurent Savoye/

Sommaire

Page de Copyright

Page de titre

INTRODUCTION

PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION

PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION

PREMIÈRE PARTIE - LES DIVINITÉS VÉDIQUES

CHAPITRE I - LES VEDA

CHAPITRE II - LES DIEUX VÉDIQUES. GÉNÉRALITÉS.

CHAPITRE III - DYAUS ET PRITHIVÎ

CHAPITRE IV - ADITÎ ET LES ÂDITYA

CHAPITRE V - AGNI

CHAPITRE VI - DIVINITÉS DU SOLEIL OU DE LA LUMIÈRE

CHAPITRE VII - LES DIVINITÉS DE L'ORAGE

CHAPITRE VIII - SOMA

CHAPITRE IX - TVASHTRI OU VISHVAKARMAN

CHAPITRE X - YAMA

DEUXIÈME PARTIE - LES DIVINITÉS POURANIQUES

CHAPITRE I - LES PURÂNA

CHAPITRE II - BRAHMA

CHAPITRE III - BRAHMÂ ET SARASVATÎ

CHAPITRE IV - VISHNU ET LAKSHMÎ

CHAPITRE V - LES INCARNATIONS OU AVATÂRA DE VISHNU

CHAPITRE VI - SHIVA

CHAPITRE VII - UMÂ

CHAPITRE VIII - LES FILS DE SHIVA ET PÂRVATÎ

CHAPITRE IX - LE RÉCIT POURANIQUE DE LA CRÉATION

CHAPITRE X - LA DIVISION DU TEMPS DANS LES PURÂNA

TROISIÈME PARTIE - LES DIVINITÉS INFÉRIEURES

CHAPITRE I - LES DIVINS RISHI
CHAPITRE II - KUVERA
CHAPITRE III - LES DEMI-DIEUX DU RÂMÂYANA
CHAPITRE IV - LES DEMI-DIEUX DU MAHÂBHÂRATA
CHAPITRE V - LES PLANÈTES
CHAPITRE VI - LES ASURA
CHAPITRE VII - OISEAUX ET ANIMAUX SACRÉS
CHAPITRE VIII - GANGÂ
CHAPITRE IX - LES ARBRES SACRÉS
CHAPITRE X - DIVINITÉS MINEURES DIVERSES
CHAPITRE XI - LES ÊTRES SURNATURELS, MAIS NON
DIVINS

NOTES

INDEX

INTRODUCTION

William J. Wilkins, ministre congrégationaliste, part en 1867 comme missionnaire aux Indes britanniques. Il a vingt-quatre ans. Il reste quatre ans pasteur de l'Union Chapel de Calcutta, pour se consacrer ensuite à l'évangélisation du Bengale. Il rentre en Angleterre en 1884 et décède subitement en 1902. Ses expériences et ses contacts avec les hindous lui inspirent plusieurs ouvrages, en particulier Modern Hinduism (1881), qui décrit la foi et les rituels de l'hindouisme du nord de l'Inde, et Hindu Mythology, Vedic and Puranic (1882), ouvrage destiné, selon la préface de la première édition, à combler une lacune, dans la mesure où il n'existe aucun dictionnaire « complet et systématique traitant de ce sujet ». Classement systématique des divinités, collection de textes hindous déjà traduits, comptant « honnête et impartial » des données de l'hindouisme, telles sont les prétentions de Wilkins, qui dispose pour ce faire d'une importante documentation.

La plus ancienne source mentionnée par Wilkins est Ephraïm Chambers, né en 1680 et père de l'encyclopédie moderne, dont la Cyclopaedia, or An Universal Dictionary of Arts and Sciences, parue à Londres en 1728, a exercé une grande influence sur l'Encyclopédie de Diderot et sur l'Encyclopædia Britannica. Il cite encore les œuvres sanskrites traduites en anglais par Sir William Jones (1746-1794), considéré comme l'un des pères des études indiennes, qui fonde en 1784 l'Asiatic Society du Bengale et traduit les premiers textes sanskrits authentiques. Sir William Jones pense déjà que sanskrit, latin et grec, mais aussi gothique, celtique et ancien persan ont la même origine, une langue commune, que Max Müller, plus tard, qualifiera d'aryenne. On trouve également quelques références au voyageur et naturaliste français Pierre Sonnerat (1749-1814), dont le Voyage aux Indes orientales et à la Chine, publié en 1782, a connu un immense succès. Le sanskritiste Henry Thomas Colebrooke (1765-1837) constitue une autre référence importante. Nommé secrétaire de la Compagnie des Indes, Colebrooke étudie la langue, la littérature, la législation et la philosophie hindoues. Il est nommé en 1805 chef de la justice à Calcutta, puis regagne l'Angleterre, où il fonde l'Asiatic Society de Londres en 1823. Ses

principaux mémoires ont été publiés dans les deux volumes de *Miscellaneous Essays* (1827). *William Ward* (1769-1823) participe à *Serampur*, avec *William Carey* et *Joshua Marshman*, à la première mission de la *Baptist Missionary Society*, fondée en 1792. Des informations recueillies lors de son séjour au Bengale, il compose un ouvrage en quatre volumes, parus de 1817 à 1820, *A View of the History, Literature and Mythology of the Hindoos*. *Edward Moor* rejoint l'*East India Company* en 1783 ; après une carrière militaire passée en grande partie à *Bombay*, il revient en Angleterre en 1806 pour raisons de santé. *Hindu Pantheon*, paru en 1810, est suivi, en 1811, de *Hindu Infanticide*, l'un des premiers ouvrages consacré à l'infanticide des filles en Inde et aux mesures destinées à éradiquer ce fléau. Bibliothécaire adjoint au *British Museum*, le révérend *Thomas Maurice* (1754-1824), historien et poète anglais, fait paraître, dans les années 1790, *Indian Antiquities et History of Hindustan*. Quant au colonel *Vans Kennedy* (1784-1846), il s'intéresse au sanskrit et au persan, puis édite en 1828 *Researches into the Origin and Affinity of the Principal Languages of Asia and Europe* et, en 1831, *Researches into the Nature and Affinity of Ancient and Hindu Mythology*. L'Allemand *Theodor Benfey* (1809-1881), spécialiste de sanskrit et de linguistique comparée, enseignant à l'Université de Göttingen, fait paraître entre autres ouvrages, en 1859, *Pantschatantra : Fünf Bücher indischer Fabeln, Marchen und Erzählungen*, qui retrace l'influence des fables indiennes de l'Iran à l'Europe occidentale.

D'autres auteurs occupent une place privilégiée dans la documentation de Wilkins. L'orientaliste écossais *John Muir* (1810-1882) fait ses études à l'Université de Glasgow et à l'*East India Company's College de Haileybury*, avant de partir en 1829 en Inde, où il encourage l'étude du sanskrit. Rentré à Edimbourg en 1853, il y occupe, en 1862, la chaire de sanskrit à l'Université. De 1858 à 1870 sont édités les cinq volumes de son ouvrage *Original Sanskrit Texts on the Origin and History of the People of India*. Né à *Bombay*, le sanskritiste *Monier Williams* (1819-1899) fait ses études à l'*East India Company*. A partir de 1841, il étudie le sanskrit à l'Université d'Oxford, sous la direction du professeur *Horace Hayman Wilson* qui, depuis 1831, y développe la collection de manuscrits sanskrits. Diplômé en 1844, il enseigne le sanskrit, le persan et l'hindoustani à *Haileybury*. En 1860, à la mort d'*Horace Hayman Wilson*, il obtient la chaire de sanskrit de l'Université d'Oxford, que briguaient également *Max Müller*. Il fonde ensuite l'*Oxford's Indian Institute*, qui ouvre ses portes en 1896. Il est l'auteur de divers

ouvrages, parmi lesquels *The Study of Sanskrit in Relation to Missionary Work in India (1870)*, *Indian Wisdom (1875)*, *Religious Thought and Life in Ancient India : Vedism, Brahmanism and Hinduism (1883)*, ainsi que ses dictionnaires anglais-sanskrit (1851) et sanskrit-anglais (1872). L'historien de l'Inde John Dowson (1820-1881), professeur à Haileybury College et à l'Université de Londres, fait paraître, en 1879, *A Classical Dictionary of Hindu Mythology and Religion, Geography and History*. Theodor Goldstücker (1821-1872), né à Königsberg, débute des études de sanskrit en 1836, part à Bonn en 1838, puis à Paris en 1840. De 1847 à 1850, il réside à Berlin, mais, suspect aux yeux des autorités en raison de ses opinions politiques, il gagne Londres, où il est nommé en 1852 professeur de sanskrit à l'Université. Il édite en 1856 un dictionnaire de sanskrit. Rudolph Roth (1821-1895) étudie avec Max Müller sous la direction de Burnouf. Ses recherches portent principalement sur la langue et la littérature indiennes (*Zur Literatur und Geschichte des Veda, 1846*; édition de l'Atharva-Veda à partir de 1855) ; son œuvre majeure reste son dictionnaire sanskrit, paru en cinq volumes de 1853 à 1867. Spécialiste de littérature védique et professeur de sanskrit à l'Université de Berlin, Albrecht-Friedrich Weber (1825-1901) édite, entre autres ouvrages, une traduction commentée du Yajur-Veda blanc ; il fonde en 1849 la revue *Indische Studien*, à laquelle il contribue largement. De 1870 à 1875, Ralph T. H. Griffiths (1826-1906) traduit en anglais les six premiers livres et résume le septième livre du Râmâyana de Valmiki, lequel totalise vingtquatre mille distiques. Il fait également paraître, entre 1889 et 1899, la traduction du Rig-Veda, de l'Atharva-Veda et du Yajur-Veda blanc.

Pour clore cette énumération, révélatrice d'un véritable engouement pour l'Inde en Europe depuis le XVII^e siècle et du sérieux de la documentation de Wilkins, nous citerons enfin Friedrich Maximilian Müller, dit Max Müller, indianiste et historien des religions, dont la grande activité et le prestige exerceront une très grande influence sur les études indiennes dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Né à Dassau en 1823 et mort à Oxford en 1900, il débute ses études de sanskrit à l'Université de Leipzig en 1841 avec le professeur Brockhaus et apprend également l'arabe et l'hébreu. Puis, à partir de 1844, il se perfectionne en linguistique indo-européenne comparée à Berlin avec Bopp, et à Paris avec Burnouf. Ce dernier le pousse à éditer le Rig-Veda et c'est dans ce but que Max Müller se rend à Londres en 1846. L'ouvrage paraît

en six volumes, de 1849 à 1873, aux presses de l'Université d'Oxford. Max Müller connaît dès lors la renommée. Il écrit de nombreux ouvrages, dont des essais rassemblés dans Chips from a German Workshop (4 vol., 1867-1875), et en particulier, en 1856, le célèbre essai intitulé Comparative Mythology. En 1859 paraît History of Ancient Sanskrit Literature. Max Müller occupe la chaire de littérature comparée à l'Université d'Oxford de 1868 à 1875, année où débute sa grandiose collection des Sacred Books of the East. Il est l'instigateur de la mythologie comparée fondée sur la comparaison des langues.

Les mythes sont, selon lui, l'expression spontanée de l'imagination populaire, qui tend à personnifier les grands phénomènes naturels. De cette mythologie d'origine naturaliste découle ensuite la religion, quand l'homme rattache à ces phénomènes sensibles l'existence d'un monde invisible. Pour Max Müller, en effet, tous les concepts abstraits ont leur source dans le concret ; le mythe découle ensuite d'une déviation, d'une « maladie du langage », les qualificatifs appliqués à ces phénomènes devenant avec le temps des concepts qui désignent des divinités particulières. Ces dernières ne sont donc au départ que des noms poétiques ayant ensuite acquis une indépendance et une personnalité qu'ils n'avaient pas à l'origine. Le rôle du mythologue revient par conséquent à retrouver le sens premier, naturel, dissimulé derrière cette déviation du langage.

Mais ces a priori naturalistes conduisent à des systématisations dont n'est pas exempt l'ouvrage de Wilkins, Hindu Mythology, qui s'en inspire. Dans le chapitre I, 3, par exemple, consacré à Dyaus et Prithivî, il s'agit de donner une explication au fait qu'Indra ait supplanté Dyaus, appelé pourtant lui aussi « dieu du ciel » dans les Veda ; l'importance des pluies, pour des populations arrivant « dans la touffeur de l'Inde », leur a fait reporter sur Indra les conceptions attachées à Dyaus, lequel est devenu moins sacré que le dieu des pluies qui, en I, 7, force les nuées à déverser leurs eaux bienfaisantes. De même, si Indra, aux Marut, « demande parfois de l'aide pour maîtriser les vents » (I, 7), c'est que « plus les immigrants Aryens avançaient vers le sud et vers l'est, plus violentes étaient les tempêtes qu'ils devaient affronter ». En I. 10, on peut voir dans l'attitude de Yama repoussant les avances de sa sœur Yamî l'antagonisme entre le jour et la nuit, tandis que d'autres décèlent « en Yama le courant d'air chaud provoqué par le soleil levant, et en Yamî l'air plus frais de la nuit ». Bien d'autres mythes s'expliquent encore naturellement. C'est le cas des trois têtes d'Agni (I, 5),

représentant le feu sur terre, les éclairs dans les airs et le soleil dans le ciel, ou encore de Sûrya et de Savitri, noms du Soleil dans les hymnes védiques, représentant (I, 6) le premier le soleil visible, le second l'invisible, ou, au vu de certains hymnes, en Sûrya « le soleil à son lever et à son coucher » et en Savitri « le soleil brillant dans toute sa force ». Le soleil à son lever, à son zénith et à son coucher se retrouve par ailleurs dans les trois enjambées de Vishnu racontées dans le Rig-Veda. Tout aussi « plausible » est, dans le même chapitre, l'explication du Dr Roth touchant au rattachement de Varuna, à l'origine dieu des cieux, à l'océan : « en tant que ciel qui embrasse tout », il se voit facilement identifier, par « l'observation des cours d'eau coulant vers les confins de la terre et vers la mer », à l'océan « renfermant la terre en son sein ». Un raisonnement bien représentatif de l'époque prouve encore à l'évidence, en l'absence d'ethnologie, que les troupes menées par Râma contre Râvana se composaient effectivement de singes (II, 5, 7, n. 29) : les tribus habitant les monts Vindhya, pourtant non hindoues, « ont conservé jusqu'à nos jours de nombreuses légendes concernant Râma et Sîtâ », et ces peuples « sont noirs, ont des cheveux crépus, différant peu en cela de certaines races africaines »... Pour clore une liste qui est loin d'être exhaustive, nous citerons enfin l'explication psychologique et « indubitable » qui suit immédiatement la précédente : si les Râkshasa sont « des êtres malfaisants, des démons aux formes variées, terrifiants et cruels », c'est que ce nom « exécré » s'applique « à un peuple abhorré et hostile, et que cette dénomination constitue ici une expression de haine et d'horreur plus qu'une véritable épithète historique » ; leur portrait est d'ailleurs complété en III, 11, où ces représentants du mal incarné, « ennemis de Dieu », étaient sans doute « les barbares primitifs de l'Inde conquis par les Aryens ».

Max Müller, dans son système, accorde la première place aux mythes solaires, d'où l'importance accordée à Dyauspitar, le brillant dieu du ciel rattaché à Zeu-pater et à Jupiter, parenté à laquelle Wilkins fait allusion (I, 3) en citant Theodor Benfey. Cette dénomination commune, parmi tant d'autres touchant bien des divinités, est en outre, aux yeux de Max Müller, la preuve que toutes ces appellations remontent à un même nom, dans le monde aryen primitif, dont on peut suivre l'évolution dans chacune des langues issues de la diaspora indo-européenne. Retrouver cette unité primitive, c'est aussi en retrouver l'authenticité et la pureté. Wilkins le cite d'ailleurs en ce sens dans la préface à la seconde édition de son ouvrage : « Comme le dit Max Müller, “plus nous reculons dans le temps, plus nous examinons les premiers germes des religions, quelles

qu'elles soient, plus pures sont, je crois, les conceptions que nous y trouvons de la Divinité ” ». Or cette conception aboutit à l'idée que toute l'histoire des religions ne constitue qu'une errance progressive menant à la pureté et à la vérité retrouvées dans la religion chrétienne, et les positions de Wilkins, contrairement à ce qu'il affirme dans son introduction, ne sont pas toujours exemptes de critiques à l'égard de l'hindouisme.

Nous touchons là, en effet, à une préoccupation majeure de l'auteur de ce livre. Dans la préface à la seconde édition, il insiste sur ses efforts pour conserver face à l'hindouisme une objectivité que d'aucuns lui ont vivement reprochée et « proclame haut et fort [sa] ferme intention de [s]'abstenir absolument de tout commentaire, éloge ou condamnation », avant d'ajouter immédiatement : « J'ai le sentiment que le simple exposé de nombreux passages de livres prétendument inspirés par Dieu portait en soi sa propre condamnation. [...] Si nous regardons les premiers textes, leur lumière était vive et contraste à la vérité avec les productions ultérieures. Il est tout à fait instructif de noter une nette détérioration dans la qualité de l'enseignement, les divinités, telles qu'elles nous sont décrites par les sages des époques précédentes, étant de loin meilleures que ne le disent leurs successeurs ». Il cite alors, à l'appui de sa thèse, l'Indian Wisdom de Monier Williams : « Les Bibles non chrétiennes présentent toutes une évolution dans une fausse direction. Elles débutent par quelques éclairs de vraie lumière et se terminent dans l'obscurité ». Or Monier Williams réfutait totalement, en cela, la théorie de Max Müller concernant l'évolution des religions et son couronnement par la Bible chrétienne ; la connaissance de l'hindouisme était à ses yeux rendue indispensable par la nécessité de connaître parfaitement les positions de l'ennemi avant de l'attaquer.

Sans partager totalement cet avis, Wilkins émet cependant un certain nombre de condamnations explicites à l'encontre des pratiques de l'hindouisme. Il en est ainsi, par exemple, à propos du linga de Shiva (II, 6) qui, bien que présenté par certains comme « inoffensif » pour les hindous eux-mêmes. « représente ouvertement les organes mâles et femelles de la reproduction » et ne peut être vénéré « sans que cela évoque des pensées impures ». Dans ce même chapitre, « de même que Krishna est supposé se réjouir de chants et de danses qui ne revêtent pas toujours un caractère moral élevé, on croit que Shiva se complaît dans les pratiques cruelle d'adorateurs ignorants et drogués ». Wilkins use ailleurs (II, 7) d'une prétérition pour prudemment éluder un jugement

définitif sur les pratiques des shâkta, lesquelles laissent place à la consommation de viande et d'alcool ainsi qu'à des « actes grossiers et obscènes [...] ». Mais, comme cela appartient plus au culte hindou qu'à la mythologie, nous ne nous y attarderons pas ici ». Sans doute de telles perversions ont-elles la même origine que la dégradation qui s'est produite, selon l'auteur (I, 1) entre le Rig-Veda et l'Atharva-Veda : « La vieille religion du peuple conquis a probablement commencé à déteindre sur celle des Aryens ».

En effet, la religion « aryenne » primitive est censée présenter tous les caractères de la pureté originelle. En parlant dès le début de son propos du « prophète Vyâsa » et de l'enseignement des Veda « réputé avoir été inspiré par Dieu Lui-même » (I, 1), Wilkins semble placer les premiers textes hindous au rang de livres révélés. De même, le mot Prajâpati est dit être « employé à peu près dans le même sens que celui de Patriarche dans les Écritures » (III, 10). En outre, durant le Krita Yuga, le premier âge, celui de « la vertu », l'absence de castes prouve que les hindous « adoraient une seule divinité, en usant d'une seule règle et d'un seul rite, ce qui laisse bien sûr supposer que leurs ancêtres étaient monothéistes » (II, 10). L'allusion au Brâhmo-Samâj, mouvement hindou monothéiste fondé en 1828 par Râm Mohan Roy et affirmant que Brahmâ, Vishnu et Shiva « ne sont que des manifestations du Brahma suprême » (II, 2, n. 9), prouve enfin qu'il est possible, pour des hindous fourvoyés dans une fausse direction, de s'engager à nouveau dans la vraie voie, celle du Dieu unique, dont le christianisme témoigne en Inde même, après des siècles d'« obscurité ».

C'est donc, on le voit, surtout chez Max Müller que Wilkins a trouvé la caution intellectuelle indispensable à son propos, avec toutes les outrances inhérentes à son système, outrances que dénoncera plus tard Georges Dumézil. Il nous a, de ce fait, semblé important de compléter les notes de Wilkins par des éléments puisés à des sources plus récentes, afin d'ouvrir au lecteur d'autres champs d'investigation. Dans l'introduction au premier volume de son ouvrage *Mythe et épopée*, Dumézil retrace l'historique de la démarche qui lui a permis de mettre un terme définitif à l'utopie visant à « recréer l'indo-européen, un indo-européen académique, celui qui se parlait, pensait-on, “au moment de la dispersion ” », et du même coup de voir « rayer du catalogue des études sérieuses » la mythologie comparée, au profit d'un système où « les mythologies étaient replacées, comme elles doivent l'être, dans l'ensemble de la vie religieuse, sociale, philosophique des peuples qui

les avaient pratiquées ». Dans la « structure générale qui remplaçait ainsi des « faits isolés et par là même incertains, [...] la concordance des noms divins perdait, sinon tout intérêt, du moins son illégitime primauté au profit d'une autre concordance, celle des concepts, et surtout des ensembles articulés de concepts ». Les mythes, selon Dumézil, ne se comprennent que si on les met en lien avec « la vie des hommes qui les racontent ». Malgré le caractère littéraire qu'il revêtent immanquablement un jour, ils ne constituent pas « des inventions dramatiques ou lyriques gratuites, sans rapport avec l'organisation sociale et politique, avec le rituel, avec la loi ou la coutume ; leur rôle est au contraire [...] d'exprimer en images les grandes idées qui organisent et soutiennent tout cela ». Ce n'est donc plus dans une hasardeuse mythologie comparée, qui « se réduisait à une série de problèmes connexes, certes, mais tous autonomes, sans hiérarchie, appelant et permettant chacun une solution particulière », mais à la découverte de toute une « civilisation que nous entraîne sa théorie de l'organisation tripartite des pouvoirs dans les sociétés indo-européennes.

Ne boudons cependant pas notre plaisir à la lecture de cette Mythologie hindoue. Outre une iconographie très évocatrice et de grande qualité, Wilkins a su adroitement mêler, dans ce petit dictionnaire encyclopédique de mythologie hindoue, la rigueur de l'exposé didactique aux charmes de la narration : les récits, souvent puisés chez les nombreux auteurs présentés plus haut, jouissent du grand mérite de nourrir notre imagination d'une abondante matière, dans laquelle la poésie s'ajoute à la saveur du conte. La traduction, espérons-le saura le faire sentir. Rappelons à ce propos que les passages tirés des textes hindous ne sont que la transcription, dans un style équivalent, de traductions anglaises en vers ou en prose et qu'ils ne cherchent en aucun cas à passer pour le reflet fidèle des originaux sanskrits. La transcription des mots et noms hindous a été actualisée et empruntée, pour des raisons pratiques, au Dictionnaire de la civilisation indienne de Louis Frédéric (éd. Robert Laffont, 1987), plus accessible à une majorité de lecteurs. Cette traduction et les notes qui l'accompagnent ne se prétendent en rien ouvrage de spécialiste, mais seulement les premiers pas d'un néophyte dans l'univers infini de la mythologie hindoue, dont le lecteur, espérons-le, se sentira encouragé à prolonger l'exploration.

J L. SAVOYE

PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION

Quand je suis arrivé en Inde, l'un de mes premiers soucis a été de trouver un compte-rendu exhaustif et fiable de la mythologie hindoue ; mais, malgré la variété des œuvres propres à fournir quelque information de ce genre, j'ai cherché en vain un ouvrage complet et systématique traitant de ce sujet. Deux dictionnaires classiques de l'Inde ont été depuis lors publiés, l'un à Madras et l'autre à Londres ; mais, bien que constituant d'utiles ouvrages de référence, ils ne répondent pas à la demande que ce livre a pour dessein de satisfaire. Depuis quelques années, je rassemble des éléments dans l'intention de les ordonner, de telle manière que tout lecteur puisse sans grand effort se faire une idée générale satisfaisante des noms et caractéristiques des divinités hindoues, ainsi que des rapports qui les lient entre elles. Le présent ouvrage n'a pas la prétention d'offrir de nouvelles traductions des textes de l'hindouisme, ni de donner beaucoup d'informations qui ne se trouveraient déjà exposées dans d'autres livres ; pour parler de façon générale, mon travail été de rassembler et d'ordonner des traductions déjà disponibles. Je me suis efforcé de rendre un compte honnête et impartial de ces divinités et, autant que possible, dans les termes des textes sacrés, qualités que j'attendrais de l'honnêteté intellectuelle d'un hindou faisant un exposé sur Dieu à partir d'une étude attentive de la Bible. J'ai tenté en toute conscience de me garder des préjugés et des déformations théologiques et, désireux de laisser les livres sacrés parler par eux-mêmes, je me suis retenu de commenter les passages cités, sauf quand quelque explication me semblait nécessaire. Je n'ai pas choisi les textes qui décrivent uniquement l'aspect le plus sombre des dieux hindous, sans pour autant tous les éliminer. Bien des choses ne pouvaient être reproduites. J'ai pris une partie de ce qui était propre à la publication, de façon que ceci, ajouté à ce qui est digne d'éloge, puisse donner au lecteur une image fidèle des choses. Exalter le bien ou le mal est du ressort d'un avocat, tâche que, dans cet ouvrage, je réfute absolument. Je me suis efforcé en

toute honnêteté de faire un exposé fidèle des croyances partagées par des millions d'hindous.

Un certain nombre d'illustrations représentant les principales divinités ont été introduites dans ce livre pour le rendre plus intéressant et instructif. La plupart sont inspirées de peintures réalisées par les hindous eux-mêmes, peintures que l'on peut voir jusque dans les demeures. Nous n'avons en aucune façon tenté de les idéaliser ; elles sont ce qu'elles veulent être, reproductions fidèles de dessins d'artistes hindous. Je suis hautement redevable à mes amis le Révérend A. J. Bamford et Messieurs H. T. Ottewill et C. A. Andrews, diplômés ès-lettres, d'avoir gracieusement réalisé ces dessins d'après des originaux hauts en couleurs.

Grâce à l'introduction d'un index complet, j'espère que cet ouvrage servira de dictionnaire classique de l'Inde, le classement des dieux hindous permettant à l'étudiant d'avoir une vue générale de la mythologie hindoue et des relations qui existent entre une divinité et les autres. Et, du fait que de nombreuses légendes sont rapportées relativement en détails, ce livre ne peut manquer d'intéresser les lecteurs en général, qui n'ont pas forcément le temps de se référer aux textes sacrés d'où elles sont tirées.

Ajoutons un mot d'explication sur le classement des divinités. On remarquera que quelques-unes de celles qui sont décrites comme appartenant à l'époque védique apparaissent sous le même nom ou sous d'autres noms dans les *Purâna*, tandis que d'autres, présentées comme appartenant à l'époque pouranique, ont leur origine — difficilement repérable, certes — dans les *Veda*. C'était une pratique courante, chez ceux qui ont rédigé les livres tardifs, de revendiquer une antiquité reculée et, pour les additions plus récentes faites au panthéon, l'autorité des *Veda*. Dans certains cas, une épithète appliquée à l'une des anciennes divinités est attachée au nom d'une divinité postérieure. C'est ainsi que se trouvent liées entre elles l'ancienne et la nouvelle appellations. Les dieux védiques sont ceux dont la description se rencontre principalement dans les *Veda* et dont le culte était le plus répandu à l'époque védique. Les divinités pouraniques sont celles dont on trouve une description plus complète dans les *Purâna* et dont le culte se pratiquait surtout à l'époque pouranique. Toute classification très rigide est impossible à établir.

W. J. W.
Calcutta, 22 Février 1882

PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION

Comme cet ouvrage a connu une large diffusion et qu'une nouvelle édition s'avère nécessaire, l'opportunité se présente d'ajouter quelques mots à ce qui a été dit il y a dix-huit ans. L'accueil réservé à ce livre, en Inde comme en Angleterre, m'a été fort agréable, le seul reproche sérieux qu'on lui ait fait étant que je n'avais émis aucun jugement sur les extraits des livres sacrés de l'hindouisme que j'y avais cités. Or, c'était là une tâche que je désavouais clairement dans ma préface. Je proclame haut et fort ma ferme intention de m'abstenir absolument de tout commentaire, éloge ou condamnation. J'ai le sentiment que le simple exposé de nombreux passages de livres prétendument inspirés par Dieu portait en soi sa propre condamnation. Et je me suis en même temps plu à montrer comment, parmi beaucoup de mauvaises choses, on en pouvait également trouver beaucoup de bonnes. Les sages de l'Inde ne se trouvaient pas dans une complète obscurité. Si nous regardons les premiers textes, leur lumière était vive et contraste à la vérité avec les productions ultérieures. Il est tout à fait instructif de noter une nette détérioration dans la qualité de l'enseignement, les divinités, telles qu'elles nous sont décrites par les sages des époques précédentes, étant de loin meilleures que ne le disent leurs successeurs. "Les Bibles non chrétiennes présentent toutes une évolution dans une fausse direction. Elles débutent par quelques éclairs de vraie lumière et se terminent dans l'obscurité." Comme le dit Max Müller, "plus nous reculons dans le temps, plus nous examinons les premiers germes des religions, quelles qu'elles soient, plus pures sont, je crois, les conceptions que nous y trouvons de la Divinité."

Cette édition a été complétée. Des erreurs ont été corrigées et un effort a été fait pour rendre plus clairs certains passages quelque peu obscurs. Mais ce livre reste substantiellement le même. On trouvera dans un autre ouvrage — *L'Hindouisme moderne* — une présentation du culte voué ordinairement à ces dieux, ainsi que des fêtes qui leur sont consacrées.



GANESHA DURGĀ SARASVATĪ LAKSHMĪ DÉMON KĀRTTIKEYA

PREMIÈRE PARTIE
LES DIVINITÉS VÉDIQUES

CHAPITRE I

LES VEDA

Avant de parler des divinités védiques, il est nécessaire de parler des *Veda* eux-mêmes, qui constituent notre source d'informations à leur sujet. La racine de ce mot est *vid*, "savoir" ; le terme *Veda* signifie donc "connaissance" ; et comme ces livres n'ont pas été *écrits* durant plusieurs siècles après leur composition, il signifie connaissance par ouï-dire et transmise oralement. Les *Veda* ne sont pas l'œuvre d'un seul homme, mais, selon la croyance populaire, ont été communiqués à un certain nombre de *rishi*, ou saints hommes, qui les ont à leur tour transmis à leurs disciples. Le prophète Vyâsa¹ passe pour le compilateur — nous dirions maintenant l'éditeur — de ces œuvres.

L'enseignement contenu dans ces écrits est réputé avoir été inspiré par Dieu Lui-même. D'autres écrivains professent qu'il est issu de Lui comme la fumée l'est du feu. Il est parfois dit que les *Veda* ont surgi des éléments. Les récits concernant leurs origines, bien que différents dans la forme, s'accordent pour enseigner qu'ils ont été offerts par Dieu directement aux hommes ; c'est pourquoi on leur accorde la plus grande vénération. Ils sont la propriété spéciale des brahmanes. Dès Manu — auteur nominal ou compilateur d'un livre de lois, probablement postérieur de deux ou trois siècles seulement aux *Veda*, même si certains ne le situent pas avant l'an 500 de notre ère — on considérerait comme une grave offense le fait qu'un seul mot de ces textes d'origine divine pût être entendu par un homme de caste inférieure².

Les *Veda* sont au nombre de quatre ; après le plus ancien, le *Rig-Veda*, viennent dans l'ordre le *Yajur-Veda*, le *Sama-Veda* et, pour finir, l'*Atharva-Veda*. Chacun de ces *Veda* comporte deux grandes parties : un *Samhitâ*, ou recueil de *mantra* ou hymnes, et un *Brâhmana*, qui contient des préceptes et des exemples concernant les rites, et qui est à peu près au *Sanihitâ* ce que le Talmud est à la Loi. On y trouve des instructions destinées aux prêtres qui dirigent le culte des dieux auxquels on s'adresse dans les hymnes. A chaque *Brâhmana* se rattache un

Upanishad renfermant une doctrine ésotérique ou mystique. Ces *Upanishad* se voient accorder une autorité moindre que celle des *Mantra* et *Brâhmana*, car, alors qu'on qualifie ces derniers de *shruti*, c'est-à-dire entendus, les *Upanishad* sont *smriti*, ou appris³. On rejette l'enseignement des textes plus tardifs, bien qu'ils soient fondés sur les textes antérieurs, s'il existe quelque désaccord entre eux. *Samhitâ* et *Brâhamana* sont généralement pour les brahmanes, et les *Upanishad* pour ceux qui se consacrent à la quête philosophique. Toutefois, aussi étrange que cela paraisse, alors que les morceaux plus anciens étaient, jusqu'à ces dernières années, presque totalement négligés, la connaissance de certaines parties des *Upanishad* était largement répandue parmi les *pandit* érudits de Bénarès et d'ailleurs. Dans de nombreuses parties de l'Inde, on ne pouvait pas trouver une seule personne capable de les lire ni de les interpréter. Parmi les *Samhitâ*, le *Rig-Veda Samhitâ*, avec ses 1017 hymnes, est de loin le plus important, alors que l'*Atharva-Veda-Samhitâ*, bien que généralement tenu pour le plus récent, est peut-être le plus intéressant. En outre, cet ensemble de deux livres d'hymnes védiques mérite seul le titre de recueils originaux séparés⁴, les autres étant presque exclusivement composés d'extraits du *Rig-Veda*. Entre l'époque où a été composé le *Rig-Veda* et celle où a été composé l'*AtharvaVeda*, il s'est produit des changements considérables dans la foi populaire. La confiance candide des premiers hymnes a disparu, et les divinités semblent maintenant plus cruelles, en même temps que se fait sentir un plus grand besoin d'offrandes propitiatoires. La vieille religion du peuple conquis a probablement commencé à déteindre sur celle des Aryens.

Les *Samhitâ* de trois des *Veda* présentent quelque particularité. "Si un *mantra* est écrit en vers et destiné à être récité à haute voix, il est appelé *rich* (de *rich*, louange), d'où le nom de *Rig-Veda*, c'est-à-dire *Veda* contenant de telles louanges. S'il est en prose (il doit alors être murmuré à voix très basse), on l'appelle *yajus* (de *yaj*, sacrifice, d'où, littéralement, les rites au moyen desquels le sacrifice est accompli) ; *Yajur-Veda* désigne par conséquent le *Veda* qui renferme ces *Yajus*. Enfin, s'il est écrit en vers et destiné à être chanté, on l'appelle *sâman* (égal) ; *Sâma-Veda* désigne donc le *Veda* qui renferme de tels *sâman*. L'auteur du *mantra*, ou, comme diraient les hindous, le prophète inspiré, qui l'a reçu de la divinité est appelé son *rishi*. L'objet auquel il s'intéresse est son *devata* — mot qui désigne généralement une divinité, mais dont la signification, si l'on se réfère aux *mantra*, ne doit pas

toujours être prise à la lettre, car il existe des hymnes dans lesquels ce ne sont pas des dieux ou des êtres divinisés que l'on considère comme *devata*, mais, par exemple, un poteau sacrificiel, des armes, etc.”⁵ Il faut cependant préciser que la divinisation d'un “poteau sacrificiel” ou d'une “arme” est en parfait accord avec les conceptions panthéistes générales qui prévalaient dans le peuple, à cette époque autant qu'aujourd'hui, si bien qu'il n'y a rien de plus naturel, vu ces idées religieuses, que de parler de divinités même pour des objets inanimés. Il y a peu de doute que les *Brâhmana* soient plus récents que les *Samhitâ*.

Les *Veda* ne nous sont pas parvenus sans que les textes donnent lieu à de très importants débats. Comme on pouvait s'y attendre, le fait que cet enseignement soit transmis oralement a suscité des controverses. Un recensement ne dénombre pas moins de vingt et une versions (*Sâkhâ*) du *Rig - Veda*; un autre donne cinq versions du *Rig - Veda*, quarante-deux du *YajurVeda*, fait mention de douze versions entre mille autres du *Sâma-Veda*, et de douze de l'*Atharva-Veda*. De plus, chaque école, croyant posséder le vrai *Veda*, anathématisait celles qui enseignaient et suivaient tout autre *Veda*. Le *Rig-Veda Samhitâ* qui est parvenu jusqu'à nous est celui d'une seule école, le *Sâkala* ; le *Yajur-Veda* appartient à trois écoles, le *Sâma-Veda* peut-être à deux, et l'*Atharva-Veda* à une seule.

“L'histoire du *Yajur-Veda* diffère de celle des autres *Veda* dans la mesure où elle est marquée par une dissension entre ses propres écoles, bien plus importante que les différences qui séparaient l'école de chacun des autres *Veda*. Nous la connaissons grâce à la distinction établie entre un *Yajur-Veda* appelé *Yajur-Veda noir* et un autre, qualifié de *blanc*. La tradition, spécialement celle des *Purâna*, rapporte une légende qui explique cette distinction. Vaisampâyana, dit-elle, disciple de Vyâsa, qui avait reçu de lui le *Yajur-Veda*, avait commis une offense et désirait que ses disciples l'assistent dans l'exécution d'une acte expiatoire. L'un d'eux, Yâjnavalkya, proposa cependant qu'il accomplisse seul la totalité du rite, proposition qui amena Vaisampâyana, courroucé par ce qu'il considérait comme de l'arrogance de la part de son disciple, à prononcer contre lui une malédiction qui eut pour effet de faire régurgiter à Yâjnavalkya tous les *Yajus* qu'il avait appris de Vaisampâyana. Ses autres disciples, transformés pendant ce temps en perdrix (*tittiri*), picorèrent ces textes souillés et les conservèrent. C'est pourquoi ces textes sont appelés *Taittirîya*. Mais Yâjnavalkya, désireux d'obtenir les *Yajus*, adressa une prière au soleil et vit exaucer son vœu ‘de posséder

des textes inconnus de son maître’.”⁶ C’est ainsi qu’il existe deux *Yajur-Veda* à ce jour, le noir étant considéré comme le plus ancien.

En ce qui concerne la date des *Veda*, nous n’avons aucune certitude à ce sujet. Il ne fait aucun doute qu’ils comptent parmi les productions littéraires les plus anciennes de l’humanité, mais l’époque de leur composition est largement matière à conjectures. Colebrook semble montrer à partir d’un calendrier védique qu’ils ont dû être écrits antérieurement au XIV^e siècle avant J. C. Certains leur assignent une date plus récente, d’autres une plus haute antiquité. Le Dr Haug considère que l’époque védique s’est étendue de 2000 à 1200 avant J.C., tout en pensant que certains des hymnes les plus anciens ont pu être composés 2400 ans avant notre ère. Max Müller avance, pour le *Mantra*, ou partie des *Veda* comportant les chants incantatoires, une date probable de 1200 à 800, pour les *Brâhmana*, de 800 à 600, et, pour le reste, de 600 à 200 ans avant J. C.

Quoi qu’il en soit, rien, dans les livres eux-mêmes, n’indique quand ils ont été *écrits*. Toutes les références qu’on y trouve concernent le fait qu’ils ont été transmis oralement, appris, puis à nouveau enseignés de vive voix à d’autres disciples. Il est probable que, des siècles après l’introduction de l’écriture en Inde, on ne s’en servait toujours pas pour conserver les textes sacrés, comme on le voit dans le *Mahâbhârata*, où ceux qui *écrivent* les *Veda* sont menacés du châtimeut de l’enfer.

CHAPITRE II

LES DIEUX VÉDIQUES. GÉNÉRALITÉS.

Yaska (probablement le plus ancien commentateur des *Veda*) donne des dieux védiques la classification suivante : “Selon les exégètes des *Veda*, il existe trois divinités ; sur terre, Agni, dans les airs, Vâyu ou Indra et, dans le ciel, Sûrya. Ces divinités reçoivent chacune de nombreuses dénominations selon leur grandeur ou la diversité de leurs fonctions.”¹ Dans le *Rig-Yeda* lui-même, le nombre des dieux s’élève à trente-trois, dont onze vivent dans le ciel, onze sur terre et onze dans les airs. “Agni, dieu de la sagesse, prête une oreille attentive à ses adorateurs. Dieu aux rouges coursiers, toi qui aimes les louanges, fais venir ici ces trente-trois dieux.” Tel est le nombre habituellement mentionné, bien qu’il ne soit aucunement aisé de définir qui sont les trente-trois dieux concernés, tant les listes trouvées en divers endroits peuvent varier. Il est dit, dans un autre distique², que “trois cents, trois mille, trente-neuf dieux ont vénéré Agni.”

Ces divinités, bien que qualifiées d’immortelles, ne sont pas présentées comme des êtres existant par eux-mêmes. Leurs liens de parenté sont, de fait, la plupart du temps précisés, mais les divers récits concernant leur origine ne s’accordent pas entre eux. Agni et Savitri sont dits avoir conféré l’immortalité aux autres dieux, alors qu’il est également enseigné qu’Indra a obtenu cette faveur par un sacrifice. On trouve, dans le *Shatapatha Brâhmana*³, une relation intéressante des moyens par lesquels les dieux ont obtenu l’immortalité et la supériorité sur les Asura, ou démons. Tous, dieux et démons confondus, étaient mortels, tous étaient égaux en pouvoir, tous étaient fils de Prajâpati, le Créateur. Désireux de devenir immortels, les dieux offrirent des sacrifices en abondance, tout en s’adonnant aux plus sévères mortifications ; mais ils ne pouvaient acquérir l’immortalité tant que Prajâpati ne leur avait pas appris à offrir un sacrifice particulier⁴. Ils

suivirent ses conseils et y parvinrent. Comme ils voulaient être plus grands que les Asura, ils se mirent à dire la vérité. Tout comme les Asura, ils tenaient jusqu'alors des propos, honnêtes ou non selon leur intérêt ; mais peu à peu, tandis qu'eux-mêmes cessaient de mentir, la fausseté des Asura allait grandissant ; le résultat fut que les dieux, à l'issue de longues luttes, remportèrent la victoire. Les dieux, à l'origine, avaient la même puissance et les mêmes vertus. Or, trois d'entre eux, Agni, Indra et Sûrya, briguèrent la supériorité sur les autres. Ils continuèrent à offrir des sacrifices dans ce but, jusqu'à ce que leur vœu fût exaucé. A l'origine, il n'existait pas en Agni la même flamme qu'actuellement. Il émit le souhait suivant : "Puisse cette flamme m'habiter !" et il obtint satisfaction en offrant un sacrifice pour sa réalisation. C'est également ainsi qu'Indra accrut son énergie et Sûrya son éclat. Ces trois divinités forment ce que l'on appelle la Triade védique. Plus tard, trois autres dieux prirent leur place, bien que l'on tente de démontrer qu'ils leur sont identiques⁵.

On notera que chacun des dieux est à son tour considéré par le fidèle comme supérieur à tous les autres. On emploie constamment dans les Veda des formules superlatives, et l'on accorde indistinctement à diverses divinités des épithètes identiques. "Quand on invoque ces dieux individuellement, dit le Pr Max Müller, on ne les conçoit pas comme limités par le pouvoir des autres, comme d'un rang inférieur ou supérieur. Chaque dieu, dans l'esprit des suppliants, est aussi bon que tous les autres dieux. Il est senti en même temps comme une divinité réelle, suprême et absolue, en dépit des limites qu'une pluralité de dieux impose obligatoirement, dans nos mentalités, à chacun des dieux pris séparément. Tout le reste disparaît pour un instant de la vision du poète et seul se dresse en pleine lumière devant les yeux de ses adorateurs le dieu censé exaucer leurs désirs... Il serait aisé de trouver, parmi les nombreux hymnes du *Rig-Veda*, des passages dans lesquels chaque dieu, pour ainsi dire, est représenté comme suprême et absolu."

La volonté des dieux est souveraine ; aucun mortel ne peut contrecarrer leurs desseins. Leur autorité s'étend sur toutes les créatures. C'est entre leurs mains que se trouve la vie des mortels. Ils connaissent les pensées et les intentions des hommes, et, tandis qu'ils récompensent celui qui les honore, ils punissent ceux qui les négligent.

On remarque que, lorsque les divinités pouraniques sont décrites, les représentations des dieux de cette époque sont beaucoup plus clairement définies que celles des dieux antérieurs. Les dieux védiques ont beau se

voir attribuer des formes et des comportements humains, leurs traits généraux restent extrêmement vagues, caractéristique qui s'estompe au fur et à mesure qu'on avance dans le temps. Les objets de la vénération ne nous apparaissent plus indistincts et vagues, mais sont si minutieusement décrits que l'on n'aurait aucun mal à en dresser le portrait. Et du fait que leurs traits ne sont plus laissés à l'imagination, leurs caractéristiques morales et mentales se dessinent clairement. Ils obéissent aux mêmes passions que ceux qui les décrivent, mais possèdent simplement des pouvoirs beaucoup plus étendus.

“Les forces divinisées auxquelles on s'adresse dans les hymnes védiques, dit le Pr Williams⁶, n'étaient probablement pas représentées par des images ou des idoles durant la période védique, même s'il ne fait aucun doute que les adorateurs des époques antérieures aient doué leurs dieux de formes humaines dans leur propre imagination.” Le Pr Müller est plus catégorique quand il affirme⁷ que “la religion des *Veda* ne connaît aucune idole. Le culte des idoles en Inde constitue une formation secondaire, une dégradation postérieure du culte plus primitif voué à des dieux idéalisés.” Le langage prudent du Pr Williams semble mieux convenir aux faits, pour autant que ceux-ci nous soient connus, car le Dr Bollensen⁸ se fait tout autant entendre dans l'autre sens quand il écrit : “L'appellation commune des dieux en tant que *divo nara, hommes du ciel*, ou tout simplement *nara, hommes*, de même que leur épithète *nripesa, doués de forme humaine*, nous permettent de conclure que les Indiens n'attribuaient pas seulement en imagination forme humaine à leurs dieux, mais qu'ils les représentaient aussi d'une manière perceptible. C'est ainsi que nous est décrite (*Rig-Veda*, II, 33, 9) une représentation peinte de Rudra ‘avec des membres puissants, multiforme, effroyable, brun, et peint de couleurs vives’ [...] Plus clairement encore apparaît la référence à des représentations sous forme d'images : ‘Je prie maintenant les dieux de ces (Marut)’. Les Marut semblent ici distingués de leurs dieux, c'est-à-dire de leurs images [...] Il existe dans la langue la plus ancienne un mot, *sandri*, qui traduit bien une *image des dieux*.”

Nous allons à présent nous consacrer à une étude détaillée des divinités telles qu'elles nous sont décrites dans les *Veda*.

CHAPITRE III

DY AUS ET PRITHIVÎ

L'opinion générale, en ce qui concerne Dyaus (le Ciel) et Prithivî (la Terre), est qu'ils comptent parmi les plus anciennes divinités aryennes ; les hymnes du *Rig-Veda* parlent d'ailleurs d'eux comme des parents des autres dieux¹. Ils sont présentés comme "grands, sages et énergiques", comme ceux qui "encouragent les vertus et prodiguent leurs dons à leurs adorateurs". Ailleurs, ils sont réputés "avoir donné naissance à toutes les créatures", et c'est grâce à eux que "leurs descendants bénéficient de l'immortalité". Ils ne sont pas seulement créateurs, mais aussi protecteurs de toutes les créatures, auxquelles ils dispensent leur bienveillante générosité. Selon d'autres passages, le Ciel et la Terre ont été façonnés par Indra, qui les dépasse en grandeur et qu'ils suivent, "comme un char suit le cheval". On les montre se courbant et tremblant de peur devant lui, soumis à son autorité. On les dit aussi formés par Soma ou, selon d'autres distiques, créés par d'autres divinités. Cette confusion de pensée quant à l'origine des dieux conduisait tout naturellement à la question posée dans d'autres hymnes : "Comment furent-ils engendrés ? Qui le saura parmi les sages ?"

L'opinion la mieux fondée semble être celle selon laquelle Indra a progressivement supplanté Dyaus dans la vénération des hindous peu après leur établissement en Inde. En même temps que l'on chantait des hymnes à un nouveau dieu, on en oubliait un plus ancien, si bien qu'actuellement, alors que Dyaus est presque inconnu, on vénère Indra, même si tous deux, dans les *Veda*, sont appelés dieux du ciel. Le Pr Benfey, dans le commentaire suivant², donne de ce fait une explication naturelle : "On peut clairement démontrer qu'Indra a pris la place du dieu du ciel que l'on invoque, dans les *Veda*, sous le nom de Dyauspitar (Père céleste). La preuve en est le fait que cette expression se retrouve exactement dans le nom latin Jupiter et le grec Zeu-pater en tant que formule religieuse fixée, comme beaucoup d'autres, avant la diversification des langues. Quand les populations de langue sanskrite

ont quitté la patrie commune où, pour elles comme pour d'autres tribus apparentées, la lumière éclatante du soleil apparaissait, du fait du climat qui y régnait, comme la chose la plus sacrée, et qu'elles sont arrivées dans la touffeur de l'Inde, où l'éclat du ciel est destructeur, alors que seules ses pluies sont bénéfiques, cet aspect de la Divinité a dû leur sembler être un tel objet de vénération, que l'épithète de Pluvius a, en un certain sens, absorbé toutes les autres caractéristiques de Dyauspitar. Ce fait s'est traduit dans le nom d'*In-dra*, dans lequel nous reconnaissons sans aucune hésitation un mot (apparu dans quelque dialecte local, puis propagé en même temps que le culte) mis pour *Sind-ra*, lui-même dérivé de *syand*, *tomber goutte à goutte*. Les conceptions attachées à Dyaus se sont alors trouvées reportées sur Indra". L'opinion selon laquelle Indra a pris la place de Dyaus est maintenant assez largement partagée, et l'explication donnée ci-dessus s'avère naturelle.

Voici ce que l'on raconte encore sur Prithivî. Le *Vishnu Purâna*³ rapporte ce qui suit au sujet de sa naissance. Le roi Venâ était connu pour sa méchanceté et pour la négligence dont il faisait généralement preuve dans ses devoirs religieux. Quand les *rishi* de cette époque ne purent plus supporter son impiété, ils le mirent à mort. Mais il s'ensuivit un mal pire encore ; l'anarchie s'installa, et l'on comprit à ce moment-là qu'un mauvais roi valait mieux que l'absence totale de souverain. Ils frottèrent donc la cuisse de Venâ ; apparut alors un nain noir, qui ressemblait à un nègre. "Que dois-je faire ?" demanda le nain aussitôt après sa naissance. "Nishâda", lui fut-il répondu (c'est-à-dire : "Reste assis !"). Et c'est depuis ce temps-là que ses descendants sont appelés Nishâda⁴. Le corps de Venâ était désormais purifié, puisque toutes ses fautes l'avaient quitté pour se réfugier dans le corps de ce nain noir. On frotta ensuite le bras droit, d'où surgit un prince d'une beauté éblouissante, qui reçut le nom de Prithu et régna à la place de son père. Or, durant son règne, se produisit une terrible famine. La Terre, ne voulant plus prodiguer ses fruits, provoqua une grande misère. "Je tuerai la Terre, dit Prithu, et lui ferai prodiguer ses fruits." Épouvantée par cette menace, la Terre prit l'apparence d'une vache, que Prithu poursuivit jusqu'au ciel de Brahmâ⁵. Lasse de cette poursuite, elle se tourna enfin vers lui et lui dit : "Ignoreres-tu donc la faute qu'il y a à tuer une créature féminine pour ainsi tenter de me mettre à mort ?" Le roi lui répondit que, quand le bonheur de tous tenait à la destruction d'un seul être malfaisant, mettre celui-ci à mort constituait un acte vertueux. "Mais, répliqua la Terre, si, pour le bien-être de tes sujets, tu mets un terme à mon existence, d'où ton peuple — ô toi,

le meilleur des monarques — tirera-t-il sa subsistance ?” Finalement victorieuse, la Terre déclara que, tous les végétaux étant vieux, elle les avait détruits, mais qu’à la demande du roi, elle les restituerait “enrichis de son lait”. “Donne-moi alors, pour le bien de l’humanité, le veau dont j’ai besoin pour sécréter du lait. Aplanis également les terres, afin que je fasse tout alentour couler mon lait, semence de toute végétation.”

Prithu lui obéit. “Avant lui n’existaient ni terres cultivées, ni pâturages, ni agriculture, ni routes pour le commerce ; tout ceci (ou toute civilisation) trouve son origine dans le règne de Prithu. Quand le sol eut été aplani, le roi amena ses sujets à y installer leurs demeures... De Svâyambhûva Manu⁶, il fit alors un veau et tira le lait de la Terre, qu’il reçut dans ses propres mains, pour le bien de l’humanité. Telle est l’origine de tous les grains et de tous les légumes d’où les peuples tirent désormais leur subsistance. En accordant la vie à la Terre, Prithu devenait en quelque sorte son père, ce qui valut à celle-ci le nom de Prithivî.”

Ainsi que le précise le Pr Wilson dans une note⁷, le commentateur fait observer que “le *veau*, en la personne de Manu, représente le premier exemple de progéniture”, Manu, comme nous le verrons dans le récit de la Création, étant considéré par certains des *Purâna* comme le premier ancêtre de l’humanité. On retrouve cette légende, sous des formes très variées, dans la plupart des *Purâna*, Soma, Indra, Yama, ainsi que d’autres, prenant la place de Manu en tant que veau, tandis que le rôle de Prithu tirant le lait est tenu par les *rishi*, Mitra, etc. Dans la même note, le Pr Wilson ajoute que “ce sont probablement là toutes des modifications ultérieures de l’allégorie première qui, dans sa simplicité, symbolisait la terre sous la forme d’une vache, laquelle prodiguait à toutes les catégories d’êtres vivants le lait qu’ils désiraient, ou, en d’autres termes, l’objet de leurs vœux”.

On notera que plus tard, dans le *Vishnu Purâna*, il est dit que Prithivî a surgi du pied de Vishnu.

CHAPITRE IV

ADITÎ ET LES ÂDITYA

Aditî a l'honneur d'être pratiquement la seule déesse à être citée nommément dans le *Rig-Veda* en tant que mère de tous les autres dieux¹ ; mais il reste très difficile de définir clairement ses caractéristiques, car elle fait l'objet d'affirmations extrêmement contradictoires. On l'invoquait pour qu'elle accorde ses bénédictions aux enfants et aux troupeaux ; on la dit aussi mère de Varuna et d'autres divinités, parfois au nombre de huit, ou encore de douze. Elle est sentie comme l'incarnation de l'infini, et plus spécialement de l'immensité du ciel, opposée aux limites terrestres. Une autre théorie fait d'Aditî la personnification de "la Nature, ou de l'Être universel, celle qui embrasse tout". Cette dernière idée semble la plus en accord avec les vers suivants², dans lesquels un homme sur le point d'être immolé prononce ces paroles : "De quel dieu maintenant, de quel immortel invoquerons-nous l'aimable nom ? Qui nous rendra à la grande Aditî, afin que je puisse voir mon père et ma mère ?". Quoi qu'ait voulu exprimer le poète par ce nom, quel qu'ait été exactement le pouvoir personnifié par Aditî, celle-ci est liée au pardon des péchés, comme le montrent les vers suivants : "Puisse Aditî nous laver de nos fautes [...]. Accorde-nous ta grâce, Aditî, si nous avons commis quelque faute envers toi [...]. Quelle que soit, ô Agni, l'offense que, dans notre déraison, nous avons commise envers toi, lave-nous, ô dieu plein de jeunesse, de toute faute à l'égard d'Aditî [...] Quelque faute que nous ayons commise, puisse Aditî nous en libérer"³. Le nom *d'Aditî*, l'*Illimitée*, a probablement été employé comme épithète de Dyauspitar, le Ciel-père. Quand le ciel a été divisé en un certain nombre de parts, pour chacune desquelles a été nommé un souverain⁴, on a voulu trouver pour ces dieux une mère, appelée alors Aditî.

Selon le récit de la Création contenu dans le *Rig-Veda*, Aditî a surgi de Daksha qui, dans le même distique, est appelé son fils. On y fait également allusion à ses autres fils. Dans le *Vishnu Purâna*, on ne trouve

pas moins de trois récits quelque peu différents des origines de Daksha, le père d'Aditî. Son nom apparaît, dans le premier, parmi ceux des fils nés de l'esprit de Brahmâ ; il est dit, par la même occasion, avoir eu vingt-quatre filles, parmi lesquelles cependant on ne mentionne pas Aditî. Dans le second récit concernant Daksha, Aditî est présentée comme l'une de ses soixante filles ; elle a été donnée en mariage à Kashyapa, dont elle a eu douze fils, les Âditya. Nous lisons ailleurs que Vishnu, réincarné en la personne du nain, était le fruit de cette union. Le troisième récit concernant Daksha cite enfin Aditî à nouveau comme sa fille et comme la mère de Vivasvat (le Soleil). Les fils d'Aditî sont appelés les Âditya.

LES ÂDITYA

Ce nom désigne tout simplement les *descendants d'Aditî*. Un passage du *Rig-Veda*⁵ nous donne le nom de six d'entre eux : Mitra, Âryaman, Bhaga, Varuna, Daksha et Amsha. Selon un autre passage, ils étaient au nombre de sept, mais leurs noms ne sont pas cités. Dans un troisième passage, on parle de huit ; mais “des huit fils d'Aditî nés de sa chair, elle en prit sept pour aborder les dieux, rejetant (le huitième) Mârttânda”⁶. Comme les noms donnés à ces enfants dans divers passages des Veda ne concordent pas, il est difficile de savoir qui était, à l'origine, considéré comme Âditya. A en juger par le nombre d'hymnes qui leur sont consacrés, certaines de ces divinités occupaient une place éminente dans le panthéon védique, alors que d'autres ne sont citées qu'une ou deux fois, en référence alors à leurs frères, plus illustres. Dans le *Shatapatha Brâhmana* et dans les *Purâna*, le nombre d'Âditya s'élève à douze. Outre les six noms cités précédemment, on trouve aussi, dans quelques hymnes du *Rig-Veda*, les six Âditya suivants présentés comme les rejetons d'Aditî : Sûrya, “identifié à Agni, fut, dit-on, placé par les dieux dans le ciel”⁷ ; Savitri, tout comme Indra, est, dans un passage, invoqué en tant qu'Âditya, en même temps que Varuna et la Lune. Les *Taittirîya* présentent comme Âditya : Mitra, Varuna, Âryaman, Amsha, Bhaga, Indra et Vivasvat (Sûrya).

“Au plus haut des cieux, dit le Pr Roth à propos de ces divinités⁸, résident et règnent les dieux qui portent en commun le nom d'Âditya. Nous devons cependant, si nous voulons découvrir leurs caractéristiques premières, abandonner les conceptions adoptées à leur sujet à une époque plus tardive, et même à celle des poèmes héroïques. Il existait, selon cette conception, douze fils du Soleil, en rapport, bien sûr, avec les

douze mois de l'année. Mais, en ce qui concerne la période la plus ancienne, nous devons nous en tenir strictement à la signification première de leurs noms. Ils constituent ce qui est inviolable, impérissable et éternel. Aditî, l'Éternité, ou l'Éternelle, est l'élément qui les soutient, ou bien est soutenue par eux. L'élément éternel et inviolable dans lequel résident les Âditya et qui constitue leur essence est la lumière céleste. Les Âditya, dieux de cette lumière, ne coïncident donc en aucun cas avec quelqu'une des formes par lesquelles la lumière se manifeste dans l'univers. Ils ne sont ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni l'aube, mais les soutiens éternels de cette vie lumineuse qui existe, pour ainsi dire, derrière ces phénomènes."

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le texte du *Rig-Veda* dit⁹ que "des huit fils d'Aditî nés de sa chair, elle en présenta sept aux dieux, rejetant le huitième". Le commentaire donne de cette circonstance l'explication suivante : "Le huitième fils était difforme. Ses frères, voyant son infirmité, lui donnèrent meilleure apparence. Il fut plus tard connu sous le nom de Vivasvat (le Soleil). Des chairs retranchées de son corps, on fit un éléphant, d'où le proverbe : 'Que personne ne capture un éléphant, car l'éléphant participe de la nature de l'homme' ".

Selon le passage du *Shatapatha Brâhmana* cité dans le chapitre 2, Agni, Indra et Sûrya ont obtenu la supériorité sur les autres dieux par le moyen du sacrifice. Quel qu'ait été le moyen utilisé pour obtenir cette position, il est certain qu'ils représentaient les divinités les plus populaires de l'époque védique. Agni constitue une catégorie à lui seul ; mais à Indra et Sûrya sont étroitement associées d'autres divinités qui possèdent des attributions tout à fait similaires. La quasi-totalité des divinités védiques les plus significatives peuvent être classées de la façon suivante : (1) Agni, dieu du feu ; (2) les dieux solaires, ou dieux de la lumière ; (3) les divinités de l'orage, associées à Indra.

CHAPITRE V

AGNI

Agni, dieu du Feu, est l'une des divinités védiques les plus importantes. A la seule exception d'Indra, il lui est adressé plus d'hymnes qu'à aucune autre divinité. Le Pr Williams donne d'Agni une description pleine de verve :

Dieu lumineux aux sept rayons,
Combien multiples sont les formes
Que tu révéles à tes adorateurs !
Nous voyons maintenant
Ton corps entièrement d'or,
Ta chevelure étincelante
Dont les flammes jaillissent de trois terribles têtes¹,
et tes bouches, dont les mâchoires
et les dents enflammées dévorent toutes choses.
Et maintenant, avec mille cornes rougeoyantes,
Tu fais jaillir l'éclair de tes mille yeux,
Tu te portes vers nous, monté sur un char d'or
Poussé par les vents et tiré par de rouges coursiers,
Et ton char, dans sa course destructrice,
Laisse derrière lui régner l'obscurité.

Nous possédons différentes versions de l'origine d'Agni. On le dit fils de Dyaus et de Prithivî ; en tant que fils de Brahmâ, il porte le nom d'Abhimânî ; on le compte également au nombre des enfants de Kashyapa et d'Aditî, donc au nombre des Âditya. Les écrits postérieurs nous le présentent comme un fils d'Ângîras, roi des *Pitri* (Pères de l'humanité) et auteur de plusieurs hymnes en son honneur. L'iconographie nous le montre comme un homme rouge, avec trois jambes et sept bras, aux yeux, aux sourcils et aux cheveux foncés. Monté

sur un bélier², il porte un *poila* (cordon brahmanique)³ et une guirlande de fruits. Des flammes sortent de sa bouche, et de son corps jaillissent sept rayons de gloire. Le passage suivant, pour chaque phrase duquel le Dr Muir⁴ cite un texte des *Veda*, donne une idée précise des caractéristiques et des fonctions de cette divinité à l'époque védique.



AGNI

Agni est un immortel qui a choisi de se faire l'hôte des mortels. Il est le prêtre domestique qui se lève avant l'aube et qui concentre dans sa propre personne, en les exerçant dans un sens plus élevé, les diverses charges sacrificielles assignées par le rituel indien à un certain nombre de fonctionnaires humains différents. C'est un sage, le plus divin d'entre les sages, immédiatement mis au fait de toute forme d'adoration, un guide plein de sagesse, celui qui mène à bien les entreprises, le protecteur de toutes les cérémonies, qui permet aux hommes de servir les dieux d'une manière qui leur convienne et leur soit agréable, dans les cas où leurs seules compétences ne leur permettraient pas de le faire. Messenger rapide, il se déplace entre ciel et terre, chargé par les dieux et les hommes de maintenir les liens entre eux, de transmettre aux immortels les hymnes et les offrandes de leurs adorateurs, ou de les faire descendre du ciel jusqu'au lieu du sacrifice. Il accompagne les dieux lors de leurs visites sur la terre, et partage avec eux le respect et l'adoration

qu'ils reçoivent. Il donne leur parfum aux offrandes, et les dieux, sans son aide, n'éprouvent aucune satisfaction.

Agni est le seigneur, le protecteur, le roi de l'humanité. Il est le seigneur des foyers et réside dans chacun d'eux. Il est l'hôte de chaque demeure ; il ne méprise aucun homme et vit parmi toutes les familles. Il est donc considéré comme un médiateur entre les dieux et les hommes et comme témoin de leurs actions ; c'est pourquoi on le vénère encore de nos jours, on recherche ses bénédictions dans toutes les circonstances solennelles, telles que mariages, morts, etc.⁵ Dans les hymnes anciens, Agni réside dans les deux morceaux de bois qui, frottés l'un contre l'autre, donnent naissance au feu, et l'on fait remarquer comme un fait insigne qu'un être vivant surgisse d'un morceau de bois sec (mort). Chose étrange, dit le poète, l'enfant, à peine né, commence, avec une monstrueuse voracité, à dévorer ses parents. Sa croissance est merveilleuse, si l'on considère qu'il est né d'une mère qui ne peut le nourrir ; il est en fait nourri par les offrandes de beurre clarifié qu'on lui verse dans la bouche et qu'il dévore⁶.

Agni se voit confier les plus hautes fonctions divines. Bien qu'on le présente, dans certains passages, comme le fils du ciel et de la terre, il est ailleurs présenté comme celui qui les a étirés et formés, ainsi que tout ce qui vole, marche, se dresse ou se déplace. Il a formé le soleil et placé dans le ciel les étoiles qui le parent. Les hommes tremblent devant sa puissance et ses ordres sont impérieux. La terre, le ciel et toutes choses obéissent à ses commandements. Tous les dieux le craignent et lui rendent hommage. Il connaît les secrets des mortels et entend les prières qui lui sont adressées.

Les adorateurs d'Agni connaissent la prospérité, l'opulence et jouissent d'une longue vie. Il veille de ses mille yeux sur l'homme qui lui offre de la nourriture et l'alimente de ses offrandes. Aucun ennemi mortel ne peut, par quelque pouvoir merveilleux que ce soit, se rendre maître de celui qui sacrifie à ce dieu. Il confère également l'immortalité, dont il est le gardien. Dans un hymne funéraire, il est demandé à Agni de réchauffer de son feu la part "nonnée" (immortelle) du défunt et de la porter sous sa forme favorable jusqu'au monde des justes. Il fait traverser aux hommes les malheurs, tel un navire sur la mer. Il dispose des richesses sur terre et dans le ciel, si bien qu'on l'invoque pour obtenir richesse, nourriture, délivrance et, de fait, tous les biens temporels. On lui adresse également des prières comme à celui qui pardonne les fautes

que l'on a pu commettre sous l'empire de la folie. Tous les dieux sont compris en lui, il les englobe comme le cercle de la roue circonscrit les rayons.

Les principales caractéristiques de cette divinité nous sont enseignées par ces vers du Dr Muir⁷ :

O grand Agni, bien que d'essence unique,
Tu revêts trois aspects : feu, tu brilles sur terre,
Comparable à l'éclair, tu jaillis dans les airs,
Comme l'or du soleil, tu flamboies dans le ciel.

C'est dans le ciel que d'abord tu naquies ;
Grâce aux sages versés dans ce qui est sacré,
Tu descendis jadis dans les foyers humains,
Et tu y séjournas, demeurant sur la terre.

Né du couple mystique⁸ dont l'union fut scellée
De la main même des prêtres, Agni brille, lumineux ;
Or vous, ô cieus et terre, je dis la vérité,
Le monstrueux enfant dévore qui l'a créé.

Mais Agni est un dieu ; nous ne pouvons penser
qu'il puisse se tromper, ni tenter de comprendre
Des actes qui dépassent de loin notre entendement.
Qui mieux que lui, un dieu, peut juger ses actions ?

Ce dieu, bien qu'orphelin, survit pourtant lui-même :
Sa mère infortunée a tôt fait d'expirer,
Et ne peut le nourrir comme l'enfant le réclame ;
Le grand Agni, merveille, croît et se développe.

Agni, ô dieu à la bannière de fumée,
A la voix crépitante et aux cheveux de feu,
Quand à l'aube tu perces la nuit, flambeau du monde,
Le ciel, la terre, les dieux, les hommes se réjouissent.

Dans chaque demeure tu es un hôte bienvenu,
Le seigneur tutélaire de la maison, un fils,
Un père, une mère, un frère, tu es tout à la fois,
Un ami grâce auquel tes fidèles sont sauvés.

Messenger aux ailes rapides, tu fais descendre
Du ciel la race divine, pour peupler nos foyers
Et pour goûter nos mets, pour entendre nos hymnes,
Et, dans ta bienveillance, couronner nos désirs.

O Agni, notre prêtre, en ta sainte sagesse
Versée dans le sacré, tu décèles habilement
Ce qui trouble nos rites, redresses les erreurs,
Mènes à bien nos actes, tout en les sanctifiant.

Tu es la corde qui s'étire jusqu'au ciel,
Le pont jeté dessus l'abîme vaste et profond
Qui sépare du ciel la terre, et par lequel
Le bon ira enfin, confiant, au Paradis.

Mais quand éclate, ô dieu, ton effrayant courroux
Et que tu nous fais voir ta force destructrice,
Les créatures fuient devant ton cours furieux,
Comme une armée chassée par l'ennemi vainqueur.

Tu détruis tout ce que tu touches ; les forêts,
Tu les rases, comme un barbier le fait d'une barbe au rasoir.
Tes flammes, dans le vent, rugissent, telles les vagues
De l'océan, et tout est noir sur ton passage.

Mais tu n'as pas toujours, Agni, cette terrible allure ;
Tu aimes bien plutôt illuminer nos cœurs
De la flamme plus douce de ta bénignité
Et égayer les toits où tu es bien traité.

Oui, tu as grand plaisir à bénir les humains
Qui peinent sans relâche afin de te fournir

Ce que tu aimes tant : bûches de bois bien sec
Et montagnes de beurre, les mets que tu préfères.

Bien que je ne possède ni vache ni réserve de beurre,
Et pas même une hache pour fendre du bois vert,
Accepte, dieu gracieux, ce modeste présent,
Ces quelques bâtons secs, tout ce que je possède⁹.

Préserve-nous, Seigneur, préserve tes fidèles
De tous les maux qui troublent leur félicité ;
Entoure nos demeures comme d'un mur de fer,
Dispense-nous les dons que désirent nos cœurs.

Et quand nos courtes vies seront évanouies,
Qu'il nous faudra quitter nos terrestres demeures,
Et que nos âmes, libres, gagneront l'inconnu,
Prends bien soin, ô Agni, de nos froides dépouilles.

Revêtu de ta grâce, dans les sombres abîmes,
Tu conduiras alors notre part éternelle
Au royaume serein de bonheur, de lumière,
Où les justes résident en compagnie des dieux.

“Dans un hymne célèbre du *Rig-Veda* attribué à Vishishtha, Indra et les autres dieux sont appelés à l'aide pour détruire les Kravyâda (cannibales), ou Râkshasa, ennemis des dieux. Agni lui-même est un Kravyâda et, en tant que tel, revêt un caractère tout à fait différent. Il est alors représenté sous une forme aussi hideuse que les êtres qu'il est appelé à dévorer. Il aiguisé ses deux défenses de fer, met ses ennemis dans sa bouche et les dévore. Il chauffe la pointe de ses flèches et en transperce le cœur des Râkshasa.”¹⁰

“Dans le *Mahâbhârata*, Agni est représenté comme ayant épuisé sa vigueur en dévorant de trop nombreuses offrandes et désireux d'avaler toute la forêt de Khândava de façon à recouvrer ses forces. [Tout d'abord] empêché de le faire par Indra, il obtint cependant l'appui de Krishna et d'Arjuna, défia Indra et accomplit son dessein.”¹¹

Selon le *Râmâyana*, Agni, voulant aider Vishnu alors incarné en Râma, devint le père de Nîla, qu'il eut d'une guenon ; et selon le *Vishnu Purâna*, il épousa Svâhâ, dont il eut trois fils, Pâvaka, Pavamâna et Suchi.

Agni a plusieurs noms, dont voici les plus connus :

Vahni, "qui reçoit le *hom*, ou sacrifice consumé".

Vîtihotra, "qui sanctifie l'adorateur".

Dhananjaya, "qui conquiert (détruit) les richesses".

Jivalana, "qui brûle".

Dhûmketu, "qui a la fumée pour emblème".

Châgaratha, "qui chevauche un bélier".

Saptajîvha, "qui a sept langues".

Brihaspati et Brahmanaspati¹² sont généralement considérés comme identiques à Agni. On leur applique à peu près les mêmes épithètes, en y ajoutant celle de "qui préside à la prière". Ils sont invoqués dans certains hymnes en tant que divinités bien distinctes. Dans sa *Religion de l'Inde*, M. Barth, considérant ces noms comme ceux d'un seul et même dieu, le décrit ainsi :

"Comme Agni et Soma, il est né sur l'autel, d'où il s'élève jusqu'aux dieux ; il a été, comme eux, engendré dans l'espace par le Ciel et la Terre ; comme Indra, il livre bataille à ses ennemis sur la terre et aux démons dans les airs. Comme ces trois dieux, il demeure au plus haut des cieux, engendre les dieux et veille à l'ordre de l'univers. Son souffle brûlant a fait fondre l'univers, qui a pris sa forme actuelle comme le métal dans le moule du fondeur. Il semblerait à première vue que tout ceci soit le produit tardif d'une réflexion abstraite ; et il est en fait probable, d'après la forme même du nom, que, dans la mesure où il s'agit d'un personnage distinct, le modèle soit relativement moderne. Il est en tout cas spécifiquement indien, mais reste lié, par les éléments qui le composent, aux conceptions les plus anciennes. De même qu'il existe un pouvoir dans la flamme et la libation, de même en existe-t-il un dans la formule ; et cette formule, le prêtre n'est pas le seul à la prononcer, pas plus qu'il n'est le seul à enflammer Agni ou à répandre Soma. Il existe une prière dans le tonnerre, et les dieux, omniscients, n'ignorent pas le pouvoir inhérent aux formules sacramentelles. Elles possèdent des "charmes" tout-puissants restés cachés aux hommes et aussi anciens que

les premiers rites, “charmes” qui ont tout d’abord permis de donner sa forme au monde, puis de le préserver jusqu’à nos jours. C’est ce pouvoir omniprésent de la prière que personnifie Brahmanaspati, et ce n’est pas sans raison qu’il est confondu avec Agni, et spécialement avec Indra. Chaque dieu et le prêtre lui-même deviennent en réalité Brahmanaspati au moment où ils prononcent les *mantra* qui leur ont donné pouvoir sur les choses du ciel et de la terre. ”

CHAPITRE VI

DIVINITÉS DU SOLEIL OU DE LA LUMIÈRE

1. SÛRYA

Sûrya et Savitri sont les deux noms par lesquels on s'adresse communément au Soleil dans les hymnes védiques. Un seul nom est parfois exclusivement utilisé ; ils s'emploient indifféremment d'autres fois ; leur emploi semble ailleurs signifier qu'il représentent des objets bien distincts. On suppose que Savitri renvoie au soleil invisible, tandis que Sûrya s'applique à lui quand il est visible pour ses adorateurs. Ceci explique d'une certaine manière l'emploi de ces deux noms, mais ne peut apporter d'explication satisfaisante dans tous les cas.

Bien que les hymnes dans lesquels on invoque Sûrya ne soient pas très nombreux, son culte était des plus répandu dans les temps anciens et s'est perpétué jusqu'à nos jours. C'est à lui que tout dévot brahmane adresse, à son lever, la *Gâyatrî*, le texte le plus sacré des *Veda*. Simple dans sa formulation, le court verset que voici¹ est supposé exercer des pouvoirs magiques :

Méditons sur la gloire éminente du divin Animateur des êtres ; puisse-t-il illuminer (ou stimuler) notre entendement.

Comme exemple du langage employé dans certains des écrits postérieurs qui se réfèrent à ce verset, lisons ces quelques lignes du *Skanda Purâna*: "Rien, dans les *Veda*, n'est supérieur à la *Gâyatrî*. Aucune invocation ne vaut la *Gâyatri*, ni aucune cité celle de Kâshî (Bénarès). La *Gâyatrî* est la mère des *Veda* et des brahmanes. C'est en la répétant qu'un homme obtient le salut. C'est par le pouvoir de la *Gâyatrî* que le *kshatriya* (de la caste des guerriers) Vishvamitra est devenu un

Brâhmarsi (saint brahmane), obtenant même un pouvoir suffisant pour créer un monde nouveau. Qu'y a-t-il donc que ne puisse réaliser la *Gâyatrî* ? Car la *Gâyatrî* est Vishnu, Brahmâ, et Shiva, et les trois *Veda*"². Il n'est pas étonnant, vu la promesse de telles bénédictions, que le culte de Sûrya se soit ainsi perpétué³.

La traduction suivante d'hymnes du *Rig-Veda*⁴ offre un bon exemple du langage utilisé pour s'adresser à Sûrya :

Vois : les lueurs de l'Aube, tels des hérauts, annoncent haut dans le ciel l'arrivée du Soleil, de façon que les hommes voient le dieu omniscient. Les étoiles s'esquivent, tels des voleurs, en même temps que la Nuit, devant l'œil qui voit tout, celui dont les rayons révèlent la présence, illuminant le monde, nation après nation, de ses brillantes flammes. Visible à tous les hommes, tu poursuis, ô Soleil, une course éternelle et rapide, qui dépasse notre connaissance ! C'est toi qui crées la lumière et qui en illumines l'Univers tout entier ; tu t'élèves et te montres à tout le genre humain et aux hôtes divins. O Varuna, dispensateur de lumière, ton œil perçant scrute sans cesse toute l'activité de ce monde en mouvement, et tu pénètres aussi toute l'immensité des espaces éthérés, rythmant nos jours et nos nuits, épiant toutes les créatures. Dieu clairvoyant du jour, dieu aux boucles de feu, Sûrya, tes chevaux rutilants tirent ton char dans sa course effrénée. Tu t'avances avec eux, avec tes sept coursiers tous ensemble attelés, les filles de ton char. Nous voudrions monter vers ton orbe éclatant, quitter ce monde obscur, atteindre ta lumière, ô Soleil, ô dieu d'entre les dieux.

Comme nous l'avons déjà noté, Sûrya est considéré comme le fils d'Aditî ; on le dit d'autres fois fils de Dyaus. Ushas (l'Aube) est appelée sa femme, bien qu'un autre passage le présente comme étant fils de l'Aube. Quelques textes affirment qu'il donne vie à toutes choses, tandis que d'autres disent qu'il a été formé et doué d'éclat par Indra, Soma, Agni et d'autres dieux.

Vu les caractéristiques attribuées à Savitri dans certains hymnes, il semble plus naturel de le considérer comme le soleil brillant dans toute

sa force et de voir en Sûrya le soleil à son lever et à son coucher. Savitri a des yeux, des bras et une langue d'or⁵. Il monte un char tiré par des coursiers éclatants, aux pieds blancs. Il illumine la terre ; ses bras d'or, étendus dans un geste de bénédiction, insufflent l'énergie à toutes les créatures et atteignent les confins du ciel. Il est maître et roi du ciel ; les autres dieux lui obéissent et c'est lui qui leur accorde l'immortalité. On le prie pour être délivré de ses fautes et pour qu'il mène les âmes des morts au séjour des justes⁶.

A l'époque pouranique, Sûrya présente un caractère sensiblement différent. Il est appelé fils de Kashyapa et d'Aditî. On le décrit comme un être rouge sombre doté de trois yeux et de quatre bras : dans deux de ses mains, il tient des nénuphars ; de la troisième, il donne sa bénédiction, et de la quatrième, il encourage ses adorateurs. Il est assis sur un lotus rouge et tout son corps émet des rayons de gloire. Outre le culte quotidien que lui consacrent les brahmanes à travers la répétition de la *Gâyatrî*, il est honoré une fois l'an par les hindous de toutes castes, généralement le premier dimanche du mois de Mâgha⁷ ; en période de maladie, il n'est pas rare, pour les hindous de basse caste, d'employer un brahmane à répéter des versets en son honneur, dans l'espoir de se le rendre favorable et de recouvrer ainsi la santé.



SÛRYA

Dans le *Vishnu Purâna*⁸, nous trouvons, à propos de Sûrya, les détails suivants. Il épousa Sanjanâ, fille de Vishvakarman, qui, après lui avoir donné trois enfants, supporta si mal son éclat et sa gloire, qu'elle fut contrainte de le quitter. Avant son départ, elle s'entendit avec Chhâya (l'Ombre) pour que celle-ci prenne sa place. Durant des années, Sûrya ne se rendit pas compte de la substitution. Mais un jour, dans un accès de colère, Chhâya lança à l'encontre de Yama, l'un des enfants de Sanjanâ, une malédiction immédiatement suivie d'effet⁹. Sûrya, sachant très bien qu'aucune malédiction proférée par une mère ne pouvait nuire à sa progéniture, y chercha de plus près et découvrit que son épouse l'avait abandonné en laissant sa place à cette autre femme. Par le pouvoir de la méditation, Sûrya découvrit Sanjanâ dans une forêt sous la forme d'une jument et, désireux de jouir à nouveau de sa compagnie, il se métamorphosa en cheval. Au bout de quelques années, lassés de cet accommodement, ils reprirent leur forme première pour regagner leur domaine. Mais, voulant rendre sa présence supportable à sa femme, Vishvakarman, son beau-père, qui était également l'architecte des dieux, fit reposer le Soleil sur une pierre, réduisant ainsi d'un huitième son éclat. La part ainsi fixée de Sûrya ne fut cependant pas perdue : c'est d'elle que furent produits le disque merveilleux de Vishnu, le trident de Shiva, la lance de Kârttikeya, dieu de la guerre, et les armes de Kuvera, dieu des richesses.

“Comme personne n'est, ne fut et ne sera plus grand que lui [Sûrya], dit le *Bhavishya Purâna*, il est célébré en tant qu'âme suprême dans tous les *Veda*.” “Ce qui est le soleil, dit un autre passage, et reçoit donc le nom de lumière ou puissance éclatante, est digne d'adoration et doit être adoré par tous ceux qui redoutent les naissances et les morts successives et aspirent ardemment à la béatitude.” Le *Brâhma Purâna*¹⁰ contient un passage dans lequel il est fait allusion au soleil sous douze noms différents accompagnés chacun d'épithètes particulières, comme s'il s'agissait de douze divinités solaires distinctes :

“La première forme du soleil est Indra, maître des dieux et destructeur de ses ennemis ; la seconde est Dhâtar, créateur de toutes choses ; la troisième, Parjanya, réside dans les nuages et arrose la terre d'une pluie de rayons ; la quatrième est Tvashtar, qui habite toutes les formes corporelles ; la cinquième est Pûshan, qui distribue la nourriture à tous les êtres ; la sixième, Âryaman, accorde aux sacrifices une heureuse

conclusion ; la septième tire son nom des aumônes et réjouit les mendiants par ses dons ; la huitième, appelée Vivashvan, assure la digestion ; la neuvième forme est Vishnu, qui se manifeste constamment pour détruire les ennemis des dieux ; la dixième, Ansumân, conserve leur santé aux organes vitaux ; la onzième, Varuna, demeure dans les eaux et donne sa vie à l'univers, et Mitra, douzième forme, occupe le globe de la lune pour le bien des trois mondes. Telles sont les douze splendeurs du soleil, esprit suprême qui se répand dans l'univers et irradie le tréfonds de l'âme humaine."

Sûrya, dit-on, a pour cocher Aruna (Rose), l'Aurore, fils de Kashyapa et de Kadru.

Si l'on en croit le *Râmâyana*, Sugrîva, roi de l'armée des singes qui assista Râma dans sa grande expédition pour reprendre son épouse Sîtâ, était le fils de Sûrya et d'une guenon. Selon le *Mahâbhârata*, le héros Karna était aussi le fils de cette divinité ; sous la forme d'un cheval, il devint père des Ashvin et transmet le *Yajur-Veda* blanc.

A propos des planètes, on notera encore Sûrya sous le nom de Ravi.

Voici, parmi les nombreux noms et épithètes sous lesquels ce dieu est connu, ses appellations les plus communes :

Dinâkara, "qui fait le jour".

Bhâskara, "créateur de la lumière".

Vivasvat, "resplendissant".

Mihira, "qui arrose la terre" ; il tire l'humidité des mers pour former les nuages.

Grahapati, "Maître des planètes".

Karmasâkshi, "Témoin des actions (humaines)".

Mârtanda, "Descendant de Mritanda".

2. PÛSHAN

Pûshan est le nom d'un dieu solaire auquel certains hymnes sont exclusivement adressés et dont les louanges à d'autres moments sont chantées en liaison avec celles que l'on adresse à Indra et à d'autres dieux. Son caractère, dans ces hymnes, n'est pas clairement défini. On dit¹¹ qu'il embrasse du regard l'univers tout entier et l'on s'adresse à lui comme au guide des voyageurs et au protecteur des troupeaux. On

l'implore pour qu'il protège ses serviteurs dans la bataille et les défende comme il l'a toujours fait. On l'invoque lors d'un mariage et on lui demande de prendre la main de la mariée, de la conduire hors de chez elle et de la bénir dans ses relations conjugales. Il guide également les âmes des défunts de ce monde dans l'autre. Il reçoit, dans un texte, le nom de "nourricier", comme Vishnu, plus tard, celui de "préservateur". Le plus grand nombre de prières qui lui sont adressées semble de loin le concerner en tant que guide et protecteur des voyageurs, dans les voyages ordinaires de la vie courante comme dans le voyage plus long pour l'autre monde ; et comme il est censé constamment se déplacer, il connaît bien la route qu'ils doivent emprunter.

Voici un exemple d'hymne adressé à Pûshan dans le *Rig-Veda*:
"Conduis-nous, ô Pûshan, tout au long du chemin ; dissipe notre angoisse, fils du libérateur. Précède-nous. Frappe et écarte de notre route le loup destructeur et nuisible qui guette ses proies. Écarte de notre passage celui qui tend des guet-apens, le voleur et le détrousseur. Écrase de ton pied les armes brûlantes du perfide, quel qu'il soit. Toi qui fais des merveilles, ô sage Pûshan, nous désirons de toi l'aide dont tu gratifias nos pères ! O dieu, toi qui dispenses les bénédictions et que l'on reconnaît à ta lance faite d'or, rends-nous toute richesse facile à obtenir ! Mène-nous au-delà des obstacles ; rends nos chemins aisés à parcourir ; accorde-nous la force. Conduis-nous sur des terres riches en pâturages ; ne laisse aucun ennui entraver notre route. Comble-nous, exauce-nous, encourage-nous ; contente notre faim. Nous ne blâmons en rien Pûshan, mais nous lui adressons des hymnes et nous cherchons à obtenir l'opulence du dieu qui accomplit des merveilles"¹². "Puissions-nous, ô Pûshan, trouver sur notre route un sage qui nous mène droit au but et nous dise : 'Voici'. Puisse Pûshan suivre nos vaches, puisse-t-il protéger nos chevaux ; puisse-t-il nous dispenser la nourriture... Viens, dieu resplendissant, puissions-nous te trouver, ô toi, notre sauveur."¹³

Dans les *Purâna*, Pûshan occupe une position bien moins élevée. Il revêt presque un aspect burlesque ; lui que, dans les *Veda*, on approche avec respect comme celui qui distribue les biens à ses adorateurs, on le décrit ici comme un être obligé de se nourrir de brouet, parce qu'il s'est cassé toutes les dents. La plus ancienne version de l'événement se trouve dans le *Taittirîya Samhita*. N'ayant pas été convié à un grand sacrifice que célébrait son beau-père Daksha, Rudra — nom par lequel était alors connu Shiva — tira, dans sa colère, une flèche qui transperça la victime¹⁴. Pûshan mangea sa part et, ce faisant, se brisa les dents. Ce

sacrifice sera raconté dans le chapitre consacré à Daksha¹⁵ Dans le *Vishnu Purâna*, Pûshan apparaît comme l'un des Âditya.

3. MITRA ET VARLTNA

Ces divinités sont la plupart du temps nommées conjointement dans les hymnes ; on s'adresse souvent à Varuna seul, ce qui est rarement le cas pour Mitra. Les anciens commentateurs pensaient que Mitra représentait et régissait le jour, alors que Varuna régnait sur la nuit. "Varuna se manifeste parfois à ses adorateurs ; il habite une demeure percée de mille portes, de sorte qu'il est toujours accessible aux hommes. On lui attribue une bonne vue, car il connaît ce qu'il se passe dans le cœur des mortels. Il est le roi des hommes et des dieux ; il est puissant et terrible ; personne ne peut s'opposer à son autorité. Il est le souverain maître de l'univers."¹⁶

"C'est lui qui fait briller le soleil dans le ciel ; les vents qui soufflent ne sont autres que son haleine ; c'est lui qui a creusé le lit des rivières qui coulent sur son ordre, ainsi que les abîmes marins. Ses décrets sont irrévocables ; c'est par eux que la lune suit sa course radieuse, par eux que les étoiles, visibles dans le ciel nocturne, s'évanouissent au lever du jour. Les oiseaux dans les airs, les rivières dans leur cours incessant ne peuvent avoir idée de son pouvoir ni de son courroux. Mais il connaît le vol des oiseaux dans le ciel et la course du vent dans ses lointains voyages, le passage des navires sur l'océan, et voit tous les secrets qui ont été et qui seront. Il témoigne de la sincérité ou du mensonge des hommes."¹⁷

Voici, par le Dr Muir, une traduction en vers de l'un des hymnes du *Rig-Veda*¹⁸ :

Le dieu puissant, même d'en haut, surveille de près nos actions ;
Des hommes les dieux savent tout, malgré leurs dissimulations :
Quiconque est là, quiconque bouge, se glisse de place en place
Ou se cache en un lieu secret, les dieux le suivent à la trace.
Où que complotent deux mortels convaincus de n'être point vus,

Là se tient le roi Varuna, et tous leurs desseins sont connus.
Cette terre est la sienne, à lui du ciel l'immensité sans fin,
Il renferme les mers, et dort pourtant dans ce petit bassin.
Quiconque, au-delà du ciel, espère trouver une voie
Ne saurait là-bas éviter l'étreinte du roi Varuna.
Ses espions, descendant des cieux, s'infiltrèrent dans le monde
entier ;
Leurs mille yeux scrutent tout, voient les bornes les plus
reculées.
Ce qui vit au ciel et sur terre, ce qui est au-delà des cieux,
S'étend face au roi Varuna et se déploie devant ses yeux ;
Il dirige cet univers comme un joueur lance les dés.
Ces lacets noués que tu lances, ô dieu ! pour capturer le mal,
Qu'ils s'abattent sur les menteurs, mais épargnent qui est
loyal.

“Il n'existe aucun hymne dans toute la littérature védique, dit de cet hymne le professeur Roth, qui exprime l'omniscience divine en termes aussi vigoureux” ; et l'on aurait à cet égard bien du mal à trouver, dans quelque littérature que ce soit, beaucoup de passages qui le surpassent.

D'autres hymnes nous apprennent qu'il contrôle les affaires des hommes ; on lui demande de prolonger la vie, de punir les pécheurs, et le juste a le ferme espoir de le voir régner dans le monde des esprits aux côtés de Yama, qui gouverne cette région. Les attributs et fonctions que les Veda assignent à Varuna revêtent de fait un caractère moral plus élevé que chez aucun autre dieu, si bien que les hommes sollicitent de lui pardon et pureté. “Libère-nous, lui disent-ils, des fautes de nos pères et de celles que nous avons nous-mêmes commises... Sois indulgent, ô dieu puissant, sois indulgent. J'ai péché par désir de pouvoir ; accorde-moi ta miséricorde.”

Les hymnes adressés à Mitra et à Varuna ensemble contiennent à peu près les mêmes termes que ceux qui s'adressent au seul Varuna. Tous deux sont présentés comme des justes qui encouragent la religion et punissent péché et mensonge.

Bien que, dans la littérature védique, contrairement à ce que l'on trouve dans les textes postérieurs, Varuna ne soit pas considéré au premier chef comme le dieu de l'océan, mais plutôt, ainsi que le montre l'hymne ci-dessus, comme l'un des dieux de la lumière, il semble lié,

d'après certains passages, aux éléments liquides du ciel et de la terre, ce qui constitue un fondement aux conceptions postérieures relatives à son royaume. Aussi pouvons-nous lire, par exemple : “Puissent les eaux du ciel et celles qui s'écoulent, celles auxquelles on creuse des canaux et celles qui se forment d'elles-mêmes, celles qui vont vers l'océan, brillantes et purificatrices, puissent ces eaux me préserver ! Puissent me préserver ces eaux, au sein desquelles s'avance le roi Varuna !”¹⁹. A d'autres endroits, on le dit habiter les eaux, comme Soma habite les bois. Le professeur Roth donne une explication plausible de la façon dont Varuna, qui était à l'origine le dieu des cieux, en est arrivé à être considéré comme le dieu de l'océan. “Quand, dit-il, d'une part s'est établie la conception de Varuna en tant que ciel qui embrasse tout, et que de l'autre l'observation des cours d'eau coulant vers les confins de la terre et vers la mer a conduit à conjecturer qu'il existait un océan renfermant la terre en son sein, la voie était largement ouverte au rattachement de Varuna à l'océan.”



VARUNA

Le *Brâhmana* du *Rig-Veda*²⁰ contient une intéressante légende qui montre que Varuna s'est vu offrir à une époque des sacrifices humains. Un roi du nom d'Harischandra n'avait pas de fils, ce qui le plongeait dans la plus profonde affliction, car il lui fallait un fils pour accomplir les rites funéraires selon les usages ; suivant les conseils du sage Nârada, il

alla trouver Varuna : “Accorde-moi d’avoir un fils, ô mon Roi, lui dit-il, et je te le sacrifierai”.

Varuna entendit sa prière et lui accorda un fils. Lorsque l’enfant eut grandi, le père lui fit part du vœu qu’il avait fait ; malheureusement, le fils ne voulut pas se laisser sacrifier et quitta la demeure familiale. Varuna, fort mécontent que le roi n’ait pas acquitté son vœu, l’affligea d’hydropisie. Le jeune homme erra six ans dans la forêt. Rencontrant pour finir un pauvre brahmane accompagné de ses trois fils, le prince lui proposa d’acheter l’un d’eux pour l’offrir à sa place au dieu. Le père ne pouvait pas lui laisser son aîné, la mère ne voulait pas lui livrer le dernier ; ce fut donc le cadet qu’on choisit. Le prince revint alors chez lui avec le fils du brahmane. Le roi se réjouit tout d’abord à la perspective de pouvoir tenir la promesse faite au dieu ; mais le problème se posait désormais de savoir qui mettrait à mort le jeune homme. Au bout d’un certain temps, devant la généreuse récompense qui lui était promise, son père lui-même consentit à le faire. Le jeune homme était attaché, devant son père prêt à frapper, quand il demanda la permission de réciter quelques prières aux dieux. Bien sûr on l’y autorisa ; mais les dieux ainsi vénérés furent à ce point charmés de sa piété, qu’ils intercédèrent auprès de Varuna pour qu’il l’épargne. Celui-ci accéda à leur requête, accepta que le jeune homme ait la vie sauve, et Harischandra recouvra la santé.

Dans les *Purâna*, ainsi que nous l’avons déjà mentionné, Varuna est présenté comme le dieu de l’océan. Après un grave conflit entre les puissances du ciel et de la terre, l’ordre une fois restauré, le *Vishnu Purâna* consigne la place assignée aux diverses divinités. Varuna y est dit régner sur les eaux. Nous lisons dans le même *Purâna* qu’un vieux brahmane nommé Richika était très désireux d’obtenir en mariage une fille du roi Gâdhi, lequel était en fait une incarnation d’Indra. Gâdhi refusa de donner sa fille à Richika, sauf à une condition : il devrait se présenter avec mille chevaux rapides à la course, ayant chacun une oreille blanche. Les chevaux de cette couleur plaisaient tout spécialement à Indra, et ceux qu’on lui sacrifiait présentaient habituellement cette particularité. Le brahmane, dit-on, implora Varuna, le dieu de l’océan, qui lui donna les mille coursiers, grâce auxquels il put obtenir la main de la princesse.

L’iconographie représente Varuna comme un être blanc, assis sur un monstre marin mythique appelé *makara*. Cet animal a la tête et les pattes avant d’une antilope, et le corps et la queue d’un poisson. Varuna tient une corde dans la main droite²¹. Un culte lui est parfois rendu en période

de sécheresse, et par les pêcheurs quand ils lancent leurs filets, mais on ne le représente plus de nos jours.

La légende qui suit provient du *Padma Purâna*²². Râvana, roi démon de Ceylan, revenait un jour dans son île avec un linga, emblème de Shiva²³. Il rapportait ce symbole de l'I-limâlaya, car il désirait instaurer chez lui le culte de ce grand dieu. Mais les dieux, redoutant qu'il n'acquière un pouvoir excessif par sa dévotion à Shiva, souhaitaient faire échouer son projet. En lui donnant la pierre, Shiva lui fit promettre que celle-ci resterait à l'endroit, quel qu'il fût, où elle toucherait pour la première fois le sol après avoir quitté son séjour. Mis au courant de ce détail, les dieux essayèrent de l'amener à poser la pierre sur le sol avant qu'il n'atteigne Ceylan. Il fut enfin décidé que Varuna entrerait dans le corps de Râvana, de façon qu'en tentant de se libérer il soit forcé de lâcher le linga. C'est ainsi que Varuna entra en Râvana et lui causa une si vive douleur qu'il ne put la supporter. C'est dans de telles souffrances qu'il vit passer Indra sous les traits d'un vieux brahmane, lequel lui proposa de se charger du linga. Sitôt que Râvana lui eut accordé sa confiance, il laissa tomber la pierre sur le sol. Elle s'enfonça, dit-on, dans la terre et sa pointe est encore visible de nos jours à Vaidyanâth dans le Birbhum. Il est dit également que Varuna fit surgir la rivière Khursu à l'endroit où il laissa Râvana ; c'est pourquoi les hindous ne boivent pas de son eau.

Bien que Varuna soit décrit dans les *Veda* comme un être saint, son paradis, si l'on en croit l'enseignement des *Purâna*, est un lieu de délices sensuelles. Il est assis sur un trône de diamants avec son épouse Varunî ; Samudra (la mer), Gangâ (le Gange), et les dieux et déesses des divers lacs, rivières, sources, etc., forment sa cour. Et les récits dont il est l'objet contredisent tout à fait ce à quoi l'on pourrait s'attendre de la part d'un dieu auquel on s'adresse dans un tel langage dans les *Veda*. En même temps que Sûrya, il s'éprit, dit la légende, d'Urvashî, une nymphe du paradis d'Indra, dont il eut un fils appelé Agastya, l'un des plus éminents ascètes hindous.

On connaît aussi Varuna sous le nom de Prachetas, le sage ; sous celui de Jalapati, le maître des eaux ; ou de Yâdapati, le seigneur des créatures aquatiques ; ou encore d'Amburâja, le roi des eaux, et de Pâshin, qui porte une corde.

4. LES ASHVIN

Il est très difficile, à partir des hymnes adressés à ces divinités, de définir qui ils sont ou ce qu'ils sont. Yâska, le commentateur des *Veda*, fait dériver leur nom d'une racine signifiant *remplir* et dit qu'ils portent le nom d'Ashvin parce qu'ils envahissent tout, l'un de lumière, l'autre d'humidité. Un autre commentateur dit qu'on les appelle Ashvin du fait qu'ils sont montés sur des chevaux. Certains disent que ce sont eux qui indiquent le ciel et la terre, d'autres qu'ils sont eux-mêmes le jour et la nuit, d'autres, encore, qu'ils sont le soleil et la lune. "Ils occupent, dit le professeur Roth, une position parfaitement distincte parmi l'ensemble des divinités védiques de la lumière. Ce sont eux qui, depuis les temps les plus reculés, apportent la lumière dans le ciel matinal, se hâtent parmi les nuages avant l'Aube pour lui préparer le chemin."²⁴ Dans certains hymnes, ils sont dits fils du soleil (cf. Sûrya), dans d'autres, ils sont appelés fils du ciel et dans d'autres encore, descendants de l'océan. Ils semblent représenter la transition entre la nuit et le matin, la nuit au moment où elle se transforme en jour.

La légende dit que les Ashvin ont eu pour épouse commune la fille de Savitri, Suryâ, qui les a choisis parce qu'elle était esseulée. Son père avait pensé la marier à Soma ; mais, les dieux désirant fortement posséder une si belle épouse, il fut entendu qu'ils devraient se livrer à une course et que le vainqueur obtiendrait Suryâ en récompense. Les Ashvin l'emportèrent, et elle prit place dans leur char. Un autre passage présente Soma comme ayant été son époux, et les Ashvin comme les compagnons du marié.

On considère les Ashvin comme les médecins des dieux et on les dit capables de rendre la santé, parmi les mortels, à l'aveugle, au malade, au boiteux ou au rachitique. Ils protègent tout spécialement ceux qui sont lents et s'attardent en arrière, et sont les amis dévoués des femmes d'un certain âge qui ne sont pas mariées. Ils président à l'amour et au mariage ; on les implore pour réunir les cœurs amoureux.

Le pouvoir dont disposent les Ashvin pour rendre la santé au malade et assister les affligés est attesté par un certain nombre de légendes, à travers lesquelles nous apprenons qu'ils pouvaient rendre jeunesse et vigueur aux vieillards décrépits ; ils ont sauvé un homme de la noyade et l'ont ramené chez lui sain et sauf ; ils ont remplacé par une jambe d'acier la jambe de Vispalâ coupée dans la bataille ; à la demande d'un loup, ils ont rendu la vue à un homme aveuglé par son père, qui voulait le punir d'avoir égorgé cent un moutons et de les avoir donnés à manger à ce loup ; ils ont redonné vue et pouvoir de marcher à un homme aveugle et

boiteux. Du fait de ces légendes et d'autres légendes similaires, les Ashvin sont invoqués pour obtenir "descendance, richesse, victoire, destruction des ennemis, préservation des fidèles eux-mêmes, de leur demeure et de leurs troupeaux".

La légende suivante, tirée du *Shatapatha Brâhmana* et concernant les soins apportés par eux à Chyâvana, illustre les caractéristiques de l'œuvre des Ashvin. Ayant revêtu l'aspect d'un vieillard ridé, Chyâvana fut abandonné de sa famille. Saryâta, un *Rishi*, s'installa dans son voisinage avec sa famille. Ses fils aperçurent le corps de Chyâvana et, ignorant qu'il s'agissait d'un être humain, lui lancèrent une grêle de pierres. Chyâvana en éprouva bien sûr un fort ressentiment et sema la discorde dans la famille de Saryâta. Celui-ci, désireux d'en apprendre la cause, s'en enquit auprès des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux à proximité ; ils lui dirent que ses fils avaient offensé Chyâvana. Saryâta prit donc avec lui sa fille Sukanyâ dans son char et, s'excusant de ce qu'avaient fait ses fils, la donna au vieillard décrépit en offrande de paix.

Or les Ashvin avaient l'habitude de parcourir le monde en dispensant leurs soins et, apercevant Sukanyâ, ils furent charmés par sa beauté et voulurent la séduire. "Quel est ce corps fripé à côté duquel tu reposes ? lui demandèrent-ils. Quitte-le et suis-nous." Elle répondit que, tant que vivrait l'homme auquel son père l'avait donnée, elle ne le quitterait pas. Lorsqu'ils revinrent une seconde fois, elle dit, à l'instigation de son mari : "Vous parlez de mon époux avec mépris, alors que vous êtes vous-mêmes incomplets et imparfaits". Et, à condition qu'ils rendent la jeunesse à son mari, elle consentit à leur apprendre en quoi ils étaient incomplets et imparfaits. Là-dessus, ils lui dirent de l'emmener vers un certain bassin, où il se baigna et dont il ressortit plein d'une nouvelle jeunesse. Sukanyâ dit alors aux Ashvin que leur imperfection venait du fait qu'ils n'avaient pas été invités à se joindre aux autres dieux pour célébrer un grand sacrifice qui devait avoir lieu à Kurukshetra²⁵. Les Ashvin se rendirent sur le lieu du sacrifice, et, demandant l'autorisation de s'y joindre, s'entendirent répondre qu'ils ne pouvaient le faire, parce qu'ils s'étaient mêlés familièrement aux hommes pour leur dispenser leurs soins. Les Ashvin déclarèrent en réponse que les dieux étaient en train de faire un sacrifice sans tête. Les dieux leur demandant comment cela pouvait se faire, les Ashvin leur répliquèrent qu'ils n'avaient qu'à les inviter à se joindre à eux et qu'ils le leur diraient, ce à quoi les dieux consentirent.

Une autre version de cette légende raconte que les Ashvin, médecins, étaient par conséquent impurs ; c'est pourquoi aucun brahmane ne peut exercer la médecine sans être du même coup impropre à remplir des fonctions sacerdotales. Mais, comme l'action des Ashvin s'avérait nécessaire, ils furent purifiés et, autorisés à se joindre aux dieux, rétablirent alors la tête du sacrifice²⁶.

“Le mythe des Ashvin, explique le professeur Goldsticker²⁷, fait partie de ces mythes dans lesquels deux éléments distincts, l'un cosmique et l'autre humain, ou historique, ont été progressivement fondus en un seul [...] L'élément historique, ou humain, est, je pense, représenté par les légendes liées aux guérisons miraculeuses et aux exploits analogues accomplis par les Ashvin ; quant à l'élément cosmique, il tient à leur nature lumineuse. Le lien qui les unit tous deux semble être l'aspect mystérieux que revêtent la nature et les effets de lumière, ainsi que l'art médical dans une lointaine antiquité. Il semblerait que les Ashvin, comme les Ribhu, aient été à l'origine des mortels renommés, placés, le temps aidant, dans la société des dieux.”

5. USHAS

La célébration de cette déesse, qui représente l'Aube, a les faveurs des poètes védiques, et “les hymnes qui lui sont adressés comptent parmi les plus beaux — s'ils ne sont pas eux-mêmes les plus beaux — du recueil tout entier”²⁸. On la présente comme fille du Ciel, sœur de la Nuit et parente de Varuna. On parle d'elle parfois comme de l'épouse du Soleil ; Agni est, à d'autres endroits, son amant ; les Ashvin sont ses amis. Indra passe ici pour l'avoir créée ; il adopte là une attitude hostile, écrasant même son char de son foudre.

Ushas passe pour voyager dans un char resplendissant tiré par des chevaux (ou des vaches) rouges. Telle une belle jeune fille habillée par sa mère, une danseuse couverte de bijoux, une femme vêtue de couleurs vives paraissant devant son époux, ou une belle jeune fille revenant de son bain, souriante et confiante dans le pouvoir irrésistible de ses charmes, elle offre sa poitrine aux regards de ses adorateurs. Elle dissipe l'obscurité, mettant ainsi au jour les trésors qu'elle recelait. Elle illumine le monde, dont elle révèle les plus lointaines extrémités. Elle est la vie et la force de toutes choses, c'est elle qui fait s'envoler de leur nid les oiseaux et, telle une jeune maîtresse de maison, fait s'éveiller toutes ses créatures pour les envoyer à leurs diverses occupations. Elle est d'une grande utilité aux dieux, car elle fait s'éveiller les fidèles et s'allumer les

feux sacrificiels. On lui demande de réveiller uniquement le dévot et le libéral, et de laisser le ladre dormir. Elle est jeune, car elle naît chaque jour, et pourtant vieille, étant immortelle, et consume la vie des générations successives, qui disparaissent les unes après les autres, alors qu'elle-même ne meurt pas. Les âmes des défunts, dit-on, vont vers elle et vers le soleil.

Les lignes suivantes²⁹ nous livrent le principal enseignement des Veda touchant cette déesse :

O rougeoyante Aurore, déesse couleur d'or,
Sur ton char éclatant, tu t'avances, pareille
A la charmante vierge que sa mère a vêtue,
Et découvres, timide, les grâces que tu caches
A nos yeux éblouis ; ou bien, telle une épouse
Dévoilant à son maître, tout emplie de fierté,
Des beautés qu'il contemple de ses yeux amoureux,
Chaque matin tu sembles et plus fraîche et plus belle.
Toi qui as traversé d'innombrables années,
Tu restes toujours jeune, toi le souffle et la vie
De tout ce qui respire et de tout ce qui vit,
Éveillant chaque jour, ainsi que de la mort,
Des êtres par milliers, dans le sommeil prostrés,
Les oiseaux, que tu fais voler dans leurs nids,
Les hommes, que tu fais se lever et vaquer
Industrieusement aux tâches quotidiennes,
Aux devoirs qui leur sont confiés, eux qui s'efforcent
De posséder richesse, ou plaisir, ou renom.

Les vers suivants, du Dr Muir³⁰, nous présentent une peinture encore plus vive de cette déesse, telle que la représentent les hymnes védiques :

Ushas, fille du ciel,
Toi qui, portée sur ton char éclatant
Par tes rouges coursiers, de royaumes lointains,
Viens à nous, éternellement resplendissante.

Tu souris doucement, belle déesse,
Révélant toute la grâce de ta jeunesse,
Ta brillante poitrine, et ton radieux visage,
Et l'or éclatant de ta chevelure.

Épouse séduisante et tendre, elle rayonne,
Vêtue de lumineux atours,
Tandis qu'aux yeux éblouis de son maître
Elle expose ses charmes, consciente et fière d'eux.

Ou bien, vierge parée par sa mère,
Glorieuse de sa beauté, elle prouve
Par ses regards son pouvoir, qu'elle sait,
De retenir les yeux et soumettre les cœurs.

Ou bien, telle une actrice qui, par son art du chant,
Par celui de la danse, par sa grâce, illumine
Et brille en ses atours aux multiples couleurs,
Elle charme les yeux passionnés de la foule.

Ou encore, jeune fille habituée à baigner
Ses membres dans l'eau fraîche, au beau milieu des bois
Où les regards profanes ne pénètrent jamais,
Elle émerge plus belle de l'onde.

Pourtant, pressée par l'amoureux Soleil,
Poursuivie et vaincue à la course,
Tu es bientôt serrée dans ses embrassements,
Et tous deux vous ne faites plus qu'un.

Belle Ushas, en dépit des lustres innombrables
De ton existence passée, tu renais cependant
Chaque jour à nouveau, chaque matin nouvelle,
Et c'est pourquoi tu es à la fois jeune et vieille.

Dans ta course incessante fixée par le destin,

Chaque jour tu parais au-dessus des humains,
Tu emportes avec toi toutes nos vies, au loin,
En employant ton inépuisable et sereine puissance.

Nos générations accomplissent leur temps.
Les anciens se retirent mais, surgie à leur place,
Se présente toujours une plus jeune race,
Cependant que, là-haut, tu regardes, immortelle.

Tous ceux qui autrefois portaient les yeux sur toi
Ont aujourd'hui passé, et c'est nous maintenant
Qui scrutons ton approche, tandis qu'à l'avenir
D'autres hommes après nous fixeront tes rayons.

Mais tu n'apportes pas seulement avec toi
De graves réflexions si lourdes de tristesse
Pour recouvrir nos cœurs d'un voile ténébreux.
Tes rayons revenus nous emplissent de joie.

Ta sœur, la triste et sombre Nuit,
Accompagnée d'étoiles répandant dans l'azur,
Tels des yeux sans sommeil, un éclat mystérieux,
S'efface à ton approche, vaincue par ta clarté.

Et les formes terrestres, jusqu'alors dérobées
A nos yeux par son voile aux teintes ténébreuses,
Se montrent de nouveau nettement aux regards,
Révélées par tes feux aux rayons éclatants.

C'est toi qui es la vie de tout ce qui existe
Et le souffle donné à tout ce qui respire.
Ta vue rend aux visages leur aspect radieux
Et à tous les esprits une vigueur nouvelle.

Ainsi, quand tu transperces les épaisses ténèbres,
Les oiseaux, s'envolant, jaillissent des fourrés,
Et tout ce qui dormait s'éveille de la mort,

Et les hommes reprennent leurs tâches innombrables.

Certains d'entre eux, prospères, s'éveillent nonchalants ;
D'autres sont prêts à tendre toute leur énergie
Pour atteindre au pouvoir ou gagner la richesse,
Ou tout ce qu'ils estiment être le plus grand bien.

Mais d'autres, aspirant à de saintes pensées,
Prient, adressant leurs hymnes à la race céleste,
Et allument, pour qu'il brille sur le cœur des humains,
Le feu sacrificiel originaire des cieux.

Et l'aède³¹ et le prêtre ne sont pas les seuls
A quitter le sommeil ; les dieux confessent ton pouvoir
Quand ils retrouvent leur conscience
Au moment où tes feux inondent l'orient ;

Et se hâtant de descendre du ciel,
Ils visitent les hommes, dévots et gens de bien,
Prennent la nourriture qu'ils leur ont consacrée
Et satisfont tous leurs désirs.

O brillante déesse, fais que tes doux rayons
Nous apportent abondance en richesses enviées,
En troupeaux et coursiers ; donne fils et santé,
L'allégresse du cœur ; prolonge notre vie.

Dans les écrits postérieurs, nous ne trouvons plus que le nom d'Ushas. Les hommes ont perdu une grande part de leur ardeur poétique ; les divinités plus humaines et pratiques ont fait tomber les divinités plus poétiques dans l'oubli. Certaines de celles qui figurent dans les extraits précédents sont peintes de très belle manière. Les couleurs changeantes de l'aube sont comparées aux vêtements multicolores de la danseuse ; les nuages aux extrémités dorées, qui apparaissent avant que le soleil ne brille de tout son éclat, ressemblent aux bijoux d'une jeune mariée parée pour son époux, tandis que la douce modestie de l'aube elle-même est

celle d'une jeune fille timide, mais consciente de sa beauté, qui paraît en société sous la protection de sa mère. Nous noterons enfin, d'après les quatre derniers vers du passage en vers cité plus haut, qu'on la pensait capable de gratifier ses adorateurs de troupeaux, de chevaux, de fils, de la santé, de la joie et d'une longue vie.

CHAPITRE VII

LES DIVINITÉS DE L'ORAGE

1. INDRA

Comme nous l'avons fait remarquer précédemment, Indra, accompagné d'Agni et Sûrya, a obtenu par le moyen du sacrifice la suprématie sur les autres dieux et, à en juger par le nombre d'hymnes qui lui sont adressés, c'était la plus populaire des divinités.

Il est le dieu du firmament, entre les mains duquel se trouvent le tonnerre et l'éclair, et sur l'ordre duquel tombent les averses rafraîchissantes qui fertilisent la terre. Si l'on garde bien à l'esprit le fait qu'en Inde la terre est exposée des mois durant aux rayons d'un soleil brûlant et qu'elle durcit au point qu'il est impossible de labourer et de semer, on ne trouvera pas si étrange qu'il soit souvent fait appel au dieu supposé dispenser les pluies et que les chants les plus élogieux puissent lui être réservés. Pour les esprits poétiques de l'époque védique, les nuages que l'on faisait venir de l'océan étaient des ennemis retenant leurs trésors dans une solide étreinte jusqu'à ce que, vaincus par Indra, ils soient contraints de les déverser sur le sol desséché. Et très naturellement, lorsqu'en réponse aux lamentations de ses fidèles, les pluies bienfaisantes descendaient sur la terre qui se trouvait alors, du désert qu'elle était, transformée en jardin, les hommes lui adressaient louanges et actions de grâce dans les termes les plus forts. Ses attributs se rapportent principalement à sa supériorité physique, et les bénédictions que l'on attend de lui revêtent un caractère essentiellement physique plutôt que spirituel.

Indra n'est pas considéré comme une divinité non créée. Certains hymnes le présentent comme le jumeau d'Agni, et par conséquent comme le fils du Ciel et de la Terre, tandis que, selon d'autres, le ciel et la terre ont été faits par lui. Il est souvent fait référence à ses parents, mais ils sont rarement nommés, et, quand ils le sont, ce ne sont pas toujours les mêmes. Il est le roi des dieux, et à l'époque post-védique, il

est dit que son règne ne durera que cent années divines, temps au-delà duquel il pourra se faire supplanter par un autre dieu, voire par un homme, à supposer que l'un d'entre eux soit capable de s'imposer la sévère pénitence indispensable à l'obtention de cette suprême fonctions.
1.

L'iconographie représente souvent Indra comme un homme à quatre bras et quatre mains ; deux d'entre elles lui servent à tenir une lance, la troisième tenant le foudre, tandis que la quatrième reste vide. On le peint également parfois avec seulement deux bras, le corps recouvert d'yeux. Il est alors appelé Sahasrāksha — le Cent-Yeux. On le représente généralement monté sur Airāvata, l'éléphant merveilleux né du barattage de l'océan², portant un foudre dans la main droite et un arc dans la main gauche. Son culte était beaucoup plus populaire à l'époque védique qu'il ne l'est actuellement.



INDRA

La description suivante, abrégée de celle qu'en fait le Dr Muir³, précise bien la place et les attributions d'Indra telles que nous les enseignent les *Veda* :

Viens, Indra, ô toi que l'on invoque tant,
Nos hymnes convaincants attellent tes coursiers.

Ami, descends du ciel, Indra,
Infléchis jusqu'à nous ta course favorable.
Pourtant, bien que, songeant à nous, Indra,
Tu boives volontiers nos libations,
Nous, mortels, ne pouvons que partager
Une modeste part de ta sollicitude.
Nous connaissons les puissantes attaches
Qui, dans ton paradis, te tiennent enchaîné.
Tu as chez toi une charmante épouse,
Enchantement et douceur de ta vie.
Tu connais tant de plaisirs incessants,
Dont est meublée la ronde de tes heures,
Des plaisirs tels qu'en connaissent les dieux,
Insoupçonnés des mortels ici-bas.

Indra naît de l'invocation des mortels. Le Ciel et la Terre tremblent à son apparition et le Ciel s'exclame :

Ton père était un être vigoureux ;
Oui, il était d'une adresse achevée,
Le dieu dont le génie t'a façonné.

Tout de suite après sa naissance, le dieu a donné une preuve irréfutable de sa divinité ; il s'est emparé de ses armes pour s'écrier :

Mère, où sont donc ces guerriers acharnés
Dont mes éclairs perceront le cœur fier ?

Monté sur son char, pressé par les prières de ses fidèles, le dieu apparaît.

Mais il revêt plus d'une forme,
Une gloire aux dehors variés,
Et change d'aspect à sa guise,

Autre, mais toujours éclatant.
Vois, il se dresse et respire la guerre,
En brandissant de rougeoyants éclairs.

On lui a préparé un festin, dont le jus de *soma*⁴ constitue le principal attrait. Indra est particulièrement friand de cette boisson enivrante. Il est des plus étrange que, malgré l'interdit dont est frappé aujourd'hui, parmi les hindous, l'usage des boissons alcoolisées, Indra soit présenté comme un dieu adonné au *soma*, et que ce liquide soit lui-même déifié et honoré à l'égal d'un dieu. A son arrivée, Indra est invité à vider une coupe du liquide vivifiant :

Depuis longtemps, Indra, tu as souvent vidé
Avec un vif plaisir, d'un trait, notre Soma.
Tous les dieux apprécient le Soma liquoreux,
Mais toi plus que les autres dieux.
Ta mère connaissait parfaitement combien
Cette exquise boisson convenait à son fils.
Dans une coupe elle a pressé la sève,
Et tu l'as savourée, assis sur ses genoux.
O Indra, à l'heure où tu es né,
Tu as manifesté ces tendances joyeuses
Qui aujourd'hui survivent, vigoureuses.

Après avoir fait l'éloge du *soma*, Indra boit la coupe qui lui est présentée et se trouve, de ce fait, heureusement disposé à l'égard de ses adorateurs, prêt à leur accorder tout ce qu'ils lui demandent. Une fois fortifié de la sorte par cette boisson, il s'avance à la rencontre du grand ennemi qu'il est venu écraser, Vritra — la Sécheresse. On voit, dans ce conflit et dans la victoire qui s'ensuit, les bénédictions particulières qu'Indra est capable d'accorder à la terre et aux hommes. Voici la façon dont Vritra est décrit :

Lui dont les pouvoirs magiques
Détournent de la terre les bienfaisantes pluies,
Ennemi attaché à perdre les humains,

Disputant le pouvoir à la race divine,
Lui dont l'armée de démons a toujours
Livré au dieu Indra une guerre incessante,
Lui qui fut tant de fois écrasé, massacré,
Renaît toujours nouveau, et inlassablement
Recommence la lutte où il perdra la vie.

Cette bataille est longuement décrite ; nous y trouvons une description du début de la saison des pluies, avec les terribles orages qui accompagnent habituellement le changement de saison. Le conflit se termine enfin :

Tôt retentit le glas du destin de Vritra,
Sonné par les éclats et par les grondements
Du déluge de fer envoyé par Indra.
Transpercé, démembré, écrasé, le démon,
Poussant d'horribles cris, agonise et s'écroule,
Précipité du haut de sa tour de nuages.

La victoire du dieu a pour résultat de permettre aux pluies de descendre et de féconder la terre.

Libérés désormais des charmes de Sushna,
Les nuages déversent les eaux qu'ils renfermaient ;
Et trop longtemps brûlé par un soleil ardent,
Le sol est soulagé par d'abondantes pluies ;
Les rivières, gonflées, charrient vers l'océan
Leurs flots tumultueux, imposants et profonds.
Le paysan contemple avec un vif plaisir,
Plein de reconnaissance, un si heureux spectacle.
Ses champs nus, desséchés et si tristes aux regards
Se couvriront bientôt d'ondulantes moissons,
Et noire et dénudée, notre mère, la Terre,
Portera sa brillantes robe de verdure.

Un fois reçue cette bénédiction, le soleil brille et la terre respire de nouveau ; les dieux viennent féliciter leur roi, et les hommes lui présentent leurs actions de grâce⁵.

Ainsi se présentait Indra dans les temps anciens, et, bien qu'encore sujet à un culte, il occupe actuellement une place bien inférieure. Comme nous l'avons mentionné plus haut, si l'on en croit l'enseignement des écrits postérieurs, il régnera encore sur les dieux cent années divines, à l'expiration desquelles il pourra être supplanté par un autre dieu, et même par un homme. Les *Purâna* nous enseignent qu'à chaque âge du monde un être différent a joui de cette fonction. On trouve, dans le *Vishnu Purâna*, l'histoire d'un homme qui se hisse lui-même jusqu'au trône d'Indra.

Une guerre a lieu entre les dieux et les hommes ; les deux parties demandent à Brahmâ lequel l'emportera. "Le camp, répond Brahmâ, pour lequel Râji (un roi terrestre) prendra les armes." Les démons font, les premiers, appel à Râji pour solliciter son aide. Celui-ci leur promet de les aider, à condition qu'ils fassent de lui leur Indra, c'est-à-dire leur roi, chose qu'ils ne peuvent promettre, dans la mesure où Prahlâda, leur Indra, est encore en fonction. La même proposition faite aux dieux emporte leur adhésion, et Râji devient leur Indra. Il combat pour eux et remporte la victoire. Indra, alors, s'incline devant lui et, posant le pied de Râji sur sa tête, il dit : "Tu m'as sauvé d'un grand danger. Je te reconnais pour mon père : tu es l'unique roi, et je suis ton fils". Râji se contente cependant de régner sur la terre et laisse à Indra le soin de le représenter sur le trône céleste. A sa mort, ses fils veulent assumer la fonction que leur père a refusée. Indra s'y oppose, mais se trouve finalement contraint d'accepter. Au bout d'un certain temps, triste d'être privé de la part qui lui revient des sacrifices offerts par les mortels, Indra rencontre Vrihaspati, son maître spirituel, et lui demande un morceau du beurre sacrificiel. Le maître répond que si Indra l'avait sollicité plus tôt, il ne se serait pas retrouvé dans un tel embarras. "Mais, dit-il, vu la situation, je te rendrai ta souveraineté dans quelques jours." Il commence alors un sacrifice dans le but précis d'obtenir le pouvoir pour Indra. La conséquence en est que les fils de Râji sont amenés à pécher, qu'ils deviennent les ennemis des brahmanes, méprisent les *Veda* et négligent leurs devoirs religieux. Ainsi affaiblis, ils subissent l'assaut d'Indra, qui les met à mort.

Le moyen le plus efficace, pour un mortel, de prendre la place d'Indra consistait à sacrifier cent chevaux ; et, comme nous le verrons à propos

de Gangâ⁶, l'Indra de cette époque ne dédaignait pas de jouer le rôle d'un voleur, de façon à empêcher l'accomplissement des rites susceptibles de le priver de sa souveraineté. Le procédé le plus communément et le plus généralement assuré du succès, quand il s'agissait de contrecarrer ces ambitieux mortels dans leurs projets, consistait à leur envoyer quelques nymphes célestes, appelées Apsarâs, dont la beauté détournait les pensées des dévots et les rendait inaptes à offrir ce grand sacrifice.

Le *Vishnu Purâna*⁷ renferme une légende concernant un conflit entre Indra et Krishna, conflit qui voit la défaite d'Indra. Accompagné de son épouse Satyabhâmâ, Krishna rend visite dans son ciel à Indra. A son arrivée, Satyabhâmâ était plus que soucieuse de prendre possession de l'arbre merveilleux, Pârijâtâ, issu du barattage de l'océan et planté dans le jardin céleste d'Indra. Ce bel arbre était orné de délicieuses fleurs odorantes et portait les fruits les plus savoureux. Ses fleurs donnaient à la femme qui les portait dans ses cheveux le pouvoir de retenir l'amour de son époux, tandis que ceux qui mangeaient de ses fruits pouvaient se souvenir de leurs vies précédentes. Sur la demande de son épouse, Krishna prit l'arbre, qu'il plaça sur Garuda, l'oiseau merveilleux qui lui servait de monture. Il se fit immédiatement un grand tumulte dans le ciel, mais Indra et ses acolytes eurent beau tenter d'empêcher le vol, ils ne purent rien faire. Krishna saisit un éclair d'Indra dans sa main et, revenu chez lui sain et sauf, planta l'arbre dans son jardin.

On trouve dans le *Râmâyana* une histoire qui montre qu'Indra a été jugé coupable de la plus grave immoralité — d'avoir séduit la femme de son maître spirituel. On y raconte qu'il pénétra chez Gautama sous l'aspect d'un sage, dans l'espoir d'être pris, par l'épouse du maître, pour son époux qui était alors absent de chez lui. Mais bien qu'Ahalyâ sût qu'il s'agissait d'Indra, elle accéda à ses désirs. Indra était sur le point de partir, quand Gautama revint et, apprenant ce qui s'était passé, maudit le dieu et son épouse. Indra perdit donc son humanité, et Ahalyâ fut condamnée à vivre de longues années invisible dans une forêt, jusqu'à ce que Râma pût venir la rétablir dans sa première condition⁸. Une autre version rapporte que cette malédiction eut pour effet de l'obliger à porter sur le corps mille marques disgracieuses, afin que tout le monde connût la faute dont il s'était rendu coupable. A la demande pressante du dieu, elles furent changées en autant d'yeux qui, pour ceux qui ignoraient son histoire, finirent par représenter son omniscience.

On ne peut pas ne pas parler du paradis d'Indra, car c'est là que celui qui est bon sur la terre espère aller un temps, en récompense de ses pieuses existences. Aller dans le Svarga — nom donné à son paradis — n'est pas le plus grand bonheur que l'homme puisse obtenir, parce qu'il ne peut y rester pour toujours. Quand sont passées les années de bonheur qui lui sont allouées, il doit redescendre sur terre pour y vivre d'autres existences, jusqu'à ce qu'il ait atteint la perfection et soit digne de jouir de la plus haute félicité, l'absorption dans l'Être Divin. “Les âmes des défunts, lit-on dans le *Vishnu Purâna*⁹, n'endurent pas de peines seulement dans les enfers : celles-ci ne cessent pas, même au ciel, car celui qui l'habite pour un temps est toujours tourmenté à l'idée qu'il lui faudra redescendre sur terre, où il devra renaître pour mourir à nouveau. Tout ce que l'homme obtient de plus agréable devient une semence d'où surgit l'arbre de l'affliction.”

Indra réside sur le Mont Meru¹⁰, lequel offre de belles demeures à ses habitants ; et la splendeur de sa capitale n'a pas d'égale dans l'univers. Ses jardins sont remplis d'arbres qui offrent une ombre délicieuse, produisent les fruits les plus savoureux et sont ornés de fleurs odorantes. Les plus belles nymphes, les Apsarâs, charment ses bienheureux habitants, tandis que chœurs et musiciens, sans rivaux dans tout l'univers, leur dispensent une douce musique. La cité est l'œuvre de Vishvakarman. Elle a trois cent vingt-cinq lieues de circonférence et seize lieues de hauteur. Ses colonnes sont en diamant, ses palais, leurs trônes et leur mobilier, en or pur¹¹.

Ce dieu est fêté une fois l'an au Bengale. Son image, faite de boue et artistement peinte, est jetée dans le fleuve le lendemain. On l'invoque également quand on entreprend un sacrifice, dans l'espoir qu'il portera les prières et les offrandes à la divinité que l'on adore à ce moment-là, ou bien qu'il amènera la divinité auprès de ses adorateurs. Des offrandes spéciales lui sont faites durant les périodes de sécheresse dans certaines régions, pour que, par son pouvoir, les nuages déversent leurs pluies sur la terre desséchée.

Les autres noms d'Indra les plus courants sont les suivants : Shakra, le puissant ; Devapati, maître des dieux ; Bajrî, celui qui manie le foudre ; Vritraha, destructeur de Vritra ; Meghavâhana, celui qui chevauche les nuages ; Mahendra, le grand Indra ; Svargapati, le maître du ciel.

2. INDRÂNÎ

Nous avons peu de renseignements sur Indrânî, l'épouse d'Indra, également appelée Shachî. "De toutes les femmes, lit-on dans le *Rig-Veda*¹², Indrânî est la plus heureuse, car son époux ne mourra jamais de vieillesse." Cela peut s'expliquer par le fait qu'Indrânî est unie à tous ceux qui montent successivement sur le trône d'Indra. Il y a toujours un souverain dans le ciel ; la charge est éternelle, et, comme elle est l'épouse du roi en titre, quel qu'il soit, son époux ne peut jamais mourir de vieillesse.

Les rois passent, mais elle reste la reine. On lui attribue un fils, Chitrâgupta, né d'une vache. En effet, à la suite d'une malédiction prononcée par Umâ, aucune déesse ne pouvait enfanter¹³ ; à force de pratiquer des austérités pour ne pas rester sans enfants, elle vit son désir exaucé. Quand cet enfant naquit, sa mère putative endura toutes les douleurs de l'enfantement et put l'allaiter.

3. PARJANYA

Peu d'hymnes sont adressés à cette divinité dans le *Rig-Veda* ; mais, vu ses caractéristiques et ses fonctions, il est difficile de voir en quoi il diffère d'Indra. "Si nous considérons l'ensemble, dit le Pr Roth¹⁴, nous nous rendons compte que Parjanya est un dieu qui commande à l'éclair, au tonnerre, à la pluie, ainsi qu'à la reproduction des plantes et des créatures vivantes. Mais on ne peut en aucun cas déterminer clairement s'il est à l'origine un dieu de la pluie ou du tonnerre." Parjanya, écrit-il dans un autre article, est "le dieu des orages et de la pluie, celui qui engendre et nourrit les plantes et les créatures vivantes. Vu la grande ressemblance entre les hymnes adressés à ce dieu et ceux que l'on chante en l'honneur d'Indra, Parjanya (dont le nom désigne celui qui agit pour un autre) ne constituerait-il pas tout simplement une autre appellation d'Indra ?". Nous trouvons dans ces hymnes les passages suivants¹⁵, qui tous s'harmonisent parfaitement avec ceux que l'on chante en l'honneur d'Indra : "Célébrez Parjanya, adorez-le avec vénération, le dieu qui donne la vie et la fait fructifier [...]. Il abat les arbres et détruit les Râkshasa (démons des nuages qui retiennent les pluies). Toute la création redoute la puissance de ses traits ; l'innocent lui-même fuit devant le dieu vigoureux, quand Parjanya tonnant frappe les impies. Tel un cocher pressant les chevaux de son fouet, le dieu rend visibles ses messagers de pluie. Le rugissement des lions s'élève au loin, quand Parjanya charge de pluie les nuées. Les vents soufflent, les éclairs s'abattent, la végétation éclot, le ciel se fait fécond ; tout ce qui est créé

trouve sa nourriture quand Parjanya tonnant comble la terre de ses pluies. Soulève ta vaste cuve et fais tomber les pluies ; que les ruisseaux, libérés, roulent au loin leurs flots arrose de graisse le ciel et la terre ; ménage aux vaches des abreuvoirs bien pleins.”

Nous ne trouvons ici aucune idée qui ne soit exprimée dans les hymnes à Indra mentionnés plus haut. Dans les *Purâna*, Indra est généralement appelé roi des dieux, tandis que Parjanya est présenté comme le souverain des nuées dans lesquelles il réside.

4. VÂYU

Parmi les dieux des tempêtes, citons encore Vâyu, le dieu des vents, souvent associé à Indra et regardé, à égalité avec lui, comme symbolisant l’atmosphère, ou régissant sur lui. Il gagna la course pour la première gorgée de soma et, à la demande d’Indra, l’autorisa à en prendre le quart. Il n’occupe pas une place éminente dans les hymnes védiques. “Les deux mondes (le ciel et la terre), pouvons-nous lire dans un passage¹⁶, l’ont engendré pour leur prospérité.” Cette précision vise peut-être à nous renseigner sur sa parenté ; le Dr Muir ajoute qu’il n’existe à sa connaissance aucun autre passage où ses ascendants soient cités. On le dit gendre de Tvashtri (Vishvakarman), mais ici surgit le problème suivant : on ne mentionne qu’une fille de Tvashtri et, comme nous l’avons indiqué au sujet de Sûrya, celui-ci était son époux.



VÂYU

Vâyu nous est présenté¹⁷ comme un dieu très beau, qui se déplace avec grand bruit dans un char brillant tiré par deux chevaux rouges ou de couleur pourpre, dont le nombre est parfois porté à quatre-vingt-dix-neuf, cent, ou même mille, ce dernier chiffre étant probablement employé durant les cyclones. Il est rarement mentionné en liaison avec les Marut (divinités de l'orage), bien qu'à un endroit il soit dit qu'il les a engendrés près des rivières du ciel.

Vâyu porte aussi, dans les *Veda*, le nom de Vâta. La louange à Vâta est chantée dans l'hymne suivant¹⁸ : “[Je célèbre] la gloire du char de Vâta, dont le bruit résonne et déchire l'air. Touchant le ciel, il s'avance et tout est rougeoyant ; de la terre, il soulève la poussière. Les bourrasques de vent s'engouffrent à sa suite et se concentrent sur lui comme des femmes assemblées. Avec elles, sur le même char, le dieu (Indra) s'avance, roi de cet univers. Il se hâte [...] et jamais ne repose. L'ami des eaux, le premier-né, le divin, où est-il né ? On l'entend retentir, mais nul ne l'aperçoit”.

Plus tard, quand on juge nécessaire d'associer les héros, dont on chante alors les exploits, et les dieux, la légende dit que Vâyu, ou Pâvana, comme il est alors appelé, a eu un fils, Hanumân, d'une guenon. Hanumân a joué un rôle de premier plan dans l'expédition lancée par Râma pour aller rechercher Sîtâ. Dans le *Mahâbhârata*, Bhîma (l'Hercule), l'un des plus braves guerriers dont l'histoire figure dans ce récit, est également présenté comme un fils de Vâyu. La mère de Bhîma, Kuntî, s'était vu accorder une faveur en récompense de sa dévotion : elle pourrait avoir un fils du dieu de son choix. Son mari, suite à une malédiction, ne pouvant procréer, elle usa de ce charme et Vâyu engendra Bhîma.

L'iconographie représente Vâyu, ou Pâvana (le Purificateur), comme un homme blanc chevauchant un cerf et tenant dans sa main un drapeau blanc. Les *Purâna* le disent fils d'Aditî.

Cette divinité est connue sous d'autres noms : Anila, le souffle ; Mârut, l'air nécessaire à la vie ; Sparshana, celui qui touche ; Gandhavaha, celui qui véhicule les parfums.

5. LES MARUT

Un passage des *Veda* fixe le nombre de ces dieux à cent quatre-vingts ; on trouve dans un autre texte celui de vingt-sept ; les *Purâna*, quant à eux, en dénombrent quarante-neuf. Les *Veda* les appellent fils de Rudra.

Ce sont les compagnons d'Indra, qu'ils honorent parfois, reconnaissant ainsi sa supériorité ; à d'autres moments, ils semblent revendiquer leur propre pouvoir et rappellent à Indra l'aide qu'ils lui ont apportée. Voici la façon dont on s'adresse à eux¹⁹ : “Les lances reposent sur vos épaules, ô Marut ; vous avez des bracelets aux chevilles ; l'or orne vos poitrines et brille à vos oreilles ; vous tenez des éclairs de feu et portez sur la tête des casques d'or”. Ils sont munis d'armes et d'éclairs d'or. Ils lancent leurs foudres, luisent comme la flamme et sont poussés en avant par la violente furie des vents. Ils mettent en pièces Vritra (la Sécheresse), sont habillés de pluie, suscitent l'obscurité durant le jour, arrosent la terre et écartent la chaleur. Ils font trembler la terre et les montagnes. Ils s'adonnent à l'usage du soma, et l'on fait appel à eux pour obtenir à ses maux des remèdes qui se trouvent, dit-on, dans le (fleuve) Sindhu, les mers et les collines.

Le *Vishnu Purâna*²⁰ nous présente les Marut d'une manière sensiblement différente. Ils y sont dits fils de Kashyapa et de Ditî. Ayant perdu ses enfants, cette dernière amadoua son époux qui lui accorda une faveur. Elle lui demanda un fils d'une prouesse et d'une valeur invincibles, capable de détruire Indra. Le *muni*²¹ promit d'accéder à sa requête, mais à une seule condition : “Tu enfanteras un fils qui tuera Indra, dit-il, si, conservant à tes pensées une piété totale et à ta personne une pureté sans faille, tu gardes cent années avec soin ton enfant dans ton sein.” Ditî accepta la faveur et cette condition. Indra apprit la chose et tenta de son mieux de distraire son esprit, afin d'empêcher la naissance de cet enfant merveilleux. Quatre-vingt-dix-neuf ans avaient passé quand l'occasion se présenta d'elle-même. Ditî se retira pour dormir une nuit sans s'être lavé les pieds, violant ainsi une règle de pureté rituelle. Toujours attentif, Indra, profitant de cette négligence, put alors mener à bien son dessein. De son foudre, il coupa l'embryon en sept parties. Les enfants se mirent à pleurer violemment, et Indra se trouva dans l'incapacité de les consoler. Excédé de l'obstination qu'ils mettaient à pleurer, il coupa chacune des sept parts en sept nouveaux morceaux, formant ainsi les quarante-neuf Marut. Le nom de *Marut* qui leur fut donné provient des mots “*Ma rodih*” (Ne pleurez pas) prononcés par Indra alors qu'il essayait de les calmer ; ils devinrent ses divinités subordonnées, les associés de celui qui brandit le foudre.

On devine sans mal comment les habitants de l'Inde ont pu imaginer qu'un dieu, fût-il le roi des dieux, demande parfois de l'aide pour maîtriser les vents. Plus les immigrants Aryens avançaient vers le sud et

vers l'est, plus violentes étaient les tempêtes qu'ils devaient affronter. De là sont nés les hymnes adressés aux divinités mineures que l'on invoquait pour qu'elles assistent Indra dans la formidable tâche qu'imposait leur contrôle.

CHAPITRE VIII

SOMA

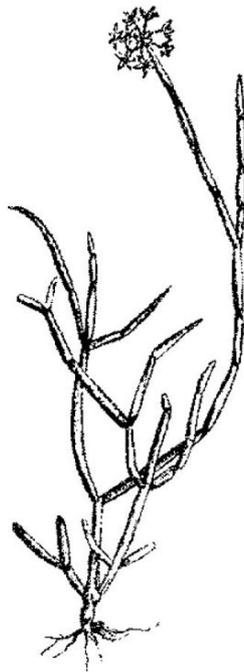
D'après les hymnes védiques, Soma est le dieu qui "symbolise le lait du soma et lui donne une âme"¹. Il s'agit du Bacchus indien. A côté de tous les hymnes du neuvième livre du *Rig-Veda*, cent quatorze au total, auxquels s'ajoutent quelques-uns à divers endroits, on trouve de constantes références à ce dieu dans une large part des autres hymnes². Il est exalté, dans certains, en tant que Créateur, ou Père des dieux. Il est alors à l'évidence une divinité hautement populaire. Indra, nous l'avons dit plus haut, est un adorateur fervent de Soma.

Les vers suivants montreront la chaleur des sentiments que l'on nourrissait à son égard :

Ce Soma est un dieu : il guérit
Les maux les plus violents qu'endurent les humains.
Il soigne les malades, guérit de la tristesse,
Il stimule les faibles, il disperse les craintes,
Enflamme les timides d'une guerrière ardeur,
A l'aède il inspire de sublimes pensées ;
De la terre il élève l'âme jusqu'aux cieux.
Si grands et merveilleux sont les dons qu'il nous fait,
Que les hommes éprouvent le dieu dans leurs veines,
Et qu'ils font retentir de forts accents de joie :
"Nous avons bu le Soma brillant
Et sommes devenus immortels :
Nous sommes entrés dans la lumière
Et avons connu tous les dieux.
Quel mal désormais peut nous faire un mortel ?
Quelque ennemi peut-il nous tourmenter ?
Grâce à toi, libres de toute crainte,
Dieu immortel, nous accédons aux cieux".

Nous tirons des *Veda*³ les renseignements suivants concernant Soma. Il est dit, dans certains passages, que la plante a été descendue d'une montagne, puis donnée à Indra ; selon d'autres, le roi Soma aurait résidé parmi les Gandharva, race de demi-dieux formant le chœur du paradis d'Indra. Les dieux, connaissant les vertus de ce roi — ou de cette plante, car les deux termes semblent lui être indifféremment appliqués — désiraient en prendre possession. Comme ils ne savaient comment l'obtenir, Vâch, déesse de la parole, leur dit : “Les Gandharva aiment beaucoup les femmes ; laissez-moi y aller, et je vous le rapporterai.” Les dieux lui demandèrent : “Comment pourrions-nous nous passer de toi ?” Elle leur répondit : “Entrez en possession du dieu et je vous reviendrai, au moment où vous le voudrez”.

Un autre récit de cet épisode nous apprend qu'à l'époque où les dieux vivaient sur terre, Soma vivait au ciel. Désireux de le posséder, ils envoyèrent Gâyatrî (fille ou femme de Brahmâ) le chercher. Elle s'approcha sous la forme d'un oiseau et s'en retournait avec lui, quand les Gandharva s'en emparèrent, pour ne l'abandonner qu'au moment où la déesse Vâch arriva parmi eux, ainsi que nous l'avons raconté plus haut.



LE SOMA

Lorsque Soma fut apporté aux dieux, une dispute s'éleva pour savoir qui en aurait la première gorgée. On en décida finalement par une course. Vâyu atteignit le premier le but, et le second fut Indra. Celui-ci fit tous ses efforts pour vaincre et, parvenu tout près du but, proposa à Vâyu de l'atteindre avec lui, tout en lui promettant les deux tiers du liquide. Mais Vâyu refusa, disant qu'il désirait la victoire pour lui seul. "Laisse-nous franchir la ligne ensemble, lui dit alors Indra, et donne-moi un quart du divin breuvage !" Vâyu y consentit, et c'est ainsi que Soma fut partagé entre eux⁴.

Soma a eu, dit-on, trente-trois épouses, filles de Prajâpati, parmi lesquelles Rohinî était la favorite. Mécontentes de la partialité dont Soma faisait preuve en faveur de leur sœur, les autres épouses retournèrent chez leur père. Soma exigea leur retour, ce à quoi consentit leur père, à condition que Soma les traite toutes à égalité. Soma promit, mais, n'ayant pas tenu sa promesse, il fut frappé de phtisie pour s'être parjuré.

Dans les distiques descriptifs et les chants de louange à Soma, le liquide réel et le dieu supposé y résider et rendu sensible à travers lui ne sont absolument pas distincts. Tous les dieux en boivent, et Soma, le dieu qui y est contenu, a la réputation d'habiller ceux qui sont nus et de guérir les malades. On le gratifie de nombreux attributs divins. On s'adresse à lui "comme à un dieu, avec les plus vibrants accents d'adoration et de vénération. Tous les pouvoirs lui appartiennent ; on sollicite de lui toutes les bénédictions qu'il est habilité à accorder". On le qualifie de divin, d'immortel ; il confère, dit-on, l'immortalité aux dieux et aux hommes. "Dans un passage où les joies du paradis sont plus clairement envisagées et réclamées avec plus de ferveur que dans la majorité des autres parties du *Rig-Veda*, Soma est invoqué comme le dieu dont on attend le don de la félicité future. C'est pourquoi il y est dit : 'Accorde-moi, ô dieu purifié, une place dans ce monde éternel, impérissable, où règne l'éclat d'une gloire éternelle. O Indu (Soma), coule pour Indra ! Rends-moi immortel dans le monde où vit Vaivashvata, là où s'étend la sphère infinie du ciel et où coulent ces eaux abondantes'"⁵.

Il est clair, d'après les hymnes adressés à ce dieu, qu'à une certaine époque chez les hindous, on jugeait licite de consommer de l'alcool, usage actuellement interdit. On s'y adonne communément parmi les membres d'une secte adoratrice de Kâlî, mais, pratiquement à cette seule exception près, les gens n'y touchent pas, et l'on a cessé de rendre un culte au Soma de caractère védique.

Le nom de Soma a été plus tard, et est encore donné actuellement à la lune. Nous ne savons ni comment ni pourquoi ce changement a eu lieu, mais les hymnes védiques les plus tardifs éclairent quelque peu ce transfert. Dans le passage qui suit, Soma semble revêtir les deux acceptions de dieu du liquide enivrant et de lune souveraine de la nuit. “Les Aditya trouvent leur force en Soma, en lui la terre sa grandeur, et Soma est placé au milieu des étoiles. Quand on broie cette plante, celui qui boit, en ce breuvage, voit Soma. Mais nul ne boit de celui en lequel les prêtres voient Soma (la lune).”⁶ Une prière dit ailleurs : “Puisse me libérer Soma, le dieu qu’on appelle la Lune”. Ou encore : “Soma est la lune, la nourriture des dieux”. “Le soleil est de la nature d’Agni, la lune de celle de Soma.”⁷

“Soma, lisons-nous dans le *Vishnu Purâna*⁸, a été appelé à régner sur les étoiles et sur les plantes, sur les brahmanes et sur les plantes, sur les sacrifices et sur la pénitence.” Ce *Purâna* nous offre un compte-rendu relativement différent de l’origine de Soma, mais il faut avoir bien présent à l’esprit le fait que les termes qui y sont employés se réfèrent uniquement à la lune. A l’époque où le *Vishnu Purâna* a été écrit, les boissons alcoolisées étaient strictement interdites, de sorte que Soma, en tant que dieu de la liqueur enivrante, n’était plus ni connu ni honoré⁹. Si l’on en croit ce *Purâna*¹⁰, Soma était le fils d’Atri, fils de Brahmâ. Il accomplit le sacrifice du Râjasûya¹¹, mais la gloire ainsi acquise et l’immense puissance dont il avait été investi le rendirent si arrogant et libertin, qu’il enleva Târâ, femme de Brihaspati, le précepteur des dieux. Brihaspati tenta en vain de récupérer son épouse. C’est en vain que Brahmâ ordonna et que les sages vénérables firent des remontrances. Une grande guerre s’ensuivit avec, d’un côté, les dieux alliés à Indra pour obtenir la restitution de Târâ, et, de l’autre, Soma et les démons. Pour finir, Târâ fit appel à la protection de Brahmâ qui ordonna alors à Soma de la rendre à son époux. Voyant, à son retour, qu’elle était enceinte, Brihaspati refusa de la voir avant la naissance de l’enfant. Sa volonté fut respectée et l’enfant naquit sur-le-champ ; comme il était d’une beauté et d’une puissance merveilleuses, Brihaspati et Soma en revendiquèrent tous deux la paternité. Târâ, consultée, n’éprouvait que trop de honte à parler. Son fils, indigné d’une telle attitude, s’apprêtait à formuler contre elle une malédiction : “Si tu n’avoues pas qui est mon père, dit-il, je t’infligerai un destin tel, qu’il dissuadera à jamais les femmes d’hésiter à dire la vérité”. Brahmâ intervint à nouveau pour l’apaiser et pour dire à Târâ : “Dis-moi, mon enfant, ce fils est-il celui de

Brihaspati ou celui de Soma ? — De Soma”, répondit-elle, rouge de honte. Sitôt qu’elle eut parlé, le seigneur des constellations revêtit son éclat, serra son fils dans ses bras et dit : “C’est bien, mon fils ; en vérité, tu es un sage”. Et c’est ainsi qu’on l’appela Budha¹².

CHAPITRE IX

TVASHTRI OU VISHVAKARMAN

Tvashtri ou, comme il est nommé dans les ouvrages postérieurs, Vishvakarman, est l'architecte et l'artisan des dieux, le Vulcain hindou. Les édifices célestes sont ses œuvres et les dieux belliqueux lui doivent leurs armes merveilleuses. Il aiguisa la hache d'acier de Brahmanaspati (Agni) et forge les foudres d'Indra. Il est intimement lié aux hommes ; il forme le mari et la femme l'un pour l'autre dès le sein de leur mère et bénit les couples mariés qui ont une descendance¹. Cela justifie le fait que les épouses des dieux soient ses compagnes les plus fidèles. Il a fait le monde et tout ce qui s'y trouve ; il est le protecteur de ses créatures. Il a sa part, avec les autres dieux, des sacrifices offerts par les mortels².

Tvashtri est, dans maint passage, en relation étroite avec les Ribhu. Ceux-ci, fils d'un homme du nom de Sudhanvan, ont obtenu l'immortalité et les honneurs divins grâce à leur grande habileté. Les Ribhu ont fabriqué le char et les chevaux d'Indra et, par leurs grandes austérités, ont rendu la jeunesse à leurs parents. On les présente comme les disciples de Tvashtri. C'est leur habileté à fabriquer quatre coupes sacrificielles à partir de celle que leur maître avait façonnée qui leur a valu de devenir des dieux. Pour cet ouvrage exécuté à la demande des dieux, ils s'étaient vu promettre en récompense la divinisation. Tvashtri, fort mécontent de leur réussite et gêné d'être vu dans ces dispositions, se cacha lui-même au milieu des femmes. On raconte même qu'il tenta de tuer ses disciples. Selon d'autres versions, il admira leur habileté et se réjouit du résultat³. Tvashtri était le beau-père de Vivasvat (le Soleil)⁴.

Indra est de temps à autre présenté comme en lutte avec Tvashtri et son fils Vishvarûpa, dont, pour finir, il causa la mort. Ce Vishvarûpa avait trois têtes, appelées respectivement Buveuse-de-Soma, Buveuse-de-vin, et Dévoreuse-de-nourriture. Il déclara un jour en public que les sacrifices ne devaient être partagés que par les dieux, mais ajouta en privé que les Asura (démons) devaient aussi y avoir part. Et comme il est de coutume de tenir les promesses faites en privé, Indra craignit que les

Asura, en obtenant une part du sacrifice, n'acquièrent une telle force qu'il leur deviendrait possible de ruiner son royaume ; c'est pourquoi il coupa avec son foudre⁵ les têtes de Vishvarûpa, qui se métamorphosèrent en oiseaux : la Buveuse-de-Soma en Kapinjala (franeolin), car Soma avait le teint foncé ; la Buveuse-de-vin en Kalavinka (moineau), du fait que les hommes, une fois enivrés, font un bruit semblable à celui du moineau ; la Dévoreuse.-de..nourriture en Tittiri (perdrix), qui présente des couleurs très variées, car son corps semble être arrosé de *ghî*⁶ et de miel. Furieux qu'Indra ait tué son fils, Tvashtri fit une libation aux dieux, mais sans y convier Indra. Sensible à son manque d'égards, ce dernier s'empara du récipient qui contenait le *sonia* et le but. Mais il en absorba plus qu'il n'était bon pour lui. Tvashtri, en colère, interrompit immédiatement le sacrifice et utilisa les quelques gouttes qui restaient pour rendre opérante une malédiction ; il employa la bonne formule pour faire mourir Indra, mais mit malheureusement l'accent sur le mauvais mot⁷, si bien qu'au lieu de tuer Indra, il fut abattu par lui⁸.

Tvashtri apparaît dans les *Purâna* sous le nom de Vishvakarman. Le *Vishnu Purâna* l'appelle "le créateur de mille arts divers, l'artisan des dieux, celui qui forge leurs ornements, le maître des artistes, le constructeur des chars des dieux qui se meuvent par eux-mêmes, celui dont l'habileté assure aux hommes leur subsistance". Bien que les *Veda* ne le mentionnent pas comme Âditya, les *Purâna* le reconnaissent comme en faisant partie. Il est ailleurs appelé fils de Brahmâ. L'iconographie le montre sous la forme d'un homme blanc à trois yeux. Il tient un bâton dans la main droite. Outre une couronne, il porte un collier et des bracelets en or. On lui rend un culte une, deux, trois ou quatre fois dans l'année, selon la dévotion des fidèles. On ne le représente plus de nos jours ; chacun rend un culte aux instruments de son métier, qui le symbolisent. Le charpentier se prosterne devant son marteau, sa scie, etc., le maçon devant sa truelle, le paysan devant sa charrue, l'étudiant devant ses livres, le secrétaire devant sa plume. Une fois le culte terminé, la journée se passe en fêtes et en réjouissances.

Même si, comme nous l'avons vu dans les *Veda*, il est considéré dans certains hymnes comme le Créateur et le Préservateur, les livres postérieurs lui accordent une position beaucoup plus modeste. Brahmâ et Vishnu tiennent respectivement les rôles de Créateur et de Préservateur, tandis que Vishvakarman devient un serviteur précieux, qui accomplit les ordres de ses supérieurs. Si l'on recherche encore son aide, c'est pour

acquérir habileté et capacités dans ses activités professionnelles courantes.

CHAPITRE X

YAMA

Yama, juge des hommes et souverain du monde invisible, est le fils de Vivasvat (le Soleil) et de Saranyû, fille de Tvashtri. Il est né avant que sa mère ne prenne peur de son glorieux époux¹. Jumeau de Yamî, il est regardé avec elle comme formant le couple primordial d'où est issue la famille humaine. Dans un autre passage du *Rig-Veda*, ils sont présentés comme les descendants des musiciens célestes, les Gandharva.



YAMA

Comme il n'existait nul autre homme pour perpétuer la race, Yamî conjura Yama de l'épouser. Elle mit en avant l'idée que Tvashtri les avait faits homme et femme dans le sein de leur mère et qu'il était par conséquent inutile de rejeter sa requête, puisque personne ne pouvait agir contre la volonté de Tvashtri. Mais Yama resta inébranlable et résista à ses assauts, se fondant sur le fait qu'il était monstrueux, pour qui prêchait

la droiture, d'agir d'aussi honteuse manière². Il est très difficile de déterminer ce que devaient symboliser ces deux divinités. Max Müller voit en Vivasvat le ciel, en Saranyü l'aube, en Yama le jour et en Yamî la nuit. D'autres suggèrent de voir en Yama le courant d'air chaud provoqué par le soleil levant et en Yamî l'air plus frais de la nuit, leur antagonisme se retrouvant dans l'attitude de Yama repoussant les avances de Yamî.

Yama a été le premier mortel à mourir et, ayant découvert le passage vers l'autre monde, il guide ceux qui quittent cette vie pour les conduire, dit-on, vers une demeure où ils trouveront une paix éternelle. Il est roi et habite, dans la lumière céleste, le sanctuaire le plus secret des cieux. Il accorde un séjour éclatant de lumière aux hommes pieux qui résident avec lui³.

“Yama n'est présenté nulle part dans le *Rig-Veda* — ainsi qu'il le sera plus tard dans la mythologie — comme jouant un rôle quelconque dans le châtement des impies. Il constitue néanmoins encore un objet d'effroi pour certains. Il possède deux chiens insatiables, à quatre yeux et aux larges naseaux, gardiens du chemin qui mène à sa demeure, devant lesquels il est conseillé aux défunts de passer le plus vite possible. Ces chiens sont réputés aller parmi les hommes en tant que messagers, sans doute dans le dessein de les appeler à paraître devant leur maître, lequel est ailleurs assimilé à la mort et présenté comme envoyant un oiseau annoncer ses décrets.”⁴

“Quand le mort a été placé sur le bûcher funéraire et que la cérémonie de la crémation a débuté, on prie Agni, le dieu du Feu, de ne pas brûler ni de consumer le défunt, de ne déchirer ni sa peau ni ses chairs, mais, quand les flammes ont achevé leur œuvre, de guider jusqu'à ses pères le mortel qui lui a été présenté en offrande. Abandonnant le mal et les imperfections terrestres, s'avançant sur les sentiers que ses pères ont foulés, il s'élève sur un char ou porté par des ailes, paré d'un éclat semblable à celui des dieux, jusqu'au royaume de lumière éternelle, où il retrouve intact et glorieux le corps par lui abandonné. Il y rencontre également ses ancêtres, vivant heureux auprès de Yama, dont il obtient, quand ce dernier l'a reconnu pour l'un des siens, une demeure remplie de délices, dans laquelle il débute une existence faite de plus de perfection, couronnée par la réalisation de tous ses désirs, se déroulant parmi les dieux et consacrée à l'accomplissement de leur plaisir.”⁵

C'est dans ce royaume régi par Yama que les proches rencontrent ceux qui leur étaient chers — le mari sa femme, les enfants leurs parents — et qu'ils vivent ensemble en état de bénédiction, libérés des maux et des infirmités qui sont le lot de l'existence terrestre. Les dieux étant présentés comme jouissant des mêmes plaisirs que les hommes sur terre, le royaume de Yama où vivent les trépassés n'est en rien moins sensuel que notre monde ; de plus, quand les mortels ont obtenu le privilège d'entrer dans cet heureux séjour, ils deviennent un objet de vénération pour leurs descendants encore vivants et prennent avec joie leur part des offrandes qu'ils leur font⁶.

Dans les vers suivants, le Dr Muir⁷ a donné un abrégé de l'enseignement des *Veda* en ce qui concerne Yama :

Rendez hommage au grand Roi, à Yama,
Lui, qui de tous les hommes le premier a péri,
A traversé les abîmes profonds,
Cherchant pour les mortels la voie qui mène aux cieux.

C'est ce chemin qu'ont suivi tous nos pères,
Et que nous franchirons aussi, suivant leurs traces,
Ainsi que le feront les lignées de mortels
Tant que les siècles se perpétueront.

Le dieu assemble autour de son trône
Un nombre grandissant d'hommes de bien, de sages,
Tous ceux qu'il a sondés de son regard perçant
Et qu'il a reconnus pour siens.

Toi qui es mort, quitte vite la terre
Par les anciens chemins qu'ont suivis tes aïeux ;
Élève-toi, contemple le dieu qui t'attend
Et qui t'appelle à plus haute naissance.

Reste serein et passe sans alarme
Près des chiens à quatre yeux qui gardent le chemin
Menant à la demeure brillante de Yama ;

Ils n'osent nuire à ceux qui lui sont chers.

Laisse derrière toi tes imperfections
Et revêts à nouveau ton ancienne apparence,
Les membres et les sens que tu avais alors,
Tous purifiés des terrestres souillures.

Brillant alors de la gloire céleste,
Jouissant d'une vie plus intense, plus noble
Et bénie, et d'un large pouvoir de goûter
Une plus grande part de voluptés,

Tu reverras les visages connus
De tous ceux qu'ici-bas tu as affectionnés ;
Parents, épouse, enfants, que tu as tant aimés,
Tu les embrasseras bientôt, ravi.

Et tu contempleras aussi les pères,
Les héros qui sont morts au milieu des combats,
Les sages et les saints auréolés de gloire,
Les rois toujours pieux et généreux.

Les dieux qu'ici, en toute humilité,
Tu adorais, craintif, et que tu redoutais,
Retireront alors le voile impénétrable
Qui cachait leur gloire à tes yeux.

Ce que sur terre tu as forgé de bien,
Tout sacrifice ou toute pieuse action,
Recevra dans le ciel ample rétribution ;
Tout acte méritant sera compté.

Dans ce délicieux royaume sans nuages,
Où Yama nous assure un plaisir absolu
Et satisfait chacun de nos ardents désirs,
Tu connaîtras à jamais le bonheur.

Dans les *Purâna*, Yama est appelé juge des hommes et règne sur les nombreux enfers dans lesquels les pécheurs sont condamnés à souffrir. “Yama, dit le *Padma Purâna*, remplit la charge de juge des morts, tout comme il remplit celle de souverain des damnés, tous les êtres qui meurent paraissant devant lui et se trouvant confrontés à son greffier, Chitragupta, qui a consigné leurs actions. Les hommes vertueux sont ensuite menés au Svarga, au paradis d’Indra, tandis que l’on conduit les pécheurs dans les différentes régions du Nâraka (des enfers).” Les noms des divers enfers sont donnés dans le *Vishnu Purâna* où, précise-t-on, “il existe maints autres enfers effrayants, terrifiantes provinces de Yama, terribles avec leurs instruments de torture et le feu qui y brûle”. Il est dit dans le même *Purâna* que “tous les hommes, à la fin de leur existence, sont asservis au pouvoir de Yama, qui les condamne à de douloureux châtements”. A la question de savoir comment les hommes peuvent s’affranchir de son autorité, on répond ensuite que “Yama est le maître de tous les hommes, à l’exception de ceux qui adorent Madhusûdhana (Vishnu). Adorez-le sous l’une de ses nombreuses formes, et Yama ne pourra exercer aucune autorité sur vous”.

Selon les représentations populaires qui prévalent aujourd’hui, Yama est un homme vert, vêtu de rouge ; il porte une couronne sur la tête et une fleur dans les cheveux ; il est armé d’une massue et chevauche un buffle. On l’honore régulièrement une fois l’an et on lui offre quotidiennement une petite libation d’eau. Les filles non mariées lui présentent chaque année, un mois durant, des offrandes dans l’espoir qu’il leur procurera un mari et que, ce bienfait accordé, il ne le leur retirera pas en les laissant veuves. C’est en sa présence que les bonnes et mauvaises actions sont pesées : selon le côté où penche la balance, l’âme va au ciel ou en enfer. On croit que l’âme atteint la demeure de Yama en quatre heures et quarante minutes, délai avant lequel un corps ne peut donc être brûlé après la mort.

On trouve, dans le *Bhavishya Purâna*, la légende suivante concernant le mariage de Yama. Il était extrêmement épris d’une fille de brahmane nommée Vijayâ. La première fois qu’elle le vit, elle fut grandement effrayée, autant par son aspect qu’en apprenant qui il était. Il finit par apaiser ses craintes, et son frère eut beau tenter de la dissuader, elle consentit à devenir sa femme. Quand elle arriva chez Yama, il l’avertit tout particulièrement de ne pas se rendre dans la partie méridionale de son royaume. Au bout d’un certain temps, pensant qu’il y possédait une autre épouse, elle se laissa vaincre par sa curiosité et s’aventura dans la

région interdite, où elle tomba dans une profonde détresse à la vue des tourments infligés aux pécheurs, parmi lesquels se trouvait sa propre mère. Voyant Yama, elle essaya d'obtenir sa délivrance. Yama lui déclara qu'il ne pouvait la lui assurer tant que personne sur terre n'aurait accompli un sacrifice et transféré le mérite de son acte sur cette pauvre femme. On trouva, non sans quelque difficulté, un volontaire pour accomplir ce bienfait, et la belle-mère de Yama obtint sa libération.

Les *Purâna* contiennent des récits qui nous montrent comment les pouvoirs de Vishnu s'exercent en faveur de ses fidèles pour les sauver des chaînes de Yama⁸. Si un homme répète son nom en l'apprenant à son perroquet, ou le prononce à l'approche de la mort sans intention de demander son aide, il lui envoie ses messagers pour l'arracher au châtement de l'enfer et le conduire dans son heureux séjour.

Il est très étrange de remarquer combien les caractéristiques du pouvoir et du royaume de Yama ont radicalement changé dans la conception que s'en font les hindous. Si l'on se réfère aux *Veda*, l'homme pur et bon partait avec joie pour le royaume lumineux de Yama ; les *Purâna* enseignent maintenant que ce sont les méchants qui lui sont envoyés pour subir leur châtement⁹.

Le *Mahâbhârata*¹⁰ contient un récit fort intéressant, qui montre que Yama est parfois accessible à la prière et consent à autoriser ceux qui sont entrés dans son royaume à retourner sur terre.

La princesse Sâvitrî aimait Satyavân, le fils d'un vieil ermite, mais reçut d'un devin le conseil de surmonter son attachement, car Satyavân était un homme condamné, n'ayant plus qu'une année à vivre. "Qu'il lui reste peu à vivre ou non, qu'il soit doté ou dépourvu de grâce, c'est lui que mon cœur a choisi, et il n'en choisira jamais d'autre", lui répondit Sâvitrî.

Ils se marièrent, et la jeune femme s'efforça d'oublier cette prophétie ; mais le dernier jour de l'année approchant, elle ne put maîtriser plus longtemps son angoisse. Elle s'épuisa en prières et en mortifications, espérant ainsi retarder la main destructrice, sans oser cependant révéler à son époux son fatal secret. Le jour tant redouté finit par arriver, et Satyavân sortit couper du bois dans la forêt. Son épouse lui demanda l'autorisation de l'accompagner et le suivit, le cœur lourd. Satyavân fit bientôt résonner la forêt du bruit de sa hache, quand soudain un frisson d'agonie le parcourut et, se sentant tomber, il appela sa femme à l'aide.

Elle reçut alors dans ses bras son époux défaillant et s'assit sur le sol glacé ; elle posa sur son sein sa tête languissante. Affligée, elle se rappela la prophétie du sage ; elle fit le compte des jours et des heures. Elle vit tout à coup, dressée devant elle, une silhouette effrayante, aux vêtements rouges comme le sang et portant sur la tête un diadème de feu. Bien qu'il brillât comme le soleil, cet homme restait dans l'ombre ; ses yeux jetaient des flammes ; une corde à la main, il se tenait debout, terrible à voir, auprès de son époux, le fixant de ses yeux de feu. Elle se leva, tremblante, et posa sur le sol son époux expirant. Les mains jointes, respectueuse, le cœur battant, elle lui adressa ces paroles : "Certes, tu es un dieu ; ton aspect est bien plus que celui d'un mortel ! Dis-moi, ô toi, semblable aux dieux, qui es-tu ? Et, en venant ici, quel dessein poursuis-tu ?"

Le personnage répondit qu'il s'appelait Yama, roi du monde des morts, que l'heure de son époux avait sonné, et qu'il devait lier et emmener son âme :

Alors il arracha du corps de son époux son âme qu'il lia et qu'il tint enserrée, réduite aux dimensions d'un pouce. Et le corps, privé d'être vital et dépourvu de souffle, perdit tout aussitôt sa grâce et sa beauté et, livide, resta sans mouvement.

Une fois en possession de l'âme, Yama repart en direction de la région dont il est le gardien, c'est-à-dire vers le sud. La fidèle épouse le suit de près. Yama la prie de retourner chez elle et d'accomplir les rites funéraires ; mais elle persiste à le suivre, jusqu'à ce que Yama, réjoui de sa dévotion, lui accorde la faveur de son choix, à l'exception de la vie de son époux. Elle choisit de lui demander de rendre la vue à son beau-père aveugle. Yama y consent et l'invite à rentrer chez elle. Mais elle persiste à le suivre. Deux autres faveurs lui sont encore accordées de la même manière, mais Sâvitri reste étroitement attachée aux pas du roi des morts. Finalement vaincu par sa constance, Yama lui consent une faveur sans réserve. Ravie, Sâvitri s'écrie :

O puissant roi, tu n'as pas cette fois exprimé de réserve : redonne vie à mon époux ; je ne désire, sans lui, aucun bonheur, ni même le paradis ; sans lui, je dois mourir.

— Qu'il en soit ainsi, femme fidèle, répondit le roi des morts. Je le libère donc." Disant cela, il relâcha la corde qui tenait l'âme prisonnière¹¹.

Parmi les nombreux noms sous lesquels Yama est connu, nous citerons les plus usités :

Dlvarmarâja, "roi de la Loi".

Pitripati, "souverain des Pères".

Samavurti, "qui juge impartialement".

Kritânta, "qui achève".

Saman, "Niveleur".

Kâla, "Temps".

Dandadhâra, "qui porte le bâton".

Shrâddadeva, "dieu des cérémonies funéraires".

Vaivashvata, "fils de Vivasvat".

Antaka, "qui met fin à la vie".

DEUXIÈME PARTIE
LES DIVINITÉS POURANIQUES

CHAPITRE I

LES PURÂNA

Les principales sources d'information concernant la mythologie hindoue sont les deux grandes épopées, *Râmâyana* et *Mahâbhârata*, les *Purâna*, ou “anciens récits traditionnels”, au nombre de dix-huit, et les cinq principaux *Tantra*.

Nous n'avons aucune certitude quant à la date des épopées, à part le fait qu'elles sont postérieures aux *Veda* et antérieures aux *Purâna*. D'aucuns situent le *Râmâyana* dès 500 av. J. C., tandis que d'autres soutiennent qu'il n'a pu être composé au plus tôt qu'au début du I^{er} siècle de notre ère, pour se trouver, beaucoup plus tard, considérablement augmenté. Le *Mahâbhârata* doit être plus proche de nous d'un bon siècle¹. Contrairement aux *Veda*, ces épopées peuvent être lues par d'autres que par les brahmanes, tout comme les *Purâna* et les *Tantra*. Chacun de ces livres est de dimensions importantes, et l'on y retrouve fréquemment les mêmes récits. Ils exercent encore de nos jours un grand empire sur la foi et la vénération des masses populaires indiennes, ce qui ne doit pas nous étonner quand nous lisons des mots tels que ceux-ci, souvent répétés dans ces ouvrages : “Quiconque lit et répète le livre sacré du *Râmâyana*, source de vie [ou le *Mahâbhârata*], est libéré de toutes ses fautes et se trouve élevé au plus haut des cieux, avec toute sa postérité”.

Il est presque aussi difficile de fixer la date des *Purâna*. On pense cependant qu'aucun d'entre eux n'est antérieur au VIII^e siècle de notre ère, même si certaines des légendes qu'ils contiennent peuvent provenir d'époques beaucoup plus anciennes². Il est évident qu'ils sont largement postérieurs aux deux grandes épopées, de nombreux êtres présentés dans celles-ci comme de simples hommes ou héros devenant des personnages divins dans les *Purâna*. Ces livres diffèrent en ceci des *Veda* que les écrits plus anciens traitent d'une religion commune aux hindous de cette période, qui tous vénéraient les mêmes divinités, tandis que chaque *Purâna* concerne au premier chef un dieu dont on exalte les mérites, tous

les autres se voyant accorder une moindre valeur. Certes, l'on manifeste généralement du respect envers les autres dieux du panthéon ; mais la principale divinité louée dans le *Purâna* est déclarée supérieure aux autres, qui, elles, sont présentées comme ses incarnations. Brahmâ, Shiva, Vishnu sous l'une de ses nombreuses formes sont tour à tour le grand dieu qui exige d'être adoré de tous les hommes. On peut y voir la cause suivante : les *Purâna* ont pu, à l'origine, être écrits en hommage aux trois grandes divinités ; mais comme la conquête hindoue s'étendait sur tout le continent, où ne s'exerçait aucune autorité religieuse centralisée, un esprit sectaire apparut, qui poussa les auteurs à exalter leur propre divinité aux dépens des autres.

On peut classer les *Purâna* comme suit :

- I. Ceux qui sont consacrés à la louange de Brahmâ, c'est-à-dire le *Brahmâ*, le *Brâhmânda*, le *Brahmavaivarta*, le *Mârkandeya*, le *Bhavishya*, et le *Vâmana*.
- II. Ceux qui se rapportent à Vishnu, c'est-à-dire le *Vishnu*, le *Bhâgavata*, le *Nârada*, le *Garuda*, le *Padma*, et le *Varâha*.
- III. Ceux qui concernent avant tout Shiva, c'est-à-dire le *Shiva*, le *Linga*, le *Skanda*, l'*Agni*, le *Matsya*, le *Kurmâ*. On substitue parfois à l'*Agni Purâna* un autre *Purâna*, appelé *Yâyu*.

Les *Purâna* font autorité dans la quasi-totalité de l'hindouisme populaire actuel. Leur lecture est largement répandue parmi le peuple. Certains en partie, d'autres en totalité ont été traduits du sanskrit dans les langues vernaculaires ; et là où les gens ne savent pas lire, il est courant que leur *guru*, ou maître, leur en lise une partie lors de ses visites périodiques. C'est ainsi que le contenu de ces livres est largement connu.

Le fait que chaque *Purâna* soit consacré à la louange d'une divinité précise qui, si l'on en croit son enseignement, est la divinité suprême, alors que d'autres, présentées dans d'autres *Purâna* avec la même outrance de langage, ne jouissent ici d'aucune considération et même, dans certains cas, voient leur culte interdit, tend à prouver que ces ouvrages ont dû être écrits à diverses époques et en différents lieux, probablement par des gens qui ignoraient tout de ce que d'autres avaient déjà écrit. La croyance populaire veut cependant qu'ils soient tous l'œuvre du sage Vyâsa, l'ordonnateur des *Veda* et du *Mahâbhârata*.

Le *Purâna* idéal — et le *Vishnu Purâna* approche plus que tout autre de cet idéal — doit traiter cinq matières principales³ : "I. La création de l'univers ; II. Sa destruction et sa re-création; III. La généalogie des

dieux et des patriarches ; IV. Les règnes et périodes cosmiques des Manu ; V. L'histoire des deux grandes races royales, Solaire et Lunaire". Les *Purâna*, en l'état actuel de nos connaissances, omettent certaines de ces grandes questions pour en introduire d'autres. Les diverses généalogies laissent elles aussi apparaître de profondes divergences⁴.

Il nous reste à mentionner ici une dernière catégorie de livres religieux : les *Tantra*. Le mot signifie "système de croyance" et les *Tantra* enseignent que la foi dans les révélations qu'ils rapportent sauvera de la faute la plus grave. Ils se présentent sous la forme d'un dialogue entre Shiva et son épouse, aux questions de laquelle le dieu répond en donnant de nombreuses instructions concernant le culte. La date de ces œuvres demeure très obscure ; mais, autant que nous puissions le savoir, elles ne sont vraisemblablement pas antérieures au VI^e siècle de notre ère⁵. Elles font autorité en matière de foi et en ce qui concerne les cérémonies des *Shâkta*, comme on appelle les adorateurs de l'épouse de Shiva⁶, qui les considèrent comme un cinquième Veda. La doctrine, ou tout au moins une partie de la doctrine de ces sectes, est tenue secrète et ne se communique qu'à ceux qui reçoivent une initiation solennelle aux mystères.

Je suivrai, dans la description des divinités pouraniques, l'ordre communément adopté. Les hindous parlent de trois grands dieux — Brahmâ, Vishnu et Shiva — qui constituent ce que l'on appelle souvent la Triade hindoue. Après avoir rendu compte de chacun d'eux et de leurs épouses, je présenterai ceux que l'on considère comme leurs incarnations ou leurs descendants ; je parlerai ensuite d'autres divinités qui n'ont de lien formel avec aucun d'entre eux. On pourra voir que la plupart des divinités principales sont liées à l'un ou l'autre de ces trois dieux.

CHAPITRE II

*BRAHMA*¹

Brahma est considéré comme l'Être Suprême, le Dieu des dieux, dont Brahmâ, Vishnu et Shiva sont les manifestations. Il est vrai que, dans certains distiques des *Veda*, des attributs qui lui sont consacrés le sont également à d'autres divinités, et que, dans certains des *Purâna*, divers dieux sont présentés comme identiques au dieu suprême Brahma ; Brahma est cependant considéré par les hindous (opinion trouvant une forte autorité dans leurs Ecritures) comme le Dieu Suprême — l'origine de tous les autres, qui sont ses manifestations. C'est ainsi que nous lisons dans l'*Atharva Veda*² "Tous les dieux se trouvent en (Brahma), comme des vaches dans une étable. Au commencement Brahma était cet [univers]. Il a créé les dieux. Les ayant créés, il les a placés dans ces mondes, Agni dans ce monde, Vâyû dans les airs, et Sûrya dans le ciel. Et dans les mondes encore plus élevés, il a placé les dieux encore plus élevés. Puis Brahma a gagné la sphère supérieure [qui, explique le commentateur, traduit le *Satyaloka*, le monde le plus parfait et le plus éloigné]. Les dieux étaient à l'origine mortels ; mais une fois disséminés par Brahma, ils sont devenus immortels". Il est dit, dans le *Taittirîya Brâhmana*, que "Brahma a engendré les dieux, Brahma (a engendré) ce monde tout entier. Il renferme tous ces mondes. C'est Brahma qui est le plus grand des êtres. Qui peut rivaliser avec lui ? En Brahma sont les trente-trois dieux ; en Brahma sont Indra et Prajâpati ; toutes choses sont contenues en Brahma, comme dans un navire".

"Seuls quelques hymnes des *Veda*, dit le Pr Monier Williams³, paraissent contenir la simple conception d'un être divin existant par lui-même, omniprésent ; et l'idée d'un dieu présent dans la nature tout entière y est même quelque peu floue et indéfinie." "Dans le *Purushasukta* du *Rig-Veda*, continue-t-il plus loin, l'unique esprit est appelé Purusha. Le nom le plus courant dans le système ultérieur est Brahman, neutre, dérivé de la racine *brih*, *s'étendre*, et désignant l'essence en universelle expansion, ou la substance universellement

répandue de l'univers. Brahman, au neutre, étant “l'être simple infini” — la seule vraie essence éternelle — qui, lorsqu'elle passe à une existence concrètement manifestée, reçoit le nom de Brahmâ, quand elle se développe dans le monde, celui de Vishnu, et, lorsqu'elle se dissout à nouveau en un être unique, celui de Shiva, les innombrables dieux et demi-dieux étant tous de simples manifestations du Brahman neutre qui, lui, est éternel.

Dans le *Vishnu. Purâna*⁴, Brahma se traduit par “esprit suprême et abstrait”. La question est posée plus loin⁵ : “Comment une action créatrice peut-elle être attribuée à Brahma, lui qui [en tant qu'esprit abstrait] est sans qualification ni limites, affranchi de toute imperfection ?” La réponse est la suivante : “Les propriétés essentielles des choses existantes sont objets d'observation, et l'on ne peut en avoir la prescience ; la création et d'innombrables propriétés appartiennent à Brahma en tant qu'éléments inséparables de son essence, tout comme la chaleur est inhérente au feu”. Le *Purâna* poursuit en disant que la création s'effectue par l'action de Brahmâ, la manifestation première de Brahma, pour déclarer ensuite que Vishnu ne fait qu'un avec Brahmâ.

“Ce Brahma, dit encore le même *Purâna*⁶, connaît deux états, l'un sans forme et l'autre avec, l'un périssable et l'autre impérissable, tous deux étant inhérents à tous les êtres. L'impérissable est l'être suprême, le périssable est le monde dans son entier. Les flammes d'un feu brûlant en un lieu répandent lumière et chaleur alentour ; aussi le monde n'est-il rien de plus que l'énergie manifestée du Brahma suprême ; et de même que la lumière et la chaleur augmentent ou diminuent selon que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne du feu, de même l'énergie de l'être suprême est plus ou moins intense dans les êtres plus ou moins éloignés de lui. Brahmâ, Vishnu et Shiva sont les plus puissantes énergies de Dieu ; viennent ensuite les divinités inférieures, puis les esprits qui les accompagnent, puis les hommes, et enfin les animaux, les oiseaux, les insectes, les végétaux, la faiblesse de chacun augmentant à mesure qu'ils s'éloignent de leur source primitive.”

Le *Vishnu Purâna*⁷ indique, pour le mot Brahma, la dérivation suivante : “Il dérive de la racine *vriha* (*augmenter*), car il est (esprit) infini et cause du développement des *Veda* (et de toutes choses)”. Vient ensuite cet hymne à Brahma : “Gloire à Brahma, que l'on invoque par la syllabe mystique (*Aum*)⁸, associé pour l'éternité au triple univers (terre, ciel et éther) et qui ne fait qu'un avec les trois *Veda*. Gloire à Brahma

qui, dans la destruction comme dans la recréation du monde, est appelé la grande et mystérieuse cause du principe intellectuel, ne connaît aucune limite d'espace ni de temps, est exempt d'affaiblissement et de corruption [...]. Il est Brahma l'invisible, l'immortel, changeant de forme, mais non de substance, le principe premier, par lui-même engendré, qui, dit-on, illumine les cavernes du cœur, qui est indivisible, rayonnant, impérissable et multiforme. Que ce Brahma suprême soit toujours adoré”.

La foi commune à tous les hindous est en parfaite harmonie avec cet enseignement du *Vishnu Purâna*. Aucune phrase n'est plus communément employée que celle-ci lorsqu'ils parlent de l'être divin : “Dieu (Brahma) est un, et il n'en existe pas d'autre”. Le terme qu'ils utilisent pour désigner Dieu en le distinguant de ses manifestations est Brahma ; et quand on les accuse de polythéisme et de violer la première règle concernant l'unicité de Dieu, ils répliquent que Brahmâ, Vishnu, Shiva, etc. ne sont que des manifestations du Brahma suprême⁹.

Dans les tout premiers écrits, Brahma signifiait un hymne ou un *mantra*, tandis que Brahmâ s'employait pour désigner un prêtre ou un adorateur. C'est dans les éléments postérieurs des *Veda* que Brahma est identifié à l'être suprême et que Brahmâ devient sa grande manifestation. Prajâpati, seigneur des créatures, était le Créateur selon le premier enseignement des *Veda* et occupait dans le panthéon des origines la place occupée ensuite par Brahmâ. Plusieurs textes des *Veda* identifient les deux divinités et c'est sur leur autorité que se fonde l'idée selon laquelle Brahmâ, doit être honoré en tant que Créateur de toutes choses.

Ce Brahmâ satisfaisait les prêtres, mais non le peuple. Avec le temps, les dieux locaux accaparèrent leur vénération et les divinités non-aryennes des peuples conquis exercèrent leur influence sur les Aryens eux-mêmes. Plutôt que de perdre leur empire sur le peuple, les prêtres adoptèrent ces nouveaux dieux et leur puisèrent une origine parmi les vieilles divinités védiques. A l'époque où les épopées furent composées, Vishnu et Shiva avaient ainsi déjà été assimilés. Les différents noms sous lesquels nous connaissons maintenant ces divinités peuvent avoir été les noms de dieux locaux ou tribaux ; en les conservant, les prêtres conservèrent aussi leur empire sur le peuple. Des tentatives sont faites, dans le *Shatapatha Brâhmana*, pour identifier Shiva à Agni, comme si l'auteur voulait prouver l'identité de la nouvelle triade Brahmâ, Vishnu, Shiva avec l'ancienne, composée d'Agni, Indra-Vâyû et Sûrya¹⁰.

CHAPITRE III

BRAHMÂ ET SARASVATÎ

BRAHMÂ

Brahmâ, le premier des trois grands dieux hindous, est appelé le Créateur ; c'est le père des dieux et des hommes, le Prajâpati védique, le seigneur des créatures. Presque tous les auteurs des *Purâna* semblant se faire un devoir de présenter la création comme une oeuvre menée à bien par ce dieu et chaque récit différant des autres dans le détail, il est absolument vain d'essayer de les concilier pour rendre compte de ce grand événement. J'adopterai par conséquent ici le récit de Manu¹, lequel est largement fondé sur les enseignements des *Veda*, même s'il se trouve fortement mêlé de façons de voir plus modernes.

“L'univers était dans l'obscurité, imperceptible, caché, inconnaissable, plongé pour ainsi dire tout entier dans le sommeil. L'irrésistible, l'invisible, le seigneur existant par lui-même², a créé l'univers grâce aux cinq éléments et toutes les autres choses ; il s'est manifesté en dispersant les ténèbres. Lui qui est au-delà du pouvoir de nos sens, subtile, indiscernable, éternel, lui, l'essence de toutes choses, l'inconcevable, a fait lui-même resplendir son éclat. Désirant faire naître de son corps diverses créatures, il créa tout d'abord les eaux, pour y déposer ensuite une graine. Celle-ci donna un œuf d'or, resplendissant comme le soleil, duquel il naquit lui-même, Brahmâ, ancêtre de tous les mondes³. Les eaux sont appelées *nârâh*, car elles sont filles de Nara ; et comme, à l'origine, il se mouvait en elles (*ayana*), on l'appelle donc Nârâyana⁴. Formé par cette Cause Première, indiscernable et éternelle, à la fois existante et non-existante, ce principe mâle est connu dans le monde sous le nom de Brahmâ. Ce seigneur, ayant encore passé une année dans cet œuf, le partagea en deux par la simple force de sa pensée.”⁵ Le *Mahâbhârata* ainsi que certains *Purâna* font naître Brahmâ d'un lotus surgi du nombril de Vishnu.

Voici comment le *Vishnu Purâna* décrit l'œuf évoqué plus haut⁶ : “Ses entrailles, aussi vastes que le mont Meru, renfermaient les montagnes, et les puissants océans constituaient les eaux dont elles étaient emplies. Dans cet œuf se trouvaient les continents, les mers et les montagnes, les planètes et les diverses régions de l'univers, les dieux et les démons, et toute l'humanité. On dit de Brahmâ qu'il est né, expression familière pour désigner sa manifestation”. Après que le Créateur y fut resté mille ans, cet œuf merveilleux s'ouvrit soudain, et Brahmâ, en sortant par la méditation, commença son œuvre créatrice. Voyant que la terre était couverte par les eaux, il prit la forme d'un sanglier⁷ et plongea, pour la rapporter sur ses défenses. Il poursuivit alors son œuvre créatrice.



BRAHMÂ

L'iconographie représente Brahmâ sous les traits d'un être rouge doté de quatre têtes, bien que les *Purâna* lui en aient originellement attribué cinq. Il est habillé de blanc et chevauche une oie. Il porte un bâton dans une main, et dans l'autre une écuelle pour recevoir l'aumône. On trouve, dans le *Matsya Purâna*⁸, le récit suivant concernant la formation de ses nombreuses têtes : “Brahmâ forma, de sa substance immaculée, une femme célébrée sous les noms de Shatarûpâ, Sâvitri, Sarasvatî, Gâyatri et Brâhmani. Apercevant sa sœur, née de son propre corps, Brahmâ fut blessé par les traits de l'amour et s'exclama : ‘Quelle beauté sans égale !’ Shatarûpâ contourna par la droite ses regards, mais comme Brahmâ

tenait à la voir, une deuxième tête surgit de son corps. Lorsqu'elle passa à gauche, puis derrière lui, dans le but d'éviter ses regards amoureux, deux autres têtes apparurent à leur tour. Elle s'éleva pour finir dans les airs, et comme Brahmâ désirait vivement l'y contempler, une cinquième tête surgit immédiatement. 'Donnons naissance, dit alors Brahmâ à sa sœur, à tous les êtres animés, aux hommes, aux Sura (dieux), ainsi qu'aux Asura (démons)'. En entendant cela, Shatarûpâ redescendit sur terre, et Brahmâ l'ayant prise pour épouse, tous deux se retirèrent en un lieu reculé pour y rester ensemble cent années divines⁹, à l'expiration desquelles naquit Manu, que l'on appelle aussi Svayambhûva et Virâj"¹⁰.

La légende suivante¹¹, que l'on rencontre avec quelques variantes dans plusieurs *Purâna*, explique pourquoi Brahmâ a été privé de sa cinquième tête :

“Comme ils étaient, un jour, assemblés au sommet du mont Meru, les vénérables sages saluèrent Brahmâ et lui demandèrent de révéler la vraie nature de la Divinité ; mais le Créateur, trompé par l'illusion de Mahesha (un démon) et la raison obscurcie par les ténèbres de son esprit, affirma sa propre prééminence, en disant : ‘Je suis le sein de l'univers, sans commencement ni fin, et l'unique seigneur, existant par lui-même ; et qui ne m'honore pas ne connaîtra jamais la béatitude.’ A ces mots, Kratu, l'une des formes de Nârâyana (Vishnu), sourit et dit : ‘Si ton ignorance ne t'avait fourvoyé, tu n'aurais point affirmé une chose aussi contraire à la vérité ; car je suis, moi, l'auteur de l'univers, la source de la vie, le non-né, l'éternel et suprême Nârâyana ; et si je ne l'avais pas voulu, la création n'aurait jamais eu lieu.’ Ainsi donc disputaient Vishnu et Brahmâ, qui tombèrent finalement d'accord pour laisser les *Veda* décider sur ce point.

Les *Veda* déclarèrent que Shiva était le créateur, le conservateur et le destructeur de l'univers. A ces mots, Vishnu et Brahmâ, toujours égarés par les ténèbres de l'illusion, objectèrent : ‘Comment le seigneur des démons, qui se complaît dans les cimetières, le dévot qui va nu et recouvert de cendres, hâve et les boucles ornées de serpents, serait-il l'être suprême ?’ L'incorporel Prâna (le souffle vital), revêtant une forme, dit : ‘Telle n'est pas la véritable forme de Shiva ; mais quand il est uni à sa propre énergie, il se plaît quelquefois, sous l'apparence de Rudra, aux jeux variés de l'illusion.’ Ces paroles, cependant, ne dissipèrent toujours pas les ténèbres répandues sur l'esprit de Vishnu et de Brahmâ ; tout à coup, entre eux deux, apparut un éclat merveilleux

emplissant la terre et les cieux, au milieu duquel ils aperçurent une forme humaine, immense, non créée, de teinte sombre, qui tenait dans sa main un trident et un rosaire, et portait un serpent pour cordon brahmanique. En le voyant, la cinquième tête de Brahmâ s'empourpra de colère : 'Je te connais, dit-il, ô Chandrashekhara¹², car tu as surgi de mon front et, comme tu criais, je t'ai appelé Rudra¹³. Viens vite chercher refuge à mes pieds, et je te protégerai, ô mon fils !' L'orgueil de ces paroles enflamma Shiva, et son courroux donna naissance à une forme terrifiante (Bhairava) à laquelle il lança ces mots : 'Châtie cet être né d'un lotus !' A peine Bhairava avait-il reçu cet ordre, qu'il trancha sur-le-champ, du pouce de sa main gauche, la tête de Brahmâ. Le membre fautif reçut ainsi son châtement ; c'est ainsi que Brahmâ perdit sa cinquième tête". Vishnu et Brahmâ chantèrent alors les louanges de Shiva.

Le même *Purâna* mentionne à un autre endroit¹⁴ une version quelque peu différente de cet événement :

"Tout ce qui était mobile ou immobile ayant jadis été détruit, ne subsistait qu'un océan sans fin ; air, feu, soleil, étoiles, atmosphère, planètes, lumière, terre, ciel, dieux ou encore démons, il n'existait plus rien ; tout était entouré de ténèbres impénétrables. Un seul être, Mahâkâla (Shiva)¹⁵, occupait tout l'espace. Désireux de créer, il se frappa le bras gauche avec l'index droit ; il en surgit une bulle qui, grossissant, devint un œuf que l'on aurait dit en or. Cet œuf, Mahâkâla le partagea en deux ; de la partie supérieure, il fit le ciel, et de l'autre la terre, au centre de laquelle apparut Brahmâ, muni de cinq têtes et de quatre bras. 'Je t'accorde la faveur de mener à bien la création', lui dit Mahâkâla qui, sur ces paroles, disparut.

Ayant songé à la façon d'accomplir ce dessein, Brahmâ se soumit aux rigueurs du *tapas* (de la méditation) pour se rendre favorable le seigneur Bhâva¹⁶, dont il reçut en retour les quatre *Veda*, qui le rendaient capable de devenir le Créateur. Mais comme Shiva ne s'était pas fait connaître, Brahmâ poursuivit sa méditation à seule fin d'être admis à contempler ce dieu. Il s'attira ainsi la bienveillance de Shiva ; or, toujours invisible, le dieu lui adressa ces paroles : 'O Brahmâ, choisis la faveur que tu désires !' Brahmâ implora Shiva de devenir son fils. 'Gagné par ta piété, je deviendrai ton fils sous la forme de Rudra ; mais, comme tu as requis de moi une faveur que nul n'aurait dû réclamer, je couperai ensuite l'une de tes cinq têtes. Cependant, bien qu'après cela tu n'en aies plus que quatre, c'est moi qui t'ai formé, de ma propre substance qui est ce

Brahma, si bien qu'en souvenir tu recevras le nom de Brahmâ. Et par le fait que je deviens ton fils, on t'appellera de même Pitâmâha (grand Père).

Brahmâ, qui avait obtenu à la fois une faveur et une malédiction, entreprit, pour mener à bien la création, de sacrifier au feu né de son propre éclat. Or, sous l'effet de la chaleur, la sueur lui perla au front ; alors qu'il l'essuyait avec un petit morceau de bois, une goutte de sang tomba dans le feu ; par la volonté de Shiva, il en surgit Rudra, le teint foncé, doté de cinq têtes, dix mains et quinze yeux, ceint d'un serpent en guise de cordon brahmanique, les cheveux bouclés et la lune sur la tête, revêtu d'une peau de lion. A la vue d'un tel fils, Brahmâ se réjouit et lui donna des noms variés. Quand il eut créé diverses catégories d'êtres, tous ceux-ci l'adorèrent, à l'exception de Rudra. Brahmâ lui en fit le reproche, mais Rudra répondit qu'il n'adorait personne, sinon l'éclat dont il était issu. Sur ces mots, il partit pour le séjour de Shiva. Mais la nature impure de Brahmâ plongea son esprit dans les ténèbres, au point qu'il pensa par sa seule puissance avoir mené à bien la création et ne connaître aucun rival parmi les dieux. Sa cinquième tête elle-même, ayant lu les *Veda* que les quatre autres avaient délivrés, revêtit une splendeur que ni les Sura (dieux) ni les Asura (démons) ne pouvaient supporter”.

Voici comment le *Padma Purâna* conclut l'histoire¹⁷ : “Incapables par conséquent de l'approcher ou de le regarder, ils décidèrent de faire appel à Shiva. Disposé à les aider, celui-ci accéda à leur requête et se rendit avec eux à l'endroit où se tenait Brahmâ, gonflé d'orgueil. Or, lorsqu'il vit Shiva, Brahmâ ne lui rendit aucun des honneurs coutumiers. A la vue des malheurs que Brahmâ infligeait à l'univers entier par le rayonnement éblouissant de sa cinquième tête plus lumineuse que mille soleils, Shiva s'approcha et lui dit : ‘Oh ! cette tête brille d'un excessif éclat’. Et il la lui coupa aussitôt d'un coup d'ongle de son pouce gauche, tout aussi aisément que l'on coupe une tige de plantain”.

Le *Mahâbhârata* dit que Shiva n'a pas réellement coupé la tête de Brahmâ dans ces circonstances, mais qu'il a seulement été dissuadé de le faire grâce à l'intervention des dieux. C'est parce qu'il avait cherché à séduire sa propre sœur que Shiva l'a décapité, crime perpétré dans un moment d'ivresse, d'où la malédiction proférée par Brahmâ, qui condamnait dès lors les dieux à boire de l'alcool.

Dans les passages que nous venons de citer, nous voyons Brahmâ rendre un culte à Shiva pour son propre profit ; le *Vishnu Purâna*¹⁸ le représente se joignant aux dieux et aux hommes dans le culte de la même divinité et officiant en tant que prêtre à cette occasion. On trouve également, dans une autre partie du *Purâna*¹⁹, l'hymne suivant adressé à Vishnu par Brahmâ : “Tu es le centre commun à toutes choses, le protecteur du monde, et toutes choses existent en toi. Tu es tout ce qui fut et tout ce qui sera. Il n'existe rien autre que toi. Tu es ton propre maître et tu n'as pas de commencement”. Cette louange visait à amener Vishnu à soulager la terre du poids de l'affliction ; c'est pour répondre à cette demande que Vishnu apparut sur terre sous les traits de Krishna.

Le culte de Brahmâ n'est pas très répandu actuellement parmi les hindous. “Dans le culte qu'ils lui rendent le matin et le soir, les brahmanes répètent une incantation qui contient une description de Brahmâ ; à midi, ils lui offrent une simple fleur ; à l'heure où l'on brûle les offrandes, on lui offre du *ghî*. Au mois de Mâgh, lors de la pleine lune, on adore une idole en terre de Brahmâ, flanquée de celle de Shiva. à sa droite et de celle de Vishnu à sa gauche.”²⁰ En tant que Créateur, Brahmâ est supposé avoir fini son œuvre : c'est pourquoi, excepté en un seul endroit, c'est-à-dire à Pushkar, près d'Ajmer, plus aucun temple ne lui est dédié. Il est évident que le culte de Brahmâ n'est plus, depuis des siècles, une pratique courante ; le *Skanda Purâna*²¹ contient en effet une légende peu délicate, dans laquelle Brahmâ est convaincu de mensonge, raison mise en avant pour justifier le fait que son culte ait périclité. “Puisque tu as puérilement et stupidement soutenu un mensonge, conclut-il, que personne désormais ne perpétue ton culte.”²²

Le *Mahâbhârata* dit que le ciel de Brahmâ a trois cent vingt lieues de longueur, cent soixante de largeur et seize de hauteur. Nârada²³ s'est déclaré incapable de le décrire, ne pouvant en deux cents ans en mentionner toutes les perfections. Il comportait, disait-il, à un degré supérieur, toutes les perfections des autres paradis, et l'on pouvait y trouver tout ce que Brahmâ sur terre avait créé, du plus petit insecte au plus gros animal.

La mythologie, plus tard, identifiera avec Prajâpati ou Brahmâ une divinité du nom de Dhâtar (le Créateur) qui, dans le *Rig-Veda*, ne jouit pas de pouvoirs clairement définis, mais est dit jouer un rôle dans la production de la vie et la préservation de la santé ; dans le sens de *celui*

qui établit, le terme s'applique également à Vishnu et Krishna. On le dit parfois fils de Brahmâ²⁴.

Outre les noms de Brahmâ déjà cités, nous mentionnerons les plus connus :

Âtmabhu, “qui existe par lui-même”.

Paramesthi, “le suprême sacrificateur”. Il fut le premier brahmane à accomplir tous les grands sacrifices de la religion hindoue.

Loksha, “Seigneur du monde”.

Hiryanagarbha, “issu de l'œuf d'or”.

Savitripati, “époux de Sâvitri”²⁵.

Âdikavi, “le premier poète”.

SARASVATÎ

L'épouse de Brahmâ est Sarasvatî, déesse de la sagesse et de la connaissance, mère des *Veda* et instigatrice de l'alphabet Devanâgarî. Elle est représentée comme une belle jeune femme dotée de quatre bras. De l'une de ses mains droites, elle présente une fleur à son époux, à côté duquel elle se tient constamment ; elle tient de l'autre un livre fait de feuilles de palmier, pour indiquer qu'elle est avide de savoir. Elle a, dans l'une de ses mains gauches, un cordon de perles appelé Shivamâla (guirlande de Shiva), qui lui sert de rosaire, et dans l'autre un *damaru*, ou petit tambour. On ne la représente d'autres fois qu'avec deux bras, assise sur un lotus et jouant d'une sorte de banjo. Elle réside sur terre, parmi les hommes, mais son séjour spécifique est, avec son époux, au Brahmâlôka²⁶.

Issue de Brahmâ, Sarasvatî était considérée comme sa fille ; c'est pourquoi les autres dieux jugèrent leur union criminelle. On l'appelle parfois épouse de Vishnu, mais ce point délicat s'explique par une légende²⁷. “Ceux qui font autorité en matière de mythologie considèrent généralement Sarasvatî comme l'épouse de Brahmâ. Une légende populaire répandue chez les Vaishnava du Bengale en fait l'épouse de Vishnu, au même titre que Lakshmî et Gangâ. Les femmes se brouillèrent, Sarasvatî, comme l'autre type de femme instruite, Minerve, se comportant un peu comme une mégère ; et Vishnu, trouvant qu'une unique femme était tout ce de quoi même un dieu pouvait venir à bout,

donna Sarasvatî à Brahmâ et Gangâ à Shiva, pour se satisfaire de la seule Lakshmî.”



SARASVATÎ

“Sarasvatî est une déesse d’une certaine importance dans les *Veda*, même si elle n’en revêt pas une très grande [...]. On la vénère en tant que rivière et en tant que déesse. C’était à l’origine une divinité des rivières, comme l’indique clairement son nom, *qui est de la nature de l’eau*, et c’est en tant que telle qu’on la célèbre dans quelques passages épars des *Veda*. Il est fait allusion, dans les hymnes comme dans les *Brâhmana*, à l’accomplissement de sacrifices sur les rives de cette rivière et de la Drishadvatî voisine ; et la Sarasvatî semble avoir été associée à la réputation de sainteté [...] attachée à toute la région appelée Brahmâdvartta, qui s’étend entre ces deux petits cours d’eau, immédiatement à l’ouest de la Yamunâ. La Sarasvatî paraît donc bien avoir été, pour les Indiens des origines, ce que le Gange (qui n’est mentionné que deux fois dans le *Rig-Veda*) est pour leurs descendants. [...]. Une fois que la rivière eut acquis un caractère divin, il était naturel qu’on la considère comme la protectrice des cérémonies qui se déroulaient sur les bords de ses eaux sacrées et que l’on invoque son autorité et sa bénédiction, essentielles à leur bon déroulement et à leur succès. Il se peut que le lien ainsi établi entre Sarasvatî et les rites sacrés

ait logiquement conduit à lui supposer une influence sur la composition d'hymnes qui constituaient une part si importante du rituel et à l'identifier à Vâch, déesse de la parole. Je n'ai du moins pas d'autre explication à proposer à la dualité de cette déesse et à sa double identité."²⁸

“Sarasvatî est fréquemment conviée aux sacrifices en même temps que plusieurs autres déesses qui n'ont cependant jamais été, comme elle, des nymphes des rivières, mais des personnifications d'éléments constitutifs d'un culte religieux ou d'une science sacrée. Elle est très souvent invoquée avec d'autres divinités.

Dans de nombreux passages où elle est glorifiée, ses caractéristiques premières sont, comme je l'ai montré, clairement conservées. C'est ainsi que, par deux fois, elle est invoquée en même temps que les cours d'eau ou les eaux fécondantes : ‘O rivières opulentes, vous possédez richesses, puissance incomparable et immortalité ; c'est vous qui prodiguez abondance et postérité. Puisse Sarasvatî accorder cette force à ses adorateurs !’. On la mentionne également en même temps que les autres cours d'eau bien connus, dans ces textes, sous les noms de Sindhu, Gange, etc. On peut lire à d'autres endroits qu'elle ‘surpasse tous les autres fleuves et que ses eaux pures descendent des montagnes pour rejoindre la mer’. On l'invoque, dans d'autres distiques, pour qu'elle ‘descende du ciel de la haute montagne, pour prendre part au sacrifice’, en la suppliant également de s'associer aux épouses des autres dieux pour protéger ses adorateurs. [...] Il est difficile de dire si, dans les passages où Sarasvatî est invoquée, y compris dans ceux où elle apparaît comme la protectrice des rites sacrés, son rôle en tant que déesse des rivières est totalement perdu de vue.

[...] La mythologie, comme on le sait, a, plus tard, identifié Sarasvatî à la déesse Vâch, et en a fait, sous différents noms, l'épouse de Brahmâ ainsi que la déesse de la sagesse et de l'éloquence, que l'on invoque en tant que Muse. Dans le *Mahâbhârata*, elle est appelée mère des *Veda*, appellation identique à celle de Vâch dans le *Taittarîya Brâhmana*, où l'on dit qu'elle est l'épouse d'Indra, qu'elle renferme en elle tous les mondes, et qu'elle a été recherchée par les *rishi* qui composaient les hymnes védiques, autant que par les dieux à travers leurs austérités.“²⁹

Les *Purâna* accordent d'autres titres à Sarasvatî. Un distique du *Matsya Purâna* nous autorise à penser qu'il s'agit d'une seule et même déesse, malgré ses diverses appellations : “Brahmâ forma ensuite, de sa

substance immaculée, une femme que l'on célèbre sous les noms de Shatarûpâ, Sâvitri, Sarasvatî, Gâyatri et Brâhmanî". Dans la légende suivante, tirée du *Skanda Purâna*³⁰, où par Sâvitri il faut entendre Sarasvatî, Gâyatri représente une autre personne devenue une seconde épouse de Brahmâ. Ishvara (Shiva) s'adresse ici à Devî (Pârvatî) :

“Ecoute, ô Devî, je te dirai comment Sâvitri délaissa Brahmâ et comment, par là même, ce dernier épousa Gâyatri. Les *Veda* ont cité les vertus du sacrifice, auquel les dieux prennent grand plaisir et dispensent en retour à la terre une pluie bienfaisante. [...] C'est donc pour préserver la verdure et la vigueur des trois mondes que j'accomplis des sacrifices et que les hommes et les dieux imitent mon exemple. C'est dans ce même dessein que Brahmâ et son épouse Sâvitri, les immortels et les vénérables sages se rendirent à Pushkar ; mais, quand furent terminés tous les préparatifs, cérémonies et rites indispensables au sacrifice, il manquait Sâvitri, retenue par quelque motif personnel. Un prêtre fut chargé d'aller la chercher. ‘Je n'ai pas encore fini de m'habiller, lui répondit-elle, ni de régler certains problèmes. De Lakshmî, Bhâvanî, Gangâ, Svâhâ, Indrânî, et des épouses de tous les autres dieux et vénérables sages, aucune n'est arrivée, et je ne peux paraître seule à l'assemblée.’

Le prêtre s'en revint et s'adressa en ces termes à Brahmâ : ‘Sâvitri, retenue, ne viendra pas ; mais sans épouse, que pourra t'apporter l'accomplissement des rites ?’. Courroucé par l'attitude de Sâvitri, le dieu alors s'adressa à Indra : ‘Va vite, obéis-moi ; rapporte-moi en hâte une épouse, d'où qu'elle vienne’. Indra se mit en route et, passant en hâte, aperçut une laitière, jeune, belle, souriante, et qui portait un pot de beurre. Il s'empara d'elle et l'amena à l'assemblée. ‘O dieux et vénérables sages, dit alors Brahmâ, si cela vous semble bon, j'épouserai cette Gâyatri, qui deviendra la mère des *Veda* et principe de pureté pour ces mondes !’ C'est ainsi que Brahmâ fut uni à Gâyatri, que l'on mena dans ses appartements pour lui passer des vêtements de soie et la parer des plus précieux bijoux.

C'est alors qu'arriva sur le lieu du sacrifice Sâvitri, accompagnée des épouses de Vishnu et Rudra et des épouses des autres dieux. Quand elle vit la laitière dans ses appartements et les prêtres occupés à accomplir les ritessacrés, elle s'enflamma de colère et, s'adressant à Pitâmahâ³¹ : ‘O Brahmâ, dit-elle, as-tu toi-même conçu si coupable dessein que tu veuilles me répudier, moi, ta femme légitime ? N'as-tu aucune honte à te

laisser pousser, par amour, à un acte aussi condamnable ? Toi que l'on dit père des dieux, des vénérables sages, comment peux-tu ici agir ouvertement d'une manière qui, n'en doute pas, suscitera la dérision dans les trois mondes ? Mais comment montrer mon visage ou, délaissée par mon époux, me donner le titre d'épouse ?'. Brahmâ lui répondit : « Les prêtres m'ont informé que le temps du sacrifice s'écoulait et que je n'en retirerais aucun profit si mon épouse n'était à mes côtés. [...] Or, Indra ayant amené Gâyatrî, Vishnu et Rudra me l'ont donnée pour femme. Pardonne-moi cette seule action et plus jamais je ne t'offenserai !'.

A ces mots, Sâvitrî s'exclama : 'Par les pouvoirs que j'ai acquis de la pratique du *tapas*³², puisse Brahmâ ne jamais être adoré en aucun temple ni aucun lieu, si ce n'est un seul jour par an. [...] Et quant à toi, Indra, qui menas cette laitière à Brahmâ, tu seras enchaîné par tes ennemis, retenu en terre étrangère, et tes ennemis occuperont ta cité'. Elle dit encore, s'adressant à Vishnu : 'Et toi, qui l'as donnée en mariage à Brahmâ, tu naîtras parmi les hommes, par la malédiction de Bhrigu, et tu endureras le supplice de voir ta femme ravie par tes ennemis ; longtemps aussi tu erreras, humble gardien de troupeaux!'. A Rudra elle dit : 'La malédiction des vénérables sages te privera de ton humanité !'. Elle dit à Agni : 'Puisses-tu dévorer toutes choses, pures aussi bien qu'impures'. Et enfin, s'adressant aux prêtres et aux brahmanes : 'Vous accomplirez désormais les sacrifices uniquement par désir d'obtenir les dons habituels, et seule la convoitise vous fera fréquenter les temples et lieux saints. Vous ne vous satisferez que de la nourriture des autres, non de celle de vos propres maisons, et l'amour des richesses vous fera accomplir à l'excès rites et cérémonies !'.

Après avoir prononcé ces malédictions, Sâvitrî quitta l'assemblée, suivie de Lakshmî et des autres déesses, qui annoncèrent très vite leur intention d'y retourner. Sâvitrî, s'enflammant de colère, leur parla en ces termes : 'Puisque maintenant, Lakshmî, tu m'abandonnes, puisses-tu ne jamais mener une existence stable³³ et toujours demeurer avec le vil, l'inconstant, le méprisable, le criminel, le cruel, l'insensé, le barbare ! Quant à toi, Indrânî, quand Indra se verra accuser du meurtre d'un brahmane parce qu'il aura tué le fils de Tvashtri, alors Nahusha obtiendra son royaume et s'écriera, désireux de t'obtenir aussi : « Ne suis-je pas Indra ? Pourquoi donc la jeune et belle Indrânî ne veut-elle pas de moi ? Si je ne l'obtiens pas, j'exterminerai tous les dieux ». Mise au courant de ses désirs, tu resteras dans ta demeure, plongée dans le chagrin, écrasée sous le poids de ma malédiction !'. Puis Sâvitrî

prononça contre les épouses des dieux cette malédiction collective : ‘Puissiez-vous toutes rester stériles et ne jamais connaître les joies de l’enfantement !’. Vishnu tenta alors en vain de l’apaiser”.

Après que Sâvitri, en colère, eut quitté l’assemblée, Gâyatri modifia les malédictions qu’elle avait proférées. Elle promit aux adorateurs de Brahmâ toutes sortes de bénédictions, et même l’absorption finale en lui. Indra serait fait prisonnier, mais son fils le délivrerait. Vishnu perdrait son épouse, mais la regagnerait. Rudra serait privé de son humanité, mais le *linga*, qui le symboliserait, serait l’objet d’un culte universel. Les hommes feraient des dons aux brahmanes, mais parce qu’ils les révèreraient comme des dieux. Les déesses, enfin, ne pourraient enfanter, mais n’en éprouveraient aucun regret.

Le *Padma Purâna* accorde à cette histoire une fin plus heureuse. A la demande de Brahmâ, Vishnu et Lakshmî suivirent Sâvitri lorsqu’elle quitta l’assemblée et la convainquirent d’y retourner. Brahmâ lui demanda alors ce qu’elle désirait qu’il fit de Gâyatri. Sâvitri était trop gênée pour s’exprimer ; Gâyatri se jeta elle-même à ses pieds. Sâvitri la releva, l’embrassa et lui dit : “Une épouse se doit de satisfaire aux ordres et aux désirs d’un époux, car l’épouse adressant des reproches à l’époux, qui se plaint et lui cherche querelle, et, loin d’être sa vie, le prive par sa conduite d’une longue existence, ira, lorsqu’elle mourra, à coup sûr aux enfers. L’épouse vertueuse ne fera donc rien qui déplaît à l’époux. Soyons par conséquent toutes deux à Brahmâ”. Gâyatri répondit : “Qu’il en soit ainsi ; je me soumettrai toujours à tes ordres et verrai dans ton amitié un bien aussi précieux que ma vie. Je suis ta fille, ô déesse ! Daigne me protéger !”. Il semble bien qu’entre la date de composition du *Matsya Purâna* et celle du *Padma*, de très grands changements soient intervenus dans la conception de la femme idéale, ou, peut-être, que l’auteur du *Padma* ait voulu dicter un plus haut idéal aux femmes de son temps³⁴.

Dans une légende du *Varâha Purâna*, Sarasvatî est invoquée sous les noms de Gâyatri, Sarasvatî, Maheshvari (l’un des noms de Pârvatî) et Sâvitri. Son nom le plus courant est Sarasvatî, nom sous lequel on lui rend un culte une fois l’an, en tant que déesse du savoir.

CHAPITRE IV

VISHNU ET LAKSHMÎ

VISHNU

Vishnu est considéré comme la seconde personne de la *Trimûrtî* ou Triade hindoue, mais cette seconde place ne doit pas laisser penser qu'on lui accorde un rang inférieur en quoi que ce soit à celui de Brahmâ. Certains livres présentent Brahmâ comme la cause première de toutes choses, alors que, selon d'autres, c'est Vishnu qui détient cet honneur ; d'autres, enfin, mettent en avant Shiva. Si Brahmâ assume tout spécialement la création, Vishnu en assure la préservation. Le passage suivant du *Padma Purâna* nous enseigne que Vishnu est la cause suprême, l'identifiant ainsi à Brahma, mais également que sa fonction principale est de *préserver* : “Aux origines de la création, le grand Vishnu, désireux de créer le monde, revêtit un triple aspect : Créateur, Préservateur et Destructeur. Afin de créer ce monde, l'Esprit Suprême, de son flanc droit, s'engendra lui-même sous les traits de Brahmâ ; puis, dans le but de préserver le monde, de son flanc gauche il suscita Vishnu ; et, pour détruire le monde, du milieu de son corps il fit naître Shiva, l'éternel. Certains adorent Brahmâ, d'autres adorent Vishnu, d'autres enfin Shiva ; mais Vishnu, triple dans son unicité, crée, préserve et détruit. Que les croyants n'établissent donc aucune différence entre les trois”.

L'essence de l'enseignement du *Vishnu Purâna* nous est donnée en quelques lignes¹ : “Ecoutez le résumé complet du *Purâna*, conforme à son contenu. Le monde fut créé par Vishnu ; il existe en lui ; Vishnu est la cause de sa persistance et de sa fin ; il est le monde”. On trouve immédiatement après un hymne en son honneur, qui commence par ces termes : “Gloire à l'immuable, au saint, à l'éternel et suprême Vishnu, qui est d'une nature unique, universelle, qui a pouvoir sur tout ; gloire à celui qui est Hiranyagarbha (Brahmâ), Hari (Vishnu) et Shankara (Shiva), le Créateur, le Préservateur et le Destructeur du monde”.

Comme nous le préciserons plus loin, Shiva est couramment appelé Mahâdeva (le grand dieu). Ceux qui font de Vishnu l'objet suprême de leur culte le nomment ordinairement Nârâyana, bien qu'il s'agisse à l'origine de l'un des noms de Brahmâ. Ils ne tiennent généralement, dans une large mesure, aucun compte de ses incarnations et lui adressent leurs louanges comme au plus grand de tous. Il est d'ailleurs fréquemment désigné par le mot *Ishvara* (Dieu), comme s'il était le dieu. Mais ce terme s'emploie beaucoup plus fréquemment pour Shiva.

“Le mot Vishnu, dans les *Purâna*, est généralement présenté comme dérivant de la racine *vish* (*entrer*), car le dieu entre ou se répand dans l'univers, conformément au texte des *Veda* : ‘Ayant créé (le monde), il y pénètre ensuite’. Si l'on se réfère au *Matsya Purâna*, ce nom fait allusion à son entrée dans l'œuf cosmique, alors que le *Padma Purâna* renvoie à son entrée dans la Prakriti, ou à sa fusion avec elle, en tant que Purusha ou esprit.”²



VISHNU

On trouve dans le *Bhâgavata Purâna* la légende suivante, qui vise à montrer la supériorité de Vishnu : “Tandis qu'un jour les vénérables sages accomplissaient un sacrifice sur les rives de la Sarasvatî, il s'éleva entre eux une discussion pour savoir lequel des trois dieux était le plus

grand. Ils envoyèrent Bhrigu, le fils de Brahmâ, éclaircir ce point. Il se rendit d'abord au paradis de Brahmâ et, désireux de découvrir la vérité, se mêla à sa cour sans lui avoir rendu les honneurs habituels. Irrité de ce manque de respect, Brahmâ s'enflamma de colère ; mais, se rappelant qu'il s'agissait de son propre fils, il apaisa le feu de la colère qui avait embrasé son esprit. Puis Bhrigu se rendit sur le mont Kailâsa ; mais, quand Maheshvara (Shiva) se précipita pour l'embrasser comme un frère, il se détourna de lui. Furieux de ce manque de savoir-vivre, le dieu saisit son trident et se préparait à tuer le divin sage, quand Pârvatî, se jetant à ses pieds, apaisa par ses paroles la colère de son seigneur. Bhrigu partit ensuite au paradis de Vishnu, où il frappa du pied la poitrine du dieu, qui gisait endormi dans le sein de Lakshmî.. Le dieu, quittant sa couche, s'inclina respectueusement devant Bhrigu : 'Sois le bienvenu, ô brahmane ! lui dit-il. Assieds-toi un instant, et daigne me pardonner la faute que j'ai commise par ignorance [en ne remplissant pas les devoirs réservés à un hôte] et le coup qu'a dû recevoir ton pied délicat !' Ayant ainsi parlé, il massa de ses mains le pied de Bhrigu. 'Le vassal que je suis, ajouta-t-il, connaît en ce jour l'insigne honneur de recevoir de toi, Seigneur, imprimée sur mon sein, la poussière de ton pied qui efface les fautes.' A ces paroles, Bhrigu fut si touché de la bienveillance de Vishnu qu'il ne put lui répondre et partit sans un mot, les yeux baignés de larmes, en proie à une pieuse émotion. Et lorsqu'il raconta ses aventures aux sages réunis sur les rives de la Sarasvatî, leurs doutes furent immédiatement dissipés ; ils furent convaincus que Vishnu était le plus grand des trois dieux, car il était exempt de colère et de passion”.

Le *Padma Purâna* montre Shiva acceptant la supériorité de Vishnu. “Je te ferai connaître, dit-il à son épouse, l'essence et l'apparence réelles de Vishnu. Sache donc qu'il est en vérité Nârâyana, l'Esprit Suprême, qu'il est Parabrahma (le grand Brahma), qu'il n'a ni commencement ni fin, qu'il est omniscient, omniprésent, éternel, immuable, et qu'il jouit du bonheur suprême. Il est Shiva, Hiranyagarbha, et Sûrya ; il est le plus parfait des dieux, plus parfait que moi-même. Mais il m'est impossible, impossible à Brahmâ ou à tout autre dieu, de chanter la grandeur de Vâsudeva³, créateur et maître de l'univers.”

Le *Varâha Purâna*⁴ nous décrit l'œuvre accomplie par Vishnu en tant que préservateur : “Ayant conçu l'idée de créer cet univers, le dieu suprême Nârâyana considéra également qu'il devrait être protégé après avoir été créé. 'Mais comme il est impossible à un être immatériel d'exercer une action, je ferai surgir de ma propre essence un être

matériel, dont je me servirai pour protéger le monde.’ A cette pensée, Nârâyana, le pré-existant, créa de sa propre substance une forme divine et non engendrée, à laquelle il prodigua ses bénédictions : ‘Sois, ô Vishnu, l’auteur de toutes choses ! Sois à jamais le protecteur des trois mondes, celui qu’adorent tous les humains. Sois l’omniscient, le tout-puissant, et accomplis à tout moment ce que veulent Brahmâ et les dieux’. L’Esprit Suprême, alors, rappela sa nature essentielle. Tout en songeant au dessein dans lequel il avait été créé, Vishnu sombra dans un étrange assoupissement et, tandis que dans son sommeil il concevait la création de diverses choses, de son nombril surgit un lotus, au centre duquel apparut Brahmâ. Et Vishnu se réjouit en voyant ce que son corps avait produit”. L’étude de ce passage confirme ce que nous avons dit plus haut, à savoir que, dans leur culte, certains hindous identifient Nârâyana au dieu suprême Brahmâ.

Les représentations de Vishnu nous montrent un être noir à quatre bras : d’une main il tient une massue, de l’autre une conque, de la troisième un *chakra*, ou disque, avec lequel il tue ses ennemis, et de la quatrième un lotus. Il a pour monture l’oiseau Garuda et porte des vêtements de couleur safran.

La description suivante du Vaikuntha, paradis de Vishnu, est tirée du *Mahâbhârata*⁵. Entièrement fait d’or, il dépasse trente mille lieues de circonférence. Tous ses édifices sont faits de joyaux ; piliers et ornements sont faits de pierres précieuses. Et des hauteurs du ciel le Gange fait couler le cristal de ses eaux sur la tête de Druva, et de là dans les cheveux des sept *rishi*, d’où elles tombent pour former un fleuve. On y voit aussi cinq bassins, qui contiennent des lotus bleus, rouges et blancs. Et sur un trône, radieux comme le soleil de midi, assis sur des lotus blancs, Vishnu, portant sur sa main droite Lakshmî resplendissante, pareille au flamboiement continu de l’éclair, et dont le corps diffuse à plus de trois cents lieues les suaves senteurs du lotus.

Cette divinité est adorée non seulement sous le nom et l’apparence de Vishnu, mais également sous la forme de l’une de ses nombreuses incarnations. Toutes les fois qu’un grand fléau menaçait le monde ou que le mal causé par les hommes nuisait exagérément aux dieux, Vishnu, le Préservateur, a dû se dépouiller de son invisibilité, descendre sur terre sous quelque forme, généralement humaine et, une fois son œuvre achevée, réintégrer les cieux. Nous n’avons pas de certitude quant au nombre de fois où il s’est incarné. Certains *Purâna* décrivent dix *avatâra*, comme on les appelle, d’autres en mentionnent vingt-quatre ;

d'autres, enfin, déclarent qu'ils sont innombrables. Le chiffre communément admis est dix, et ce sont les plus importants. Nous les étudierons dans l'ordre. De ces dix *avatâra*, neuf ont déjà été accomplis ; le dernier, Kalkî, est encore à venir. "Certains de ces *avatâra* revêtent un caractère totalement cosmique ; d'autres, en revanche, sont probablement fondés sur des événements historiques, dont le protagoniste s'est vu peu à peu doter d'attributs divins jusqu'à être finalement regardé comme la divinité en personne." On trouve, dans le *Matsya Purâna*⁶, la légende suivante, qui offre une explication aux multiples apparences revêtues par cette divinité.

"Les Asura (démons, litt. non-Sura) ayant été à plusieurs reprises défaits par les Sura (dieux) et privés de toute participation aux fruits du sacrifice, pensaient abandonner une lutte inutile, quand Shukra, leur précepteur, les convainquit de s'attirer les faveurs de Shiva en pratiquant un *tapas* (ascèse) rigoureux et d'obtenir de lui un charme, grâce auquel ils pourraient l'emporter. Il abandonna les Asura pour poursuivre son dessein ; ceux-ci se dirent entre eux : 'Comme notre précepteur a délaissé les armes pour revêtir l'habit d'ascète, comment pourrions-nous remporter une victoire sur les Sura ? Allons chercher refuge chez la mère de Kavya (Shukra) pour y endurer notre infortune jusqu'à son retour ; alors, nous combattons !' Forts de cette décision, ils se rendirent en toute hâte auprès de la mère de Kavya qui les prit sous sa protection : 'Ne craignez rien, leur dit-elle, restez vers moi et vous ne courrez aucun danger !'

Les Sura, voyant les Asura ainsi protégés, étaient sur le point de les attaquer, quand la déesse en colère s'adressa à Indra en ces termes : 'Si tu n'y renonces pas, je te priverai de ta souveraineté sur le ciel'. Effrayé par la violence de ses propos et redoutant ses pouvoirs magiques, Indra accédait à son désir, quand Vishnu apparut et lui dit : 'Ne cède pas, car je t'assisterai'. La déesse s'aperçut que Vishnu protégeait Indra et lança, dépitée : 'Que nos ennemis voient maintenant comment le pouvoir de mes dévotions soumettra Indra et Vishnu'. Sur le point d'être écrasés, tous deux se demandaient comment ils pourraient se tirer de ce mauvais pas. 'Hâtons-nous, dit alors Indra à Vishnu, de l'emporter avant qu'elle n'ait terminé ses invocations, ou bien nous serons défaits !' Considérant alors le préjudice que subiraient les dieux si la mère de Kavya voyait ses incantations couronnées de succès, Vishnu estima que le meurtre d'une femme dans de telles circonstances était autorisé et, saisissant son disque, il lui trancha la tête. Quand Bhrgu vit l'horreur du massacre

d'une femme et la mort de son épouse, il entra dans une violente colère et prononça contre Vishnu cette malédiction : 'Puisque tu as sciemment assassiné une femme, tu renaîtras sept fois parmi les hommes'. Il en tempéra plus tard quelque peu la rigueur en disant : 'Mais chacune de ces naissances se fera au profit de l'univers et permettra de restaurer la justice''.

Il est intéressant de connaître la nature du *tapas* (de l'ascèse) par lequel Shukra espérait obtenir le pouvoir sur les dieux. Gardant la tête en bas, il voulait respirer durant un millénaire la fumée dégagée par un feu de paille. Il accomplit ce difficile exploit et, ce faisant, plut tellement à Shiva que celui-ci lui accorda de multiples faveurs, parmi lesquelles la supériorité sur les dieux⁷. Mais les Asura ne tirèrent pas longtemps profit des austérités de leur précepteur, car il furent abusés par le précepteur des dieux qui, prenant l'apparence de Shukra, leur donna un mauvais conseil, qu'ils suivirent pour leur malheur.

Le *Vishnu Purâna*⁸ nous renseigne sur les bénéfices que l'on peut escompter du culte rendu à Vishnu. A la question : "Par quelles actions les hommes peuvent-ils se libérer de Yama ?", on donne comme réponse ce que disait un jour un saint *muni*, qui se rappelait ses naissances précédentes et "exprimait avec exactitude ce qui était et tout ce qui serait". "Voyant l'un de ses serviteurs un lacet à la main, Yama lui murmura : 'Reste à l'écart des adorateurs de Madhusûdhana (Vishnu). Je suis le maître de tous les hommes, à l'exception des Vaishnava (adorateurs de Vishnu). Brahmâ m'a confié la tâche de contenir l'humanité et d'ordonner les conséquences du bien et du mal dans l'univers. Mais qui honore Hari ne dépend pas de moi. Celui qui, par sa science sacrée, met son ardeur à adorer le pied de lotus de Hari est libéré des liens du péché et tu dois l'éviter, comme tu le fais du feu nourri de graisse'. Ou encore : 'Qui agrée à Vishnu obtient tous les biens de ce monde, le ciel et une place au ciel et, bien suprême entre tous, la libération finale ; quels que soient ses désirs, quelle qu'en soit l'étendue, beaucoup ou peu, il le reçoit en don quand Achyûta (l'Infaillible) est satisfait de lui'."⁹

On trouve ensuite expliqués les moyens d'obtenir les faveurs de ce dieu : "Le dieu suprême Vishnu accorde ses faveurs à l'homme qui observe ce que prescrivent la caste, l'ordre¹⁰ et les pratiques purificatrices ; il n'existe aucune autre voie pour parvenir à lui plaire. Quiconque sacrifie lui offre un sacrifice ; quiconque prie à voix basse lui

adresse sa prière ; qui fait tort à des êtres vivants lui fait tort en même temps : car Hari est toutes choses. Keshava¹¹ agrée au plus haut point celui qui fait du bien à autrui, qui ne profère ni insultes, ni calomnies, ni mensonges, qui jamais ne convoite la femme ou les richesses d'un autre et ne veut de mal à personne, qui jamais ne maltraite ou ne tue ce qui est animé ou bien l'inanimé, qui montre un zèle constant au service des dieux, à celui des brahmanes ou de son guide spirituel, qui veut toujours le bien de toutes les créatures, le bien de ses enfants et celui de son âme, celui dont le cœur pur ne contient nul plaisir né des imperfections de l'amour ou de la haine. L'homme qui se conforme aux devoirs imposés à chaque caste ou condition par l'autorité des Ecritures est le meilleur adorateur de Vishnu ; il n'existe pas d'autre moyen de l'être”.

De toutes les divinités actuellement vénérées en Inde, c'est Vishnu qui, sous ses nombreuses formes, a le plus grand nombre d'adorateurs et le récit de sa vie occupe, avec les louanges qui lui sont adressées, une large proportion des textes religieux hindous ultérieurs. Cette prééminence ne lui était certainement pas reconnue à l'époque védique, comme le montre le passage suivant¹² :

“Le *Rig-heda* contient les vers suivants : ‘Puissent les dieux nous préserver du lieu d'où Vishnu enjamba les sept régions du monde. Vishnu parcourut [l'univers] ; en trois endroits il posa le pied ; [le monde ou son pas] fut enveloppé de sa poussière. Vishnu, l'invincible Préserveur, effectua trois enjambées’¹³. Ces vers contiennent probablement en germe l'*avatâra* du Nain, de même que la qualité de Préserveur. Voici l'interprétation, donnée par deux commentateurs, des trois enjambées de Vishnu : l'un le considère ‘comme un dieu qui, à travers ce que l'on appelle ses trois enjambées, s'est manifesté sous les trois formes, d'Agni sur terre, d'Indra ou Vâyu dans les airs, et du Soleil dans le ciel’¹⁴ ; l'autre interprète les trois enjambées de Vishnu comme ‘le soleil à son lever, à son zénith et à son coucher’¹⁵.”

Il est dit, dans le *Rig-Veda*¹⁶, que Vishnu “a établi les cieux et la terre, qu'il renferme l'univers dans ses pas, qu'il a, avec Indra, donné à l'univers ses vastes dimensions et aux mondes leur extension, qu'il a donné naissance au Soleil, à l'Aube et au Feu, qu'il a reçu l'hommage de Varuna, tandis que sa grandeur est dite illimitée au regard des êtres présents ou futurs. Les qualités appliquées à Vishnu dans certains de ces passages sont telles que, si ce dernier se trouvait isolé dans le *Rig-Veda*, elles pourraient nous amener à penser que les *rishi* védiques le

considéraient comme le chef de tous les dieux. Mais Indra est associé à Vishnu dans certains des textes mêmes où celui-ci est le plus magnifié ; mieux encore, un passage présente comme venant d'Indra le pouvoir grâce auquel Vishnu parcourt ses trois enjambées ; un autre texte montre Vishnu célébrant les louanges d'Indra, tandis qu'un vers nous dit ailleurs que Vishnu a été engendré par Soma. Il est de fait également que les hymnes et les vers consacrés aux louanges d'Indra, d'Agni, etc., sont extrêmement nombreux, alors que les hymnes entiers et les vers épars qui célèbrent Vishnu sont bien moins importants. [...] Vishnu y est présenté comme objet de louange au milieu d'une foule d'autres divinités, dont il ne se distingue par aucune marque de supériorité. Nous pouvons déduire de cela que ces auteurs le plaçaient sur un pied d'égalité avec les autres dieux. De plus, le *Rig-Veda* contient de nombreux passages dans lesquels les *rishi* appliquent à Indra, Varuna, ainsi qu'à d'autres dieux, des qualités et des fonctions aussi élevées et redoutables que celles qu'ils signalent dans d'autres hymnes comme appartenant à Vishnu. [...] Si nous considérons alors le grand nombre de textes dans lesquels certains des autres dieux sont célébrés, pour les comparer au nombre restreint de ceux dans lesquels Vishnu est exclusivement ou plus que d'autres glorifié, nous en concluons que cette dernière divinité occupait un rang relativement subordonné dans l'estime et l'amour des anciens *rishi*".

Parmi les mille noms de Vishnu, voici, outre ceux qui ont déjà été mentionnés, les plus communément répandus :

Madhusûdhana, le destructeur de Madhu, et Kaitabhâj it, le vainqueur de Kaitabha. Il s'agissait de deux démons sortis de l'oreille de Vishnu, alors qu'il dormait allongé sur le serpent Shesha à la fin d'un *kalpa* ; ils étaient sur le point de détruire Brahmâ, alors assis sur le lotus jailli du nombril de Vishnu, quand ce dieu les massacra et obtint à partir de ce jour les noms suivants :

Vaikunthanâth, "le Maître du Paradis".

Keshava, "aux beaux cheveux".

Mâdhava, "qui est de miel", ou "descendant de Madhu".

Svayambhû, "existant par lui-même".

Pîtâmbara, "vêtu de safran".

Janârdana, "qui pousse les hommes à l'adorer".

Vishvambhara, “protecteur du monde”.

Hari, “sauveur”, littéralement “qui prend possession de”.

Ananta, “sans limites, infini”.

Dâmodara, “lié par une corde”.

Mukunda, “libérateur”.

Purusha, “homme”, ou “esprit”.

Purushottama, “homme ou esprit suprême”.

Yajnesvara, “seigneur du sacrifice”.

LAKSHMÎ

Lakshmî, très communément appelée Shrî, est l'épouse de Vishnu et apparaît en tant que telle sous différents noms lors de ses diverses incarnations. “Le seigneur des mondes, le dieu des dieux, Janârdana revêt diverses formes quand il descend parmi les hommes ; c'est également le cas de celle qui l'assiste, Shrî. Ainsi, lorsque Hari naquit sous la forme d'un nain, rejeton d'Aditî, c'est l'aspect de Padmâ, ou bien de Kamalâ que revêtit Lakshmî en sortant du lotus ; elle était Dharânî lorsque naquit Râma (Parashurâma) de la race de Bhrigu ; quand il était Râghava (Râmachandra), elle s'appelait Sîtâ ; et quand il fut Krishna, elle était Rukminî. Elle fut associée à Vishnu lors de ses autres descentes sur terre. S'il adopte une forme céleste, elle apparaît sous un aspect divin ; s'il est mortel, elle devient mortelle, se métamorphosant selon l'apparence qu'il plaît à Vishnu de revêtir.”¹⁷

Ses origines font l'objet de récits relativement contradictoires ; voici ce qu'en explique le *Vishnu Purâna*¹⁸ : “Bhrigu eut, de Khyâti, Dhâta et Vidhâtâ, ainsi qu'une fille, Shrî, épouse de Nârâyana, le dieu des dieux”. La question est posée : “Il est admis que Shrî naquit de la mer de lait, lorsqu'elle fut barattée pour en tirer l'ambrosie¹⁹ ; comment alors pouvez-vous affirmer qu'elle était la fille de Bhrigu et Khyâti ?” C'est pour répondre à cette question que l'on dresse un catalogue très minutieux de ses qualités : “Shrî, épouse de Vishnu, mère du monde, est éternelle et immortelle ; de même qu'il est partout, elle est omniprésente. Vishnu est l'esprit et Shrî est la parole ; si Hari administre, elle est toute prudence ; Vishnu est l'entendement, elle est l'intelligence ; il est droiture, elle est dévotion ; Shrî est la terre, Hari est son soutien. En un mot, nous dirons que des dieux, des bêtes et des hommes, Hari est tout ce

qu'on appelle mâle, et Lakshmî tout ce qu'on nomme femelle ; il n'existe rien d'autre qu'eux". Plus loin²⁰, nous pouvons lire : "Elle naquit une première fois en tant que fille de Bhrigu. et Khyâti ; c'est plus tard qu'elle sortit de la mer, lors du barattage de l'océan par les démons et par les dieux".



LAKSHMÎ

Le récit du barattage de l'océan, auquel les Écritures hindoues font souvent référence, se trouve dans le *Râmâyana* et dans un certain nombre de *Purâna* ; malgré quelques divergences, ils s'accordent sur l'essentiel. Voyons les raisons de ce haut fait²¹. Un saint du nom de Durvasas, une partie de Shiva, était en voyage lorsqu'il rencontra une nymphe céleste parée d'une guirlande qui dégagait un doux parfum ; il la lui demanda et elle lui en fit don. Il dansait, excité par ces senteurs, quand il rencontra Indra monté sur son éléphant. Pour plaire au puissant dieu, le saint lui fit présent de la guirlande, que celui-ci plaça sur la tête de sa monture. Excité à son tour, l'éléphant saisit la guirlande avec sa trompe et la jeta au sol. Voyant son cadeau dédaigné, Durvasas maudit le dieu dans sa colère et lui dit que son royaume croulerait sous les ruines. De ce jour, la puissance d'Indra se mit à décliner, car, bien qu'il recherchât son pardon, la colère du brahmane ne s'apaisait pas. Comme les effets de cette malédiction se faisaient sentir sur les dieux, ceux-ci, craignant d'être

vaincus par les Asura, demandèrent son aide à Brahmâ, qui leur répondit qu'il ne pouvait pas les aider ; seul Vishnu en serait capable, et il les engagea à faire appel à lui. Brahmâ les conduisit à Vishnu, auquel ils adressèrent suffisamment de louanges pour l'amener à prêter une oreille attentive à leur requête. Nous trouvons, dans le passage suivant²², traduction en vers du *Vishnu Purâna*, la prière des dieux, la sentence de Vishnu et ce qu'il en est résulté :

Les dieux parlèrent ainsi au tout puissant Vishnu :
“Victimes au combat de démons malfaisants,
Nous accourons à toi pour quérir ton secours ;
Aie donc pitié de nous, âme de toutes choses,
Use de ton pouvoir pour nous délivrer d’eux !”
Et Hari, le seigneur, le créateur du monde,
Aux dieux qui l’implorèrent répondit, bienveillant :
“Je vous rendrai, ô dieux, votre force perdue,
Si vous accomplissez ce que je vous commande :
Concluez une alliance avec vos ennemis,
Unissez-vous à eux ; cueillez de tous côtés
les herbes et les plantes de toutes les espèces ;
Jetez-les dans la mer de lait.
Puis le mont Mandara vous servant de pilon,
Aidez-vous du serpent Vâsuki comme corde,
Barattez l’océan, produisez le nectar,
Source de toute force et d’immortalité.
Comptez avec mon aide, car je prendrai bien soin
Que tous vos ennemis partagent votre peine,
Mais ne prennent point part à sa rétribution
Ni ne puissent toucher au liquide immortel.”
Ainsi, sur le conseil venu du dieu des dieux,
L’armée conclut alliance avec tous les démons.
Ils cueillirent aussitôt toutes sortes de plantes
Qu’ils jetèrent dans l’eau, puis prirent la montagne
En guise de pilon, ainsi que le serpent
Qui leur servit de corde, et en plein océan
Hari, présent lui-même sous forme de tortue,
Leur servit de pivot, d’axe pour le pilon ;
Ils purent baratter la mer de lait. Alors,

Des eaux, en premier lieu, surgit la vache sacrée,
 Shurabhî la divine, éternelle fontaine
 De lait, de beurre pour les offrandes ; en second lieu,
 Devant les saints Siddha aux yeux émerveillés,
 Se leva Vârunî, la déesse du vin.
 Puis, du tourbillon d'eau, le beau Pârijâta,
 L'arbre du Paradis, joie des vierges célestes,
 L'arbre aux fleurs odorantes qui parfument le monde.
 D'une beauté parfaite, après, lui apparurent
 Les Apsarâs, du ciel troupe aux grâces sans pareilles.
 Puis surgit de la mer la lune aux froids rayons,
 Que saisit Mahâdeva ; puis un poison terrible,
 Que les dieux des serpents pour eux revendiquèrent.
 Sur un lotus assise, brillante, sans pareille,
 Beauté inégalée, Shrî surgit de l'écume ;
 Auprès d'elle marchait le médecin des dieux,
 Dhanvantari, de blanc vêtu. Haut, dans sa main,
 Il soulevait la coupe de nectar, liqueur
 Qui donne vie, convoitée par dieux et démons.

A l'apparition de Shrî, les sages furent transportés, le chœur divin
 entonna ses louanges et les nymphes célestes dansèrent devant elles.
 Gangâ et les autres fleuves sacrés s'avancèrent à sa suite, et les éléphants
 célestes prélevèrent leurs eaux pures dans des récipients d'or et les
 versèrent sur elle. La mer de lait lui fit don d'une couronne de fleurs
 immortelles, et les artistes attachés aux dieux la parèrent de délicats
 bijoux. Ainsi baignée, habillée et parée, la déesse se blottit contre la
 poitrine de Hari et regarda les dieux, que sa vue ravissait. Shiva se
 montra fort violent et manifesta le désir de s'emparer d'elle. Elle se
 détourna des démons qui, dès lors malheureux, voulurent s'emparer de la
 coupe de nectar ; mais Vishnu, revêtant l'apparence d'une belle femme,
 attira leur attention, tandis que les dieux vidaient la divine coupe. Il
 s'ensuivit un conflit, dont les dieux sortirent vainqueurs.

Voici, concernant Shrî, un récit tiré du *Râmâyana* :

Bien des années avaient passé ;
 Sur les eaux ondoyait, couchée sur un lotus,
 Une vierge admirable, aux yeux tendres et doux,

Dans la gloire et l'éclat de sa jeune beauté.
Elle brillait du feu de la perle et de l'or,
Et les sceaux de la gloire prouvaient sa royauté.
Autour de ses deux bras rayonnaient maintes gemmes,
Sur son front délicat brillait un diadème.
Se déversant en vagues par-dessous la couronne,
Ses cheveux déroulaient leurs splendides volutes.
Le cou orné de perles d'un prix inestimable,
Elle jetait ses feux, pareille à l'or poli.
Et la reine des dieux, d'un bond, gagna la terre,
Un lotus dans sa main parfaite, et tendrement,
Née d'un lotus, elle enlaça Vishnu,
Le porteur de lotus. Les dieux qui sont en haut
Et les hommes ici-bas connaissent ses deux noms,
Reine de la Beauté et déesse Fortune.²³

Ainsi que nous pouvons le voir dans ce dernier extrait, Lakshmî, ou Shrî, est considérée comme la déesse de l'Amour, de la Beauté et de la Prospérité. Lorsqu'un homme s'enrichit, on prétend que Lakshmî est venue habiter avec lui, tandis que les gens qui sont dans l'adversité sont considérés comme "délaissés par Lakshmî". On la représente sous les traits d'une jeune femme d'une brillante couleur d'or, à deux bras et assise sur un lotus. "Lakshmî, en tant que nom d'une déesse, n'apparaît pas dans le *Rig-Veda*, bien que le mot lui-même s'y trouve dans son sens de prospérité."²⁴

On connaît également Lakshmî sous les noms suivants :

Hariptyâ, "la bien-aimée de Hari".
Padma, "le Lotus", et Padmâlaya, "qui siège sur un lotus".
Jaladhî-jâ, "née de l'océan".
Chanchalâ, "l'inconstante".
Lokamâta, "la mère du monde".

CHAPITRE V

LES INCARNATIONS OU AVATÂRA DE VISHNU

1. MATSYA, LE POISSON

Le récit le plus ancien de ce qui fut plus tard considéré comme une incarnation de Vishnu se trouve dans le *Shatapatha Brâhmana*. On remarquera qu'on a beau trouver, dans ce passage, la description d'un poisson merveilleux, il n'est présenté comme l'incarnation d'aucun dieu quel qu'il soit. Selon le *Mahâbhârata*, c'est Brahmâ qui a revêtu cette apparence, alors que, pour les *Purâna*, le poisson dont nous parlons ici n'était autre que Vishnu. Ce transfert de fonction d'une divinité à l'autre n'est pas pour beaucoup nous surprendre, si nous nous souvenons que les différents dieux ne sont que les diverses formes d'un seul être suprême. "Nous noterons que le Manu cité ici est considéré comme l'ancêtre du genre humain, et qu'on le voit se concilier les faveurs de l'Être Suprême par sa piété, à une époque d'universelle dépravation." Voici le passage en question¹ :

Dans des temps reculés, un saint homme, Manu, qui, à force de prières et d'austérités, avait gagné les faveurs du maître des cieux, reçut un jour de l'eau pour faire ses ablutions ; il y baignait ses mains, quand un petit poisson apparut, lui parlant un langage humain : "Si tu prends soin de moi, je serai ton sauveur. — De quoi veux-tu me préserver ?" lui dit Manu. Le poisson répondit : "Les flots vont balayer toutes les créatures ; moi, je te sauverai. — Mais moi, lui dit Manu, comment te protéger ?" Le poisson répondit : "Tant que nous sommes petits, nous courons le danger de nous faire dévorer par les autres poissons. Mets-moi dans un bocal. Quand je n'y tiendrai plus, creuse alors un fossé où tu me

jetteras ; quand je n’y tiendrai plus, emmène-moi à l’océan, et ce jour-là je ne craindrai plus le danger”. Ayant ainsi instruit Manu, rapidement et sans tarder le poisson se développe ; il reprend la parole : “Les eaux envahiront la terre ; construis donc un navire, et rends-moi des hommages. Quand le flot s’élèvera, entre dans ton navire, et je te sauverai”. Ainsi donc, Manu fit ce qu’il lui ordonnait, protégea le poisson, puis il le transporta sain et sauf à la mer ; l’année qui lui avait été indiquée, il se fit un bateau, honora le poisson et entra dans la nef quand le flot déferla. Le poisson bientôt s’approcha, et à sa corne, Manu de son vaisseau attacha le filin.



LE POISSON

Et, tiré sur les eaux, il franchit la montagne du nord. Puis le poisson reprit, s’adressant à Manu : “Voilà, je t’ai sauvé ; attache rapidement ton navire à cet arbre ; mais, de peur que les eaux ne s’écoulent au-dessous, dès qu’elles baisseront, ne

perds pas un instant, suis-les tout doucement, et descends la montaye”. Il descendit ainsi la montagne du nord. Les flots avaient noyé toutes les créatures ; seul subsistait Manu.

Le récit qui suit maintenant, tiré du *Mahâbhârata*, a été également mis en vers par le Professeur Monier Williams² :

Le navire qui portait le maître des humains
Voguaît, majestueux, parmi les tourbillons
Et sous les coups des lames, sur les flots mugissants ;
Et la nef, ballottée par des vents violents,
Chancelait, tournoyant au-dessus de l’abîme,
Titubant et tremblant, pareille à une ivrogne.
On ne voyait plus terre, ni l’horizon lointain,
Ni l’espace au milieu, car partout alentour,
C’était l’immensité sauvage de la mer,
Les brumes exhalées, le ciel illimité.
Et lorsque le déluge eut recouvert le monde,
On ne vit, sur les eaux, que Manu, les sept sages
Et le poisson tirant la nef, infatigable.
C’est ainsi qu’il mena des années le vaisseau
Sur les flots amassés, jusqu’à ce qu’à la fin
Il guidât le bateau au sommet d’Himâvant ;
Avec un doux sourire, il dit alors au sage :
“Hâte-toi désormais d’attacher ton navire
A ce flanc escarpé. Je suis, reconnais-moi,
Brahmâ, le Créateur, maître de toutes choses,
Plus puissant que quiconque ; je suis l’omniprésent.
C’est moi qui t’ai sauvé, sous l’aspect d’un poisson,
Du terrible danger où tu étais plongé.
Toute la création doit naître de Manu,
Les dieux, les Asura, les hommes ; c’est par lui
Que doit surgir le monde inerte et animé”.

Le récit pouranique typique de cet avâtara est celui du *Bhâgavata Purâna* que donne Sir William Jones dans la revue de l’Asiatic Society³. Les récits des autres Purâna s’accordent avec ce dernier sur l’essentiel ;

certains sont plus condensés, d'autres, tels le *Matsya Purâna*, sont extrêmement développés ; c'est en effet pendant qu'il guidait le vaisseau dans lequel Manu a été sauvé que Vishnu, dit-on, a dicté, sous cette forme, la totalité de ce *Purâna*. Tous les *Purâna* s'entendent pour considérer le poisson comme une incarnation de Vishnu, et non de Brahmâ⁴. Voici maintenant le récit tiré du *Bhâgavata*.

“Désirant préserver les troupeaux, les brahmanes, les génies, les hommes vertueux, ainsi que les *Veda*, la loi et tout ce qui lui est précieux, le Maître de l'Univers revêt de nombreuses formes ; mais bien qu'il puisse entrer, comme l'air, dans une infinité d'êtres, lui-même ne varie pas, car il ne possède aucune qualité sujette à changement. A la fin du dernier *kalpa* eut lieu une destruction générale, due au sommeil de Brahmâ et à cause de laquelle toutes les créatures issues des divers mondes furent noyées dans un vaste océan. Brahmâ étant enclin à s'assoupir, car il désirait se reposer à la fin de plusieurs âges, le puissant démon Hayagrîva s'approcha et vola les *Veda* échappés de ses lèvres.

Quand Hari, préservateur de l'univers, découvrit le méfait du prince des Dânavas, il prit la forme d'un minuscule poisson, appelé Sâphari. A cette époque régnait un saint roi nommé Shatyavrata, serviteur de l'esprit qui se mouvait à la surface des vagues ; il était tellement dévot qu'il ne vivait que d'eau. C'était le fils du Soleil et c'est à lui que Nârâyana, dans le présent *kalpa*⁵, a confié le rôle de Manu (l'ancêtre et le maître des hommes), sous le nom de Shrâddhadevâ, ou dieu des funérailles. Un jour qu'il faisait une libation dans la rivière Kritamâla et qu'il tenait de l'eau dans sa paume, il y sentit bouger un petit poisson. Le roi de Dravira le remit immédiatement dans la rivière avec l'eau qu'il y avait prise. Mais le Sâphari s'adressa en ces termes au bienveillant monarque : ‘Comment peux-tu, ô roi, toi qui te montres aimant envers les opprimés, m'abandonner ici, dans cette eau où je suis trop chétif pour résister aux monstres qui hantent le courant et qui me terrorisent ?’ Lui, alors, ignorant qui avait revêtu la forme d'un poisson, s'appliqua à tout faire pour préserver la vie du Sâphari, autant par bonté que par égard pour son âme elle-même. Quand il eut entendu sa supplique, il le plaça bienveillamment sous sa protection, dans un petit bocal rempli d'eau ; mais sa taille augmenta tellement en une seule nuit, qu'il ne tint plus dans ce récipient et qu'il s'adressa à nouveau en ces termes à cet illustre prince : ‘Je ne peux plus mener une triste existence dans ce petit bocal ; fais-moi une grande demeure, où je puisse résider à mon aise’. Le roi le retira de là pour le mettre dans une citerne ; mais il grandit de trois

coudées en moins de cinquante minutes et dit : ‘O roi ! je ne veux plus rester dans cette étroite citerne ; puisque tu m’as donné asile, accorde-moi plus spacieuse demeure’. Il le mit alors dans un bassin où, disposant d’un vaste espace, il acquit une taille considérable. ‘Ce séjour, ô roi, ne peut me convenir, à moi qui dois nager à mon aise dans les eaux ; fais tout pour me sauver, transfère-moi dans un lac profond !’ Le pieux monarque mit donc le suppliant dans un lac, et, quand il en eut atteint la taille, il lança l’énorme poisson à la mer. ‘Les requins à cornes vont me dévorer, ainsi que tous les autres monstres à la force terrible, dit celui-ci, une fois qu’il eut été jeté dans les flots. Tu ne peux, vaillant homme, m’abandonner ici, dans ce vaste océan.’

Ainsi, constamment abusé par le poisson qui l’avait abordé par de douces paroles, le roi dit : ‘Qui es-tu, toi qui te joues de moi sous cette forme trompeuse ? Jamais auparavant je n’avais ouï parler d’un prodige si grand parmi les habitants des eaux, capable comme toi de remplir en un jour un lac de cent lieues de tour. Tu es sûrement Bhâgavata, qui apparaît à mes regards, le grand Hari, dont les vagues étaient le séjour, qui maintenant, par compassion pour ceux qui le servent, a revêtu la forme des habitants des profondeurs. Salut et louange à toi, ô premier mâle, maître de la création, de la préservation et de la destruction ! Tu es l’objet le plus élevé, le suprême souverain, pour nous qui t’adorons et pieusement te recherchons. Tes descentes illusoire dans ce monde donnent la vie à des êtres variés ; je suis pourtant soucieux d’apprendre pour quelle raison tu empruntes la forme sous laquelle je te vois. Ne me laisse pas en vain, dieu aux yeux de lotus, toucher les pieds d’une divinité dont la parfaite bienveillance s’est étendue à tous les êtres, quand tu t’es révélé à nos yeux stupéfaits sous l’apparence d’autres corps, non vraiment existants, mais montrés tour à tour’.

Le maître de l’univers, séduit par la piété de l’homme qui l’implorait ainsi et désireux de le sauver des flots destructeurs qu’appelait cet âge dépravé, lui donna les conseils suivants : ‘Dans sept jours à compter d’aujourd’hui, ô toi qui domptes l’ennemi, les trois mondes seront plongés dans un océan de mort ; mais, au milieu des vagues destructrices, tu trouveras le grand vaisseau que j’ai envoyé pour que tu puisses t’y réfugier. Tu recueilleras alors les herbes médicinales, les graines de toutes sortes, et suivi de sept saints et entouré des couples de tous les animaux, tu entreras dans l’arche et tu y resteras, à l’abri du déluge, sur un vaste océan sans aucune lumière, sinon le rayonnement de tes saints compagnons. Et quand un vent violent ballottera ton navire, tu

l'attacheras à ma come à l'aide d'un grand serpent de mer ; près de toi, en effet, je tirerai ton vaisseau, avec toi et tes compagnons. Je resterai sur l'océan, ô toi, maître des hommes, jusqu'à ce que s'achève une nuit de Brahmâ. Tu connaîtras alors ce qu'est ma vraie grandeur, à moi qu'à juste titre on nomme Dieu Suprême ; grâce à moi tes questions trouveront leur réponse et ton esprit sera abondamment instruit'.

Ayant ainsi conseillé le monarque, Hari disparut, et Shatyavrata attendit humblement le temps qu'avait fixé le maître de nos sens. Le pieux roi répandit vers l'est l'herbe *darbha* aux brins pointus et, tourné vers le nord, médita, soumis au dieu qui avait revêtu la forme d'un poisson. La mer, submergeant les rivages, inonda toute la terre, et l'on put bientôt voir que des pluies issues de nuées gigantesques étaient sur le point d'aggraver ses effets. Mais lui, toujours plongé dans ses méditations, ainsi que Bhâgavata le lui avait prescrit, vit la nef s'avancer, y monta avec les premiers des brahmanes, non sans les plantes médicinales, et se conforma aux ordres de Hari. 'O roi, lui dirent alors les saints hommes, porte tes méditations sur Keshava, qui sûrement nous délivrera du danger et nous garantira la prospérité.' Et le dieu, invoqué par le roi, apparut en personne sur le vaste océan sous l'aspect d'un poisson éclatant comme l'or et couvrant un million de lieues, avec une corne prodigieuse, à laquelle le monarque, suivant les ordres de Hari, attacha le navire au moyen d'un cordage fait d'un vaste serpent ; puis, heureux d'être sauvé, il chanta les louanges du destructeur de Madhu. Quand le roi eut fini son hymne, le mâle primordial, Bhâgavata, qui devant la montée des eaux veillait à le sauver, s'adressa haut et fort à sa divine essence et prononça un *Purâna* sacré [le *Matsya Purâna*], qui contenait les lois philosophiques du *Sânkhya* ; c'était là cependant un mystère infini, qui devait demeurer caché dans la poitrine de Shatyavrata. Celui-ci, assis avec les saints dans le navire, entendit le principe de l'âme, l'Être Eternel, proclamé par la puissance qui préserve. Puis Hari, surgi avec Brahmâ du déluge destructeur désormais apaisé, tua le démon Hayagrîva et reprit les livres sacrés."

2. KÛRMA, LA TORTUE

La nécessité de cette incarnation était due au fait que les dieux risquaient de se voir confisquer leur autorité par les démons. Ne sachant que faire, ils en appelèrent à Vishnu, qui leur dit de baratter la mer de lait de façon à se procurer l'*amrita*, ou liquide de vie, par lequel ils acquerraient de la force, et promit pour ce faire de devenir la tortue sur

laquelle reposerait le pilon constitué par le mont Mandara. Comme nous avons déjà raconté cet épisode en détails lors de la présentation de Lakshmî, l'un des principaux objets résultant de ce barattage, nous n'avons pas à le répéter ici⁶. On trouvera quelques détails supplémentaires dans l'extrait suivant du *Vishnu Purâna*⁷.

“Les dieux le suppliant de leur venir en aide, Hari leur parla en ces termes : ‘Je vous rendrai votre puissance. Faites, pour votre part, comme je vous l’ordonnerai. Que tous les dieux et Asura plongent des herbes médicinales dans la mer de lait, et qu’avec mon aide ils barattent l’océan pour en retirer l’ambroisie. Assurez-vous l’aide des Daitya, en faisant la paix avec eux et en vous engageant à partager également avec eux les fruits de votre labeur ; promettez-leur qu’en buvant l’*amrita* [...] ils acquerront puissance et immortalité. Je veillerai à ce que les ennemis des dieux n’aient point leur part du précieux liquide, à ce qu’ils ne partagent que la peine’.”

Les dieux conclurent un accord avec les Asura et firent avec eux les préparatifs nécessaires. “Krishna plaça les dieux à la queue du serpent Vâsuki, lequel servait de corde, tandis qu’il installait à la tête et au cou les Daitya et les Dânava. Brûlés par les flammes qu’émettait son capuchon gonflé, les démons se virent privés d’honneurs, tandis que les nuages, que son souffle poussait vers sa queue, rafraîchissaient les dieux de leurs pluies vivifiantes. Au milieu de la mer de lait, Hari lui-même, sous la forme d’une tortue, faisait office de pivot pour la montagne qu’ils faisaient tourner. Celui qui tient la massue et le disque, présent sous d’autres formes parmi les dieux et les démons, aidait à entraîner le roi des serpents ; et sous une autre, immense corps, il trônait au sommet de la montagne. D’une part de son énergie, caché aux dieux et aux démons, il soutenait le roi des serpents, et de l’autre infusait aux dieux la vigueur.”



LA TORTUE

Tel est le récit que font les *Purâna* de cette incarnation de Vishnu ; mais dans les ouvrages antérieurs, où se trouve probablement l'origine de cette légende, c'est Brahmâ, et non Vishnu, que l'on dit avoir pris la forme d'une tortue. "Ayant revêtu la forme d'une tortue, dit le *Shatapatha Brâhmana*, Prajâpati (Brahmâ) créa sa descendance. Ce qu'il créa, il le fit." De là vient le mot Kûrma. Kashyapa signifie *tortue* ; c'est pourquoi les hommes disent que "toutes les créatures descendent de Kashyapa. Cette tortue est comme un Âditya". Le culte de Brahmâ devenant moins populaire, tandis que celui de Vishnu gagnait en attrait, les noms, attributs et œuvres de cette divinité semblent être passés de l'un à l'autre.

3. VARÂHA, LE SANGLIER

Cette incarnation donne lieu à des récits tout autant discordants que les deux précédentes, les livres les plus anciens et certains des plus récents la décrivant comme un *avatâra* de Brahmâ, tandis que d'autres ouvrages modernes et la croyance populaire la considèrent comme l'œuvre de Vishnu. Nous pouvons cependant y voir la distinction suivante : "Dans la première, la métamorphose de la divinité en sanglier a, semble-t-il, un caractère purement cosmique", la terre étant immergée dans l'océan. Brahmâ, le Créateur, sous la forme d'un sanglier, la remonte avec ses

défenses ; “mais, dans la seconde, cette métamorphose signifie clairement la soustraction du monde à un déluge d’iniquité par les rites religieux”⁸.

On trouve la première mention de cette incarnation dans le *Taittirîya Samhitâ*⁹ : “A l’origine, l’univers était fait d’eau, liquide. C’est sur lui que Prajâpati (Brahmâ) passait sous la forme du vent. Il se métamorphosa en sanglier, et le souleva”. Un verset du *Taittirîya Brâhmana* s’accorde avec cette version : “Cet univers, à l’origine, était fait d’eau, liquide. Prajâpati, avec cette eau, pratiquait d’ardentes dévotions, (disant) : ‘Comment cet univers sera-t-il (développé) ?’ Apercevant une feuille de lotus dressée, il pensa : ‘Il existe quelque chose sur lequel elle repose’. Il revêtit la forme d’un sanglier, plongea sous l’eau pour le trouver et, au fond, découvrit la terre. Il en détacha (un morceau), qu’il remonta à la surface”. Le *Shatapatha Brâhmana*¹⁰ se réfère à des faits similaires, mais le sanglier y est appelé Emûsha. La terre, à l’origine, ne dépassait pas un empan. Un sanglier, du nom d’Emûsha, la fit surgir des eaux.

Le Dr Muir¹¹ rapporte deux versions de cette incarnation, présentes dans le *Râmâyana*. Il est dit dans l’une d’elles, qu’il considère comme la plus ancienne, que Brahmâ a revêtu la forme d’un sanglier; dans l’autre, c’est Vishnu qui, sous la forme de Brahmâ, est dit avoir accompli cette œuvre. La modification du texte est tout à fait remarquable. ”Tout n’était fait que d’eau, dans laquelle la terre fut formée. Alors surgit Brahmâ, l’existant par soi-même, avec les autres dieux. Il se fit sanglier et souleva la terre, puis créa l’univers, avec les saints, ses fils.” C’est là sans doute la révision la plus ancienne. Nous pouvons lire, dans la suivante : ”Tout n’était fait que d’eau, dans laquelle la terre fut formée. Alors surgit Brahmâ, l’existant par soi-même, l’immortel Vishnu. Il se fit sanglier, souleva cette terre et créa l’univers”.

On notera, dans le récit suivant extrait du *Vishnu Purâna*¹², que, tout comme dans la dernière citation tirée du *Râmâyana*, c’est Vishnu, sous l’apparence de Brahmâ, qui est devenu un sanglier. Comme les auteurs précédents avaient déclaré que c’était l’œuvre de Brahmâ, il était nécessaire d’identifier Vishnu avec lui.

“Dis-moi comment, au début de cet âge, Nârâyana, qui a nom Brahmâ, créa toutes choses existantes. A la fin du dernier *kalpa*, le divin Brahmâ, dans sa toute bonté, s’éveilla de sa nuit de sommeil et vit le vide de l’univers. Lui, le suprême Nârâyana [...], revêtu de l’apparence de

Brahmâ, [...] concluant que la terre reposait dans les eaux et désireux de l'en extraire, créa pour ce faire une forme nouvelle. Comme, dans les autres âges, il avait revêtu l'apparence d'un poisson, ou bien d'une tortue, ainsi, dans cet âge-là, il devint sanglier. Revêtant une forme composée des sacrifices des *Veda* pour la préservation de la terre tout entière, l'âme éternelle, suprême, universelle, plongea dans l'océan." Une note sur ce passage dans le *Vishnu Purâna*, par le Professeur Wilson, précise que, selon le *Vâyû Purâna*, la forme d'un sanglier a été choisie du fait que c'est un animal qui se plaît dans l'eau ; mais d'autres *Purâna*, comme le *Vishnu*, le présentent comme un symbole du rituel des *Veda*, de sorte que l'élévation de la terre sur les défenses d'un sanglier constitue une représentation allégorique de l'arrachement du monde à une déluge de péché par les rites religieux.

Se prosternant avec dévotion, la terre s'adresse au sanglier, quand il approche, par un hymne d'une grande beauté, dans lequel elle lui rappelle qu'elle est issue et qu'elle dépend de lui, comme en fait toutes choses. Ainsi loué, "le dieu propice, qui soutenait la terre, émit à voix basse un murmure, comme la psalmodie du *Sâma-Veda* ; le sanglier puissant et aux yeux de lotus, dont le corps, aussi vaste que les monts Nîla, avait la teinte sombre des feuilles de lotus, souleva, des tréfonds où elle était enfouie, la terre sur ses défenses ; quand il leva la tête, les eaux qui s'écoulèrent de son front purifièrent les grands sages, Sanandana et les autres, qui résident dans la sphère des saints. Des empreintes qu'il avait laissées, les eaux, dans un grondement de tonnerre, s'engouffrèrent dans les mondes inférieurs. Son souffle dispersa les pieux habitants du Janaloka (la demeure des humains), et les *muni*, cherchant à s'abriter parmi les soies du sanglier, tremblèrent quand il se redressa en soulevant la terre, le corps dégouttant d'eau. Alors les nobles sages, Sanandana et les autres, résidant pour toujours dans la sphère des saints, éprouvèrent une grande joie et, en se prosternant, louèrent le dieu au dur regard, qui soutenait la terre".

Avant de nous attarder sur l'hymne de ces saints, dans lequel le sanglier se trouve identifié à diverses composantes du culte, nous pouvons tirer des autres *Purâna* quelques renseignements supplémentaires concernant, entre autres choses, les dimensions de l'animal. Le *Vâyû* dit que "le sanglier mesurait dix *yojana*¹³ et que sa hauteur en atteignait mille ; il était noir comme un nuage et son grognement ressemblait au tonnerre. Il avait la taille d'une montagne ; ses défenses, blanches et acérées, inspiraient la terreur ; ses yeux

lançaient des éclairs et il brillait, tel le soleil. Il avait les épaules rondes, grasses et larges ; il avait, en marchant, le port d'un lion puissant ; ses cuisses étaient grasses et sa taille effilée, et son corps était lisse et beau". Le *Matsya* s'accorde avec cette description. Le *Bhâgavata* décrit le sanglier "comme issu des narines de Brahmâ ; en premier lieu de la taille d'un pouce, il atteint désormais celle d'un éléphant". Ce *Purâna* ajoute une légende concernant le meurtre d'Hiranyâksha qui, lors d'une précédente naissance, était portier du palais de Vishnu. En ayant refusé l'entrée à plusieurs *muni*, il les mit à ce point en colère qu'ils prononcèrent contre lui une malédiction qui eut pour conséquence de le faire renaître comme fils de Ditî. Quand la terre eut sombré dans les eaux, ce démon surprit Vishnu en train de la remonter. Hiranyâksha réclama la terre et défia Vishnu ; ils combattirent et le démon fut tué.

Suivent maintenant les hymnes au Varâha, tels que les ont chantés les saints : "Triomphe, suprême Keshava, souverain de la terre [...] ô toi qui crées, détruis et qui fais exister. Tu es, ô dieu ! Il n'existe aucun autre être suprême que toi. Tu es, Seigneur, le sacrifice en personne ; tes pieds sont les Veda, tes défenses le poteau auquel on attache la victime ; tes dents sont les offrandes et ta bouche est l'autel ; ta langue est le feu, et les soies de ton corps les herbes sacrificielles. Tes yeux, Omnipotent ! sont le jour et la nuit ; ta tête est le siège de tout, le séjour de Brahmâ ; ton nom renferme tous les hymnes des *Veda*, et tes naseaux sont toutes les offrandes. O toi dont le groin sert à puiser les oblations, dont la profonde voix traduit le chant du *Sama-Veda*, toi dont le corps est la salle du sacrifice, toi dont les articulations constituent les diverses cérémonies et dont les oreilles ont les propriétés des rites volontaires aussi bien qu'imposés, toi qui es éternel, toi qui es, par la taille, pareil à la montagne, sois-nous propice [...], soulève cette terre pour qu'elle abrite tous les êtres créés !" L'être suprême, ainsi loué, levant la terre, la remonta vivement pour la placer au faite de l'océan, où elle flotte, tel un puissant vaisseau, dont la vaste étendue l'empêche de sombrer au plus profond des eaux". Ce récit semble contredire l'idée communément admise chez les hindous, selon laquelle la terre repose sur le dos d'une tortue, tandis que celle-ci, quand elle est fatiguée, provoque les séismes en changeant le pied sur lequel elle s'appuie.

4. NRISIMHA, L'HOMME-LION

Il était précisé, dans le récit de la précédente incarnation, que Vishnu, avant de remonter la terre sur ses défenses, avait tué un démon du nom

d’Hiranyâksha. Ce Daitya avait un frère, Hiranyakashipu, lequel, dit le *Vâya Purâna*, avait obtenu de Brahmâ la faveur de ne pouvoir être tué par aucun être créé, excepté, ajoute le *Kûrma Purâna*, par Vishnu. Lorsque son arrogance, encouragée par le fait qu’il se croyait à l’abri de tout danger, l’eut entraîné à de graves excès, au point que dieux et hommes désiraient tous sa mort, Vishnu descendit sur terre sous l’aspect d’un être mi-homme, mi-lion — par conséquent ni homme ni animal — et le mit à mort. Le choix de cette forme permettait de respecter à la lettre la promesse de Brahmâ. L’histoire de la haine portée par le démon à la divinité, du fait que, lors d’une précédente incarnation, il avait tué son frère, est des plus intéressantes. Et, comme elle nous enseigne la merveilleuse efficacité du culte de Vishnu, nous en donnons une version relativement développée, inspirée surtout du *Vishnu Purâna*¹⁴.

“Le fils de Ditî, Hiranyakashipu, fort d’une faveur accordée par Brahmâ, avait jadis assujetti les trois mondes à son autorité. Il avait usurpé la souveraineté d’Indra et exerçait lui-même les fonctions du soleil, de l’air, du maître des eaux, du feu et de la lune. Il était lui-même dieu des richesses et juge des morts et s’appropriait sans retenue tous les sacrifices faits aux dieux. C’est pourquoi ces derniers, quittant le ciel, erraient sur terre par crainte du Daitya, dissimulés sous l’apparence de mortels. La conquête des trois mondes l’avait gonflé d’orgueil et, couvert d’éloges par les Gandharva, il obtenait tout ce qu’il désirait.”

Ce démon avait pour fils Prahlâda, grand dévot de Vishnu, dieu que son père haïssait au plus haut point. “Prahâlâda, avec son maître, vint un jour à la cour de son père et se prosterna à ses pieds alors qu’il était en train de boire. Hiranyakashipu pria son fils de se relever et de lui résumer tout ce qu’il avait appris durant ses études. ‘J’ai appris, répondit Prahlâda, à admirer celui qui ne connaît ni commencement ni fin, ni croissance ni réduction, le maître immortel du monde, l’universelle cause des causes’. A ces mots, le maître des Daitya, les yeux rouges de colère et les lèvres gonflées d’indignation, se tourna vers le précepteur de son fils et lui dit : ‘Vil brahmane ! quel absurde éloge de mon ennemi as-tu donc, sans respect pour moi, appris là à mon fils ?’ Le précepteur nia l’accusation et Prahlâda lui-même répondit : ‘C’est Vishnu qui instruit le monde. Que pourrait-on apprendre ou enseigner, honnis lui, le suprême esprit ? — Tu déraisonnes, cria le roi. Qui donc est ce Vishnu dont tu répètes ainsi le nom avec une telle impertinence, à moi, le maître des trois mondes ? — Il appartient au dévot de méditer la gloire de Vishnu, répondit Prahlâda, elle ne peut se décrire ; il est le maître suprême, il est

toutes choses et toutes choses procèdent de lui'. Le roi menaça son fils de mort, mais celui-ci lui répartit : 'Vishnu est le créateur, le protecteur, non de moi seul, mais de tous les humains, même de toi, mon père'. Incapable de supporter cela plus longtemps, le père ordonna à son fils de retourner chez son précepteur.

Prahlâda fut renvoyé, mais se vit rappeler au bout de quelque temps. Prié de réciter quelques vers, il se mit à chanter les louanges de Vishnu, ce qui eut pour effet d'exaspérer son père : 'Tuez ce misérable ! Il n'est pas digne de vivre, celui qui est un traître à ses amis, un brandon enflammé contre sa propre race'. Les gardes, armés se précipitèrent sur Prahlâda, mais, en dépit des innombrables coups qu'ils lui portèrent, aucun d'eux ne put le blesser. Son père lui enjoignit alors de renoncer à louer Vishnu ; mais le fils refusa catégoriquement car, dit-il, il n'avait rien à craindre 'tant que l'immortel qui le protégeait de tous les dangers restait présent à son esprit'.

Irrité au plus haut point, Hiranyakashipu ordonna aux serpents de se jeter sur ce fils indocile et privé de raison et de le mettre à mort. Les serpents lui infligèrent les pires morsures, mais Prahlâda ne les sentait pas. 'Nos crochets sont brisés, dirent-ils alors au roi, les bijoux de nos crêtes ont été mis en pièces, nos capuchons sont en proie à la fièvre et la crainte hante nos cœurs, mais la peau du jeune homme n'a pas subi d'outrages. Il te faut, ô roi des Daitya ! recourir à un autre expédient.' [Sur l'ordre de son père], le jeune prince fut ensuite attaqué par les éléphants célestes, aussi hauts que les pics des montagnes, jeté à terre, foulé aux pieds et frappé à coups de défenses. Mais il continuait à méditer sur Govinda et les défenses des éléphants s'émoussaient contre sa poitrine.

Voyant son échec, le roi dit : 'Que le feu le dévore ; et toi, ô dieu des vents, attise-le, que ce misérable périsse consumé !' Les Dânavas dressèrent un grand bûcher autour du prince et l'allumèrent pour le brûler, ainsi que l'avait commandé leur maître. Mais Prahlâda s'écria : 'Père, ce feu qu'attisent les vents ne me brûle aucunement, et tout autour de moi j'aperçois les cieux, si frais et tapissés des odorantes fleurs du lotus'. Les brahmanes intercédèrent alors auprès du roi en faveur du prince, lui promettant soit de lui enseigner à reconnaître ses erreurs, soit de trouver d'autres moyens de le mettre à mort. Mais, loin de profiter de leurs leçons, il ne cessait de parler à ceux qui l'entouraient de la gloire de Vishnu et du bonheur de ses adorateurs. Ils informèrent le roi de leur échec à ramener le prince à la raison. Ordre fut donc donné aux

cuisiniers de mêler le poison à sa nourriture. Mais cet expédient, comme les autres, resta vain. Les brahmanes désormais raisonnèrent avec lui, tentant de lui montrer que le principal devoir d'un fils consistait à honorer son père ; mais leurs conseils captieux demeurèrent sans effets. Ils eurent beau lui rappeler qu'ils avaient promis d'user de charmes pour le faire mourir, il reçut leurs menaces par ces mots : 'En quoi un être vivant peut-il tuer ou être tué ? En quoi un être vivant peut-il donc préserver ou être préservé ? Tout homme est pour lui-même son destructeur ou son préservateur, selon qu'il obéit soit au mal soit au bien'. Furieux de cette réponse, ils suscitèrent alors par leur magie un corps de femme tout entouré de flammes et dont les pas brûlaient la terre. Elle frappa Prahlâda à la poitrine, mais ce coup ne lui fit aucun mal. Or, se tournant vers les brahmanes, elle les tua tous, avant de disparaître. A la requête du prince, ils furent cependant ramenés à la vie et, bénissant Prahlâda, allèrent rapporter au roi ce qui s'était passé.



L'HOMME-LION

Hiranyakashipu envoya quérir son fils et lui demanda une nouvelle fois par quelles pratiques magiques il parvenait ainsi à se protéger. Prahlâda lui répondit qu'il ne s'agissait aucunement de magie, mais que, s'il détournait le mal, c'était uniquement grâce à la présence en lui de Vishnu et qu'un égal pouvoir était à la portée de quiconque mettait sa

confiance en ce dieu. Furieux de cet aveu, le roi ordonna à ses gardes de jeter son fils du palais où il se trouvait — et qui s'élevait à plusieurs *yojana* — sur le sommet des montagnes, où il serait déchiqueté par les rochers. Les Daitya précipitèrent donc le jeune homme, mais, tandis qu'il tombait en chérissant Hari dans son cœur, la Terre, nourricière de toutes les créatures, le reçut doucement en son sein, tout entier dévoué à Keshava, le protecteur du monde.”

Voyant que cette chute n'avait occasionné aucune blessure à son fils, Hiranyakashipu demanda à Samvara, le plus puissant des enchanteurs, de montrer son habileté ; mais ce dernier eut beau user de tout son art, le jeune homme restait indemne. Le prince retourna alors chez son précepteur, qui l'instruisit en politique. Quand il en eut acquis une science complète, on l'emmena auprès du roi subir un examen ; or, voici qu'interrogé sur sa conception du gouvernement, il admit que, bien qu'instruit dans ces matières, il n'approuvait pas les idées de ses maîtres et chanta à nouveau les louanges de Vishnu. “Entrant dans une rage violente, [son père] s'écria : ‘Attachez-le solidement et jetez-le dans l'océan. La mort est la juste récompense de qui désobéit’. Les Daitya attachèrent solidement le prince, comme leur maître le leur avait ordonné, et le précipitèrent dans la mer. Alors qu'il flottait sur les eaux, l'océan, en furie, dressa ses vagues puissantes, menaçant de submerger la terre. Face à un tel spectacle, Hiranyakashipu ordonna aux Daitya de lancer des rochers dans la mer et de les entasser, afin d'ensevelir sous leur énorme masse celui que le feu ne pouvait consumer [...]. ‘Puisqu'il ne peut mourir, qu'il vive mille et mille ans sur les flots, écrasé sous des montagnes de rochers.’ Ainsi fut fait. Mais Prahalâda restait sain et sauf. Son esprit était tout entier occupé des pensées de Hari et il réalisa sa véritable identité avec Vishnu. Dès que Prahalâda, par la puissance de la contemplation, ne fit plus qu'un avec le dieu, les liens qui l'attachaient se brisèrent sur-le-champ. Prahalâda chanta les louanges de Vishnu, puis s'en revint auprès de son père qui, le voyant, lui baisa aussitôt le front, l'embrassa en versant des larmes et s'écria : ‘Mon fils, tu es vivant ?’”

La réconciliation fut pour un temps complète entre eux, et le *Vishnu Purâna* ne fait qu'une très rapide allusion à la mort d'Hiranyakashipu. Après avoir parlé de la réconciliation entre le père et le fils, sans annoncer aucun désaccord ultérieur, il continue : “Quand son père eut été mis à mort par Vishnu incarné sous la forme de l'homme-lion, Prahalâda devint roi des Daitya”. Prahalâda avait affirmé, nous dit le *Bhâgavata*, que Vishnu était en lui, en son père, bref qu'il était partout.

“Hiranyakashipu dit : ‘Si Vishnu est partout, pourquoi donc n’est-il pas dans ce pilier ?’ S’entendant répondre que Vishnu, bien qu’invisible, s’y trouvait réellement, il frappa le pilier en disant: ‘Alors, je le tuerai !’ Vishnu sortit sur-le-champ du pilier sous la forme d’un être mi-homme mi-lion, le saisit avec ses crocs par les cuisses et lui ouvrit le corps en deux. Brahmâ ayant accordé à ce Daitya, en reconnaissance de sa dévotion, la faveur de ne pouvoir être tué par un animal ordinaire, de ne mourir ni le jour ni la nuit, ni sur terre ni dans le ciel, ni par le feu ni par l’eau, ni par l’épée, cette promesse fut respectée à la lettre, car c’était le soir quand Vishnu le tua, il ne faisait ni jour ni nuit, tout se déroula sous la chute du toit de chaume, qui, à en croire un proverbe hindou, est extérieure à la terre, et il ne fut tué ni par un homme ni par un animal comme les autres.”¹⁵

5. VÂMANA, LE NAIN

Les quatre *avatâra* déjà rapportés se sont produits, selon la tradition, durant le *Satya-yuga*, ou âge de Vérité, qui correspond à l’âge d’or des auteurs classiques ; l’incarnation dont nous parlons maintenant est censée s’être produite durant le deuxième âge, le *Tetra-yuga*. Il n’est pas aisé de voir comment cette croyance a pu prendre forme, car, si l’on considère l’histoire de Prahlâda comme une vraie peinture du *Satya-yuga*, cet âge ne l’emportait pas de beaucoup sur l’âge actuel, le dernier et le pire de tous.



LE NAIN

Cette incarnation a été entreprise pour restituer le ciel aux dieux. Régnait alors sur les trois mondes — la terre, le ciel et les enfers — le démon Bali, petit-fils de Prahlâda dont nous venons de raconter l'histoire. Vishnu apparaît sous la forme d'un brahmane nain et lui demande de lui offrir tout ce qu'il pourra parcourir en trois pas. Le roi le lui accorde. Le nain devient alors immédiatement un géant qui, d'un pas, franchit l'éther et d'un second parcourt la terre, atteignant ainsi son but. Le *Skanda Purâna* explique par la légende suivante les raisons de cette incarnation.

La bataille qui eut lieu entre les dieux et les Asura pour la possession de l'*amrita* produit lors du barattage de la mer de lait se termina par la défaite des démons. Bali prépara alors un sacrifice de grand prix, de façon à recouvrer son pouvoir. Quand il eut présenté ses offrandes au feu sacré, il en obtint un char merveilleux tiré par quatre chevaux blancs, une bannière à figure de lion, une armure et des armes célestes. Les rites sacrés achevés, il leva une grande armée et vint, sur le char qu'il venait d'acquérir, mettre le siège devant Amarâvatî, la capitale du ciel d'Indra. Les dieux, terrorisés, se tournèrent vers leur précepteur pour lui demander conseil. Ce dernier leur répondit que leurs ennemis s'étaient rendus invincibles par leurs austérités. Cette nouvelle emplit les dieux d'inquiétude et Indra pria Vrihaspati, leur précepteur, de leur dire ce qu'ils devaient faire. Il leur conseilla d'abandonner Amarâvatî, de revêtir d'autres formes et de trouver refuge ailleurs. Les dieux obéirent. Indra devint un paon, Kuvera un lézard, et les autres dieux, diversement travestis, gagnèrent l'ermitage de Kashyapa, auquel ils racontèrent leurs malheurs. Quand il entendit leur histoire, le sage émit le désir que sa femme Aditî accomplisse de sévères austérités pour inciter Vishnu à devenir son fils et permettre ainsi aux dieux de recouvrer leurs droits dans les cieux.

Comme cette incarnation trouve probablement son origine dans le langage métaphorique des *Veda*, il sera bon d'étudier autant que possible l'enseignement des textes hindous dans l'ordre chronologique. La légende du *Skanda Purâna*, que nous nous sommes contenté de mentionner, a été écrite en réponse à la question de savoir pourquoi Vishnu était apparu sous cette forme étrange. On trouve le germe de cette histoire dans le *Rig-Veda*¹⁶ : "Vishnu parcourut l'univers ; par trois fois il posa le pied". Ce passage est sujet à diverses interprétations de la part

des commentateurs. “La triple manifestation du dieu, enseigne l’un d’eux, sous la forme du feu sur la terre, de l’éclair dans l’atmosphère et de la lumière du soleil dans le ciel, se trouvait exprimée dans cet hymne.” Un autre voit dans les trois pas de Vishnu la représentation “des différentes positions du soleil, à son lever, à son zénith et à son coucher.” Vishnu serait alors tout simplement le soleil. L’expression “aux grands pas” lui est fréquemment appliquée, allusion évidente à ses trois enjambées¹⁷.

Dans le *Shatapatha Brâhmana*¹⁸, le simple énoncé du livre précédent concernant les pas de Vishnu connaît un plus long développement. “Les dieux et les Asura, tous issus de Prajâpati, se firent la guerre. Les dieux furent battus et les Asura dirent : ‘Ce monde est désormais le nôtre ! Partageons-nous la terre ; qu’elle soit notre séjour !’ Les dieux se dirent alors : ‘Les Asura se partagent la terre. Rendons-nous à l’endroit où se fait ce partage’. Ils mirent à leur tête Vishnu, le sacrifice, se rendirent [en ce lieu] et dirent : ‘Laissez-nous posséder avec vous cette terre ; donnez-nous notre part. — Nous vous donnerons tout ce que ce Vishnu couvrira de son corps’, répondirent de mauvaise grâce les Asura. Or Vishnu était un nain ; mais les dieux ne repoussèrent pas leur offre. Ils placèrent Agni à l’orient et ne relâchèrent pas l’effort de leur adoration. C’est ainsi qu’ils acquirent la terre tout entière.”

La version suivante de la légende figure dans le *Râmâyana*. C’est Vishvâmitra, un sage, qui s’adresse à Râma pour lui conter l’histoire. “Bali, fils de Virochana, ayant vaincu les dieux, possédait autrefois l’empire des trois mondes, mais se laissa griser par une telle puissance. Alors qu’il célébrait un sacrifice, les dieux, avec Indra, s’adressèrent à Vishnu, [disant] : ‘Le tout-puissant Bali fait à présent un sacrifice ; il accorde ce qu’elles veulent à toutes les créatures, lui, le bienheureux seigneur des Asura. Quoique les suppliants attendent de sa part, il leur accorde tout [ce qu’ils désirent]. Prends l’apparence d’un nain et assure-nous le plus haut bien-être.’ [Kashyapa apparaît alors et, après avoir chanté les louanges de Vishnu, lui demande la faveur de leur naître comme fils, à Aditî et à lui-même.] Les dieux ayant ainsi parlé, Vishnu prit la forme d’un nain ; il aborda le fils de Virochana, qu’il pria de lui accorder trois pas. Les ayant obtenus, Vishnu revêtit un aspect merveilleux et, en trois pas, prit possession du monde. D’un pas, il s’empara de toute la terre, du second de l’éther éternel, et du troisième il occupa le ciel. Il assigna à l’Asura Bali pour résidence le Pâtâla (la région des enfers) et donna l’empire du monde à Indra.”

Le récit de cet *avatâra*, dans le *Mahâbhârata*, n'est pas long. Il présente Vishnu en train de le prédire à Nârada. "Le grand Asura Bali ne pourra être détruit par aucun être, dieux, Asura et Râkshasa inclus. Il supplantera Indra et, quand Bali aura pris les trois mondes et mis Indra en fuite, je naîtrai sous la forme des douze Âditya, en tant que fils de Kashyapa et d'Aditî. Je rendrai alors son royaume à Indra, rétablirai les dieux dans leurs fonctions et placerai Bali au Pâtâla."

Le *Vishnu Purâna* rapporte à peine l'événement, mais il est raconté en détails dans le *Bhâgavata*. On y pose la question suivante : "Pourquoi Hari, maître des créatures, demande-t-il, tel un miséreux, trois morceaux de terre à Bali ? Pourquoi encore, quand il obtient ce qu'il voulait, attache-t-il ce dernier ? Et pourquoi donc un innocent a-t-il été lié par le seigneur du sacrifice ?" En voici la réponse. Lorsque Bali eut été tué par Indra, il fut rendu à la vie par les brahmanes de la race de Bhrigu, qui lui donnèrent l'autorité suprême et accomplirent un sacrifice pour la lui obtenir. Il part ensuite pour Amarâvatî, comme nous l'avons vu plus haut. Et quand Indra demande conseil à son précepteur, celui-ci lui apprend que Bali a obtenu ce pouvoir "par la vertu du sacrifice des brahmanes" et qu'il est invincible, excepté pour Hari. "Il recueille désormais les fruits du pouvoir brahmanique, mais à cause du mépris qu'il manifeste à leur égard, il périra avec sa descendance."

Les dieux abandonnent leur capitale, désormais occupée par Bali. Aditî, mère des dieux, s'afflige du sort de ses enfants, et c'est sur le conseil de son époux qu'elle fléchit Vishnu par ses prières ; et Vishnu lui répond : "D'une part de moi-même, je deviendrai ton fils et délivrerai tes enfants. Attends ton époux, l'irréprochable Prajâpati, ô femme vertueuse, en méditant sur moi, qui sous cette forme habite en lui". Aditî suivit le conseil du dieu et Kashyapa, par la méditation, connut qu'une part de Hari était entrée en lui. L'enfant naquit comme prévu, sous l'apparence d'un nain, qui devint le disciple d'un brahmane.

Tandis que les Bhrigu accomplissent un sacrifice pour Bali sur les rives de la Narmadâ, ce nain rend visite à Bali, au paradis d'Indra. "Bali, connaissant son devoir, mit sur sa tête l'eau propice dont on avait lavé les pieds des brahmanes, et dit : 'Bienvenue, ô brahmane ! Que puis-je faire pour toi ? Demande-moi tout ce que tu désires. Fils de brahmane, je vois en toi un suppliant ; demande-moi une vache, de l'or pur, une demeure ornée, nourriture et boisson, la fille d'un brahmane, des villages florissants, chevaux et éléphants, avec des attelages". Le nain prépare alors un discours rempli d'une apparente modération : "Je réclame de toi

un petit bout de terre, trois enjambées mesurées pas à pas. C'est tout ce que je veux de toi. Un sage ne commet point de faute quand il [ne] réclame [que] selon ses besoins". Bien que surpris d'une requête si modeste, le roi prend une aiguière et se prépare à confirmer ce don, quand son maître, pénétrant la ruse de Vishnu, tente de dissuader son disciple de le faire. Il cherche à lui montrer que, plutôt que de finir dépouillé, il vaudrait mieux pour lui ne pas tenir parole. Mais le roi tient à remplir sa promesse, même si son maître le maudit. Vishnu parcourt l'univers en deux pas, mais il n'a nulle part où faire le troisième.

Les dieux félicitent Hari ; Bali est attaché par Garuda, puis s'entend reprocher par Vishnu de ne pas avoir tenu sa promesse. "Asura, tu m'as donné de terre ce qu'en couvraient trois pas ; or, en deux pas j'ai parcouru le monde ; trouve un endroit où je puisse faire le troisième. Comme tu ne m'as pas donné ce que tu m'avais promis, je veux que tu résides dans le monde des enfers. Il est déchu, l'homme qui promet à un brahmane, mais ensuite ne lui donne pas ce qu'il a demandé. Tu m'as bercé de vaines espérances." Bali offre alors à Vishnu sa tête pour qu'il y pose le pied, en disant : "Je ne crains point tant les enfers que l'infamie." Bali va donc au Pâtâla¹⁹, où il reçoit la visite de son grand-père, Prahlâda. L'épouse de Vishnu, puis Brahmâ intercèdent avec lui en faveur du démon, et Vishnu leur promet que Bali redeviendra Indra, mais qu'il lui faudra demeurer auparavant au Sutala, où, "par mon bon vouloir, ni les peines de l'âme, ni les peines du corps, ni la fatigue, ni le dégoût, ni les déconvenues n'affligent ceux qui y résident". Bali quitte le Pâtâla avec plaisir et se rend au Sutala pour attendre le temps où, selon la promesse de Vishnu, il régnera à nouveau sur les dieux et les hommes.

Une autre légende raconte que Vishnu a donné à Bali le choix entre aller au paradis avec cinq ignorants ou descendre aux enfers en compagnie de cinq sages. Il choisit la seconde proposition, car il n'existe aucun plaisir en aucun lieu avec les ignorants, tandis qu'un lieu, même triste, devient très agréable quand s'y trouve en bonne compagnie.

6. PARASHURÂMA, RÂMA A LA HACHE

L'incarnation de Parashurâma, ou Râma à la hache, fut entreprise par Vishnu dans le but d'exterminer les *kshatriya*, ou caste de guerriers²⁰, qui avaient essayé d'imposer leur autorité à la caste des brahmanes. Râma fit, selon la légende, disparaître vingt et une fois les hommes de la surface de la terre, mais quelques-uns furent sauvés de diverses manières et purent perpétuer la race. L'histoire de cette incarnation renvoie bien

sûr à une époque de lutte sévère et prolongée entre les membres de ces deux classes pour la suprématie, la victoire revenant finalement aux brahmanes. Il est à noter que la scène des exploits de Vishnu, dans cet *avatâra* et dans ceux qui le suivent, est la terre et non, comme dans les précédents, le monde des dieux.

La légende suivante, concernant la naissance de Parashurâma, est tirée du *Vishnu Purâna*²¹. Un prince nommé Gadhi, lui-même incarnation d'Indra, avait une sœur, Satyavatî, que Richika, descendant de Bhrigu²², demanda en mariage. De ce vieux brahmane décrépît, le roi exigea, en cadeau de noces, mille chevaux blancs rapides avec une oreille noire. Ces chevaux furent trouvés grâce à l'aide de Varuna, et le brahmane obtint la main de la princesse.

Pour qu'elle mette au monde un fils, Richika prépara à sa femme un plat de riz, d'orge et de lentilles et fit, à sa demande, un plat semblable pour sa mère, car Satyavatî espérait, en partageant cette nourriture avec elle, enfanter un prince d'une grande vaillance. Le sage lui laissa les deux plats, non sans bien lui montrer lequel était pour elle, puis se rendit dans la forêt. Quand arriva le moment de manger, la mère dit à Satyavatî : "Toutes les mères, ma fille, désirent que leurs enfants soient doués d'excellentes qualités et seraient mortifiées de les voir surpassés par les mérites de leur frère. Donne-moi donc les mets que ton époux t'a préparés et mange ceux qui m'étaient destinés. Le fils qu'ils doivent me procurer est appelé à régner sur le monde ; mais celui que te donnera cette nourriture doit être un brahmane, dépourvu quant à lui de richesses, de valeur et de pouvoir". Satyavatî accepta et toutes deux échangèrent leurs plats.



PARASHURÂMA

A son retour, Richika pressentit ce qui s'était produit. "Femme pécheresse ! dit-il à son épouse. Qu'as-tu fait là ? Tout en toi, je le vois, exprime la terreur. Tu as mangé la nourriture consacrée que j'avais préparée pour ta mère. Quelle erreur ! J'y avais infusé les qualités de puissance, de force et d'héroïsme, et dans la tienne les qualités propres à un brahmane, douceur, science et résignation. Parce que tu as bouleversé nos plans, ton fils suivra les penchants d'un guerrier, il maniera les armes, combattra et tuera. Quant au fils de ta mère, il naîtra porté, comme les brahmanes, à rechercher la paix et la piété." Satyavatî tomba alors aux pieds de son époux et le supplia de ne pas la laisser mettre au monde le fils qu'il lui avait décrit. "Mais s'il doit naître, qu'il soit mon petit-fils, et non mon fils." Le *muni* se laissa fléchir et dit : "Qu'il en soit ainsi !" Elle enfanta donc un fils nommé Jamadagni, qui épousa Renukâ, dont il eut le destructeur des *kshatryia*, Parashurâma, parcelle de Nârâyana, le guide spirituel de l'univers.

Tels sont les uniques renseignements que nous livre le *Vishnu Purâna* sur les œuvres de Parashurâma. Ses exploits sont relatés en détails à deux reprises dans le *Mahâbhârata*, et se trouvent aussi dans les *Bhâgavata*, *Padma* et *Agni Purâna*. Le passage suivant est tiré du *Mahâbhârata*²³.

Jamadagni, fils de Richika (dont la naissance vient d'être rapportée), ayant épousé Renukâ, "conduisit la princesse dans son ermitage, où elle

partagea sa vie ascétique. Ils eurent quatre fils, puis un cinquième, Jamadagnya (Parashurâma), le dernier mais non le moindre des cinq frères. Un jour où ses enfants étaient partis cueillir les fruits dont ils se nourrissaient, Renukâ, exacte à s'acquitter de ses devoirs, alla se baigner. Sur le chemin de la rivière, elle aperçut Chitraratha, prince de Mrittikâvati, portant autour du cou une guirlande de lotus, qui se divertissait dans l'eau avec sa reine, et tomba jalouse de leur félicité. Souillée de pensées indignes, mouillée mais non purifiée par les eaux, elle retourna, en proie au trouble, à l'ermitage. La voyant déchue de sa perfection et privée de l'éclat de sa sainteté, Jamadagni éclata en reproches et entra dans une violente colère.

Sur ces entrefaits, poursuit le *Mahâbhârata*, ses fils revinrent de la forêt, et chacun reçut l'ordre de tuer sa mère. Mais choqués et poussés par une naturelle affection, aucun d'entre eux ne répondit, si bien que Jamadagni les maudit et qu'ils sombrèrent dans la folie. Râma regagnait le dernier l'ermitage, quand le puissant et saint Jamadagni lui dit : 'Tue ta mère qui a péché. Fais-le sans montrer de chagrin'. Râma prit donc sa hache (le Parashu, la hache que lui avait donnée Shiva) et coupa la tête de sa mère. Le courroux de Jamadagni s'apaisa et, content de son fils, il lui dit : 'Puisque tu as obéi à mes ordres et fait ce qu'il était difficile d'accomplir, demande-moi tous les bienfaits que tu désires et tes vœux seront satisfaits'. Râma sollicita les faveurs suivantes : que sa mère soit ramenée à la vie sans aucun souvenir de son exécution et purifiée de toute souillure ; que ses frères retrouvent leur état normal ; et pour lui-même il réclama d'être invincible en combat singulier et de jouir d'une longue vie. A tout cela son père consentit. Or il advint qu'un jour, en l'absence des fils du *rishi*, le puissant roi Kartavîrya, souverain des Haihaya, doté par la faveur de Dattâtreyâ²⁴ de mille bras et d'un char en or qui se rendait partout où il le désirait, parvint à l'ermitage de Jamadagni, où l'épouse du sage le reçut avec tout le respect voulu. Ce Kartavîrya, par sa force, faisait peser une lourde oppression sur les dieux, les *rishi* et toutes les créatures. Les dieux et les *rishi* s'adressèrent à Vishnu, qui étudia avec Indra le moyen de le détruire. Gonflé d'orgueil quant à sa propre valeur, le roi omit de remercier l'épouse du *rishi* pour son hospitalité ; il emporta, bien au contraire, le veau de la bête qui avait permis l'oblation sacrée et abattit les hauts arbres de l'ermitage".

Le *Râmâyana* présente la vache merveilleuse dont le roi a volé le veau. Sommée, à l'occasion de la visite d'un roi à l'ermitage, de satisfaire tous les désirs de la foule qui l'accompagnait,

La vache, de qui tout coule en abondance,
Obéissant aux ordres de son maître,
Fournit à tous des mets selon leurs goûts.
Elle donna du miel et des graines grillées,
De l'hydromel aux doux arômes de fleurs,
Canne à sucre, breuvages aux parfums les plus rares,
Des mets de toutes sortes : des montagnes de riz,
Du lait caillé et des gâteaux miellés,
De vastes coupes remplies jusques au bord
De doux breuvages pour lui accommodés,
Des mets sucrés savamment préparés,
Toutes délices aux hôtes présentées.

“Lorsque Râma revint, son père lui apprit ce qui s’était passé et, voyant la détresse de la vache, il fut empli d’une violente colère. Il prit son arc resplendissant, attaqua Kartavîrya et le vainquit en combat singulier. De ses traits acérés, il coupa ses mille bras. Ainsi périt le roi. Désireux de venger la mort de leur père, les fils de Kartavîrya assaillirent l’ermitage de Jamadagni en l’absence de Râma et tuèrent le pieux sage, qui ne résistait pas mais ne cessait, en vain, d’appeler son valeureux fils. Râma pleura amèrement la mort de son père, lui rendit les derniers devoirs et alluma le bûcher funéraire. Il fit ensuite le vœu d’exterminer la race des *kshatryia* et, dans sa rage meurtrière, massacra sans pitié les fils de Kartavîrya puis tous les *kshatryia* qu’il rencontra. Trois fois sept fois il fit disparaître de la terre la caste des *kshatryia*²⁵. Quand il en eut nettoyé la surface de la terre, leurs veuves vinrent trouver les brahmanes pour leur demander une descendance. Les pieux brahmanes, libres de tout désir, vécurent avec ces femmes, qui mirent donc au monde de vaillants *kshatryia*, des garçons et des filles.”

Un autre passage du *Mahâbhârata* nous enseigne que Râma put tuer Kartavîrya grâce à la malédiction du sage Apava. Le roi avait autorisé Agni à dévorer l’ermitage de ce *rishi* qui, pour se venger, avait déclaré que ses mille bras seraient coupés par Parashurâma.

Le *Râmâyana* renferme une légende intéressante, qui présente la rencontre de Parashurâma, lui-même incarnation de Vishnu, avec Râmachandra, l’*avatâra* suivant de la même divinité, et dans laquelle est affirmée la supériorité de Râmachandra²⁶. “Alors que le roi Dasharatha

regagnait sa capitale avec Râma (Chandra), il fut alerté par de sinistres cris d'oiseaux. Ils annonçaient l'arrivée de Parashurâma, terrible à voir, éclatant comme le feu, qui portait à la main sa hache et son arc à l'épaule. Reçu avec tous les honneurs, il dit à Râma, le fils de Dasharata, qu'il avait entendu parler de sa prouesse, réalisée lorsqu'il avait brisé l'arc de Janaka, mais qu'il en possédait un autre qu'il l'invitait à tendre et à munir d'une flèche et que, s'il y parvenait, ils engageraient un combat singulier. Parashurâma ajouta que l'arc brisé par Râma était l'arc de Shiva, mais que le sien appartenait à Vishnu. Les dieux, soucieux de découvrir lequel, de Vishnu ou Shiva, était le plus grand et jugeant l'occasion propice à le savoir, demandèrent l'aide de Brahmâ. Celui-ci excita les passions des deux Râma ; il s'ensuivit un grand combat. L'arc de Shiva au terrible pouvoir se détendit et Mahâdeva²⁷ aux trois yeux fut retenu par un grondement. Les dieux, satisfaits, jugèrent Vishnu supérieur à Shiva. Parashurâma, cependant, n'approuva pas ce jugement et offrit à son adversaire l'arc de Vishnu, afin qu'il y teste sa force. Ainsi défié, Râma s'empare de l'arc, le tend, fixe une flèche sur la corde tendue et dit à qui l'a provoqué qu'il ne le tuera pas, car il est brahmane, mais qu'il lui enlèvera ses pouvoirs surhumains, ou qu'il le privera de la demeure bénie gagnée par ses austérités. Parashurâma le supplie de ne pas le priver de ses pouvoirs, mais consent à ce que son bienheureux séjour soit détruit. 'Puisque tu es parvenu à tendre cet arc, dit-il, je reconnais en toi l'immortel vainqueur de Madhu²⁸, le grand seigneur.' Râma décoche sa flèche et détruit la demeure de Parashurâma."

L'explication de cette étrange légende semble être celle qu'admettent généralement les orientalistes, à savoir que les passages des épopées parlant de Râma en tant qu'incarnation de Vishnu constituent, par rapport au poème original, des interpolations ultérieures. Cette rencontre entre Parashurâma et Râmachandra a donc été introduite dans le but de donner une sanction quasi-divine à l'enseignement de ces interpolations. Si Parashurâma, incarnation de Vishnu, reconnaissait la supériorité de Râma, quelle meilleure preuve pouvait-on donner de la divinité de Râma en personne ?

7. RÂMACHANDRA

Il s'agit peut-être, en Inde du nord, de la plus populaire des incarnations de Vishnu, et c'est sans aucun doute le *Râmâyana*, où se trouve son histoire, qui contient quelques-unes des plus belles légendes de tous les textes sacrés hindous. Le *Râmâyana* est, pour une très large

part, consacré au récit de la vie de Râma, et les poètes ont puisé dans cette légende les sujets de leurs plus beaux poèmes. On pourrait aisément remplir un volume entier de la biographie de ce héros, le plus populaire de tous ; nous devons cependant nous contenter d'un résumé très succinct de ses exploits.



RÂMACHANDRA

“Les hauts faits qui constituent le sujet principal de cette épopée, dit M. Griffiths dans la préface de sa traduction du *Râmâyana*, concernent la guerre menée par Râma contre le géant Râvana, cruel et puissant roi de Lankâ, ou Ceylan, redoutable oppresseur des dieux, des nymphes, des saints et des hommes”. Si l’on reprend les termes utilisés par Gorresio, “l’armée que conduisait Râma lors de cette expédition était, d’après le poème, composée pour une grande part de troupes venues de la région des monts Vindhya²⁹ ; mais les peuples qu’il avait rassemblés étaient, dans le poème, présentés comme étant composés de singes, soit par mépris pour leur barbarie, soit par le simple fait qu’à cette époque ils étaient peu connus des hindous, dont la langue était le sanskrit. Le poète appelle Râkshasa ceux que Râma attaque. Les Râkshasa, d’après la croyance populaire indienne, sont des êtres malfaisants, des démons aux

formes variées, terrifiants et cruels, qui perturbent les sacrifices et les rites des brahmanes. Il semble indubitable que le poète du *Râmâyana* a appliqué le nom exécré de Râkshasa à un peuple abhorré et hostile, et que cette dénomination constitue ici une expression de haine et d'horreur plus qu'une véritable épithète historique". Le récit que voici des exploits de Râma est tiré de la traduction en vers du *Râmâyana* par M. Griffiths.

Dasharatha, roi d'Ayodhyâ, se trouvant sans enfant, décida d'accomplir un *ashvamedha*, c'est-à-dire de sacrifier un cheval, afin d'avoir un fils. Il fallait, pour que l'offrande fût valable, laisser le cheval voué au sacrifice errer librement une année entière, preuve que les princes voisins reconnaissaient l'autorité de son propriétaire. Le peuple aimait son roi, sous le règne duquel il jouissait de la prospérité ; mais l'absence d'un fils enlevait au roi et à ses sujets une part de leur félicité. Le sacrifice fut donc décidé, l'emplacement sacré fut fixé, le cheval détaché et le roi, poussé par les brahmanes, invita ses voisins à se joindre aux grands préparatifs. Le rite fut finalement accompli selon les règles et le brahmane qui présidait la cérémonie s'adressa en ces termes à Dasharatha :

Quatre fils te naîtront, ô monarque, qui perpétueront ton lignage³⁰.

J'entreprendrai un nouveau rite, grâce auquel tu auras les fils que tu appelles de tes vœux, quand tout sera dûment réglé et que nous aurons lu en premier les textes de l'Atharva³¹.

Les dieux ayant honoré l'assemblée de leur présence, le saint homme qui accomplissait le rite leur dit :

Dasharata a fait pour vous le sacrifice d'un coursier, afin de mériter un fils ; le roi a pratiqué des rites d'austère pénitence ; en vous il a, confiant, placé sa foi inébranlable. Et maintenant, montrant le même zèle, il accomplit un second rite. Or vous, dieux, daignez exaucer les vœux de votre suppliant³².

Les dieux agréèrent la prière du brahmane et, sous la conduite d'Indra, allèrent voir Brahmâ, auquel ils présentèrent tous ensemble leur

demande, non sans y mentionner quels hauts faits ils voulaient voir Râma accomplir en tant que fils de Dasharatha :

O Brahmâ ! Puissant grâce à toi, Râvana, le roi des géants, dans son amour-propre insensé, nous fait endurer le supplice, à nous et aux saints pénitents. Par la faveur que tu lui fis alors, jadis, content de lui, tu fis naître en lui la fierté, si bien que ni dieux ni démons jamais ne voudraient attenter à sa vie, car c'est toi qui le désires. Nous révérons l'ordre d'en haut, mais tous nous subissons sa rage, dans une profonde affliction.

Le maître des géants, cruel, impitoyable, est un fléau qui ravage la terre, le ciel et les enfers. Dans la démence qu'a suscitée en lui ta grâce, sa rage impie porte des coups aux saints, aux bardes, aux dieux, aux sages. Le soleil garde ses rayons, le vent, craintif, retient son souffle, le feu son habituelle ardeur, là où Râvana, le démon, dirige ses pas, redoutable ; et la mer, qui s'est fait un collier avec la vague vagabonde, devant lui craint de s'élever. Kuvera, tristement défait, quitte son bienheureux séjour. Du géant grande est la puissance, nous le voyons, nous l'éprouvons, et c'est par elle que s'abattent sur nous la tristesse et l'effroi. O Seigneur, nous te supplions de remédier à ce fléau³³.

Brahmâ répondit en ces termes :

Je ne connais qu'un seul remède contre ce monstre malfaisant. Il m'a autrefois supplié de le préserver des démons, des dieux et des bardes célestes, des esprits de la terre et de l'air, et j'ai entendu sa prière. Mais l'orgueilleux, dans son dédain, fait fi de l'homme né d'une femme. Qui pourrait lui ôter la vie ? Seul un homme peut tuer ce monstre³⁴.

Apparaît alors Vishnu, chaudement accueilli par l'assemblée des dieux, auxquels il demande d'exposer leur requête :

Ils dirent : “Le roi Dasharata, avec ferveur, a pratiqué de sévères austérités ; il a sacrifié un coursier. Il veut des fils, mais tout est vain. Entends nos voix désespérées, sois toi-même sa descendance. Il a trois reines pleines de charme, Beauté, Pudeur et Renommée. Prends quatre formes, assure-lui une lignée née de ces femmes. Incarne-toi ; tue au combat Râvana, qui se rit des dieux, ce fléau, épine infectée, qu’ont trop enduré les trois mondes”³⁵.

Vishnu leur demande en quoi il est tenu de les délivrer. Mais quand on l’informe de la promesse faite par Brahmâ à Râvana, il consent finalement à s’incarner, afin de tuer le géant et toute sa famille.

Peu de temps après, arrive un messager envoyé par Vishnu, chargé d’un vase d’or empli de nectar, qui, le donnant au roi, lui dit de le présenter à ses épouses en affirmant :

Elles enfanteront les fils que tes prières, tes sacrifices appelaient depuis si longtemps³⁶.

Le roi donna la moitié du nectar à la reine Kausalya, qui de ce fait enfanta Râma ; il en donna le reste à ses autres épouses, qui devinrent donc mères à leur tour : Kaikeyî porta Bhârata, et Sumitrâ donna naissance à Lakshmana et à Shatrughna.

Avant de quitter le ciel, Vishnu pria les dieux, pour lesquels il allait œuvrer, de l’assister dans cette tâche, ce qu’ils firent de diverses manières, mais principalement en engendrant des fils puissants pour les intégrer à son armée :

Les dieux, les sages, les musiciens, les faunes, habitants du ciel, tous eurent des fils bons et vaillants³⁷.

Voici les noms de quelques-uns des chefs qui se joignirent à Râma comme il en avait fait la demande :

Bali, menant l'armée des bois, et atteignant dans sa grandeur le chef altier de Mahendra, était le rejeton d'Indra. Ce feu si noble, le Soleil, avait engendré Sugrîva. Târa, lui, singe tout-puissant, descendait de Vrihaspati : chef sans pareil, il tirait gloire de la science des Vânara. L'audacieux Gandhamâdana était fils du Maître de l'or ; le célèbre et puissant Nala, de l'habile Vishvakarma. Et Agni avait engendré Nîla, lui qui, brillante flamme, en éclat, puissance et vaillance, surpassait l'auteur de ses jours. Les célestes Ashvin, prompts et beaux, avaient deux nobles rejetons, Dvivida et Mainda de nom, égaux en beauté à leurs pères. Varuna engendra Sushena, Sharâbha, qui donne la pluie. Hanuman, le meilleur des singes, fils du dieu qui souffle le vent, offrait l'image de la foudre et volait, vif comme Garuda.

Tels étaient les mille fils des dieux, forts de leur puissance invincible, qui, à leur gré, se changeaient en singes, tant ils éprouvaient le désir impérieux d'abattre le monstre³⁸.

Les quatre fils de Dasharatha furent donc mis au monde, et il exista dès l'enfance la plus vive affection entre l'aîné Râma et ses cadets Bhârat et Shatrughna.

Râma avait presque six ans quand un saint homme, Vishvâmitra, vint à la cour de Dasharatha lui demander son aide pour lutter contre deux démons, Mârîcha et Suvahu, auxquels Râvana avait ordonné de le persécuter et de l'empêcher d'accomplir ses sacrifices. Le roi lui opposa tout d'abord la jeunesse de son fils, afin de justifier son refus de le laisser entreprendre une tâche si ardue ; mais ses scrupules furent finalement vaincus et Râma, accompagné de son fidèle Lakshmana, se mit en route pour l'ermitage. Lorsque les voyageurs eurent atteint les rives de la Sarju, le saint homme confia à Râma deux formules magiques qui, prononcées quand il se baignerait, lui permettraient de ne plus avoir de rival, au ciel ou aux enfers.

Nul ne te le disputera, ni pour la justesse des répliques, ni en savoir, ni en bonheur, ni en esprit, ni en adresse, ni pour les desseins avisés, ni pour l'habileté dans l'action³⁹.

Sur le chemin de l'hermitage, ils se rendirent en divers lieux importants, Vishvâmitra agréant les heures grâce au récit de nombreuses légendes ; il donna également à Râma un certain nombre d'armes et de pouvoirs. Parvenus au terme de leur voyage, ils guettèrent les démons six jours et six nuits. Le sacrifice allait finir, quand les fauteurs de trouble apparurent et furent vaincus par Râma, tandis que Lakshmana maîtrisait leurs acolytes. Le saint homme, s'adressant à Râma, lui dit :

Ma joie, ô prince, est infinie : tu as obéi à mes vœux ; à sa perfection d'antan, cette calme retraite ajoute une plus grande perfection⁴⁰.

Le lendemain matin, les ermites informèrent Râma que le roi Janaka de Mithilâ⁴¹ organisait un sacrifice auquel ils étaient conviés. Râma, prié de les accompagner, se sentit poussé à le faire par l'allusion à un arc merveilleux conservé par le roi et que personne n'était capable de bander, présent fait par Shiva en récompense d'un sacrifice. Sur la route de Mithilâ, ils traversèrent un bois où, cachée aux dieux et aux hommes, Ahalyâ, l'épouse du sage Gautama, subissait depuis des temps immémoriaux le châtement de l'adultère commis avec Indra. Bien que ce dieu l'eût approchée sous l'apparence de son époux, elle l'avait percé à jour sous son déguisement, sans pour autant résister à ses avances. Son époux l'avait condamnée à vivre inconnue dans la forêt, en attendant que Râma vienne la délivrer. Cette heure avait maintenant sonné : Râma la voit, touche ses pieds, et la malédiction prenant fin, son époux la reprend avec lui.

Ils atteignent comme prévu Mithilâ. On présente les princes au roi, qui leur réserve un accueil chaleureux et leur narre l'histoire de l'arc qu'ils sont venus voir, célèbre dans le monde entier. Il leur dit qu'il s'agit de l'arc avec lequel Shiva, irrité de ne pas être invité au sacrifice de Daksha, a semé la panique dans l'assemblée des dieux⁴². Les souverains de sa lignée l'ont tous considéré comme le signe de leur souveraineté et comme moyen de défense contre leurs ennemis.

Cet arc, ce joyau, don de nos plus lointains aïeux, qui délivra le dieu des dieux de l'infortune, est un trésor, l'objet

d'un éternel orgueil⁴³.

Alors qu'un jour Janaka labourait, une enfant surgit du sol ; il la nomma Sîtâ, *sillon*, en raison de sa naissance merveilleuse. L'*Uttara Kânda*⁴⁴ contient une légende visant à montrer que Sîtâ est une autre forme de Lakshmî, et qu'elle voulait mettre à mort Râvana. "Au cours de ses errances, Râvana atteint l'Himâlaya, où il rencontre une jeune femme d'une merveilleuse beauté, Vedavatî, vêtue comme une ascète et qui mène une vie toute de dévotion. Il lui parle d'amour ; elle, indignée, rejette ses avances et lui dit que son père lui veut voir épouser Vishnu, auquel elle s'est d'ores et déjà unie par le cœur. Râvana presse ses vêtements, tout en lui assurant qu'il surpasse Vishnu. Elle lui réplique alors que nul autre que lui n'oserait mépriser ce dieu. Râvana lui répond en touchant ses cheveux. Indignée de ce geste, elle déclare qu'elle se jettera sous ses yeux dans les flammes. 'Puisque tu m'as offensée dans cette forêt, lui dit-elle auparavant, être au cœur perversi, je renaîtrai pour provoquer ta perte. Car un homme aux desseins mauvais ne peut être tué par une femme, et les mérites acquis par mes austérités se trouveraient perdus si je proférais une malédiction contre toi. Mais si me le permettent mes actes, mes dons, mes sacrifices, puissé-je, vertueuse, renaître en tant que fille d'un homme juste et droit, non du sein d'une femme.' Puis elle entra dans le feu. Ce fut elle qui naquit en tant que fille du roi Janaka. L'ennemi semblable à une montagne, Râvana, virtuellement détruit d'abord par sa colère, fut désormais détruit par elle, quand elle se fut unie à l'énergie surhumaine de Vishnu."⁴⁵

Considérant l'enfant miraculeuse comme différente d'un enfant de naissance mortelle, Janaka réplique à tous ceux qui demandent sa main : "Je ne donne pas ainsi ma fille ; elle récompensera un héros"⁴⁶. Elle doit épouser celui qui pourra bander l'arc merveilleux. Nombre de princes voisins ont en vain tenté cet exploit. Et Janaka déclare maintenant :

Ces jeunes gens verront, ermite, cet arc céleste éclatant. Et si Râma peut tendre l'arc qui dérouta rois et seigneurs, je tiens parole, il a ma fille Sîtâ, de naissance non humaine⁴⁷.

On apporte l'arc et l'on invite Râma à éprouver sa force. Il le prend avec aisance dans sa main et, tandis qu'il tend la corde, l'arc se brise en

deux, au grand étonnement et au grand effroi de tous les assistants. Râma devient ainsi le prétendant vainqueur et l'on dépêche des messagers pour inviter son père à la noce. Ses deux frères y viennent également. Râma et Sîtâ sont mariés, mais on célèbre aussi le mariage des trois frères avec les autres filles de Janaka. Ils retournent chez eux vivre dans le bonheur et la prospérité.

Quelque temps plus tard, le roi Dasharatha veut abdiquer en faveur de son fils aîné Râma. Après en avoir fixé le jour favorable, le vieil homme envoie chercher ce dernier et lui enjoint de consacrer sa nuit à des exercices spirituels, afin de se préparer à ce grand événement. Le peuple, apprenant la décision du roi, entre en liesse ; la cité s'illumine et tous passent la nuit dans les festivités. Pendant ce temps une servante va trouver Kaikeyî, la mère de Bhârata, dont elle parvient à exciter la jalousie à l'encontre de Râma, au point que Kaikeyî s'enferme dans la salle des requêtes du palais, où le roi vient la trouver ; elle lui dit alors :

Engage ta parole, si tu daignes entendre mon vœu⁴⁸.

Ignorant l'objet de sa requête, le roi lui promet inconsidérément de la satisfaire avant même qu'elle ne l'ait exprimée. Prenant les dieux à témoin de la promesse et du serment de son époux, elle lui rappelle que, dans un grand danger, elle est seule restée près de lui et qu'il s'est alors engagé à lui accorder une faveur. Elle réclame désormais l'accomplissement du vœu suivant :

Si tu ne tiens pas ta promesse, ton mépris causera ma mort avant le lever du soleil⁴⁹.

Elle conclut ses griefs en demandant que son fils devienne prince régent et que Râma soit envoyé dans la forêt pour mener la vie d'un ermite durant quatorze années.

Le roi, fou de chagrin, mais tenu par sa parole et son serment, se voit contraint de lui céder. Autant la joie éclatait la veille dans la cité, autant ce jour elle est en larmes, et l'on célèbre pour Bhârata, tout à fait malgré lui, la cérémonie préparée pour Râma. Râma tente de persuader Sîtâ de le laisser partir seul dans la forêt, mais à aucun moment elle n'y veut

consentir. Leur entrevue à ce moment compte parmi les épisodes les plus beaux et les plus émouvants de toute l'œuvre. Elle n'a que faire des difficultés, des dangers et de la gêne si elle reste avec son époux, et déclare que même la mort serait préférable à la séparation. La prière que leur adresse Lakshmana pour les accompagner est elle aussi très émouvante :

Je ne cherche pas dans le ciel le séjour d'un dieu, ni la vie
d'un immortel, ni, loin de toi, un empire sur les trois
mondes⁵⁰.

Râma, Sîtâ et Lakshmana quittent finalement une cité en larmes. Parvenus dans la forêt de Dandaka, ils y cherchent un lieu paisible et s'établissent, pour finir, à Chitrakuta.

Dasharata meurt de chagrin peu après leur départ et la ville verse à nouveau des flots de larmes. Bhârata rend visite aux exilés dans l'intention de ramener son frère pour qu'il monte sur le trône, mais Râma n'y saurait consentir. Bhârata continue donc à régner à sa place, tout en le regardant comme le roi légitime, et conserve de lui une paire de chaussures, qu'il expose à la vue de tous lors des cérémonies, afin de bien montrer que Bhârata n'agit qu'en tant que vice-roi.

Tous trois connaissent de nombreuses aventures dans la forêt, où ils mènent une vie d'ascètes. Ils voient un jour un énorme géant appelé Vîrâdha, couvert d'une peau de tigre,

qui portait trois lions, quatre tigres et dix cerfs fichés dans sa lance de fer⁵¹.

Ce géant s'empare de Sîtâ et menace de la tuer et de la dévorer, mais se ravise peu après et propose de la garder ; pensant faire preuve de générosité à l'égard de Râma, il lui offre de le laisser partir sans dommages. Finalement ils combattent ; mais leurs armes restent sans effet sur le géant et la situation n'évolue guère. Au bout d'un certain temps, il prend Râma et Lakshmana sur ses épaules et les emporte en courant. Ils ont alors tout loisir de lui couper chacun un bras. Le géant s'écroule, affaibli par le sang perdu ; voyant que leurs armes ne peuvent

lui enlever la vie, ils le brûlent vivant. A la suite de cette aventure, ils atteignent l'ermitage et Râma devient le protecteur des ermites de toute la région.

Après avoir passé dix ans dans la forêt, Râma se rend à l'ermitage d'Agastya, un homme qui s'est acquis un grand mérite par ses austérités. Là, ils construisent une chaumière, mais ne peuvent rester bien longtemps en paix. Tandis que Râma et Sîtâ sont tous deux assis sous un arbre, passe par là une géante du nom de Suparnakhâ, qui tombe follement amoureuse de Râma.

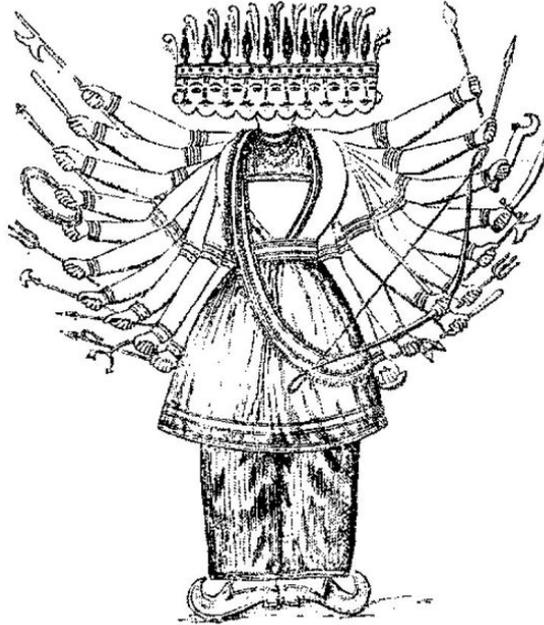
Avec ses yeux sinistres, sa face repoussante, elle aimait son regard si doux et son front plein de grâce. Disgracieuse, elle aimait un être empli de majesté, bien fait. Ses boucles sans éclat pendaient, désordonnées ; Râma portait, sur son front haut, une brillante chevelure⁵².

La géante questionne Râma sur les raisons pour lesquelles il se trouve dans la forêt. Ce dernier lui raconte toute leur histoire, puis s'enquiert de savoir qui elle est. Elle lui répond qu'elle est sœur de Râvana et lui avoue ouvertement son amour :

Laisse Sîtâ, laide et difforme, et prends-moi plutôt pour épouse. Contemple ma beauté ; choisis une femme plus digne de toi. Elle, je vais la dévorer ; ton frère aura le même destin. Viens, mon aimé, tous deux nous parcourrons les espaces boisés⁵³.

Râma lui dit en souriant que, vu qu'il est marié, il ne saurait accepter une offre si charmante, mais lui conseille d'essayer avec son frère. Elle agit selon son conseil, mais Lakshmana la renvoie vers Râma. Convaincue que Sîtâ constitue le seul obstacle à la réalisation de ses désirs, elle décide de la tuer ; Râma l'en empêche et Lakshmana lui coupe le nez et les oreilles. Elle vole auprès de son frère Khara, dont elle excite la colère par le récit de sa mutilation. Khara envoie quatorze géants avec l'impératif de tuer Râma, Sîtâ et Lakshmana. Ces géants sont aisément abattus. L'annonce de leur mort fait entrer Khara dans une telle

fureur, qu'il lève en toute hâte une armée de quatorze mille guerriers pour marcher contre ses ennemis. Râma, d'une seule main, les détruit presque tous.



RÂVANA

L'un de ces géants, Akampana, se dépêche d'aller prévenir Râvana de cette catastrophe. Fort irrité, Râvana demande :

Qui est-il donc, ce misérable, qui en vain tentera de fuir sur terre, au ciel ou aux enfers ? Vaishravana, Indra, Vishnu, celui qui règne sur les morts, tous, ils me doivent le respect ; même le plus puissant d'entre eux ne peut braver ma volonté ni jouir de la tranquillité. [...] Mes pouvoirs sont irrésistibles : je peux condamner, grâce à eux, la Mort elle-même à mourir⁵⁴.

Il demande ensuite des précisions sur la bataille et décide de venger sa sœur. Le messenger l'informe qu'il tenterait en vain de vaincre Râma par la force, mais lui conseille plutôt de s'emparer de Sîtâ.

Car, privé de sa chère épouse, dans son affliction il n'aura plus que peu de jours à vivre⁵⁵.

Râvana fait venir son char, part seul trouver Mârîcha pour lui demander assistance, lequel lui déconseille de se lancer à combattre Râma ; mais peu après, Suparnakhâ, apparaissant devant Râvana la face mutilée, suscite son indignation. Le voici décrit, au moment où il s'assied sur son trône :

Il avait vingt bras et dix cous. Noble, dans son royal habit, il se dressait, telle une montagne. Ses bras étaient forts, ses dents blanches [...]. Le géant passa dix mille ans en sévères austérités ; de ses têtes il fit une offrande qu'il déposa devant Brahmâ⁵⁶.

La géante renouvelle son histoire, ravivant ainsi la colère de son frère. Il retourne immédiatement à l'ermitage du démon Mârîcha et lui demande de l'aider en revêtant la forme d'une biche d'or aux sabots d'argent, destinée à attirer l'attention de Sîtâ.

N'en doute pas : dès qu'elle verra cette gazelle merveilleuse, Sîtâ, séduite par sa beauté, enverra pour la capturer Lakshmana, ainsi que son époux.

Se rappelant la puissance de Râma lorsque, alors simple enfant, il était venu soutenir l'ermite Vishvamitra, et comment il avait été blessé par lui, Mârîcha tente encore de dissuader Râvana. Mais son avis cette fois ne prévaut pas, et il n'a guère le choix, car Râvana déclare :

Tu mettras ta vie en péril si tu tentes de t'opposer.
Désobéis-moi, tu mourras à l'instant même de ma main⁵⁷.

Mârîcha se métamorphose en biche et s'avance à proximité de l'ermitage, attirant ainsi l'attention de Sîtâ, qui ne pense plus qu'à la

posséder. Râma laisse à Lakshmana la garde des lieux, se lance à sa poursuite et la tue. Le démon, mourant, prend la voix de Râma et pousse un cri assez puissant pour qu'il soit entendu de son épouse et de son frère : "O, Sîtâ ! ô, Lakshmana !" Tous deux s'imaginent que quelque malheur est survenu à Râma, et Lakshmana se précipite vers l'endroit d'où est parti le cri, tandis que Râvana, posté non loin de là, profite de l'occasion pour enlever Sîtâ restée sans défense. Le démon fait de son mieux pour convaincre Sîtâ de se laisser faire ; elle pousse de grands cris et appelle à son aide tous ceux qui passent aux environs, mais personne ne peut la délivrer. Le char magique de Râvana les conduit à Lankâ, où elle est enfermée dans l'un de ses palais. Il tente de gagner son amour par de douces paroles autant que par de terrifiantes menaces ; mais douceur et cruauté sont toutes deux inefficaces. Pour la reconforter, Brahmâ envoie Indra, qui parvient à tromper la vigilance de ses gardiens et l'assure du soutien des dieux, tout en lui affirmant que tout se passera bien pour elle et son époux.

Tandis que ces événements se déroulaient à Lankâ, le chagrin faisait presque perdre la raison à Râma. Quand Lakshmana revint vers lui après avoir tué la biche, il redouta quelque malheur et, lorsqu'ils furent de retour à la chaumière, ils n'y trouvèrent pas Sîtâ et son angoisse devint intolérable. Il errait, demandant aux arbres, aux montagnes, aux rivières de lui dire ce qu'il était arrivé à sa bien-aimée ; mais ils restaient muets comme la tombe. Seul un vautour sur le point de mourir et qui avait combattu Râvana pour défendre Sîtâ, l'informe de sa capture par le puissant démon (v. 3^e partie, chapitre 7).

C'est durant ces errances que les deux frères rencontrèrent un géant, Kabandha, qui, par suite d'une malédiction, devait revêtir la forme hideuse sous laquelle il leur apparut, jusqu'à ce que ses bras soient coupés par Râma. Alors qu'il courait portant les frères sur ses épaules, ils remplirent cette condition, car ils n'avaient aucun autre moyen de lui échapper. Ravi d'apprendre qui ils étaient, il leur demanda comme une faveur de le brûler afin de lui permettre de retrouver sa forme première et de monter au ciel. Quand il fut entouré par les flammes, il revêtit une apparence céleste et, déjà dans les airs, leur révéla où se trouvait Sîtâ, leur conseillant de réclamer l'aide de Sugrîva, roi des tribus de Vânara (ou singes)⁵⁸, dont l'aide seule pouvait permettre à Râma de la retrouver. Forts de cet avis, ils se rendent à Pampa, demeure de Sugrîva, dont le lac, quand Râma en découvre la beauté, suscite de nouvelles lamentations :

Toute cette joie, cette paix, ne font qu'accroître la douleur de mon amour désespéré⁵⁹.

A la vue des deux frères, imaginant que ce sont des amis de son frère Bâli, lequel l'a privé de son trône, Sugrîva, très inquiet, envoie Hanumân, son commandant en chef, apprendre d'eux qui ils sont et d'où ils viennent. Quand Hanumân apprend l'objet de leur visite, pensant qu'ils pourraient être amenés à aider son maître à recouvrer son royaume, il leur promet le secours de Sugrîva et, les prenant sur ses épaules, se presse de les emmener devant le roi des Vânara. On fait immédiatement alliance et, après que Râma a promis de faire tomber le jour même l'usurpateur Bâli, Sugrîva dit de Sîtâ :

Qu'elle soit retenue au ciel ou prisonnière des enfers, mon amitié te servira : je partirai à sa recherche et délivrerai ton épouse⁶⁰.

Sugrîva leur montre un vêtement, des bracelets et des anneaux de chevilles perdus par Sîtâ lors de son enlèvement par Râvana. Râma reconnaît sur-le-champ ces derniers et se sent rassuré lorsque Sugrîva lui dit qu'il ne sait pas encore où Sîtâ a été emmenée, mais qu'il se procurera ce renseignement et qu'il pourra l'aider à la sauver. Sugrîva lui narre alors sa querelle avec son frère, mais, avant de croire que Râma soit en état de l'assister matériellement, il veut tester l'arc merveilleux du héros. Il est grandement surpris de voir une flèche tirée par Râma transpercer sept palmiers de suite, derrière eux une colline, puis traverser six mondes souterrains, avant de retourner dans son carquois. Voyant alors qu'il a trouvé là un allié inhabituel, le roi des Vânara marche sans crainte contre son frère ; et durant la bataille, alors que Sugrîva a le dessous, Râma envoie une flèche qui tue son frère. Le mourant trouve cet acte profondément injuste, car Râma l'a tué sans l'informer de son identité ; l'eût-il apprise, qu'il lui eût alors joyeusement apporté son aide dans sa recherche de Sîtâ.

Après la chute de son frère, Sugrîva remonte sur le trône, mais il est à ce point occupé des plaisirs que lui procure son rang, qu'il en oublie l'aide promise à Râma, dont la bravoure lui a permis de recouvrer son royaume. Toujours fidèle à Râma, Hanumân le lui rappelle :

Tu as obtenu le royaume. Ton nom et ta maison voient leur gloire réhaussée. Dès lors, ton premier soin doit être de soutenir dans leur combat les amis qui t'ont secouru⁶¹.

Mais l'allusion à ses devoirs ne suffit pas à détourner le roi de ses plaisirs égoïstes ; il faut que Râma, dans un message confié à Lakshmana, lui rappelle vertement qu'il n'est vivant que grâce à lui. Quand, pour finir, il se met en mouvement, c'est pour lever une puissante armée. Voici ce qu'il est dit des troupes levées pour cette expédition :

Ils seront là, troupe innombrable, dociles aux volontés du roi [...]. Ours terribles et singes alliés, singes énormes de toutes sortes, terribles à voir, habitant bosquets et forêts, ou parmi les vallons boisés⁶².

Le roi donna ses instructions aux chefs de chaque division concernant les secteurs à l'intérieur desquels ils devaient rechercher la princesse ; mais comme on pensait que Râvana s'était dirigé vers le sud, district confié à Hanumân, on donna à ce dernier des directives spéciales ; de plus, Râma lui confia un anneau, qu'il pourrait montrer à Sîtâ au cas où il la découvrirait, afin de lui prouver qu'il était bien un messenger de son époux. La quête resta longtemps vaine et eût été abandonnée faute d'espoir, sans la persévérance d'Hanumân. Ils étaient sur le point d'arrêter les recherches, quand ils rencontrèrent le vautour Sampâti, frère de Jatâyus que Râvana avait tué alors qu'il essayait de l'empêcher d'enlever Sîtâ. Cet oiseau fut le premier à mettre Râma sur la voie qui devait le mener à son épouse. Quand il apprit que Râvana avait tué son frère, Sampâti ne pensa plus qu'à le venger et mit toute son ardeur à les aider. Il leur apprit que Sîtâ se trouvait à Lankâ :

Vous devrez parcourir cent lieues au-delà des rives de la mer. Poursuivez toujours vers le sud, et vous trouverez Râvana⁶³.

Mais une difficulté surgit : il fallait traverser cent lieues. Qui pouvait faire un tel saut ? Hanumân se présenta encore et déclara :

Aussi rapide que la flèche de Râma, j'atteindrai la cité de Râvana⁶⁴.

Hanumân tint sa promesse et fit ce saut miraculeux. Après diverses aventures, il atteignit enfin la capitale de Lankâ et, diminuant de taille jusqu'à ne pas dépasser celle d'un chat, il traversa la ville sans être remarqué et entra finalement dans le bois d'*ashoka*⁶⁵ où Sîtâ était enfermée. Il arriva juste à temps pour voir Râvana tenter sans succès d'amener sa ravissante captive à oublier son époux et à devenir sa femme. Les paroles d'adieu adressées par Râvana à Sîtâ à cette occasion n'ont rien de très amoureux : Si, dit-il, d'ici deux mois elle ne consent pas à devenir sa femme,

mes cuisiniers hâcheront tes membres et les serviront le matin, pour que j'en fasse mon repas⁶⁶.

Une fois qu'elle est seule, Hanumân l'aborde. En entendant un singe lui parler, elle croit tout d'abord rêver ; mais l'anneau de son époux la convainc que l'étrange messenger est un ami et se montre ravie d'entendre tout ce qu'il a à lui dire :

Tu m'apportes, dit-elle encore, une coupe mêlée de bonheur et de peine, car il me conserve en son cœur, mais il veille et pleure, esseulé⁶⁷.

Hanumân a trouvé Sîtâ et lui offre de la ramener, sur ses épaules, à son mari dont elle s'est si longtemps vue privée. Mais les choses ne sont pas si simples : à voyager si haut et à faire un tel saut, elle redoute le vertige et la nécessité de s'agripper à lui ; elle ne voudrait, d'elle-même, en aucun cas toucher les membres d'un homme vivant, à l'exception de ceux de son époux. Plutôt que de profiter de l'offre faite par le singe, elle préfère donc rester là où elle est, se contentant d'adresser à Râma un

message dans lequel un bijou lui donne l'assurance qu'elle a reçu le sien. Hanumân n'a nulle envie de repartir sans avoir infligé quelque dommage à son ennemi ; il détruit donc le bois et le temple et tue plusieurs des héros de Râvana. Il est finalement capturé. Quand on le présente à Râvana, il avoue qu'il est un messenger de Râma à Sîtâ, dont il conseille très sérieusement la restitution. Ses propos exaspèrent à ce point le géant, qu'il serait prêt à le tuer s'il n'était un ambassadeur, car la vie d'un ambassadeur est sacrée. Des hommes de Râvana mettent cependant le feu à sa queue, mais il n'en éprouve guère de douleur et réussit à incendier la ville en plusieurs endroits.

Après avoir accompli sa mission à Lankâ, Hanumân, d'un bond, regagne l'Inde, remet le bijou de Sîtâ à Râma et lui raconte tout ce qui s'est passé dans la capitale de Râvana. Le prince est transporté de joie en apprenant la fidélité de son épouse ; mais faire franchir à une armée une mer de quatre cents lieues lui semble présenter une difficulté insurmontable, et il désespère de la revoir un jour. Sugrîva, plus pratique et plus riche en ressources, lui dit alors :

Jette un pont par-dessus la mer, atteins la ville de l'ennemi couronnant la montagne au bord de l'océan. Quand nos pieds fouleront cette île, réjouis-toi : dis-toi que ton adversaire est perdu⁶⁸.

L'armée, restée à quelque distance, marche désormais vers la côte, et Râma aimerait bien savoir comment on peut construire un tel pont. Dans son angoisse, il conjure la mer de se retirer et de laisser ses compagnons traverser à pieds secs ; l'Océan n'exauce pas sa prière, mais lui apporte son concours en lui conseillant d'utiliser les services d'une tribu de *Dasya* (*serviteurs*) qui, avec l'armée des singes, construisent un pont en cinq jours. A peine ce dernier est-il terminé que les troupes l'empruntent pour traverser, Râma se faisant transporter par Hanumân et Lakshmana par Angada. Râvana a beau apprendre qu'ils approchent et ses espions, terrifiés à la vue de l'armée d'invasion, lui conseiller de se rendre, il refuse avec obstination et sa cité ne tarde pas à subir un assaut.

Après une bataille acharnée et des pertes considérables de part et d'autre, Râma et Lakshmana sont gravement blessés par Indrâjît, l'un des fils de Râvana⁶⁹ ; mais une application d'herbes miraculeuses par

Garuda, l’oiseau merveilleux de Vishnu, leur rend la santé. Ils tombent une seconde fois, mais sont à nouveau guéris par des herbes qu’Hanumân va chercher avec une incroyable célérité dans l’Himâlaya. Râma et Râvana finissent par se trouver face à face. Les flèches destructrices de Râma semblent tout d’abord avoir trouvé un adversaire aussi merveilleux qu’elles :

La flèche vola droit au but et du corps du géant détacha, de son acier tranchant, la tête monstrueuse. Le triple monde put bien voir la tête disjointe ornée d’or. Mais quand les regards la fixèrent, une autre vite prit sa place⁷⁰.

Sur le conseil de Mâtali, Râma, las de ces vains efforts, lance une flèche “dont le feu est allumé par le Seigneur Tout-Puissant” et qui transperce le cœur du géant, l’étendant sans vie à ses pieds. On envoie Hanumân informer Sîtâ de la mort de son ravisseur et, quelques heures plus tard, elle est, dans une litière, renvoyée avec tous les égards par Vibhîshana, frère et successeur de Râvana. Râma fait ouvrir la litière, afin que les singes puissent voir son épouse, et leur dit :

Le gardien d’une femme, ce n’est point sa demeure, ni un haut mur, ni une tour bien clôturée : sa conduite, voilà sa meilleure défense, et non le prince et sa magnificence⁷¹.

Ce discours sème la terreur dans les cœurs de tous alentour et Sîtâ, pour sa part, a presque le cœur brisé, lorsqu’au lieu du chaleureux et amoureux accueil qu’elle attendait, elle s’entend dire froidement :

Femme, ma tâche est accomplie, j’ai conquis l’enjeu du combat. Si ma reine me fut ravie, ce bras a bien vengé l’offense et, dans la bataille, a lavé la tache faite à mon honneur.

[...] Ce n’est pas mon amour pour toi qui fit à mon armée traverser l’océan [...]. Si j’ai livré bataille, c’est pour venger l’honneur et les lois offensés. Mon amour pour toi a cessé : sur ton nom en effet s’étendent la sombre tache de la faute et

la souillure de la honte ; tu m'es odieuse, comme la lumière dont l'éclat frappe des yeux blessés. Tu as le monde devant toi ; va, pars où tu veux, sans moi.

[...] Râvana, t'emportant dans les cieux, posa sur toi ses yeux impurs, t'entoura la taille de ses bras, te pressa captive sur son sein et te garda en son pouvoir, prisonnière parmi ses femmes⁷².

A ces mots cruels et qu'elle n'attendait pas, Sîtâ lance un appel des plus pathétique, dans lequel elle clame haut et fort son innocence ; mais son époux ne manifestant aucun signe d'attendrissement, elle forme le vœu de mourir, ou de prouver son innocence en subissant l'ordalie, si bien qu'elle ordonne à Lakshmana de préparer le bûcher funéraire :

Je ne peux vivre en supportant le poids de cette honte, triste et désespérée. Que les flammes mettent un terme à mes tourments et soient mes plus sûres alliées⁷³.

Lakshmana remplit ce triste office et, lorsque tout est prêt, elle en fait le tour et s'adresse à Agni avant de s'y jeter :

Comme ce cœur aimant, guidé par la vertu, du fils de Raghu jamais ne s'écarta, Agni, témoin universel, préserve mon corps sur le bûcher ; entends-moi, soutiens-moi, car le fils de Raghu⁷⁴ sur Sîtâ, sans raison, fait peser tout le poids de cette accusation⁷⁵.

C'est ainsi qu'elle invoque Agni pour proclamer son innocence ; puis elle pénètre dans le feu. Les dieux du ciel, alors, descendent dans leur gloire et disent à Râma :

Peux-tu, Maître de tout, peux-tu, Créateur des trois mondes, laisser ton épouse affronter le feu et livrer son corps au bûcher ? Ne reconnais-tu point, ô Sagesse suprême, ta céleste nature ?⁷⁶

Râma confesse humblement qu'il n'est qu'un mortel ; Brahmâ tente de l'éclairer en lui assurant qu'il est Vishnu, incarné pour tuer Râvana, et que Sîtâ, que sa cruelle conduite a conduite au bûcher, n'est autre que Lakshmî, sa céleste épouse. Pour confirmer ses dires, Agni apparaît dans le feu et, prenant Sîtâ par la main, la conduit à son mari, auquel il déclare qu'elle est pure et vierge de toute souillure. Râma la reçoit avec la plus grande joie et déclare qu'il était, depuis le début, certain de son innocence, mais que, comme d'autres auraient pu en douter, il voulait lui faire subir l'ordalie⁷⁷.

Dasharatha, père de Râma, descend maintenant du ciel et lui révèle que même de cet heureux séjour il assistait avec tristesse aux tourments de son fils bien-aimé. Ensuite paraît Indra qui, à la demande de Râma, ramène à la vie les nombreux Vânara qui ont péri pour défendre sa cause. Puis d'autres dieux remercient Râma du soulagement que leur a procuré la mort de Râvana. Ces félicitations terminées, Râma, Sîtâ et Lakshmana montent dans un char magique prêté par Vibhîshana, et grâce auquel, en un seul jour, ils voyagent de Lankâ jusqu'à leur propre cité. Alors qu'ils s'en rapprochent, ils envoient Hanumân informer Bhârata de leur retour, et la joie que cette nouvelle procure au loyal Bhârata, ainsi qu'à tous les citoyens, est indescriptible. Râma exerce rapidement la royauté et le peuple jouit d'une prospérité sans égal :

Dix mille ans Ayodhyâ, sous la loi de Râma connut paix et repos. Nulle veuve ne pleura le meurtre de l'époux, nulle demeure ne connut la ruine. Sur le pays, nulle tempête : bergers, troupeaux multiplièrent, la terre dispensa ses doux fruits. Nulle moisson perdue, nul enfant disparu. Nul ne connut l'envie, ni maladie, ni crime, tant cette époque fut heureuse et paisible⁷⁸.

Mais cette situation de bonheur universel ne dure pas éternellement. Certains, dans la cité, émettent des doutes quant à la pureté de leur reine, qui finissent par parvenir aux oreilles de Râma ; celui-ci, profitant du désir de Sîtâ de regagner un ermitage, lui laisse mener une vie ascétique. Quand ses deux fils jumeaux, venus au monde dans la forêt, arrivent à l'âge requis, elle les envoie à la cour de leur père. En les voyant, le roi

éprouve la profonde injustice commise envers leur mère et décide de la rétablir à tout prix dans son titre de reine. A son arrivée, il lui demande de proclamer son innocence devant toute la cour assemblée ; mais Sîtâ elle-même ne peut le supporter. Elle demande à la terre qui l'a fait naître de lui donner refuge ; la terre s'ouvre alors et la reçoit en son sein. Dès lors, Râma est fatigué de vivre et le Temps vient lui dire que sa tâche est finie. Le bon roi, se rendant sur les rives du fleuve sacré, y abandonne son corps pour rejoindre sa demeure céleste.

Pour un très grand nombre d'hindous, Râma n'est pas simplement le roi d'Ayodhyâ, dont l'histoire est racontée de façon si touchante dans le Râmâyana, ni uniquement le bienfaiteur des dieux, qui a tué leur ennemi Râvana, mais leur sauveur et leur ami. Quand on emporte les morts au bord de la rivière afin de les brûler, ses amis répètent en pleurant : "Râma, Râma, Satya Nâma", c'est-à-dire "Râma, Râma, le vrai nom". Cela est probablement dû au fait que, de son vivant, son pouvoir d'intercession en faveur des morts était grand ; et sa bonté et sa sollicitude envers ses fidèles étaient de nature à susciter la confiance des humains. Il a, dit-on, emmené tous les habitants de sa ville bien-aimée, Ayodhyâ, dans le paradis de Brahmâ, sans qu'ils subissent la mort. C'est grâce à son intercession que les espions de Râvana ont été sauvés et que les troupes de Vânara tombées dans la bataille ont été ramenées à la vie. C'est lui aussi qui a conjuré son père Dasharatha de revenir sur la malédiction lancée contre Kaikeyî, la mère de Bhârata, dont la cruauté avait entraîné l'exil de Râma.

8. KRISHNA

"Il s'agit, dit le Pr Goldstücker⁷⁹, de la plus intéressante incarnation de Vishnu, autant par l'occasion qu'elle nous offre de suivre, au cours de l'antiquité hindoue, la transformation progressive des héros mortels en représentants d'un dieu et par le nombre des légendes qui lui sont associées, que par l'influence qu'elle a exercée sur le culte vishnouite. Dans le *Mahâbhârata*, Krishna — nom qui signifie littéralement le *noir*, le *sombre* - est parfois représenté en train de rendre hommage à Shiva et par là même de reconnaître sa propre infériorité face à ce dieu, ou de recommander le culte d'Umâ, compagne de Shiva, et de recevoir les bienfaits de ces deux divinités. Il revêt, dans certains passages, le simple caractère d'un héros doué de pouvoirs extraordinaires et, dans d'autres, sa nature divine se trouve même contestée ou déniée par ses adversaires, ces derniers étant en fin de compte punis pour leur incroyance. En tant

qu'intime allié d'Arjuna, il revendique le rang de divinité suprême ; mais il existe encore d'autres passages, dans le *Mahàbhârata*, où, Shiva exprimant la même revendication, l'on tente de trouver un compromis à cette rivalité en faisant d'eux un seul et même dieu. En outre, dans cette épopée, Krishna est parfois reconnu ne représenter qu'une très petite part — 'portion d'une portion', y est-il dit — de l'essence divine de Vishnu. Dans le *Mahàbhârata* donc, lequel garde également le silence sur de nombreux épisodes de la vie de Krishna rapportés en détails dans les *Purâna*, le culte de Vishnu incarné en Krishna était loin d'être aussi généralement admis ni établi qu'il l'est actuellement dans nombre de *Purâna* de la secte vishnouite ; il n'existait pas non plus, dans la représentation d'un *avatâra* en la personne de Krishna, la continuité que l'on peut déceler dans les œuvres postérieures."

Le *Prem Sâgar*, version hindi du *Bhâgavata Purâna*, présente ainsi l'objet de cette incarnation. Un roi de Mathurâ, Ugrasena, avait une femme belle, mais stérile. Alors qu'elle se promenait dans la forêt, elle perdit ses compagnes ; elle se trouvait donc seule, quand un démon, amoureux d'elle, revêtit les traits de son mari. Un fils, Kamsa, naquit de leur union. Tout enfant déjà, Kamsa manifestait les plus cruelles dispositions — son grand plaisir était de capturer les enfants et de les tuer et il fut, une fois grand, une source de chagrin pour son père, sa famille et son pays. Il conseilla à son père d'abandonner le culte de Râma, le dieu de sa race, et de n'honorer en secret que le seul Mahâdeva (Shiva). "Râma est mon seigneur, lui répondit son père avec tristesse, celui qui dissipe mes peines ; si je ne lui voue plus de culte, comment moi, un pécheur, pourrai-je traverser l'océan de la vie ?" A ces mots, Kamsa détrôna son père et, usurpant sa place, proclama dans tout son empire un édit qui interdisait le culte de Râma, mais imposait aux hommes de révéler Shiva ; et son autorité devint à la longue si difficile à supporter, que la Terre, revêtant la forme d'une vache, vint voir Indra et se plaignit de tout cela en ces termes : "Des esprits diaboliques ont entrepris de grands crimes en ce monde qu'ont quitté, effrayées, Justice et Religion ; si vous le permettez, moi-même, quittant le monde, je descendrai dans les domaines inférieurs". Indra entendit ces paroles et se rendit, avec les autres dieux, auprès de Brahmâ, afin de voir quel remède apporter. Brahmâ les conduisit à Shiva qui, à son tour, les mena à Vishnu.



KRISHNA

Lui rappelant de quelle manière il a délivré les dieux lors de ses précédentes manifestations, ils le poussent à se faire une nouvelle fois homme pour la destruction de Kamsa. Les dieux et les déesses, ravis de trouver là un secours assuré, lui promettent de quitter leurs célestes demeures afin de l'accompagner durant son séjour sur terre. Vishnu lui-même décide que l'accompagneront Lakshmana, son frère et loyal et fidèle compagnon lors de son incarnation en Râma, Bhârata et Shatrughna, et que Sîtâ sera sa femme sous le nom de Rukminî.

Le *Vishnu Purâna*, d'où sont tirées la plupart des légendes suivantes, rapporte la réponse de Vishnu d'une manière quelque peu différente. Krishna était l'incarnation de "la portion d'une portion de l'être suprême". Comme on le priait de s'incarner, Vishnu, "suprême seigneur, s'arracha deux cheveux, l'un noir et l'autre blanc, et déclara aux dieux : 'Ces cheveux que voici descendront sur la terre et la soulageront du poids de sa détresse !'" Le cheveu blanc devint Balarâma, le noir devint Krishna. "Les Asura seront tous détruits. Mon cheveu noir s'incarnera dans la huitième conception de Devakî, l'épouse de Vâsudeva, semblable à une déesse, et il tuera Kamsa, qui est le démon Kâlanemi."⁸⁰

Lorsque Vâsudeva et son épouse Devakî furent emportés sur un char par le roi Kamsa, "une voix grave et forte comme le tonnerre s'éleva à l'adresse de Kamsa : 'Fou que tu es ! le huitième enfant de celle que tu

transportes ici t'enlèvera la vie !” Kamsa tira alors son sabre et s'apprêtait à tuer Devakî, quand Vâsudeva dit en s'interposant : “Ne tue pas Devakî, ô grand guerrier ! Épargne sa vie et je t'abandonnerai tous les enfants qu'elle mettra au monde”. Cette promesse calma Kamsa, qui épargna la jeune femme, mais placa, pour prévenir toute erreur, un garde jour et nuit devant ses appartements ; et chaque enfant, à sa naissance, lui fut donné pour être exécuté.

Kamsa croyait avoir détruit les enfants de Devakî, mais tel n'était pas le cas. Les enfants qu'on lui apportait étaient ceux d'Hiranyakashipu, que Vishnu tua sous l'apparence de l'homme-lion, amenés des enfers par Yoganindra, “la grande énergie illusoire de Vishnu”, et placés dans le sein de Devakî de façon à tromper le cruel Kamsa. Vishnu dit à cette déesse : “Va, Nidra (le Sommeil), aux enfers, et ramènes-en, sur mon ordre, six princes tour à tour, pour qu'ils soient conçus de Devakî. Quand Kamsa les aura mis à mort, le septième être qu'elle concevra sera constitué d'une part de Shesha (le dieu-serpent), qui lui-même participe de moi ; cet être, tu le transféreras avant le terme à Rohinî, autre épouse de Vâsudeva, qui réside à Gokula”. Cet enfant devait être Balarâma. “Officiellement Devakî perdra son enfant. Je m'incarnerai moi-même dans sa huitième conception ; quant à toi, tu prendras l'aspect de l'enfant que porte Yashoda, la femme d'un vacher nommé Nanda. Je naîtrai la nuit du huitième jour de la quinzaine sombre du mois de Nabhas, et toi le neuvième jour. Poussé et soutenu par mon pouvoir, Vâsudeva me portera au lit de Yashoda, et toi à celui de Devakî. Kamsa te saisira pour te fracasser contre une pierre ; mais, réfugiée au ciel, tu y rencontreras Indra, qui te rendra hommage par respect envers moi.”

Quand Devakî met au monde son huitième enfant, Vâsudeva le prend et, trompant la vigilance des gardes, traverse en hâte la cité, suivi par le serpent Shesha. Il atteint la rivière Yamunâ, qu'il est obligé de passer, habituellement large et profonde ; mais elle l'assiste dans sa fuite : ses eaux n'atteignent que ses genoux. Au moment même où il arrive chez Nanda, Yashoda vient d'accoucher ; Vâsudeva s'empare de sa fille, laisse à sa place le fils de Devakî et retourne dans sa résidence surveillée, où il parvient à rentrer sans attirer l'attention. On entend peu après les cris d'un nouveau-né, et les gardes préviennent immédiatement Kamsa, lequel, faisant irruption dans la chambre, saisit l'enfant, qu'il jette contre une pierre. Mais le destin est trop fort pour lui. Dès que l'enfant touche le sol, “elle s'élève dans le ciel et, prenant l'aspect d'un géant doté de huit bras, chacun tenant une arme redoutable, elle éclate de rire et dit à

Kamsa : ‘Pourquoi m’as-tu jetée à terre ? Il est né celui qui te tuera, le tout-puissant parmi les dieux, qui fut jadis ton destructeur.’” Cette dernière phrase fait référence, ainsi que l’enseignent d’autres *Purâna*, au fait que Kamsa n’était autre que Kâlanemi, que Vishnu avait tué lors de son incarnation en Râma.

Fort alarmé par l’échec inattendu de ses plans, Kamsa rassemble ses amis, auxquels il s’adresse en ces termes : “Les vils et méprisables habitants du ciel complotent activement contre ma vie ; ils craignent ma vaillance, mais je ne me soucie pas d’eux. N’ai-je pas vu le roi des dieux, risqué dans la bataille, recevoir mes traits dans le dos, et non bravement de face ? J’ai bien désormais l’intention d’humilier encore plus ces dieux malveillants, sans scrupules. Que tout homme connu pour sa libéralité (pour ses dons aux dieux et aux brahmanes), tout homme remarquable par ses sacrifices soit par conséquent mis à mort, et qu’ainsi les dieux soient privés de leurs moyens de subsistance. La déesse née de Devakî m’a informé qu’il revit, celui qui fut ma mort dans une précédente existence. Que l’on recherche donc activement tous les jeunes enfants sur la terre, que tout garçon montrant une vigueur inhabituelle soit exécuté sans pitié”. Comme il ne redoutait plus rien d’eux, il libéra peu après Vâsudeva et Devakî du lieu où ils étaient reclus et, par crainte de rencontrer son grand ennemi, se retira au plus profond de son palais.

Une fois qu’il eut recouvré sa liberté, Vâsudeva se mit immédiatement à la recherche de Nanda, qui bien sûr n’était pas au courant de l’échange des enfants. Après l’avoir félicité pour la naissance de son fils, Vâsudeva l’informa de son intention de retourner chez lui, vu qu’il avait payé les taxes et que par conséquent rien ne le retenait dans la cité. Il redoutait que les espions de Kamsa ne remarquent les qualités particulières de l’enfant et ne le tuent, conformément à l’ordre de Kamsa. Il prit dans le même temps son autre enfant né de Rohinî (Balarâma) et le confia aux bons soins de Nanda pour qu’il l’élève comme son propre fils. Ainsi, de même que Râma et Lakshmana avaient été des compagnons inséparables lors de la précédente incarnation, de même Krishna et Balarâma furent intimement liés dans la suivante.

Le vacher Nanda et sa famille se trouvaient depuis peu à Gokula quand des efforts furent déployés pour supprimer l’enfant Krishna. Une démonsse appelée Pûtânâ, dont le lait provoquait, chez un nourrisson, une mort immédiate, vint la nuit, prit l’enfant dans ses bras et lui donna le sein. Krishna le saisit de ses deux mains et téta avec une telle violence, que cette femme hideuse hurla de douleur et tomba raide morte,

totallement disloquée. A ses cris, les villageois se précipitèrent dans la maison pour voir de quoi il retournait. Yashoda agita l'extrémité d'une queue de vache au-dessus de Krishna, tandis que Nanda lui mettait sur la tête de la bouse de vache séchée et, lui attachant une amulette au bras, suppliait Vishnu de protéger l'enfant.



KRISHNA TUANT BAKĀSURA

A son enfance sont liées de nombreuses légendes, qui nous révèlent ses pouvoirs merveilleux. Encore tout petit, il était un jour étendu sous le chariot de Nanda et pleurait, réclamant le sein ; comme sa mère ne se pressait pas, il fit sauter le chariot d'un coup de pied, au grand étonnement de ceux qui étaient là. Balarâma et lui s'amusaient avec les veaux et les faisaient souffrir, au point que Yashoda s'en irrita et, pour prévenir une récurrence, attacha Krishna à un lourd mortier de bois dans lequel on pilait le grain, avant de poursuivre son ouvrage. Dans ses efforts pour se libérer, Krishna traîna le mortier jusqu'à ce qu'il se trouve coincé entre deux arbres *arjuna*, qui furent déracinés d'une puissante traction. Frappés de voir des arbres tomber en l'absence de tempête, les habitants pensèrent que ce lieu devait être néfaste et se retirèrent à Vrindâvana. Le *Bhâgavata* dit que ces arbres étaient deux fils de Kuvera, dieu des richesses, ainsi métamorphosés du fait d'une malédiction lancée par le sage Nârada, et que Krishna avait accompli cet exploit afin de les en délivrer. Krishna et Balarâma, "gardiens du monde, gardèrent les

troupeaux dans les étables de Vrindâvana” jusqu’à l’âge de sept ans, années durant lesquelles, si l’on en croit le *Bhâgavata Purâna*, les deux garçons se livrèrent à force enfantillages : voler du beurre chez les vachers voisins semble avoir constitué leur passe-temps favori.

Le *Bhâgavata Purâna* contient également des légendes concernant les efforts faits par Kamsa pour se débarrasser de son redoutable ennemi. Il envoya un jour un démon, qui espérait le surprendre alors qu’il errait dans les bois avec son troupeau ; mais l’enfant le reconnut sous son déguisement, le saisit par un pied et le fit tourner au-dessus de sa tête, avant de le lancer si violemment à terre, qu’il mourut sur-le-champ. Le lendemain, un autre démon, sous la forme d’une énorme grue, saisit Krishna avec son bec ; mais Krishna devint si chaud, que la grue le lâcha aussitôt : il écrasa alors son bec sous son pied. Un autre vint encore, sous la forme d’un grand serpent, qui avala Krishna et ses compagnons avec leurs bêtes ; mais à peine Krishna se trouva-t-il dans le ventre du reptile, qu’il enfla et fit éclater sa prison. Mais Krishna ne passait pas son temps à se défendre ; il faisait aussi du bien à ses compagnons. Le jour où Brahmâ vola des veaux, enlevant du même coup les enfants qui les surveillaient, il créa d’autres veaux et de nouveaux garçons, de sorte que les gardiens ne soupçonnèrent jamais le vol.

Nous revenons maintenant au récit du *Vishnu Purâna*. La rivière Yamunâ abritait le serpent Kaliya, qui faisait bouillonner ses eaux du feu de ses passions, si bien que, sur ses rives, les arbres étaient brûlés par ses vapeurs et que la chaleur tuait tous les oiseaux. Voyant à quel point cette situation incommodait ses amis de Vrindâvana, Krishna plongea dans la rivière, jetant la consternation parmi les vachers, puis, ayant défié le serpent en combat singulier, était sur le point de le tuer quand, se laissant fléchir par ses femelles, il le laissa partir, à condition qu’il quitte la Yamunâ avec toute sa famille pour aller habiter dans la mer.

Krishna voulut un jour s’opposer à Indra. Voyant les *gopa* (vachers) se préparer à honorer le dispensateur de la pluie, il les dissuada de le faire et leur conseilla plutôt de rendre un culte à la montagne qui procurait leur nourriture à leurs troupeaux, ainsi qu’à ces derniers, qui leur donnaient du lait. Agissant selon son conseil, ils présentèrent à la montagne “des caillés, du lait, de la viande”. C’était un simple stratagème utilisé par Krishna pour détourner à son profit le culte d’Indra. “Au sommet de la montagne apparut en effet Krishna, qui dit : ‘Je suis la montagne’ et prit la plus grande part de la nourriture présentée par les *gopa*, tandis qu’il gravissait avec eux la colline sous sa propre apparence, se rendant un

culte à soi-même.” Après leur avoir promis force bienfaits, Krishna, personnification de la montagne, s'évanouit. Enflammé de colère par le manque de respect de Nanda et de ses compagnons, Indra envoya des pluies torrentielles pour les détruire, eux et leurs troupeaux ; mais Krishna, soulevant d'une main le mont Govardhana, en fit un parapluie et protégea ainsi ses amis de la tempête durant sept jours et sept nuits. Puis Indra vint voir Krishna et le félicita pour ce qu'il avait fait ; quant à son épouse Indrânî, elle pria Krishna de devenir l'ami de leur fils Arjuna.



KRISHNA SOULEVANT LE MONT GOVARDDHANA

Krishna ne limita nullement son attention aux désirs des vachers parmi lesquels il passa les premiers temps de sa vie. Satrajit, un adorateur du Soleil qui avait reçu de son seigneur un joyau magnifique du nom de Shyâmantaka, rendit un jour visite à Krishna dans la ville de Dvârakâ⁸¹, paré de ce bijou qui brillait d'un tel éclat, que les habitants crurent voir le Soleil en personne. C'était une pierre merveilleuse : celui qui la possédait recevait grâce à elle "huit chargements d'or quotidiens et était libéré de toute crainte des mauvais présages, des bêtes sauvages, du feu, des voleurs et de la famine" ; mais à sa possession se trouvait attachée une étrange condition : "bien qu'elle fût une source inépuisable de bien pour un être vertueux, elle causait la mort de l'homme mauvais qui la portait". Pensant qu'en apprenant l'excellence de la gemme Krishna

pourrait désirer la garder, Satrajit la donna à son frère Prasena. Alors que celui-ci chassait, portant sur lui la pierre, il fut tué par un lion. Jâmbavânta, roi des ours, voyant la pierre dans la gueule du lion, le tua et s'empara du joyau. Comme, contrairement à ce qu'ils attendaient, Prasena ne revenait pas, les Yâdava, lignée à laquelle appartenait Krishna, commencèrent à croire que ce dernier l'avait tué. Pour les convaincre de son innocence, Krishna prit avec lui plusieurs de ses frères et suivit les traces du cheval monté par Prasena jusqu'à l'endroit où le lion avait tué son cavalier, si bien qu'il fut lavé de tout soupçon. Il suivit ensuite Jâmbavânta dans son antre où, voyant le prince des ours Sukumâra jouer avec la pierre, il combattit le roi son père durant vingt et un jours. Comme on ne recevait aucune nouvelle de lui à Dvârakâ, ses amis conclurent qu'il avait dû perdre la vie ; mais la nourriture et l'eau offertes durant ses funérailles le soutinrent dans ce conflit prolongé et lui permirent de vaincre Jâmbavânta, qui lui donna pour épouse sa fille Jâmbavântî. Il retourna chez lui en triomphateur, portant la pierre qu'il rendit à Satrajit, dont il reçut la fille Satyabhâma. Après avoir causé plusieurs autres conflits, cette pierre fut finalement donnée à un bon roi, Akrûra. Quand on l'offrit à Krishna, celui-ci confessa que ses seize mille épouses constituaient un obstacle à sa possession, mais également que son épouse Satyabhâma ne se soumettrait pas aux conditions imposées à qui la détenait.



RÂDHÂ ADORANT KRISHNA SOUS LES TRAITES DE KÂLÎ

On représente les *gopî* (les femmes des vachers) comme étant follement amoureuses de Krishna. Alors qu’il jouait de la flûte avec Balarâma, elles vinrent danser avec eux ; mais comme toutes ne pouvaient tenir la main de Krishna en dansant, il se multiplia en autant de formes qu’il se trouvait de femmes, chacune d’entre elles croyant tenir la main du vrai Krishna⁸². Il regardait un jour les *gopî* qui allaient se baigner dans la Yamunâ et, leur ayant dérobé leurs vêtements, s’assit dans un arbre et refusa de les leur rendre tant que chacune ne viendrait pas, suppliante et les mains levées, pour les récupérer. Le *Bhâgavata* nous enseigne que ces femmes, bien que poussées par la passion à rechercher Krishna, obtinrent de lui l’émancipation finale du péché. “De quelque manière qu’un homme l’adore, il obtiendra la délivrance. Certains le connaissaient et le recherchaient comme fils, d’autres comme ami, d’autres comme ennemi, d’autres enfin comme amant, mais pour finir, tous obtinrent la bénédiction de la délivrance et de l’émancipation.”

Parmi toutes ces femmes, la favorite de Krishna était Râdhâ, femme d’Ayanaghosha. Sa belle-sœur mit son frère au courant des infidélités de son épouse, et Râdhâ redoutait que son époux ne la mette à mort. Mais quand elle fit part de ses craintes à son amant, il n’eut pas de mal à la rassurer. Il lui dit que, quand son mari arriverait, il se métamorphoserait en Kâlî, si bien qu’au lieu de la trouver en compagnie de son amant, il la verrait en train d’adorer une déesse. Son mari, donc, passant par là peu après, vit Râdhâ se prosterner et se joignit à elle pour adorer Krishna, qu’il prenait pour Kâlî. Le nom de Râdhâ est toujours associé à celui de Krishna dans les hymnes, les chants, les prières, les images ; et, tandis qu’on a oublié les épouses du dieu, on rend toujours un culte à Râdhâ en même temps qu’à son amant.

Un jour où Krishna dansait avec ces femmes, un démon nommé Arishta l’attaqua sauvagement sous la forme d’un taureau furieux. Krishna attendit calmement qu’il approche, puis, le saisissant comme l’aurait fait un caïman, il le tint par les cornes, tandis qu’il lui pressait les flancs de ses genoux ; il lui tordit ensuite le cou comme s’il s’était agi d’un linge mouillé et lui arracha les cornes, avec lesquelles il le battit à mort.

Au bout de quelques années, Kamsa fut informé de l’existence de Krishna et, comme nous l’avons noté plus haut, envoya divers démons le tuer ; mais, devant l’échec de toutes ces tentatives, le roi élaborâ un vaste projet grâce auquel il espérait bien se défaire lui-même de son redoutable ennemi. Il envoya par conséquent Akrûra, l’un des rares hommes de bien

de son royaume, avec une invitation des plus polies, à l'adresse de Krishna et de Balarâma, à lui rendre visite dans sa capitale afin d'assister à des jeux athlétiques ; dans l'espoir qu'ils ne se tiendraient pas sur leur garde et constitueraient de ce fait une proie facile, il ordonna au démon Keshin de les attaquer sur la route sous la forme d'un cheval. Mais Krishna est un adversaire trop puissant pour lui ; il affronte le cheval et, intrépide, lui enfonce la main dans la bouche, ce qui le fait gonfler et éclater. C'est de là que Krishna tire l'un de ses nombreux noms, Keshava, celui qui a tué Keshin.

Ayant fait part à Krishna des mauvaises intentions de Kamsa, Akrûra est grandement encouragé par l'assurance que, sous trois jours, c'en sera fini de Kamsa et de ses partisans. Il prend congé de ses hôtes quand ils approchent de la cité de Mathurâ. Habillés en pauvres paysans, ils entrent sans escorte dans la ville, où ils rencontrent un blanchisseur de Kamsa au travail ; ils commencent par l'importuner en jetant son linge sur le sol, puis, lorsqu'il s'en prend à eux, le tuent et revêtent les effets de Kamsa. A la vue des jeunes gens vêtus de couleurs gaies, forts et bien de leurs personnes, un vendeur de fleurs leur fait don de sa plus belle marchandise ; pour le remercier de sa générosité, Krishna lui dispense de riches bénédictions pour cette vie et lui promet le paradis après la mort. Ils rencontrent ensuite Kubjâ, une fille difforme, qui porte au palais des onguents et des parfums dont, à sa demande, elle donne une partie à Krishna. En récompense de sa bonté, elle retrouve un corps bien fait, Krishna lui donne la beauté, et elle invite chez elle les deux frères.

Les épreuves furent fixées au lendemain. Les listes furent dressées, les trompettes sonnèrent et l'on confia à deux terribles lutteurs le soin de tuer Krishna et son frère, loyalement ou non ; en cas d'échec, il se trouvait un éléphant prêt à les piétiner. Or lutteurs et éléphant furent eux-mêmes mis à mort. Voyant son beau plan évidemment déjoué, le roi perdit son calme et appela ses gardes pour qu'ils exécutent les jeunes gens ; mais au lieu de cela, ce fut Krishna qui s'élança et qui tua le roi en plein milieu de l'assemblée. Puis, tombant aux pieds de son père et de sa mère, Vâsudeva et Devakî, il plaça sur le trône Ugrasena, père de Kamsa, et partit avec son frère s'installer à Mathurâ.

Krishna rendit d'éminents services à la population de Mathurâ, car, peu après son arrivée, Jarâsandha, beau-frère de Kamsa, les attaqua et fut battu dix-huit fois par sa bravoure. Le peuple était au bord de l'épuisement, du fait de ces luttes incessantes, quand apparut un nouvel ennemi en la personne de Kâlayavana, roi des Yavana⁸³, désireux de

tester leur force contre les Yâdava⁸⁴ conduits par Krishna. Pensant que le peuple ne pourrait soutenir une bataille contre deux ennemis à la fois, Krishna fournit une nouvelle cité, si puissamment pourvue que des femmes pouvaient la défendre, et y conduisit les habitants de Mathurâ. Dès qu'il les eut mis en sécurité, il s'avança seul et sans armes et attira l'attention du roi des Yavana, dont l'armée encerclait toujours la cité. Voyant le roi le suivre, Krishna pénétra dans une caverne et s'y cacha ; voyant un homme étendu à l'entrée, le roi pensa qu'il s'agissait de Krishna et le frappa du pied, mais fut immédiatement transformé en un tas de cendres. Voici le secret de sa destruction : un homme, du nom de Muchukunda, avait reçu des dieux le pouvoir de dormir très longtemps, avec cette clause que quiconque le réveillerait serait immédiatement consumé par le feu émanant de sa personne. Le roi des Yavana, qui lui avait donné un coup sans le savoir, reçut la punition de son ignorance. Krishna, quant à lui, s'échappa et s'empara de l'année et des trésors laissés sans possesseur.

Krishna s'éprit, parmi bien d'autres femmes, de Rukminî, fille de Bhîshmaka, le roi de Vidharbha (Berâr) ; mais il était haï de son frère Rukmin qui, suivant le conseil de Jarâsandha, refusa son consentement, pour promettre sa sœur à Shishupâla. Ce Shishupâla n'était autre qu'Hiranyakashipu et Râvana, que Vishnu avait tués lors de précédentes incarnations. Mais la veille du mariage, Krishna enleva Rukminî, laissant Balarâma et ses amis prendre soin d'eux-mêmes ; quand Rukmin se lança à sa poursuite avec une immense armée, Krishna n'eut aucun mal à anéantir ses compagnons, et aurait également tué son beau-frère sans l'intervention de Rukminî. Cette Rukminî n'était autre que Lakshmî,, Sîtâ et autres femmes qui, dans ses précédentes incarnations, avaient eu avec lui les mêmes relations.

Peu après cet événement, Indra rend visite à Krishna pour s'assurer de sa solidarité et de son soutien contre Nâraka, roi des Pragyotisha, qui inflige toutes sortes de maux à la création entière. "Il enlève les jeunes filles appartenant aux dieux, aux saints, aux démons et aux rois, et les enferme dans son palais. Il a volé le parasol de Varuna et les célestes boucles aux pendants de nectar de ma mère Aditî, et désormais réclame mon éléphant." Krishna consent sur-le-champ à l'aider, s'avance à la rencontre du roi, bat ses troupes, tue Nâraka et récupère les bien volés, dont la restitution lui vaut les remerciements de leurs propriétaires. Dans l'appartement des femmes, il trouve seize mille et cent jeunes filles et "au moment propice, reçut leur main à toutes, selon le rituel, dans des

demeures séparées. Seize mille et cent leur nombre, et en autant de formes se multiplia l'ennemi de Madhu, si bien que chacune d'elles pensait être épousée par l'unique Krishna, alors qu'il habitait séparément, chez elles, avec chacune de ses épouses. C'est d'Umâ, l'épouse de Shiva, qu'il reçut toutes ces femmes”.

Il y eut un jour un grave conflit entre Krishna et Shiva. Aniruddha, petit-fils de Krishna⁸⁵, aimait Usha, une fille de Bâna, pieux adorateur de Shiva, à laquelle il rendait visite en secret. Surpris par la garde de Bâna, le prince fut emprisonné et, comme le roi ne voulait pas le relâcher, Krishna l'attaqua. Mais Shiva et son fils Kârttikeya combattirent pour Bâna. Après un sévère assaut, comme Shiva, assis sur son char, récupérait de sa fatigue et que Kârttikeya avait quitté le champ de bataille, Krishna, las d'user d'armes ordinaires, fit voler son disque merveilleux qui ne manquait jamais d'obéir à ses vœux et coupa les cent bras de Bâna. Il était sur le point de le lancer une seconde fois, quand Shiva intervint et plaida pour la vie de son ami ; Krishna lui dit alors, accédant à sa demande : “Tu es capable de comprendre que tu n'es pas distinct de moi ; ce que je suis, tu l'es”.

Alors que Krishna marchait contre Sonatipura, la ville où était détenu son petit-fils, comme nous l'avons vu plus haut, il fit la rencontre d'un étrange ennemi. La Fièvre, émanation de Maheshvara (Shiva), qui avait trois pieds et trois têtes, luttait avec acharnement contre Krishna pour défendre Bâna. Bâladeva (Balarâma), sur lequel furent répandues ses cendres, se trouva pris dans leur brûlante ardeur et ses paupières frissonnèrent. Mais il trouva un soulagement en enlaçant le corps de Krishna. Luttant ainsi avec l'archer divin, la Fièvre émanant de Shiva fut rapidement chassée du corps de Krishna par la Fièvre que lui-même engendrait. Apercevant le mal personnifié et vivement surpris des coups que le dieu infligeait, Brahmâ pria ce dernier d'arrêter ; l'ennemi de Madhu réfréna son ardeur et absorba en lui la Fièvre qu'il avait créée. La Fièvre rivale alors abandonna, disant à Krishna : “Ceux qui rappelleront notre combat seront exempts des maux que suscitent les fièvres”.

Krishna n'était pas sans rivaux. Un homme du nom de Paundraka prétendait qu'il était la véritable incarnation de Vishnu et que Vâsudeva (fils de Vasudeva) était un simulateur. Le roi de Bénarès fut amené à croire en ce faux Krishna et, à sa demande, envoya au vrai Krishna l'ordre de venir lui rendre hommage et d'apporter par la même occasion son disque et les autres insignes de sa fonction. Krishna n'hésita pas. Il se mit en route dès le lendemain et anéantit en un instant l'armée de son

rival ; puis, s'adressant à Paundraka lui-même : “Tu avais exprimé, par ton ambassadeur, le désir de me voir te remettre mes insignes. Je te les abandonne : voici mon disque, ma massue, et voici Garuda. Qu'ils ornent donc ton étendard”. Le disque fit son ouvrage, le rival de Krishna fut mis en pièces ; mais, comme le *râja* de Bénarès poursuivait le combat, il eut la tête coupée et celle-ci tomba dans la cité. Le peuple, dans sa détresse, fit appel à Shiva, qui en réponse envoya à son aide une féroce apparence féminine. Mais le disque, obéissant aux ordres de Krishna, la poursuivit et son rayonnement était malheureusement si intense qu'il consuma toute la ville dans laquelle elle s'était cachée.

Lorsque Krishna eut terminé son œuvre, qu'il eut anéanti démons et méchants, et spécialement Kamsa, le moment vint pour lui de retourner au ciel ; mais avant son départ, une malédiction lancée par des brahmanes en colère rendait inévitable la disparition de la race des Yâdava dont il était issu. Cette malédiction visait à venger une insulte faite par quelques jeunes Yâdava à Nârada et à d'autres *rishi* alors qu'ils pratiquaient leurs dévotions. Ces jeunes gens avaient, pour plaisanter, habillé un fils de Krishna, Sâmba, avec des vêtements de femme et, le présentant aux *rishi*, leur avaient demandé : “A quel enfant cette femme donnera-t-elle naissance ?” Les *rishi*, fort vexés, avaient répondu : “Elle mettra au monde une massue, qui écrasera la race entière des Yâdava”. Et de fait, il sortit du corps de Sâmba une massue que le roi Ugrasena ordonna de réduire en poudre et de jeter à la mer. La poussière tombée sur la plage donna des joncs, mais un petit morceau de la massue, semblable à une pointe de lance, résistait à la destruction : il fut lancé à la mer, avalé par un poisson qu'attrapa un pêcheur, et monté sur une flèche par un chasseur nommé Jara.

Un messager des dieux vint voir Krishna, lui disant que, son œuvre accomplie, il pouvait désormais regagner le ciel. Certes, il le désirait, mais, souhaitant sauver sa race de la destruction qui la menaçait, il conseilla aux Yâdava d'abandonner leur ville et de gagner Prabhâsha. Or, par un tel avis, il hâtait sans le vouloir leur fin, car, parvenus au bord de la mer, ils s'adonnèrent à la boisson et se battirent violemment entre eux, prenant comme armes les joncs issus de la poussière de la massue fatale qui venait de Sâmba. Krishna et Balarâma, qui essayaient de ramener la paix entre les combattants, ne purent que ralentir leur anéantissement ; les frères furent bientôt les deux seuls survivants de leur race. Alors qu'ils discutaient assis au bord d'une rivière, un serpent sortit de la bouche de Balarâma, le serpent Shesha, dont il était une

incarnation ; ainsi son terme était venu. Krishna, resté seul, méditait, assis, un pied sur un genou, quand le chasseur Jara, armé de la fatale flèche, passant par là, prit Krishna pour un daim et la lui décocha. C'est ainsi que sa mort fut involontairement causée par le dernier morceau de la massue maudite. Comprenant son erreur, Jara tomba aux pieds de Krishna et implora son pardon. "N'aie pas la moindre crainte. Va, chasseur, je t'accorde la faveur de mériter le ciel, la demeure des dieux." Aussitôt apparut un chariot céleste, dans lequel l'homme s'éleva vers le ciel ; et Krishna quitta son enveloppe mortelle.

Pour ce récit concernant Krishna, nous avons suivi le *Vishnu Purâna*, avec lequel s'accorde le *Bhâgavata*, même si ce dernier contient en plus de nombreuses légendes similaires à celles que nous donnons plus haut. Les auteurs de ces *Purâna* n'ont aucun doute sur sa divinité ; une bonne part de ces ouvrages est occupée par des louanges et des prières qui lui sont adressées comme au plus grand des dieux. Dans le *Mahâbhârata*, toutefois, Krishna n'est guère plus qu'un héros, excepté dans les passages dont l'origine est supposée plus tardive que le corps de l'ouvrage. Les auteurs de cette époque présentent Krishna comme un adorateur de Shiva, dont il a reçu les principaux bienfaits dont il jouit.

Voici quelques références à Krishna extraites du *Mahâbhârata*⁸⁶. "Krishna rendit alors hommage à Shiva en paroles, en esprit, en pensées et en actions." Il accompagne à ce moment-là Arjuna dans la demeure de Shiva pour lui demander des armes célestes. "J'ai reçu de Krishna le culte qui m'était dû, répond Shiva, et personne ne m'est plus cher que Krishna." Krishna, dans un hymne, loue ainsi Shiva : "Je connais de longue date Mahâdeva et ses œuvres. Car il est l'origine, le milieu et la fin de toute créature". "C'est grâce à sa dévotion pour Rudra, dit Bhîshma, que partout règne dans le monde le tout-puissant Krishna. Ce Mâdhava a durant mille années pratiqué des austérités, gagnant ainsi les faveurs de Shiva, le dieu qui dispense les bienfaits." C'est grâce à Shiva que Krishna eut un fils de Jâmbavântî ; c'est de lui qu'il reçut le disque Sudarshana, et de lui également huit bienfaits, auxquels Umâ en ajouta huit autres : parmi les huit octroyés par Shiva figuraient "cent fois cent fils", et parmi ceux d'Umâ, mille et six cents épouses. Selon Krishna, Shiva "est le plus parfait des êtres dans les trois mondes". "Comme il est le plus grand des dieux, on l'appelle Mahâdeva, car à tous les hommes, dans leurs actes, il assure une constante prospérité : recherchant leur bonheur (*shiva*), il est appelé Shiva."

La légende qui suit montrera que la croyance en la divinité de Krishna n'était nullement admise par tous à l'époque où le *Mahâbhârata* a été écrit. Quand le roi Yudhishtira offrit un sacrifice, il fut proposé que Krishna, le plus grand chef présent, reçoive les dons que l'on faisait. Shishupâla s'y opposa catégoriquement et justifia son refus par le récit des méfaits de Krishna. Celui-ci écouta un moment patiemment, mais déclara ensuite qu'il devait en finir avec son détracteur. "Je lui ai promis mon pardon pour cent offenses, dit-il. Il m'a désormais offensé plus de cent fois." Et le disque infailible fit son œuvre. Dans d'autres passages du *Mahâbhârata*, Shiva loue Krishna dans un langage aussi hyperbolique que celui dont Krishna use à son égard ; mais ce fait est si radicalement opposé à la position qu'il adopte de façon générale tout au long du poème, qu'il ne fait guère de doute que ces passages ont été introduits à l'époque où le culte de Krishna avait largement supplanté celui de Shiva.

Le *Mahâbhârata* nous présente un Krishna qui ne dédaigne pas d'utiliser la ruse, ni d'amener les autres à le faire. Un jour, au cours de la grande guerre entre les Kaurava et les Pândava, ces derniers se trouvaient en très fâcheuse posture à cause de la bravoure et de l'habileté d'un chef Kaurava, Dronâchârya. Ce chef avait un fils qu'il aimait tendrement, nommé Ashvatthama ; si l'on réussissait, pensait-on, à faire courir le bruit de sa mort, son père serait trop affligé pour combattre. Dronâchârya entendit circuler cette rumeur, mais refusa d'y prêter foi si Yudhishtira ne la confirmait pas. Le bon roi refusa tout d'abord de formuler un mensonge, mais, poussé par Krishna, il répéta : "Ashvatthama est mort" ; il désignait par là un éléphant du même nom, mais voulait que le père comprenne qu'il parlait de son fils, La ruse réussit, mais le roi, en punition de son mensonge, dut endurer la vue des enfers tout en étant conduit au ciel.

Voici, parmi les nombreux noms de Krishna, ceux qui sont le plus employés :

Gopal, "Vacher".

Gopinâth, "Seigneur des Laitières".

Mathuranâth, "Seigneur de Mathurâ".

8A. BALARÂMA

Si l'on se réfère à certains récits des incarnations de Vishnu, Balarâma est la huitième, Krishna, dans ce cas, n'étant pas appelé une incarnation, mais une apparence de la divinité elle-même ; mais selon d'autres, les

deux frères constituent ensemble la huitième incarnation, Krishna ayant été formé à partir d'un cheveu noir et Balarâma d'un cheveu blanc de Vishnu. Comme ils furent de fidèles compagnons durant leur séjour sur terre, bien des exploits auxquels participa Balarâma ont déjà été racontés à propos de Krishna. Quelques légendes, cependant, se rapportent principalement à Balarâma⁸⁷.



BALARAMA

Balarâma est une incarnation du serpent Shesha⁸⁸, lui-même partie de Vishnu, et se trouve donc être “portion d’une portion” de cette divinité. Lorsque les dieux en détresse firent appel à lui pour qu’il les sauve de l’opresseur Kamsa, Vishnu, un an avant sa propre naissance, transféra, par l’intermédiaire de Yoganindra, l’embryon de Balarâma, de Devakî à Rohinî, une autre épouse de Vâsudeva résidant à Gokula ; il voulait le sauver du cruel courroux de Kamsa, qui avait ordonné de tuer les enfants de Devakî au fur et à mesure qu’ils naîtraient. Aux environs d’un an, cet enfant fut confié à la garde du vacher Nanda et de son épouse Yashoda, les parents putatifs de Krishna, si bien que les deux garçons purent être élevés ensemble, Vâsudeva, la nuit où naquit Krishna, l’ayant porté dans la demeure de Nanda et mis à la place de leur fille.

Krishna seul l'emportait sur Balarâma pour la possession de pouvoirs merveilleux. Un jour qu'il se trouvait dans une forêt avec de jeunes vachers, ses compagnons lui demandèrent de secouer quelques arbres fruitiers appartenant au démon Dhenuka, afin d'en déguster les fruits. Alors qu'il était en train de satisfaire à leur demande, le démon apparut sous l'aspect d'un âne monstrueux. Comme il tentait de frapper Balarâma de ses sabots, le héros le saisit par les pattes postérieures, le fit tourner au-dessus de sa tête, et le jeta à terre avec une telle force, qu'il perdit aussitôt la vie ; Balarâma lança son cadavre au sommet d'un palmier, et les amis du démon venus à sa rescousse reçurent le même traitement. Dhenuka mort, son verger devint un endroit favori des vachers. Ils étaient là, à jouer, quand le démon Pralamba se présenta sous les traits d'un jeune homme et, se joignant à leurs jeux, convainquit Balarâma de monter sur ses épaules. A peine ce dernier l'eut-il fait, que le démon s'enfuit avec lui et, trouvant le héros pesant, grandit jusqu'à devenir aussi haut qu'une montagne, remplissant du même coup d'effroi Balarâma, qui appela Krishna à l'aide. "Rappelle-toi qui tu es, être aux pouvoirs illimités, lui dit alors Krishna évoquant sa nature divine, et détruis-toi-même le démon. Suspend pour un instant ton caractère mortel et fais ce qui est bon." Mettant en pratique ces conseils, Balarâma serra de ses genoux le cou de Pralamba et le frappa à coups de poings, si violemment qu'il tomba mort. Quand il affronta le lutteur de Kamsa dans les lices de Mathurâ, il n'eut aucun mal à tuer son adversaire.

Quand Balarâma eut habité quelque temps à Dvâarakâ, cité procurée par Krishna pour la sécurité du peuple de Mathurâ, Krishna l'envoya à Vraja, afin qu'il y rencontre leurs amis de longue date, les vachers, avec lesquels ils avaient été élevés enfants. C'est durant ce séjour que Varuna dit à son épouse Varunî : "Tu plais toujours, ô Madirâ, au puissant Ananta ; va, par conséquent, contribuer à ses plaisirs". C'est ainsi que, sur l'ordre de son époux, elle alla s'établir dans un *kâdamba*, un arbre de la forêt de Vrindâvana. Balarâma, se promenant, sentit le doux parfum de la liqueur issue de cet arbre et renoua avec son ancienne passion pour cette boisson forte. Dans l'ivresse causée par l'alcool, il ordonna à la Yamunâ de venir jusqu'à lui afin de s'y baigner, mais, comme elle refusait, il lança dans ses flots son soc de charrue, puis, la tirant à lui, la força à le suivre partout où il allait ; sa colère apaisée, il lui rendit sa liberté.

Une fois rentré à Dvâarakâ, après avoir rendu visite à ses amis, il épousa Revatî, fille du roi Revata. Ce roi, désirant un époux qui convînt

à sa fille, alla trouver Brahmâ pour lui demander conseil et ce dernier, qui ne tarissait pas d'éloges sur les glorieux faits de Vishnu, retint le solliciteur une éternité dans le ciel. Il fut, à son retour, surpris de découvrir que, durant sa longue absence, les hommes avaient évolué en bonté, taille et force ; mais, suivant le conseil de Brahmâ, il se rendit à Dvâarakâ et offrit sa fille à Balarâma, qui accepta. Balarâma fut surpris de sa grandeur, mais réussit, à l'aide de son soc de charrue, à lui rendre une taille convenable. Un jour que Balarâma et Devakî étaient ensemble, ils furent grandement importunés par un démon nommé Dvividâ, qui jouissait du pouvoir de revêtir diverses formes. Il arriva sous l'aspect d'un singe et, devenu une source d'ennuis pour les dieux et les hommes, spécialement en interrompant les sacrifices, il fut assommé d'un puissant coup de poing assené par Balarâma.

Bien que les deux frères, Krishna et Balarâma, aient généralement été les meilleurs amis du monde, il éclata un jour entre eux une querelle extrêmement violente. Un homme du nom de Satadhanvânâ fut suspecté du vol d'un bijou de très grande valeur. Krishna et Balarâma, le poursuivant, atteignirent un endroit du pays où les routes étaient si mauvaises, que les chevaux ne pouvaient plus tirer leurs chars. Balarâma resta donc en arrière, tandis que Krishna poursuivait le voleur supposé à pied. Sur le point de le rejoindre, il lança son disque infailible et l'homme tomba, décapité ; mais sur lui, point de pierre. Quand Balarâma vit son frère revenir sans le joyau, il crut qu'il l'avait dérobé, "entra dans une violente rage et dit à Vâsudeva : 'Honte à toi pour ta cupidité ! Je ne te reconnais plus pour mon frère. Voici mon chemin ; va où tu veux, j'en ai terminé avec toi, avec Dvâarakâ et toute notre maison. Cela ne sert à rien de vouloir m'abuser par tous ces faux serments !'" Balarâma partit à Videha, où il resta trois ans l'hôte du roi Janaka ; puis, sa colère apaisée, il reconnut qu'il avait mal jugé son frère et retourna chez lui, à Dvâarakâ.

Comme les deux frères sont morts à peu près au même moment, on trouvera un récit de la fin de Balarâma dans le chapitre consacré à Krishna.

9. BOUDDHA

Cette incarnation de Vishnu est, "à l'origine, étrangère au cycle des *avatâra* de Vishnu ; il y est par conséquent brièvement fait allusion dans quelques-uns des *Purâna*. Il semble, dans ces cas, y avoir eu intention d'effectuer un compromis entre brahmanisme et bouddhisme, en

essayant de montrer que cette dernière religion n'était pas irrémédiablement opposée à la première. ”⁸⁹



BOUDDHA

Le colonel Kennedy, pour sa part⁹⁰, avance que le Bouddha des *Purâna* et le Bouddha fondateur du bouddhisme n'ont de commun que le nom et que la tentative de les identifier l'un à l'autre est uniquement le fait d'érudits européens, qui n'ont pas manifesté suffisamment de scrupules à recueillir leurs informations et à peser les preuves qu'ils avaient sous les yeux. Il fait peu de doute que le point de vue du Colonel Kennedy est impossible à défendre. Si l'on considère le violent antagonisme qui existait entre les défenseurs de ces deux systèmes rivaux, nous ne devons pas être surpris de ne trouver, dans les écrits brahmaniques, aucun récit complet concernant le Bouddha, ni que les maigres références qui lui sont faites visent à lui prêter un caractère méprisable. Les auteurs brahmaniques étaient bien trop perspicaces pour admettre qu'un être exerçant une aussi vaste influence et gagnant de si nombreux disciples pût être autre chose que l'incarnation d'une divinité ; mais, comme son enseignement allait à l'encontre du leur, ils eurent l'habileté de dire qu'il promulguait sa doctrine pour mieux égarer les ennemis des dieux qui, affaiblis et pervertis par l'erreur, seraient de

nouveau amenés à réclamer l'aide et la bénédiction de ceux qu'ils auraient auparavant délaissés.

Nous rapporterons ici ce que racontent les *Purâna* à propos du Bouddha, augmenté de détails supplémentaires, concernant sa vie et son oeuvre, tirés des écrits bouddhistes.

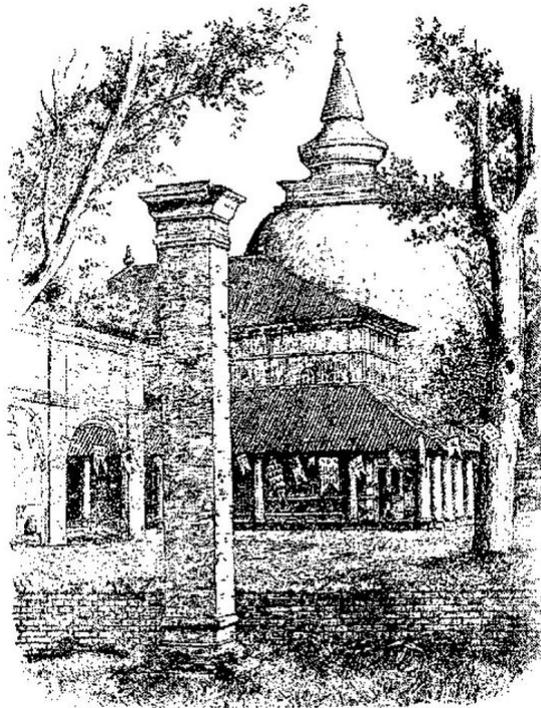
Le *Bhâgavata Purâna*⁹¹ ne comporte que quatre courts passages le concernant : “Au début du *Kali Yuga*, Vishnu s'incarnera en Kikata, sous le nom de Bouddha, le fils de Jina, dans le but d'abuser les ennemis des dieux”. “Et l'Être Indiscernable, prenant forme mortelle, répandit l'hérésie parmi les trois cités qu'avait fondées Maya⁹² (et de même à Kâshi), dans le but de détruire, tout en les abusant, les ennemis des dieux, fermes dans la piété que prescrit le Veda.” “Priez le vrai Bouddha, celui qui abusa la race des Daitya et tous les Dâna.” “Vishnu, par ses paroles, sous les traits du Bouddha, trompe les hérétiques.”

Le *Skanda*⁹³ rapporte de façon plus complète la légende, dont le *Bhâgavata* ne donne que les grandes lignes. Un sévère famine frappait la terre, car elle n'avait pas vu de pluie depuis six ans. C'est pourquoi Brahmâ rendit visite, en grande détresse, au prince Ripanjaya pour lui dire que, s'il voulait devenir roi, les dieux le serviraient et qu'il prendrait le nom de Divodâsa. Comme il cherchait à savoir pour quelle raison on l'avait choisi entre tous, Brahmâ lui répondit : “Les autres rois sont tous mauvais et les dieux n'arroseront pas la terre si tu refuses de gouverner”. Divodâsa accède à la requête de Brahmâ, à condition que le dieu l'assiste et que tous les autres quittent la terre, afin qu'il puisse régner sans rivaux et être le seul à procurer le bonheur aux hommes. Brahmâ accepte ses conditions, mais a du mal à persuader Shiva d'abandonner Kâshî (Bénarès), son séjour favori.

Divodâsa installa son trône à Kâshî, où il régna huit mille ans pour le plus grand bonheur des hommes. Mais les dieux, jaloux de son pouvoir, allèrent trouver leur précepteur Vrihaspati et, tout en disant du bien du roi et des effets de son gouvernement, se plaignirent du fait que tout le bénéfice en revenait à lui, et non aux dieux. Shiva surtout était mécontent de son exil forcé de Kâshî, car il avait envoyé plusieurs fois des messagers s'informer de ses habitants, mais ils étaient trop heureux sur terre pour rejoindre leur maître au ciel. A la demande de Shiva, Vishnu, accompagné de Lakshmî et de Garuda, “se rendit alors à Kâshî, un peu plus au nord de laquelle il créa, par son pouvoir divin, une agréable demeure nommée Dltarmakshetra⁹⁴ ; servie par sa charmante épouse, il y

résida sous l'apparence du Bouddha, tandis que Lakshmî devenait une recluse de la secte. Garuda se montra également en élève, sous le nom de Panyakirti, un livre à la main et écoutant attentivement l'enseignement trompeur de son précepteur (Bouddha), lequel, d'une voix douce et aimante, lui enseignait les différentes branches de la religion naturelle et surnaturelle”.

Sous les traits du Bouddha, Vishnu enseignait que “l'univers n'a pas de créateur ; il est donc faux d'affirmer qu'il existe un Esprit Suprême universel, car Brahmâ, Vishnu, Rudra et tous les autres sont les noms de simples êtres corporels comme nous. La mort est un sommeil paisible ; pourquoi la redouter ?”. “Nous devons, enseignait-il encore, préserver comme la nôtre la vie d'autrui ; le seul paradis est le plaisir, la souffrance le seul enfer et l'affranchissement de l'ignorance la seule béatitude. Les sacrifices ne sont que déraison.” Le zèle de Panyakirti permit à ces doctrines une rapide diffusion à travers la cité ; Lakshmî, pour sa part, abusait les femmes en leur prêchant “de mettre tout leur bonheur dans les plaisirs des sens ; puisque le corps doit périr, jouissons, avant qu'il ne devienne poussière, des plaisirs qu'il nous donne. Les distinctions de castes ne sont que vains produits de l'imagination”. Comme Lakshmî distribuait de nombreux bienfaits à ses disciples, son influence était grande et son enseignement connut une large diffusion.



TEMPLE BOUDDHISTE ET DÂGOBA A KELANYIA, CEYLAN

Toutes ces doctrines répandues dans la ville ont pour effet d'abattre Divodâsa. Vishnu lui apparaît sous l'aspect d'un brahmane, écoute le récit de ses ennuis et éprouve un vif plaisir quand il émet le vœu de renoncer au trône. Le roi rappelle un certain nombre de cas où des hommes vertueux ont eu à endurer la puissance des dieux et demande comment il peut atteindre la béatitude finale. Vishnu lui dit alors qu'il a manqué de sagesse en contraignant Shiva à quitter Kâshî et lui conseille de consacrer une image du dieu, dont l'adoration lui permettra d'obtenir la réalisation de ses désirs. Divodâsa suit ses conseils, cède à son fils la royauté et, tandis qu'il adore le *linga* érigé par ses soins, Shiva lui apparaît et le conduit au Kailâsa (paradis de Shiva). On croit communément, dans l'ouest de l'Inde, qu'après avoir causé l'apostasie de Divodâsa, Vishnu s'est laissé persuader de mettre un terme à la propagation de ses opinions hérétiques, pour disparaître ensuite dans un puits profond, à Gya.

La légende suivante, extraite du *Shiva Purâna*⁹⁵, donne une autre explication à la montée du bouddhisme. Le célèbre *rishi* Gautama, accompagné de sa femme Ahalyâ, observa durant mille ans un sévère tapas (pénitence) dans les contrées du sud, près du mont Brahmâdri. C'est en ce temps-là qu'eut lieu une forte sécheresse, que Gautama chercha à faire cesser en adorant Varuna six mois avec grande ferveur, jusqu'à ce que le dieu promette de lui accorder la faveur qu'il demanderait. Gautama réclama la pluie, mais Varuna lui répondit : "Comment puis-je transgresser la volonté des dieux ? Demande une faveur qu'il soit en mon pouvoir de t'accorder". Gautama émit alors le vœu que Varuna fasse apparaître un ermitage d'une beauté inégalée, protégé du soleil par des arbres odorants et chargés de fruits, où les saints, hommes et femmes, seraient libérés de la souffrance, de la peine et de l'anxiété. "Et puisque tu es le maître des eaux, fais qu'il y coule une source éternelle." Varuna lui accorda ce qu'il lui demandait, et c'est ainsi que l'ermitage de Gautama devint "le plus beau sur terre".

Un jour, alors que des disciples de Gautama se rendaient à la source, des femmes de brahmanes tentèrent de les empêcher de prendre de l'eau tant qu'elles n'auraient pas fini de remplir leurs pots. Ahalyâ, s'y rendant en personne, se trouva chaque jour en butte au même tracas : les femmes de brahmanes ne voulaient pas la laisser prendre d'eau avant d'avoir elles-mêmes puisé ce qu'elles voulaient. Non contentes de nuire aux

ascètes, ces femmes allèrent se plaindre à leurs maris des mauvais traitements qu'elles prétendaient avoir subis d'Ahalyâ. Les maris consultèrent Ganesha qui, séduit par leur dévotion, leur promit une faveur ; ils lui demandèrent alors que Gautama soit amené à quitter son ermitage, sans que retombe sur eux la faute de l'en avoir chassé. Ganesha leur accorda cela à contre-cœur ; pour le réaliser, il prit lui-même la forme d'une pauvre vache étique qui, s'avançant dans un champ de riz où se trouvait Gautama, commença à manger les grains. Le sage, ignorant du déguisement, arracha une tige de riz, avec laquelle il essaya de faire partir la vache ; mais à peine l'avait-il touchée, qu'elle tomba morte sur le sol. Comme il avait commis l'énorme faute de tuer une vache, le pauvre homme dut quitter la région.

Gautama et son épouse se retirèrent à quelque distance, mais, tant qu'il n'eut pas expié sa faute, ils ne purent se livrer à aucun culte agréable aux dieux. Gautama rendit visite aux brahmanes et leur demanda comment il pouvait être libéré de son crime ; on lui répondit alors qu'il devait tourner cent fois autour de la montagne de Brahmâ, se baigner dans le Gange et consacrer et adorer dix millions d'images de Shiva. Comme il s'attirait les faveurs de Shiva, le dieu, séduit par sa ferveur, lui apparut, l'informa de la ruse employée par Ganesha pour le chasser de l'ermitage et fit venir le Gange si près, qu'il put aisément s'y plonger. La tradition rapporte que Gautama était tellement dégoûté de l'attitude des brahmanes, qu'il rompit toute relation avec eux pour fonder une nouvelle religion qui éclipsa pour un temps le brahmanisme⁹⁶.

Les passages suivants, concernant la vie du Bouddha, sont extraits du *Lalitâvistara*⁹⁷, œuvre bouddhiste dont M. Barthélémy Saint Hilaire a tiré la substance de son ouvrage, *le Bouddha et sa religion*.

“Bouddha, ou, mieux encore, le Bouddha — car *Bouddha* est une épithète signifiant l'Éveillé — naquit à Kapilavastu, capitale du royaume du même nom situé au pied des montagnes du Népal, au nord de l'Oudh actuel. Son père, le roi de Kapilavastu, de la famille des Shâkya, appartenait au clan des Gautama. Sa mère, Mâyâ Devî, fille du roi Suprabuddha, était, il faut le dire, aussi belle qu'il était juste et puissant. Le Bouddha, par sa naissance, était donc de la caste des *kshatriya*, ou caste de guerriers, et prit le nom de son clan, Shâkya, revendiquant ainsi une sorte de lien spirituel avec la race glorieuse des Gautama. Le nom de Bouddha, ou le Bouddha, date d'une période tardive de sa vie, ainsi probablement que Siddhârtha (*celui dont le but est atteint*), bien qu'il soit

dit que ce nom lui fut donné dans son enfance. Sa mère mourut sept jours après sa naissance et le père confia l'enfant aux bons soins de la sœur de sa défunte épouse, qui, cependant, avait été sa femme dès avant le décès de la mère. L'enfant devint le plus beau et le plus accompli des garçons et en connut bientôt plus que tout ce que ses maîtres pouvaient lui enseigner. Il refusait de prendre part aux jeux de ses camarades et ne se sentait jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait s'asseoir à l'écart, perdu dans ses méditations, dans les profondeurs ombragées de la forêt. C'est là que le retrouva son père, alors qu'il le croyait perdu. Afin d'empêcher le prince de devenir un rêveur, le roi décida de le marier sur-le-champ. Lorsque les vieux ministres transmirent cette décision à l'héritier du trône, il demanda sept jours de réflexion et, convaincu enfin que même le mariage ne pouvait troubler le calme de son esprit, il autorisa les ministres à lui trouver une épouse. La princesse choisie était la belle Gopâ, fille de Dandapani. Le père, dans un premier temps, eut beau s'opposer au mariage de sa fille avec un jeune prince qu'on lui représentait comme dépourvu de virilité et d'intelligence, il donna avec joie son consentement quand il vit le royal prétendant l'emporter sur ses rivaux par ses faits d'armes et le pouvoir de son esprit. Leur mariage s'avéra être des plus heureux, mais le prince demeura, comme avant, plongé dans des méditations concernant les problèmes de la vie et de la mort. 'Rien n'est durable sur la terre, disait-il, rien n'est réel. La lumière est comme l'étincelle produite par le frottement du bois. Elle s'allume et s'éteint ; nous ne savons ni d'où elle vient, ni où elle va. Elle est comme le son de la lyre, dont le sage se demande en vain d'où il vient et où il va. Il doit exister une intelligence suprême, en laquelle trouver le repos. Si je parvenais à l'atteindre, je pourrais apporter la lumière aux humains ; si j'étais libre moi-même, je pourrais délivrer le monde.' Le roi, qui percevait l'humeur mélancolique du prince, essaya par tous les moyens de le détourner de ses spéculations, mais tous ses efforts restèrent vains. Trois incidents, parmi les plus ordinaires qui puissent survenir dans l'existence d'un homme, s'avérèrent de la plus haute importance dans celle du Bouddha.



BOUDDHA

Un jour où le prince se dirigeait avec toute sa suite vers la porte orientale de la cité pour se rendre dans l'un de ses jardins, il rencontra sur sa route un vieillard brisé et décrépît. On lui voyait sur tout le corps les veines et les muscles, ses dents claquaient, il était couvert de rides, chauve, et pouvait à peine proférer, d'une voix caverneuse, les sons les plus horribles. Il s'appuyait sur un bâton et tremblait de tous ses membres. 'Qui est cet homme ? demanda le prince à son cocher. Il est petit et faible, il a les chairs et le sang desséchés, ses muscles collent à sa peau, ses dents claquent, son corps est consumé ; même à l'aide d'un bâton, il a peine à marcher et trébuche à chaque pas. Est-ce là un problème particulier à sa famille, ou bien le lot commun à tous les hommes ? — Sire, répondit le cocher, l'âge écrase cet homme, la vieillesse obscurcit ses sens, la souffrance a détruit ses forces et tous ses amis le dédaignent. Il n'a plus de soutien, n'est plus utile à rien et le voilà abandonné, tel un arbre mort en forêt. Tout cela n'est pourtant pas propre à sa famille. Chez toute créature, la jeunesse est vaincue par un âge avancé. Votre père, votre mère, toutes vos connaissances ainsi que vos amis finiront dans le même état : telle est la fin fixée à toute créature. — Ha ! répliqua le prince, les hommes sont-ils à ce point ignorants qu'ils tirent vanité de la jeunesse qui les grise, sans voir la vieillesse qui les guette ? Pour moi, je pars. Cocher, fais vite demi-tour. Que suis-je, moi,

future proie de la vieillesse ? Quels plaisirs trouver ici-bas ?' Et le jeune prince revint en ville sans s'être rendu au jardin.

Le prince, un autre jour, se rendait par la porte sud dans son jardin d'agrément, quand il aperçut sur la route un homme frappé de maladie, brûlé de fièvre, le corps usé, couvert de fange, sans aucun ami et sans toit ; il avait peine à respirer et tremblait à sa propre vue et à l'approche de la mort. Le jeune prince interrogea son cocher, qui répondit à ses questions. 'Hélas ! dit-il alors. La santé n'est qu'un rêve illusoire, et la peur de souffrir doit prendre cette horrible apparence. Où se trouve le sage qui, voyant ce qu'il est, pourrait encore penser aux joies et aux plaisirs ?' Le prince fit demi-tour et rentra dans la ville. Alors qu'il se rendait une troisième fois dans ses jardins par la porte ouest, il vit sur la route un cadavre allongé sur une civière et recouvert d'un drap. Les amis se tenaient auprès, pleurant et sanglotant, s'arrachant les cheveux et se couvrant la tête de poussière, tout en se frappant la poitrine et en poussant des cris sauvages. Le prince demanda encore à son cocher de lui expliquer cette pénible scène, avant de s'exclamer : 'Oh ! déplorable jeunesse, qui doit être détruite par un âge avancé ! Déplorable vigueur, qui doit se voir détruite par tant de maladies ! Oh ! déplorable vie, où l'on ne doit passer qu'un temps si limité !' Et, pour la première fois, le jeune prince révéla les projets qu'il formait : 'Revenons ; je dois songer à la façon d'atteindre la délivrance.'

Une dernière rencontre mit un terme à ses méditations. Alors qu'il se rendait dans ses jardins par la porte nord, il vit un mendiant apparemment serein, maître de ses passions, les yeux baissés, qui portait dignement ses vêtements religieux et tenait sa sébile à la main. 'Qui est cet homme ? s'enquit le prince. — Sire, lui répondit son cocher, cet homme fait partie de ceux que l'on appelle *bhikshu*, ou mendiants. Il a renoncé à tout plaisir, à tout désir et mène une vie faite d'austérités. Il tente de se vaincre soi-même et, devenu dévot, sans passion ni envie, il va, demandant l'aumône. — Voilà qui est très bon, lui répondit le prince, et la vie d'un dévot, toujours, est appréciée du sage. Tel sera mon refuge, de même que celui de tous les autres hommes, qui mènera à la vraie vie, qui nous conduira au bonheur, à l'immortalité.' A ces mots, le jeune prince fit reprendre à son char le chemin de la ville. Le Bouddha annonça à son père et à sa femme son intention de se retirer du monde et quitta le palais une nuit que tous les gardes chargés de le surveiller s'étaient endormis. Il voyagea toute la nuit, puis donna son cheval et son équipement à son serviteur avant de le renvoyer à Kapilavastu. 'On voit

toujours, note l'auteur du *Lalitâvistara*⁹⁸, un monument dressé à l'emplacement où le cocher fit demi-tour.' Hiouen-Thsang a vu le même monument à l'orée d'une vaste forêt, sur le chemin de Kushinâgara, une cité désormais en ruines, située à quelque quatre-vingts kilomètres est-sud-est de Gorakhpur.

Le Bouddha se rendit d'abord à Vaishâlî, où il devint l'élève d'un célèbre brahmane qui avait rassemblé trois cents disciples autour de lui. Ayant appris tout ce que le brahmane pouvait lui apprendre, le Bouddha repartit déçu. Il n'avait pas trouvé le chemin du salut. Il tenta de nouveau l'expérience à Râjagriha, la capitale du Magadha, ou Bihâr, mais ce fut là aussi en vain qu'il chercha le moyen d'accéder à la délivrance. Il le quitta, suivi de cinq de ses condisciples, et se retira six ans dans la solitude, près du village d'Uruvilvâ, où il se soumit aux plus sévères austérités avant de dispenser au monde son enseignement. Il acquit cependant, à la fin de cette période, la conviction que l'ascétisme, loin de donner la paix de l'âme et de préparer la voie vers le salut, était en fait un leurre où l'homme se fourvoyait sur le chemin de la vérité. Il abandonna son ascèse et ses cinq disciples le quittèrent aussitôt en l'accusant d'apostasie. Désormais seul, il se mit à élaborer son propre système. Il avait appris que ni les doctrines ni les austérités des brahmanes n'étaient d'aucun secours à l'homme pour accomplir sa délivrance ou pour le libérer de la crainte de la vieillesse, de la maladie et de la mort. De longues méditations et des visions extatiques lui firent enfin comprendre qu'il était parvenu à la véritable connaissance, qui révèle la cause et, ce faisant, anéantit la crainte de toutes les vicissitudes inhérentes à la vie. Ce fut au moment où il arriva à cette connaissance qu'il reçut le nom de *Bouddha*, l'*Éveillé*. Le Bouddha hésita quelque temps, ne sachant s'il devait garder sa science pour lui-même ou la communiquer au monde. Sa compassion pour les souffrances humaines l'emporta et le jeune prince devint le fondateur d'une religion qui, deux mille ans plus tard, est toujours pratiquée par quatre cent quarante-cinq millions d'êtres humains.

L'histoire du nouveau maître est désormais très simple. Il se rendit à Bénarès, qui est depuis toujours le principal lieu d'études en Inde, et les premiers convertis qu'il fit furent les cinq disciples qui l'avaient délaissé lorsqu'il avait rejeté le joug des observances brahmaniques. Nombre d'autres suivirent, mais, comme le *Lalitâvistara* s'arrête à l'arrivée du Bouddha à Bénarès, nous ne disposons d'aucun récit qui rende compte ensuite des rapides progrès de son enseignement. Trois de ses plus

fameux disciples — Sariputra, Kâtyâyana et Maudgalyâyana — se joignirent à lui durant son séjour au Magadha, où il jouit, de nombreuses années, de l'amitié du roi. Ce dernier fut par la suite assassiné par son fils Ajâtashatru, et l'on nous dit qu'alors le Bouddha s'installa un certain temps à Shravastî, au nord du Gange. La plupart de ses enseignements furent dispensés à Shravastî, la capitale du Koshala, dont le roi Prasenâjit lui-même se convertit à sa doctrine. Après douze ans d'absence, nous dit-on encore, le Bouddha rendit visite à son père à Kapilavastu et, à cette occasion, accomplit plusieurs miracles et convertit tous les Shâkya à sa foi. Sa propre épouse le suivit, offrant, avec sa tante, le premier exemple de femmes bouddhistes en Inde.

Nous avons des détails sur les derniers jours du Bouddha. Il avait atteint l'âge de trois fois vingt et dix ans et s'était rendu à Râjagriha, où le roi Ajâtashatru, jadis ennemi du Bouddha et assassin de son propre père, avait rejoint la communauté après une confession publique de ses crimes. Suivi, à son retour, d'une foule de disciples, le Bouddha était sur le point de franchir le Gange lorsque, debout sur une large pierre et tournant ses regards dans la direction de Râjagriha, il dit, d'une voix remplie d'émotion : 'C'est la dernière fois que je vois cette cité'. Il retourna de même voir Vaishâlî ; il l'avait quittée et avait presque atteint la ville de Kushinâgara, quand son énergie vitale commença à manquer. Il s'arrêta dans une forêt où, assis sous un *sâl*⁹⁹, il rendit l'âme ou, comme dirait un bouddhiste, entra dans le *nirvâna*¹⁰⁰."

Les vers suivants, du Dr Muir¹⁰¹, constituent une traduction partielle du *Lalitâvistara*, d'où ont été tirés les passages cités plus haut :

Sur les pentes désertes de l'Himâlaya,
Vit un saint homme, vieux et sage,
Tout ridé et courbé par l'âge,
Plongé au plus profond de la méditation.

Or, le jour où naquit le noble et grand Bouddha,
La gloire du sang des Shâkya,
Paré de toutes les grâces,
Pour sauver de ses maux un monde abandonné,

Il vit de surprenants prodiges qui, au sage,

Montraient que ces temps favorables
Étaient témoins d'un fait sublime
Qui à tout l'univers apportait ses bienfaits.

Et la foule des dieux, joyeuse, dans les cieux,
Faisant entendre d'heureux cris,
Acclamait le nom de Bouddha,
Tandis que les échos prolongeaient leurs appels.

Le sage, du regard, pour en trouver la cause,
Parcourut les vastes espaces ;
Plein de respect, dans son berceau,
Il aperçut l'enfant, la fierté des Shâkya.

Saisi par le désir de contempler l'enfant,
De l'embrasser, de l'honorer,
Il s'élança, fendant les cieux,
Et vola tel un cygne, artifice magique.

Et, parvenant au seuil du roi Shuddhodana,
Il demanda d'entrer : "Va, page,
Informer ton maître qu'un sage
Attend la permission de contempler le roi".

Et le page obéit ; il joignit ses deux mains
Devant le prince et dit :
"Un sage, homme creusé de rides
Et par l'âge courbé, attend devant ta porte ;

Il réclame humblement de contempler le roi".
Shuddhodana lui répondit :
"Nous l'accueillerons avec joie ;
C'est un honneur pour nous ; fais venir ce saint homme".

Admis auprès du roi, le vénérable accorde
Ses bénédictions : "A toi
Santé, longue vie et puissance ;

Puisses-tu rechercher le bien de tes sujets”.

Avec toutes les formes et le respect voulus,
Le roi accueillit le saint homme,
L’invitant à s’asseoir, et dit :
“Il ne me souvient pas, ô sage, d’avoir eu

En un autre moment l’occasion de voir
Ton auguste visage ; accorde
Que je sache quelle est la cause
De ta présence ici, fort loin de ton logis.

- C’est pour voir ton enfant, repartit le saint homme,
Que j’ai quitté l’Himâlaya.
- Mon enfant dort, répond le roi ;
Attends quelques instants qu’il sorte du sommeil.

— Des grands, dit le Rishi, les sens jamais ne restent
Très longtemps engourdis ; dormir
N’a pas pour eux de grands attraits.
Ton fils ne saurait plus tarder à s’éveiller”.

Le merveilleux enfant se dresse vivement
Et chasse aisément le sommeil.
Le tenant dans ses bras, son père
Le présente aux regards impatients du sage.

Voyant passer l’enfant, brillant et plus glorieux
Que la race des dieux, marqué
De tous les signes de noblesse,
Le saint fut submergé d’un immense plaisir.

“Je salue, clama-t-il, cet enfant que voici,
Revêtu de toutes les grâces !”
Il tomba aux pieds du Bouddha,
Joignit les mains, tourna autour de lui.

Puis de ses bras il entourra l'enfant et dit :
“Des deux voies qui s'ouvrent à lui,
Conduisant à la renommée,
L'une attend cet enfant marqué de tant de signes.

S'il demeure au palais, il deviendra un roi
Dont l'absolue domination
Imposera au loin, sur terre,
Le puissant déploiement de sa nombreuse armée.

S'il rejette pourtant le vain éclat du monde
Pour choisir de vivre en repos,
Et s'il quitte femme et logis,
Il atteindra dès lors le haut rang de Bouddha !“

Ayant ainsi parlé il contemplait l'enfant,
Et les pleurs inondaient ses yeux ;
Les sanglots gonflaient sa poitrine.
Le roi Shuddhodana, surpris, lui demanda :

“O, saint homme, dis-moi la raison de tes pleurs
Et pourquoi ces profonds sanglots.
Un destin chargé de malheurs
Guette-t-il mon enfant ? L'en préservent les cieux !

— Touchant à son bonheur, s'écria le Rishi,
Aucune crainte ne me trouble ;
Aucun mal ne peut le frapper.
C'est mon triste destin qui fait couler mes larmes.

Tout de grâces paré, ton fils pénétrera
Parfaitement la vérité ;
Il atteindra un grand renom
Que jamais avant lui aucun roi n'a connu.

Lui, une telle roue de science vénérable,

Hâtera sa course sur terre ;
Jamais encor ni prêtres ni sages
Ni jadis aucun dieu n'en ont mû de pareille.

Pour la bénédiction des hommes et des dieux,
Pour montrer la voie de la paix,
Il prêchera la sainte loi,
Une loi de vertu pure et immaculée.

Les hommes, grâce à lui libérés des souffrances,
Douleur, faiblesse et maladie,
Se verront soulagés des maux
Que nourrissent l'amour, la haine et l'illusion.

Ses mains libéreront de leurs chaînes les hommes
Gémissant dans leurs liens terrestres,
Et fermeront les plaies de ceux qu'affligent
La souffrance et ses traits acérés.

Et son verbe puissant, disséminant les rangs
De l'épaisse nuée de plomb
Qui cache aux mortels tout espoir,
Permettra aux esprits de voir clair à nouveau.

Ignorants aujourd'hui, égarés dans l'erreur,
Les hommes seront, grâce à lui,
Amenés à trouver la voie
De la perfection et de l'ultime paix.

De même qu'un figuier, après bien des années,
Peut bien un jour donner des fleurs,
De même des âges sans nombre
Voient à la fin paraître un Bouddha sur la terre.

Il est finalement venu, ce temps béni,
Car l'enfant que voici, couché

Devant tes yeux, dans son berceau,
Deviendra un Bouddha dans la force de l'âge.

Par son profond discernement, il sauvera
Et rendra immortels les hommes,
Ces myriades d'humains perdus
Et ballottés sur l'âpre océan de la vie.

Quant à moi, je suis vieux, affaibli et usé,
Et je ne verrai pas le jour
Où cet enfant miraculeux
Sauvera du malheur un monde abandonné.

Tel est donc le destin si triste, qui suscite
Mes pleurs, mes plaintes et mes soupirs.
Du Bouddha le triomphe approche,
Mais, hélas ! pour ma part il arrive trop tard !”

Quand le sage vieillard inspiré eut prédit
Le noble destin de l'enfant,
Le roi proclama ses louanges
Et chanta, enflammé d'une dévote ardeur :

“Toi qu'honorent les dieux, mon fils, grand médecin
Né pour soulager tous les maux
Qu'endurent les pauvres humains,
Je me prosterne et tombe à mon tour à tes pieds !”

Sa mission achevée, le sage repartit,
Chargé de dons en gratitude,
Et regagna son ermitage
En traversant l'éther sous la forme d'un cygne.

Le bouddhisme, système religieux enseigné par le Bouddha, débute par la transmigration, doctrine qu'il partage avec l'hindouisme¹⁰². Il enseigne ensuite que plaisir et souffrance ne sont que le résultat du

karma (des œuvres), compte non tenu de l'existence ou de la non-existence de Dieu. Il pose comme principe que l'existence est et doit être malheureuse, et que le bien le plus haut que l'on puisse concevoir consiste à obtenir une totale exemption de l'existence, exemption que la mort ne procure pas nécessairement, car elle peut n'être qu'une entrée dans une vie pire que celle que l'homme endure présentement. Les quatre "vérités sublimes" du Bouddha, contenant en germe son système, sont les suivantes : la première est que la souffrance existe ; la seconde, que le désir est la cause de la souffrance ; la troisième, que cette dernière peut trouver un terme par le Nirvâna, ou libération de l'existence, qui est presque annihilation ; la quatrième montre le chemin qui mène au Nirvâna. Le plus important est de se débarrasser du désir ; quand ce but est atteint, l'âme est prête pour le Nirvâna complet, et l'homme qui meurt dans cet état ne connaît pas de nouvelle naissance. Le Bouddha enseignait les méfaits des distinctions de castes et tous ceux qui embrassaient sa doctrine devenaient membres d'une grande fraternité. Au lieu des douloureuses mortifications et des coûteux sacrifices par lesquels les hindous se voyaient contraints d'expier leurs fautes, il enseignait que l'aveu de ses fautes et la promesse de s'amender constituaient tout ce qui était nécessaire. Le code moral du bouddhisme est l'un des plus parfaits au monde : la source de toute vertu est *maitrî*, qui ne peut se traduire que par *charité* ou *amour*. "Ce mot n'exprime pas l'amitié, ni le sentiment de particulière affection qu'éprouve un homme pour un ou plusieurs de ses semblables, mais le sentiment universel qui nous inspire la bienveillance à l'égard de tous les hommes et une constante volonté de leur venir en aide."¹⁰³

Une particularité des disciples du Bouddha par rapport aux hindous réside dans la préservation et la vénération des reliques de leur fondateur. A l'exception d'une légende racontant que les os de Krishna ont été placés dans la statue de Jagannâtha et d'une autre qui nous enseigne que Vishnu a coupé le cadavre de Satî en cinquante et un morceaux, dont chacun se trouve maintenant enchâssé dans un temple, nous ne possédons aucune relique conservée par les hindous. Les bouddhistes professent, pour leur part, avoir soigneusement conservé les reliques de leur grand maître dans des *dâgoba* (ou *stûpa*), dont l'un des plus célèbres est représenté au début de ce chapitre. On croit qu'une dent du Bouddha y est conservée ; dans d'autres, c'est un unique cheveu que l'on garde religieusement. Ces *dâgoba* ne sont pas des temples, même s'ils

constituent parfois un élément de constructions servant ou ayant servi à un culte.

10. KALKÎ

Contrairement à celles que nous avons déjà décrites, cette incarnation est encore à venir. Les hindous cultivent l'espoir que celui qui est si souvent descendu sur terre pour y rétablir l'ordre et le bonheur reviendra inaugurer le règne universel du bien, de la paix et de la prospérité. La montée au ciel de Vishnu, sous les traits de Krishna, a marqué le début du quatrième *yuga*, ou *Kali Yuga*, qui, comme son nom l'indique, est un âge de conflits et de dissensions¹⁰⁴. Dans le *Vishnu Purâna*, ses caractéristiques sont vigoureusement présentées, en termes qui revêtent une apparence prophétique. On attend, à l'issue de cet âge, le retour de Vishnu sous le nom de Kalkî, pour mettre fin au mal et instaurer le règne de la vertu, semblable au premier *yuga*, ou *Krita Yuga*, l'âge de la Vérité. Ces quatre âges se succéderont, selon le même ordre et avec des caractéristiques identiques, jusqu'à ce que survienne l'ultime fin de toutes choses. L'extrait suivant du *Vishnu Purâna*¹⁰⁵ donnera une idée des maux de l'âge actuel auxquels Kalki doit remédier.

Un souverain du Magadha, Vishvasphatika, exterminera la race des *kshatriya*, pour élever au pouvoir pêcheurs, barbares, brahmanes et autres castes, tandis que *shudra*, hors-castes et barbares régneront sur Indus, Darvika, Chandrabhângâ et Kashmîr. "Les rois seront grossiers, violents et constamment enclins à la fourberie et au mal. Ils infligeront la mort aux femmes et aux enfants, ainsi qu'aux vaches ; ils s'empareront des biens de leurs sujets. Mais ils disposeront de pouvoirs limités et connaîtront pour la plupart une ascension suivie d'une chute rapide ; leur vie sera courte, leurs désirs insatiables et ils ne manifesteront qu'une piété réduite. Les peuples des diverses contrées qui se mêleront à eux imiteront leur exemple, et comme les barbares, soutenus par les princes, accéderont au pouvoir tandis que les tribus de pureté supérieure seront laissées de côté, les peuples périront. Opulence et piété déclinèrent de jour en jour, jusqu'à ce que le monde connaisse une totale dépravation. Seule la propriété conférera le rang, la richesse constituera l'unique source de dévotion, la passion servira de seul lien entre les sexes, le succès des procès ne tiendra qu'au mensonge et les femmes ne représenteront que des objets de plaisir sensuel. On ne vénérera la terre que pour tous ses trésors (aucun endroit spécial ne sera donc sacré) ; c'est le cordon brahmanique qui fera le brahmane ; la distinction entre

les divers ordres ne reposera que sur des critères extérieurs, la malhonnêteté se présentera comme le moyen de subsistance universel, la faiblesse entraînera la dépendance, menaces et arrogance dispenseront d'apprendre, les largesses vaudront dévotion et la simple ablution tiendra lieu de purification (c'est-à-dire que les dons ne seront inspirés que par des sentiments ordinaires, sans être liés à des rites religieux ni en tant que gestes de dévotion, et que les ablutions viseront au plaisir et au bien-être, sans but religieux et sans s'accompagner des cérémonies et prières prescrites). Le consentement mutuel tiendra lieu de mariage, les beaux habits conféreront la dignité et seules les sources lointaines seront regardées comme sacrées. Les peuples, incapables de supporter les lourdes charges imposées par des souverains cupides, trouveront refuge dans les vallées et seront bien heureux de se nourrir de miel sauvage, d'herbes, de racines, de fruits, de fleurs et de feuilles ; pour tout vêtement ils porteront l'écorce des arbres et seront exposés au froid, aux vents, au soleil et à la pluie. Personne ne vivra plus de vingt-trois ans. Ainsi régnera le déclin durant le Kali Yuga, jusqu'à ce que la race humaine soit proche de l'anéantissement." Il est plutôt étrange que la condition humaine, dans ce qu'elle a, pour l'auteur de ce *Purâna*, de plus misérable à ses yeux, à savoir les vêtements en écorce et l'alimentation consistant en racines et en fruits, ait été, durant les premiers âges, regardée comme la plus désirable. C'est ainsi que vivaient les vieux *rishi*, que l'on tient en très haute estime.



KALKÎ

“Quand les coutumes enseignées par les *Veda* et les écoles de droit seront proches de l’extinction, et la fin du *Kali Yuga* imminente, une part de cet être divin existant de sa propre nature spirituelle en la personne de Brahmâ, commencement et fin, qui comprend toutes choses, descendra sur la terre. Il naîtra dans la famille de Vishnuyashas, un éminent brahmane du village de Sambhala, sous les traits de Kalki et doué des huit facultés surhumaines. Par son pouvoir irrésistible, il détruira tous les *mlechcha* (hors-castes), les voleurs et tous ceux dont l’esprit est voué à l’iniquité. Il rétablira dès lors la vertu sur la terre ; et les âmes de ceux qui vivent à la fin du *Kali Yuga* se verront éveillées et revêtues de la transparence du cristal. Les hommes transformés par cet âge singulier seront comme la semence du genre humain et donneront naissance à une race qui, elle, observera les lois du *Krita Yuga*, ou *Age de Pureté*.”

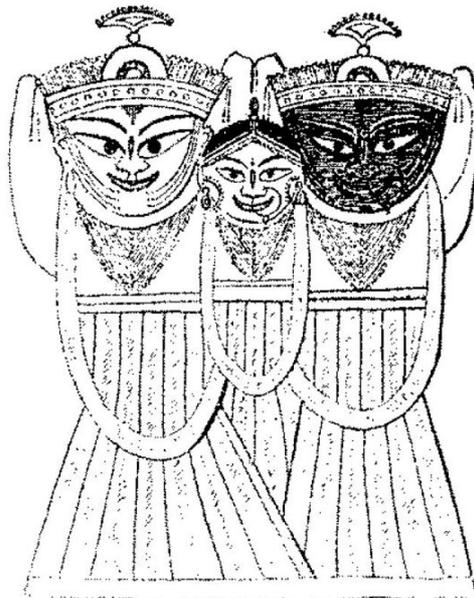
Les descriptions et l’iconographie concernant Kalkî le représentent comme un homme blanc montant un cheval blanc ou se baissant devant lui, et tenant un sabre à la main : il vient purifier l’âge actuel dégénéré et restaurer la pureté et le bien.

JAGANNÂTHA

Cette divinité ne figure pas parmi les *avatâra* de Vishnu dans les catalogues pouraniques. La tradition en fait une apparence de Vishnu, ce qu’admet la croyance populaire, et non l’incarnation d’une part de son essence. Il est cependant tout à fait légitime de se demander si Jagannâtha — le Seigneur de l’Univers — avait à l’origine un lien quelconque avec Vishnu. Il est possible qu’il se soit agi d’une divinité locale appartenant à quelque tribu actuellement inconnue, dont le culte se serait trouvé intégré à l’hindouisme, et que le nouveau dieu, une fois admis dans le panthéon, ait été considéré comme une nouvelle manifestation de Vishnu ; ou encore, ce qui est plus probable, Purî étant un centre capital du bouddhisme, qu’une fois cette doctrine interdite et ses adeptes persécutés, le temple ait été affecté à l’hindouisme et que Jagannâtha, officiellement divinité hindoue, ait en fait appartenu au bouddhisme. Son idole étrangement imparfaite ne serait donc rien d’autre qu’une représentation déguisée des symboles de la doctrine centrale de la foi bouddhiste. Il se peut que, pour échapper aux persécutions, on ait enseigné qu’il s’agissait là d’une forme de Vishnu. Plusieurs légendes tentent d’expliquer l’aspect sous lequel il est honoré et la sainteté toute particulière de Purî, lieu central de son culte. Les pèlerins qui visitent son sanctuaire usent de termes singuliers : ils disent

qu'ils vont voir Jagannâtha, et non qu'ils vont l'adorer, comme c'est le cas avec les autres dieux ; et c'est la vue du dieu dans son temple, ou lorsqu'on le baigne, ou encore lorsqu'on le transporte sur son énorme char, que le fidèle désire si ardemment, afin que tout péché se trouve détruit en lui.

Le professeur Goldstücker¹⁰⁶ cite la légende suivante, tirée du Âîn-i-Akbarî¹⁰⁷, qui renferme une description de certaines des conceptions populaires concernant Jagannâtha. Un roi, désireux de fonder une cité, envoya un docte brahmane choisir le site approprié. A l'issue d'une longue recherche, le brahmane atteignit la côte ; là, il vit plonger dans l'eau un corbeau qui, après s'être baigné, rendit hommage à la mer. Comme il entendait le langage des oiseaux, il apprit du corbeau que, s'il restait quelque temps à cet endroit, il en comprendrait les merveilles. Mis au courant de l'événement, le roi construisit une vaste cité et un temple près du lieu où le corbeau était apparu. Une nuit, le râja entendit dans son rêve une voix lui dire : "Tu dirigeras un jour tes regards vers la mer et tu verras surgir des flots une pièce de bois d'une coudée sur trois : ce sera la vraie forme de la divinité. Prends-la et garde-la cachée sept jours en ta demeure ; puis, quelque apparence qu'elle revête alors, place-la dans le temple afin de l'adorer". Le râja agit selon l'avis reçu durant son rêve et, lorsqu'il eut installé la statue surgie de la mer, il l'appela Jagannâtha, Seigneur de l'Univers, et elle devint l'objet d'un culte pour les hommes de tous les rangs.



JAGANNĀTHA

Ward¹⁰⁸ nous en propose un récit plus complet. Quand Krishna eut été tué accidentellement par le chasseur Jarâ, on laissa ses os se décomposer sous l'arbre sous lequel il était mort, jusqu'à ce qu'un pieux personnage les ramasse pour les placer dans une boîte¹⁰⁹. Il y restèrent jusqu'au jour où Indradyumna, un roi qui cherchait ardemment à s'attirer les faveurs de Vishnu, reçut l'ordre de fabriquer une statue et d'y placer ces os, avec l'assurance qu'il tirerait une riche récompense de ses pieuses actions. Désireux de suivre cet avis, Indradyumna pria Vishvakarman de lui apporter son aide en façonnant la statue, ce à quoi l'architecte des dieux consentit, tout en montrant une extrême prudence en expliquant au roi que, si quelqu'un le regardait ou bien le dérangeait de quelque façon que ce fût durant son travail, il le quitterait immédiatement et laisserait l'idole inachevée. Le roi promit de respecter cette clause, et Vishvakarman se mit à l'ouvrage. En une nuit, il éleva un temple grandiose dans les montagnes bleues de l'Orissa, puis il commença à faire la statue. Le roi tenta pendant deux semaines de réfréner son impatience, mais perdit la raison et chercha par la suite à voir le dieu à l'œuvre. Ce dernier, en colère, s'arrêta aussitôt, comme il l'en avait menacé, et la statue resta ainsi, avec une figure d'une extrême laideur et dépourvue de pieds et de mains. Terriblement accablé à la vue des conséquences de sa curiosité, le roi, dans sa détresse, alla voir Brahmâ, qui le reconforta en lui promettant de rendre cette statue célèbre sous sa forme actuelle. Le roi invita les dieux à assister à sa consécration. Plusieurs d'entre eux acceptèrent l'invitation ; Brahmâ lui-même officia en tant que prêtre et donna des yeux et une âme au dieu. C'est ainsi que la renommée de Jagannâtha se trouva solidement établie. L'original de cette statue est fidèlement reproduit en d'autres lieux proches de Purî ; on trouve généralement à ses côtés une statue du frère favori de Krishna, Balarâma, et de sa sœur Subhadra.

La version suivante est traduite d'un récit bengali concernant Jagannâtha. Nârâyana (Vishnu), qui s'était retiré avec son épouse dans les montagnes bleues de l'Orissa, où on le connaissait sous le nom de Nilmâdhava, recevait la visite de nombreux hommes et dieux, et l'endroit reçut le nom de Mokshyakshetra (ou champ de l'émancipation du cycle des naissances). Un roi du nom d'Indradyumna, l'un des fils du Soleil et dévot de Vishnu, désirait ardemment rendre visite à Nilmâdhava avant de partir ; il envoya Vidyâpati, le frère du prêtre de la famille,

s'enquérir de la route pour l'Orissa, afin qu'il pût lui servir de guide. A son retour, l'autre lui fit un tel récit de tout ce qu'il avait vu, que le roi fut encore plus impatient d'y aller que jamais. Il fit ses préparatifs, prit sa famille avec lui et partit avec Vidyâpati pour guide. Mais à son arrivée, il fut horriblement déçu d'apprendre que le dieu s'était soustrait aux regards des hommes. Comme il exprimait à grands cris son chagrin et son dépit, une voix venue du ciel frappa son oreille : "Puisque tu ne peux voir Nilmâdhava, fabrique une statue de bois, que tu adoreras ; Nârâyana l'habitera, et la contemplation de cette image te permettra, ainsi qu'aux autres hommes, de parvenir à l'émancipation finale". Ainsi fit le roi. Il se préparait à façonner cette statue, quand Nârâyana lui-même, sous la forme d'un vieux brahmane nommé Vishvakarmân, s'en vint lui proposer de le faire en quinze jours. L'offre fut acceptée et la statue de Jagannâtha, ainsi que celles de son frère et de sa sœur, furent terminées dans les délais.

L'originalité du culte de Jagannâtha réside dans le fait que sa statue n'est pas seulement adorée dans son temple proprement dit, mais qu'elle est également exposée trois jours de l'année aux yeux du public. Le premier jour, appelé Snânayâtra (fête du bain), on sort l'idole de son sanctuaire et des prêtres la baignent en présence de grandes foules sur une haute plate-forme. Cette sortie étant supposée lui occasionner un refroidissement, on organise, dix jours plus tard, le Râthayâtra (fête du char), au cours duquel on place la statue sur un immense char tout exprès fabriqué pour l'occasion et on l'emporte au temple d'un autre dieu, de façon à le faire changer d'air. Le char est tiré par une foule surexcitée, les plus pauvres et les plus ignorants croyant accomplir un acte méritoire en aidant à le traîner. Il y reste quelques jours, puis c'est la troisième fête (le retour), au cours de laquelle l'idole est ramenée chez elle, avec une ferveur quelque peu diminuée¹¹⁰. C'est à Puei que la vision de la divinité apporte le plus de bienfaits à ses adorateurs, mais on considère qu'il y a également grand mérite religieux à voir son char et à aider à le tirer dans des lieux plus proches de son domicile. Toutes les villes et presque tous les grands villages célèbrent la fête de ce dieu. Et la promesse d'une si grande récompense — le salut du péché — ne rend pas étonnante l'ardeur qu'on met à le voir.

CHAITANYA

Chaitanya est, pour ses sectateurs, une incarnation de Vishnu et, comme il a vécu à l'époque historique, il y a environ trois cents ans, il

est intéressant d'attirer l'attention sur la façon dont un être humain en est venu à être regardé comme divin. Un culte lui est rendu à Nadîyâ, au Bengale et il est étrange de voir, dans son sanctuaire, une toute petite image de Krishna, dont il était le disciple et l'apôtre, alors que celle de Chaitanya attire les regards par ses dimensions. Les hindous qui reconnaissent ce dieu disent que, des nombreuses incarnations de Vishnu, quatre revêtent une très grande importance. La première, durant le *Satya Yuga*, appelée Suklavarna (le blanc), était Ananta ; la seconde, durant le *Tretâ Yuga*, du nom de Raktavarna, (le rouge), était Kapiladeva¹¹¹ ; la troisième, survenue au cours du *Dvârpara Yuga* et appelée Krishnavarna (le noir), était Krishna ; la dernière, enfin, celle du *Kali Yuga*, appelée Pitavarna (le jaune), était Chaitanya.

Le fondateur de la secte, dont Chaitanya était le membre le plus illustre, fut un brahmane du nom d'Adaitya, qui vivait à Santipore, au Bengale. Un autre chef, Nityananda, naquit à Nadîyâ peu de temps avant Chaitanya. Le père de Chaitanya, Jagannâtha Mishra, était brahmane ; sa mère s'appelait Suchi ; leur fils aîné, Vishvambhara, était un religieux mendiant. Quand leur illustre fils naquit, sa mère était assez âgée, et, comme l'enfant semblait fragile, on le suspendit à un arbre, dans un panier, pour qu'il meure, ainsi que le permettait la coutume à cette époque. Adaitya, qui passait justement par là, se dit que l'enfant ainsi exposé pouvait bien être l'incarnation du dieu, qu'il attendait pour l'avoir prédite ; il écrivit alors sur le sol mou, avec son pied, la formule employée lors de l'initiation d'un disciple aux mystères du culte de Krishna. La mère, impressionnée par cet acte, descendit l'enfant de l'arbre ; et lui, qui refusait auparavant toute nourriture, en prit aussitôt volontiers et manifesta des signes de force et de vigueur.

Chaitanya apprit en faisant de grands progrès. A seize ans, il épousa Vishnupriyâ, avec laquelle il vécut jusqu'à quarante-quatre ans, quand Adaitya et d'autres mendiants le persuadèrent de renoncer à son *poitâ* (cordon brahmanique) et de se joindre à leur vie religieuse, ce qui revenait à sacrifier sa position élevée en tant que brahmane. Il quitta femme et parents pour partir à Bénarès et beaucoup le jugèrent coupable d'un grand crime, car il abandonnait une grande famille qui dépendait de lui pour sa subsistance. Dès son arrivée dans cette ville, il se mit à enseigner la doctrine de sa secte et rassembla de nombreux disciples, qu'il appela *Vaishnava* — *dévots de Vishnu*. Bien que son enseignement ait été diamétralement opposé à l'hindouisme orthodoxe sur bien des points essentiels, il connut un grand succès. Nombreux furent ceux qui

adoraient principalement Shiva et autres divinités, mais qui, adoptant son enseignement, firent de Krishna le dieu suprême. Voici les principaux points de sa doctrine : les hommes doivent renoncer à la vie séculière et passer leur temps à fréquenter les temples ; ils doivent abandonner les distinctions de castes et manger librement avec tous ceux qui rejoignent leur secte, quelle que soit leur caste ; ils doivent honorer le nom de Vishnu et pratiquer la *bhakti* (ou *confiance*) en ce dieu comme moyen de salut ; il autorise les veuves à se remarier, mais prohibe la consommation de viande et de poisson, ainsi que le culte des divinités auxquelles sont dédiés des sacrifices d'animaux ; ses disciples ne doivent par conséquent pas se lier avec ceux qui offrent de tels sacrifices. Il existe une curieuse coïncidence dans le fait qu'à la même époque Luther ait prêché, en Europe, le salut par la foi et qu'en Inde Chaitanya ait mis en avant la doctrine selon laquelle le salut s'obtenait par la foi (*bhakti*) en Krishna¹¹².

De Bénarès, Chaitanya se rendit à Purî, le grand sanctuaire de Jagannâtha, où il prêcha sa doctrine aux nombreux pèlerins qu'il y rencontra ; et c'est là-bas, dit-on, qu'il fut doté de quatre bras supplémentaires. Adaitya et Nityananda, qui l'avaient poussé à prendre la direction de la secte, restèrent quelques années à Bénarès pour y mener la même tâche ; mais bien qu'ils soient ensuite retournés à la vie normale, leurs descendants jouissent d'un grand respect de la part des membres de la secte. On reconnaît qu'environ un cinquième des hindous du Bengale sont des disciples de ce maître. Les femmes de mauvaise vie déclarent généralement en faire partie. Par leur conduite, elles se sont elles-mêmes exclues de la communauté hindoue orthodoxe et, devenues hors-castes, ne peuvent assurer l'accomplissement normal de leurs rites funéraires. En tant que membres de cette secte dépourvue de castes, ces rites ne leur sont pas refusés.

KÂMADEVA

On considère généralement Kâmadeva, le Cupidon indien, comme le fils de Vishnu et de Lakshmî, sous les formes de Krishna et Rukminî, mais certains passages le présentent également comme le fils de Brahmâ¹¹³. Voici l'origine probable de cette dernière filiation. Dans le *Rig-Veda*¹¹⁴, Kâma est présenté comme le premier mouvement manifesté dans l'Un, une fois que ce dernier a été amené à l'existence par le pouvoir de la ferveur ou abstraction.

Dans l'*Atharva-Veda*, ce Kâma ou désir, non de plaisir sexuel, mais de bien en général, est célébré en tant que pouvoir important, supérieur à tous les dieux, et invoqué pour se libérer de ses ennemis¹¹⁵. Selon un hymne du *Rig-Veda*, on rend un culte à un Kâma sans égal parmi les dieux ; un autre le présente comme le dieu de l'amour sexuel, l'équivalent de l'Éros grec et du Cupidon latin. Il est, dans ce dernier aspect, invoqué de la manière suivante : "Puisse Kâma te transpercer le cœur d'une flèche bien dirigée, empennée de souffrance et barbelée de désir, à la hampe de convoitise". Telles sont ses caractéristiques dans les *Purâna*.

Dans la mythologie hindoue, Kâma est victime de la colère de Shiva. Le démon Târaka ayant grandement affligé les dieux, ces derniers voulurent le détruire. Mais seul un fils de Shiva pouvait accomplir cette tâche. La perte de son épouse Satî lui avait en effet causé une telle douleur, qu'il était malheureusement devenu insensible à l'amour. Les dieux demandèrent donc à Kâma de les aider en le blessant de ses flèches. Il y parvint enfin, au moment où Pârvatî (Satî sous un nouvel aspect), s'approchant de lui, séduisit le dieu transpercé. Furieux de l'arrogance de Kâma, il fit jaillir une flamme de son troisième œil, laquelle consuma le dieu qui avait interrompu ses dévotions¹¹⁶. Le *Vâmana-Purâna*¹¹⁷ raconte longuement l'effet causé par les flèches de Kâma. Le dieu blessé ne trouvait plus le repos. Il se jeta dans la Kâlî-Nadî¹¹⁸, mais "ses eaux furent asséchées et prirent une teinte noire ; et depuis lors, ses flots sombres, bien que sacrés, se répandent dans la forêt, tel le filet qui enserre les cheveux d'une femme". Comme il allait de ci de là pour trouver quelque réconfort, les femmes des saints hommes de la forêt de Daruvanam abandonnaient leur logis pour le suivre. Leurs époux maudirent Shiva qui, furieux contre Kâma du mal qu'il lui avait fait, le réduisit en cendres.



KÂMADEVA

Le *Bhâgavata*¹¹⁹ poursuit ainsi ce récit. L'épouse de Kâma, Ratî, folle de douleur à la mort de son époux, implora Pârvatî d'intercéder auprès de Shiva pour qu'il le ramène à la vie. Pârvatî lui rend courage en lui montrant de quelle manière son désir sera comblé. "Il naîtra comme fils de Shrî Krishna et son nom sera Pradyumna. Un démon du nom de Sambara l'enlèvera et le précipitera dans la mer. Il entrera dans le corps d'un poisson et réapparaîtra dans la nourriture de Sambara. Va t'installer chez Sambara et, lorsque ton époux reviendra, prends-le et fais-le paraître ; il tuera finalement Sambara et vivra heureux avec toi." Ratî suivit ce conseil et devint la servante du démon.

C'est dans le *Vishnu Purâna*¹²⁰ que nous trouvons la suite de cette histoire. Pradyumna n'avait pas plus de six jours quand il fut enlevé de la chambre où sa mère l'avait mis au monde par Sambara, terrible comme la mort; le démon savait en effet, pour l'avoir appris du sage Nârada, que Pradyumna, s'il vivait, causerait un jour sa perte. Sambara le précipita dans la mer, repaire des monstres des profondeurs. Un gros poisson l'avala et il renaquit de son corps : le poisson fut pris par des pêcheurs, qui le remirent au grand Asura Sambara. Son épouse Mâyâdevî (sa servante, dit le *Bhâgavata*), la maîtresse de maison, surveillait le travail des cuisiniers, quand, du poisson qu'ils venaient d'ouvrir, elle vit sortir un bel enfant.

Elle se demandait qui ce pouvait bien être et comment il était arrivé là. Nârada apparut alors pour satisfaire sa curiosité et dit à la gracieuse

femme : “Voici le fils de celui par lequel l’univers est créé et détruit, le fils de Vishnu, qui fut enlevé par Sambara et jeté par lui dans les flots, là où le poisson l’avalait. Il est désormais dans tes mains ; montre-toi généreuse, élève avec tendresse ce joyau de l’humanité”. Mâyâdevî suivit le conseil de Nârada ; elle le prit en charge et éleva l’enfant dont la beauté la fascinait. Son affection s’exalta encore lorsque fleurirent en lui les charmes de l’adolescence. La gracieuse Mâyâdevî, attachant alors son cœur et ses regards au noble Pradyumna, auquel elle tenait autant qu’à elle-même, lui transmit tous ses pouvoirs magiques et d’illusion.

“Voyant ces marques d’affection passionnée, le fils de Krishna dit à Mâyâdevî aux yeux de lotus : ‘Pourquoi te laisses-tu aller à des sentiments qui conviennent si peu à une mère ? — Tu n’es pas né de moi, lui répondit-elle ; tu es le fils de Vishnu, que le noir Sambara a enlevé pour le précipiter dans la mer. Un poisson t’a avalé, mais c’est moi qui t’ai fait échapper de son ventre. Ta tendre mère verse toujours des pleurs sur toi’. A ces mots, le vaillant Pradyumna fut rempli de colère et défia Sambara. Le fils de Mâdhava massacra au combat les armées de Sambara. Sept fois il déjoua les illusions de l’enchanteur. La huitième, il s’en rendit maître, les retourna contre Sambara et le tua. Par ces mêmes pouvoirs, s’élevant dans les airs, il gagna la demeure de son père et parvint, avec Mâyâvatî, dans ses appartements. Quand les femmes aperçurent Pradyumna, elles le prirent pour Krishna. Rukminî, les yeux baignés de larmes, lui parlait tendrement : ‘Heureuse celle qui a un fils tel que toi, dans toute la fleur de la jeunesse. C’est l’âge que devrait avoir mon fils Pradyumna s’il était encore en vie. De quelle heureuse mère es-tu donc le joyau ? Pourtant ton apparence et l’amour que j’éprouve à ton égard me montrent que tu es à coup sûr le fils de Hari’.

C’est alors qu’arrivèrent Krishna et Nârada ; ce dernier dit à Rukminî : ‘Voici ton propre fils, venu ici après avoir tué le démon Sambara, lequel l’avait ravi quand il était enfant. Et voici son épouse, la vertueuse Mâyâvatî, et non la femme de Sambara. Écoutes-en la cause. Quand Manmatha (Kâma), dieu de l’amour, périt, la déesse de la beauté, qui voulait assurer sa résurrection, prenant forme trompeuse, de ses charmes a séduit le démon Sambara, pour se montrer à lui dans des plaisirs variés mais toujours illusoires. Voici ton fils Kâma, et voici son épouse, la déesse Ratî’.

Kâma est généralement représenté comme un beau jeune homme, tenant dans sa main un arc et des flèches de fleurs. Il voyage à travers les

trois mondes, accompagné de son épouse Ratî, du coucou, du bourdon, printemps personnifié, et de douces brises. Au Bengale, aucune statue ne le représente, mais on lui rend un culte au moment des mariages, de même qu'on lui demande bonheur dans le mariage et descendance. L'hymne mentionné plus haut, et tiré de l'*Atharva-Veda*, est récité en partie au cours du rituel de mariage hindou.

Kâma jouit de nombreuses épithètes représentatives de l'influence qu'il est censé exercer parmi les hommes. On peut mentionner entre autres :

Madana, "qui intoxique par l'amour".

Manmatha, "qui agite l'esprit".

Mâra, "qui tue".

Pradyumna, "le conquérant".

Ananga, "qui est sans corps".

Kusumeshu, "dont les flèches sont des fleurs".



SHIVA TUANT KÂMADGVA

CHAPITRE VI

SHIVA

Shiva est la troisième personne de la triade hindoue. Comme Brahmâ était le Créateur et Vishnu le Préservateur, un Destructeur s'avérait nécessaire afin de compléter le système, toute chose étant sujette à disparaître ; c'est à Shiva qu'échoit cette fonction, qui semble assez peu en accord avec la forme sous laquelle on le représente habituellement. Il nous faut cependant rappeler que, selon les enseignements de l'hindouisme, la mort n'est pas la mort dans le sens d'un passage dans la non-existence, mais un simple changement aboutissant à une nouvelle forme de vie. Celui qui détruit fait par conséquent entrer les êtres dans de nouvelles phases de l'existence. Le Destructeur est en réalité un re-Créateur ; c'est pourquoi on lui donne le nom de Shiva, le Brillant ou l'Heureux¹, ce qui n'aurait pas été le cas s'il avait été considéré comme le destructeur au sens ordinaire du terme.

Shiva joue un rôle prépondérant dans l'hindouisme tardif, comme l'enseignent les épopées et les *Purâna*, un certain nombre de livres ayant été écrits pour chanter ses louanges ; mais son nom en tant que divinité n'apparaît pas dans les *Veda*. Afin cependant de lui gagner plus de respect parmi les hommes, on le présente comme le Rudra des *Veda*. Dans certains passages des *Veda*, Rudra est identifié à Agni ; mais "les épithètes distinctives qui lui sont attribuées dans le *Hig-Veda* prouvent assez clairement que ses premiers adorateurs le différenciaient nettement d'Agni"².

"Entre les textes des *Brâhmana* relatifs à Rudra et les portraits les plus récents de la même divinité tels que nous les trouvons dressés dans les épopées, il existe un abîme qu'aucun fonds ancien authentique ne permet à ma connaissance de combler. Le Rudra du *Mahâbhârata* n'est certes pas très différent, dans ses caractères généraux, du dieu du même nom décrit dans le *Satarudriya*, mais les œuvres postérieures lui accordent une importance considérablement accrue ; ses attributs y sont plus clairement définis et les idées concernant sa personne y sont précisées

par l'addition de traits nouveaux et variés, en même temps qu'illustrées par de nombreuses légendes. Loin de rester une divinité de second ordre, comme il l'était à l'époque védique, Rudra a totalement rejeté dans l'ombre Agni, Vâyu, Sûrya, Mitra et Varuna ; et bien qu'Indra occupe une place éminente dans les légendes épiques, il s'est retrouvé à un rang inférieur, peu capable de rivaliser en pouvoir et en dignité avec Rudra, lequel, en même temps que Vishnu, concentre presque exclusivement en lui le culte brahmanique.”³



SHIVA

Les textes suivants, tirés des *Veda*⁴ et se rapportant à Rudra, contiennent les germes de plusieurs légendes contenues dans les livres postérieurs consacrés à Shiva. “Que pouvons-nous dire à Rudra, l'avisé, le puissant, le bienfaisant, qui lui soit le plus agréable, de telle sorte qu'Aditî apporte, de la part de Rudra, les remèdes qu'il faut à nos troupeaux, aux hommes, aux vaches et aux enfants ? De Rudra, seigneur des chants, des sacrifices, qui détient les remèdes, nous recherchons les heureuses faveurs, de lui qui respandit des clartés du soleil et de l'éclat de l'or, le meilleur et le plus bienfaisant des dieux.” “Nous invoquons avec respect le rouge sanglier céleste, aux cheveux mêlés en spirales.”⁵ “Tiens écartée de nous ton arme qui massacre les vaches et les hommes.” Rudra est, dans le même hymne, appelé le père des Marut, ou dieux des

tempêtes ; le commentateur l’explique en introduisant une légende postérieure concernant les Marut⁶. Voici comment, dans un autre hymne, on s’adresse à Rudra : “Il te sied de porter tes flèches et ton arc ; il te sied de [porter] un éclatant collier où, sous toutes ses formes, resplendit [la beauté]”. Le nom de Shiva a été rattaché à celui de Rudra à partir d’un verset de la compilation Vâjasaneyi du *Yajur-Veda* “blanc”, dans lequel on s’adresse à Rudra de la manière suivante : “Tu es bienveillant (Shiva) de par ton nom”⁷. D’autres épithètes, utilisées ensuite dans des légendes, se retrouvent dans une prière du même *Veda* : “Fais resplendir sur nous, toi qui demeures dans les montagnes, le corps béni qui est le tien et qui nous est si favorable”⁸. “Puisse celui qui glisse au loin, au cou sombre et rouge de teint, se montrer bienveillant envers nous.” “Hommage au dieu gracieux, au cou sombre, aux mille yeux, au seigneur des esprits, au maître des voleurs.”

Dans le récit suivant de la naissance de Rudra, il est identifié à Agni. “Le seigneur des êtres, maître dans sa demeure, avait Ushas (l’Aube) pour épouse. Il [leur] naquit un fils dans l’année. L’enfant pleurait. ‘Fils, lui dit Prajâpati, pourquoi donc pleures-tu, toi dont la naissance fut précédée de bien des peines et des austérités ? — Le mal n’est pas sorti de moi, lui répondit l’enfant, et nul ne m’a donné de nom. Donne-m’en un. — Tu es Rudra’, lui dit alors Prajâpati. Dès qu’il lui eut donné ce nom, il prit l’aspect d’Agni, car Rudra est Agni. Il fut Rudra, car il pleurait (de *rud*, pleurer).”⁹ Ce récit de la naissance de Rudra s’accorde avec celui qu’en donnent les *Vishnu* et *Mârkandeya Purâna*, et, dans une certaine mesure, d’autres *Purâna*¹⁰.

Il est impossible de raconter de façon suivie la vie de cette divinité. Sa carrière n’est pas aussi clairement définie qu’un *avatâra* de Vishnu, dont nous ont été transmises la naissance, la vie et la mort. Bien qu’il soit souvent apparu sur terre sous une forme humaine et qu’il ait souvent résidé dans sa ville favorite, Bénarès, son séjour céleste se situait sur le mont Kailâsa, dans l’Himâlaya¹¹. Nous ne pouvons que rapporter quelques-unes des nombreuses légendes qui figurent dans les livres sacrés et dans lesquelles sont présentés le dieu et ses actions. Il nous sera loisible d’en tirer des leçons sur l’idée que se faisait de Shiva l’époque où elles furent écrites.

D’après le *Râmâyana*, Rudra épousa Umâ, fille de Daksha, laquelle réapparaît à diverses étapes de la vie de Shiva sous les traits de Pârvatî, Durgâ, Kâlî, etc. Dans la crainte qu’il ne fût dangereux de vivre avec les

enfants issus de tels parents, les dieux exhortèrent Shiva et Umâ à mener une vie de chasteté, ce à quoi ils consentirent. Leur requête arriva cependant trop tard pour empêcher la naissance de Kârttikeya. Umâ déclara que les épouses des autres dieux devraient elles aussi rester sans enfants. Rudra prit une place importante dans le barattage de la mer de lait ; il but le poison produit avant l'*amrita*, qui lui laissa une marque bleue au cou, ce qui lui vaut l'un de ses surnoms, Nîlakantha, *au cou bleu*.

Assise avec son époux dans leur demeure du mont Kailâsa, Umâ, voyant les dieux passer sur leurs chars, apprit qu'ils allaient, à l'invitation de son père, prendre part au grand sacrifice qu'il s'appêtait à accomplir. Shiva l'ayant offensé, Daksha ne l'avait pas invité. Le *Bhâgavata Purâna*¹² explique ce manque d'égards à l'adresse de Shiva : "Les dieux et les *rishi* étaient assemblés à l'occasion d'un sacrifice célébré par les Prajâpati. Or, quand Daksha entra, tout le monde se leva pour le saluer, à l'exception de son père Brahmâ et de Mahâdeva (Shiva). Après avoir rendu hommage à Brahmâ, Daksha s'assit à sa demande, mais, offensé de l'affront infligé par Shiva qui était resté assis devant lui, il ne supporta pas ses prétentions ; il lui jeta un regard en coin, comme s'il voulait le réduire en cendres, et dit : 'Écoutez-moi, brahmanes, ô *rishi*, et vous, les dieux et les Agni, moi qui vous montre, sans ignorance ni passion, comment pratiquer la vertu. Mais cet être sans vergogne (Shiva) détruit la renommée des protecteurs de l'univers, lui qui, par son obstination, transgresse la voie que suit le bien. Il a affecté d'être mon disciple, au point que, jouant la vertu, devant les brahmanes et le feu, il a pris la main de ma fille qui ressemblait à Sâvitri¹³. Ce [dieu] aux yeux de singe a pris [ma fille] aux yeux de biche, sans me parler ensuite avec respect, à moi qu'il aurait dû, debout, honorer d'un salut. C'est malgré moi que j'ai donné ma fille à cet être orgueilleux, impur, qui abolit les rites et détruit les limites, ainsi que d'un *Veda* le ferait un seul mot confié à un *shudra*. Il erre dans d'horribles cimetières, assisté de légions de spectres et d'esprits, tel un fou, nu et les cheveux défaits, affublé d'un collier de crânes et d'ossements humains ; il dit être Shiva, le favorable, mais il est réellement Ashiva, le funeste, un dément aimé d'autres déments, le maître des Bhûta, des revenants, des êtres dont la nature est avant tout ténèbres. C'est à ce cœur pervers, au maître des furies, à cet être chez qui toute pureté est morte, que, poussé par Brahmâ, j'ai, hélas ! donné ma fille vertueuse.'¹⁴ Il insultait ainsi Shiva qui, en face, se taisait. Puis il toucha de l'eau et, furieux, proféra une malédiction : 'Que ce

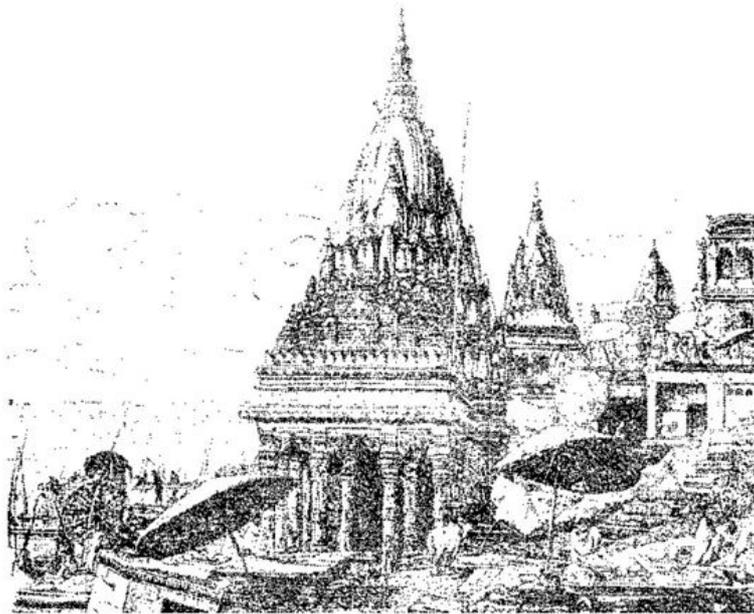
Bhâva¹⁵ (Shiva), le plus vil des dieux, ne reçoive jamais quelque part que ce soit du culte rendu aux dieux en même temps qu'Indra, Upendra (Vishnu) et les autres'.

Daksha alors quitta l'assemblée. C'est après son départ qu'un fidèle de Mahâdeva lança, contre lui et contre les brahmanes qui lui accordaient leur soutien, l'anathème suivant : 'Puisse le brutal Daksha être par trop voué aux femmes, et sous peu se retrouver avec la tête d'un bouc ! Que cet être stupide poursuive dans ce monde une existence ignorante des cérémonies !' Là-dessus, Bhrigu (un *rishi*, frère de Daksha) lança en retour une malédiction contre les sectateurs de Shiva : 'Que tous ceux qui pratiquent les rites de Bhâva passent pour hérétiques et pour des opposants aux vrais textes sacrés. Dépourvus de pureté, trompés dans leur jugement, la chevelure hirsute, portant sur eux de la cendre et des os, qu'ils subissent ainsi, de la part de Shiva, l'initiation où les liqueurs remplacent les divinités.'¹⁶ A cette imprécation, Shiva et ses disciples quittèrent l'assemblée, tandis que Daksha et les autres Prajâpati¹⁷ célébraient pour mille ans le sacrifice dans lequel seul Vishnu était objet de vénération".

Cette inimitié entre Daksha et Shiva se poursuivit si bien, que Shiva ne fut pas invité au sacrifice célébré le jour où son beau-père fut nommé chef des Prajâpati. Umâ fut fort vexée quand son époux lui dit que les dieux décidaient de ne rien lui laisser des sacrifices et que, selon l'usage fixé par ce premier accord, ils ne lui en allouaient aucune part, que telle était leur loi. D'après le *Mahâbhârata*, il se rend ensuite à l'assemblée et met fin, aidé de ses amis, au sacrifice qui, sous la forme d'un cerf, est poursuivi par Shiva dans les cieux. De son front tombe une goutte de transpiration, laquelle provoque un feu d'où surgit un être effrayant, Jvâla (la Fièvre). Ce dernier brûle tout ce que l'on avait préparé pour le sacrifice et fait même fuir les dieux. Brahmâ apparaît alors à Shiva et lui promet que les dieux lui donneront dès lors sa part des sacrifices ; il propose aussi que Jvâla puisse s'étendre sur la terre¹⁸.

Le *Bhâgavata*¹⁹ nous livre un récit plus long et relativement différent de l'issue de la cérémonie de Daksha. Satî (Umâ) désirait fort y assister et, malgré les efforts déployés par son époux pour l'en dissuader, "s'y rend, faisant fi de ses avertissements ; mais, traitée sans égards par son père, elle lui reproche l'hostilité qu'il manifeste à son époux et le menace de quitter l'apparence physique qui la rattache à lui. Elle rend alors l'âme volontairement. A cette vue, les alliés de Shiva, qui l'avaient suivie, se

précipitent sur Daksha pour le tuer”. Mais il les repousse, et les fidèles de Shiva sont mis en fuite. Quand Shiva apprit la mort de son épouse, il fut vivement courroucé, et “d’une boucle de ses cheveux surgit un démon gigantesque (nommé Vîrabadhra) auquel il ordonna de supprimer Daksha et tout son sacrifice”. Ainsi fut fait. Il arracha la barbe de Bhrigu, arracha les yeux de Bhâga, fit sauter les dents de Pûshan et coupa la tête de Daksha. Les dieux, dans leur détresse, reçurent le conseil de s’attirer les faveurs de Shiva. Ils se rendirent donc au mont Kailâsa, où ils virent Shiva “portant le linga tant recherché par les dévots, des cendres, un bâton, une touffe de cheveux, une peau d’antilope, un mince croissant de lune ; son corps resplendissait, telles, le soir, les nuées”. Shiva se laissa attendrir et permit à Daksha de porter une tête de bouc²⁰; le sacrifice fut mené à son terme et Vishnu fit alors un discours, dans lequel il démontra qu’il était le dieu suprême et que les ennuis de ses adorateurs venaient du fait qu’ils se croyaient différents de lui. Daksha lui-même adora Shiva, et Umâ, qui s’était volontairement jetée dans les flammes et était de ce fait devenue une *satî*²¹, renaquit sous les traits de Pârvatî, fille d’Himâvat, dieu de l’Himâlaya, et de Menâ²².



LE TEMPLE DE SHIVA A BÉNARÈS

Shiva adopta les vêtements et mena la vie d’un ascète. Bien qu’on l’adore généralement sous la forme du *linga*, il “est représenté sous une forme humaine, vivant dans l’Himâlaya avec Pârvatî, parfois en train

d'écraser ou d'anéantir des démons, portant autour de son cou sombre un serpent et un collier de crânes, et affublé de tout un attirail d'emblèmes extérieurs, tels que le taureau blanc sur lequel il se déplace²³, un trident, une peau de tigre, une autre d'éléphant, une crécelle, ou encore un lacet, etc. Il a trois yeux, dont un sur le front, en référence aux trois *Veda*, ou au présent, au passé et au futur. Il porte un croissant sur le front, car il reçut la lune en partage des produits du barattage de l'océan²⁴. On rattache encore Mahâdeva, ou le grand dieu Shiva, à l'humanité par le biais d'un autre personnage très différent de celui que nous venons de mentionner (celui d'un ascète austère) ; c'est un personnage aux cheveux emmêlés, vivant dans la forêt et enseignant aux hommes, par son propre exemple, tout d'abord le pouvoir que l'on peut obtenir par la pénitence (*tapas*), la mortification du corps et la suppression des passions, et en second lieu la grande vertu de la méditation abstraite, celle qui mène à la plus haute connaissance spirituelle et, but ultime, à l'union, ou véritable identification à la grande âme de l'univers"²⁵.

La légende suivante, tirée du *Vâmana Purâna*²⁶, nous présente Shiva vivant comme un ascète. Devî (Pârvatî), accablée par une chaleur excessive, s'adresse à son seigneur en ces termes : "O Îshâ ! la chaleur devient accablante ; n'as-tu aucune demeure où nous puissions nous réfugier et rester à l'abri du vent, de la chaleur et du froid ?" Shankara lui répondit : "Je n'ai, charmante épouse, aucune terre d'asile, moi qui erre sans cesse à travers les forêts". Ayant ainsi parlé, Shankara passa toute la saison chaude à l'ombre des arbres ; quand elle fut tenninée, les pluies lui succédèrent avec leurs sombres nuées. "O Maheshvara, dit alors Satî à Shiva, voici que les vents soufflent, mon cœur est agité et les torrents rugissent. Laisse-moi te prier de bâtir une demeure sur le mont Kailâsa, où je puisse avec toi vivre agréablement." Shiva lui répondit : " Je n'ai, ma bien-aimée, ni assez de richesses pour bâtir un séjour, ni rien pour me vêtir qu'une peau d'éléphant ; et pour tout ornement, je n'ai que des serpents". Quand l'âme de Shiva eut entendu ces durs propos, vrais dans leur apparence mais dépourvus de vérité, son cœur en fut ému ; la pudeur lui faisait garder les yeux baissés, mais de colère elle s'écria : "Dis-moi donc, ô Shambhu²⁷, comment nous pourrons passer toute la saison des pluies à l'ombre des arbres ! — Recouverts d'un nuage, ô femme ravissante, lui répondit Shiva, et la saison des pluies passera sans qu'aucune ondée ne s'abatte sur ton corps délicat". Ayant ainsi parlé, Shiva prit un nuage, à l'intérieur duquel il s'installa avec la fille de Daksha. C'est pourquoi depuis lors on le vénère dans le ciel sous le nom

de Jimula-Kitu, celui qui a un nuage pour étendard. Quand les pluies furent terminées, ils s'installèrent sur le mont Mandara.

La vie commune de Shiva et de son épouse ne semble pas avoir été des plus heureuses. Comme ils pouvaient tous deux accorder des bienfaits à leurs adorateurs, il arrivait parfois que l'un veuille bénir celui que l'autre voulait maudire. Le *Rômâyana* et le *Mahâbhârat*²⁸ contiennent le récit d'une dispute survenue entre eux au sujet de la lutte qui opposait Râma à Râvana. Dans le passage qui précède cette querelle, Râma étant incapable de vaincre son ennemi du fait de l'assistance apportée par Shiva, les dieux, que Râvana accable, viennent, conduits par Râma, lui demander de retirer son aide. Shiva consent à les accompagner le septième jour du conflit pour assister à la destruction de leur ennemi. Durgâ (Pârvatî) adresse de violents reproches à son époux et lui demande comment il peut assister à la destruction de son propre fidèle, qui a continué à prier dans la chaleur la plus étouffante, entouré de quatre feux, qui a poursuivi ses dévotions dans l'eau malgré le froid glacial, et qui a persévéré dans ses assiduités, dressé, la tête en bas, dans des torrents de pluie. Elle lui déverse alors un torrent d'injures, le traitant de vieillard desséché, qui fume des herbes enivrantes, vit dans les cimetières et se couvre de cendres ; elle lui demande s'il croit qu'elle va l'accompagner dans cette vie errante. Shiva se met alors en colère et lui rappelle qu'elle n'est qu'une femme, qu'elle ne peut donc rien savoir, et qu'elle ne se comporte même pas en femme, vu qu'elle erre elle aussi de place en place, qu'elle s'engage dans la guerre, qu'elle n'est qu'une ivrogne qui passe son temps avec des êtres vils, qu'elle tue des géants, qu'elle boit leur sang et attache leurs têtes autour de son cou. A ces reproches, Durgâ entre dans une telle rage que les dieux en sont effrayés. Ils supplient Râma d'intervenir avec eux auprès d'elle, faute de quoi Râvana ne sera jamais écrasé. Râma leur obéit ; Durgâ accède à leur prière et consent à la destruction du démon. Le *Shivopâkhyana* nous montre une Durgâ dont la jalousie est exacerbée par le fait que son époux, au cours des déplacements qu'il effectue pour mendier, s'est rendu dans les quartiers de la ville habités par les filles de mauvaise vie, et le *Râmâyana* nous raconte de même la terrible dispute survenue entre eux lorsque Parashurâma bat leurs fils Kârttikeya et Ganesha.

Nous trouvons, dans le *Vâmana Purâna*, l'explication, sous forme légendaire, de la raison pour laquelle Shiva a adopté l'habit et le mode de vie d'un mendiant dévot. A l'origine, alors que tout avait été détruit et qu'il ne restait rien que le vaste océan, le seigneur que nul ne peut

appréhender, Brahmâ, était depuis mille ans plongé dans le sommeil. Une fois la nuit passée, il désira créer les trois mondes ; bien que versé dans les *Veda*, il revêtit les attributs de l'impureté et emprunta une forme humaine à cinq têtes (Brahmâ). De l'essence de l'ombre naquit ensuite un autre être à trois yeux et aux cheveux en chignon, tenant un rosaire et un trident. Brahmâ créa ensuite Ahamkâra, la conscience de l'existence individuelle, qui pénétra la nature de ces deux divinités ; c'est sous son influence que Rudra dit à Brahmâ : “Dis-moi, Seigneur, comment tu es venu ici et par qui tu as été créé. — Et toi-même, d'où viens-tu ?” lui répond Brahmâ. Il en résulte une terrible querelle, au cours de laquelle Shiva, fou de colère, coupe la cinquième tête de Brahmâ qui a proféré ces orgueilleux propos. Mais lorsqu'il tente de faire tomber cette tête sur le sol, elle ne veut pas tomber et lui reste dans la main. Brahmâ crée alors un géant qu'il charge de tuer Shiva, lequel est affaibli par la faute commise en nuisant à Brahmâ, le père des brahmanes. Shiva lui échappe en se réfugiant à Bénarès. La sainteté propre à Bénarès lui vient du fait que Shiva fut, là-bas, absous de cette grave faute et qu'on cessa de le poursuivre pour avoir tranché la tête de Brahmâ, tête qu'il fut, en pénitence, condamné à porter avec lui partout où il irait. Ce sont les efforts déployés par Shiva pour être libéré de cette faute de “brahmanicide”, qui ont fait de lui un mendiant errant.

Le nom sous lequel Shiva est ordinairement connu est Mahâdeva, le grand dieu ; c'est le *Mahâbhârata* qui nous en apprend l'origine²⁹. Les Asura avaient reçu de Brahmâ la faveur de posséder trois châteaux, “que ne pourrait détruire que la divinité capable de les vaincre d'une seule flèche”. Forts de cet avantage, ils se rendirent odieux à tous les autres dieux qui, en désespoir de cause, allèrent trouver Brahmâ, lequel les renvoya auprès de Mahâdeva. Shiva leur expliqua qu'il ne pouvait à lui seul détruire ces trois châteaux, mais qu'aidés de la moitié de sa force, ils pourraient accomplir cet exploit. Ils lui répondirent alors qu'ils ne pourraient jamais supporter la moitié de sa force et lui proposèrent d'entreprendre lui-même cette tâche en s'aidant de la moitié de leur force à eux. Mahâdeva y consentit et devint plus fort que tous les dieux réunis, ce qui lui valut le surnom de Mahâdeva. Nonobstant cette version des faits, l'histoire de Parashurâma renferme une légende qui montre la supériorité de Vishnu sur Shiva, même si les *Purâna* consacrés aux louanges de Shiva affirment clairement que Brahmâ et Vishnu lui sont inférieurs.

La légende suivante nous enseigne l'unité des diverses divinités³⁰. Alors qu'un jour Lakshmî et Durgâ étaient toutes deux assises en présence de Shiva, Lakshmî soutint que son époux (Vishnu) était plus grand que Shiva, vu que ce dernier l'avait honoré. Alors qu'elles disputaient ainsi, Vishnu en personne apparut et, pour convaincre son épouse que Shiva et lui étaient égaux, il passa dans son corps et ils ne firent plus qu'un. On trouve une autre version de cette histoire dans le *Skanda Purâna*³¹. Shiva demande un jour à Vishnu de prendre l'apparence d'une belle femme, comme il l'a fait lors du barattage de l'océan pour distraire l'attention des Asura tandis que les dieux buvaient l'*amrita*. Vishnu accepte, et Shiva, excité, cherche à l'embrasser. Vishnu s'enfuit, mais Shiva le poursuit, et Vishnu a beau reprendre sa forme première, Shiva le serre si étroitement, que leurs deux corps ne font plus qu'un. On donne le nom de Hari-Hara aux divinités ainsi réunies.

On représente toujours Shiva avec un troisième œil situé au milieu du front, particularité dont le *Mahâbhârata* nous donne la raison³². Alors qu'il était assis sur l'Himâlaya, où il commençait à pratiquer ses austérités, Umâ, suivie de ses compagnes et habillée en ascète, arrivant derrière lui, lui mit les mains sur les yeux pour plaisanter. L'effet en fut terrible. Le monde fut tout à coup plongé dans l'obscurité, privé de toute vie et de tout sacrifice. Les ténèbres, cependant, furent vite dispersées. Une flamme gigantesque surgit du front de Mahâdeva, de laquelle naquit un troisième œil, aussi éclatant que le soleil. Le feu surgi de cet œil brûla la montagne et tout fut consumé. Umâ se tint alors devant son époux, dans une attitude soumise, et en peu de temps, l'Himâlaya, son père, retrouva son état d'origine.

Chaque dieu est représenté avec son animal ou son oiseau préféré, sur lequel il est censé voyager et qu'on appelle donc son *vâhana*, son véhicule. Le taureau est celui de Shiva, et la représentation de son taureau favori, Nandi, se rencontre devant de nombreux sanctuaires consacrés à Mahâdeva. C'est probablement pour cette raison que prévaut une curieuse coutume, semblable, par bien des aspects, à celle qui consiste chez les Israélites à lâcher un bouc émissaire. A la mort d'un dévot de Shiva, si ses amis font preuve de piété et sont en état de pourvoir à la chose, ils lâchent une bête, qu'ils laissent errer à sa guise. Il est universellement considéré comme méritoire, chez les hindous, de nourrir ces taureaux sacrés et comme une faute de leur faire du mal. On en voit beaucoup dans les campagnes, qui causent de graves préjudices aux cultivateurs dans les champs desquels ils errent, car, vu qu'ils

n'appartiennent à personne, on ne peut obtenir aucune réparation. Si un homme est vraiment dévot, ou ses amis particulièrement pieux, on peut, à son décès, lâcher jusqu'à sept taureaux. L'idée semble être la suivante : Shiva se plaisant en compagnie de Nandi, il accueillera avec bienveillance ceux de la part de qui on offre ces taureaux.



HARI-HARA

Shiva lui-même menant une vie ascétique et pratiquant de dures austérités, une vie identique à la sienne est supposée lui plaire ; c'est pourquoi de nombreux shivaïtes, ou sectateurs de Shiva, pratiquent de grandes austérités et recourent à des rites cruels comme moyens de gagner ses faveurs. C'est ainsi que l'on voit, à travers le pays, des dizaines de milliers de *samnyâsin*, ou pèlerins, qui vivent de charité et s'exposent au froid, à la chaleur et à toutes sortes de désagréments, dans la croyance que leur vie agréée à la divinité. Certains d'entre eux s'infligent de graves tourments physiques, en maintenant durant des années leurs bras ou leurs jambes dans une certaine posture, jusqu'à ce qu'il leur devienne impossible de les bouger ; d'autres se laissent pousser les ongles, au point qu'ils leur traversent les doigts ; d'autres vont fixer le soleil jusqu'à en devenir aveugles ; d'autres enfin s'imposent de garder le silence, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus parler. Lors de certaines fêtes en son honneur, le petit peuple des basses castes se suspendait à des bambous par des crochets enfoncés dans les chairs,

tandis que d'autres se jetaient d'une certaine hauteur sur des couteaux acérés ; et bien que le gouvernement ait interdit ces pratiques sanglantes, elles se perpétuent actuellement dans les lieux écartés³³. Afin de mieux supporter la douleur, ils absorbent des drogues préparées à partir du chanvre indien. Ils s'appuient, pour cette pratique, sur la vie du dieu telle qu'elle est présentée dans les *Purâna*. De même que Krishna est supposé se réjouir de chants et de danses qui ne revêtent pas toujours un caractère moral élevé, on croit que Shiva se complaît dans les pratiques cruelles d'adorateurs ignorants et drogués.

Le passage suivant, tiré du *Bhâgavata*, qui constitue un portrait de Shiva et un exposé de sa conduite, confirme bien des éléments qui font maintenant partie intégrante de son culte. Comprenant que l'un de ses fidèles était en difficulté, Shiva "prit possession de la moitié du corps de Pârvatî, attacha ses cheveux emmêlés, s'enduisit le corps de cendres et ingurgita une grande quantité de hachisch, de chélidoine et de pomme épineuse ; et portant un cordon brahmanique fait de serpents blancs, vêtu d'une peau d'éléphant, avec un collier de perles et une guirlande de têtes coupées, monté sur Nandi, accompagné de fantômes, de spectres, de sorcières, de lutins, de farfadets et d'esprits mauvais, Bolonâth s'avança. A son front brillait la lune ; il portait le Gange sur sa tête³⁴ et ses yeux lançaient des reflets rouges. Il tenait un trident, arme terrible et destructrice : il en tua l'ennemi odieux à son adorateur. "

Bien que le physique de Shiva soit constamment décrit avec beaucoup de minutie dans les *Purâna* et que les peintures le représentent généralement sous une forme humaine, c'est sous la forme du *linga* qu'il est presque toujours vénéré. Cette représentation n'évoque rien de choquant pour qui n'est pas au fait de son sens symbolique, et certains auteurs parlent du caractère inoffensif qu'il revêt pour les hindous eux-mêmes. Mais il est impossible, pour qui est au courant des légendes qui le présentent comme le symbole de Shiva, de le voir et de lui rendre un culte sans que cela éveille des pensées impures. Il représente en effet ouvertement les organes mâles et femelles de la reproduction.

Maintes légendes expliquent comment il en est arrivé à représenter Shiva. Il est probable qu'il s'agissait d'un objet de culte pour quelque tribu aborigène, incorporé ensuite à l'hindouisme. Le *Padma Purâna*³⁵ nous enseigne qu'il résultait d'une malédiction prononcée par Bhriгу. Quand on eut envoyé ce sage découvrir lequel des trois dieux était le plus grand, il parvint à la demeure de Shiva, mais, dès son arrivée, fut

empêché d'entrer par un gardien qui l'infonna que son maître était avec Devî, son épouse. Après un certain temps d'attente, Bhrigu perdit patience et dit : "Puisque toi, ô Shankara, tu m'as traité avec mépris, en préférant à moi les embrassements de Pârvatî, vous serez tous deux honorés sous l'aspect du *linga* et du *yoni*".

Le *Vâmana* en fait, quant à lui, le résultat d'une malédiction proférée par un certain nombre de sages. Quand Satî mourut, lors du sacrifice de Daksha, Shiva erra d'un lieu à l'autre, tel un fou, en déplorant son absence ; il allait d'ermitage en ermitage, sans pouvoir trouver le repos. Quand les femmes des ermites le virent, elles tombèrent follement amoureuses de lui et le suivirent dans ses errances. Leurs époux, en colère, maudirent le dieu et le privèrent de son humanité. Il s'ensuivit une grande confusion. Brahmâ et Vishnu intercédèrent en sa faveur auprès des ermites, qui consentirent à retirer leur malédiction à condition que l'offenseur soit représenté sous l'aspect du *linga*. C'est ainsi que ce dernier devint un objet de culte pour les hommes et pour les dieux.



SHIVA TUANT UN ASURA

Comme exemple typique des légendes qui ont permis au culte de Shiva de s'imposer sous cette forme, je citerai le passage suivant, extrait du *Shiva Purâna*³⁶. Un Râkshasa du nom de Bhîma avait reçu en bienfait de Râma un pouvoir invincible et entreprit d'exercer son tout nouveau

pouvoir en attaquant le roi de Kâmrupa. Ayant vaincu le roi et pris possession de son royaume et de ses richesses, il le précipita dans un cachot profond. Dans son extrême piété, le roi continuait chaque jour, malgré sa réclusion, à fabriquer des représentations d'argile du *linga* et à adorer Shiva selon les rites et les cérémonies imposés par son culte. Le Râkshasa cependant poursuivait ses conquêtes, abolissant partout les observances religieuses et le culte prescrits par les *Veda*. Réduits par son pouvoir à une grande détresse, les dieux appelèrent Shiva à l'aide et le rendirent propice en adorant des *linga* d'argile. Shambhu leur assura qu'il détruirait leur ennemi grâce au roi Kâmrupa, alors emprisonné. A ce moment précis, le prisonnier se trouvait plongé dans une profonde méditation face à un *linga*, quand l'un des gardes, le voyant ainsi occupé, alla informer le Râkshasa que le captif accomplissait des cérémonies interdites dans le but de lui nuire. A ces mots, le monstre, fou de rage, saisit son épée et, se précipitant à la prison, parla au roi en ces termes : "Avoue la vérité : dis-moi quel est celui que tu adores et je te laisserai la vie sauve ; sinon je te mettrai à mort sur-le-champ !"

Mais le roi plaçait toute sa confiance dans la protection de Shiva, et il lui répliqua, sans être intimidé : "En vérité, j'adore Shankara³⁷ ; fais donc ce qu'il te plaît". Le Râkshasa reprit : "Que peut Shankara contre moi ? Je le connais très bien, lui qui fut autrefois contraint de devenir l'esclave de mon oncle (Râvana) ; et toi, confiant dans son pouvoir, tu t'es efforcé de me vaincre, mais la défaite, voilà quel fut le résultat. Quoi qu'il en soit, tant que tu ne m'auras pas montré ton maître ni convaincu de sa puissance, je ne croirai jamais à sa divinité !" Le roi lui répondit : "Petit comme je suis, quel pouvoir ai-je sur le dieu ? Mais puissant comme il est, je sais qu'il ne m'abandonnera jamais ! — Cet être qui se complaît dans le *gânjâ*³⁸ et l'ivresse, ce mendiant errant, dit alors le Râkshasa, comment pourrait-il donc protéger ses adorateurs ? Fais apparaître ton maître, et je le défierai sur-le-champ au combat". Il ordonna alors à son armée de se tenir prête et, insultant le roi, frappant le *linga* de son épée, le Râkshasa lança en riant : "Vois maintenant le pouvoir de ton maître". A peine son épée avait-elle touché le *linga*, que Hara en surgit, s'écriant : "Vois, je suis Ishvara (dieu), qui apparaît pour protéger son adorateur, auquel il assure toujours bonheur et sécurité. Apprends maintenant à craindre mon pouvoir !" Shiva alors attaqua le Râkshasa, et, du rayon émanant de son troisième œil, il le réduisit en cendres, lui et toute son armée.

On dit que Shiva a mille noms ; outre ceux que nous avons déjà mentionnés, voici les plus courants :

Maheshvara, “grand dieu”.

Ishvara, “glorieux”.

Chandrashekara, “celui qui porte la lune sur son front”.

Bhuteshvara, “maître des *bhûta*, ou revenants”.

Mritunjaya, “celui qui vainc la mort”.

Shri Kanta, “au beau cou”.

Smarahâra, “destructeur de Smara ou Kâmdeva”.

Gangâdhara, “qui porte Gangâ (le Gange) dans ses cheveux”.

Sthânu, “éternel”.

Girisha, “seigneur des montagnes”.

Digambara, “habillé d’espace” (nu).

Bhagvân, “seigneur”.

Ishâna, “maître”.

Mahakâla, “grand temps”.

Triambaka, “aux trois yeux”.

PANCHÂNANA



PANCHANANA

Il s'agit d'une forme de Shiva représenté, ainsi que son nom nous l'indique, avec cinq têtes, son aspect général et son habit d'ascète demeurant par ailleurs les mêmes que dans ses formes ordinaires. C'est sous ce nom qu'on le prie, en tant que médecin ou guérisseur, pour obtenir la guérison d'une maladie. Là où il n'existe ni temple ni statue de ce dieu, on lui rend un culte devant une pierre informe, peinte en rouge et placée sous un arbre. C'est là une forme très courante de culte dans les villages du Bengale. Certains sanctuaires de Panchânana ont acquis une très grande célébrité et les femmes y affluent pour obtenir la faveur d'avoir des enfants ou toute autre bénédiction. En période de maladie, on n'a aucun scrupule à faire des offrandes à cette divinité, même si le patient n'est pas, en temps normal, un adorateur de Shiva. Les crises d'épilepsie sont communément attribuées à Panchânana par la croyance populaire, et des offrandes lui sont faites pour l'inviter à se retirer ; la guérison est alors attribuée au départ du dieu.

CHAPITRE VII

UMÂ

Umâ est le premier nom sous lequel soit connue l'épouse de Shiva. Les livres sacrés nous la présentent sous des formes fort diverses et sous de nombreux noms ; mais comme il existe des légendes présentant les circonstances liées aux formes et aux noms sous lesquels elle est le plus généralement connue, nous les donnerons, dans la mesure du possible, dans l'ordre chronologique.

Lorsque Devî (la déesse) apparaît sous les traits d'Umâ, on la dit fille de Daksha, l'un des fils de Brahmâ. Son père, à l'origine, n'était guère partisan de voir sa fille épouser un mendiant, mais ses scrupules furent vaincus par le pouvoir de persuasion de Brahmâ. De même que Shiva est qualifié de Mahâdeva, Umâ est fréquemment appelée tout simplement Devî. A cette période de son existence, on l'appelle également Satî, par référence à l'épisode au cours duquel, son père ayant infligé un affront à son époux en ne l'invitant pas au grand sacrifice qu'il accomplissait, elle s'était volontairement jetée dans le feu sacrificiel, en présence des dieux et des brahmanes, pour y trouver la mort, ou, selon une autre version des faits, avait été consumée par sa propre gloire. Le nom *satî*, qui signifie *la véritable* ou *la vertueuse épouse*, est donné aux veuves qui montent sur le bûcher funéraire de leurs époux, pour y trouver une mort volontaire par le feu. L'un des livres les plus anciens présente Ambikâ (un autre nom d'Umâ) comme la sœur de Rudra ; des ouvrages plus tardifs la présentent comme son épouse.

“L'ouvrage le plus ancien dans lequel on trouve le nom d'Umâ est, à ma connaissance, le *Talavakâra* ou *Kena Upanishad*. La troisième section de ce traité mentionne qu'un jour Brahmâ remporta une victoire au bénéfice des dieux. Mais, comme ces derniers se disposaient à s'en attribuer le mérite, Brahmâ apparut afin de les détromper. Les dieux ne le reconnurent pas et envoyèrent d'abord Agni, puis Vâyû s'assurer de son identité. Lorsque, sur une question de Brahmâ, ces dieux se présentèrent comme possédant l'un le pouvoir de brûler, l'autre celui de disperser

d'un souffle tout ce qu'il voulait, il leur demanda de le faire avec un brin d'herbe, ce dont ils furent incapables et ils repartirent sans savoir qui il était. On confia ensuite à Indra le soin de s'en assurer. 'Qu'il en soit ainsi !' dit-il, puis il s'approcha de cet être, qui disparut de sa vue. Il aborda dans le ciel une femme resplendissante, Umâ Haimavatî, à laquelle il demanda qui était cette apparition. 'Il s'agit de Brahmâ, dit-elle. Réjouissez-vous de la victoire de Brahmâ !' Il sut ainsi que c'était Brahmâ. Les commentateurs de ce passage affirment qu'Umâ signifie connaissance et présentent Umâ comme la personnification de la 'connaissance divine'.¹

“De même qu'en Shiva, écrit le professeur Weber², deux dieux, distincts à l'origine, Agni et Rudra, se trouvent réunis, de même son épouse doit-elle être regardée comme la résultante de plusieurs personnages divins, ce qui devient suffisamment clair lorsque l'on considère le nombre impressionnant de ses épithètes. Alors qu'une partie d'entre elles, telles Umâ, Ambikâ, Pârvatî, Haimavatî, appartiennent à l'épouse de Rudra, d'autres, comme Kâlî, nous renvoient à celle d'Agni, tandis que Gaurî et d'autres encore renvoient sans doute à Nirritî, déesse de tous les maux.”³ Et il ajoute : “L'exemple le plus frappant doit en être recherché dans le *Mahâbhârata*, dans l'hymne de Yudhishtira à Durgâ, où il l'appelle Yashoda Krishna, 'née dans la famille du bouvier Nanda', 'sœur de Vâsudeva', 'ennemie de Kamsa', et présentant 'les mêmes traits que Shankarshana'⁴. De telles explications sont sans aucun doute nécessaires quand on voit que Kâlî est dite ne faire qu'un avec Umâ, incarnation de la 'sagesse divine'.”

Dans le passage suivant du *Râmâyana*⁵, Umâ est dite fille d'Himâvat et de Menâ, les deux formes d'Umâ et de Pârvatî se trouvant confondues dans l'esprit de l'auteur. “A Himâvat, seigneur des montagnes, grand pourvoyeur de métaux, naquirent deux filles, beautés sans pareilles sur terre. La fille de Meru, Menâ, délicieuse épouse bien-aimée d'Himâvat, était leur mère à la fine ceinture. D'elle naquit Gangâ, fille aînée d'Himâvat, puis sa seconde fille, Umâ, riche en austères pratiques, qui entreprit un rite exigeant et accomplit de sévères austérités. C'est cette fille, Umâ, remarquable par ses austérités, adorée des trois mondes, que le maître des montagnes donna pour épouse à Rudra sans pareil. Telles étaient les deux filles du roi des montagnes, Gangâ, le plus grand des fleuves, et Umâ, parfaite entre les déesses.”

Le *Harivamsha*⁶ mentionne trois filles d'Himâvat et Menâ, mais Gangâ n'en fait pas partie. "La fille spirituelle (des Pitri) était Menâ, la vénérable épouse du grand mont Himâvat. Le roi des montagnes eut trois filles de Menâ, Aparnâ, Ekaparnâ et Ekapâtâlâ. Toutes trois pratiquèrent de très grandes austérités, telles que ne pouvaient en faire ni les dieux ni les Dânavas⁷, et alarmèrent ainsi les mondes mobile et immobile. Ekaparnâ (une feuille) se nourrit d'une feuille, Ekapâtâlâ ne prit qu'un *pâtâlâ* (un bignonia) ; la dernière, Aparnâ, ne prit aucune nourriture, mais Menâ, inquiète comme peut l'être une mère, le lui interdit et l'en dissuada par ces deux mots : *Umâ* (Oh ! non). Et la belle déesse, ainsi interpellée par sa mère dans ses austérités, devint célèbre sous ce nom dans les trois mondes⁸. Toutes trois, se mortifiant, se distinguaient par la puissance de la contemplation ; elles étaient chastes et répandaient la divine connaissance. Umâ était l'aînée, des trois la plus parfaite. Remarquable par la force qu'elle tirait d'une profonde contemplation, ce fut elle qui obtint Mahâdeva [pour époux]."

Plusieurs des noms sous lesquels Umâ est maintenant connue et vénérée se trouvent dans les textes plus anciens de l'hindouisme, même si, à cette époque, ils ne faisaient pas allusion à l'épouse de Shiva. Comme nous l'avons déjà vu, Umâ était la Connaissance ; Ambikâ, elle, était une sœur de Rudra ; Durgâ, "dans un hymne du *Taittirîya Aryanaka*, est une épithète de la flamme sacrificielle, et Kâlî, mot qui apparaît dans le *Mandaka Upanishad*, est le nom de l'une des sept langues d'Agni, le dieu du feu."⁹

Umâ est appelée mère de Kârttikeya et, dans une certaine mesure, de Ganesha lui-même ; mais on ne peut pas clairement dire si elle a réellement eu ces enfants en tant qu'Umâ ou bien, après sa naissance suivante, en tant que Pârvatî.

Le *Kurmâ Purâna*¹⁰ comporte un récit de la création d'Umâ qui nous reporte à un stade antérieur à sa naissance comme fille de Daksha. "Alors que Brahmâ s'emportait contre son fils parce qu'il embrassait la vie ascétique [et refusait de perpétuer la race humaine], une forme mi-mâle mi-femelle naquit de son courroux. 'Divise-toi', lui dit Brahmâ avant de se retirer. La partie mâle devint Rudra et l'autre devint, selon les ordres de Brahmâ, la fille de Daksha sous le nom de Satî, laquelle fut donnée en mariage à Rudra ; puis lorsque, par la suite, elle eut perdu la vie à cause de l'outrage infligé par son père, elle naquit une seconde fois en tant que fille d'Himâvat et Menâ et prit le nom de Pârvatî."

Il est à remarquer que, bien qu'Umâ soit appelée l'épouse de Shiva, elle représente en fait l'énergie, le pouvoir actif de cette divinité ; elle a revêtu une apparence physique afin de s'unir à lui ; de la même manière, l'énergie de Vishnu s'est incarnée en Lakshmî, Sîtâ, etc.

PÂRVATÎ

La déesse est, sous cette forme, la fidèle compagne de son époux, mais on lui attribue quelques initiatives indépendantes. Les *Purâna* représentent généralement Shiva et Pârvatî en train de faire l'amour, mais aussi (variante relativement rare) assis sur le mont Kailâsa et disputant sur les questions les plus abstruses de la philosophie hindoue. Il leur arrive cependant parfois de se quereller ; c'est ainsi qu'un jour Shiva lui reproche la noirceur de sa peau. Ce sarcasme la touche au point qu'elle l'abandonne pour quelque temps et se retire dans une forêt où elle entreprend les plus sévères austérités, jusqu'à ce que Brahmâ lui donne un teint doré, ce qui lui vaut, depuis, le surnom de Gaurî¹¹.

Ses origines nous sont présentées dans la légende suivante, tirée du *Vâraha Purâna*¹². Brahmâ rendait visite, sur le mont Kailâsa, à Shiva qui lui dit : “Dis-moi vite, ô Brahmâ, ce qui motive ta visite”. Brahmâ lui répondit : “Il existe un puissant Asura, contre lequel tous les dieux, affligés, demandent protection ; je viens en toute hâte te faire part de leurs plaintes”. Brahmâ fixa alors intensément Shiva qui, par la pensée, fit venir Vishnu auprès d'eux. Les trois divinités unirent leurs regards. “De l'éclat de leurs yeux naquit une jeune fille d'une beauté céleste, au teint d'azur semblable aux pétales du lotus, ornée de pierres précieuses, qui humblement se prosterna devant Brahmâ, Vishnu et Shiva. Quand ils lui demandèrent qui elle était et pourquoi elle portait trois couleurs, le noir, le rouge et le blanc, elle leur répondit : ‘Je suis issue de vos regards ; ne connaissez-vous point vos toutes-puissantes énergies ?’. Et Brahmâ, la louant, lui dit : ‘Tu porteras le nom de déesse des trois temps (passé, présent, futur), préservatrice de l'univers, et l'on t'honorera sous divers noms, car c'est toi qui feras s'accomplir les désirs de tes adorateurs. Mais, ô déesse, divise ta personne en trois, selon les couleurs qui sont tiennes’. Ainsi fit-elle, se divisant en trois parties, l'une blanche, l'autre rouge et la dernière noire. La blanche était Sarasvatî, d'une harmonieuse beauté, qui assistait Brahmâ dans la création ; la rouge était Lakshmî, bien-aimée de Vishnu, qui avec lui préservait l'univers ; quant à la noire, Pârvatî, riche de grandes qualités, elle était l'énergie de

Shiva.” Nous avons raconté, dans la légende précédente, comment Pârvatî, noire à l’origine, avait pris une teinte dorée.

Le *Vaivarta Purâna* précise les circonstances qui ont conduit à la réapparition sur terre d’Umâ sous la forme de Pârvatî, après qu’elle se fut sacrifiée et fut devenue une *satî*. En apprenant la mort de son épouse, Shiva défaillit de chagrin ; quand il revint à lui, il courut sur les rives de la rivière céleste, où il vit “le corps de sa bien-aimée, parée de blanc, un rosaire à la main, et brillant comme l’or poli. Dès qu’il aperçut le corps sans vie de son épouse, la douleur de sa perte lui fit perdre le sens. Quand il reprit conscience et qu’il vit sa beauté, des larmes dans les yeux, il lui dit, d’une voix que troublait le chagrin : ‘Lève-toi, lève-toi, Satî, ma bien-aimée ! Je suis ton maître, Shankara ; regarde-moi, je suis auprès de toi. Je suis, avec toi, tout-puissant, auteur de toutes choses, et c’est moi qui dispense toute félicité. Tu es mon énergie ; sans toi je suis un corps impuissant et sans forces. Comment, ma bien-aimée, peux-tu m’abandonner ? Oh ! qu’avec un sourire et un regard de toi, tes paroles me soient douces comme l’*amrita*, qu’elles répandent leur douce pluie sur mon cœur consumé de chagrin ! Tu m’aurais autrefois accueilli par les mots les plus tendres ; pourquoi donc aujourd’hui montrer cette colère et garder le silence, alors que la tristesse me fait pousser des cris ? Maîtresse de mon âme, mère de l’univers, ô Satî, lève-toi ! Ne me vois-tu donc point pleurer ? O beauté ! tu ne peux avoir expiré. O ma fidèle épouse ! pourquoi ne veux-tu pas, comme avant, m’honorer ? Et les vœux que tu fis lors de notre mariage, pourquoi les enfrens-tu, insensible à ma voix ?’



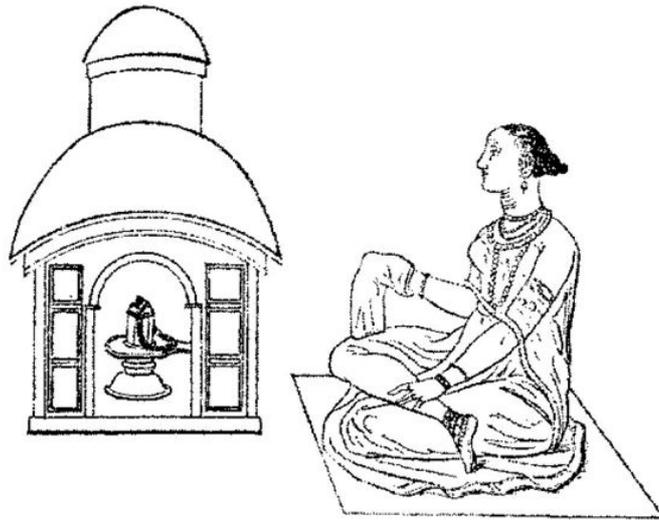
SHIVA ET PÂRVATÎ

A ces mots, Shiva prit dans ses bras le corps sans vie ; dans l'angoisse de la séparation, il le pressait contre son sein et ne cessait de l'embrasser. Lèvres contre lèvres, poitrine contre poitrine, Shankara étreignait le corps de son aimée. Il défaillit souvent, puis il se releva et, serrant étroitement Satî contre son sein, il se précipita, éperdu de chagrin. Tel un homme aux sens égarés, le précepteur de l'univers franchit les sept *dvîpa*, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue et d'angoisse, il tombât évanoui au pied d'un banyan. Voyant Shiva dans cet état, les dieux, au comble de l'émotion, se précipitèrent vers lui en compagnie de Brahmâ et Vishnu. Vishnu posa sur sa poitrine la tête de Shiva évanoui et emplit les airs de ses lamentations ; mais il lui redonna courage en disant : 'O Shiva ! recouvre tes sens, écoute mes paroles. Satî te reviendra, sois-en bien assuré, car Shiva et Satî restent inséparables, comme le froid et l'eau, la chaleur et le feu, la terre et ses odeurs, le soleil et ses traits !'

A ces mots, Shiva ouvrit légèrement ses yeux mouillés de larmes et dit : 'O forme étincelante ! Qui es-tu ? Qui sont tes compagnons ? Qui suis-je ? Où est ma suite ? Où allez-vous donc tous ? Et moi, où suis-je ? Où vais-je ?' Vishnu pleurait et ses larmes, unies à celles de Shiva, formèrent un lac qui devint par la suite un célèbre lieu de pèlerinage. Vishnu parvint à calmer Shiva qui, réjoui de ses paroles, aperçut Satî,

assise devant lui sur un char orné de pierreries, accompagnée d'une suite nombreuse, parée de riches vêtements et de bijoux étincelants, son paisible visage illuminé d'un doux sourire. Le désespoir de la séparation cessa et la joie emplit son âme lorsque Satî lui dit : 'Rassure-toi, ô Mahâdeva ! ô maître de mon âme ! Sous quelque apparence que je puisse exister, je ne serai jamais privé de mon seigneur, et je suis désormais la fille d'Himâvat, pour être à nouveau ton épouse. Il n'est donc plus besoin pour toi de déplorer notre séparation.' Ayant, par ses paroles, apaisé Shiva, Satî se retira."

Un autre chapitre du même *Purâna* nous raconte comment ils sont de nouveau réunis¹³. "Satî connut bientôt une nouvelle naissance dans le sein de l'épouse d'Himâvat ; et Shiva, rassemblant les cendres et les os du bûcher funéraire, fit un collier des os et se couvrit des cendres, afin de conserver à travers eux la mémoire de sa bien-aimée. Peu de temps après naquit Satî, en tant que fille de Menâ, surpassant en beauté et vertu tous les êtres créés ; elle grandit dans ses montagnes, telle la jeune lune s'acheminant vers son plein éclat. Encore enfant, elle entendit une voix venue du ciel : 'Accomplis de sévères austérités, afin d'obtenir Shiva pour époux, car c'est le seul moyen de le gagner'. Fière de sa jeunesse, un sourire méprisant aux lèvres, Pârvatî se disait en elle-même : 'Pour avoir tant souffert quand je montai sur le bûcher, pourra-t-il ne pas m'épouser quand je suis à nouveau en vie ? Comment un désaccord pourrait-il exister entre ceux qui sont destinés, depuis leur première existence, à être époux et épouse ?' Confiante dans sa jeunesse, confiante dans sa beauté et ses nombreux attraits, persuadée qu'à son seul nom Shiva se presserait de l'épouser, Pârvatî ne chercha pas à le gagner par des austérités, mais s'abandonna jour et nuit à de joyeux divertissements en compagnie de ses amies." Ses espoirs furent cependant déçus. Elle dut pratiquer les plus sévères pénitences avant de se trouver réunie à son époux ; et encore son vœu ne se réalisa-t-il que grâce à Kâmadeva, qui, à l'instigation des dieux, le blessa de ses flèches alors qu'il se trouvait plongé dans la méditation. Shiva ne lui fut d'abord rien moins que reconnaissant de son intervention et, comme nous l'avons raconté plus haut, récompensa Kâma en le détruisant d'une flamme jaillie de son troisième œil.



PÂRVATÎ ADORANT LE LINGA

Un récit bengali concernant Durgâ contient une légende issue d'un ouvrage postérieur au *Purâna* dont est tiré l'extrait précédent. En voici la substance. Lorsque Shiva prit dans ses bras le corps sans vie de Satî, il se lança dans une danse frénétique. La terre tremblait sous un tel poids et Vishnu, redoutant la destruction complète de l'univers s'il laissait cela continuer, fit voler son disque merveilleux, qui coupa le corps en cinquante et un morceaux. Ces derniers tombèrent à divers endroits, une jambe par-ci, une main par-là, mais là où un morceau touchait le sol, l'emplacement devenait sacré, on y dressait une statue de la déesse et on lui élevait un temple ; on dit même parfois que les temples *poussaient* en son honneur, et les pèlerins les fréquentent toujours comme des sanctuaires. Le célèbre temple de Kâlî Ghât, près de Ccutta, est réputé posséder le gros orteil de son pied gauche et les autres sanctuaires importants de Pârvatî prétendent renfermer une relique de son corps.

L'iconographie représente Pârvatî comme une belle jeune femme, sans membres superflus. On lui attribue peu de miracles. C'est quand elle apparaît sous les traits de Durgâ, Kâlî, etc., qu'elle manifeste des pouvoirs divins ; elle fait alors preuve d'un esprit très différent de celui qui est le sien sous l'apparence de Pârvatî. D'où la supposition qu'il s'agissait à l'origine de divinités distinctes, bien qu'actuellement on ait la conviction qu'elles représentaient une seule et même déesse.

DURGÂ

La compagne de Shiva revêt maintenant un tout autre caractère que celui sous lequel elle a jusqu'alors été représentée. Bien qu'épouse de Shiva, elle agissait, dans les précédentes incarnations, comme une femme ordinaire et faisait preuve de vertus féminines ; en tant que Durgâ, elle est désormais un redoutable guerrier, apparaissant sur terre sous divers noms pour détruire les démons hostiles aux dieux et aux hommes.

Ce nom de Durgâ lui vient de celui de Durga, l'Asura qu'elle a tué, le nom de la déesse en étant la forme féminine¹⁴. Le *Skanda Purâna*¹⁵ raconte ainsi l'événement. Le sage Agastya demandant à Kârttikeya pourquoi sa mère s'appelle Durgâ, celui-ci lui répond : "Le géant Durga, fils de Ruru, fit pénitence pour obliger Brahmâ, dont il obtint la bénédiction ; il devint si puissant qu'il conquiert les trois mondes, détrônant Indra et les autres dieux. Il contraignit les femmes des *rishi* à chanter ses louanges, chassa du ciel les dieux, qui se réfugièrent dans les forêts, et, d'un simple signe de tête, les somma de lui rendre hommage. Il abolit les cérémonies religieuses ; par peur de lui, les brahmanes délaissèrent la lecture des *Veda* ; les fleuves changèrent leur cours, le feu perdit sa force et les étoiles, terrifiées, disparurent de la vue. Il prit leur forme aux nuages et fit tomber la pluie là où bon lui semblait ; la terre, épouvantée, donna force moissons et les arbres fleurirent et donnèrent des fruits hors saison."

Les dieux, désespérés, firent appel à Shiva. "Il m'a détrôné !" lui dit Indra, leur roi. Et Sûrya ajouta : "Il m'a pris mon royaume !" Pris de pitié, Shiva émit le désir que Pârvatî aille détruire le géant. La déesse accepta volontiers cette mission, calma leurs craintes à tous et envoya d'abord Kâlarâtrî (la Sombre Nuit), femme dont la beauté envoûta les habitants des trois mondes, ordonner au démon de restaurer les choses dans leur ancien état. Durga, rendu furieux, envoya ses soldats s'emparer de Kâlarâtrî ; mais elle, de son souffle, les réduisit en cendres. Alors Durga envoya trente mille autres géants, d'une taille si monstrueuse qu'ils couvraient la surface de la terre. A leur vue, Kâlarâtrî courut à Pârvatî, suivie de tous les géants. Durga s'en vint, sur le mont Vindhya, combattre Pârvatî avec cent millions de chars, cent vingt milliards d'éléphants, dix millions de chevaux aux pieds rapides et un nombre incalculable de soldats. Dès qu'il s'approcha d'elle, Pârvatî revêtit mille bras, appela à son aide diverses créatures et fit sortir de son corps un grande quantité d'armes, dont une longue liste figure dans le *Purâna*. Les troupes du géant firent pleuvoir sur Pârvatî, assise sur le mont

Vindhya, des flèches aussi drues que les gouttes de pluie dans la tempête. Ils mirent même en pièces arbres, montagnes, etc. pour les lancer sur elle ; elle, de son côté, lança contre eux une arme qui arracha les bras de nombre de géants. Alors Durga lança contre elle un trait enflammé, qu'elle détourna ; elle en arrêta un autre à l'aide de cent flèches. Il pointa ensuite une flèche sur la poitrine de Pârvatî, mais elle la repoussa aussi, tout comme deux autres de ses armes, une pique et une massue. Quand enfin ils combattirent corps à corps, Pârvatî maîtrisa Durga, le pied gauche sur sa poitrine, mais il parvint à se dégager et la lutte reprit de plus belle.

De son corps, Pârvatî suscita des troupes en grand nombre, qui détruisirent les soldats du géant. Durga en retour fit tomber une terrible averse de grêle, dont Pârvatî combattit les effets grâce à un instrument appelé Sosuna. Le démon, revêtant la forme d'un éléphant aussi grand qu'une montagne, approcha alors la déesse, qui lui lia les pieds et le déchira de ses ongles tranchants comme des cimenterres. Il se releva sous la forme d'un buffle et, de ses cornes, projeta des rochers, des arbres, des montagnes, en arrachant les arbres par le souffle sorti de ses naseaux. Pârvatî le transperça de son trident ; il tituba un moment, puis, renonçant à sa forme de buffle, retrouva son aspect de géant à mille bras tous armés. Quand il s'approcha de Pârvatî, elle le prit dans ses bras et l'emporta dans les airs, d'où elle le projeta au sol avec une force terrible. Quand elle vit que sa chute ne l'avait pas achevé, d'une flèche elle lui transperça la poitrine ; des flots de sang jaillirent de sa bouche et il mourut. Les dieux, ravis de cette issue, retrouvèrent rapidement leur première splendeur.

On trouve encore un autre récit de l'origine de Durgâ dans le *Chandî*, une section du *Mârkandeya Purâna*¹⁶. Mahisha, roi des géants, vainquit un jour les dieux au combat et les réduisit à un tel dénuement, qu'ils errèrent sur terre comme des mendiants. Indra les conduisit d'abord vers Brahmâ, puis vers Shiva ; mais comme ces dieux ne pouvaient leur prêter assistance, ils se tournèrent vers Vishnu. Ce dernier conçut un tel chagrin au spectacle de leur infortune, que des flots de lumière jaillirent de sa face, d'où sortit une femme nommée Mahâmâya (un autre nom de Durgâ). De la face des autres dieux jaillirent également des flots de lumière qui imprégnèrent Mahâmâya, si bien qu'elle devint un corps éclatant, pareil à une montagne de feu. Les dieux remirent ensuite leurs armes à cet être effrayant qui s'éleva dans les airs en poussant un cri terrible, tua le géant et restaura les dieux dans leurs droits.

Le récit qu'en fait le *Vâmana Purâna*¹⁷ diffère par quelques détails. Lorsque les dieux, dans leur détresse, eurent recours à Vishnu, lui-même et, sur son ordre, Shankara (Shiva), Brahmâ et tous les autres dieux firent jaillir de telles flammes de leurs yeux et de leur visage, qu'il se forma une montagne éclatante, d'où émergea, brillante comme mille soleils, Kâtyâyanî, créature à trois yeux, aux cheveux noirs, dotée de dix-huit bras. Shiva lui remit son trident, Vishnu un disque, Varuna une conque, Agni une lance, Vâyû un arc, Sûrya un carquois plein de flèches, Indra un foudre, Kuvera une massue, Brahmâ un rosaire et une cruche, Kâla un bouclier et une épée, Vishvakarman une hache et d'autres armes. Ainsi armée et vénérée des dieux, Kâtyâyanî s'avança en direction des monts Vindhya. Elle s'y trouvait déjà quand, la voyant, les Asura Chanda et Manda, captivés par sa beauté, en firent un tel portrait à Mahisha, leur roi, qu'il ne pensa plus qu'à la posséder. Quand il lui demanda sa main, elle lui répondit qu'il devait la vaincre au combat. Le duel eut donc lieu ; finalement Durgâ, descendant de son lion, sauta sur le dos de Mahisha, qui avait pris l'aspect d'un buffle., et de ses tendres pieds elle lui frappa la tête, qu'elle lui coupa de son épée quand il se fut écroulé sans connaissance.

Les peintures et les statues de Durgâ la représentent sous les traits d'une femme de couleur or et dont le beau visage respire la douceur. Elle a dix bras ; d'une main elle tient une lance, avec laquelle elle transperce le géant Mahisha ; de l'une de ses mains gauches, elle tient la queue d'un serpent, d'une autre les cheveux du géant, dont le serpent mord la poitrine ; diverses armes occupent ses autres mains. Son lion se tient contre sa jambe droite et le géant contre la gauche. On adore souvent, en même temps que celle de Durgâ, les effigies de Lakshmî, Sarasvatî, Kârttikeya et Ganesha. Le frontispice de cet ouvrage représente Durgâ et les autres dieux et déesses, tels qu'on les modèle au Bengale lors du grand festival d'automne.

Au Bengale, le culte de cette déesse donne lieu à la plus populaire de toutes les fêtes hindoues, qui dure trois jours et constitue la plus grande fête de l'année. C'est à cette époque, tout comme à Noël en Angleterre, que les membres d'une famille, retenus loin de la maison par leurs affaires, y reviennent et le culte de Durgâ se voit associé à tout ce qui est lumière et joie. On lui sacrifie buffles et chèvres ; festins, chants et danses se poursuivent la plus grande partie de la nuit. Sa principale fête se situe en automne, mais elle est aussi célébrée, bien que moins universellement, au printemps. Un récit bengali en donne l'explication :

Râvana était un fervent adorateur de Durgâ et lisait quotidiennement le *Chandî*, un extrait de l'un des *Purâna*. C'est pourquoi, lorsque Râma l'attaqua, la déesse porta secours à son serviteur. Râvana célébrait sa fête au printemps. Considérant l'aide que son ennemi recevait de la déesse, Râma se mit lui-même en devoir de l'honorer. Or, on était en automne. Durgâ, charmée de la dévotion de Râma, reporta dès lors son aide sur lui.

On raconte que Durgâ a revêtu dix formes différentes pour détruire les deux géants Shumbha et Nishumbha. Le *Mârkandeya Purâna* présente ces incarnations dans l'ordre suivant : (1) Sous l'aspect de Durgâ, elle a reçu le message des géants ; (2) sous celui de Dashabhujâ (aux dix bras), elle a massacré une partie de leur armée ; (3) sous celui de Singhavâhinî (qui chevauche un lion), elle a combattu Raktavîja ; (4) en tant que Mahîshâsuramardinî (qui tue le buffle), elle a tué Shumbha transformé en buffle ; (5) en tant que Jagaddhâtri (mère du monde), elle a vaincu l'armée des géants ; (6) sous l'aspect de Kâlî (la noire), elle a tué Raktavîja ; (7) sous celui de Muktakeshî (aux cheveux en désordre), elle a vaincu une autre armée des géants, (8) sous celui de Târâ (celle qui aide), elle a tué Shumbha en empruntant sa propre forme ; (9) sous celui de Chinnamastakâ (celle qui est sans tête) elle a tué Nishumbha ; (10) c'est enfin Jagadgaurî (la femme couleur d'or et dont la renommée s'étend à l'univers), celle qui a reçu les louanges des dieux¹⁸.



DASHABHUJÂ

Voici comment le *Mârkandeya Purâna*¹⁹ présente le grand combat mené pour la victoire, dans lequel Durgâ revêt tant de formes. “A la fin du *Tretâ Yuga*, deux géants, Shumbha et Nishumbha, se livrèrent durant dix mille ans à de pieuses austérités, dont le mérite fit descendre du ciel Shiva, lequel se rendit compte qu’ils cherchaient, par cette exceptionnelle dévotion, à obtenir les avantages de l’immortalité. Il tenta longuement de leur faire entendre raison et s’efforça en vain de les convaincre de réclamer tout autre don. Se voyant refuser ce qu’ils désiraient particulièrement, ils se lancèrent, durant mille autres années, dans des austérités encore plus rigoureuses ; mais, lorsque Shiva apparut, il refusa de nouveau de leur accorder ce qu’ils demandaient. Ils se pendirent alors la tête en bas, au-dessus d’un feu doux, jusqu’à ce que le sang jaillisse de leur cou, et poursuivirent cette épreuve huit cents ans. Les dieux commençaient à trembler, de peur que des actes de sainteté si rigoureux ne permettent aux démons de les supplanter sur leurs trônes. Le roi des dieux convoqua donc une assemblée et leur fit part de ses craintes. Ils reconnurent qu’il y avait matière à s’inquiéter, mais lui demandèrent ce qu’il proposait comme remède.

Obéissant à l’avis d’Indra, le dieu de l’amour, Kandarpa, fut envoyé, avec Rambhâ et Tilatamâ, les plus belles des nymphes célestes, emplir l’esprit des géants de désirs sensuels. Kandarpa les blessa tous deux de ses flèches ; s’éveillant alors de leur méditation et voyant les deux belles femmes, ils se trouvèrent pris au piège et délaissèrent leurs dévotions. Ils vécurent avec elles cinq mille années, au bout desquelles ils comprirent qu’ils commettaient une folie en renonçant à leurs espoirs d’immortalité pour satisfaire des plaisirs sensuels. Ils se doutaient bien que ce piège n’était qu’une machination d’Indra ; ils reconduisirent les deux nymphes au ciel et renouvelèrent leurs dévotions, arrachant les chairs de leurs os et les faisant brûler en sacrifice à Shiva. Ils continuèrent ainsi mille ans, jusqu’à ne plus être que des squelettes. Shiva parut de nouveau et leur accorda ses bienfaits : ils surpasseraient les dieux en richesses et en puissance.

Élevés au-dessus des dieux, ils se mirent à les combattre. Après divers succès des deux côtés, les géants remportaient partout des victoires. Indra et les dieux, réduits à un lamentable état de misère, sollicitèrent alors l’intervention de Brahmâ et de Vishnu. Ils s’en remirent à Shiva, qui déclara qu’il ne pouvait rien faire pour eux. Mais quand ils lui

rappelèrent que c'était grâce à lui s'ils étaient anéantis, il leur conseilla d'accomplir des austérités en l'honneur de Durgâ. Ils se soumirent à ce conseil et, peu de temps après, la déesse apparut et leur donna sa bénédiction. Puis elle se dissimula sous les traits d'une simple femme portant une cruche et traversa ainsi l'assemblée des dieux. Elle reprit ensuite sa propre forme et dit : 'Ils sont en train de chanter mes louanges'.

Cette nouvelle déesse se rendit alors sur l'Himâlaya, où vivaient Chanda et Manda, deux messagers de Shumbha et Nishumbha. Les deux démons, voyant la déesse alors qu'ils se promenaient sur la montagne, furent à ce point frappés de ses charmes, qu'ils la décrivirent à leurs maîtres en leur conseillant de se faire aimer d'elle, dussent-ils lui donner les trésors amassés lors du pillage des paradis des dieux. Shumbha envoya Sugrîva annoncer à la déesse que les richesses des trois mondes se trouvaient dans son palais, que toutes les offrandes autrefois présentées aux dieux lui étaient désormais destinées et que ces offrandes, ces richesses, ainsi que tout le reste, seraient à elle si elle venait à lui. La déesse répondit que l'offre était fort généreuse, mais qu'elle avait arrêté que l'homme qu'elle épouserait devrait avant toute chose la gagner au combat et détruire ainsi sa fierté. Sugrîva, ne voulant pas s'en retourner sans succès, insista pour obtenir sur-le-champ une réponse favorable, lui promettant que son maître la vaincrait au combat et dompterait ainsi son orgueil. Savait-elle qui était son maître, demandait-il d'un ton autoritaire, celui contre lequel aucun habitant des trois mondes, dieux, démons ou bien hommes, n'avait pu résister ? Et comment elle, une femme, pouvait-elle espérer résister à ses offres ? Si son maître l'avait ordonné, il aurait pu la contraindre à se rendre auprès de lui sur-le-champ ! Elle reconnut qu'il avait tout à fait raison, mais qu'elle en avait décidé ainsi et qu'elle l'exhortait donc à persuader son maître de venir se mesurer à elle.

Le messager alla rendre compte à son maître de ce qu'il avait entendu. A ce rapport, Shumbha entra dans une rage folle et, sans lui faire aucune réponse, convoqua Dhumlochana, son commandant en chef, lui intimant l'ordre d'aller sur l'Himâlaya se saisir de la déesse, de la lui ramener et de détruire sans merci quiconque tenterait de lui porter secours. Dhumlochana partit et fit part à Durgâ des ordres de son maître. Elle l'invita, avec le sourire, à les exécuter. Quand le héros approcha, elle poussa un rugissement effrayant qui le réduisit en cendres. Puis elle détruisit l'armée du géant, laissant la vie à quelques fugitifs, afin qu'ils puissent répandre la nouvelle. Shumbha et Nishumbha, furieux,

envoyèrent Chanda et Manda qui, gravissant la montagne, aperçurent une femme qui riait, assise sur un âne. A leur vue elle se fit terrible et attira à elle dix, vingt ou trente hommes de leur armée à la fois, qu'elle dévora comme des fruits. Elle saisit ensuite Manda par les cheveux, lui coupa la tête, dont elle but le sang en la tenant au-dessus de sa bouche. Voyant son collègue ainsi massacré, Chanda attaqua la déesse. Mais chevauchant un lion²⁰, elle fondit sur lui et l'acheva comme Manda ; puis elle dévora une partie de son armée et but le sang de ses victimes.

A peine les géants eurent-ils vent de ces nouvelles alarmantes, qu'ils se résolurent à l'affronter eux-mêmes. Ils rassemblèrent leurs forces, et une troupe innombrable de géants se mit en marche en direction de l'Himâlaya. Les dieux voyaient d'en haut, avec stupéfaction, cette armée gigantesque, et les déesses descendirent aider Mahâmâya (Durgâ), qui eut cependant tôt fait de détruire ses ennemis. Raktavîja, principal officier de Shumbha et Nishumbha, voyant tous ses hommes massacrés, affronta en personne la déesse. Elle lui couvrit le corps de blessures, mais chaque goutte de sang qui atteignait le sol donnait naissance à mille géants, égaux en force à Raktavîja lui-même. D'innombrables ennemis encerclaient donc la déesse, et les dieux s'affolèrent à ce spectacle consternant. Chandî, une déesse qui avait assisté Kâlî (Durgâ) dans la bataille, lui promit que, si elle buvait le sang du géant avant qu'il ne tombe sur le sol, elle l'attaquerait elle-même et détruirait tous les soldats issus de lui de cette étrange manière. Kâlî obtempéra et le chef et son armée furent bientôt défaits. Désespérés, Shumbha et Nishumbha défièrent alors la déesse en combat singulier, Shumbha lançant le premier assaut. La bataille fut d'une incroyable atrocité dans les deux camps, mais les deux géants finirent par être anéantis et Kâlî s'assit pour se repaître de son carnage. Les dieux et les déesses chantèrent les louanges de l'héroïne céleste qui, en retour, les gratifia tous de ses bénédictions."

Il ne semble pas vraiment exact de présenter les diverses formes prises par Durgâ comme des incarnations ; il s'agit plutôt d'épithètes nous révélant son apparence ou sa méthode de combat à divers moments de ce grand conflit. Il existe cependant une si grande différence, dans l'aspect et le caractère, entre Kâlî et Pârvatî, qu'il n'est pas évident de les considérer comme un seul et même être ; Durgâ, en revanche, a, sous les traits d'un guerrier en armes, les traits sereins et la couleur dorée de la déesse lors de sa précédente manifestation. Il semble raisonnable de

supposer que Kâlî était, à l'origine, tout à fait distincte d'Umâ ou de Pârvatî.

L'hymne suivant, tiré du *Mahâbhârata*²¹, qu'Arjuna adresse à Durgâ, fait mention de ses nombreux noms : “Hommage à toi, noble Siddha-Senanî (souveraine des Siddha), toi qui résides sur le mont Mandara, Kumârî (Princesse), Kâlî, Kapâlî, Kapilâ, Krishnapingalâ. Hommage à toi, Bhadrakâlî ; hommage à toi, Mahâ Kâlî, Chandî, Chandâ, Târini (qui délivre), Varavarinî (à la belle couleur). O heureuse Kâtyâyânî, ô Karâlî, ô Vijayâ, ô Jayâ (victoire), sœur cadette du chef des bouviers (Krishna), toi qui toujours te délectes du sang de Mahisha ! O Umâ, Sakambharî, toi, la blanche, toi, la noire ! O destructrice de Kaitabha ! De toutes les sciences, tu es la science de Brahmâ (ou des *Veda*), le grand sommeil des êtres incarnés. O toi, mère de Skanda (Kârttikeya), divine Durgâ, qui habites les lieux sauvages ! O toi, grande déesse, nous te louons d'un cœur pur. Que ta bonté m'assure toujours la victoire sur le champ de bataille !” Dans un autre verset de ce même livre, il est dit qu'elle vit éternellement dans les monts Vindhya et qu'elle “se repaît de liqueurs enivrantes, de chair et de victimes sacrificielles”.

La précision selon laquelle Durgâ est la sœur cadette de Krishna fait référence au fait que c'est elle qui a pris la place de Krishna dans le sein de Devakî quand Vasudeva eut porté l'enfant Krishna à Nanda, et que c'est elle aussi que Kamsa a tenté de tuer en la jetant contre une pierre tout de suite après sa naissance. Krishna lui avait promis, si elle prenait sa place en tant qu'enfant de Devakî, qu'elle lui serait “assimilée dans la gloire, qu'elle obtiendrait une place pour l'éternité dans le ciel, qu'elle serait admise par Indra parmi les dieux, qu'elle obtiendrait un séjour éternel sur les monts Vindhya, où elle méditerait sur lui (Vishnu) et tuerait deux démons, Shumbha et Nishumba, et qu'on l'honorerait par des sacrifices d'animaux”²².

LES PRINCIPALES FORMES DE DURGÂ

1. Durgâ reçoit Chanda et Manda, les messagers des géants ; frappés par sa beauté, ils parlent d'elle avec un tel ravissement à leurs maîtres, que Shumbha lui fait parvenir une demande en mariage par l'intermédiaire de Sugrîva.
2. Dashabhujâ²³, *aux dix bras*, détruit l'armée de Shumbha placée sous le commandement de Dhumlochana. De ces troupes, seuls quelques

fugitifs échappent au massacre, afin qu'ils puissent informer leur maître de leur défaite.

3. Singavâhinî, *celle qui chevauche un lion*, combat Chanda et Manda et n'a que quatre bras. Elle boit le sang des chefs et dévore une grande partie de leurs troupes.



JAGADDHÂTRÎ

4. Mahîshâsuramardinî, *meurtrière de Mahishâsura*, tue Shumbha alors qu'il l'attaque sous la forme d'un buffle. Elle a huit bras, ou dix, selon d'autres récits. Cette forme présente peu de différences par rapport à celle de Durgâ.
5. Jagaddhâtri, *mère de l'univers*, a détruit une autre armée des géants ; elle porte des vêtements de couleur rouge et chevauche un lion. Elle n'a, elle aussi, que quatre bras et présente de grandes similitudes avec Singhavâhinî, la différence résidant dans les armes qu'elle tient. Singhavâhinî porte un sabre et une lance et, des deux autres mains, elle encourage ses adorateurs ; Jagaddhâtri porte une conque, un disque, un arc et une flèche. Sous toutes les formes citées ci-dessus, elle est représentée sous les traits d'une belle et douce femme.
6. Kâlî, *la noire*, ou, comme elle est plus couramment appelée, Kâlî Mâ, *mère noire*, tue, avec l'aide de Chandî, le principal chef de l'armée du géant, Raktavîja qui, voyant ses hommes tomber, attaque la déesse en personne. C'est alors que pour chaque goutte de sang

tombée de son corps, sortent du sol mille géants d'une force égale à la sienne. C'est dans cette situation critique que vient à la rescousse une autre forme de la déesse, Chandî, qui tue elle-même le monstre, tandis que Kâlî boit le sang du géant, prévenant ainsi la naissance d'autres géants.



KÂLÎ

Kâlî est représentée comme une femme toute noire à quatre bras ; elle porte un sabre dans une main, dans l'autre la tête du géant qu'elle a tué, tandis que, des deux autres, elle exhorte ses adorateurs. Deux cadavres lui tiennent lieu d'anneau aux oreilles, elle porte un collier de têtes coupées, a pour tout vêtement une ceinture faite de mains humaines, et sa langue pend hors de sa bouche. Elle a des yeux rouges d'ivrogne, son visage et sa poitrine sont barbouillés de sang. Elle se tient debout, un pied sur la cuisse et l'autre sur la poitrine de son époux. Cette position de Kâlî est due au fait que, la victoire contre les géants une fois acquise, elle dansa de joie avec une telle frénésie, que la terre tremblait sous son poids. A la requête des dieux, Shiva lui demanda de cesser, mais, emportée par son excitation, elle ne remarqua pas sa présence, si bien qu'il se retrouva à terre parmi les cadavres. Elle continua à danser, jusqu'à ce qu'elle aperçoive son époux sous ses pieds ; le manque de

respect qu'elle lui avait montré lui fit immédiatement tirer la langue de honte.



KÂLÎ DANSANT SUR SHIVA

L'*Âdhyâtma Râmâyana*²⁴ contient une légende attribuant une origine sensiblement différente à Kâlî, l'auteur ayant pour dessein évident de promouvoir la gloire de Sîtâ en montrant que Kâlî ne constitue qu'une forme revêtue par cette déesse. Alors que Râma revenait, après sa victoire sur Râvana, vantant ses prouesses, Sîtâ dit avec un sourire : "Tu te réjouis d'avoir tué Râvana avec ses dix têtes, mais que dirais-tu d'un Râvana à mille têtes ? — Je le détruirais lui aussi", dit Râma. Sîtâ lui recommanda de rester chez eux, mais il rassembla son armée de singes et se rendit, avec ses frères et son épouse, à Satadvîpa, pour y rencontrer le nouveau Râvana. Il envoya Hanumân découvrir l'antre du monstre et rassembler tout ce qu'il pouvait d'informations sur lui. A son retour, Râma attaqua. Le géant ne vit que des enfants dans l'armée de son adversaire. Il lança trois flèches. L'une d'elles renvoya tous les singes chez eux, à Kishkindha ; une autre conduisit géants et démons à Lankâ, tandis que la troisième expédiait les soldats de Râma à Ayodhyâ, sa capitale. Râma fut atterré de se retrouver seul et, s'imaginant que toutes ses forces étaient détruites, il se mit à pleurer. Sîtâ, se moquant de lui, revêtit la terrible forme de Kâlî et se rua furieusement sur ce Râvana à mille têtes. La bataille dura dix ans, au bout desquels elle tua le géant,

but son sang et commença à danser et à sauter sur les membres de son corps sans vie. Sa danse fit trembler jusqu'au centre de la terre ; mais l'attention de Shiva étendu sur le sol fut attirée par le manque de respect qu'elle lui manifestait, et c'est alors seulement qu'elle put se laisser convaincre d'arrêter. C'est ainsi que Shiva sauva l'univers ; et Sîtâ, reprenant sa propre apparence, regagna sa demeure avec Râma et ses frères.

Le *Skanda Purâna*²⁵ explique que Chandî, venue au secours de Kâlî pour détruire Raktavîja, était une forme de Devî revêtue à une autre occasion, lors de la destruction de Chanda. Il est intéressant de voir réapparaître les chefs de l'armée de Shumbha, bien qu'ils aient été tués et que leur sang ait été bu par Singhavâhini²⁶. Grâce à une faveur reçue des mères divines, deux Asura, Chanda et Manda, devinrent assez puissants pour soumettre les trois mondes. Les dieux implorèrent Devî, qui leur apparut sous la forme de Chandî²⁷, de les délivrer ; elle répondit qu'elle ne pourrait rien faire pour eux tant qu'elle n'aurait pas fléchi Shiva. Elle se retira donc dans une forêt, où, alors qu'elle s'adonnait à son culte, Shiva lui apparut, d'abord sous l'aspect d'un énorme *linga*, puis sous ses propres traits, pour obéir aux prières de Chandî, auxquelles il répondit : “O déesse ! les trois mondes te célèbrent sous le nom de Parashaktî (l'énergie de l'Être Suprême). Là où tu es, je suis, et où que je puisse être, se trouve Chandikâ. Point de différence entre nous. Que ferai-je pour toi ?” Chandî lui répondit : “J'ai autrefois tué Chanda et Manda au combat ; mais ils sont nés à une nouvelle vie, puissants Asura, qui ont asservi les trois mondes. C'est donc pour obtenir le pouvoir de les écraser que j'implore ta protection.”. Shiva promit son aide et l'envoya en tant que messagère pour les défier au combat. Ils acceptèrent le défi et furent tués par Shiva.

Le *Linga Purâna*²⁸ semble enseigner que Kâlî, bien qu'issue de Durgâ, était distincte d'elle. Une Asura nommée Dârukâ avait jadis, par sa dévotion, obtenu un pouvoir tel, qu'elle consumait comme le feu les brahmanes et les dieux. Mais, comme elle se faisait assister d'une troupe d'Asura femelles, Vishnu et les autres dieux hésitaient à la combattre, de peur de commettre la grave faute de tuer une femme. On fit alors appel à Shiva, lequel, s'adressant à Devî, lui dit : “Je te prie, ô charmante épouse, de bien vouloir détruire Dârukâ”. Lorsqu'elle entendit cela, Pârvatî créa, de sa propre substance, une femme de couleur noire, aux cheveux nattés, avec un œil sur le front et tenant dans sa main un trident et un crâne ; elle était terrible à voir, revêtue de célestes effets et parée de

bijoux de toutes sortes. Les dieux, apercevant une si terrible noirceur, battirent en retraite, affolés. Pârvatî créa ensuite d'innombrables esprits, gobelins et démons ; c'est avec leur aide que Kâlî, obéissant à ses ordres, attaqua et détruisit Dârukâ.

Maurice²⁹ donne une autre version concernant Kâlî : “L'origine de cette singulière divinité est en parfait accord avec sa vie et son histoire. Vêtue d'une armure complète, elle a surgi de l'œil de la terrible déesse Durgâ nourrie de guerres, victorieuse des démons et des géants, au moment où elle ployait sous leurs assauts conjoints. Kâlî joignit ses extraordinaires pouvoirs à ceux de celle qui l'avait engendrée, et toutes deux, relançant le combat, dispersèrent leurs ennemis en en faisant un grand massacre.”

Le *Mârkandeya Purâna* fait de Kâlî une créature de Lakshmî. L'origine de toutes choses est Mahâ Lakshmî, qui, visible ou invisible, se répand et réside en tout ce qui existe. Elle retrancha d'elle-même la qualité de noirceur, donnant ainsi naissance à une forme aussi noire que la nuit, aux crocs redoutables et aux grands yeux, tenant un cimenterre, un gobelet, une tête, un bouclier et ornée d'un collier de crânes. Elle est connue sous différents noms : Mahâkâlî, Ekâvirâ, Kâlarâtrî, et autres noms similaires. Puis, de la qualité de pureté, elle donna naissance à Sarasvatî. Dès qu'elles eurent pris forme, Mahâ Lakshmî s'adressa à Mahâkâlî et à Sarasvatî en ces termes : “Faisons deux divinités jumelles de nos propres apparences”. Elle engendra alors un dieu et une déesse, Brahmâ et Lakshmî ; de la même façon, Mahâkâlî suscita Shiva et Sarasvatî, et Sarasvatî produisit Gaurî et Vishnu. Mahâ Lakshmî donna alors Sarasvatî en mariage à Brahmâ, Gaurî à Shiva et Lakshmî à Vishnu.

Dans les récits concernant les diverses formes revêtues par Durgâ, ainsi que dans ceux qui concernent les autres divinités, si l'auteur, comme dans le dernier exemple, chante les louanges de Lakshmî, il la déclare source de toutes choses ; si, en revanche, le livre est à la gloire de Durgâ, elle porte le même titre. Tant que tout cela n'est pas bien fixé dans l'esprit, les variantes dans les origines des dieux deviennent quelque peu déroutantes. Mais lorsque l'on est certain du bénéficiaire précis du livre, on peut s'attendre à le trouver présenté comme la source et le plus grand de tout.

Il ne fait aucun doute qu'on offrait autrefois des sacrifices humains à Kâlî, même s'ils sont aujourd'hui interdits, par la loi britannique comme par les Écritures hindoues ; leur prohibition, telle qu'elle figure dans les

livres hindous, se trouve cependant dans une catégorie de livres plus récents que ceux dans lesquels ils sont prescrits. Dans le *Kâlikâ Purâna*³⁰, d'où sont extraits les passages suivants, on ne saurait rien lire de plus clair que les instructions concernant cette cruelle pratique. Shiva s'adresse à ses fils, les Bhairava, en les initiant à ces terribles mystères.

“La chair de l'antilope et du rhinocéros charment ma bien-aimée (Kâlî) pour cinq cents ans ; mais un sacrifice humain accompagné des formules appropriées lui procure un plaisir de mille ans, et le sacrifice de trois hommes un plaisir de cent mille ans. La chair d'un homme plaît pour mille ans à Kâmâkhyâ, Chandikâ et Bhairavâ³¹, qui revêtent mon apparence. Une offrande de sang purifié par les textes sacrés est égale à de l'ambrosie ; la tête et la chair procurent aussi plus de plaisir à Chandikâ. Le sang même de celui qui l'offre est un don approprié à la déesse Chandikâ.

Que le sacrificateur répète par deux fois le nom de Kâlî et dise : ‘Salut à toi, Devî ! déesse du tonnerre. Je te salue, déesse au sceptre de fer !’ Qu'il prenne ensuite la hache en main et renouvelle son invocation selon le *Kâlarâtrî* : ‘Que le sacrificateur dise : Hrang, Hrang ! Kâlî, Kâlî ! O déesse aux terribles dents ! Dévore, découpe, détruis l'être mauvais ; découpe-le à la hache ; attache-le, attache-le ; saisis-le, saisis-le ; bois son sang ! serre-le étroitement, assujettis ses liens. Salut à Kâlî’. La hache étant invoquée par cette formule, que l'on appelle *Kâlarâtrî Mantra*, c'est Kâlarâtrî elle-même qui dirige la hache levée pour détruire les ennemis du sacrificateur.

Divers *mantra*, ou formules, sont utilisés en rapport avec la nature de la victime à immoler. Si c'est un lion, on dira : ‘O Hari ! toi qui portes Chandikâ sous la forme d'un lion, emporte aussi mes maux et mes malheurs. Hari a revêtu ton apparence, ô lion ! [dans l'incarnation de Vishnu en tant que Narasimha] afin de punir ce qui est mauvais dans la race humaine ; et c'est en vérité sous cette forme que le tyran Hiranyakashipu fut tué !’

On ne peut immoler de femelles, sauf à de très rares occasions ; jamais de femmes.

Que les princes, les ministres, les conseillers et les vendeurs de boissons enivrantes fassent les sacrifices humains, afin d'obtenir opulence et prospérité. Que la victime offerte à Devî, si c'est un buffle, soit âgée de quatre ans, et un humain, de vingt-cinq ans. On utilisera dans ces conditions le *mantra* suivant : ‘Salut à toi, déesse aux trois yeux

et à la terrible apparence ; toi qui portes un collier de crânes pendu autour du cou, toi qui détruis les esprits mauvais, toi qui portes une hache et une lance, je te salue par ce sang’.

Un ennemi peut être immolé par procuration, en lui substituant un buffle ou une chèvre et en appelant la victime, durant toute la cérémonie, par le nom de l’ennemi même, faisant ainsi entrer au moyen des textes sacrés l’âme de cet ennemi dans le corps de la victime, ce qui permettra, lorsqu’on l’immolera, de priver également de vie l’ennemi lui-même. Que le sacrificateur dise alors : ‘O déesse terrible d’aspect, ô Chandikâ ! Mange, dévore cet homme, qui est mon ennemi. Épouse du feu ! salut au feu ! Voici l’ennemi qui m’a causé du tort, représenté désormais par cet animal. Détruis-le, ô Mahâmârî !’”

Une grande variété de règles et d’invocations, de rites, etc., est prescrite pour les sacrifices sanglants, que l’on immole une victime, que l’on offre le sang même du sacrificateur ou que l’on brûle des chairs. Il était courant, jusqu’à des temps très récents et encore maintenant dans des lieux écartés, qu’à certaines fêtes les fidèles se coupent des morceaux de chair et se brûlent le corps pour se montrer agréables à cette cruelle divinité. Avant de lancer leurs expéditions meurtrières, les Thugs sacrifiaient tout d’abord à Kâlî pour obtenir sa bénédiction ; à leur retour, ils lui dédiaient une partie de leur butin en remerciement de son aide.

7. Muktakeshî, *aux cheveux nattés*³², a détruit une autre partie des forces du géant. Il existe, pour le physique, peu de différences entre elle et Kâlî : elle a quatre bras, tient un cimenterre et un casque dans ses mains gauches et, de ses deux mains droites, donne une bénédiction et dissipe les craintes. Elle se tient elle aussi debout sur le corps de son époux.

8. Târâ, *celle qui sauve*, a tué Shumbha, tient sa tête d’une main et un sabre de l’autre. Elle est, elle aussi, d’apparence semblable à Kâlî. On ne doit pas la confondre avec Târâ, épouse de Vrihaspati, ou encore avec Târâ, épouse de Bâli, roi des Asura.

9. Chinnamastâkâ, *à la tête coupée*, a tué l’autre géant Nishumbha. Son apparence montre à l’évidence que la tâche ne fut pas facile, car elle a la tête à moitié séparée du corps. Elle est dépeinte comme une belle femme, nue, portant un collier de crânes et debout sur le corps de son époux.

10. Jagadgaurî, *couleur d’or* et [connue] de tout l’univers, a reçu la gratitude et les louanges des dieux et des hommes pour la délivrance

qu'elle leur a apportée ; elle tient, de ses quatre mains, une conque, un disque, une massue et un lotus.

Des effigies de Durgâ sont réalisées, à différents moments de l'année, sous pratiquement tous ces aspects et diverses bénédictions lui sont demandées par ses adorateurs. Outre ces formes, on la vénère encore sous d'autres noms, dont nous citerons maintenant les plus universellement connus. On notera que les hindous qui vénèrent Durgâ sous quelque'une de ses formes, ou toute autre déesse quand elle représente la *Shakti*, ou énergie de son époux, sont appelés *shâkta* et constituent une catégorie distincte des hindous en général, exception faite cependant de Sarasvatî, de Lakshmî et du culte de Durgâ en automne, cette forme particulière de culte étant à peu près commune à tous les hindous.

11. Pratyangirâ, à la taille bien prise, est une forme de Durgâ dont on ne réalise pas d'effigies, mais à laquelle, la nuit venue, le prêtre, vêtu de rouge, offre des fleurs rouges, des liqueurs et des sacrifices sanglants. Il brûle de la viande animale plongée dans une boisson alcoolisée et le fidèle croit vraiment que les chairs de l'ennemi pour la perte duquel le sacrifice est célébré gonfleront comme le fait dans le feu la viande sacrifiée.



ANNÂPURNÂ

12. Annâpurnâ, *qui dispense la nourriture*, est représentée sous les traits d'une belle femme, debout sur un lotus ou comme assise sur un trône. Elle tient un bol de riz d'une main et, de l'autre, une cuillère, du genre de celles que l'on utilise pour remuer le riz quand il est en ébullition. C'est d'elle que Shiva, mendiant, reçoit l'aumône. Elle est la divinité protectrice de nombreux hindous, lesquels disposent d'un proverbe disant qu'un disciple sincère de cette divinité ne manque jamais de riz. C'est en liaison avec cette forme de Durgâ que le *Linga Purâna*³³ rapporte une légende qui explique une représentation, appelée Ardhanârîshvara, de Shiva et Durgâ ne formant qu'un seul corps. Shiva faisait vivre son épouse et ses enfants en mendiant ; un jour où il était incapable de faire sa tournée à cause des drogues dont il faisait usage, Durgâ lui dit qu'il ne restait plus rien à la maison, car ils avaient mangé la moitié des aumônes de la veille et le rat de Ganesha et le paon de Kârttikeya avaient fini le reste³⁴. Shiva sortit alors mendier et Durgâ se rendait chez son père avec ses enfants, quand elle rencontra Nârada qui lui conseilla, en tant qu'Annâpurnâ, de confisquer la nourriture des maisons où Shiva demandait l'aumône, de façon que personne ne puisse plus rien lui donner. Nârada aborda ensuite Shiva et lui conseilla de rentrer chez lui ; il trouva Annâpurnâ sur le seuil et fut si ravi qu'elle lui donne à manger, qu'il la pressa très fort sur sa poitrine, si bien qu'ils ne firent plus qu'un seul corps³⁵.

13. Ganeshjanânî, *mère de Ganesha*, est vénérée avec son enfant dans ses bras.

14. Krishnakrora, *celle qui tient Krishna sur son sein*. Krishna combattait le serpent Kâliya dans le fleuve Yamunâ, quand il en fut mordu et appela Durgâ à son aide. Elle entendit son cri et lui rendit la santé en lui donnant le sein.

Cette liste pourrait être allongée à l'infini. Le nombre de ses noms révèle à l'évidence l'étendue du culte de Durgâ en Inde du nord et le nombre d'hindous en portant l'un ou l'autre son extrême popularité. Il est habituel pour les hindous de donner à leurs enfants des noms indiquant le dieu ou la déesse par la faveur desquels ils ont, croit-on, été accordés, et les faveurs de Durgâ semblent avoir contribué pour une très large part à la naissance des enfants au Bengale. "Par la faveur de Kâlî, de Durgâ ou de Târâ" est une expression que l'on retrouve dans les noms de foules de gens et chaque jour témoigne de l'acquittement de vœux

faits à cette déesse quand elle accorde le bien désiré ou écarte le mal redouté.

LES SHAKTI

Bien que les trois principales déesses, Sarasvatî, Lakshmî et Pârvatî, aient déjà fait l'objet d'un exposé complet, il reste encore à préciser quelle place elles occupent dans le panthéon hindou. La plus grande part, et de loin, des hindous du Bengale, ainsi qu'un nombre considérable de ceux des autres provinces consacrent leur culte principalement, voire presque exclusivement, aux épouses des dieux plutôt qu'à leurs époux et reconnaissent en elles la source et le soutien de toutes choses. Pârvatî est, de toutes les trois, principalement sous sa forme la plus redoutable, la déesse de loin la plus populaire. Peu de gens, comparativement, assignent aux deux autres une place aussi élevée.

Tous les hindous, de façon générale, reconnaissent les compagnes des dieux et, les jours consacrés à leur culte, veillent à leur présenter les offrandes habituelles. Mais les sectes dont nous allons parler maintenant ne s'en satisfont pas. Les déesses emplissant tout leur champ de vision, leurs époux sont presque totalement laissés de côté. Le terme de *Shakti* signifiait à l'origine l'énergie, la puissance d'un dieu ; avec le temps, cette énergie fut supposée résider dans son épouse, ce qui entraîna le transfert sur cette dernière de la dévotion des fidèles. On a, depuis de nombreux siècles, donné un nom spécial à ceux qui accordent la primauté au culte de l'énergie des dieux qui se sont, pour ainsi dire, incarnés en leurs épouses. On les connaît sous le nom de *shâkta*, tout comme ceux qui font de Shiva l'objet principal de leur adoration sont shaivites (ou shivaïtes), et ceux qui considèrent Vishnu comme le dieu suprême sont vishnouïtes.

Il existe un culte respectable et reconnu de la *Shakti*, connu sous le nom de culte de la Voie droite³⁶, et un autre, en quelque sorte opposé, ou culte de la Voie gauche. Les rites et cérémonies sont, dans le premier, accomplis en public et ne diffèrent guère de ceux que pratiquent, avec eux, d'autres sectes hindoues. Mais parmi les tenants de la Voie gauche, on prend très grand soin de conserver secrètes auprès des non-initiés les doctrines et pratiques qui règlent et constituent le culte. Mais on en sait toujours assez pour que leurs membres se sentent gênés d'entretenir des liens avec le système. La viande, strictement prohibée par l'hindouisme ordinaire, les boissons alcoolisées, elles aussi formellement interdites par la même autorité, ainsi que les actes grossiers et obscènes, sont autant de

pratiques qui constituent des éléments du culte rendu à la divinité. Il ne fait aucun doute que l'on offrait autrefois des sacrifices humains lors de telles fêtes. Mais, comme cela appartient plus au culte hindou qu'à la mythologie, nous ne nous y attarderons pas ici³⁷. Les déesses, et plus particulièrement Devî, ou Durgâ, l'épouse de Shiva, sont les suprêmes objets de culte parmi les *shâkta*, qui les vénèrent comme l'incarnation de l'énergie ou de la force de leurs époux³⁸. Font autorité, dans cette forme d'hindouisme, les *Tantra*, et non les *Purâna*. De même que, dans le cas de divinités plus récentes, une tentative est faite pour les identifier aux plus anciennes, de même on prend, dans les livres antérieurs, des expressions que l'on explique de façon à faire voir que les *Tantra* sont en harmonie avec eux, ou en constituent un développement légitime.

CHAPITRE VIII

LES FILS DE SHIVA ET PÂRVATÎ

1. GANESHA

Ganesha est universellement considéré comme le fils aîné de Shiva et Pârvatî, mais les *Purâna* diffèrent considérablement dans le récit de ses origines. “Ganesha, dieu indien de la sagesse, dit Sir W. Jones¹, présente les mêmes caractéristiques que le Janus latin. Tout sacrifice ou cérémonie religieuse, tout écrit sérieux, toute affaire importante commence par une invocation à Ganesha, dont le nom est formé à partir *d’isha*, chef, Seigneur, et de *gana*, troupe (de divinités). Les exemples d’affaires entreprises sous de bons auspices par une invocation à ce dieu ne manquent pas. Il est peu de livres, en effet, qui ne débutent par les mots ‘Salut à Ganesha’, et c’est lui que les brahmanes invoquent en premier lorsqu’ils dirigent l’ordalie ou accomplissent la cérémonie de l’*homa*, ou sacrifice du feu sacré.” M. Sonnerat² le présente comme un dieu hautement révérend sur la côte de Coromandel où, selon lui, “les Indiens ne construiraient en aucun cas une maison sans avoir posé sur le sol une effigie de cette divinité, qu’ils enduisent d’huile et qu’ils ornent quotidiennement de fleurs. Ils dressent son effigie dans chacun de leurs temples, dans les rues, sur les grandes routes et en rase campagne, au pied d’un arbre, de façon que des personnes de tout rang puissent l’invoquer avant de se lancer dans une entreprise et que les voyageurs puissent l’adorer avant d’entreprendre un voyage.” Ce qui est vrai de la côte de Coromandel l’est également de la plupart des régions de l’Inde lorsqu’il s’agit du culte de ce dieu.

“Ganesha est le dieu hindou de la sagesse et des forces intellectuelles. On le considère comme le fils aîné de Shiva et de Pârvatî (le *Pâdma Purâna* est le seul à affirmer qu’il est réellement le fils de ces deux divinités), et on le représente avec une tête d’éléphant — emblème de sagesse — et fréquemment accompagné d’un rat ou le chevauchant. Il a généralement quatre mains, mais parfois six ou huit, ou tout simplement

deux.”³ On le représente toujours très corpulent et l’on voit à la porte de la plupart des boutiques des peintures ou des effigies le représentant. Il n’est pas aisé de distinguer la raison pour laquelle Ganesha a fini par jouir d’un culte aussi universel, vu le peu de légendes, dans les *Purâna*, attestant son pouvoir divin.

Le *Brahmavaivarta Purâna*⁴ rapporte la version suivante de sa naissance. “A la suite de son mariage avec Shiva, Pârvatî, qui n’avait pas d’enfant et se montrait fort désireuse d’en avoir un, reçut de son époux le conseil d’accomplir le *Panyâkavrâtâ*. Il s’agit d’un culte rendu à Vishnu, qui débute le treizième jour de la quinzaine brillante de Mâgha⁵ pour se poursuivre durant une année, au cours de laquelle on doit chaque jour offrir fleurs, fruits, gâteaux, or, pierres précieuses, etc., et nourrir mille brahmanes ; celui qui accomplit ce rite doit en même temps mener très scrupuleusement une vie toute de pureté intérieure et garder son esprit fixé sur Hari (Vishnu). Une fois ce rite accompli sur les rives du Gange sous la direction du prêtre Sanat-kumâra⁶, Pârvatî rejoint son époux au bout de quelque temps, après avoir vu Krishna se rendre chez elle, d’abord sous l’apparence d’un être resplendissant de lumière, puis sous celle d’un vieux brahmane. La récompense de son zèle religieux tardant à venir, elle est plongée dans une vive douleur, quand une voix venue on ne sait d’où lui dit de se rendre dans ses appartements, où elle trouvera un fils, le seigneur de Goloka, Krishna, cette divinité ayant revêtu l’apparence de son fils pour la récompenser de ses dévotions.

Tous les dieux profitèrent de l’occasion pour venir féliciter Shiva et Pârvatî et furent, l’un après l’autre, admis à voir l’enfant. Parmi ce brillant cortège se trouvait Shanî, la planète Saturne, qui, bien que désireux de rendre hommage à l’enfant, gardait les yeux résolument rivés au sol. Pârvatî lui en ayant demandé la raison, il lui dit que, plongé dans une méditation relative à Vishnu, il avait dédaigné les caresses de son épouse qui, pour le punir de l’avoir négligée, avait prononcé contre lui une malédiction : il détruirait toute personne sur laquelle il porterait le regard. C’était pour se garder des fâcheuses conséquences de cette imprécation qu’il évitait de regarder quiconque en face. Pârvatî écouta son histoire, mais n’en tint aucun compte et, considérant que ce qui devait arriver arriverait, l’autorisa à regarder son fils. Prenant à témoin Dharma de cette permission, Shanî se risqua à regarder Ganesha ; la tête de l’enfant fut séparée du corps et s’envola vers le paradis de Krishna, où elle se trouva réunie à la substance de celui dont elle constituait une part.

Durgâ, prenant le corps sans tête dans ses bras, se jeta à terre en pleurant et les dieux jugèrent bon de suivre son exemple, à l'exception de Vishnu, qui enfourcha Garuda et gagna la rivière Pushpabhadra, où, découvrant un éléphant endormi, il lui coupa la tête, qu'il rapporta pour la fixer sur le corps de Ganesha ; c'est pourquoi le corps de cette divinité est surmonté d'un chef aussi grossier. Quand Ganesha fut ramené à la vie, des présents de grand prix furent offerts aux dieux et aux brahmanes par ses parents, ainsi que par le père de Pârvatî, l'Himâlâya personnifié. L'infortuné Shanî fut à nouveau maudit, cette fois par Pârvatî, et se retrouva dès lors boiteux.

On trouve, dans une autre partie de ce *Purâna*, d'autres détails quelque peu différents de ceux que nous venons d'exposer. Shiva, qui était fâché contre Âditya (le Soleil), le tua ; il eut beau le ressusciter, il encourut la colère du sage Kashyapa, qui condamna son fils à perdre sa tête. L'éléphant dont la tête fut placée sur le corps de Ganesha était l'éléphant d'Indra, décapité du fait que celui-ci avait enlevé de son cou et jeté la guirlande de fleurs que lui avait donnée le sage Durvasas, mépris dont il est fait mention dans divers *Purâna*, bien qu'avec des conséquences différentes, en même temps que de la dégradation d'Indra qui en a découlé⁷. Indra ne perdit cependant pas d'éléphant dans l'affaire, car Vishnu se laissa fléchir par les prières de son épouse et lui en donna un autre en échange de celui qu'il lui avait fait perdre.

Ganesha n'a qu'une défense et porte par conséquent le nom d'Ekâdanta⁸. En voici la raison : Parashurâma, l'un des disciples favoris de Shiva, se rendit sur le mont Kailâsa pour y rencontrer son maître. Quand il parvint à ses appartements, il s'en vit refuser l'entrée par Ganesha, car son père était endormi. Parashurâma tenta cependant de forcer le passage et, après avoir longuement parlementé, tous deux en vinrent aux coups. Ganesha remporta tout d'abord l'avantage en saisissant Parashurâma avec sa trompe et en le faisant tourner, ce qui le rendit malade et le laissa sans connaissance. Quand Râma revint à lui, il lança sa hache sur Ganesha, qui, y reconnaissant l'arme de son père — Shiva l'ayant donnée à Parashurâma — la reçut en toute humilité sur l'une de ses défenses, qu'elle fit immédiatement sauter, si bien que depuis lors Ganesha n'a qu'une défense. Pârvatî en fut fort courroucée et se préparait à jeter une malédiction contre Râma, quand Krishna, dont il était l'un des adorateurs, lui apparut sous les traits d'un jeune homme et calma son indignation. Brahmâ, dit-on, lui promit que son fils serait vénéré avant les autres dieux. Le résultat de la dispute qui l'opposa à

Râma découlait d'une malédiction prononcée contre lui par le sage Tulasi, avec lequel il s'était querellé."

Nous trouvons un récit passablement différent des origines de Ganesha dans le *Matsya Purâna*⁹. Alors que Pârvatî se baignait, elle prit l'huile et les onguents utilisés pour le bain, en même temps que les impuretés provenant de son corps, pour en modeler une figurine de forme humaine à laquelle elle insuffla la vie en l'aspergeant de l'eau du Gange. Cette figurine avait une tête d'éléphant. Après avoir donné la vie à Ganesha, raconte le *Shiva Purâna*, Pârvatî le commit à sa porte pour prévenir les intrusions pendant qu'elle se baignait. Le jour où il interdit à Shiva d'entrer, une bagarre s'éleva, au cours de laquelle le dieu coupa la tête de Ganesha ; mais lorsque Pârvatî prouva à son époux que c'était sur son ordre que la porte était close et qu'elle se mit à déplorer la perte de son fils, Shiva ordonna de lui apporter la première tête que l'on trouverait ; celle-ci se trouva être celle d'un éléphant, qu'il assujettit au tronc décapité, et c'est ainsi que Shiva ressuscita Ganesha¹⁰.

Il est dit, dans le *Vârâha Purâna*¹¹, que c'est Shiva tout seul qui a donné naissance à Ganesha. "Les immortels et les vénérables sages, constatant le peu de difficultés qu'il y avait, pour eux-mêmes ou pour d'autres, à accomplir les bonnes ou les mauvaises actions, se consultèrent sur les moyens à mettre en œuvre pour faire obstacle à la réalisation d'actes répréhensibles et allèrent demander conseil à Shiva. 'O Mahâdeva ! lui dirent-ils, dieu des dieux aux trois yeux, toi qui tiens le trident, tu es seul capable de créer un être apte à faire obstacle à l'accomplissement des mauvaises actions.' A ces mots, Shiva regarda Pârvatî et, tandis qu'il songeait à la manière de satisfaire les désirs des dieux, de sa face éclatante surgit un jeune homme rayonnant, doué de toutes les qualités de Shiva, à l'évidence un nouveau Rudra, dont la beauté séduisit toutes les habitantes du ciel. Umâ, voyant sa beauté, fut prise d'une terrible jalousie et, dans sa colère, lança cette malédiction : 'Tu n'offenseras pas ma vue par la beauté de ta jeunesse ; tu auras une tête d'éléphant et un ventre volumineux, et toutes tes beautés ainsi s'évanouiront'. Shiva dit alors à son fils : 'Ton nom sera Ganesha, fils de Shiva, et tu seras le chef des Vinâyaka et des Gana¹² ; succès et déception viendront de toi ; grande sera ton influence parmi les dieux, dans les sacrifices et toutes les entreprises. C'est pourquoi tu seras honoré le premier, invoqué en toutes occasions, faute de quoi celui qui l'omettra ne mènera jamais à bien l'objet de ses prières'."

Les origines et la finalité de l'existence de Ganesha nous sont enseignées de façon plus précise par le *Skanda Purâna*¹³.

“Durant le crépuscule qui séparait le *Dvâpara* et le *Kali Yuga*, raconte Shiva à Pârvatî, femmes, barbares, *shudra* et autres artisans du péché obtinrent d'entrer au paradis en visitant le célèbre sanctuaire de Someshvara (Somnâth). Les sacrifices, les pratiques ascétiques, les dons charitables ainsi que toutes les autres prescriptions rituelles cessèrent et tous les hommes affluèrent dans le seul temple de Shiva. Jeunes et vieux, versés dans les *Veda* ou ignorant tout d'eux, et même femmes et *shudra*, tous montèrent au ciel, jusqu'à ce qu'à la fin il se trouve surpeuplé. C'est alors qu'Indra et les dieux, accablés, submergés par les hommes, recherchèrent l'assistance de Shiva, lui disant : ‘O Shankara ! par ton fait le ciel est bondé et nous en sommes pour ainsi dire chassés. Tous ces mortels vont là où il leur plaît, clamant partout qu'ils sont les plus puissants, et Dharmarâja (Yama), consultant le registre de leurs bonnes et mauvaises actions, est frappé d'étonnement. Les sept enfers devaient les recevoir, mais, ayant visité ton temple et vu ainsi leurs fautes pardonnées, ils ont atteint à un sublime destin’. Shiva lui répondit : ‘Telle était ma promesse à Soma, et je ne puis l'enfreindre ; tout homme qui visite le temple de Someshvara doit donc monter au ciel. Mais adressez votre supplique à Pârvatî ; elle trouvera quelque moyen de vous sortir de cette situation désespérée’.



GANESHA

Les dieux alors invoquèrent Pârvatî en lui adressant leurs louanges : ‘Louange à toi, ô suprême déesse ! Soutien de l’univers, louange à toi, qui crées et qui détruis ! Accorde-nous ton aide, sauve-nous de cette détresse’. Tu entendis, ô déesse ! la prière d’Indra et des dieux et tu fus touchée de compassion. Tu te frottas doucement le corps ; il en naquit un être merveilleux, à quatre bras, à tête d’éléphant, puis tu parlas en ces termes aux dieux : ‘Soucieuse de vos intérêts, j’ai créé cet être afin qu’il dresse des obstacles face aux hommes et qu’ainsi, les trompant, il fasse taire en eux tout désir de se rendre à Somnâth, les précipitant ainsi aux enfers’. Et les dieux, à ces mots, regagnèrent, ravis, leurs demeures.

L’Être à face d’éléphant, s’adressant alors à Devî, lui dit : ‘Commande, ô belle déesse ! Que dois-je faire maintenant ?’ Et toi, tu répondis : ‘Dresse des obstacles devant ceux qui veulent se rendre à Somnâth, incite-les à quitter ce dessein en faisant miroiter à leurs yeux femmes, enfants, biens et richesses. Mais pour ceux qui gagnent tes bontés en t’adressant l’hymne suivant, lève tous les obstacles et donne-leur d’obtenir les faveurs de Shiva en vénérant son sanctuaire de Somnâth :

Om, louange à toi, Seigneur, qui lèves les obstacles !
Époux bien-aimé de Siddhi (la science) et de Buddhi (la conscience) ; Ganapati, invincible pourvoyeur de victoires, toi qui dresses des obstacles devant la réussite de ceux qui ne te vénèrent pas ! Louange à toi, Ganesha ! terrible fils d’Umâ, mais fidèle, aisément apaisé ! O Vinâyaka ! Louange à toi ! O dieu à tête d’éléphant, qui jadis protégeas les dieux et accomplis tous leurs désirs, louange à toi !

C’est ainsi, poursuivit Pârvatî, que tu seras loué et adoré.’ Et quiconque prend soin d’invoquer le dieu Vinâyaka ne rencontrera nul obstacle pour mener à bien ses projets et retirera grand profit des sacrifices, pèlerinages et autres preuves de dévotion.”

L’extrait suivant du *Ganapati Upanishad*¹⁴ est un exemple des prières à Ganesha utilisées par les Gânapatyâ¹⁵ : “Louange à toi, ô Ganesha ! Tu es la vérité manifestée, tu es, nous le croyons, le Créateur, le

Préservateur et le Destructeur, le Brahma suprême, l'Esprit éternel. Je dis ce qui est juste et vrai ; protège-moi, par conséquent, quand je parle ou écoute, quand je donne ou possède, quand j'enseigne ou apprend ; protège-moi, toujours et en tout lieu. C'est par toi que s'est manifesté l'univers, car tu es la terre, l'eau, le feu, l'air et l'éther. Tu es Brahmâ, Vishnu et Rudra. Nous reconnaissons ta divinité, ô Ekâdanta ! et méditons devant ta face ; éclaire donc notre entendement. Celui qui sans cesse médite sur ta divine forme, te concevant avec une seule défense, quatre mains, un rat sur ta bannière, rouge de teint, avec un large ventre, enduit de rouges parfums, vêtu de rouges atours et vénéré par des offrandes de fleurs rouges, débordant de compassion, cause de cet univers, immortel, non créé, non touché par la création, celui-là devient le plus parfait *yogi*. Louange à toi, Ganapati ! Quiconque médite sur cette représentation de l'*Atharvashiras* (nom de l'*Upanishad* dont le *Ganapati* constitue une partie) ne connaîtra jamais d'obstacles, se verra libéré des cinq grands péchés et de toutes les fautes mineures ; il acquerra les richesses, tous les objets de ses désirs, la vertu et la béatitude finale."

Ganesha, dit-on, a écrit le *Mahâbhârata* sous la dictée de Vyâsa. Dans l'*âdiparva* (prologue) de cet ouvrage, il est dit que, le sage s'apprêtant à le composer, Brahmâ lui conseilla de prendre Ganesha comme secrétaire. Vyâsa lui dicta d'abord, pour l'embarrasser, quelques phrases difficiles que seuls, jusqu'à ce jour, le maître et Shuka, son disciple, étaient à même de comprendre. Pendant que Ganesha s'arrêtait un instant pour méditer sur le sens de ce qu'il écrivait, Vyâsa composait d'autres passages difficiles¹⁶.

Une époque récente a été témoin d'une incarnation supposée de Ganesha, dont le descendant et représentant a reçu la visite du capitaine E. Moor au cours de ce siècle. Voici le compte-rendu de sa visite¹⁷ : "Muraba Goseyn était un brahmane de Poona qui, par ses abstinences, ses mortifications et ses prières, méritait plus que d'autres les bienveillants égards du Tout-Puissant. Ganapati daigna donc lui apparaître, une nuit, à Chinchoor ; il lui demanda de se lever et de se baigner et, tandis qu'il se livrait à ses ablutions, il lui dit de saisir et de consacrer au dieu le premier objet tangible que sa main rencontrerait. Le dieu promit qu'une part de son Esprit Saint passerait dans la personne ainsi favorisée et se transmettrait à sa descendance jusqu'à la septième génération, chacune héritant tour à tour de la garde de cet objet sacré, qui se trouva être une pierre censée contenir la présence mystique de la divinité. Cette représentation est dûment vénérée, soigneusement

conservée et a toujours tenu fidèlement compagnie à la personne sanctifiée par l'héritage du divin patrimoine. Cette annonce s'est produite aux environs de l'an 1640 de notre ère et, à l'époque où le capitaine Moor se rendit sur place, le représentant de la Divinité était le sixième descendant de la lignée¹⁸.

On ne voit plus maintenant très bien quelle était l'étendue exacte de l'énergie divine concédée à l'origine, mais on suppose qu'il s'agissait d'un pouvoir limité de faire des miracles, tels que celui de guérir des maladies, de répondre aux prières de pieux suppliants et de prédire l'avenir. Les premiers représentants du dieu jouissaient de ces dons à un degré supérieur, mais la personne qu'a rencontrée Moor disait avoir accompli plusieurs miracles. On raconte que le troisième descendant a accompli une œuvre merveilleuse. C'était à l'époque où l'armée moghole de Hydrâbâd envahit avec tant de succès le pays marathe¹⁹. Après avoir pillé et incendié Poona, un détachement se rendit à Chinchoor, résidence de ce *Deva*, pour soumettre la ville au paiement de l'impôt, ce à quoi le *Deva* se refusa, confiant dans la divine influence dont il était investi. Les musulmans rirent d'une telle superstition et, dans le but de la tourner en ridicule, offrirent de lui envoyer un *nuzur* (présent). L'offre fut acceptée et le *Deva* en personne se rendit aux prières, auxquelles les fanatiques qui voulaient lui faire affront dépêchèrent des personnes chargées d'en voir le résultat. Ils lui offrirent un présent en apparence convenable et adapté, mais il s'agissait en réalité de viande bovine, une abomination aux yeux d'un hindou. Or, lorsque les plateaux furent découverts, ils furent grandement étonnés de découvrir qu'au lieu de viande, ces derniers regorgeaient des fleurs les plus exquises et les plus sacrées aux yeux des hindous. Voyant cela, les musulmans y reconnurent le doigt de Dieu et furent à ce point frappés par la réalité du miracle, qu'ils firent don au *Deva* de terres de grande valeur, dont son temple a toujours la jouissance.

Le *Deva* mange, dort, se marie et vit la vie d'un mortel ordinaire ; bien qu'il passe pour incapable de s'occuper des affaires temporelles, on le vénère comme un dieu. Il est certaines occasions où ses actes et ses mouvements sont très étroitement surveillés, car ils constituent des manifestations fugitives de la volonté divine et sont considérés comme prophétiques. C'est ainsi que, durant une certaine nuit de l'année, s'il dort paisiblement, on prédit que la nation vivra en paix ; que son sommeil ou son réveil soient perturbés, et l'on s'attend à des calamités.

S'il se lève violemment de son siège, saisit un sabre ou adopte quelque autre attitude martiale, on peut alors s'attendre à une guerre”.

2. KÂRTTIKEYA

Kârttikeya, dieu de la guerre et généralissime des armées des dieux²⁰, bien qu'appelé fils cadet de Shiva et Pârvatî selon la plupart des légendes pouraniques, n'est leur fils que dans le sens où ils lui ont donné forme. Brahmâ a organisé sa naissance pour répondre aux prières des dieux, qui réclamaient un chef compétent pour leurs forces. “Alors que le maître des dieux, Shiva, dit le *Râmâyana*²¹, accomplissait des austérités, les autres dieux allèrent trouver Brahmâ et lui demandèrent un général en remplacement de Mahâdeva qui, semble-t-il, avait autrefois assuré cette fonction. ‘Celui que tu nous as jadis donné comme chef de nos armées (Mahâdeva), lui dirent-ils, accomplit désormais de dures austérités, en même temps qu'Umâ.’ Brahmâ leur répondit qu'à la suite de la malédiction d'Umâ, aucune épouse des dieux ne pouvait enfanter de fils²², mais qu'Agni en aurait un de Gangâ, qui deviendrait leur général.”

L'extrait suivant du *Mahâbhârata*²³ explique pourquoi, comme il est indiqué dans le paragraphe précédent, Agni devait être le père de ce dieu. Kârttikeya venait d'être nommé général, quand “le dieu qui porte un taureau sur sa bannière (Shiva) vint, tout heureux, lui rendre hommage en compagnie de sa parèdre. Les brahmanes appelaient Agni Rudra, si bien que [Kârttikeya] est le fils de Rudra. L'ayant vu honorer par Rudra, lui qui détient les dons les plus rares, tous les dieux l'appellent fils de Rudra, car cet enfant naquit de Rudra quand celui-ci pénétra dans le feu. Skanda (Kârttikeya), ce dieu si éminent, né d'Agni, [lequel était] Rudra, et de Svâhâ (Umâ) [et] des six femmes [des *rishi*], était fils de Rudra²⁴.”

Cette citation sera plus intelligible quand on aura lu ce qui la précède. “Indra, désespéré par la défaite des armées des dieux face aux Dânava, médite à ce sujet, quand il entend une femme crier à l'aide et réclamer un époux pour la protéger. Indra s'aperçoit qu'elle est captive du démon Keshin, auquel il reproche sa conduite ; mais le démon lance sa massue contre Indra, qui la désintègre avec son foudre. Keshin est mis hors de combat lors du second engagement et se retire. Indra apprend alors de la femme qu'elle s'appelle Devasenâ (*armée des dieux*), qu'elle a une sœur nommée Daityasenâ (*armée des Daitya*) et que toutes deux sont filles de Prajâpatî. Elle prie Indra de lui trouver le mari qui lui convient, capable de vaincre les ennemis des dieux. Indra mène Devasenâ auprès de

Brahmâ, auquel il demande de lui donner pour époux un guerrier; Brahmâ lui promet alors la naissance d'un tel soutien. Vashishtha et d'autres *rishi* se trouvaient offrir un jour un sacrifice à l'endroit où les dieux, conduits par Indra, s'étaient rendus pour boire le *Soma*. Agni, invoqué lui aussi, descendit du monde du soleil, entra dans le feu, reçut les offrandes des *rishi* et les présenta aux dieux.

Sortant [du feu], il aperçut les épouses des grands [*rishi*], couchées dans leurs ermitages, dormant paisiblement, tels des autels d'or, purs rayons de lune, pareilles à des flammes, lumineuses étoiles. Agni, sentant ses sens agités à la vue des femmes des *rishi*, fut submergé par le désir. 'Il ne me sied pas d'être ému de la sorte, se répétait-il sans cesse ; ces femmes ne m'aiment pas. Je me réfugierai dans le foyer domestique, d'où je pourrai de près les contempler.' Il entra dans le foyer et prit plaisir à les toucher, pour ainsi dire, de ses flammes et à les regarder. Longtemps il demeura chez elles, tout occupé de leur beauté, et il fut subjugué par l'amour.

Comme il ne parvenait pas à obtenir les épouses des brahmanes, Agni se résolut à quitter sa forme corporelle et s'en fut dans la forêt. C'est alors que Svâhâ, fille de Daksha, éprouva pour lui un amour qui poussa cette déesse irréprochable à rechercher longtemps le point faible d'Agni sans parvenir à le trouver. Or elle apprit qu'il s'était retiré dans la forêt et qu'il était vraiment troublé par le désir. 'Moi qui souffre d'amour, se dit-elle, je prendrai la forme des sept épouses des *rishi*, et je rechercherai l'affection d'Agni. Il en sera charmé et j'obtiendrai ainsi tout ce que je désire.' Revêtant tout d'abord la forme de Siva, épouse d'Ângîras, la belle déesse s'approcha d'Agni. 'O Agni, lui dit-elle, aime-moi, car j'éprouve pour toi les troubles de l'amour. Si tu ne le veux pas, considère-moi comme morte. Si je suis venue, Agni, moi, l'épouse d'Ângîras, c'est que m'ont envoyée des femmes vertueuses. — Comment sais-tu donc, lui répondit Agni, et comment les autres épouses des sept *rishi*, aimables entre toutes, peuvent-elles savoir que je suis torturé par l'amour ?'"

Agni fut incapable de résister à la tentation. Puis, de peur que les femmes des *rishi* ne soient blâmées de leur inconduite si elle venait à être vue sous leur apparence, la déesse revêtit celle de Garuda, l'oiseau de Vishnu, et s'envola de la forêt sans se faire remarquer. Elle rendit une seconde visite à Agni sous les traits d'une autre épouse des *rishi*, et ainsi de suite jusqu'à la sixième fois. Elle déposa dans un récipient d'or la semence d'Agni qui, vénérée par les *rishi*, donna naissance à un fils.

Kumâra (Kârttikeya)²⁵ naquit avec six têtes et le double d'oreilles, douze yeux, douze bras, douze pieds, un seul torse, un seul cou.



KÂRTTIKEYA

“Kârttikeya épouse Devasenâ. Les femmes des sept *rishi*, ses mères, viennent un jour le voir pour se plaindre d’avoir été abandonnées par leurs époux et déchues de leur rang, et lui demandent de favoriser leur admission au paradis (Svarga). Quand Skanda eut comblé les désirs de ses mères, Svâhâ lui dit : ‘En vérité, tu es mon fils. Je désire de toi l’amour que tu accordes, difficile à atteindre. — Quel amour désires-tu ? lui demanda alors Skanda. — Je suis la fille bien-aimée de Daksha, lui répondit-elle, et j’ai pour nom Svâhâ. Je suis, depuis l’enfance, amoureuse d’Agni ; mais Agni, mon enfant, m’ignore, moi qui suis toute amour pour lui.’ Skanda lui répondit : ‘Toute offrande des brahmanes accompagnée d’hymnes, ô déesse, sera toujours jetée dans le feu au cri de Svâhâ (*bonheur*). Aussi, belle déesse, Agni habitera-t-il pour toujours avec toi’. Brahmâ Prajâpati dit alors à Skanda : ‘Va voir ton père Mahâdeva, le destructeur de Tripura. Toi, l’invaincu, tu fus engendré pour le bien des trois mondes par Rudra, entré en Agni, et par Umâ, entrée en Svâhâ’.”

L'allusion au fait que Rudra soit entré en Agni est expliquée dans le *Râmâyana*. Craignant qu'il ne soit difficile de vivre avec les descendants d'un couple tel que celui de Shiva et de Pârvatî, les dieux prièrent instamment ces divinités de ne pas avoir d'enfants. Shiva y consentit, mais Umâ, en colère, déclara que, comme elle ne pouvait avoir d'enfants, les autres déesses devraient subir la même privation. Les dieux arrivèrent malheureusement trop tard pour empêcher la conception de Kârttikeya, la semence dont il fut issu ayant été reçue par la terre. Agni et Vâyû y pénétrèrent et la confièrent à Gangâ, sœur d'Umâ. C'est ainsi que ce dieu fut conçu.

Le *Shiva Purâna*²⁶ rapporte une version différente de son origine et nous enseigne qu'il a été engendré pour détruire Târîka. Ce démon, roi de Tripura, faisait preuve d'une ambition et d'une cruauté démesurées. Il contraignit Brahmâ, par ses pénitences et ses austérités, à lui promettre toutes les faveurs qu'il lui demanderait. Voici la liste de ses austérités, chacune de ces onze mortifications ayant duré cent ans : 1. Il est resté debout sur un seul pied, tenant l'autre, ainsi que ses deux mains, levés vers le ciel et les yeux tournés vers le soleil. 2. Il s'est tenu debout sur un orteil. 3. Il ne s'est nourri que d'eau. 4. Il a vécu pareillement dans les airs. 5. Il est resté dans l'eau. 6. Il s'est fait enterrer, mais a poursuivi, comme lors de l'épreuve précédente, une incessante adoration. 7. De même dans le feu. 8. Il est resté dressé sur la tête. 9. Il est resté suspendu à un arbre par les mains. 10. Il a supporté le poids de son corps sur une seule main. 11. Il est resté pendu à un arbre la tête en bas²⁷.

“Un tel mérite était irrésistible, si bien qu'Indra et quantité de demi-dieux, inquiets de voir un jour leur souveraineté confisquée par la force de ces pénitences, allèrent chercher renfort auprès de Brahmâ. Ce dernier leur dit cependant que, même s'il ne pouvait tenir face à de telles austérités, il attendrait de les récompenser en octroyant le bienfait demandé, pour finalement trouver un moyen de les rendre inoffensives. Târîka demanda la faveur d'être d'une force sans rivale et de ne pouvoir être tué que par la main d'un fils de Mahâdeva. Il devint alors si arrogant, qu'Indra se vit contraint de lui livrer le cheval blanc à huit têtes, Ukhisrava ; Kuvera lui laissa ses mille chevaux marins ; les *rishi* furent contraints de lui abandonner la vache Kâmdhenu, qui procurait tout ce que l'on pouvait désirer. Le Soleil, effrayé, ne dispensait plus sa chaleur et la Lune, de terreur, demeurait toujours pleine. Les Vents soufflaient sur son ordre et il confisqua rapidement l'entière direction de l'univers.

Nârada prophétisa l'union de laquelle devait naître le sauveur du monde ; mais d'abord Mahâdeva se montra insensible à l'amour. Indra persuada Kâma de se tenir en embuscade et fit en sorte que Shiva aperçoive Pârvatî en train de se livrer à l'aimable et gracieuse cueillette de fleurs destinées à orner son effigie. Accompagné de son épouse Ratî (le Désir) et de son ami intime Vasantu (le Printemps), Kâma visa la cible et lança une flèche en direction de Mahâdeva qui, furieux de cette tentative (d'interrompre ses dévotions), réduisit Kâma en cendres par un rayon de feu issu de son troisième œil. Mais, grâce à d'ardentes dévotions et austérités, Pârvatî parvint enfin à adoucir Shiva et la divinité consentit à épouser celle qui avait fait preuve d'une si constante dévotion."

Comme, quelque temps après leur mariage, ils n'avaient toujours pas d'enfant, les dieux, inquiets et déçus, du fait qu'ils attendaient avec anxiété la naissance d'un libérateur, renouvelèrent leurs lamentations et leurs plaintes.

"Agni arriva devant Mahâdeva, dépêché par les autres dieux afin d'exprimer leur désir de le voir leur fournir un fils capable de détruire le puissant Târîka. Shiva venait de quitter son épouse, et Agni, sous la forme d'un colombe, reçut de Mahâdeva la semence de laquelle naquit Kârttikeya. Incapable de la porter plus longtemps, il la laissa tomber dans le Gange, sur les rives duquel naquit un enfant aussi beau que la lune, brillant comme le soleil, qui fut nommé Agnibhuva (*engendré par Agni*), Skanda, Kârttikeya, etc. Or, un jour, six filles (les Pléiades) de six râja, venues pour se baigner, virent l'enfant et l'appelèrent chacune leur fils ; elles lui offrirent le sein et l'enfant se donna six bouches, si bien qu'il reçut de chacune sa nourriture. C'est pourquoi on l'appelle Sasthimâtriya, *celui qui a six mères*²⁸. Mais en réalité l'enfant n'en avait pas, car il était issu de son seul père. Un conflit eut lieu, par la suite, entre Kârttikeya et Târîka, au cours duquel le démon fut tué."

Un récit rapporte comment Kârttikeya a été dupé par son frère Ganesha. Comme les deux frères étaient tombés amoureux de deux jeunes filles nommées Siddhi et Buddhi, ils décidèrent d'un commun accord que celui qui, le premier, ferait le tour de la terre les obtiendrait. Ganesha mit à profit ses talents d'orateur et ses aptitudes à citer les textes pour prouver qu'il l'avait fait, si bien qu'il remporta le prix bien avant que son frère ne soit revenu de son éprouvant pèlerinage, au grand émoi des deux familles lorsque sa ruse fut découverte.

Voici encore une autre version de l'origine de Kârttikeya²⁹. “Les yeux de Shiva émirent des feux qui, lancés dans le lac Saravana, devinrent six enfants, que nourrirent les femmes des *rishi*, que l'on peut voir dans le ciel sous le nom de Pléiades. Quand Pârvatî vit ces enfants, leur beauté la transporta et, les prenant tous dans ses bras, elle les serra si fort que leurs six corps n'en firent plus qu'un, tandis que demeuraient leurs six têtes et leurs douze bras.”

On connaît mieux Kârttikeya, dans le sud de l'Inde, sous le nom de Subrâhmanya³⁰. Le *Skanda Purâna* présente un récit complet de la guerre qu'il a menée contre Sura et rapporte comment il fut envoyé par son père pour interrompre le sacrifice de Daksha ; il raconte également comment, à l'instigation de ce dernier, il fut retardé en chemin par de belles jeunes filles qui le divertirent par leurs chants et leurs danses. C'est la raison pour laquelle la coutume veut que les danseuses attachées à un temple soient vouées et mariées à ce dieu et que, bien qu'autorisées à se prostituer, elles ne puissent épouser personne d'autre.

CHAPITRE IX

LE RÉCIT POURANIQUE DE LA CRÉATION

Avant d'en arriver aux divinités inférieures, nous ferons le récit de la création. Il n'est nullement aisé de lui trouver une unité à partir des textes hindous, car l'imagination des auteurs semble s'être donné libre cours sur ce point ; affranchi de toute autorité, chaque auteur a en effet écrit ce qui lui paraissait bon. Comme pour les récits concernant les divinités, on trouve dans les écrits antérieurs les germes de ce que des textes plus récents rapportent dans les moindres détails. L'hymne suivant, tiré du *Rig-Veda*¹, décrit l'état originel des choses avant que la Divinité n'ait manifesté sa puissance créatrice :

Rien n'existait, être, néant, ni éther, ni ciel au-delà.
Que recouvrait le tout ? Où tout reposait-il ? Dans quels
profonds abysses ?
Il n'existait ni mort, ni absence de mort, ni alternance de jours
ni de nuits.
L'Un, calme, respirait, se soutenant lui-même ; rien ailleurs
n'existait.

Au début, les ténèbres, enfouis dans les ténèbres — une mer
insondable.
Entouré du chaos, espace vide, l'Un croissait du feu qui
l'habitait.
En lui s'éleva le désir, germe primordial de l'esprit,
Qui l'existence au néant relie, comme le découvrent les sages.

Le rayon traversa les sombres et mornes abysses —

Etait-ce en bas ? dans les hauteurs ? Quel aède pourrait répondre ? —

Il s'y trouva des pouvoirs féconds, des forces puissantes se tendirent,

Masse au-dessous, s'entretenant elle-même ; au-dessus d'elle, l'énergie.

Qui peut dire, qui jamais a dit d'où venait cette création ?

Aucun dieu n'était alors né ; qui peut donc vraiment révéler

D'où ce monde a jailli, s'il fut, ou non, conçu par quelque dieu ?

Seul son maître aux cieux peut le dire, s'il peut même nous le révéler.²

Cet hymne contient peut-être les plus anciennes spéculations hindoues qui nous soient parvenues concernant la création ; il en arrive à la sage conclusion que Dieu seul sait comment le monde est parvenu à l'existence. Mais avec le temps, cet aveu d'ignorance ne satisfaisait plus un esprit humain insatiable : c'est pourquoi les âges successifs ont tenté, par des conjectures présentées avec l'assurance que donnent les sciences exactes, de faire la lumière sur ce qu'il était impossible de connaître.

La citation suivante est tirée du *Purushasukta* du *Rig-Veda* qui, par sa langue et son contenu, est reconnu comme étant d'une origine beaucoup plus tardive que l'hymne précédent.

“Purusha a mille têtes, mille yeux, mille pieds. Il recouvre de tous côtés la terre, dont il dépasse les bords de dix doigts. Purusha, lui-même, est tout (cet univers), tout ce qui a été et tout ce qui sera. Il est aussi le maître de l'immortalité, car il croît par la nourriture. Tous les êtres sont un quart de lui-même ; les trois autres quartiers sont tout ce qui, au ciel, est immortel. C'est avec ces trois parts que Purusha gagna les cieux et la dernière, ici, connut une autre naissance. De lui naquit Virâj ; de Virâj, Purusha. Le jour où tous les dieux firent le sacrifice — Purusha était l'oblation — il avait le printemps pour beurre rituel, son bois était l'été, et l'automne l'offrande. Ce sacrifice total donna la graisse mouchetée. Ce sacrifice total fit naître tous les vers du *rig* et du *sâma*, les mètres et le *yajur* ; il en sortit aussi les chevaux et tous les animaux à deux rangées de dents, vaches, chèvres, brebis. Quand (les dieux) démembrèrent Purusha, en combien de parties l'ont-ils donc divisé ? Sa bouche fut le

brâhmana, ses bras le *râjanya*, ses cuisses le *vaishya* et ses pieds le *shudra*³. La lune naquit de son esprit (*manas*), le soleil de son œil, de sa bouche Indra et Agni, et son souffle donna Vâyu. De son nombril s'éleva l'air, de sa tête le ciel, la terre de ses pieds, et de son oreille les (quatre) régions. C'est ainsi que (les dieux) donnèrent forme aux mondes."⁴

Voici maintenant un extrait du *Shatapatha Brâhmana*, qui nous donne les mots employés lors de la création. "Prajâpati (dit) *bhûh* et engendra la terre. (Il dit) *bhuvah* et engendra les airs. (Il dit) *svah* et engendra le ciel. L'univers est de même étendue que ces mondes. En disant *bhûh*, Prajâpati engendra le *brâhmana* ; en disant *bhuvah*, il engendra le *kshattra* ; et, disant *svah*, il engendra le *vish*. (En disant) *bhûh*, Prajâpati s'engendra lui-même ; (en disant) *bhuvah*, il engendra une descendance ; (en disant) *svah*, il engendra les animaux. Ce monde est tout cela : lui-même, descendants, animaux."⁵

"L'(univers) tout entier a été créé par Brahmâ", dit le *Taittirîya Brâhmana*, qui nous donne un récit de la création des Asura, des *pitri* (ou pères) et des dieux. Prajâpati émit le désir de se multiplier. "Il pratiqua des austérités. Son souffle devint vivant. De ce souffle (*asu*), il créa les Asura. Lorsqu'il eut créé les Asura, il se regarda comme père. Il créa ensuite les pères (*pitri*). Ceci constitue la paternité des pères. Ayant créé les pères, il médita. Il créa ensuite les hommes. Ceci constitue l'humanité des hommes. Celui qui connaît l'humanité des hommes acquiert la sagesse. Alors qu'il créait les hommes, le jour lui apparut dans les cieux. C'est ensuite qu'il créa les dieux."⁶

Le *Shatapatha Brâhmana* relate la création des hommes et des animaux. "Prajâpati était, auparavant, cet (univers) entier. Il formula ce désir : 'Je créerai la nourriture et obtiendrai une descendance'. De ses souffles, il fit les animaux, de son esprit un homme, de son œil un cheval, de son haleine un taureau, de son oreille un brebis, de sa voix une chèvre. Comme il a formé de ses souffles les êtres animés, les hommes disent : 'Les souffles sont les êtres animés'. L'esprit est le premier des souffles. Comme, de son esprit, il a formé un homme, ils disent : 'L'homme est le premier des êtres animés, et le plus fort'. L'âme est tous les souffles, car tous les souffles dépendent de l'âme. Comme, de son âme, il a façonné l'homme, ils disent : 'L'homme est tous les êtres animés', car tous ceux-ci appartiennent à l'homme"⁷.

Le *Brâhmana* donne, dans un autre passage, un récit assez différent. Purusha, en tant qu'âme de l'univers, était seul. C'est pourquoi "il ne

connaissait pas la joie. Il désirait un autre lui-même. Il le fit surgir divisé en deux parts. Il en résulta un homme et une femme. C'est d'eux que naquirent les hommes. La femme se dit : 'Comment, après m'avoir faite à partir de lui-même, peut-il vivre avec moi ? Il me faut disparaître'. Elle se métamorphosa en vache et lui en taureau ; c'est d'eux que viennent les vaches. Elle devint une jument et lui un étalon ; elle devint une ânesse et lui devint un âne. D'eux proviennent les animaux aux sabots non fendus. L'une devint une chèvre, l'autre devint un bouc ; elle brebis et lui bélier. Et c'est d'eux que proviennent chèvres et moutons. C'est ainsi que les couples de toutes les créatures, jusqu'aux fourmis elles-mêmes, furent créés."⁸

Ce *Brâhmana* affirme en outre que "Prajâpati créa les êtres vivants. De ses souffles vitaux supérieurs, il créa les dieux ; de ses souffles vitaux inférieurs, les créatures mortelles."⁹

Le récit de Manu concernant la création est fort probablement postérieur au précédent ; on remarquera d'ailleurs qu'il a développé plusieurs aspects de la pensée qui y était contenue en germe. "Lui (l'existant par soi-même), ayant éprouvé le désir et formulé la volonté de créer les divers êtres vivants à partir de son propre corps, créa d'abord les eaux, dans lesquelles il jeta une graine. Cette graine devint un œuf d'or, d'un éclat pareil à celui du soleil ; il y naquit lui-même en tant que Brahmâ, le père du monde tout entier. Les eaux s'appellent *narah*, car elles ont jailli de Nara ; et comme elles furent le premier espace où il se déplaça (*ayana*, c'est-à-dire *voie*), il porte le nom de Nârâyana. Produit de la cause insaisissable, éternelle, existante et non-existante, ce mâle (*purusha*) est célébré dans l'univers sous le nom de Brahmâ. Après être resté une année dans l'œuf, l'être glorieux, par sa propre contemplation, se divisa en deux... S'étant divisé en deux, le seigneur (Brahmâ) devint, pour moitié un homme, pour moitié une femme ; en elle il créa Virâj. Sachez, ô parfaits deux fois nés, que moi, que le mâle Virâj en personne a créé, je suis le créateur de ce monde tout entier."

Les *Purâna* relatent la création en entrant dans les moindres détails. C'est l'un des sujets obligés que doit traiter un *Purâna*. Le premier livre du *Vishnu Purâna* consacre une large place aux récits concernant cette œuvre. Dans sa préface¹⁰ à la traduction du *Vishnu Purâna*, Wilson écrit : "Le premier des six livres composant cet ouvrage est consacré principalement aux détails concernant la création, telle qu'elle fut à l'origine et telle qu'elle suivit ; la première création explique comment

l'univers procède de Prakriti, ou matière éternelle brute ; la seconde, de quelle manière les choses voient leurs formes se développer à partir de la substance élémentaire primitivement élaborée, ou comment elles réapparaissent à la suite de leur destruction temporaire. Ces deux créations sont périodiques, mais la première ne se termine qu'à la fin de la vie de Brahmâ ; non seulement quand tous les dieux et autres formes sont anéantis, mais aussi quand les éléments sont à nouveau immergés dans la substance primitive ; seul subsiste un être tout esprit. Tel est ce qui se produit à la fin de chaque *kalpa*, un jour de Brahmâ, et n'affecte que l'état des créatures inférieures et des mondes d'en bas, laissant entière l'essence de l'univers et sages et dieux sans dommage”.

Le récit du *Vishnu Purâna* a été, selon cette source, “transmis à l'origine par le grand Père de tout (Brahmâ) en réponse aux questions de Daksha et des autres sages, et répété par eux à Purukutsa, un roi qui régnait sur les rives de la Narmadâ”¹¹. “Qui peut décrire celui que nul ne peut appréhender par les sens ? Il est Brahma, suprême seigneur, éternel, non-né, impérissable. Il exista ensuite sous la forme de Purusha et de Kâla. Purusha (l'Esprit) est la première forme de l'être suprême ; suivirent deux autres aspects, le latent et le manifesté, et Kâla (le temps) fut le dernier. Ces quatre formes — Pradhâna (substance première ou brute), Purusha (l'esprit), Vyakta (substance visible) et Kâla (le temps) — chacune à sa mesure, causent les phénomènes de création, de préservation et de destruction. Le Brahma suprême, l'âme suprême, l'essence du monde, maître de toutes créatures, l'âme universelle, le suprême souverain, Hari (Vishnu), entré de par sa volonté dans la matière et dans l'esprit, agita les principes variables et immuables, le temps de la création arrivé, de la même manière que le parfum affecte l'esprit par sa seule proximité et non par une opération immédiate sur l'esprit lui-même ; ainsi le Suprême influa-t-il sur les éléments de la création.”¹²

Après nous avoir donné un récit de la création, ou plutôt de l'évolution des éléments, le *Vishnu Purâna*¹³ poursuit : “Alors (les éléments) éther, air, lumière, eau et terre, unis par les propriétés du son, existaient avec tout le reste, se distinguant par leurs qualités, selon qu'ils étaient paisibles, terrifiants, étonnants ; mais comme ils possédaient diverses énergies sans aucun lien entre eux, ils ne pouvaient, sans relation, créer d'êtres vivants, car ils ne se trouvaient point mêlés. Se combinant les uns aux autres, ils revêtirent alors, par leur association, l'aspect d'un corps formant une totale unité ; et, guidés par l'esprit, avec l'assentiment du

principe manifesté, l'intellect et le reste, les éléments grossiers inclus, constituèrent un œuf, lequel grossit peu à peu, telle une eau bouillonnante. Cet œuf énorme, formé des éléments, reposant sur les eaux, était par excellence le séjour naturel de Vishnu sous l'aspect de Brahmâ ; et c'est là que Vishnu, seigneur de l'univers, dont l'essence est impénétrable, revêtit une forme sensible, dans laquelle lui-même habita sous l'apparence de Brahmâ. Les montagnes formaient son sein, aussi grand que le mont Meru ; les puissants océans en emplissaient la cavité. Cet œuf renfermait les continents, les mers et les montagnes, les planètes et les régions de l'univers, les dieux, les démons et toute l'humanité.

Affectant alors la qualité d'activité, Hari, suprême seigneur, devenant lui-même Brahmâ, entreprit de créer l'univers. Vishnu, doué de bonté et d'un pouvoir incommensurable, préserve les choses créées à travers les âges successifs, jusqu'à ce que la fin d'un âge mette un terme à un *kalpa*, lorsque la même divinité, investie dans sa puissance de la qualité des ténèbres, revêt la terrible apparence de Rudra avant d'engloutir l'univers. Ayant ainsi dévoré toutes choses et transformé le monde en un vaste océan, le Suprême repose sur le puissant serpent dont il a fait sa couche au milieu des abîmes ; il s'éveille après quelque temps et, en tant que Brahmâ, redevient l'auteur de la création."

Le *Purâna* livre ensuite un récit de la création dans le présent *kalpa*, ou âge. Il s'agit là d'une création secondaire, car l'eau, de même que la terre, est déjà douée d'existence ; il ne s'agit pas de création à proprement parler, mais du passage de la matière pré-existante à ses aspects actuels. Vishnu savait que la terre était cachée dans les eaux ; il revêtit alors la forme d'un sanglier¹⁴ pour la soulever sur ses défenses.

Le passage suivant¹⁵ répond à la demande d'un récit complet de la création des dieux et des autres êtres :

“Bien que détruits (sous leur forme première) durant les périodes de dissolution, les êtres créés, marqués par les actes bons ou mauvais de leur existence précédente, n'échappent jamais à leurs conséquences ; et quand Brahmâ recrée le monde, ils sont les fruits de sa volonté, sous le quadruple aspect des dieux, des hommes, des animaux et des choses inanimées. Désireux par la suite de créer les quatre classes d'êtres appelées dieux, démons, ancêtres et hommes, Brahmâ tourna son esprit en lui-même. Tandis qu'il se trouvait ainsi concentré, la qualité de ténèbres envahit son corps, donnant d'abord naissance aux démons (Asura) issus de sa cuisse. Brahmâ, ensuite, abandonna cette forme, dont

l'élément premier était l'obscurité et qui, délaissée par lui, devint la nuit. Continuant à créer, tout en revêtant un aspect différent, il essaya le plaisir et de sa bouche naquirent les dieux. La forme qu'il laissa devint le jour, dans lequel l'emporte la qualité du bien ; c'est ainsi que, le jour, les dieux sont les plus forts et, la nuit, les démons. Il revêtit ensuite un autre aspect, dans lequel prévalaient aussi les caractères des hommes de bien ; il se pensa comme père de l'univers et les ancêtres (ou *Pitri*) naquirent de son flanc. Ce corps, abandonné, devint le Sandhyâ, ou crépuscule. Brahmâ revêtit alors une autre forme, toute pénétrée de la qualité d'impureté; en naquirent les hommes chez lesquels domine l'impureté (ou passion). Il quitta vite ce corps, qui devint l'aube. Lorsque apparaît cette lumière du jour, les hommes retrouvent leur vigueur, tandis que le pouvoir des ancêtres se manifeste surtout le soir.

Puis de Brahmâ, sous une forme comportant la qualité d'impureté, naquit la faim, laquelle engendra la colère ; et le dieu fit surgir des ténèbres des êtres amaigris par la faim, hideux à voir et portant de longues barbes. Ces êtres se pressèrent devant la divinité ; certains d'entre eux — qui s'exclamaient : 'Protège-nous' — reçurent le nom de Râkshasa (de *raksha*, *protéger*) ; d'autres — qui s'écrièrent : 'Donne-nous à manger' — reçurent de ce fait le nom de Yaksha (de *yaksha*, *manger*). Quand Brahmâ les vit si répugnants, ses cheveux dépérirent et tombèrent de sa tête, pour ensuite repousser ; ceux qui étaient tombés devinrent des serpents appelés Sarpa (de *sirp*, *ramper*), car ils rampaient, et Ahi (de *hâ*, *quitter*), car ils avaient quitté sa tête. Le créateur du monde entra dans une violente colère et créa des êtres féroces, qui s'appelèrent esprits mauvais, Bhûta, démons malins et dévoreurs de chair. Naquirent ensuite les Gandharva, musiciens célestes ; ils naquirent buvant la mélodie, boisson de la déesse de la parole, d'où leur nom¹⁶.

Ayant créé ces êtres, le divin Brahmâ, sur lequel agissaient leurs énergies matérielles, en fit d'autres par sa propre volonté. De sa force vitale il forma les oiseaux ; de son cœur les brebis ; de sa bouche les chèvres ; les vaches de sa taille et de ses flancs. Chevaux, éléphants, *sharabha*, *gavial*, cerfs, chameaux, mulets, antilopes et autres animaux naquirent de ses pieds. Les poils de son corps donnèrent herbes, racines et fruits." C'est ainsi que tout est dit avoir surgi de Brahmâ. Tout était avec lui dans l'œuf ; il s'agit donc plus ici du récit d'une évolution que de celui d'une création. La création de l'homme, réparti en quatre castes, est décrite dans ce *Purâna* dans les termes utilisés par Manu.

Vient ensuite le récit des fils de Brahmâ nés de son esprit — Bhrigu, Daksha et autres — neuf au total, ancêtres du genre humain¹⁷. “Puis Brahmâ se créa lui-même, Manu Svâyambhûva, né de son moi originel et identique à lui, pour la protection des êtres créés ; et de la part féminine de lui-même, il fit Shatarûpâ¹⁸, que ses austérités purifièrent du péché (les noces défendues) et qu’épousa le divin Manu Svâyambhûva.” Suit un long exposé sur les descendants de ces fils nés de l’esprit ; il est alors montré comment la production de l’*amrita* et le barattage de l’océan permirent aux dieux d’acquérir l’immortalité et à la création propre à cet âge de s’achever.

Nous avons ici, à quelques variantes près, le récit de la création contenu dans les *Purânu*. Certains accordent une plus grande importance à des éléments qu’aborde à peine ce récit, tandis que d’autres épisodes sont traités de façon plus complète dans les autres *Purâna*.

CHAPITRE X

LA DIVISION DU TEMPS DANS LES PURÂNA

Les trois principales divisions du temps employées dans les Écritures hindoues sont les *yuga*, les *manvantara* et les *kalpa*¹. Ce sont eux que nous allons maintenant présenter.

Il y a quatre *yuga*, correspondant ensemble à 12 000 années divines, dont voici les durées respectives :

Le <i>Krita Yuga</i>	=	4800 années divines.
Le <i>Tretâ Yuga</i>	=	3600 années divines.
Le <i>Dvâpara Yuga</i>	=	2400 années divines.
Le <i>Kali Yuga</i>	=	1200 années divines.

“Une année des mortels équivaut à un jour divin.” Si l’on considère une année de 360 jours,

le <i>Krita Yuga</i>	=	4800 x 360	=	1 728 000 années mortelles.
le <i>Tretâ Yuga</i>	=	3600 x 360	=	1 296 000 années mortelles.
le <i>Dvâpara Yuga</i>	=	2400 x 360	=	864 000 années mortelles
le <i>Kali Yuga</i>	=	1200 x 360	=	432 000 années mortelles.

Un *Mahâyuga*, ou Grand Age, comprend les quatre *yuga* ci-dessus et compte par conséquent 12 000 années divines, c’est-à-dire 4 320 000 années mortelles. “Mille *Mahâyuga* constituent un jour de Brahmâ”, et ses nuits sont d’égale durée ; un *kalpa*, ou jour de Brahmâ, s’étend donc sur 4 320 000 000 années ordinaires.

“Durant chaque *kalpa* règnent quatorze *Manu* ; un *manvantara*, ou période de *Manu*, représente par conséquent la quatorzième partie d’un

kalpa, ou jour de Brahmâ. Le présent *kalpa* a déjà connu six Manu, dont le premier était Svâyambhûva, l'actuel étant Vaivashvata. A l'intérieur de chaque *manvantara* sont créés et périssent sept *rishi*, certaines divinités, un Indra et un Manu, ainsi que les rois, ses fils. Mille systèmes de quatre *yuga* se déroulent en même temps que ces quatorze *manvantara*, si bien qu'environ soixante et onze systèmes de quatre *yuga* se déroulent durant chaque *manvantara*, délimitant les vies des Manu et des divinités de cette période. La fin de ce jour de Brahmâ voit l'effondrement de l'univers, qui dure une nuit de Brahmâ, égale à l'un de ses jours, période durant laquelle les mondes sont transformés en un vaste océan, quand le dieu né d'un lotus (Brahmâ), dilaté par l'univers qu'il a absorbé, contemplé par les yogi et les dieux du Janaloka, dort sur le serpent Shesha. A la fin de cette nuit, il s'éveille pour créer de nouveau.

Une année de Brahmâ se compose du nombre qui convient de ces jours et de ces nuits, et cent de ces années constituent sa vie tout entière. La durée de sa vie s'appelle *para*, et la moitié *parârdha*, ou moitié d'un *para*. Un *parârdha*, ou moitié de l'existence de Brahmâ, est désormais accompli, terminé par le grand *kalpa* appelé *Padma Kalpa*. Le *kalpa* actuel, ou *Varâha Kalpa* (*kalpa* du sanglier), est le premier du second *parârdha* de l'existence de Brahmâ. La dissolution survenant à la fin de chaque *kalpa*, ou jour de Brahmâ, est appelé *naimittika*, accidentelle, occasionnelle, ou contingente.²

La dissolution des êtres existants est de trois sortes, "accidentelle, élémentaire et absolue"³. La première est *naimittika*, occasionnelle, accidentelle, ou *brâhmya*, car elle survient durant les intervalles qui séparent les jours de Brahmâ, la destruction des créatures, mais non de la substance de l'univers, ayant lieu durant la nuit. La seconde est la résolution générale des éléments dans leur origine primitive, ou *prakriti*, la destruction *prârritika*, qui survient à l'issue de la vie de Brahmâ. La troisième, absolue, ou finale, *âlyantika*, est l'annihilation individuelle, *moksha*, qui dispense pour toujours des renaissances.

Voici comment est présenté le processus de destruction. "A la fin de mille périodes de quatre âges, la terre est en majeure partie épuisée. Il s'ensuit une mort généralisée qui s'étend sur mille ans, durant lesquels les êtres, privés de nourriture, languissent pour finalement tous périr. Vishnu, l'éternel, revêt alors les caractéristiques de Rudra, le destructeur, et descend sur terre afin de réunir à lui-même toutes ses créatures. Il

entre dans les sept rayons du soleil, absorbe toutes les eaux du globe et provoque la disparition de toute humidité, chez les êtres vivants comme dans le sol, asséchant ainsi la terre entière. Mers, rivières, torrents, sources, toutes les eaux s'évaporent, même celles du Pâtâla, les régions inférieures.

Ainsi nourris, grâce à lui, d'une abondante humidité, les sept rayons deviennent sept soleils dont l'éclat jaillit au-dessus, en-dessous, ainsi que de tous côtés, enflammant les trois mondes et le Pâtâla. Consumés par ces soleils, les trois mondes laissent voir un sol aride sur toute l'étendue des montagnes, des fleuves et des mers ; et la terre, dépourvue de végétation et d'eau, se trouve être un désert semblable, pour l'apparence, au dos d'une tortue. Le destructeur de toutes choses, Hari, sous l'aspect de Rudra, flamme du temps, devient le souffle brûlant du serpent Shesha et réduit en cendres le Pâtâla. Après avoir brûlé toutes les régions du Pâtâla, ce feu gigantesque s'avance vers la terre, qu'il consume également. Un vaste tourbillon de flammes tournoyantes gagne alors les régions de l'atmosphère et le domaine des dieux, qu'il enveloppe et ruine entièrement. Les trois sphères sont chauffées comme des plaques au milieu de flammes qui ravagent toutes choses mobiles ou immobiles. Les habitants des deux sphères supérieures, délaissant leurs fonctions et incommodés par la chaleur, gagnent la sphère du dessus, ou Maharloka. Quand elle devient trop chaude, ses occupants, désireux de gagner des lieux plus élevés, la quittent pour le Janaloka.⁴

L'enseignement du *Vâyu Purâna*⁵ sur ce sujet est encore plus précis.

“Ces mortels, sanctifiés par le zèle déployé dans le culte de Vishnu et remarquables de piété, résident, à l'heure de la dissolution, au Maharlaka en compagnie des *pitri*, des Manu, des sept *rishi*, des diverses catégories d'esprits célestes et des dieux. Quand la chaleur du feu qui détruit l'univers atteint le Maharloka, tous se réfugient au Janaloka sous leur forme subtile, attendant de se réincarner avec les mêmes pouvoirs qu'avant dans un monde nouveau, au début du *kalpa* suivant. Cette situation perdure tout au long de la vie de Brahmâ ; à la fin de sa vie, tous sont détruits, mais ceux qui, s'étant identifiés en esprit avec l'Être Suprême, ont gagné de résider dans le Brahmaloaka, se trouvent finalement absorbés dans l'unique existant, Brahmâ.”

Le *Vishnu Purâna*⁶ poursuit en ces termes : “Janârdhana, en la personne de Rudra, ayant consumé tout l'univers, pousse devant lui de lourdes nuées. D'une taille colossale et tonnante puissamment, celles-ci

emplissent tout l'espace. Elles déversent des torrents de pluie, éteignent les terribles feux qui enveloppent les trois mondes, puis poursuivent durant cent ans, inondant ainsi le monde entier. Tombant en gouttes de la taille d'un dé, ces pluies recouvrent la terre, envahissent la région intermédiaire et inondent le ciel. Le monde est désormais dans les ténèbres et toutes choses, animées et inanimées, ayant péri, les nuées continuent à déverser leurs flots durant plus de cent années"⁷.

Les quatre *yuga* mentionnés plus haut, le *Krita*, le *Tretâ*, le *Dvâpara* et le *Kali*, possèdent chacun des qualités particulières⁸. Le *Krita* est l'âge d'or, et le *Kali* l'âge de fer. Le *Mahâbhârata*⁹ présente très nettement ces caractéristiques. Hanumân, le dieu-singe, s'adresse ici à Bhîmasena, l'un des Pândava, auquel il dépeint les quatre âges :

“Le *Krita* est l'âge durant lequel règne éternellement la vertu. C'est au cours de ce *yuga*, de tous le plus parfait, que (tout) a été fait (*krita*), que plus rien ne manquait. Les vertus n'étaient pas en déclin, nulle décadence ne frappait les peuples. Par suite, le temps passant, ce *yuga* régressa. Cet âge ne connaissait ni dieux, ni Dâna, ni Gandharva, ni Yaksha, ni Râkshasa, ni Pannaga ; nul n'achetait ni ne vendait, nul n'avait d'efforts à fournir ; (la terre dispensait) ses fruits sur un simple désir ; vertu et renoncement au monde prévalaient. L'âge ne provoquait ni maladie ni faiblesse des sens ; pleurs, orgueil, tromperie, rivalités, haine, cruauté, crainte, affliction, jalousie, envie, le mal n'existait pas. Ces *yogin* tiraient leurs ressources de la seule transcendance du Brahma Suprême. En ces temps, Nârâyana, âme de tous les êtres, était blanc. Cet âge avait vu naître des créatures attachées à leurs devoirs. Elles avaient mêmes espoirs, mêmes observances et même science. Les castes, à cette époque, semblables dans leurs fonctions, accomplissaient leurs tâches, honoraient sans faillir une seule divinité, usaient d'une seule formule (*mantra*), d'une seule règle, d'un seul rite. Elles n'avaient qu'un *Veda*.

Vois maintenant ce qu'est le *Tretâ*, qui vit naître le sacrifice, où la vertu décrût d'un quart et où Vishnu prit une teinte rouge. Les hommes s'attachèrent à une vérité et à une vertu dépendantes des cérémonies. Alors prévalurent les sacrifices, accompagnés de pratiques sacrées et de rites divers. Durant le *Tretâ*, les hommes agirent en vue d'un but, dans l'attente d'une récompense à leurs rites et à leurs dons, et ne pratiquèrent plus ni austérités ni libéralités poussés par le (seul sentiment du) devoir. Cet âge, cependant, les voyait dévoués à leurs propres devoirs et aux rites religieux.

Le *Dvâpara* vit la vertu décroître de moitié ; Vishnu prit une teinte jaune et il se fit quatre *Veda*. Certains étudiaient quatre *Veda*, d'autres trois, d'autres deux, d'autres, enfin, aucun. Une telle division des écritures entraîna une grande variété dans la célébration des cérémonies, et les peuples, l'esprit occupé d'austérités et de dons à recevoir, s'adonnèrent aux passions (*râjasî*). L'ignorance du *Veda* unique entraîna la multiplication des *Veda*. Le bien (*sattva*) déclinant, peu de gens s'attachaient désormais à la vérité. Comme les hommes s'étaient écartés du bien, nombreux furent à les assaillir maladies, désirs, malheurs causés par le destin, tous maux dont ils furent affligés et qui les contraignirent à des austérités. D'autres, qui désiraient joies et félicités divines, offraient des sacrifices. C'est ainsi que, parvenus au *Dvâpara*, les hommes connurent la décadence, ayant quitté le droit chemin.

Quand ce fut le *Kali*, la vertu ne subsista qu'en proportion d'un quart. Parvenu à l'âge des ténèbres, Vishnu prit une teinte noire ; actions vertueuses, rites et sacrifices, on ne pratiquait plus ce que prescrivait les *Veda*. Fléaux, maladies, fatigue, défauts, telle la colère, etc., afflictions, angoisse, faim, crainte, tous ces maux l'emportèrent. Les âges passant, la vertu décline de nouveau, et les peuples eux aussi connaissent la décadence. Le déclin qui les touche frappe aussi les forces qui les poussent à agir. Les pratiques engendrées par ce déclin des *yuga* font échouer les projets des humains. Tel est le *Kali Yuga*, qui règne depuis peu de temps. Ceux qui vivent longtemps agissent selon leur âge.”

Le *Bhishmaparvan* contient un passage dans lequel il est dit que “la durée du *Krita Yuga* est fixée à quatre mille ans, à trois mille celle du *Tretâ*, et à deux mille ans la période actuellement instaurée sur terre durant le *Dvâpara*. Le *Tishya* (*Kali*) n'a pas de durée déterminée”¹⁰.

Il est à noter que la très longue durée des âges, telle que nous l'avons mentionnée plus haut d'après le *Vishnu Purâna* appartient en propre aux *Purâna*. Dans le texte du *Mahâbhârata*, “il n'est fait nulle mention du fait que les années comprenant les différents *yuga* soient des années divines”¹¹, même si les livres plus anciens adoptent des notions de chronologie beaucoup plus extravagantes que celles qu'acceptent les nations occidentales.

Il est intéressant de remarquer que l'on dit, dans le récit du *Krita Yuga*, ou Age de Vertu, que les castes étaient égales dans leurs fonctions, ce qui prouve à l'évidence que les distinctions actuelles de castes n'existaient pas à cette époque et que tous rendaient un culte à une seule divinité, en

usant d'une seule règle et d'un seul rite, ce qui laisse bien sûr supposer que leurs ancêtres étaient monothéistes. Et dans l'esprit de l'auteur, cette heureuse situation était celle de l'âge dont la principale caractéristique était la vertu.

TROISIÈME PARTIE
LES DIVINITÉS INFÉRIEURES



LE BILVA

CHAPITRE I

LES DIVINS RISHI

1. BHRIGU

“Quand Brahmâ voulut peupler le monde, il fit naître de son esprit des fils à son image ; c’étaient Bhrigu, Pulashtya, Pulaha, Kratu, Ângîras, Mârîchî, Daksha, Âtreya et Vasishtha : tels sont les neuf *Brahmâ* ou *Brâhmarishi* célébrés dans les *Purâna*. ”¹ Le *Mahâbhârata* n’en mentionnait que sept à l’origine, mais les listes que l’on trouve dans les diverses parties de cette épopée ne concordent pas entre elles. Ces sept *rishi* sont censés être visibles dans la Grande Ourse, tout comme leurs épouses luisent dans les Pléiades. Ces *Brâhmarishi* sont également appelés *Prajâpati* (seigneurs des créatures), *Brahmâputra* (fils de Brahmâ) et *Brâhmana*. Le *Vishnu Purâna* nous enseigne que Bhrigu a épousé sa nièce Khyâti, une fille de Daksha, qui lui a donné Shri, ou Lakshmî ; mais comme il est communément admis qu’elle représente l’un des produits du barattage de l’océan, on demande à celui qui récite le *Purâna* d’expliquer cette contradiction. Il répond alors en substance que “parmi les dieux, les animaux et les hommes, Hari est tout ce que l’on appelle mâle, et Lakshmî tout ce qui est femelle.”²

Dans son récit de la création, Manu mentionne dix *Mahârishi* comme étant issus de lui-même, l’un d’eux étant Bhrigu, qui créa à son tour sept autres Manu, desquels provient tout ce qui existe³. “On connaît six grands *rishi* nés de l’esprit de Brahmâ”, dit le *Mahâbhârata*, et Bhrigu fait partie de la liste. Un autre passage le présente comme un fils de Varuna, mais Brahmâ y est identifié à Varuna. Lors d’un sacrifice où officiait Brahmâ, une part de Varuna fut jetée dans le feu sacrificiel, duquel surgirent trois hommes dotés d’un corps. Le premier fut Bhrigu, surgi du *bhrik*, ou de l’éclat du feu⁴ ; puis Ângîras naquit des scories et Kavi d’un tas de cendres. Le dieu appelé Mahâdeva, Varuna et Pâvatta⁵ revendiqua leur paternité, tout comme Agni et Brahmâ⁶. Il fut admis que Bhrigu était le fils de Varuna. Agni reçut Ângîras et Brahmâ prit Kavi.

Voici ce que dit un autre passage de ce poème : “Nous savons que le grand et vénérable Bhrigu fut engendré par Brahmâ lors du sacrifice de Varuna”⁷. Le *Bhâgavata Purâna* dit qu’il “naquit de la peau du Créateur” et le *Mahâbhârata* déclare, dans un autre verset, que “le vénérable Bhrigu sortit d’une fente du cœur de Brahmâ”.

Bhrigu faisait office de prêtre lors du grand sacrifice de Daksha auquel Shiva n’était pas invité et, comme il insultait ce dieu et ses fidèles, justifiant ainsi le fait que Daksha lui manque d’égards, il perdit sa barbe.

Le *Mahâbhârata* rapporte une légende dans laquelle Bhrigu maudit Indra. L’Indra de cette époque, Nahusha, gonflé d’orgueil, perdit le bénéfice de ses bonnes actions et, dans son arrogance, se fit porter par les *rishi*. Quand fut venu le tour d’Agastya, Bhrigu lui dit : “Pourquoi donc nous prêter aux insultes dégradantes du roi des dieux ?”. Agastya lui répondit qu’aucun *rishi* n’avait prononcé de malédiction à l’encontre de Nahusha, car il avait reçu le don de soumettre à sa volonté quiconque rencontrait son regard, mais qu’il était prêt à répondre à toute suggestion de Bhrigu. Ce dernier lui confia alors qu’il avait été envoyé par Brahmâ pour tirer vengeance de Nahusha, qui devait attacher Agastya le jour même à son char et le frapper à coups de pied, mais qu’irrité de cette insulte, il prononcerait contre l’opresseur une malédiction qui le condamnerait à devenir un serpent.

Le puissant Nahusha, des rives de la Sarasvatî, somme Agastya de le transporter. “Ferme les yeux, dit alors le glorieux Bhrigu à Mairâvarum (Agastya), tandis que je m’installe dans le nœud de tes cheveux.” Bhrigu se cacha donc dans les cheveux d’Agastya dans l’intention d’abattre le roi, et Agastya dès lors demeura immobile. Quand le sage accepta d’être attelé au véhicule de Nahusha et de le transporter partout où il voudrait, ce dernier s’en vint l’attacher ; or Bhrigu se gardait de le fixer, car il savait combien il pouvait subjuguier par un simple regard. Agastya resta maître de soi et ne fit pas un geste, même lorsque Nahusha lui donna des coups d’aiguillon. Le roi finit par le frapper du pied ; c’est alors que Bhrigu, demeuré invisible dans les cheveux d’Agastya, prononça contre lui, fou de rage, une violente imprécation : “Puisque, dans ton égarement, la colère t’a mené à frapper de ton pied la tête du grand *muni*, deviens donc un serpent et tombe à terre sur-le-champ”. Sous le coup de cette malédiction, Nahusha tomba à terre ; si le sage avait été vu d’Indra, il n’aurait jamais été à même de punir l’opresseur.

Une autre fois, Bhrigu maudit Agni. Une femme nommée Pulomâ, raconte le *Mahâbhârata*, était promise à un démon ; Bhrigu, voyant sa beauté, l'épousa selon les rites védiques et l'enleva secrètement. Aidé d'Agni, le démon découvrit l'endroit où se cachait la jeune mariée et l'emmena chez lui. Pour avoir ainsi secondé le démon, Agni fut maudit par Bhrigu : "A compter de ce jour, tu dévoreras tout". Agni demanda à Bhrigu la raison de cette imprécation, vu qu'en disant la vérité il n'avait fait que son devoir, et il lui rappela que "quiconque, à une question, répond par un mensonge se voit précipiter aux enfers avec les sept générations suivantes et les sept qui le précèdent. Quiconque, de même, refuse de donner des renseignements est lui aussi coupable". " Je pourrais, ajouta-t-il, également te maudire, mais le respect dû aux brahmanes me fait réfréner ma colère. En vérité, je suis la bouche des dieux et des ancêtres. Quand on leur offre du *ghî*, ils en ont une part à travers moi, qui suis leur bouche ; comment dès lors prétendre que je dévore tout ?" A ces mots, Bhrigu consentit à modifier son vœu : "De même que le Soleil, par sa chaude lumière, purifie toute la nature, puisse de même Agni purifier tout ce qui passe en lui".

Bhrigu, dit-on, accomplit un acte des plus merveilleux, en faisant un brahmane d'un roi *kshatriya*. Voici le récit que fait le *Mahâbhârata* de cette action unique en son genre⁸ : "Divodâsa, roi de Kâshî (Bénarès), fut attaqué par les fils de Vitâhavya, et toute sa famille périt dans la bataille. Affligé, le monarque eut alors recours au sage Bhâradvâja, qui accomplit pour lui un sacrifice grâce auquel lui naquit un fils nommé Pratardana. Ce dernier, devenu un guerrier accompli, reçut de son père mission de tirer vengeance des fils de Vitâhavya. Celui-ci dut par conséquent s'adresser rapidement à un autre sage, Bhrigu, qui l'assura de sa protection. Mais le vengeur, Pratardana, le poursuivit et réclama qu'on le lui livre. Bhrigu, homme des plus religieux, rempli de compassion, lui dit : 'Il n'est point ici de *kshatriya* ; tous ces hommes sont des brahmanes'. Pratardana se réjouit de cette affirmation et, effleurant les pieds du sage, répliqua : 'Mon but, ô glorieux saint, même ainsi est atteint, car j'ai contraint ce roi à répudier sa caste'. Vitâhavya devint donc, par la simple assertion de Bhrigu, un brahmane, un *rishi* récitant les *Veda*".

Le *Matsya Purâna* donne les noms de dix-neuf Bhrigu qui, dit-on, ont composé des hymnes, Bhrigu étant lui-même l'un des narrateurs du *Mahâbhârata*. Le professeur Roth⁹ parle des Bhrigu comme d'une catégorie de personnages mythologiques appartenant à la classe

intermédiaire des dieux de l'air. Ce sont eux qui ont inventé le feu avant de le transmettre aux hommes. Il ajoute que leur race a un lien avec l'histoire, vu que l'une des familles brahmaniques dominantes porte ce nom et que les hymnes du *Rig-Veda* y font allusion.

Le *Râmâyana* ne contient guère de références à Bhrigu ; il y est appelé *mahârishi* et Râma est amené à tuer une démons en se souvenant que Vishnu a tué l'épouse de Bhrigu alors qu'elle convoitait le trône d'Indra. Il est le saint que les femmes sans enfant de Sâgar priaient pour obtenir un fils, et qui en accordait à l'une un seul, à l'autre soixante mille. Parashurâma est l'un de ses plus illustres descendants.

2. PULASHTYA

Pulashtya, l'un des autres fils nés de l'esprit de Brahmâ, est révééré pour avoir fait connaître aux hommes les *Purâna*. Le *Vishnu Purâna*¹⁰ nous enseigne la raison pour laquelle il est considéré comme le Révélateur des Écritures. Le narrateur, Parâshara, dit, en réponse à une question de son disciple Maitreya : “Tu rappelles à ma mémoire ce que racontait autrefois mon grand-père Vasishtha. J'appris un jour que mon père avait été dévoré par un Râkshasa au service de Vishvamitra. Une violente colère s'empara donc de moi, et j'entrepris un sacrifice pour la destruction de tous les Râkshasa ; des centaines d'entre eux étaient réduits en cendres par la puissance du rite, et ils étaient bien près de l'extermination, quand le père de mon père me parla en ces termes : ‘Il suffit, mon enfant, apaise ton courroux ; les Râkshasa ne sont en rien coupables et la mort de ton père est l'œuvre du destin’”.

Parâshara cessa le sacrifice et son grand-père s'en réjouit ; Pulashtya vint alors et lui dit : “Puisque, dans la violence de ton ressentiment, tu as prêté l'oreille aux dires de ton aïeul et laissé parler ta clémence, obtiens d'être versé dans toutes les sciences. Puisque tu t'es gardé, réfrénant ton courroux, de détruire ma descendance, je te gratifierai encore d'une faveur : tu écriras un résumé des *Purâna*, tu connaîtras la vraie nature des dieux et ton entendement, par moi, sera parfait et libéré du doute”. Parâshara relate le *Purâna* comme lui ayant été dit jadis “par Vasishtha et le sage Pulashtya”.

Pulashtya prit pour épouse Prithi, une fille de Daksha, dont il eut un fils, le sage Agastya ; le *Bhâgavata* appelle son épouse Havisbhu, dont les fils furent Agastya et Vishravas, le père de Kuvera, Râvana et autres Râkshasa.

Une légende du *Mahâbhârata* nous explique pourquoi Parâshara s'en est pris aux Râkshasa. Le roi Kalmâshapada, ayant croisé Sakti, père de Parâshara, sur un étroit sentier forestier, exigea qu'il s'écarte de son chemin. Comme le sage refusait, le roi le frappa de son fouet ; Sakti, en retour, le maudit et il fut transformé en un Râkshasa dévoreur de chair ; le roi alors tua et dévora Sakti et tous les autres fils de Vasishtha. Or, l'épouse de Sakti, enceinte au moment de sa mort, mit peu après au monde Parâshara, qu'elle éleva avec son grand-père. Une fois qu'il eut grandi, il entreprit de massacrer tous les Râkshasa, mais en fut empêché, entre autres, par Vasishtha et Pulashtya.

3. PULAHA

Ce rishi n'apparaît guère dans la mythologie hindoue. Il a épousé une fille de Daksha, Kshamâ (la Patience), dont il a eu trois fils.

4. KRATU

Kratu est plus largement connu que Pulaha. Il épousa Sannati (l'Humilité), autre fille de Daksha, dont il eut "soixante mille *bâlakhil y a*, sages nains, pas plus grands que le pouce, mais chastes, pieux, resplendissants comme le soleil"¹¹.

5. ÂNGÎRAS

Ârngîras est connu pour être l'auteur de plusieurs hymnes du *Rig-Veda*. Il épousa d'abord Smriti (la Mémoire), dont il eut quatre filles, puis Svâdhâ (l'Oblation)¹² et Satî, ainsi que les filles de Daksha. Celles qu'on appelle ses filles, les Pratyangirasa Richa, sont trente-cinq versets adressés aux divinités de premier rang. Son nom présente quelque ambiguïté dans son usage ; il provient de la même racine qu'Agni, divinité à laquelle il sert d'épithète, ainsi qu'au père d'Agni, et c'est aussi le nom d'un fils d'Agneya, fille d'Agni. On pense qu'Ângîras s'associa à Bhrigu pour introduire en Inde le culte du feu.

6. MÂRÎCHÎ

On connaît plus Mârîchî à travers ses descendants que par quelque une de ses oeuvres, son fils le plus illustre étant Kashyapa, père de Vishnu lors de son incarnation en tant que nain. Parmi les treize épouses de Kashyapa figurent Ditî et Aditî, qui par lui devinrent mères des dieux. "On vénérât douze dieux, appelés autrefois Tushita, qui, peu avant la présente période ou durant le règne du dernier Manu Chakshusa, se

disaient entre eux : ‘Entrons vivement dans le sein d’Aditî, afin de pouvoir naître dans le prochain *manvantara* et, par là, compter à nouveau parmi les dieux’. C’est ainsi que d’Aditî naquirent les fils de Kashyapa, fils de Mârîchî. Ils furent donc appelés Âditya, et leurs noms furent Vishnu, Shakra, Âryaman, Dhuti, Tvashtri, Pûshan, Vivasvat, Savitrî, Mitra, Varuna, Amsha et Bhaga.”¹³

On trouve dans le *Vâyu Purâna* une explication au fait que les dieux connaissent des naissances successives. Au commencement du *kalpa*, douze dieux nommés Jaya furent créés par Brahmâ pour lui servir de suppléants et d’assistants durant la création. Or, perdus dans leurs méditations, ils négligèrent ses ordres, si bien qu’il déclara qu’il leur faudrait renaître lors de chaque *manvantara*, et ce jusqu’au septième¹⁴. L’auteur du *Vishnu Purâna* tente d’expliquer la chose : “Ces sortes de divinités renaissent à l’issue d’une période de mille ans selon leur bon plaisir ; leur apparition et leur disparition sont, dit-on, comme naissance et mort, mais ils existent d’âge en âge, de la même manière que le soleil se couche et se lève à nouveau”.

De son épouse Ditî, Kashyapa eut deux fils, Hiranyakashipu et Hiranyâksha. Vishnu, présenté alors comme le fils de sa sœur Aditî, s’incarna afin de les tuer, si bien que ces ennemis mortels étaient en fait cousins.

7. ÂTREYA

Âtreya était l’auteur de nombreux hymnes védiques, spécialement de ceux “qui s’adressaient à Agni, à Indra, aux Ashvin et aux Vishvadeva”¹⁵. Il épousa Anasûyâ, laquelle lui donna Durvasas, le sage auquel Indra infligea un affront¹⁶. Soma, la lune, procéderait des yeux de son père Âtreya.

Une fois vieux, ce sage et son épouse reçurent à leur ermitage la visite de Râma, Sîta et Lakshmana, qui à l’époque erraient de place en place.

Il pénétra dans la retraite d’Âtreya, se prosterna à ses pieds vénérables et reçut du saint homme l’accueil qu’un père aimant fait à son fils.¹⁷

Voici le portrait qu’Âtreya dresse de son épouse en la présentant à ses illustres hôtes :

Durant dix mille années, cette dévote femme supporta patiemment d'austères pénitences. Tandis que les nuées refusaient toute pluie, la sécheresse brûlait depuis dix ans la plaine ; bienfaisante, elle fit croître fruits et racines et donna l'ordre au Gange de couler sur ces bords. Libérant les saints hommes de tout sujet d'alarme, elle leur permet ainsi de poursuivre les rites. Elle œuvra pour le ciel et secourut les dieux, prolongeant de dix fois la durée d'une nuit.¹⁸

Puis Anasûyâ se joint à son mari pour recevoir les exilés dans leur ermitage et, charmée par la princesse, l'invite à demander une faveur. Mais, comme Sîtâ ne semble rien désirer de particulier, le vénérable vieillard lui dit :

Ce présent récompense ta douce modestie : accepte cette robe, précieuse et céleste, riche et rare, et ces pierres, afin d'orner tes membres, ce baume de grand prix aux suaves senteurs. Femme de Mithilâ, le don que je te fais laissera de ton corps éclater les beautés, et ses pures senteurs lui feront éprouver leurs durables bienfaits. Ce baume, répandu sur tes membres charmants, jettera sur ton maître un tout nouvel éclat, de même que Lakshmî verse par sa beauté une grâce nouvelle sur le visage même de son céleste époux.

8. DAKSHA

Daksha, père d'Umâ, l'épouse de Shiva, a obtenu la prééminence sur ses frères en grande partie grâce à l'importance de son gendre. Il est, lui aussi, né de l'esprit de Brahmâ, mais d'autres récits le disent surgi du pouce de son père. C'est l'un des principaux Prajâpati. Mais avant de parler de Daksha, le terme de Prajâpati se rencontrant souvent, il ne semblera pas déplacé de présenter ici la place qu'occupent ces personnages.

Le terme de Prajâpati désigne un maître des créatures ; les Prajâpati sont par conséquent considérés comme les ancêtres de l'humanité. Le mot est employé à peu près dans le même sens que celui de Patriarche

dans les Écritures. Ce terme de Prajâpati ne s'adresse parfois qu'à Brahmâ — qui est le “Seigneur des créatures” — et désigne d'autres fois les premiers hommes, dont est issue la race humaine. Le mot servait à l'origine d'épithète à Sâvitri et à Soma, ainsi qu'à Hiranyagarbha, ou encore à Brahmâ. Il en vint ensuite à désigner une divinité à part, qui apparaît trois fois dans le *Rig-Veda*. Prajâpati est parfois identifié à l'univers et décrit (de la même façon que Brahma, entité ou non-entité selon les passages) comme ayant existé seul aux origines, comme la source d'où la création s'est développée : “Prajâpati était cet univers ; Vâch lui est associée. Elle allait être mère, quand elle se sépara de lui et donna naissance à ces créatures, pour se fondre à nouveau en Prajâpati”¹⁹. Il est en même temps “parfois présenté comme une divinité secondaire ou subordonnée et traité comme l'une des trente-trois divinités”.

A l'époque où Manu écrit, la création a fini par être considérée comme l'œuvre exclusive de Brahmâ, si bien que le terme de Prajâpati lui est appliqué dans le *Dharmashâstra*, et les écrits postérieurs l'attribuent à ceux qui, issus de lui, ont poursuivi son œuvre en peuplant le monde.



DAKSHA

Le *Mahâbhârata*²⁰ nous livre deux récits distincts de l'origine de Daksha. “Daksha, le glorieux *rishi* à l'esprit serein et d'une grande

ferveur dans les austérités, surgit du pouce droit de Brahmâ. Du pouce gauche naquit l'épouse du grand *muni*, dont il eut cinquante filles.” “Parés dès leur naissance de tout l'éclat des grands *rishi*, les dix fils de Prachetas (un autre Prajâpati) sont célèbres pour leur vertu et leur sainteté, et les êtres glorieux (arbres, plantes, etc.) furent autrefois brûlés par le feu jaillissant de leur bouche. C'est d'eux que naquit Daksha Prachetas, et de Daksha, l'ancêtre du monde, (naquirent) ces créatures. Le *muni* Daksha vécut avec Virini, qui lui donna dix mille fils tous semblables à lui-même et connus pour leur dévotion.” Le *Harivamsha* identifie Vishnu à Daksha. Au terme de mille *yuga*, les brahmanes d'un âge antérieur, “parfaits pour la science et la contemplation, furent inclus dans la dissolution du monde. C'est alors que Vishnu, surgi de Brahmâ, transporté au-delà de la sphère des sens et absorbé dans la contemplation, devint le Prajâpati Daksha et engendra nombre de créatures”²¹.

Nous trouvons de plus amples détails sur les origines de Daksha dans le *Vishnu Purâna*²². “De l'esprit de Brahmâ, toujours en méditation, naquit une descendance aux formes et aux facultés héritées de sa nature corporelle, des esprits incarnés issus de la toute sagesse de la divinité. Mais comme ils ne multipliaient pas, Brahmâ, de son esprit, créa d'autres fils à son image, Bhrigu, etc. La liste des Prajâpati présente une incroyable diversité, mais les variations constituent des additions faites à une énumération originellement limitée, semble-t-il, aux sept noms les plus courants. Les noms mentionnés dans l'ensemble des *Purâna* s'élèvent à dix-sept. La mention du fait que les Prajâpati soient nés de l'esprit ou de la volonté de Brahmâ n'a cependant pas satisfait les penchants dépravés des mystiques et, dans certains des *Purâna*, comme le *Bhâgavata*, le *Vâyû* et le *Linga*, ils sont dits issus du corps de leur ancêtre, Bhrigu de sa peau, Mârîchî de son esprit, Âtreya de ses yeux, Ângîras de sa bouche, Pulashtya de son oreille, Pulaha de son nombril, Kratu de sa main, Vasishtha de son souffle, Daksha de son pouce et Nârada de ses lèvres. Mais les textes ne concordent pas dans la [description des lieux] d'où ces êtres proviennent.”

Le *Vishnu Purâna*²³ parle également de Daksha comme d'un fils des Prâchetasa et contourne la difficulté en affirmant qu'il est né tout d'abord comme fils de Brahmâ, puis comme fils des Prâchetasa. Ces géniteurs de Daksha étaient les fils d'un puissant patriarche, Prâchinaverhis, ainsi nommé “pour avoir placé sur la terre l'herbe sacrée indiquant l'Orient”²⁴. A l'issue d'une période de stricte pénitence, il épousa Savarnâ, fille de l'Océan, qui eut de lui dix fils, appelés Prâchetasa et

versés dans l'art militaire. "Ils observèrent les mêmes obligations, pratiquèrent de pieuses austérités et demeurèrent immergés au fond de l'océan durant dix mille années." Cette longue pénitence trouve son origine dans le fait que leur père avait reçu de Brahmâ l'ordre d'accroître la famille humaine. Lui ayant promis obéissance, il dit à ses fils qu'une sévère pénitence était le meilleur moyen d'accomplir les ordres de Brahmâ, "car quiconque adore Vishnu, dispensateur de bienfaits, atteint sans aucun doute l'objet de ses désirs. Il n'est point d'autre voie".

Ses fils se trouvaient donc au sein de l'océan, tout entiers à l'adoration de Vishnu, quand celui-ci leur apparut, écouta leur requête et leur dit : "Recevez la faveur que vous me demandez, car je dispense les bienfaits et je suis satisfait de vous". Pendant que les Prâchetasa étaient absorbés dans leurs dévotions, "les arbres grandissaient et couvraient de leur ombre la terre sans protection ; les peuples périssaient, les vents ne trouvaient plus passage, le ciel était caché aux yeux par les rameaux et durant dix mille ans l'humanité ne put fournir aucun travail. Quand les sages le virent, le vent (qui renverse les arbres) et les flammes (qui ensuite les consomment) sortirent de leur bouche et les forêts furent vite consumées. Soma, maître des végétaux, voyant les arbres presque tous détruits, vint voir les patriarches et leur dit : 'Réprimez votre indignation. Ecoutez : je créerai une alliance entre les arbres et vous. Je connais l'avenir; j'ai nourri cette vierge, la fille des forêts. Son nom est Mârishâ. Elle sera votre épouse et fera prospérer la race de Druva. Votre éclat et le mien feront naître Daksha qui, doué d'une part de moi-même et possédant votre vigueur, aura l'éclat du feu, multipliera le genre humain"'.

Soma renseigne ensuite les frères sur l'origine de Mârishâ. "Sur les rives de la Gomati vivait jadis un sage nommé Kandu, connu pour sa science et ses austérités. Indra lui envoya la nymphe Pramlochâ afin de le distraire de ses dévotions. Ils vécurent ensemble cent cinquante ans, durant lesquels le *muni* s'adonna au plaisir. Puis la nymphe lui demanda de la laisser partir, mais le *muni* la supplia de demeurer. Plusieurs siècles passèrent ; elle eut beau chaque fois formuler sa requête, il lui demanda de rester. Or, un jour que le sage quittait en hâte leur demeure, la nymphe lui demanda où il allait. 'Le jour, répondit-il, touche bientôt à sa fin. Il me faut honorer Sandhyâ, de peur de négliger l'une de mes obligations.' La nymphe sourit, joyeuse : 'Pourquoi parler si gravement du jour qui touche à sa fin ? Ce jour compte tant d'années qu'il est sans aucun doute pour tous un grand mystère. Que veux-tu dire par ces paroles ? — Belle

jeune fille, dit alors le *muni*, tu es venue à l'aube sur ces rives. Je t'y ai retenue, tu es entrée chez moi. C'est désormais le soir et le jour a passé. Pourquoi donc ce sourire ? Dis-moi la vérité. -Tu dis vrai, brahmane, lui répondit Pramlochâ ; je suis venue à l'aube, mais tant de siècles ont fui. Telle est la vérité'." Elle lui apprend alors qu'ils ont vécu ensemble neuf cent sept ans, six mois et trois jours. Le *muni* comprend que la nymphe a dû être envoyée par Indra pour interrompre ses dévotions et le priver ainsi du savoir divin qu'il convoitait. Bien qu'en colère contre elle dans un premier temps, il lui donne calmement l'ordre de partir, en avouant que la faute en revient à lui seul.

"A ces mots, Pramlochâ se tenait face à lui, tremblante et suant à grosses gouttes, de tous les pores de sa peau. 'Hors d'ici ! Hors d'ici !' lui cria alors le *muni* en colère, la poursuivant de ses reproches. Elle quitta donc l'ermitage et, traversant les airs, essuya sa sueur dans les feuilles des arbres. Elle passait d'arbre en arbre, essuyant ses membres humides aux sombres pousses qui couronnaient leurs cimes, et l'enfant qu'elle avait conçu du *rishi* s'exhalait de ses pores par la transpiration. Et les arbres reçurent cette rosée de vie, les vents en rassemblèrent les gouttes. 'Mes rayons, dit Soma, ont fait mûrir cet agrégat, qui a, de jour en jour, vu sa taille augmenter, et des exhalaisons demeurées sur les cimes est née la jeune et gracieuse Mârishâ. Les arbres vous la donneront, ô Prâchetas. Calmez votre colère. Elle descend de Kandu, elle est l'enfant de Pramlochâ et le nourrisson des forêts, fille de la lune et du vent'."

Soma apprend ensuite aux Prâchetas que Mârishâ, lors de sa précédente naissance, était la veuve d'un prince restée sans descendance. Elle adorait donc avec ferveur Vishnu, qui lui dit d'exprimer un vœu. "Je te prie, lui dit-elle, pour mes autres naissances, de me donner d'honorables époux, ainsi qu'un fils qui soit l'égal des patriarches [...] Accorde-moi aussi une naissance hors du commun."

Vishnu lui en fait la promesse : "Oui, dans une autre vie, tu auras dix époux d'une grande vaillance, connus pour leurs hauts faits ; et tu auras un fils magnanime et vaillant, qui permettra aux races de se multiplier, dont la postérité emplira l'univers et que distinguera le rang de patriarche. Quant à toi, ta naissance sera merveilleuse et réjouira le cœur des hommes". Sur ces paroles, le dieu disparut. Soma apprend à ses auditeurs que c'est cette princesse qui est née sous les traits de Mârishâ.

“Quand Soma eut fini de parler, les vertueux Prâchetas obéirent à ses ordres et, apaisant le courroux qu’ils nourrissaient contre les arbres, prirent Mârishâ pour épouse. Ils eurent d’elle Daksha, l’éminent patriarche, qui (lors d’une précédente vie) avait été fils de Brahmâ. Soucieux de poursuivre la création et d’accroître l’humanité, ce grand sage suscita une postérité. Il obéit aux ordres de Brahmâ et fit tout ce qui est mobile et immobile, les bipèdes et les quadrupèdes ; puis, par sa volonté, il fit naître la gent femelle et donna dix femmes à Dharma, quinze à Kashyapa, et vingt-sept à Soma (la lune), qui règlent la course du temps. De ces dieux naquirent les Titans, les dieux serpents, les troupeaux, les oiseaux, tous les chanteurs et les danseurs des cours célestes, les esprits du mal, ainsi que d’autres êtres. Les créatures vivantes furent dès lors engendrées d’une manière commune, alors qu’avant Daksha elles se propageaient par la volonté, par la vue, le toucher, ou bien par les effets des pieuses austérités des dévots et des saints.”

Les premières tentatives de Daksha pour peupler le monde restèrent sans effet. Asikni lui donna mille fils, qui se laissèrent persuader par Nârada de ne pas procréer. La même femme lui en donna mille autres, qui eux aussi reçurent de Nârada le conseil de ne pas se laisser troubler par des enfants. Furieux contre Nârada, le Prajâpati le maudit et entreprit de procréer avec Asikni soixante filles, qu’il donna à différents maris, lesquels leur donnèrent une descendance. Enfin, quand une ère de paix et de prospérité régna sur terre et que les dieux eurent leur place assignée, c’est à Daksha que revint le rang de chef des Prajâpati, ancêtres de l’humanité.

L’histoire de Shiva nous a appris qu’en punition des affronts infligés par Daksha à son illustre gendre, le grand dieu l’affubla d’une tête de bouc, signe éternel de son ignorance et de sa stupidité.

9. VASISHTHA

Vasishtha est tenu, comme Pulashtya, pour avoir fait la narration du *Vishnu Purâna*, et l’on croit qu’il a lui aussi écrit de nombreux hymnes védiques. C’est lui qui apaisa la colère de Parâshara, alors que ce sage s’apprêtait à exterminer la race des Râkshasa parce que l’un de leurs rois avait tué son père. On dit qu’il fut Vyâsa, compilateur des *Veda*, durant le *Dvâpara Yuga*, chaque âge voyant cette tâche accomplie par quelqu’un de différent.

Vasishtha fit fonction de prêtre de la famille de plusieurs rois. L'un d'eux, Saudâsa, voyant, lors d'une chasse, un couple de tigres, en atteignit un d'une flèche. Or ces tigres étaient en fait des Râkshasa, car celui qui était blessé revêtit en mourant la forme d'un démon, tandis que l'autre disparaissait en promettant de le venger. Peu de temps après, alors que le roi accomplissait un sacrifice, le Râkshasa en fuite vint le voir sous l'apparence de Vasishtha, qui se trouvait pour sa part au dehors. "Maintenant que le sacrifice est terminé, lui dit-il, donne-moi de la nourriture ; fais-la cuire, je reviens tout de suite." Puis le Râkshasa prit l'apparence du cuisinier, prépara un plat à base de chair humaine et l'apporta au roi. Quand le vrai muni arriva, le roi lui en proposa; mais, par la force de la méditation, il sut qu'on lui donnait de la chair humaine et, indigné de cette insulte, il dit en maudissant le roi : "Ton appétit sera désormais excité par le genre de nourriture que tu me présentes". Voyant le roi frappé d'étonnement devant un tel éclat, Vasishtha découvrit toute l'affaire en poursuivant sa méditation ; mais, comme il ne pouvait totalement annuler les effets de sa malédiction, il en modifia la teneur de façon à ce qu'elle n'agisse que douze ans²⁵. Ce fut ce même roi que la malédiction de Sakti, fils de Vasishtha, transforma en Râkshasa et qui, sous cet aspect, dévora le sage qui l'avait prononcée.

Vasishtha maudit également le roi Nimi. Ce dernier s'apprêtait à faire un sacrifice qui devait durer mille ans ; il sollicita Vasishtha pour en assurer la prêtrise, mais comme le *muni* accomplissait la même tâche pour Indra, il n'était pas disponible avant cinq cents ans. Le roi entreprit donc le sacrifice en prenant Gautama comme prêtre. Dès qu'il en eut fini avec Indra et qu'il vint diriger le sacrifice de Nimi, le sage, trouvant la place prise, entra dans une si vive colère qu'il maudit le roi et déclara qu'il cesserait d'exister sous sa forme physique. Apprenant cela, le roi prononça le même malédiction contre lui. Toutes deux furent suivies d'effet ; l'esprit de Vasishtha s'unit à ceux de Mitra et de Varuna, lorsque ces deux divinités s'éprirent des beautés de la nymphe Urvashî, mais se sépara d'eux pour s'incarner à nouveau par l'intermédiaire d'Urvashî²⁶. Un vers du *Rig-Veda* attribue la naissance de Vasishtha à Mitra et Varuna, conformément à la légende rapportée plus haut : "O Vasishtha, tu es le fils de Mitra et de Varuna et tu es né brahmane, de l'âme d'Urvashî. Tous les dieux te mirent dans le vaisseau, toi, la goutte tombée de la divine contemplation".

Nombreux sont les récits de querelles survenues entre ce sage et Vishvâmitra, ce dernier désirant obtenir la charge de prêtre de Saudâsa,

occupée par Vasishtha. Une autre fois, celui-ci, alors prêtre d'Harischandra, fut si indigné du traitement imposé au roi par Vishvâmitra, qu'il maudit ce dernier, qui fut métamorphosé en grue. Son rival lui rendit la pareille et le transforma en oiseau. C'est sous cette forme que les deux sages combattirent, avec une telle violence que Brahmâ dut les apaiser. La véritable cause de cette inimitié résidait dans le fait que Vishvâmitra était *kshatriya* de naissance, mais que, par la pénitence et grâce à divers rites, il avait obtenu l'élévation à la caste brahmanique. Auparavant, il était roi. Désireux d'acquérir une vache merveilleuse possédant le pouvoir de satisfaire tous les désirs de son propriétaire, comme il ne pouvait surpasser les brahmanes doués d'un pouvoir surhumain, il se hissa lui-même à leur niveau et ses efforts furent couronnés de succès.

10. NÂRADA

Le *Vishnu Purâna* ne mentionne pas Nârada parmi les fils de Brahmâ,, mais on le considère comme l'un d'eux, bien que, selon certaines sources, son origine soit différente. Il est le messenger des dieux et on le montre souvent portant des informations à leur seule connaissance. C'est lui qui a persuadé les fils de Daksha de ne pas avoir de descendance, intervention qui lui a valu une malédiction. C'est encore lui qui a prévenu Kamsa de la naissance imminente de Krishna, conduisant ainsi le roi à tuer les enfants de Vâsudeva ; c'est pourquoi on l'appelle communément Kalikâraka, *celui qui sème le désordre*²⁷, et les spectacles modernes en font souvent un espion et un comploter. Le nom de Nârada est fréquemment employé comme insulte ou pour parler d'une personne querelleuse et intrigante.

“Un fils éminent de Brahmâ, Nârada, dont les hauts faits constituent le sujet d'un *Purâna*, présente une grande ressemblance avec Hermès ou Mercure. C'est un législateur plein de sagesse, fameux dans les arts et les armes, éloquent messenger des dieux, soit entre eux, soit en faveur d'heureux mortels, et musicien d'une exceptionnelle habileté. Le poème intitulé *Mâgha* présente ainsi son invention de la *vînâ*, le luth indien : ‘De temps à autre, assis, Nârada contemplant sa large *vînâ*, laquelle, éveillée par la brise, rendait des sons qui frappaient son oreille, par intervalles musicaux’. Le *Traité de Droit*, censé avoir été révélé par Nârada, est encore maintenant cité par les *pândit* et nous ne pouvons par conséquent croire qu'il ait été le patron des voleurs, bien que, dans le *Bhâgavata Purâna*, il impute étrangement à son père Brahmâ un vol

innocent de bétail appartenant à Krishna, dans le but d'éprouver sa divinité.”²⁸

Les récits concernant les origines de Nârada présentent une très grande variété. Si l'on en croit le *Bhâgavata*, c'était la troisième incarnation de Vishnu. Manu déclare qu'il fait partie des *rishi* qu'il a créés au début de cet âge. Moor²⁹ cite le passage suivant : “Brahmâ dit : ‘Lève-toi, Rudra, et façonne l'homme pour gouverner le monde’. Ainsi fit Rudra. Mais les hommes qu'il avait faits se montrèrent plus féroces que les tigres, car ils ne possédaient que le don de détruire, se plaisant tous à s'emporter. Brahmâ, Vishnu et Rudra unirent alors leurs pouvoirs et créèrent dix hommes, du nom de Nârada”, etc. Le *Shiva Purâna* nous apprend que Nârada surgit de la cuisse de son père : “Afin de peupler le monde, Brahmâ suscita quatre êtres, dont l'insoumission fit verser des larmes à leur père. Pour le consoler, Shiva, sous l'aspect de Rudra, sortit d'un pli de son front avec cinq têtes et dix bras et, douant Brahmâ d'une puissance accrue, lui permit de créer Bhrigu avec les sept *rishi*, puis Nârada, né de sa cuisse.”³⁰

Lors d'une autre naissance, Nârada était fils de Kashyapa et d'une fille de Daksha³¹. Daksha se montra fort irrité quand il dissuada les fils de Prajâpati de peupler le monde et déclara qu'il n'aurait aucune demeure fixe, d'où sa nature errante.

Nârada fut un jour maudit par son propre père et maudit en retour Brahmâ. “Brahmâ exhortait son fils Nârada à choisir une épouse pour l'aider à peupler le monde. Or Nârada, dévot de Krishna, s'irrita, affirmant que sa dévotion au dieu constituait la seule voie vers la félicité et dénonça en son père un maître fourvoyé dans l'erreur. Brahmâ le maudit alors, le condamnant à une vie toute de sensualité et de soumission aux femmes. Nârada lui répondit par la malédiction suivante : ‘Misérable ! Puisses-tu ne plus être objet d'adoration ! Comment pourrait-on se vouer à ton culte ? Tu convoiteras, sois en certain, celle que tu ne devrais pas désirer !’ Sous l'effet de cet anathème, le créateur cesse d'être adoré. Il voit la beauté de sa sœur et la poursuit. Quant à Nârada, il se soumet à l'ordre de son père et quitte son corps de brahmane pour devenir un Gandharva³², membre du chœur du paradis d'Indra.”

Nârada figure dans le *Mahâbhârata* en tant que guide religieux dont un exemple d'enseignement se trouve dans l'*Uttara Kânda* du *Râmâyana*³³. Un brahmane portant le corps de son fils arriva à la porte

du palais de Râma à Ayodhyâ et, déplorant sa perte, car il ne se savait coupable d'aucune faute, l'attribuait à quelque erreur de conduite imputable au roi. Râma convoqua son conseil et Nârada prit la parole : "Écoute, ô roi, comment est survenue la mort prématurée de cet enfant, et agis en sachant ce qu'il convient de faire". Voici en bref toute l'histoire : "Un *shudra* prétentieux, qui ne souciait pas du fait qu'à l'âge où il vivait les mortifications n'étaient pas encore l'apanage de son humble caste, s'était rendu coupable de vouloir s'assurer d'innombrables mérites par ses pratiques religieuses. Après de longues recherches, Râma finit par trouver l'homme dont les actions correspondaient à ce qu'en avait décrit Nârada. Le *shudra* avoua sa caste, ainsi que son désir de conquérir le rang d'un dieu par les mortifications entreprises. Râma coupa sur-le-champ la tête de l'offenseur. Les dieux s'en réjouirent et l'invitèrent à formuler un vœu ; Râma leur demanda alors de ressusciter le fils du brahmane. On lui apprit qu'il avait été rappelé à la vie au moment même où le *shudra* était exécuté".

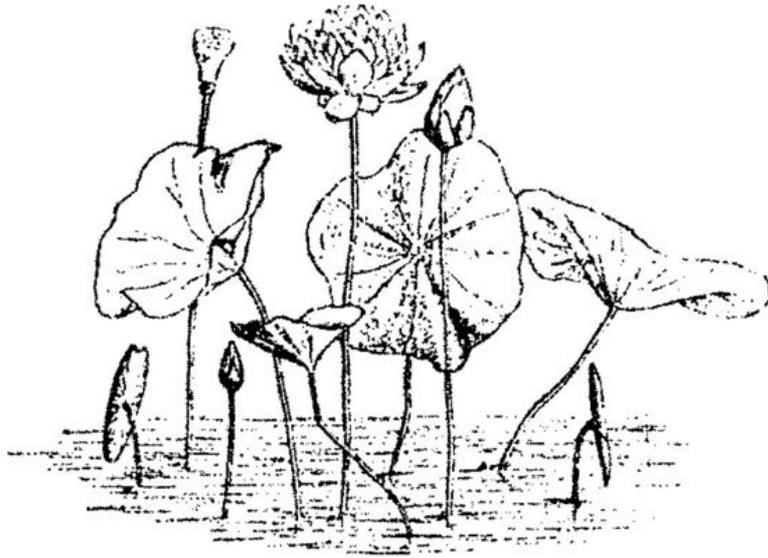
Nârada fut l'ami et le compagnon de Krishna ; mais ses talents musicaux, fameux, le rendirent si prétentieux qu'il voulut imiter les divins accents de Krishna. Ce dernier le punit sévèrement de sa présomption en mettant sa *vînâ* entre les pattes d'un ours qui lui fit émettre des sons beaucoup plus doux que ceux du musicien mortifié. Krishna joua bien des tours à son ami ; il alla même un jour jusqu'à le métamorphoser en femme³⁴.

Nârada jouit de grands honneurs, car on dit qu'il a révélé à Vâlmîki le *Râmâyana*, qui débute ainsi :

Au saint Nârada, prince des sages, dont le souci constant et les grandes délices étaient les Écritures, les rites ascétiques, Vâlmîki, vertueux entre tous les ermites, adressa un jour ces propos : "Existe-t-il au monde un homme vertueux, héroïque et loyal, ferme dans ses serments, reconnaissant et bon, bienveillant, généreux, saint, juste et mesuré, absolument parfait au regard des humains ? O divine sagesse, daigne me satisfaire, toi à qui est donné le pouvoir de connaître si un tel homme vit ici-bas". Nârada, dont les yeux voient en toute clarté le présent, le passé, l'avenir révélés, répondit sans détour.³⁵

Nârada raconte alors la vie de Râma à Vâlmîki, lequel sent qu'il lui sera trop difficile de coucher ce récit par écrit ; mais Brahmâ en personne lui apparaît et l'encourage à persévérer.

O prince des voyants, retrace le destin de Râma grand et bon, comme te l'a conté le sage Nârada, dans son glorieux déroulement³⁶.



LE LOTUS

CHAPITRE II

KUVERA

Kuvera, dieu des richesses, n'occupe pas une place très marquante dans la mythologie hindoue. On ne trouve de lui ni représentations ni statues, bien que le *Râmâyana* fasse fréquemment référence à lui en tant que seigneur de l'or et de l'opulence.

“Brahmâ avait un fils né de son esprit, Pulashtya, qui lui-même en eut un, Gaviputra Vaishravana (Kuvera). Ce dernier quitta son père et rejoignit Brahmâ, lequel, en récompense, le rendit immortel et lui assigna le rôle de dieu des richesses, avec Lankâ pour capitale et le char Pushpaka pour véhicule. Ce char était d'une taille colossale et se déplaçait au gré de son conducteur, à une vitesse prodigieuse ; Râvana le ravit à Kuvera, mais à sa mort, Râma le rendit à son propriétaire. Irrité de cette désertion (celle de son fils Kuvera), Pulashtya reproduisit une moitié de soi-même sous la forme de Vaishravas, qui regarda Vaishravana avec indignation. Ce dernier s'efforça d'apaiser son père et pour ce faire lui offrit trois belles Râkshasî pour s'occuper de lui : Pushpotkatâ, qui eut deux fils, Râvana et Kumbhakarna, Mâlini, qui lui donna Vibhîshana, et Râkâ, qui porta en son sein Khara et Sûparnakha. Ces fils étaient vaillants, versés dans les Veda, respectueux des rites, mais furent pris de jalousie en voyant la prospérité de Vaishravana. Tous, sauf Khara et Sûparnakha, se mirent à pratiquer des austérités afin de se concilier les faveurs de Brahmâ. Au bout de mille ans, Râvana se coupa la tête et la jeta en offrande dans le feu. Brahmâ apparut pour mettre un terme à leurs austérités et leur accorder ses faveurs, à l'exception de l'immortalité. Il donna à Râvana le don d'avoir à volonté têtes et formes diverses et d'être invincible, sauf face à des humains ; à Kumbhakarna, il procura un long sommeil. Fort de ces pouvoirs, Râvana chassa Vaishravana de Lankâ. Kuvera se retira à Gandamârdana. Râvana occupa le trône et exerça un pouvoir tyrannique, si bien que les *rishi* firent appel à Brahmâ, qui leur promit que sur son ordre, Râvana ne pouvant être tué

ni par les dieux ni par les Asura, Vishnu aux quatre bras, chef des guerriers, descendrait sur la terre afin de le détruire.”¹

Le *Râmâyana (Uttara Kânda)*² fait de Kuvera, le petit-fils, et non le fils de Pulashtya. Durant le *Krita Yuga*, le pieux Pulashtya, troublé par les chants et les danses de plusieurs jeunes filles, proclama que toutes celles qu’il verrait près de son ermitage seraient mères. La fille de Trinavindu n’entendit pas cette menace ; elle s’approcha de l’ermitage et encourut la punition promise par Pulashtya. Apprenant son état, son père la donna en mariage à ce dernier, et elle mit au monde un fils appelé Vaishravas qui, devenu un sage, épousa une fille du *muni* Bhâradvâja, dont Brahmâ appela le fils Vaishravana (Kuvera). Celui-ci accomplit durant mille ans des austérités qui lui valurent, de la part de Brahmâ, la faveur de devenir dieu des richesses et l’un des gardiens du monde. Vaishravas, son père, le poussa à prendre possession, pour s’y installer, de Lankâ, que Vishvakarman avait autrefois construite pour les Râkshasa, lesquels l’avaient récemment abandonnée par peur de Vishnu.

Conduit au Pâtâla, le prince Râkshasa Sumali parcourt la terre, quand il voit sur son char Kuvera qui va voir son père. Il imagine alors un plan, grâce auquel il pourra retrouver son rang. Il envoie sa fille Kaikasi courtiser Vaishravas. Aimablement reçue, elle devient la mère de Râvana, Kumbhakarna, Sûparnakha et Vibhîshana. Quand Kaikasi voit la gloire de Kuvera, elle pousse Râvana à l’égaliser ; pour ce faire, ce dernier s’inflige alors durant mille ans de sévères austérités et Brahmâ lui accorde, parmi d’autres faveurs, l’invincibilité face à tout être plus puissant que les hommes. A la demande de Râvana, Kuvera restitue la cité de Lankâ.

Nous avons dit plus haut que Kuvera était l’un des gardiens du monde ; ces derniers sont au nombre de quatre³. Râma mentionne leurs noms :

Puisse celui qui détient le tonnerre (Indra) de l’Orient être le protecteur, et de l’Auster Yama être le bras. Que Varuna défende l’Occident. Que Kuvera, maître de l’or, se montre un ferme appui des terres boréales.

Quand on en mentionne huit, voici quels sont les quatre autres gardiens : Agni a la charge du sud-est, Sûrya garde le sud-ouest, Soma

possède le nord-est et Vâyu le nord-ouest.

Kuvera porte le titre de roi des Yaksha, êtres sauvages ainsi nommés parce qu'en naissant ils ont dit : "Mangeons !" ⁴ Ils guettaient toujours une proie et dévoraient tous ceux qu'ils tuaient au combat.

On trouve, tout au long du *Râmâyana*, de brèves références à Kuvera en tant que dispensateur des richesses, ainsi qu'à la beauté de son palais et de ses jardins. Ainsi, le sage Bhâradvâja, désireux d'accueillir convenablement Râma et Lakshmana, leur dit :

Vous pénétrez dans les jardins de Kuvera, qui s'étendent au nord, au pays des Kuru. Ses feuilles sont soieries et pierres mêlées, il a pour fruits les nymphes aux célestes appats ⁵.

Son jardin est un lieu "où les habitants jouissent de la nature dans sa perfection et d'un bonheur complet, obtenu sans efforts. Nul n'y connaît ni vicissitudes, ni vieillissement, ni mort, ni crainte, ni distinction entre vertu et vice, aucune des inégalités traduites par les termes *meilleur*, *pire* ou *médiocre*, ni aucun des changements causés par la succession des quatre yuga. Nul n'y souffre ni peine, ni dégoût, ni angoisse, ni faim, ni effroi. Tous y vivent en parfaite santé, libres de toute souffrance, dix ou douze mille années" ⁶. Quand Sugrîva envoie ses armées à la recherche de Sîtâ, voici ce qu'il dit de ce jardin à Satabal, chef de l'armée du nord :

Poursuis droit ton chemin, hâte-toi de traverser les terribles déserts, jusqu'à ce que, triomphant et comblé, tu gagnes les hauteurs du brillant Kailâsa. Tu y découvriras un palais couvert d'or, autrefois édifié par le roi Kuvera, demeure imaginée par l'artisan céleste et façonnée de son habile main. Des lotus y ornent les eaux de leurs corolles épanouies, de leurs boutons prêts à éclore. Cygnes et cols-verts s'y ébattent, les Apsarâs ⁷ viennent s'y égayer. C'est là que vit Vaishravana, roi de tout l'univers adoré, qui aux mortels dispense l'or, auprès des Guhyaka ⁸, ses amis les plus chers. ⁹

Pendant qu'ils erraient dans la forêt, Râma et Lakshmana se firent attaquer par le géant Vîrâdha ; mais comme ils ne pouvaient l'abattre

avec leurs armes, ils l'enterrèrent vivant, ce qui lui permit de retrouver sa première apparence. Kuvera l'avait autrefois maudit pour "avoir trop aimé les charmes de Rambhâ¹⁰", si bien qu'il avait revêtu la forme hideuse sous laquelle Râma l'avait rencontré. Le seul allègement que Kuvera lui avait consenti était le suivant :

Lorsque Râma, fils de Dasharatha, te tuera en remportant le combat, tu reprendras ta première apparence et dans les cieux une place nouvelle.¹¹

Au faite de son pouvoir, Râvana fit accomplir aux dieux diverses tâches dans son palais : Indra préparait des guirlandes, Agni était son cuisinier, Sûrya l'éclairait le jour et Chandra la nuit, et Kuvera était son trésorier.

Kuvera épousa Yakshî ou Chârvî, et deux de ses fils, transformés en arbres par une malédiction du sage Nârada, le restèrent jusqu'à ce que Krishna, encore enfant, les déracine¹². Nârada les rencontra dans une forêt en train de se baigner, ivres, avec leurs épouses. Celles-ci, honteuses d'elles-mêmes, tombèrent aux pieds de Nârada pour implorer son pardon ; mais comme leurs époux faisaient fi du sage, ils subirent les impitoyables effets de sa malédiction.

CHAPITRE III

LES DEMI-DIEUX DU RÂMÂYANA

1. SUGRÎVA

De tous les généraux de l'année des singes alliés à Râma pour abattre Râvana, le plus puissant était le roi Sugrîva. Quand Vishnu, près de quitter le ciel pour s'incarner sous les traits de Râma, demanda aux dieux "de l'assister, de lui accorder l'aide de troupes changeant de formes à leur gré, habiles au combat et valeureuses, de héros plus rapides que le vent"¹, ils y consentirent et "engendrèrent des braves en grand nombre, semblables pour l'aspect aux êtres des forêts". A propos de Sugrîva, il est dit que "ce feu si noble, le Soleil, était le rejeton du puissant Sugrîva"².

Quand Râma rencontre le roi des singes, ce dernier est en exil, chassé de son trône par son frère Bali. Voici comment Kabandha, géant tué par Râma, décrit le roi au héros :

Écoute-moi, Râma. Recherche Sugrîva, car c'est de lui que je te parle. Bali, son frère, le fils d'Indra, l'a renversé, chassé et vaincu au combat. Quatre grands généraux lui sont restés fidèles. Il habite avec eux le mont Rishyanuka. Maître des Vânara, juste, honnête vigoureux, glorieux, éclatant, sans rival au conseil, inébranlable et doux, lié par sa parole, bon, superbe, puissant, audacieux et brave, toujours prêt à agir pour guider et sauver. Or son frère, enflammé de la soif du pouvoir, a condamné le roi à errer dans les bois ; tout au long de ta quête pour retrouver Sîtâ, il sera ton ami, ton infailible appui.³

Râma découvre la retraite de Sugrîva, entend le récit de ses malheurs, lui promet de tuer Bali l'usurpateur et de l'aider à récupérer son trône. Sugrîva, de son côté, promet solennellement à Râma de l'aider à retrouver Sîtâ et à l'arracher aux griffes de Râvana. Râma a tôt fait de remplir sa part du contrat.

Il marche avec Sugrîva et ses troupes contre la cité de Bali ; Sugrîva défie ce dernier au combat et, au moment où il a le dessous, Râma fait voler sa flèche, qui blesse mortellement Bali. Celui-ci, mourant, reproche vivement à Râma de l'avoir atteint alors qu'il ne lui avait fait aucun mal, qui plus est par derrière et lâchement.

Quelle gloire peux-tu tirer d'un ennemi que tu n'as pas, de front, abattu en luttant, toi qui, d'un lâche coup, m'as fait chuter à terre, alors que le combat faisait rage entre nous ? Jamais je n'ai songé que tu pourrais frapper tandis que j'affrontais mon adversaire ; je ne m'attendais pas au coup venant d'un autre. Mais tu as bien montré ton cœur et sa noirceur, trou béant dissimulé par l'herbe. Certes, tu portes là des marques de vertu⁴, mais tu souilles ton âme en usant de la ruse et en accomplissant le forfait le plus vil.⁵

Râma rappelle alors à Bali que c'est le Destin qui a ordonné sa mort et qu'il est vain de le combattre. Bali en convient et, retirant ses propos peu aimables, implore le pardon de Râma.



SUGRÎVA

La mort de Bali permet à Sugrîva de recouvrer sa souveraineté sur les Vânara, et Râma lui accorde quatre mois pour fêter son épouse et son royaume enfin retrouvés. Passé ce délai, Sugrîva semble cependant s'adonner au plaisir, au point d'en oublier la promesse faite à Râma de lui prêter main-forte, promesse que Lakshmana lui rappelle fermement. On donne finalement l'ordre de rassembler les forces. Une armée de singes, d'ours, etc. se lance à la recherche de Sîtâ, et l'on découvre qu'elle se trouve dans le sud, région qu'Hanumân est censé contrôler. Après une minutieuse enquête, ce dernier la retrouve. L'armée s'avance jusqu'au rivage ; Nala fait construire un pont reliant l'île de Lankâ (Ceylan) au continent, et les attaquants envahissent la cité. A peine étaient-ils en vue de la cité ennemie que

Sugrîva s'élança, d'un bond fut sur la tour. Debout, le Vânara, insensible à la peur, courroucé, animé d'une incroyable ardeur, exprimait son mépris et respirait la haine en adressant au roi de cinglantes paroles : "Roi des géants, tu vois en moi le serviteur et l'ami de Râma, seigneur de l'univers. C'est de lui que me vient aujourd'hui le pouvoir de m'attaquer à toi, ici, dans tes remparts". Tandis que dans les airs son défi s'envolait, le Vânara surgit, fit face à Râvana. De sa tête il saisit la couronne royale pour la lancer à terre, en

proie à la fureur. Aussitôt le géant vole vers l'ennemi, de ses deux bras puissants il l'enlace fortement ; irrésistiblement, il lui fait toucher terre, le jetant violemment sur le sol, haletant. Mais demeuré indemne en dépit de ses coups, le héros Sugrîva promptement se redresse et tous deux de nouveau luttent avec fureur. Le sang, coulant à flots, ruisselle sur leurs membres et de l'autre chacun enlace la ceinture.⁶

L'issue du combat reste incertaine, jusqu'à ce que Râvana fasse appel à la magie.

Or Sugrîva, prompt à connaître la ruse de l'adversaire, d'un bond léger gagne les airs. Il y retrouve souffle et vigueur et courage, puis, dans la joie du triomphe assuré, retourne auprès du fils de Raghu.⁷

Durant cette grande bataille, le géant Kumbhakarna, frère de Râvana venu de la ville, fait un grand massacre parmi l'armée des Vânara en dévorant ses victimes dès qu'il les a terrassées, bien que leur nombre s'élève à plusieurs milliers. Le passage suivant permet de se faire une idée de sa taille monstrueuse :

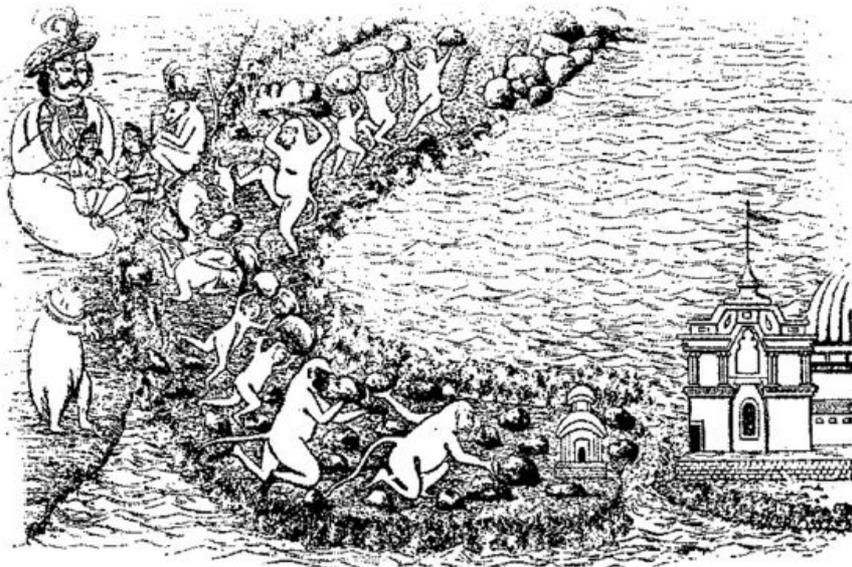
Il ne connaissait ni répit ni relâche. Il ne cessait d'ouvrir et refermer ses mâchoires dignes de l'enfer. Prisonniers de cet antre obscur, les Vânara parfois pouvaient s'enfuir, par ses narines ou ses oreilles, et trouver une issue pour regagner le jour.⁸

Le fils de Bali, Angada, veut railler l'armée des Vânara, mais il est vite "jeté à terre, sans connaissance". Hanumân a déjà été blessé par le monstre, qui désormais s'en prend à Sugrîva, lequel lui lance une montagne ; mais "la poitrine du géant repousse le coup"⁹. Le monstre lui rend la pareille en lui envoyant sa lance, qu'Hanumân attrape au vol et brise sur son genou. Alors,

il lança contre Sugrîva un pic levé aux cimes de Lankâ. Nulle force ne pouvait supporter cette masse imposante. Sugrîva s'écroula, inconscient. Se baissant, le géant le saisit, l'emporta, de même qu'en automne la brise au ciel emporte les nuées.¹⁰

Le géant entre à Lankâ avec son prisonnier et se fait acclamer par le peuple. Mais son triomphe est de courte durée, car

le prince des Vânara sentait lui revenir la vie, le sens et la vigueur. Il entendit le géant, tout joyeux, se vanter et se rappela son armée. Il joua violemment et des pieds et des dents, frappa et lacéra les côtes du géant qui, de douleur et maculé de sang, jeta à terre son fardeau. Insensible aux grêles de coups, le Vânara prit un rapide essor et vivement, telle la balle dans son vol, domina de très haut la ville et ses remparts.¹¹



SINGES CONSTRUISANT LE PONT A LANKÂ

Lakshmana tente de tuer ce monstre ; mais c'est à Râma qu'il est donné de mener à bien cette tâche : ses flèches lui tranchent les membres un à un et, pour finir, le décapitent. A sa mort, deux frères, Nikumbha et Kumbha, s'avancent afin de combattre pour leur chef. Sugrîva s'empare de Kumbha et le jette à la mer ; quand il rejoint le rivage, Kumbha donne à Sugrîva un tel coup à la poitrine, qu'il se brise lui-même le poignet. Sugrîva le paye de retour par un coup sur la nuque qui s'avère fatal. C'est alors que son frère attaque Sugrîva.

Il était rouge de fureur et ses yeux lançaient des éclairs. D'un mouvement puissant, il projeta sa hache contre le roi des Vânara ; mais s'écrasant contre ce roc, elle vola en éclats sous le choc. Sugrîva, ignorant le coup, leva sa gigantesque main et frappa l'adversaire. Le géant mordit la poussière et mourut, baignant dans son sang.¹²

Sugrîva et son armée de héros accomplirent fidèlement la promesse faite au roi jusqu'à la victoire complète de Râma, bien que la mort ait grandement éclairci leurs rangs ; mais tout finit bien, car, sensible aux prières de Râma, Yama rendit la vie à tous les Vânara morts au combat. Râma se préparait à retourner chez lui sur son char magique, quand Sugrîva lui demanda la faveur de l'accompagner jusqu'à sa capitale avec les chefs de Vânara. Râma accepta, si bien qu'ils purent prendre part à son sacre. Le roi leur fit de riches présents en reconnaissance de leurs loyaux services.

2. HANUMÂN

Hanumân, le plus utile de tous les chefs des singes durant l'expédition contre Ceylan, était fils de Vâyu, né d'une Vânara, c'est-à-dire d'une mère singe. Sa naissance est rapportée de la manière suivante :

Une Apsarâs, la plus belle des nymphes, renommée pour ses charmes célestes, la douce Punjikasthalâ, devint l'épouse d'un noble Vânara. Elle n'entendit plus son divin nom, mais porta celui d'Anjanâ, quand, maudite des dieux, elle tomba des cieux pour habiter la terre en tant que Vânara.

Éblouissante de jeunesse et rayonnante de beauté, les cheveux couronnés de fleurs et revêtue de soie aux plus riches couleurs, elle hantait les monts qui caressent les cieux. Or un jour où elle portait ses habits colorés, le dieu des vents s'approcha sur la cime et souffla doucement sur elle. Il fit voler tous ses atours et vit ses merveilleux appas ; le galbe harmonieux de ses seins, de ses membres, la courbe de son cou, celle de ses épaules, ses charmes sans pareils le ravirent. Il la saisit alors dans ses bras amoureux.

En proie à la terreur, elle poussait des cris, tremblant face au dieu impatient : “Quel est l'amour impie qui ose faire injure à l'épouse constante et fidèle à ses vœux ?” Le dieu, à ces paroles, lui fit cette réponse : “Tu ne dois éprouver ni trouble ni terreur. Sois confiante et bientôt tu sauras au contraire quel bonheur t'offre mon amour. Si fort, si brave et sage sera le glorieux fils que je t'aurai donné ! Il jouira d'une force que nul ne pourra vaincre, et aura le pouvoir de bondir aussi loin que son père”. Ainsi parla le dieu et la femme, conquise, se réjouit en son cœur, sans peur du déshonneur.¹³



HANUMÂN

Ce fils naquit enfin. Encore enfant, il vit le soleil se lever et, pensant qu'il s'agissait du fruit d'un arbre, il fit un bond de trois cents lieues pour l'attraper. Un autre jour, Indra lui envoya son foudre, le faisant tomber et heurter violemment un rocher. Il se brisa la mâchoire, ce qui lui valut le surnom d'Hanumân, "à la grosse mâchoire". Son père était furieux et les vents cessèrent de souffler, jusqu'à ce que les dieux terrifiés viennent apaiser Vâyu : Brahmâ lui promit que son fils ne pourrait mourir au combat et Indra déclara que son foudre ne l'atteindrait plus jamais.

Le chef des singes rend les plus éminents services à Râma. C'est lui qui découvre où est Sîtâ et lui fait parvenir un message de Râma. C'est lui qui met le feu à Lankâ et inspire la peur aux Râkshasa qui s'y trouvent. C'est encore lui qui porte Râma sur ses épaules pour le faire passer de l'Inde à Lankâ. Voici comment Hanumân évoque ses pouvoirs merveilleux¹⁴ :

Issu d'un père aussi glorieux, je peux bien le défier en puissance et vitesse et d'un seul bond, léger, mille fois contourner les fières pentes du Meru. De mon bras furieux, je sais mouvoir les flots, faire sortir les eaux de leur lit et noyer ainsi ce pays, avec forêts, villes et tours. D'un bond je peux traverser les airs, plus vif que le roi des oiseaux, et bondir devant lui quand il parcourt les cieux porté par ses ailes sonores. Je poursuis le maître du jour lorsqu'il paraît à l'orient, et l'atteins avant qu'il ne s'élançe, couronné de rayons éclatants.

Il met tous ces pouvoirs au service de Râma ; en effet, quand ce héros et son frère sont blessés au combat et que rien ne peut les guérir, Hanumân vole de Ceylan à l'Himâlaya et revient presque aussitôt avec les herbes médicinales qui y poussent, bien qu'une fois sur place il éprouve quelque difficulté à les trouver¹⁵ :

Alors qu'il croyait les saisir, elles se déroberent à ses yeux et il invectiva les cieux : "Que ce bras aujourd'hui me venge, si vous ne montrez nulle pitié dans le grand malheur où se trouve le noble fils de Raghu". Il dit. Puis il tendit ses bras puissants et, de la montagne tremblante, il arracha son énorme

tête, en même temps que la vie qu'elle portait, serpents, éléphants, ainsi que tout son or. Il revint vivement à travers monts et plaines, à travers les étendues d'eau. Les Vânara, éblouis, le virent poser le fardeau transporté dans les airs. L'arôme délicat des herbes merveilleuses redonna à l'armée sa première vigueur. Libres de toutes flèches, de plaies et de douleur, tous les fils de Raghu revinrent à la vie et tous les Vânara, les morts et les mourants, se dressaient, vigoureux, sur le champ de bataille.¹⁶

L'Uttara Kânda du Râmâyana¹⁷ présente Hanumân comme un être doué d'un grand savoir. "Le chef des singes, insatiable, soucieux d'acquérir la grammaire, observant le soleil, s'absorbant dans l'étude, allait de la montagne où le soleil se lève à celle où il se couche, et il en comprenait la grandiose jonction. Le maître des singes est parfait : nul ne l'égale dans les Shâstra, ni en savoir, ni dans la compréhension des Écritures. Dans les sciences et les règles d'austérité, il rivalise avec le précepteur des dieux."

Voici ce que Râma lui-même dit de sa connaissance des Écritures, alors qu'Hanumân, envoyé par Sugrîva, vient le trouver dans son exil :

Un être aux propos si aimables doit posséder le Rig-Veda et, dans sa mémoire infallible, la science du Yajur, du Sâma. Il faut qu'il ait tendu une oreille fidèle aux règles si variées concernant la grammaire, car durant son discours, il a manifesté une grande éloquence, sans jamais y contrevenir.¹⁸

De nos jours, Hanumân est considéré comme un dieu et reçoit un large culte dans plusieurs régions de l'Inde. On voit dans les singes ses représentants ; c'est pourquoi bien des temples en fourmillent et il est jugé méritoire de les nourrir et sacrilège de leur faire du mal.

3. NALA¹⁹

Nala, un autre chef des singes, était fils de Vishvakarman et, en tant que fils de l'architecte des dieux, constructeur de leurs belles cités et forgeron de leur armes merveilleuses, son œuvre, comme on pouvait s'y attendre, était d'une nature similaire à celle qui faisait la gloire de son

illustre géniteur. L'armée avait atteint la mer et rencontrait des difficultés pour passer à Lankâ ; Râma s'apprêtait à tirer l'une de ses puissantes flèches afin d'assécher l'océan, quand le dieu de la mer apparut au milieu du tumulte des flots et s'adressa à lui en ces termes :

Air, éther, feu, terre, eau poursuivent une course fidèle à la Nature. Et moi, ainsi que me l'ordonnent ses éternelles lois, je ne puis t'offrir aucun gué. Que le fils de Raghu écoute mon conseil. Car jamais ni l'amour, ni l'espoir ni la crainte ne pourront m'amener à amasser mes flots pour t'offrir un passage à travers les abîmes. Mais j'ai souci de toi et veux te ménager une route facile au-dessus de la mer, si bien que, sous tes pas, s'ouvrira une voie pareille à une rue pavée dans la cité.²⁰

Il conseilla tout d'abord à Râma de diriger son tir vers le nord, plutôt que de viser la mer, afin de détruire la race des démons qui lui vouaient une violente haine ; puis il poursuivit :

Que désormais Nala, fils de Vishvakarman, accomplisse une œuvre merveilleuse, lui qui, issu d'un Vânara, hérite de son père une part de ses dons célestes. Fais appel à Nala, qu'il effectue son œuvre ; par son savoir et ses divins talents, il construira un pont sur l'océan.²¹

Nala déclare qu'il a la volonté et le pouvoir d'accomplir cette œuvre grandiose et nécessaire et dit, pour en persuader Râma :

Avant d'enfanter un fils, ma mère a, de Vishvakarman, reçu cette faveur : "O Mandarî, pour l'adresse et la gloire, cet enfant sera mon égal". Mais pourquoi devrais-je, importun, vanter devant toi mon adresse ? Commande à l'armée des singes d'entreprendre aujourd'hui ce pont.²²

Râma fait confiance à son habilité et donne l'ordre aux Vânara d'apporter les matériaux nécessaires à la construction du pont :

Les Vânara sortirent de leur retraite pour obéir aux ordres de leur roi, et gagnèrent les vastes ombrages ; ils jetèrent des arbres à terre et tirèrent le bois à la mer.

Ils employèrent de puissantes machines pour renverser des amas de rochers, des montagnes aux profondes assises ; les eaux cernées jaillirent, retombèrent du ciel en pluie, et l'océan, dans un rugissement, se souleva quand les monts s'effondrèrent. Alors le pont, long de cent lieues, fut achevé, merveille inébranlable. On jeta des rochers aussi hauts que les nues d'automne, solidement fixés par des cordes au rivage, et les éclats des cimes lézardées, et des arbres encore en fleurs. Un tumulte furieux, tonnerre assourdissant, accompagnait la chute des énormes rochers. Chaque journée d'un labeur acharné faisait gagner plus de quatorze lieues ; le second jour, on fit vingt lieues et le cinquième, au coucher du soleil, vit s'achever ce prodigieux ouvrage. Les Vânara s'élancèrent alors sur ce large passage, que leurs pas innombrables ne parvinrent pas à ébranler.²³

4. NÎLA

Il est dit que ce chef, né d'Agni,

brillait comme le feu et, en éclat, puissance et vaillance, l'emportait sur celui qui l'avait engendré.²⁴

Cet éloge ne va cependant pas de pair, dans le Râmâyana, avec le récit d'exploits particuliers. Il occupait un poste honorifique en tant que chef d'une division de l'armée des singes, et son travail semble s'être limité à fournir des gardes et, de façon générale, à préserver les forces de Sugrîva des attaques soudaines de l'ennemi. Fils d'Agni, il possédait une vue parfaite et sa vigilance rendait d'insignes services.

5. SUSHENA

Varuna aide Râma en lui offrant ce général, père de Târâ, l'épouse de Bâli, lui-même frère de Sugrîva dont il a usurpé le trône. C'est à Sushena que l'on confie le commandement de l'armée de l'ouest. Voici ce que lui dit Sugrîva :

Deux cents mille soldats, pris parmi les meilleurs,
gagneront avec toi le couchant.²⁵

Après avoir cherché en vain des traces de la princesse enlevée par Râvana, il retourne avec les autres généraux auprès de Râma et de Sugrîva et leur dit :

Nos pas nous ont menés sur toutes les hauteurs, dans les forêts, les antres et les ravins profonds ; nous savons les ruisseaux serpentant à travers les contrées qui mènent à la mer. Nous avons, sur ton ordre, foulé d'épais fourrés, traversé les déserts, ainsi que des vallons que la végétation rendait impraticables.²⁶

Bien qu'ils n'aient pu découvrir l'endroit exact où était cachée Sîtâ, ils apprirent qu'elle avait été transportée vers le sud, zone qui était du ressort personnel d'Hanumân, réduisant par là même considérablement leur champ d'investigation. Lors de la rencontre décisive avec l'ennemi, Sushena rendit de grands services. En effet, au moment où Râma et Lakshmana étaient vaincus par le piège magique d'Indrâjît²⁷, Sushena et ses compagnons se trouvaient dans un grand embarras ; mais le roi des Vânara, apprenant que Garuda pouvait les libérer du maléfice qui les enchaînait, enjoignit à Sushena, lorsqu'ils eurent recouvré leurs forces et leurs sens, de gagner avec eux par les airs l'ermitage de Kishkinda, où ils pourraient demeurer en sécurité ; lui-même, pendant ce temps, retrouverait Râvana et porterait secours à la jeune princesse. Le médecin Sushena lui dit alors :

Écoute : quand dieux et démons combattirent, ces derniers furent si cruels, firent voler un tel déluge de flèches, que les guerriers divins, accablés de douleur, tombèrent sous les coups de cette pluie sans fin. Vrihaspati, par des herbes et des charmes, soignait les lourdes plaies de tous ceux qui tombaient et, versé dans l'art de guérir et sauver, leur redonnait la vie, le sens et la vigueur. Là-bas, sur les lointains rivages de l'océan de lait, croissent encore ces herbes abondantes. Que vite les Vânara nous rapportent ces herbes qui nous font tant défaut. Panas et Sampâti le feront, eux qui savent si bien les herbes merveilleuses guérissant les blessures et redonnant la vie. Non loin de cette mer, autrefois barattée, et qui, à sa surface, produisit l'Amrita, là où les blanches lames fouettent le rivage, là où se tient Chandra à la belle stature, là où se tient Drona, les pentes scintillantes dominant les abîmes laiteux. Qu'Hanumân vole là-bas chercher ces herbes aux vertus merveilleuses.²⁸

Hanumân rapporta ces plantes ; les blessés furent guéris et retournèrent au combat avec une vigueur renouvelée.

CHAPITRE IV

LES DEMI-DIEUX DU MAHÂBHÂRATA

Les liens étroits qui unissent ces héros rendraient par trop répétitive une relation séparée des actions de chacun ; nous les mentionnerons donc tous ensemble, à travers un bref résumé de l'intrigue principale du *Mahâbhârata*¹.

La cinquième génération suivant Soma (la Lune), ancêtre de la race lunaire qui régna à Hastinâpura, vit naître deux fils, Pûru² et Yadu, desquels descendirent deux branches de la lignée lunaire. Dans le récit concernant Krishna et Balarâma, tous deux nés dans la tribu des Yadu, nous avons vu la fin de cette branche de la famille. L'autre branche fut fondée par le seizième descendant de Pûru, Bhârata, dont l'Inde tire son nom actuel, Bhâratvarsha, ou pays de Bhârata. Trente-troisième descendant de Bhârata, Shântanu eut deux fils, Bhîshma, de la déesse Gangâ (le Gange), et Vichitravîrya, de Satyavatî³. Satyavatî eut un fils nommé Vyâsa avant d'épouser Shântanu, si bien que Bhîshma, Vichitravîrya et Vyâsa étaient demi-frères. Bhîshma devint un *Brahmâchârya*, et fit donc vœu de célibat. Vyâsa se retira dans le désert afin d'y vivre une vie de contemplation, mais promit à sa mère de lui obéir en tout ce qu'elle lui ordonnerait.

Or il advint que Vichitravîrya mourut sans descendance, et Satyavatî fut contrainte de demander à son fils d'épouser les veuves restées sans enfants. L'une des épouses, Ambikâ, mit alors au monde un fils aveugle, Dhritarâshtra. Sa cécité, dit-on, venait du fait que Vyâsa, à peine sorti de sa vie ascétique, était si horrible à voir, qu'Ambikâ garda les yeux fermés tout le temps qu'il resta avec elle. L'autre femme, qui s'appelait Ambâlîka, eut un fils affligé à sa naissance d'une grande pâleur, ce qui lui valut le nom de Pându ; cette pâleur résultait de la crainte que Vyâsa causa à sa mère. Satyavatî, mécontente de ces deux enfants, désirait un autre fils doué de perfection. Mais Ambikâ, déguisant l'une de ses

esclaves, l'envoya à sa place à Vyâsa, dont elle eut un fils appelé Vidura. Ayant obéi aux ordres de sa mère, Vyâsa retourna dans la forêt pour y mener sa vie d'ascète.

Bhîshma, l'oncle de ces enfants, assura le gouvernement d'Hastinapûra en leur nom durant leur minorité et se vit également confier leur éducation. Dhritarâshtra, bien qu'aveugle, est présenté comme surpassant les autres pour la force, Pându comme habile à l'arc et Vidura comme l'emportant en vertu et sagesse.

Quand ils eurent atteint leur majorité, Dhristarâshtra fut écarté du trône en raison de sa cécité ; Vidura ne pouvait être roi, car sa mère était une *shudra* ; Pându fut donc sacré roi. Dhritarâshtra épousa Gandhârî (également appelée Saubaleyi, ou Saubali), fille de Saubala, roi du Gandhâra. Pându épousa Prithâ (ou Kuntî), fille adoptive de Kuntîbhoja. Cette Prithâ, "un jour avant son mariage, manifesta tant de respect et d'attentions au puissant sage Durvasas, un hôte de son père, qu'il lui fit don d'un charme et lui enseigna une incantation, grâce auxquels elle pourrait avoir un enfant du dieu qu'il lui plairait de faire apparaître devant elle. N'y tenant plus de curiosité, elle invoqua le Soleil, dont elle eut un fils qui naquit revêtu de son armure. Mais Prithâ, redoutant le blâme de ses proches, abandonna sa progéniture en l'exposant sur la rivière. Il fut découvert par Adhirâta, un conducteur de chariots, et nourri par sa femme Râdhâ ; l'enfant fut par conséquent appelé Râdheya, bien que ses parents adoptifs lui aient donné le nom de Vasushena. Quand il fut grand, le dieu Indra lui donna une force colossale et changea son nom en celui de Karna". On l'appelle également Vaikartana, puisqu'il est fils de Vikartana, le Soleil.

Sur la demande de son oncle Bhîshma, Pându épouse ensuite Mâdrî, sœur de Salya, roi de Madra. Peu après ce mariage, Pându entreprit une vaste campagne et agrandit son royaume jusqu'aux limites qu'il avait atteintes à l'époque de son grand ancêtre Bhârata. Il se retira ensuite dans la forêt avec ses deux épouses, afin d'y assouvir sa passion de la chasse. Dhritarâshtra, aveugle, régna à sa place et Bhîshma assura la régence.

Dhritarâshtra eut cent fils. Voici le récit de leur naissance : "Un jour, le sage Vyâsa, qui jouissait de l'hospitalité de la reine Gândhârî, lui offrit en retour une faveur. Elle choisit d'être mère de cent fils. Deux ans plus tard, elle mit au monde une masse de chair, que Vyâsa divisa en cent un morceaux de la grosseur du pouce. De l'un d'eux naquit, à son heure, l'aîné Duryodhana. La naissance merveilleuse des quatre-vingt-dix-neuf

autres suivit en temps voulu. Il y eut également une sœur, nommée Duhsala”. Ces fils de Dhritarâshtra sont appelés Kuru, ou Kaurava.

Les fils de Pându avaient une origine divine. Cette circonstance se produisit de la manière suivante : Pându, ainsi que nous l’avons vu plus haut, s’adonnait à la chasse. Un jour, “il transperça de cinq flèches un cerf et une biche, lesquels se trouvaient être un sage et sa femme, qui avaient revêtu la forme de ces animaux. Le sage maudit Pându et lui prédit qu’il mourrait dans les bras de l’une de ses épouses, en conséquence de quoi Pându fit vœu de devenir un *Brahmâchârya*⁴, fit don de tous ses biens aux brahmanes et se fit ermite”.

Là-dessus, sa femme Prithâ fit usage, avec son accord, du charme et de l’incantation que lui avait enseignés Durvasas pour avoir trois enfants : du dieu Dharma elle eut Yudhishtira, de Vâyû Bhîma et d’Indra Arjuna. L’autre épouse de Pându, Mâdrî, souhaitait désormais fortement avoir elle aussi des enfants et, sur le conseil de Prithâ, elle pensa aux Ashvin, qui apparurent pour accéder à son désir ; elle fut alors mère de deux fils, Nakula et Sahadeva. Peu de temps après, Pându, oubliant la malédiction du sage, mourut dans les bras de son épouse Mâdrî, qui fut brûlée avec le corps de son époux.

Prithâ et les cinq enfants, connus sous le nom de Pându ou Pândava, retournèrent à Hastinâpura et informèrent Dhritarâshtra du décès de son frère ; il se montra profondément ému et permit aux Pândava de vivre avec ses propres enfants, les Kaurava.

Or, dès leur enfance, l’inimitié divisa les cousins, et la jalousie de Duryodhana atteignit un jour un tel paroxysme, qu’il tenta d’empoisonner Bhîma et le précipita dans l’eau quand il en ressentit les effets. “Mais Bhîma ne se noya pas et descendit dans la demeure des Nâga (ou serpents-démons), qui le débarrassèrent du poison et lui donnèrent à boire un liquide qui lui insuffla la vigueur de dix mille Nâga. Il devint dès lors un second Hercule.” Plusieurs plans furent formés pour détruire les Pândava, dont aucun ne connut de succès.

“Les caractères des cinq Pândava sont dessinés avec une grande finesse artistique et se trouvent fidèlement conservés tout au long du poème. L’aîné, Yudhishtira (fils de Dharma, la vertu), représente l’idéal hindou de perfection - parangon de justice, maîtrise de soi, sang-froid dénué de passion, honneur chevaleresque et héroïsme impassible.” Comme l’indique son nom (*ferme dans le combat*), “il avait sans doute une stature de chef et en imposait par sa présence. On le décrit comme

ayant la démarche majestueuse d'un lion, un profil à la Wellington et de grands yeux en forme de lotus. Bhîma (fils de Vâyû) représente le courage et la force brutale ; il est d'une taille gigantesque, impétueux, irascible, quelque peu vindicatif et cruel, à la limite de la férocité, ce qui le rend, comme son nom l'indique, *terrible*. Son immense force se maintient, semble-t-il, grâce à d'énormes quantités de nourriture, tout comme son nom Vrikodara, *estomac de loup*, révèle un appétit vorace ; on apprend qu'aux repas quotidiens des cinq frères, la moitié des plats reviennent à Bhîma. Mais il sait faire preuve d'un amour vif et dévoué, ainsi que d'une ardente affection à l'égard de sa mère et de ses frères. C'est Arjuna (le fils d'Indra) qui atteint le plus l'idéal de perfection européen. On peut le considérer comme le vrai héros du *Mahâbhârata*, d'une bravoure sans faille, généreux, capable d'une grande délicatesse de sentiments, de compassion et de clémence, d'une affection toute féminine, doué d'une force surhumaine et sans rival dans le maniement des armes et les exercices athlétiques. Nakula et Sahadeva, fils des Ashvin, sont tous deux aimables, ont le cœur noble et l'esprit vif. Tous les cinq diffèrent autant qu'il est possible des cent fils de Dhritarâshtra, que l'on présente comme vils, malveillants, sans honneur et corrompus.”⁵

Karna (le fils du Soleil), bien que demi-frère de ces cinq Pândava, est un allié précieux des Kaurava durant le grand conflit, même s'il jouit d'un caractère totalement opposé au leur. “Il a manifesté un degré élevé de courage, d'honneur chevaleresque, d'abnégation et de dévouement. Particulièrement remarquable par sa générosité, il ne s'est jamais abaissé à des actions indignes, contrairement à ses amis, les Kaurava, qui étaient, disons-le, de mauvais sujets.”

Les cousins furent élevés ensemble à Hastinâpura par un brahmane du nom de Drona ; tous furent instruits dans les armes, mais Arjuna, “avec l'aide de Drona qui lui donna des armes magiques, l'emportait sur tous les autres”. Bhîma et le Kaurava Duryodhana apprirent tous deux de leur cousin Balarâma le maniement de la massue. La mère de Bhîma, Prithâ, était la sœur de Vâsudeva, et par conséquent la tante de Krishna. Une fois leur éducation terminée, on organisa un tournoi, au cours duquel les jeunes gens exhibèrent leurs talents d'archers, de conducteurs de chars, de chevaux et d'éléphants, mais aussi leur art dans le maniement du sabre, de la lance ou de la massue, ainsi que dans la lutte. “Ayant montré des prodiges de force, Arjuna tira cinq flèches en même temps dans les mâchoires d'un sanglier de fer en rotation, et vingt et une dans le creux

d'une corne de vache suspendue à une ficelle." Quand il eut accompli cet exploit, Karna s'avança et réalisa exactement les mêmes performances ; puis il provoqua Arjuna en combat singulier. Mais, comme il ne pouvait prouver ses origines, il ne fut pas jugé digne de s'enrôler aux côtés des jeunes gens de sang royal.

Une fois le tournoi terminé, Yudhishtira est nommé héritier présomptif et rend bientôt son nom encore plus célèbre que ne l'était celui de son père. Le peuple souhaitait que Yudhishtira soit couronné sur-le-champ, mais les Kaurava firent tout ce qu'ils purent pour l'en empêcher. Les Pândava et leur mère furent tout d'abord envoyés dans une maison de Vâranâvata, où l'on avait amassé une grande quantité de matériaux combustibles dans l'intention de faire brûler toute la famille. Informés de ce projet par Vidura, les Pândava y échappèrent ; mais leur guide, ainsi qu'une femme et ses cinq fils, que Bhîma avait conduits là-bas en état d'ébriété, trouvèrent la mort à leur place. Cette ruse fit croire aux Kaurava que leur plan avait réussi. Les cinq frères et leur mère gagnèrent alors rapidement la forêt, où Bhîma tua le géant Hidimba avant d'épouser sa sœur.

Sur le conseil de Vyâsa, ils vinrent alors vivre, déguisés en brahmanes mendiants, dans la cité d'Ekachakra, où vivait un Râkshasa nommé Vaka, qui contraignait les habitants à lui faire parvenir quotidiennement un plat de nourriture ; mais le morceau de choix était le messenger qui le portait. Ce fut un jour au tour d'un brahmane de fournir au Râkshasa son repas. L'homme décida d'y aller lui-même, mais sa femme et sa fille demandèrent toutes deux l'autorisation de l'accompagner. Pour finir, son fils, encore trop jeune pour parler correctement, lui dit en babillant : "Père, ne pleurez pas ; et vous, mère, cessez vos sanglots". Puis il coupa un brin d'herbe pointu et s'exclama en le brandissant : "Avec ce brin d'herbe, je tuerai le féroce géant dévoreur d'hommes". Bhîma, surprénant ces propos, s'offrit à y aller et tua le géant.

Après cet événement, Vyâsa apparut à ses petits-fils et les informa que Draupadî, fille de Drupada, roi de Panchâla, devait les épouser tous les cinq. Lors d'une précédente naissance, Draupadî, fille d'un sage, avait accompli les plus sévères austérités afin de trouver un mari. Satisfait de sa dévotion, Shiva lui dit : "Tu auras cinq époux, car tu as dit cinq fois : 'Donne-moi un époux'". Lorsque les frères revinrent du *svayamvara* (c'est-à-dire du tournoi durant lequel la princesse se choisissait un mari), Arjuna ayant été choisi parmi les nombreux prétendants pour ses talents d'archer, leur mère entendit leurs pas et, croyant qu'il rapportaient de la

nourriture, leur dit ; “Partagez-la entre vous”. La parole d’une mère ne pouvait rester lettre morte, et Vyâsa leur montra que Draupadî devait épouser chacun d’eux. Lors de ce tournoi, Arjuna avait prouvé sa grande adresse au tir à l’arc en transperçant un poisson suspendu en l’air sans le regarder directement ; il ne voyait que son image, reflétée dans une cuvette d’eau posée à terre. Voyant le désaccord entre le fait que les cinq frères partagent la même femme et la coutume qui prévaut à l’époque, Vyâsa l’explique par le fait qu’Arjuna est en réalité une part de l’essence d’Indra, et ses frères des portions du même dieu, Draupadî elle-même étant une forme de Lakshmî. Les cinq frères participant d’Indra, il n’y avait donc aucun inconvénient à ce qu’ils possèdent une seule épouse⁶. Il est intéressant de faire remarquer que la polyandrie se pratique encore de nos jours dans les tribus montagnardes de l’Inde. Draupadî eut un fils de chacun des frères, ces derniers ayant en outre d’autres épouses. Nous avons signalé plus haut que Bhîma avait épousé Hidimba. Arjuna épousa pour sa part la sœur de Krishna, Subhadrà, ainsi qu’une nymphe-serpent appelée Ulûpî, et Chitrângadâ, fille du roi de Manipur⁷.

Quand les Pândava, par leur mariage avec Draupadî, se furent alliés au roi de Panchâla, ils enlevèrent leur déguisement et leur oncle Dhritarâshtra divisa le royaume : à ses fils il donna Hastinâpura, aux Pândava une contrée proche de la Yamunâ (Jumna), appelée Khândavaprastha. Ils y fondèrent Indraprastha (Delhi) et, sous Yudhishtira, leur royaume prospéra.

Arjuna parcourut seul la forêt durant douze années afin d’accomplir un vœu ; il y rencontra Krishna, qui l’invita à Dvâarakâ, où il épousa Subhadrà. Krishna fut invité à une grande fête en l’honneur du sacre de Yudhishtira. Sur le conseil de Nârada, Bhîshma proposa de faire une offrande au plus fort et au meilleur des participants, et son choix se porta sur Krishna. Shishupâla s’y opposa et, comme il humiliait Krishna en public, ce dernier lui trancha la tête avec son disque.



ARJUNA VISANT LE POISSON

Puis on célébra une fête à Hastinâpura, à laquelle les Pândava furent conviés. Yudhishtira, poussé à jouer, mit en jeu son royaume, ses biens et enfin Draupadî, mais perdit tout. Un compromis fut trouvé. Duryodhana dirigerait douze ans le royaume, tandis que les Pândava vivraient avec Draupadî dans la forêt et passeraient la treizième année déguisés sous des noms d'emprunt. Arjuna, qui avait pris goût à cette vie forestière, partit dans l'Himâlaya se livrer à de sévères austérités, afin d'obtenir des armes divines. "Au bout de quelque temps, voulant le récompenser et éprouver sa bravoure, Shiva l'approcha sous l'apparence d'un Kirâta⁸, ou sauvage des montagnes, au moment où le démon Mûka l'attaquait sous la forme d'un sanglier. Shiva et Arjuna luttèrent ensemble contre ce sanglier, qui tomba mort tandis que tous deux revendiquaient l'honneur de l'avoir frappé le premier. Shiva saisit ce prétexte pour se battre avec Arjuna. Ce dernier lutta longtemps avec le Kirâta, mais ne put venir à bout de lui. Il reconnut finalement le dieu et se jeta à ses pieds. Shiva, séduit par sa bravoure, lui remit Pâshupata, arme célèbre qui devait lui permettre de vaincre au combat Karna et les princes Kaurava."

Durant leur treizième année d'exil, les Pândava séjournèrent à la cour du roi Virâta, au service duquel ils entrèrent déguisés. Yudhishtira se prétendait brahmane, sous le nom de Kanka. Arjuna prit le nom de Vrihanalâ et, prétendant être un eunuque, adopta une tenue de femme et enseigna la musique et la danse. Un jour où Virâta et quatre des Pândava étaient absents, Duryodhana et son frère attaquèrent la capitale de Virâta

et emportèrent du bétail. Uttara, le fils du roi, les poursuivit sur son char conduit par Arjuna. Quand ils arrivèrent en vue de l'ennemi, le cœur d'Uttara lui fit défaut, mais Arjuna prit sa place après lui avoir révélé qui il était. Il reprit alors courage, l'armée des Kaurava fut défaite et le troupeau volé récupéré. Arjuna demanda à Uttara de garder pour l'instant le secret sur sa véritable identité. Peu de temps après, les Pândava prirent place parmi les princes et furent cordialement reçus par le roi.

Bientôt se tint un conseil des princes, auquel participèrent Krishna et Balarâma, afin de voir comment les Pândava pouvaient recouvrer leurs possessions. Certains étaient pour une guerre immédiate, mais Krishna et Balarâma prêchèrent la négociation. On s'en remit à leur avis, mais sans succès. Krishna et son frère retournèrent entre-temps à Dvârakâ. Peu après son arrivée dans sa capitale, le prince Kaurava Duryodhana rendit visite à Krishna afin de réclamer son aide dans la bataille qui s'annonçait ; le jour même, le prince Pândava Arjuna arrivait dans le même dessein. "Tous deux atteignirent ensemble la porte des appartements de Krishna, alors qu'il était endormi. Duryodhana réussit à entrer le premier et prit place à la tête du lit ; Arjuna le suivit et s'installa respectueusement aux pieds de Krishna." A son réveil, Krishna vit d'abord Arjuna et, quand les cousins exposèrent l'objet de leur visite, il lui donna le droit de choisir. Il offrit son aide à l'un des deux camps, mais ajouta que lui-même ne combattrait pas ; quant à l'autre camp, il lui donnait ses cent millions de guerriers. Arjuna choisit aussitôt Krishna, tandis que Duryodhana se réjouissait à l'idée d'avoir avec lui l'immense armée de ce dernier. Duryodhana demanda ensuite l'aide de Balarâma, mais fut informé que les deux frères avaient décidé de ne pas participer activement au conflit. Krishna accepta cependant de conduire le char d'Arjuna et rejoignit les Pândava dans la capitale de Virâta.

On entama des négociations et Krishna en personne servit de médiateur auprès des Kaurava. Il revêtit dans l'assemblée son apparence divine ; "Brahmâ apparut à son front, Rudra sur sa poitrine, les gardiens du monde sortirent de ses bras et Agni de sa bouche" ; les autres dieux étaient visibles en lui, auprès de lui, mais ses tentatives de réconciliation échouèrent. La guerre fut déclarée entre les cousins. Bhîshma fut nommé commandant en chef de l'armée des Kaurava, et Dhrishtadyumna, fils de Drupada, commanda les Pândava. Vyâsa offrit de rendre la vue à Dhritarâshtra afin de lui permettre de voir le combat, mais comme l'aveugle déclinait son offre, il donna à son cocher Sanjaya la faculté de savoir tout ce qui se passait, le rendit invulnérable et lui fit don du

pouvoir de se transporter, par la puissance de son esprit, en n'importe quel point du champ de bataille.

Les deux armées se rencontrèrent à Kurukshetra, plaine située au nord-ouest de la nouvelle Delhi. “De monstrueux éléphants, dit la légende, s'élancent sur le champ de bataille, piétinant hommes et chevaux et semant la destruction avec leurs immenses défenses ; d'énormes massues et masses d'armes s'entrechoquent avec un bruit de tonnerre ; des chars, lancés à toute allure, se fracassent les uns contre les autres ; des milliers de flèches sifflent dans les airs, obscurcissant le ciel ; trompettes, tambours et cors ajoutent au vacarme ; partout se répandent confusion, carnage et mort.”



LE COMBAT DES KAURAVA ET DES PÂNDAVA

Les Pândava se montrent capables d'accomplir des prodiges de force. Arjuna tue cinq cents guerriers à la fois, couvre la plaine de cadavres et remplit les rivières de sang. Yudhishtira “écrasa cent hommes” en un instant ; Bhîma, d'un seul coup de massue, anéantit un éléphant monstrueux, y compris tous ceux qui le montaient, ainsi que quatorze fantassins qui se trouvaient auprès ; Nakula et Sahadeva, combattant sur leur char, coupaient des têtes par centaines, qu'ils semaient ensuite comme des graines sur le sol. De toutes les armes employées, on en cite environ cent, et les conques servant de trompe aux chefs portent des noms distincts, de même que les armes appartenant à chacun d'eux.

Le premier grand combat singulier eut lieu entre Bhîshma et Arjuna ; Bhîshma en sortit à ce point percé de flèches, qu'il "ne se trouvait pas sur son corps un espace de deux doigts qui ne fût transpercé. Son corps, tombant de son chariot, ne put toucher le sol, car il était entouré de traits sans nombre, si bien qu'il reposait sur un lit de flèches. Il avait reçu de son père le pouvoir de fixer lui-même le temps de sa mort et déclara qu'il voulait rester en vie jusqu'à l'entrée du soleil dans le solstice d'été. Les guerriers cessèrent le combat pour voir ce spectacle étonnant et rendre hommage à leur parent agonisant. Étendu sur ce lit inconfortable, la tête en arrière, il réclama un soutien, et les chefs lui apportèrent de doux oreillers que le vieux soldat endurci rejeta violemment. Arjuna lui fit alors un appui de trois flèches, dont Bhîshma se montra satisfait. Il demanda ensuite à se désaltérer ; frappant le sol d'une flèche, Arjuna en fit aussitôt jaillir une source d'eau pure, qui rafraîchit si bien Bhîshma, qu'il fit venir Duryodhana et le supplia, avant qu'il ne soit trop tard, de restituer aux Pândava la moitié du royaume".

Drona, tuteur des princes, succède à Bhîshma à la tête de l'année des Kaurava, et c'est alors que sont décrits nombre de combats singuliers. Le fils de Bhîma et de la Râkshasî Hidimba est tué par Karna ; Dhrishtadyumna, fils de Drupada et chef des Pândava, est victorieux de Drona, lequel, étant brahmane, laisse volontairement s'échapper sa vie une fois vaincu par son ennemi ; il est conduit au ciel "sous une apparence aussi resplendissante que le soleil", afin de sauver Dhrishtadyumna de l'horrible crime que constitue le meurtre d'un brahmane. C'est Karna qui succède à Drona à la tête des Kaurava. Bhîma tue ensuite Duhshâsana et, se rappelant combien ce prince avait outragé Draupadî, il boit le sang de son ennemi tombé à terre. Puis Arjuna tue Karna, et Salya, roi de Madra, est désigné pour occuper la place laissée vacante. Bhîma défie Salya, et leur duel donne lieu au récit que voici :

Dès qu'il vit son cocher abattu, le roi de Madra saisit sa masse et, ferme comme un roc, attendit la bataille. Le guerrier paraissait terrible, tel le feu dévorant ou le dieu de la mort armé de son lacet, ou bien encore le Kailâsa pointu, le Tonnerre en personne ou le dieu au trident, ou l'éléphant furieux dans la forêt. Impatient, Bhîma s'avança afin de le défier, levant bien haut sa lourde massue. Mille conques, mille trompettes et les cris déchiraient les airs, enflammant l'ardeur des champions. Des deux armées assistant au combat

s'élevaient des encouragements : "Seul le roi de Madra peut supporter l'assaut de Bhîma !" "Qui mieux que Bhîma, ce héros, peut affronter la force de Salya ?" Et maintenant, tels deux taureaux furieux, ils se ruaient l'un sur l'autre, masse en main. Ils s'observaient en décrivant des cercles ; ils faisaient tourner leurs armes, comme par jeu, et le combat semblait égal. La massue de Salya, ornée de filets rouges, avait l'éclat du feu et celle de Bhîma brillait comme l'éclair. Bientôt le fer frappa le fer, répandant alentour un déluge de feu ; puis ce fut le combat, éléphants en furie, taureaux donnant du front. Les coups pleuvaient et chacun des colosses, éclaboussé de sang, rutilait, pareil au Kinsuka tout couvert de fleurs écarlates. Et pourtant, sous la grêle de coups, inébranlable comme un roc, Bhîma, supportait les assauts de Salya qui, d'une égale fermeté, résistait face à l'adversaire. Les fers s'entrechoquaient dans un grondement de tonnerre au milieu des nuées ; puis, levant leurs massues, ils reculèrent de huit pas, pour se précipiter à nouveau au combat et se retrouver corps à corps, comme les flancs de deux montagnes projetées l'une contre l'autre. Aucun ne put soutenir le choc de son adversaire ; ils roulèrent tous deux à terre, hauts étendards lacérés et broyés.

Puis ce fut Yudhishtira qui affronta Salya et finit par le tuer. Après d'incessants revers, les Kaurava se regroupèrent et lancèrent un assaut final, qui aboutit à un tel massacre, que seuls quatre de leurs chefs, Duryodhana, Ashvatthâman (fils de Drona), Kritavarman et Kripa survécurent, tandis qu'il "ne restait plus rien de onze armées entières". Duryodhana choisit de s'enfuir. Il trouva refuge dans un lac et se servit de ses pouvoirs magiques pour s'entourer d'une cavité lui permettant de subsister. Les Pândava découvrirent sa retraite et, comme ils se moquaient de lui, il leur dit de prendre son royaume, puisque, ses frères étant tous morts, il n'avait plus goût à la vie. Mais, en rage devant leurs sarcasmes, il finit par sortir et affronta Bhîma, dont il reçut le coup fatal. Les trois chefs Kaurava survivants abandonnèrent leur compagnon blessé et se réfugièrent dans une forêt.

Tandis qu'il se reposait une nuit sous un arbre, Ashvatthâman vit un hibou approcher discrètement et tuer un grand nombre de corbeaux endormis. Il lui vint alors à l'esprit qu'il pourrait de la même manière

détruire les forces des Pândava. C'est ainsi qu'il pénétra dans leur camp, laissant à Kripa et à Kritavarman le soin de surveiller les portes. Profitant de l'obscurité, ils tuèrent toute l'armée ; le prince Pândava et Krishna, qui se trouvaient hors du camp, furent les seuls à en réchapper. Ces trois hommes retournèrent auprès de Duryodhana et lui dirent ce qu'ils avaient fait. A ce récit, il reprit vie quelques instants ; il les remercia, leur fit ses adieux, puis expira.

Les funérailles du chef avaient été célébrées et Yudhishtira était roi d'Hastinâpura. Mais il était très affligé à la pensée du grand massacre qui s'était produit. Sur le conseil de Krishna, il partit avec ses frères rendre visite à Bhîshma, qui était toujours étendu sur son lit de flèches. Il s'y trouvait depuis cinquante-huit nuits, mais prononça avant sa mort une série de discours édifiants et forts longs, après lesquels son âme gagna les cieux.

Yudhishtira faisait une entrée triomphante dans sa capitale, quand survint un événement qui devait obscurcir la joie de sa victoire. Un Râkshasa du nom de Chârvâka, déguisé en brahmane, vint à sa rencontre et lui reprocha le massacre qu'il avait commandé ; mais les brahmanes, découvrant l'imposture, réduisirent le Râkshasa en cendres grâce au feu de leurs yeux. Or, l'esprit du roi ne connaissait plus de repos. Il renonça un peu plus tard au trône et partit, avec ses frères et Draupadî, en direction du paradis d'Indra, sur le mont Meru.

Lorsque les quatre frères connurent le haut dessein du roi Yudhishtira, ils s'avancèrent, suivis d'un chien, en compagnie de Draupadî. Le roi lui-même, le septième, franchit les portes de la cité. Les citoyens, les femmes du palais s'avançaient derrière lui, mais aucun ne trouvait en son cœur la force de le retenir, si bien qu'ils s'en revinrent, lui faisant leurs adieux.

Ils allaient, "s'attachant à l'abandon des biens de ce monde, désirant ardemment s'unir à l'Infini". Ils atteignent la mer, dans laquelle Arjuna jette son arc et son carquois. Ils arrivent enfin en vue du mont Meru, et Draupadî, "qui n'est plus soutenu par ce suprême espoir, défaille et tombe à terre". Les autres tombent à leur tour, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste que Yudhishtira, Bhîma et le chien. Bhîma ne comprend pas pourquoi des êtres si purs doivent mourir ; son frère lui apprend alors

que la mort de Draupadî résulte de son amour excessif pour Arjuna, que celle de Sahadeva est dû à la fierté qu'il tirait de sa science, que c'est la vanité de Nakula qui a causé sa ruine, et que l'erreur d'Arjuna résidait dans une confiance orgueilleuse en sa capacité de détruire ses ennemis. C'est au tour de Bhîma de s'écrouler ; il s'entend dire qu'il meurt à cause de son égoïsme, de son orgueil et d'un trop grand amour des jouissances. Resté seul avec le chien, Yudhishtira poursuit sa marche,

quand, avec un grand bruit roulant soudain à travers ciel et terre, le dieu puissant, s'avançant sur son char, s'écria :
"Gagne le ciel, ô prince courageux". Alors le roi tourna ses regards vers ses frères tombés et, empli de douleur, il adressa ces mots au seigneur aux mille yeux : "Laisse mes frères que voici m'accompagner. Sans eux, ô dieu des dieux, je ne désire point entrer au paradis ! Et Draupadî, tendre princesse, femme fidèle, digne d'une éternelle félicité, laisse-la venir elle aussi. Aie pitié, entends ma prière".

Indra lui apprend alors que l'âme de Draupadî et celles de ses frères sont déjà en son paradis, mais que lui seul est autorisé à y entrer sous sa forme physique. Le roi demande à être accompagné du chien. Mais comme Indra ne le veut pas, il refuse de partir sans lui. "Tu as abandonné tes frères, lui dit Indra. Pourquoi ne pas laisser un chien ? - Je n'avais pas le pouvoir de les ramener à la vie, lui repartit Yudhishtira ; comment alors parler d'abandon pour ceux qui ont perdu la vie ?" Or, voici que ce chien n'était autre que son père Dharma caché sous cette forme et qui, reprenant sa première apparence, entre avec lui au paradis.

Quand il atteint le ciel, Duryodhana et ses cousins ont beau déjà jouir de la félicité, Yudhishtira ne voit pas Arjuna ni les autres et refuse de rester sans eux. Un ange l'accompagne aux enfers, où il entend leurs appels à l'aide. Il invite l'ange à le laisser, car il préfère souffrir aux enfers avec ses frères plutôt que de rester au ciel sans eux. Dès que sa résolution est prise, il apparaît qu'il s'agissait seulement d'éprouver sa loyauté. Il se baigne dans le Gange céleste, et dans le ciel, avec "Draupadî et ses frères, il trouve repos et bonheur, qu'on ne peut atteindre sur terre".⁹

CHAPITRE V

LES PLANÈTES

“Lors des grandes fêtes hindoues, on fait une modeste offrande à toutes les planètes à la fois ; mais, sauf en cette occasion, elles ne font jamais l’objet d’un culte commun. Elles font cependant fréquemment l’objet d’un culte séparé de la part des malades et des malheureux qui pensent être sous l’influence funeste de l’une ou l’autre d’entre elles. On les adore, à notre époque, l’une après l’autre selon un ordre fixe.”¹ Sept des planètes donnent leur nom aux jours de la semaine ; les deux autres représentent les nœuds ascendant et descendant. Sûrya et Chandra (Soma) ont déjà été mentionnés en détails parmi les divinités védiques ; ils sont à nouveau brièvement décrits avec les planètes, sous les noms qu’ils portent dans ce cas.

“A Sûrya ou Ravi sont offerts, dans le sacrifice consumé, de petits morceaux de l’arbuste appelé *arka* (*Asclepias gigantea*) ; à Chandra, ceux du *palasa* (*Butea frondosa*) ; à Mangala (Mars), ceux du *khudiru* (*Mimosa catechu*) ; à Budha (Mercure), ceux de l’*apârmârga* (*Achryranthes aspera*) ; à Brihaspati (Jupiter), ceux de l’*ashvattha* (*Ficus religiosa*) ; à Shukra, ceux de l’*ûrumbara* ; à Shanî (Saturne), ceux du *shamî* (*Mimosa albida*) ; à Râhu (le nœud ascendant), des brins de l’herbe *durva* ; et à Ketu (le nœud descendant), des brins de l’herbe *kusha*.”²

“Sûrya est représenté sous la forme d’une pièce d’alliage métallique circulaire de douze doigts de diamètre ; Chandra, sous celle d’une sorte de demi-lune, cubique d’un bout à l’autre ; Mangala, sous celle d’une pièce triangulaire de six doigts de largeur ; Budha, sous celle d’un arc d’or de deux doigts d’envergure ; Brihaspati, sous celle d’un objet pareil à un lotus ; Shukra, sous celle d’un morceau d’argent carré ; Shanî, sous celle d’un cimenterre d’acier ; Râhu, sous celle d’un *makara* (animal fabuleux, moitié cerf, moitié poisson) d’acier ; et Ketu, sous celle d’un serpent d’acier”.³

1. RAVI (le Soleil), d'où vient le nom de Ravivâra (dimanche), est fils de Kashyapa et d'Aditî. Bien qu'on lui rende un culte quotidien en tant que Sûrya, il n'est honoré, en tant que Ravi, que lors des fêtes importantes. "Le *Jyotishtatwa*, grand ouvrage d'astrologie, dit que celui qui naît sous la planète Ravi héritera d'un tempérament anxieux, sera sujet aux maladies et autres souffrances, subira l'exil, la prison, verra mourir femme et enfants et perdra tous ses biens".⁴
2. CHANDRA, ou SOMA, donne son nom au lundi, Somvâra. "Celui qui naît sous la planète Soma aura de nombreux amis, possédera éléphants, chevaux et palanquins ; il jouira d'honneurs et de pouvoirs, se nourrira de mets délicieux et reposera sur des couches luxueuses." Une race de rois est réputée descendre de Soma par son épouse Rohinî (la constellation des Hyades) ; on les appelle fils de la lune.
3. MANGALA, qui donne son nom à Mangalvâra (mardi), est représenté sous l'aspect d'un homme rouge à quatre bras, chevauchant un mouton, portant un collier rouge et des vêtements de la même couleur. "Celui qui naît sous la planète Mangala sera hanté de pensées inquiètes, blessé par armes, emprisonné, obsédé par la peur des voleurs, du feu, etc. et perdra ses terres, ses forêts et sa réputation." Cette divinité est identifiée à Kârttikeya.
4. BUDHA⁵, d'où vient Budhvâra (mercredi), était le fils de Soma et de Târa, épouse de Brihaspati, le précepteur des dieux. Comme sa mère, à sa naissance, confessait qu'il était le fils de Soma, son époux la réduisit en cendres. Brahmâ la ramena par la suite à la vie et son époux la reprit avec lui après qu'elle eut été purifiée par le feu. Samudra (la Mer), irritée contre son fils qui s'était rendu coupable d'un grand crime en déshonorant l'épouse de son précepteur, le déshérita ; mais, grâce à l'influence de sa sœur Lakshmi⁶, il se vit remettre une part de sa faute et reçut l'éclat de la pleine lune. Elle intercêda auprès de Pârvatî pour le faire réintégrer dans le ciel, placé sur le front de Shiva qui, ainsi paré, se rendit à une fête des dieux. Brihaspati réagit violemment en voyant Chandra revenu dans le ciel, mais fut apaisé par Brahmâ, qui lui déclara que ce libertin en serait exclu et placé parmi les étoiles, et que la faute qui avait entaché sa gloire subsisterait à jamais. "Celui qui naît sous la planète Budha sera fortuné, obtiendra une excellente épouse", etc.
5. BRIHASPATI, dont est formé Brihaspativâra (jeudi), était le précepteur des dieux ; il est considéré comme l'équivalent d'Agni, les mêmes épithètes étant à peu près appliquées à tous deux dans les

hymnes védiques. On le présente, à une date ultérieure, comme un *rishi*, fils d'Ângîras. "Celui qui naît sous cette planète sera doué d'un caractère aimable, possédera palais, jardins, terres, et aura abondance de richesses et de grain. Il jouira d'un grand mérite religieux et verra tous ses désirs réalisés. Les brahmanes ne seront cependant pas aussi heureux que ceux des autres castes, car Brihaspati, lui-même brahmane, ne veut pas élever ceux de sa propre caste."

6. SHUKRA, d'où dérive Shukravâra (vendredi), était fils de Bhrigu et précepteur du prêtre des démons. Il était borgne, ce qu'explique la légende suivante. Lorsque Vishnu, incarné sous l'apparence du nain, se rendit auprès de Bali, roi des Daitya, pour solliciter une faveur, Shukra, précepteur de Bali, interdit au roi de lui faire le moindre don. Or, le roi étant décidé à accorder ce qu'on lui demandait, il était du devoir du prêtre de lire la formule consacrée et de verser l'eau en signe de ratification. Shukra, qui voulait empêcher son maître d'accéder à la demande du nain, car il prévoyait qu'elle causerait sa ruine, entra dans l'eau du récipient sous une forme invisible, afin de l'empêcher de couler. Vishnu devina le stratagème et enfonça dans le vase une paille qui, pénétrant dans l'œil de Shukra, lui causa une telle douleur, qu'il ne put y rester plus longtemps. L'eau put couler et le don fut ratifié, mais Shukra perdit un œil. "Quiconque naît sous la planète Shukra aura le pouvoir de connaître le passé, le présent et l'avenir. Il aura de nombreuses épouses, un dais royal (emblème de royauté), et les autres rois l'honoreront."

Shukra, dit-on, avait le pouvoir de ressusciter les morts, ainsi que le montre la légende suivante⁷. Devayânî, fille de Shukra, aimait éperdument Kacha, l'un des fils de Brihaspati. Disciple de son père, il avait été envoyé auprès de Kacha dans le seul but d'apprendre de lui l'incantation qui permettait de redonner la vie aux morts. Devayânî envoya un jour Kacha cueillir des fleurs dans un bois appartenant à des géants qui l'avaient déjà plusieurs fois dévoré ; mais Shukra, par son incantation, l'avait ramené à la vie. Les géants résolurent alors de le faire manger par Shukra en personne et, pour ce faire, le découpèrent en menus morceaux, le firent bouillir dans diverses liqueurs et invitèrent Shukra. Comme Kacha ne revenait pas avec ses fleurs, Devayânî, en larmes, dit à son père que, s'il ne lui rendait pas celui qu'elle aimait, elle mettrait fin à ses jours. Shukra apprit, par le pouvoir de la méditation, qu'il avait mangé le

jeune homme, mais ne savait comment lui redonner vie sans que la tentative lui soit à lui-même fatale. Finalement, il le ressuscita alors qu'il était encore dans son estomac, puis lui enseigna l'incantation qu'il désirait tant connaître. Kacha ouvrit le ventre de Shukra, en sortit et utilisa immédiatement l'incantation magique pour ramener son maître à la vie.

7. SHANÎ, qui donne son nom à Shanivâra (samedi), passe pour être le fils de Sûrya et de Chhâyâ, la servante que son épouse Savarnâ avait substituée à elle-même ; selon d'autres sources, il est issu de Balarâma et de Revatî. On le représente sous la forme d'un homme noir, vêtu de noir, chevauchant un vautour et doté de quatre bras. "Celui qui naît sous la planète Shanî subira la calomnie, verra ses richesses dissipées, son fils, sa femme et ses amis anéantis ; il vivra dans la discorde avec les autres et endurera bien des souffrances." De nombreux récits rapportent son influence néfaste, et les hindous craignent vivement le mal que peut leur causer cette planète. C'est Shanî qui aurait brûlé la tête de Ganesha.
8. RÂHU (le nœud ascendant) était le fils de Brihaspati et de Sinhikâ. Il est représenté comme un être noir monté sur un lion. "Celui qui naît sous la planète Râhu perdra sagesse, biens et enfants ; il sera la proie de mainte affliction et la cible de ses ennemis." Selon les croyances populaires hindoues, Râhu, lors des éclipses, dévore le soleil et la lune ; c'est pourquoi, à la vue d'une éclipse, le peuple fait un vacarme effrayant, crie, souffle dans des cornes, frappe sur des tambours, pour que Râhu restitue ces astres. Cette coutume trouve sans doute son origine dans le récit suivant. Râhu, à l'origine un Asura ou un géant, acquit sa forme actuelle lors du barattage de l'océan. Tandis que dieux et démons œuvraient, Sûrya et Chandra, assis côte à côte, firent entendre à Vishnu, lorsque l'*amrita* apparut, qu'un des démons l'avait goûté. Vishnu coupa sur-le-champ la tête du coupable ; mais, comme il avait bu du liquide de vie, ni la tête ni le tronc ne pouvaient périr. La première, sous le nom de Râhu, le deuxième, sous celui de Ketu, furent placés dans le ciel pour former les nœuds ascendant et descendant, et il leur fut permis, pour se venger en quelque sorte de Sûrya et de Chandra, d'approcher ces dieux à certaines occasions et de les rendre impurs, de sorte que leur corps s'amaigrit et noircit⁸.

CHAPITRE VI

LES ASURA

Dans les *Purâna* et les autres écrits hindous postérieurs, mais aussi dans la pensée populaire, les Asura sont de puissants êtres malfaisants ; leur nom se traduit par des termes tels que démons, géants, etc. Comme les Sura¹ étaient les dieux, les A-sura étaient les non-dieux, et par conséquent les ennemis ou opposants des dieux. Dans les *Veda*, le nom d'Asura s'applique plus fréquemment aux dieux eux-mêmes qu'à leurs ennemis, mais on l'emploie souvent aussi avec le sens qu'il revêt dans les écrits postérieurs². Voici comment Varuna est abordé dans le *Rig-Veda* : "Varuna, souverain, a ouvert une voie qui permet au soleil de traverser le ciel. O Asura, roi empli de sagesse, libère-nous de nos péchés !" Ou encore : "L'Asura omniscient a établi les cieux et de la terre a fixé les limites. Il siège, maître suprême de tous les mondes. Telles sont les œuvres de Varuna". "Asura désigne l'Esprit Suprême", dit un autre vers, et "sert à désigner aussi Prajâpati, maître de la création."³ Varuna, seul ou avec Mitra, est sans cesse appelé Asura. "Tous les dieux védiques ont partagé ce titre, y compris même des déesses." "Varuna était l'Asura omniscient, Prajâpati l'Être suprême ; Indra, les Marut, Tvashtri, Mitra, Rudra, Agni, Vâyû, Pûshan, Savitri, Parjanya, les prêtres sacrificateurs, tous étaient des Asura. Deva (dieu) et Asura étaient finalement des termes synonymes dans une multitude de textes."⁴

Dans le *Rig-Veda*, en revanche, Indra est le destructeur des Asura. "Le même *Veda*, qui parle des Asura comme de créatures célestes, présente à ses lecteurs les *mantra* permettant de vaincre les Asura. Les textes qui condamnent les Asura en les dénonçant comme des êtres impurs et impies sont beaucoup moins nombreux que ceux qui appliquent ce terme aux dieux et aux prêtres." Dans l'article fort pertinent et très intéressant dont sont tirés tous ces extraits, le Dr Banerjee suggère une façon de réconcilier ces emplois contradictoires du mot *asura*. Avant leur arrivée en Inde, les Indo-Aryens avaient vécu en étroit contact avec les Perses, adorateurs du feu. "Quoi de plus naturel, demande-t-il, que l'Asura-

Prachetas, ou Asura-Vishvadeva des uns ne soit que la traduction de l'Ahura-Mazda (*Sage Seigneur*, selon le *Zend-Avesta*) des autres, et que le terme *d'ahura*, que les uns utilisaient dans un sens divin, soit devenu d'un usage courant, avec le même sens chez les autres", le mot *ahura* se voyant changé en *asura*, comme il arrive souvent à bien d'autres mots ? Il poursuit en avançant que *assur* était le terme utilisé chez les Assyriens pour désigner le Maître Suprême et que, ces derniers ayant dominé un certain temps les Perses, il était naturel que ce mot fasse son chemin en Perse, le seul changement résidant dans le fait que les Perses ont ajouté *mazda* (*sage ou bon*) au terme *assur*, que les Indo-Aryens ont hérité d'eux. Ainsi justifie-t-il l'emploi positif du terme *asura*.

Mais le mot *assur* ne s'employait pas seulement pour désigner le Maître Suprême ; il désignait également le peuple assyrien, ses adorateurs, qui étaient extrêmement cruels à l'égard de leurs ennemis ; et quand on sait quelle haine implacable a opposé plus tard les Indo-Aryens et les Perses, sectateurs d'Ahura-Mazda, on comprend, conclut Banerjee, que, vu les cruautés perpétrées par les Assyriens d'une part, et la haine nourrie à leur égard par les Perses de l'autre, la branche aryenne émigrée en Inde ait véhiculé avec elle les sentiments de haine les plus vifs à l'encontre d'Assur (le peuple assyrien) et d'Ahuri (les biens d'Ahura), et qu'ainsi le terme *asura*, considéré à une certaine époque comme une épithète convenant à l'Être Suprême, n'ait par la suite servi qu'à désigner les ennemis des dieux. Afin de sanctionner ce changement de sens du mot, un nouveau dérivé lui a été donné. Dérivé, à l'origine, de la racine *as*, que l'on retrouve dans *asu*, le *souffle*, le mot *asura* désigne un *esprit*, ou l'Esprit Suprême. Il est cependant, de nos jours, présenté comme un simple composé du privatif *a* et de *sura*, *dieu*, et désigne par conséquent un non-dieu, c'est-à-dire un démon.⁵

Quelle qu'en soit la raison, il ne fait aucun doute qu'actuellement, comme dans tous les écrits hindous tardifs, le terme *d'asura* ne s'emploie que pour les ennemis des dieux. On peut lire, dans le *Taittirîya Samhitâ*⁶, que "dieux et Asura luttèrent les uns contre les autres et que les premiers, moins nombreux que les seconds, prirent des briques et, les plaçant dans la position propre à recevoir le feu sacrificiel, avec la formule 'Tu es celui qui multiplie', virent leur nombre augmenter". Dans le *Shatapatha Brâhmana*⁷, il est dit que "dieux et Asura, tous descendants de Prajâpati⁸, héritèrent de leur père vérité et mensonge. Délaissant le mensonge, les dieux adoptèrent la vérité ; les Asura, abandonnant la vérité, adoptèrent le mensonge. En disant exclusivement

la vérité, les dieux s'affaiblirent, mais finalement prospérèrent ; les Asura, ne proférant que des mensonges, s'enrichirent, pour finalement succomber". Les dieux tentèrent de faire un sacrifice et, bien qu'interrompus tout d'abord par les Asura, finirent par y parvenir, devenant ainsi supérieurs à leurs ennemis. Une autre légende contenue dans le même livre nous enseigne que les Asura, au moment d'offrir des sacrifices, plaçaient les oblations dans leur propre bouche, tandis que les dieux se les offraient les uns aux autres. Pour finir, Prajâpati s'offrant lui-même à eux, ils jouirent des sacrifices, qui procurent aux dieux leur nourriture.

Malgré les fréquentes guerres entre dieux et Asura, les Sura ne répugnèrent pas à profiter de l'aide de leurs ennemis lors du barattage de l'océan ; certains d'entre eux, d'ailleurs, n'étaient pas inférieurs aux dieux pour la force et l'habileté. Les hindous adorent l'un d'eux, Bali, le jour de leur anniversaire, et Jâlandhara vainquit Vishnu en personne au combat ; Indra et les autres dieux s'enfuirent devant lui et Shiva n'aurait pu, sans aide, l'anéantir. Râhu était un Asura et c'était pour détruire certains de ces êtres puissants qui affligeaient les dieux que Durgâ et Kâlî eurent à montrer leur force. Dans les guerres incessantes entre ces rivaux, on faisait fréquemment appel à Shukra, précepteur des Asura, pour ressusciter les morts. L'histoire de Jâlandhara, extraite de l'*Uttara Khânda* du *Padma Purâna*⁹, illustre bien l'enseignement des Écritures hindoues postérieures concernant les Asura.

JÂLANDHARA

L'histoire de la naissance et de la mort de Jâlandhara a été racontée par Nârada aux Pândava, afin de leur inspirer courage au moment où les revers leur faisaient perdre espoir. Il leur rappelle que tout le monde connaît l'adversité et la prospérité : Râhu dévorant le soleil est le même Râhu que celui dont la tête a été séparée du corps par Vishnu ; quant au vaillant Jâlandhara, fils de l'Océan et de la rivière Gangâ, qui un jour avait vaincu Vishnu, il a lui-même été tué par Shiva. Le rappel de ces faits excite la curiosité de ses auditeurs et, en réponse à leurs questions concernant Jâlandhara, Nârada leur raconte l'histoire suivante.

Arrivant dans la demeure de Shiva, sur le mont Kailâsa, pour lui rendre visite, Indra et les autres dieux avertirent le taureau Nandi, premier serviteur du dieu, qu'ils étaient là pour divertir son maître par des chants et des danses. Shiva les invite à entrer et, charmé de leur musique, dit à Indra de lui demander une faveur ; ce dernier, sur un ton

de défi, lui demande celle de devenir un guerrier semblable à Shiva en personne. La faveur accordée, les dieux s'en vont. Ils ne l'ont pas plus tôt quitté que Shiva demande à ses serviteurs s'ils n'ont pas remarqué le ton hautain d'Indra ; devant lui se dresse alors une apparence faite de colère, de noirceur et de ténèbres, qui dit à Shiva : “Accorde-moi ta ressemblance et je ferai pour toi tout ce que tu voudras”. Shiva lui enjoint alors de s'incorporer à la rivière céleste (Gangâ), de provoquer une union entre elle et l'Océan et de vaincre Indra.

Obéissant aux ordres de Shiva, Gangâ quitte le ciel et, s'unissant à l'Océan, elle engendre un fils, à la naissance duquel la terre tremble et répand des larmes, tandis que les mondes retentissent d'un grand vacarme. Brahmâ vient s'enquérir des causes de cette agitation et, comme il demande à voir l'enfant, Gangâ le met sur ses genoux ; mais le petit lui saisit la tête et refuse de lâcher, jusqu'à ce que son père lui fasse ouvrir les mains. Brahmâ admire la force de l'enfant et s'écrie : “Puisqu'il tient si fermement, nous l'appellerons Jâlandhara¹⁰”. Et il lui accorde la faveur “d'être invincible face aux dieux et de posséder les trois mondes”.

L'enfance de Jâlandhara regorge de miracles. Soutenu par le vent, il volait au-dessus de l'océan ; il avait pour amis des lions qu'il avait lui-même attrapés ; les plus gros animaux et les plus gros poissons lui étaient soumis. Quand il atteignit l'âge adulte, son père, à la demande de Shukra, retira la mer de Jambadvipa, résidence des saints hommes, qui devint son séjour et, sous son nom, connut la renommée¹¹. Mâya, l'architecte des Asura, lui construisit là-bas une belle cité, dont son père lui conféra la royauté, et Shukra lui révéla le charme grâce auquel il pouvait ramener les morts à la vie. Il épousa Vrindâ, fille d'une Apsaras nommée Svarnâ, et, peu après son mariage, déclara la guerre aux dieux.

Avant d'engager le conflit, il envoya un messenger à Indra, qu'il trouva “entouré de trois cent trente-trois millions de divinités”, afin de réclamer la restitution de la lune, de l'*amrita*, de l'éléphant, de la pierre, de l'arbre et des autres choses dont Indra, disait-il, l'avait spolié lors du barattage de son oncle, l'océan de lait ; il lui demandait en outre de lui céder Svarga. Indra refusant d'accéder à ses exigences, Jâlandhara leva une armée de guerriers à têtes de chevaux, d'éléphants, de chameaux, de chats, de tigres et de lions, grâce auxquels la demeure d'Indra fut vite encerclée. Dans cette extrémité, les dieux firent appel à Vishnu.

Vishnu arrivé, la bataille s'engagea. On comptait des foules de morts dans les deux camps, mais les dieux blessés se retiraient sur les montagnes, où ils trouvaient des herbes qui leur rendaient rapidement la santé. Ce furent finalement les principaux dieux et les chefs des Daitya¹² qui se mesurèrent au combat ; Indra tomba sans connaissance, Rudra fut fait prisonnier et Kuvera jeté à terre par un coup de massue. Puis la situation tourna en faveur des dieux. Quand Indra frappa Bali, les pierres les plus précieuses lui sortirent de la bouche ; Indra réclama son corps, qu'il coupa avec son foudre en de nombreux morceaux. "Grâce à la pureté de ses actes, les morceaux de son corps constituèrent les germes des diverses pierres précieuses. Ses os donnèrent les diamants, ses yeux les saphirs, son sang les rubis, sa moelle les émeraudes, sa chair les cristaux, sa langue le corail, et ses dents les perles."

Indra étant à son tour attaqué par Jâlandhara, Vishnu vient à la rescousse ; les Asura l'attaquent en foule et le ciel est noir de flèches, mais Vishnu les fait tomber comme des feuilles. L'un d'entre eux, Shailaroma, la tête coupée, s'emparait de Garuda, l'oiseau merveilleux de Vishnu, quand la tête sectionnée rejoignit sur-le-champ son corps ; à la vue de ce miracle, Garuda s'envola avec son maître. Jâlandhara ne put les poursuivre, car il devait réclamer l'aide de Shukra pour ramener ses soldats à la vie.

Apprenant que les soldats des dieux étaient eux aussi ressuscités grâce à des herbes trouvées sur l'île de Drona, située dans l'océan de lait, il demanda à son oncle de la submerger. Privés de ce remède, les dieux firent appel à Vishnu qui, attaquant Jâlandhara, fut renversé par le Daitya et se serait fait tuer sans l'intervention de Lakshmî et de son cousin. Pour les remercier de lui avoir sauvé la vie, Vishnu promit de demeurer près de la mer de lait. Quant à Jâlandhara, ayant vaincu les dieux, il goûtait désormais le bonheur et la paix.

Or les dieux, chassés du ciel, privés de sacrifices ainsi que *d'amrita*, ne se contentèrent pas longtemps de leur sort. Ils allèrent ensemble trouver Brahmâ, lequel les mena à Shiva, qu'ils trouvèrent "assis sur un trône et entouré de myriades de serviteurs dévoués, nu, contrefait, ses cheveux bouclés nattés en chignon, tout couvert de poussière". Brahmâ exposa le problème au nom des dieux, auxquels Shiva déclara que, si Vishnu lui-même avait perdu face au démon, il lui était impossible de le vaincre tout seul ; il leur conseilla donc de s'unir pour fabriquer une arme afin d'anéantir leur ennemi commun. Suivant son conseil, les dieux, emplis du feu de leur colère, déversèrent des torrents de flammes,

auxquels Shiva ajouta les rayons dévorants de son troisième œil. Vishnu lui-même, à leur demande, y joignit le feu de son courroux et pria Shiva d’anéantir le Daitya ; il s’excusa de lui confier ce rôle, arguant du fait que Jâlandhara était parent de Lakshmî¹³. Vishvakarman et les autres dieux tremblèrent à la vue de cette masse de feu ; mais Shiva, posant le talon dessus, se mit à tournoyer avec elle et en façonna le disque appelé Sudarshana, qui projeta des rayons si ardents que les dieux s’écrièrent : “Sauve-nous !”. Brahmâ se fit roussir la barbe en le prenant dans sa main — “et voilà ce que c’est que de faire un cadeau à un sot ” - mais Shiva le cacha sous son bras.

Nârada informa Jâlandhara du projet que formait Shiva de l’attaquer et, insistant sur la beauté de Pârvatî, le poussa à attaquer son époux afin de la gagner. Il envoya dans ce but Râhu en ambassade, pour qu’il demande aux dieux de se soumettre. Parvenu à la cour, l’envoyé transmit le message de son maître à Shiva, qui, sous sa forme de Panchânana¹⁴, ne daigna pas lui adresser un mot. Mais le serpent Vâsuki, tombant de ses cheveux sur le sol, se mit à dévorer le rat de Ganesha, ce que voyant le paon de Kârttikeya fit un vacarme si horrible, que le serpent réintégra sa place non sans lâcher le rat.

Lakshmî se joignit ensuite à l’assemblée avec un récipient rempli d’amrita, grâce auquel elle ressuscita la cinquième tête de Brahmâ, que Shiva tenait dans sa main ; cette tête, roulant à terre, prononça des paroles extrêmement vaniteuses, jusqu’à ce que des myriades de formes hideuses sorties de la chevelure de Shiva la réduisent au silence. A ce spectacle, Râhu demanda à Shiva de renoncer à son épouse et à ses enfants et de mener une vie de mendiant. Sur un signe de Shiva, le taureau Nandi lui montra la porte. Telle fut la seule réponse consentie par Shiva à la demande de cet illustre maître.

La guerre se poursuivant, Jâlandhara marcha tout d’abord sur le mont Kailâsa¹⁵ ; mais, constatant que Shiva l’avait abandonné pour prendre position sur une montagne proche du lac Manasa, il encercla la montagne avec ses troupes. Nandi marcha contre eux, semant la destruction “ainsi que les eaux du déluge” ; mais les renforts arrivèrent, et les dieux subirent des pertes. Pârvatî, apprenant que ses fils Ganesha et Kârttikeya se faisaient écraser par l’ennemi, poussa son époux à aller en personne mettre son énergie dans la bataille, sans toutefois s’exposer inutilement. Avant de partir, Shiva prit soin d’avertir son épouse de rester sur ses gardes durant son absence, car il se pouvait que le Daitya vienne la voir

sous un quelconque déguisement. Puis, accompagné de Virabhadra et de Manibhadra, deux aspects de sa colère, il se rendit sur le champ de bataille. La lutte entre Daitya et alliés de Shiva durait depuis quelque temps, quand Jâlandhara imagina un plan, grâce auquel il espérait l'emporter plus aisément qu'en combattant. Le roi des Daitya abandonna son apparence et le commandement de ses troupes à l'un de ses généraux, revêtit la forme de Shiva et changea Durvara en Nandi ; puis, prenant sous ses bras les têtes de Ganesha et de Kârttikeya, il se rendit dans la demeure de Shiva. A ce spectacle, Pârvatî fut accablée de chagrin, mais nourrissant des doutes sur l'identité réelle du visiteur, elle se cacha et resta sourde à ses avances. Afin de s'en assurer, elle revêtit de son apparence l'une de ses servantes et l'envoya au-devant du Daitya. Revenue, la servante lui révéla qu'il n'était pas le vrai Shiva ; Pârvatî se cacha alors dans un lotus et changea ses compagnes en abeilles volant autour d'elle.

Pendant ce temps, Vishnu avait eu plus de succès avec Vrindâ, l'épouse de Jâlandhara. Déguisé en brahmane, il installa son ermitage près de son palais et lui fit rêver qu'elle voyait son époux la tête détachée du corps, la chair dévorée par les bêtes sauvages et les yeux arrachés par les vautours. Égarée par son rêve, en proie à une forte fièvre, elle se précipita dans la forêt, où elle tomba sur une ogresse qui dévora ses mules et allait s'en prendre à elle, quand le brahmane vint à son aide. Parvenu à son ermitage, Vishnu la fit entrer et revêtit l'apparence de son époux ; tous deux vécurent quelque temps ensemble. Mais Vrindâ finit par percer son déguisement ; elle maudit Vishnu et lui dit qu'ayant trompé Jâlandhara, il serait lui aussi trompé. Puis, s'étant purifiée de sa faute, elle mourut. Son corps fut brûlé ; sa mère rassembla ses cendres et les jeta dans le Gange. La forêt dans laquelle elle fut incinérée porte depuis lors le nom de Vrindâvana¹⁶, non loin du mont Govardhana.

Quand Jâlandhara apprit comment son épouse avait été trompée et qu'elle en était morte, il entra dans une rage folle et, quittant les abords du palais de Pârvatî, il retourna sur le champ de bataille. Grâce aux pouvoirs de Shukra, ses héros morts revinrent à la vie et il lança la charge finale. Shiva et Jâlandhara combattirent enfin corps à corps. A l'issue d'un duel acharné, dans lequel le Daitya employa divers pouvoirs magiques, Shiva lui coupa la tête ; mais à peine coupée, elle reprit sa place. Impuissant, Shiva fit appel aux formes féminines de l'énergie des dieux, Brahmî, Vaishnavî et les autres, qui burent le sang du géant. Grâce

à leur aide, Shiva parvint à le détruire, et les dieux recouvrèrent leur royaume et leurs biens.

CHAPITRE VII

OISEAUX ET ANIMAUX SACRÉS

Plusieurs des animaux considérés comme sacrés ont déjà été mentionnés en liaison avec les divinités auxquelles ils sont chers et dont ils partagent le culte. On les considère comme leurs *vâhana*, ou véhicules, sur lesquels voyagent les dieux et les déesses. C'est ainsi qu'Indra voyage sur l'éléphant Airāvata, Shiva sur le taureau Nandi, Yama sur un buffle, Durgâ, en tant que Singhavâhinî, sur un lion, et, en tant que Durgâ, sur un tigre, Agni sur un cerf, Vâyu sur une antilope, Ganesha sur un rat et Shashtî sur un chat. Vîrabhadra, émanation de Shiva qui détruisit le sacrifice de Daksha, montait un chien, et Kâmadeva voyageait sur le monstre Makara ou sur un perroquet. Le chacal est regardé comme un représentant de Durgâ qui, sous cette forme, contribua à protéger Krishna, la nuit de sa naissance, contre la colère de Kansa. On rend un culte universel aux singes, en tant que représentants d'Hanumân. Quant au chien, bien qu'honoré par certains, il passe chez d'autres pour impur.

Parmi les oiseaux, l'oie est le *vâhana* de Brahmâ, le paon celui de Kârttikeya, le vautour celui de Shani ; le milan serait une forme de Durgâ, et le *khanjana*, ou hochequeue, représente Vishnu, car on pense que la marque qu'il a au cou ressemble au *shâlagrâma*¹ ; le hibou est lui aussi l'objet d'un culte lors des fêtes en l'honneur de Kârttikeya, Brahmâ et Lakshmî. Garuda, le *vâhana* de Vishnu, ainsi que Jatâyus et Sampâti, les vautours qui ont aidé Râma, seront présentés séparément.

On honore également la vache, bien qu'elle ne soit considérée comme le *vâhana* d'aucune divinité. Brahmâ aurait, dit-on, créé les vaches et les brahmanes en même temps, les brahmanes pour qu'ils officient lors des cérémonies du culte et les vaches pour qu'elles fournissent les offrandes, lait, *ghî*, etc., ainsi que la bouse, indispensable à divers rites de purification. Le culte de la vache a lieu régulièrement tous les ans, et l'on accomplit pour elle des cérémonies identiques à celles que l'on consacre au culte des idoles : leurs cornes et leur corps sont peints et on les baigne

dans les rivières. Certaines personnes, dit-on, rendent aux vaches un culte quotidien.

GARUDA

Garuda, ou Superna, est une créature mythique, mi-homme mi-aigle, et le *vâhana* de Vishnu. Bien que n'étant pas divin à strictement parler, il figure fréquemment dans les exploits de Vishnu et, comme il est honoré en même temps que son maître, il est nécessaire de donner un aperçu de sa naissance et de ses hauts faits.

Quand les fils de Daksha refusèrent de peupler le monde, leur père engendra soixante filles, dont treize furent données au sage Kashyapa ; deux, parmi elles, se distinguèrent en liaison avec Garuda. Vinatâ donna à son époux deux fils renommés, Garuda et Aruna ; le premier, également appelé Superna, était roi de la gent ailée et implacable ennemi des serpents. Aruna, quant à lui, devint célèbre en tant que conducteur du char du Soleil. “La descendance de Kadrû (l'autre sœur) se composait de mille serpents puissants à plusieurs têtes, aux immenses pouvoirs, soumis à Garuda.”² La mère de Garuda, d'après la légende, ayant mis au monde un œuf, son fils revêtit l'apparence d'un oiseau.

Une autre légende fait “de Garuda le fils de Kashyapa et de Ditî. Cette déesse prolifique mit au monde un œuf qui, était-il prédit, produirait un être qui la délivrerait d'un grand mal. Au bout de cinq cents ans, Garuda surgit de l'œuf, s'envola vers la demeure d'Indra, éteignit le feu qui la cernait, vint à bout de ses gardiens et enleva *l'amrita*, qui lui permit de libérer sa mère retenue prisonnière. Quelques gouttes du breuvage d'immortalité tombées sur l'herbe *kusha* la consacrèrent pour toujours, et les serpents, la léchant avidement, se déchirèrent la langue sur cette herbe coupante, si bien qu'elle est, depuis lors, fourchue. Mais le fait d'avoir eu leur part de *l'amrita* leur conféra l'immortalité”³. “Dès sa naissance, Garuda grandit jusqu'à toucher le ciel, terrorisant les autres animaux. Ses yeux ressemblaient à l'éclair. Les montagnes furent balayées par le souffle provenant du battement de ses ailes. Les rayons émanant de son corps enflammèrent les quatre quartiers de l'univers, et les dieux effrayés, voyant en Garuda l'incarnation d'Agni, implorèrent la protection du dieu.”⁴

Garuda est l'ennemi mortel des serpents. Sa mère Vinatâ s'étant querellée avec sa sœur Kadrû au sujet de la couleur du cheval né du barattage de l'océan, il existe depuis lors une constante inimitié entre

leurs descendants. Lors du mariage de Garuda, les serpents, inquiets à la pensée qu'il pouvait un jour avoir des enfants capables de les détruire, lancèrent une violente attaque contre lui ; mais il les tua tous, sauf un, qu'il garde depuis ce jour en ornement autour du cou. De nos jours encore, les hindous répètent trois fois le nom de Garuda avant d'aller dormir, afin de se protéger des serpents.

La légende suivante, extraite du *Mahâbhârata*⁵, raconte comment Garuda a libéré sa mère de la servitude, ainsi que son accession au rang de *vâhana* de Vishnu. Sa mère, ayant perdu contre sa sœur le pari concernant la couleur du cheval né de la mer de lait, avait été réduite en esclavage auprès des serpents. Ces derniers, qui désiraient vivement devenir immortels, lui promirent la liberté, à condition que son fils Garuda leur remette Chandra (la Lune), dont les taches brillantes sont remplies d'*amrita*. Avant de partir accomplir cette mission, il vint voir sa mère pour qu'elle lui donne de la nourriture ; elle lui conseilla de prendre tout ce qu'il pourrait trouver au bord de la mer, mais lui recommanda de faire très attention à ne pas manger un brahmane, en ajoutant : "Si tu ressens un jour une brûlure à l'estomac, sois sûr que tu as mangé un brahmane".



GARDA

Fort de cet avertissement, Garuda la quitta et, passant dans un pays habité par des pêcheurs, il aspira d'un coup maisons, arbres, troupeaux,

hommes et autres animaux. Or, parmi les habitants qu'il avait avalés, figurait un brahmane, qui lui causa de telles brûlures à l'estomac, qu'il fut incapable de les supporter et qu'il le supplia de sortir en toute hâte. Mais le brahmane refusa, jusqu'à ce que Garuda consente à laisser sa femme, une fille de pêcheur, l'accompagner.

Poursuivant son voyage, Garuda rencontra son père Kashyapa (l'étoile polaire), qui, pour calmer sa faim, lui indiqua un lac auprès duquel combattaient un éléphant et une tortue. La tortue mesurait plus de trente lieues, et l'éléphant plus de soixante. Garuda saisit l'éléphant dans l'une de ses serres et la tortue dans l'autre, puis alla se percher sur un arbre haut de trois cents lieues. Mais l'arbre ne pouvait supporter cet énorme poids, et quelques milliers de brahmanes pygmées étaient malheureusement en train d'officier sur l'une de ses branches. Craignant de tuer l'un d'entre eux, Garuda, qui tenait toujours l'éléphant et la tortue dans ses serres, prit la branche dans son bec et vola jusqu'à une montagne située dans un pays inhabité, où il acheva de manger ses proies.

Après avoir surmonté d'incroyables dangers, Garuda s'empara enfin de la Lune et la cacha sous son aile. Il fut cependant attaqué à son retour par Indra et les autres dieux, qu'il vainquit tous, à l'exception de Vishnu. Ce dernier eut lui-même fort à faire dans cette lutte, au point qu'il en vint à un accommodement avec Garuda : il le rendit immortel et lui promit une place plus élevée que la sienne ; en échange, Garuda devenait le *vâhana*, ou support, de Vishnu. Vishnu chevauche depuis lors Garuda, tandis que ce dernier trône au sommet de son char sous la forme d'un étendard.

Dans le *Râmâyana*, on voit Garuda rendre de grands services à Râma et à ses compagnons, et il est souvent fait allusion à ses pouvoirs et à ses particularités. Aussi lit-on dans un portrait d'Hanumân :

Il avait l'apparence de la foudre
Et volait, vif comme Garuda.⁶

Il est de même dit au sujet de deux héros :

Shugriva, rejeton du Soleil,
Et Bali, puissant fils d'Indra,
Doués des pouvoirs de Garuda
Et versés dans l'art du combat,
En armes parcouraient la forêt,
Tuant lions, tigres et serpents.⁷

Quand Ansumân trouva les cendres des six mille fils de Sâgar, qui avaient été anéantis par la malédiction de Kapila⁸, et qu'il désespérait de trouver l'eau nécessaire aux offrandes dues aux morts, il aperçut leur oncle,

Le roi Garuda, sans égal
Parmi tous les oiseaux du ciel.
A l'homme qui se lamentait,
Le fils de Vinatâ confia :
"Ne t'afflige point de leur mort,
Car elle fut digne entre toutes".⁹

Garuda dit ensuite à Ansumân que, s'il parvenait à persuader Gangâ de descendre du ciel et de toucher les cendres de ses flots, les morts reviendraient à la vie et monteraient au paradis d'Indra.

La description d'Ayodhyâ après le départ de Râma pour la forêt comporte une allusion à l'antipathie de Garuda pour les serpents :

La cité ne revêtait plus
Sa belle apparence d'antan,
Tel un lac, un fleuve tranquille
Que Garuda aurait vidé
Des reptiles qui le peuplaient.¹⁰

Le passage suivant présente Garuda se reposant sur un arbre, alors qu'il transportait l'éléphant et la tortue, comme il a été raconté plus haut. Râvana, poussé par les récits de la beauté de Sîtâ, se rendit auprès d'elle, et, durant son voyage,

Aperçut un figuier pareil à un nuage,
 Aux puissantes ramures inclinées vers la terre.
 Il mesurait cent lieues et offrait aux ermites
 L'agréable couvert de son ombre accueillante.
 C'est là que se posa ce roi ailé,
 Avec sa charge, éléphant et tortue,
 Sur une branche, afin de dévorer
 Les prisonniers de ses serres crochues.
 Or cette branche, ne pouvant supporter
 La lourde charge et la brusque tension,
 Tout alourdie de feuilles et de rameaux,
 Rompit et s'affaissa sous Garuda.
 [...]

Le roi des oiseaux souleva
 L'énorme charge, et s'envola,
 Portant la branche détachée
 Et les proies par lui capturées.
 [...]

Il concevait le haut dessein
 De voler au ciel l'Amrita.
 Il rompit les filets d'acier,
 Puis fit irruption dans la salle
 Où était gardé le trésor,
 Et prit le céleste breuvage
 Conservé au palais d'Indra.¹¹

Alors que Râma et son frère, durant le grand conflit qui les opposait à Garuda, étaient blessés et à l'article de la mort, du fait qu'ils avaient reçu du ciel des serpents envoyés par Indrâjît, Garuda vint leur rendre la santé et leur permit de poursuivre la guerre. Voici comment sont décrites son arrivée et son intervention :

Le souffle impétueux allait en s'amplifiant,
 Les éclairs rougeoyaient aux franges des nuages,
 Les montagnes tremblaient, les vagues s'élançaient.
 Majestueusement dressés face à la mer,
 Ébranlés par les coups de violentes rafales,

Les arbres imposants gisaient, déracinés.
Toute vie, dans les eaux, éprouvait la terreur.
Puis, face aux Vânara, apparut Garuda,
Le roi, spectacle merveilleux, tout entouré
De flammes et d'éclairs aux ardentes lueurs.
Et soudain terrifiés par son regard féroce,
Tous les serpents, d'un coup, désertèrent la place,
Et ceux par qui les princes, retenus prisonniers,
Avaient été liés disparurent sous terre.
Sur les fils de Raghu il abaissa les yeux,
Adressant son salut aux princes tout-puissants.
Le roi des oiseaux s'inclina et de ses ailes
Effleura leur visage ; ce toucher bienfaisant
Apaïsa leur douleur et referma les plaies
Qu'avaient laissées les traits qui les emprisonnaient.
Et leurs yeux, à nouveau, brillaient, pleins de hardiesse,
Et leur peau retrouvait le doux éclat de l'or.¹²

Comme Râma lui exprimait sa gratitude, Garuda répondit :

Vois en moi, ô fils de Raghu,
Celui qui de longtemps t'a montré son amour,
Garuda, le roi des oiseaux, ton protecteur
Et ton ami. Qui donc au ciel, parmi les dieux,
Pouvait défaire ces nœuds, ces liens qui vous serraient,
Dont le fils de Râvana, redoutable sorcier,
Emprisonnait vos membres ? Ces traits fichés en vous
N'étaient que des serpents, objets de sa magie,
Race assoiffée de sang, qui réside sous terre
Et use, pour tuer, de son mortel venin.

L'iconographie et la sculpture nous livrent de Garuda des représentations variées. Il a parfois la tête et les ailes d'un oiseau, avec un corps humain ; d'autres fois, il a des serres, ou encore une face humaine et un corps d'oiseau.

JATÂYUS ET SAMPÂTI

Garuda avait deux fils, Jatâyus et Sampâti, qui eux aussi secondèrent Râma. Comme ce dernier, accompagné de Lakshmana et de Sîtâ, atteignait l'ermitage de la forêt où ils avaient l'intention de demeurer, ils virent "un puissant vautour, d'une taille et d'une force incomparables". Stupéfait de cette apparition, Râma s'enquit de son identité ; Jatâyus lui apprit alors de qui il était le fils et lui offrit son amitié :

Je resterai vers toi, toujours prêt à t'aider,
Gardien de ta demeure, si tel est ton désir.
Quand avec Lakshmana tu partiras chasser,
Je me tiendrai, fidèle, aux côtés de Sîtâ.¹³

Râma accepta son offre et, quand il vit la biche que Râvana avait envoyée pour l'éloigner de son logis, il la poursuivit, entièrement rassuré à l'idée que Jatâyus protégeait son épouse. Mais lorsque Râvana s'empara de celle-ci, elle cria à l'adresse de Jatâyus :

Vois, le roi des géants, cruel, féroce et vil,
Râvana, ce voleur, m'enlève loin d'ici,
Moi qui suis sans défense, en proie à sa violence.¹⁴

Jatâyus tente tout d'abord de raisonner Râvana et de le convaincre de ramener Sîtâ chez elle, tout en l'avertissant que toute action violente signifierait pour lui la mort. Mais quand il voit que ni les conseils ni les menaces ne sont suivis d'effet, il s'apprête à combattre.

Les combattants s'affrontent au milieu du fracas
Et des coups furieux d'un combat meurtrier ;
Puis la lutte féroce et terrible fait rage,
Quand l'oiseau au démon se trouve confronté,
Comme si deux montagnes ailées se ruaient
Pour livrer dans les airs un combat implacable.

Jatâyus réussit à briser l'arc de Râvana,

Mais un autre bientôt revint armer son bras,
D'où volaient par centaines, et même par milliers,
Des flèches acérées, qui visaient droit au but.¹⁵



JATÂYUS

Les flèches du géant blessèrent le vautour. Ce dernier, en retour, lança des traits qui atteignirent Râvana, frappa les coursiers qui tiraient son char et brisa celui-ci ; à coups de bec et de serres, il mit en pièces le cocher. Râvana descendit alors de son char et combattit à pied. Mais peu à peu, Jatâyus, qui était vieux, perdait ses forces. Râvana, remontant sur son char, s'apprêtait à gagner les airs, mais le vautour l'intercepta de nouveau.

Il s'abattit alors sur le dos du géant.
Il enfonça ses serres, qui atteignirent l'os,
Et déchira les chairs, causant mille blessures.¹⁶

Jatâyus put encore arracher les dix bras gauches de Râvana, mais d'autres repoussèrent malheureusement à leur place. Râvana saisit finalement son cimenterre, infligea au vautour un coup mortel et s'enfuit à Lankâ avec Sîtâ.

Quand Râma et Lakshmana se lancent à la recherche de Sîtâ, ils arrivent auprès de l'oiseau moribond et, apercevant des traces de sang sur son corps, le jugent d'abord coupable d'avoir voulu enlever la jeune femme ; mais, après avoir entendu de sa bouche le récit des événements, ils assistent à la mort de l'oiseau et accomplissent les rites funéraires.

Au cours de leurs recherches, ils atteignent la mer sans avoir découvert où se trouve Sîtâ ; des singes qui les accompagnent aperçoivent alors un énorme vautour affaibli par l'âge, qui, au nom de Jatâyus, s'enquiert de sa santé. Lorsqu'il apprend qu'il a été tué par Râvana, il les informe que cette victime du géant n'était autre que son propre frère et, pour le venger, leur apporte son aide en leur disant où sont en ce moment Râvana et Sîtâ. Il leur révèle qu'il a hérité de Garuda la faculté de voir à de très grandes distances ; s'élevant dans le ciel, il voit Lankâ et peut informer le chef des Vânara que l'objet de leur quête se trouve sur cette île. A cette nouvelle, Hanumân est dépêché auprès de Sîtâ afin d'entrer en contact avec elle et de lui annoncer que Râma vient à son secours.

CHAPITRE VIII

GANGĀ

Gangâ (le Gange), principal fleuve sacré de l'Inde, dont les eaux ont la réputation de laver toutes les fautes passées, présentes et à venir, est un fleuve considéré comme divin, et le récit de sa naissance et de son arrivée sur terre constitue un épisode intéressant du *Râmâyana*.



GANGĀ

Le récit en est fait à Râma par l'ermite Vishvâmitra, qui voyage avec lui et avec son frère Lakshmana. Dès qu'ils atteignent les rives du fleuve sacré,

Ils s'y baignent, ainsi que disent les Ecritures,

Et font les oblations dues aux dieux et à l'ombre.

Dès qu'ils sont assis, Râma dit à Vishvâmitra :

Saint homme, je désire entendre de ta bouche
L'histoire de Gangâ, le fleuve aux trois chemins.
Ainsi sollicité, le saint fit le récit
De la naissance de Gangâ, de sa jeunesse.
“Le mont puissant, riche en métaux, Himâlaya,
Le maître des montagnes, est père de deux filles,
Les plus belles de toutes. Et leur mère est issue
Du désir de Meru, la montagne éternelle ;
Il s'agit de Menâ, aimée d'Himâlaya,
Toute parée de grâce, à la belle ceinture.
Des filles de Menâ, Gangâ était l'aînée ;
Puis naquit la seconde, belle et gracieuse, Umâ.
Or, tous les dieux du ciel, pour accomplir leurs vœux,
Désirant de Gangâ une prompte assistance,
Vinrent prier le roi de leur céder sa fille.
Himâlaya, soucieux du bonheur des trois mondes,
Animé d'un saint zèle, remit aux Immortels
Gangâ, sa fille, dont les eaux purifient
Et sauvent les pécheurs, errant tout à son aise,
En toute liberté, belle, jusqu'à la mer.”
Ayant ainsi reçu Gangâ aux trois chemins,
Tous les dieux regagnèrent leurs célestes demeures.¹

Le sage dit ensuite à Râma qu'Ayodhyâ possédait un puissant roi du nom de Sâgara², qui, sans enfants et fort désireux d'avoir un fils, se rendit favorable le *rishi* Bhrigu (ou, selon d'autres sources, son petit-fils) par des pénitences qui durèrent cent ans. Agréant finalement le culte de Sâgara, le saint homme lui dit :

O Sâgara, roi sans reproches,
De toi naîtront de puissants fils.
Ton nom connaîtra une gloire

Que nul ne pourra égaler.
Une reine portera un fils,
Héritier, soutien de ta race.
Ton autre épouse engendrera
Soixante mille enfants de toi.³

A cette nouvelle, les épouses aimeraient savoir laquelle des deux aura un fils et laquelle en aura une armée ; mais le brahmane les laisse libres de décider. Keshini choisit d'en avoir un et Sumati se réjouit à l'idée de mettre au monde soixante mille enfants.

Le temps passa.
La première reine engendra
Un fils nommé Asamanj.
Puis la plus jeune, Sumati,
Donna naissance à une courge,
Beau héros ! Sa peau, fendue
Et partagée, livra aux yeux
Soixante mille enfants. Les femmes,
Avec grand soin, les disposèrent
Dans des jarres d'huile, où chacun,
Grandissant, acquit force et âge,
Pour surgir soudain au plein jour,
Soixante mille, et pleins d'ardeur,
Égaux en puissance et valeur.⁴

Puis le roi Sâgara décida de faire un *ashvamedha*, le sacrifice d'un cheval, afin de devenir l'Indra, le roi des dieux. Les préparatifs furent entrepris et le prince Ansumân, petit-fils de la première épouse, fut chargé par le roi de surveiller le cheval choisi pour le sacrifice. En effet, pour obéir au rite, ce cheval devait être laissé en liberté, afin de pouvoir, une année entière, errer partout où il le voulait. Indra, qui connaît le grand mérite visé par Sâgara à travers ce sacrifice et redoute de perdre sa couronne,

Revêtant l'aspect d'un démon,

Descend du ciel au jour fixé
Et ravit au roi sa victime.⁵

A cette nouvelle, le prêtre s'écrie :

Que l'on tue vite le voleur !
O roi ! ramène ton coursier ;
Le rite sacré, entravé,
Nous cause à tous peine et dommage.

Poussé par le brahmane, le roi Sâgara presse ses fils de rechercher le cheval dérobé :

Braves fils, je ne sais comment
Les démons peuvent maintenant
Jouir d'une si grande puissance ;
Les prêtres ont commencé les rites,
Ils ont sanctifié toutes choses
Par les prières et les formules.
Qu'il se dissimule sous terre
Ou se cache sous l'océan,
Mes fils, poursuivez le voleur,
Tuez-le, prenez le cheval.
Fouillez de rivage en rivage
La terre que ceint l'océan,
Creusez-la vigoureusement
Pour y retrouver ce coursier.⁶

Les fils entament donc les recherches. Chacun creuse sur une profondeur d'une lieue, si bien qu'ils atteignent le centre de la terre ; mais ils n'y trouvent pas le cheval. Inquiets de leur œuvre destructrice, les dieux en avisent Brahmâ, qui leur apprend que Vishnu, sous l'aspect de Kapila, protégera la Terre, son épouse, et que les fils de Sâgara seront réduits en cendres. Les dieux, rassurés, regagnent leurs demeures pour y attendre patiemment la délivrance.

Après avoir creusé soixante mille lieues sous terre sans obtenir de renseignements sur le cheval, les princes retournent auprès de leur père pour lui demander ce qu'ils pourraient faire. Sâgara leur ordonne de continuer à creuser, et ils reprennent leurs recherches jusqu'à ce qu'ils trouvent l'animal. Un jour, finalement,

Ils trouvèrent Vâsudeva,
Sous les traits du sage Kapila.
Près du dieu immortel paissait
Le cheval, victime promise.
Ils virent avec joie et remplis de colère
Le voleur supposé et le cheval volé ;
La troupe en furie se rua,
S'écriant : "Debout, misérable !"
"Arrière ! Arrière !" répondit
Kapila, rouge de colère.
Par son pouvoir, leur troupe fière
Se trouve alors réduite en cendres.⁷

Inquiet de ne plus avoir aucune nouvelle de ses fils, le roi envoie son petit-fils Ansumân à leur recherche. Ce dernier se renseigne auprès de tout ce qu'il rencontre sur terre et reprend courage en apprenant qu'il ramènera sans aucun doute le cheval volé. Il atteint enfin le lieu où ses frères ont été consumés et leur destin l'accable de douleur. Son oncle Garuda apparaît à ce moment-là et le console par ces mots :

Héros, ne pleure par leur sort,
Car ils ont mérité leur mort.
Ils ont rencontré le destin
Dont les a frappés Kapila,
Que nul ne pourrait soumettre.
Ne verse pas sur eux de larmes.
Ils réclament un flot sacré.
Si la fille du maître des neiges,
Gangâ, qui lave les souillures,
Sur la terre versant ses flots,
Rend aux cendres leur pureté,

Oui, si ses eaux, que tous révèrent,
Recouvrent ici la poussière,
Tous, enfin libres de leurs fautes,
Trouveront place auprès d'Indra.
Va, tente inlassablement
D'attirer la déesse hors du ciel.
Pars et ramène le coursier,
Pour que s'accomplisse le rite
Que ton aïeul a commencé.⁸

Le prince prend le cheval ; le sacrifice est mené à son terme et, durant trente mille ans, le roi Sâgara cherche un moyen pour faire descendre Gangâ du ciel. Finalement, il y monte lui-même sans avoir réussi à concevoir un plan efficace. Ansumân lui succède et cherche à son tour un moyen de libérer ses frères. Son fils Dilipa tente lui aussi d'y parvenir, mais toujours sans succès. Il est donné au fils de Dilipa, Bhagîratha, de mener à bien l'entreprise. Bhagîratha n'avait pas d'enfant. Afin d'obtenir cette faveur, mais également de libérer ses parents de leur triste destin, il pratiqua les plus sévères austérités, jusqu'à ce que Brahmâ lui dise :

Heureux monarque, noble race,
Ta ferveur a gagné ma grâce.
Cette terrible épreuve, ermite,
Te rend digne de ma faveur.⁹

Bhagîratha lui répond en ces termes :

Permetts aux fils de Sâgara
De recevoir les libations
Que désirent si fort leurs âmes.
Que Gangâ et ses flots sacrés
Baignent les cendres des héros,
Afin que mes parents atteignent
La céleste félicité.
Et donne-moi, je t'en supplie,

Un fils qui sauve ma maison.

Le dieu réplique :

Je veux exaucer ta prière.
Gangâ, fille du roi des neiges,
De ses eaux baigne le Svarga (le Ciel).
Gagne Shiva, afin qu'il t'aide
A faire descendre ses flots
En les retenant dans leur chute,
Car la terre ne pourra seule
Supporter le torrent furieux
Qu'elle déversera des cieux.¹⁰

Brahmâ remonte alors au ciel ; mais Bhagîratha reste, une année entière,

Les bras levés, et, sans repos,
Debout, dressé sur un seul doigt.

Sa dévotion plaît à Shiva, qui lui promet d'amortir sur sa tête le choc causé par la chute des flots. Mais Gangâ n'apprécie pas du tout d'avoir à descendre sur terre :

Il m'ordonne, crie la déesse,
Mais tous mes flots vont l'entourer,
Le submerger, le balayer
Jusqu'aux profondeurs de l'enfer.¹¹

Shiva était cependant trop fort pour la déesse en colère. Il la retint dans les boucles de sa chevelure jusqu'à ce qu'elle se fût calmée, puis elle tomba dans le lac Vindu, d'où les sept fleuves sacrés de l'Inde prennent leur source. On ignore où se trouve ce lac et, des sept fleuves

mentionnés, les géographes n'en connaissent que deux, le Gange et l'Indus. Une branche du fleuve suivit Bhagîratha partout où il allait. Sur leur chemin, ses eaux noyèrent la flamme sacrificielle du *rishi* Jâhnu. Dans sa colère, celui-ci but toutes les eaux du fleuve et les efforts de Bhagîratha semblèrent près d'échouer. Mais le saint homme se laissa fléchir par le roi et par Brahmâ, et permit aux flots de s'écouler par ses oreilles. De ce fait, l'un des nombreux noms du Gange est Jâhnavî, ou *filles de Jâhnu*. Bhagîratha finit par atteindre l'océan et descendit dans les profondeurs où gisaient les fils de Sâgara ; Gangâ le suivit et ses eaux touchèrent leurs cendres.

Les flots ayant baigné leurs cendres,
Leur âme connut le bonheur,
Et tous se dressant, corps célestes,
Gagnèrent à jamais les cieux.¹²

Pour récompenser Baghîratha d'un acte si méritoire, Brahmâ lui dit :

Aussi longtemps que l'océan
De ses flots couvrira ce lieu,
Les fils de Sâgara, aux cieux,
Occuperont le rang des dieux.
Gangâ, ta fille, de ton nom,
S'appellera Bhâgirathî.¹³

La foi qui s'attache à cette légende a entraîné le pèlerinage le plus fréquenté de l'Inde sur l'île de Sâgara, là où se rejoignent le Gange et l'Océan.

Outre le Gange, il existe de nombreux autres cours d'eau sacrés pour les hindous ; leur culte et le fait de s'y baigner procurent des bénédictions presque aussi grandes que celles que l'on obtient de Gangâ elle-même. Certains sont considérés comme masculins, d'autres comme féminins. La liste suivante n'est pas exhaustive, mais contient les noms des cours d'eau les plus universellement honorés.

Cours d'eau masculins : le Sona et le Brahmaputra.

Cours d'eau féminins : la Godâvari, la Kâveri, l'Atreyi, la Karaloyâ, la Bahudâ, la Gomatî, la Sarayû, la Gandakî, la Varahî, la Charmanvatî, la Shatadru, la Vipâshâ, la Gautamî, la Karmanâshâ, l'Airâvatî, la Chandrabhângâ, la Vitastâ, la Sindhu, la Krishnâ, la Vetravatî, la Bhairavâ.¹⁴

CHAPITRE IX

LES ARBRES SACRÉS

Quelques arbres sont considérés comme sacrés ; ils sont les symboles de certaines divinités ou leur sont particulièrement chers. Les planter ou les arroser constitue un acte méritoire et on leur manifeste un si grand respect, que même leurs branches sèches ne peuvent être brûlées. La plantation de ces arbres ou, lorsqu'ils ont déjà fait l'objet de soins, leur consécration, s'accompagnent des mêmes cérémonies que celles qui marquent l'érection d'une statue.



LE BANYAN

Voici la liste de ces arbres sacrés :

L'Ashvattha, ou Pippal (*Ficus Religiosa*), consacré à Vishnu.

Le Vata, Banyan, ou Figuier indien (*Ficus Indica*), lui aussi consacré à Vishnu.

Le Bilva, ou Pomme des bois, ou Bel (*Aegle Marmelos*), consacré à Shiva.

Le Vakula (*Mimusops Elengi*).

Le Harltâki (*Terminalia chebula*).

L'Amalaki, ou *Emblic mirobolans* (*Phyllanthus emblica*).

Le Nimba, ou Nim (*Melia Azadirachta*).

Le Tulasî (*Ocimum gratissimum* ou *sanctum*).

Le Tulasî bénéficie d'un large culte de la part des sectateurs de Vishnu et la plante est très soigneusement entretenue en tant que représentation du dieu. Le sol qui l'entoure est nettoyé chaque matin avec de la bouse de vache et de l'eau, et la nuit, on suspend une lampe devant lui. Durant les deux mois les plus chauds de l'année, un réservoir d'eau est attaché au-dessus, de sorte qu'il jouit d'une humidité constante. Quand une plante meurt, elle est jetée dans une rivière, le même honneur lui étant rendu qu'à une statue dès qu'on cesse de l'adorer. C'est une coutume universellement répandue de placer un brin de Tulasî vers la tête d'un mourant.



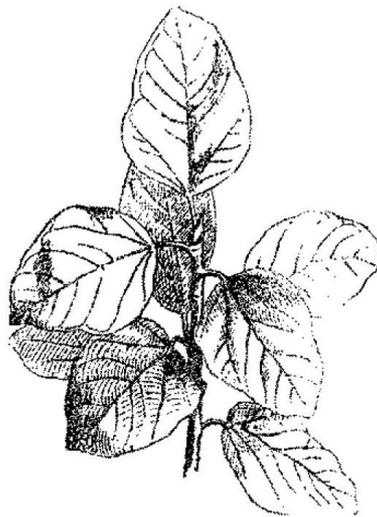
LE TULASÎ

Voici quelle serait l'origine du culte attaché à cette plante. Une femme du nom de Tulasî se livra longtemps à de pieuses austérités et revendiqua la faveur de devenir l'épouse de Vishnu. A cette nouvelle, Lakshmî la maudit et la métamorphosa en cette plante, qui porte son nom. Vishnu consola cependant sa servante en lui promettant de revêtir la forme du

Shâlagrâma et de rester auprès d'elle¹. Le *Vâyu* et le *Padma Purâna* font du Tulasî l'un des produits du barattage de l'océan.²

A ces arbres il faut ajouter l'herbe Durva (*Agrostis linearis*) et l'herbe Kusha (*Poa cynosuroides*), qui font partie des offrandes faites aux dieux, tout comme les feuilles et les fleurs de la plupart des arbres mentionnés plus haut. On trouve, dans le *Mahâbhârata*, une légende se rattachant au caractère sacré de l'herbe Kusha. Le jour où Garuda rapporta de la lune un peu d'*amrita* pour les Nâga, ou dieux-serpents, en échange de la libération de sa mère réduite à la servitude, Indra tenta de le dissuader de leur en faire cadeau, de peur que, devenus immortels, ils ne le chassent de son trône. Garuda refusa d'y consentir, mais dit à Indra qu'une fois qu'il le leur aurait donné, il pourrait le leur dérober.

Garuda mit l'*amrita* dans un récipient, sur l'herbe, et tandis que les Nâga se baignaient, Indra s'en empara. Or, croyant que l'ambrosie se trouvait toujours sur l'herbe Kusha, ils la léchèrent, et les brins coupants leur déchirèrent la langue. C'est pourquoi la langue des serpents est fourchue. Quant à l'herbe touchée par l'*amrita*, elle est depuis lors sacrée.



LE FIGUIER

CHAPITRE X

DIVINITÉS MINEURES DIVERSES

1. SHÎTALÂ



SHÎTALÂ

Shîtalâ est le nom bengali de la variole, ainsi que de la déesse censée prendre en charge cette maladie. Ce mot signifie *qui rafraîchit*. Cette déesse est représentée comme une femme au teint doré, assise sur un lotus ou chevauchant un âne et vêtue de rouge. C'est devant une représentation de ce genre, ou plus généralement devant un simple récipient rempli d'eau, que l'on rend un culte à Shîtalâ, dans l'espoir qu'elle préservera ses fidèles de cette maladie.

C'est au printemps que les hindous vaccinaient autrefois contre elle leurs enfants âgés d'environ deux ans. Les brahmanes qui pratiquaient l'opération faisaient des offrandes afin de rendre Shîtalâ favorable et

promettaient, si elle réussissait, de lui en consacrer de plus importantes. A l'issue de l'opération, les fleurs présentées à la déesse étaient placées dans les cheveux de l'enfant en guise de porte-bonheur. On fait des offrandes quotidiennes au nom de ceux qui ont la variole et, quand quelqu'un est considéré comme gravement malade, on le place devant une représentation de Shîtalâ, on le baigne dans une eau préalablement offerte à la déesse et on lui en donne à boire. Les mendiants portent sur eux une pierre partiellement dorée qu'ils disent être consacrée à Shîtalâ et, en période d'épidémie, reçoivent des présents de la part de personnes superstitieuses¹.

2. MANASÂ

Manasâ est sœur de Vâsuki, roi des serpents, et femme du sage Jagatkâru. En tant que reine des serpents, elle est supposée protéger les hommes contre ces reptiles. On la connaît aussi sous le nom de Vishaharâ, *destructrice du poison*. On lui fait généralement des offrandes sans lui dresser de statue, une branche d'arbre, une jarre d'eau ou un serpent d'argile suffisant à la symboliser. Si on la représente, c'est sous la forme d'une femme revêtue de serpents, assise sur un lotus ou debout sur un serpent. Son culte se termine par un chant fondé sur la légende suivante.

Non content de refuser d'adorer Manasâ, un marchand du nom de Chânda professait également le plus profond mépris à son égard. Six de ses fils moururent l'un après l'autre, victimes d'une morsure de serpent. Pour ne pas connaître le même sort, l'aîné, Lakindara, s'installa dans une demeure d'acier ; mais Manasâ, par une fissure, fit entrer un serpent qui le mordit le jour de son mariage, causant ainsi sa mort. Sa veuve, qui en avait cependant réchappé, vint trouver en pleurs sa belle-mère qui, aidée de ses voisins, tenta en vain de pousser Chânda à se rendre favorable la déesse par l'intermédiaire de laquelle tant de malheurs s'étaient abattus sur leur famille. Manasâ elle-même engagea ses amis à user sur lui de leur influence, pour qu'il cesse de lui manifester une telle hostilité.

Il accéda finalement à ses vœux, sans toutefois faire plus que jeter, de la main gauche, une seule fleur à sa statue ; mais ce geste fit un tel plaisir à la déesse, qu'elle rendit la vie aux fils de Chânda. Ses pouvoirs, dès lors connus des hommes, rendirent son culte célèbre².

Le *Mahâbhârata* donne les détails suivants sur son mariage. Jagatkâru, son époux, était un sage éminent, qui avait pratiqué de

grandes austérités, s'était baigné dans tous les réservoirs sacrés, s'était tenu éloigné du mariage, et, à force de pénitence et de jeûnes, s'était retrouvé tout sec et ridé. Au cours de ses pérégrinations, il vit un jour plusieurs individus suspendus à un arbre, la tête en bas, au-dessus de l'abîme, tandis qu'un rat rongea la corde qui les attachait. Il apprit qu'il s'agissait de ses propres ancêtres, condamnés à souffrir cette épreuve du fait que, leurs enfants étant morts, ils n'avaient personne pour les en délivrer (c'est-à-dire en accomplissant les rites religieux) ; et lui qui, en ayant un fils, aurait pu les libérer, il menait une vie d'ascète et refusait de se marier. Lorsqu'ils apprirent que Jagatkâru était celui dont l'abstinence les condamnait à souffrir ainsi, ils le supplièrent de trouver une épouse afin de leur assurer la délivrance. Il y consentit, à la seule condition que les parents de la jeune fille la lui donnent de leur plein gré. Apprenant cela, Vâsuki offrit sa sœur au sage, qui l'épousa et eut un fils, Astika. Ce dernier assura à ses ancêtres la délivrance et rendit également un grand service à la race des serpents en les sauvant de la destruction, le jour où Janamejaya voulut les exterminer³.



MANASĀ

3. SHASHTĪ

Shashî est particulièrement la déesse des femmes mariées ; c'est elle qui donne les enfants, assiste les accouchements et protège les jeunes enfants. On la représente comme une femme à la peau dorée, tenant un enfant dans les bras et chevauchant un chat ; aucune femme hindoue ne saurait par conséquent faire de mal à cet animal, de peur d'offenser la déesse et de souffrir par son fait. On célèbre six fêtes par an en l'honneur de Shashî, auxquelles s'ajoute un culte mensuel, pratiqué par les femmes qui ont perdu un enfant. Le père la vénère quand l'enfant a six jours et la mère lui présente des offrandes lorsqu'il a trois mois. Shashî est habituellement représentée sous la forme d'une pierre de la taille approximative d'une tête d'homme, posée sous un banyan et décorée de fleurs, à laquelle sont faites des offrandes de riz, de fruits, etc.⁴



SHASHÎ

4. LE SHÂLAGRÂMA

Les adorateurs de Vishnu considèrent le Shâlagrâma comme l'objet le plus sacré. Il ne tire pas son caractère sacré de rites de consécration, comme les statues ou autres représentations du dieu, mais est supposé posséder une sainteté inhérente à lui-même. Il s'agit d'une ammonite noire, trouvée dans la région du mont Gandakî, au Népal. La croyance populaire veut que, dans cette montagne, des insectes perforent les

pierres qui, une fois trouées, tombent dans le cours de la Gandak, où elles sont ramassées à l'aide de filets.

Les plus courantes ont à peu près la taille d'une montre, et leur prix dépend de leur taille, de leur concavité et de leur couleur interne, toutes particularités qui leur valent des noms précis. Les spécimens les plus rares valent deux mille roupies ; une croyance universellement répandue voulant que celui qui en possède une, ainsi qu'un coquillage appelé Dakshinâvarta (c'est-à-dire un coquillage dont les circonvolutions sont tournées vers la droite), ne peut jamais être pauvre, on ne s'étonne pas des prix élevés qu'elles atteignent. Comme l'on croit aussi que s'en départir appelle le malheur, il est naturel que peu de gens désirent le faire ; les vendre pour réaliser un gain est, de plus, considéré comme un acte hautement déshonorant.

L'une des raisons qui font du Shâlagrâma un objet sacré nous est donnée dans le *Bhâgavata Purâna*. Shanî commença son règne en demandant à Brahmâ de se soumettre à lui. Ce dernier l'adressa à Vishnu, qui lui demanda de s'adresser à lui le lendemain. Quand Shanî le fit, il s'aperçut que Vishnu s'était métamorphosé en montagne ; il devint alors un ver appelé Vajrakîta et le tourmenta douze années, à l'issue desquelles Vishnu reprit sa forme première et ordonna que les pierres du mont Gandakî soient vénérées comme étant des représentations de lui-même⁵.

Les brahmanes adorent habituellement Vishnu sous cet aspect lors de la *pûjâ* quotidienne célébrée à la maison. Durant la saison chaude, on suspend au-dessus du Shâlagrâma un récipient, dont l'eau, l'humidifiant sans cesse, le garde frais ; un autre récipient, placé dessous, permet de récupérer l'eau, qui est bue le soir par le fidèle. On en montre les traces aux mourants, dans l'idée que, l'esprit se concentrant sur elles à ce moment-là, l'âme atteindra sans encombres le paradis d'Indra⁶.

5. LE DHENKÎ

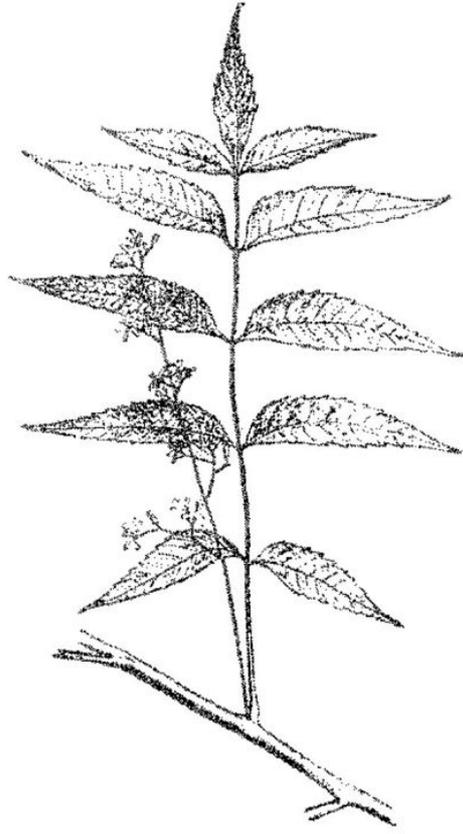
Le Dhenkî est un rondin de bois fixé à un pivot et utilisé pour décortiquer le riz, concasser des briques pour le mortier, etc. Il est généralement actionné par les femmes qui, se tenant à un bout, le lèvent à une certaine hauteur, puis le laissent retomber par son propre poids. On en fait le *vâhana* de Nârada et l'on croit que cette bénédiction lui a valu de devenir un objet de vénération. Un maître spirituel, initiant son disciple aux mystères de l'hindouisme, lui enjoignit de dire : "Dhenkî,

Dhenkî”. Nârada fut heureux d’entendre cela et, arrivant sur son *vâhana*, lui donna une autre formule, grâce à laquelle il atteignit la perfection et fut admis au ciel. Ce Dhenkî est vénéré au moment du mariage, lors de l’initiation d’un fils avec le *poita*, ou cordon brahmanique, durant la cérémonie consistant à donner du riz à un enfant, ainsi que lors d’autres fêtes. A la fin du siècle dernier, un *râja* aurait, dit-on, dépensé trois cents mille roupies pour célébrer le culte du Dhenkî.

6. KA ? QUI ?

Les Athéniens n’étaient pas les seuls à adorer le “Dieu Inconnu”. “Les auteurs des *Brâhmana* avaient rompu avec le passé au point d’oublier le caractère poétique des hymnes (des *Veda*) et l’ardeur des poètes à rechercher le dieu inconnu, si bien qu’ils élevèrent le pronom interrogatif lui-même au rang de divinité et reconnurent un dieu Ka, ou *Qui*. Dans les *Taittirîya*, *Kaushîtaki*, *Tândya* et *Shatapatha Brâhmana*, partout où se rencontrent des vers interrogatifs, l’auteur affirme que Ka est Prajâpati, le maître des créatures. Loin d’en rester là, ils ont appelé *kadvat*, c’est-à-dire contenant *kad*, ou *quid*, certains des hymnes dans lesquels se rencontrait le pronom interrogatif. On forma bientôt un nouvel adjectif, et non seulement les hymnes, mais également les sacrifices offerts au dieu furent appelés *kâya*, ou *contenant qui*. A l’époque de Pânini (le grand grammairien), ce mot avait acquis une telle légitimité, qu’il exigeait une règle à part pour expliquer sa formation. Le commentateur y explique Ka par Brâhman.

Nous ne devons donc pas nous étonner si, à la suite de cela, dans la littérature sanskrite des *Purâna*, Ka apparaît comme une divinité reconnue, possédant une généalogie bien à elle et peut-être même une épouse, et si, dans les lois de Manu, l’une des formes autorisées de mariage, connue sous le nom de mariage Prajâpatya, se rencontre sous le titre monstrueux de Kâya.⁷ Dans le *Mahâbhârata*, Ka est identifié à Daksha et, dans le *Bhâgavata Purâna*, il s’applique à Kashyapa, probablement à cause de leur ressemblance avec Prajâpati.



LE NIM

CHAPITRE XI

LES ÊTRES SURNATURELS, MAIS NON DIVINS

LES APSARÂS ET LES GANDHARVA

Les Apsarâs sont des nymphes, et les Gandharva des musiciens du paradis d'Indra. Si les Apsarâs ne constituent pas une catégorie souvent mentionnée dans les *Veda*, Urvashî et quelques autres le sont nommément. Dans les Lois de Manu, elles sont présentées comme étant les créations des Sept Manu, les ancêtres de la race humaine. Les épopées en disent plus sur elles ; le *Râmâyana* attribue leur origine au barattage de l'océan, version avec laquelle concorde le récit de leur origine contenu dans les *Purâna*. On dit que, lorsqu'elles surgirent des eaux, ni dieux ni Asura ne voulurent les épouser, si bien qu'elles devinrent la propriété commune des deux catégories. Elles sont parfois appelées *épouses des dieux* et *filles de joie*.

C'est alors que surgit des abîmes mouvants
Des Apsarâs l'innombrable légion.
Leur nom venait des eaux d'où elles étaient issues,
Myriades revêtues de célestes atours,
De célestes bijoux. Et plus divine encore
Paraissait leur nature, parée de tous les dons,
Grâce, beauté, jeunesse. Elles étaient suivies
D'une foule sans nombre ; or, malgré leur beauté,
Les dieux ni les démons ne cherchaient leur union.
C'est ainsi, Râghava, que leurs charmes demeurent
Des habitants du ciel le trésor partagé.

“Les *Purâna* en mentionnent divers *gana*, ou classes ; le *Vâyu Purâna* en énumère quatorze, le *Harivamsha* sept. Elles sont en outre divisées en *daivika*, *divines*, ou *laulika*, *terrestres*. Les premières sont, dit-on, au nombre de dix, et les autres de quarante-quatre, mais toutes sont les célestes créatures dont les charmes, tels ceux d’Urvashî, ont ébloui des héros, ou, comme ceux de Menakâ et Rambâ, distraient des sages de leurs austérités et de leurs dévotions. Le *Kâshîkhanda* en dénombre quarante-cinq millions, dont seulement mille soixante principales. Les Apsarâs sont donc des femmes merveilleuses, belles et voluptueuses. Ce sont les épouses ou les maîtresses des Gandharva, et elles ne manifestent aucune prudence quand elles dispensent leurs faveurs. Leurs amours sur terre sont nombreuses ; elles représentent la récompense accordée, dans le paradis d’Indra, aux héros tombés au combat. Elles ont le pouvoir de se métamorphoser et portent chance à ceux qu’elles veulent favoriser.”¹

Le *Shatapatha Brâhmana* contient un récit reproduit dans les *Purâna* et concernant Purûravas et l’Apsarâs Urvashî, qui permettra de se faire une idée de leur caractère. Devant les imprécations d’Indra et de Varuna, Urvashî fut contrainte de quitter le ciel. Purûravas, fils de Budha et d’une fille de Manu, tomba follement amoureux d’elle ; elle accepta de vivre avec lui sous certaines conditions. “Je possède deux bœufs, lui dit-elle, qui devront rester auprès de moi jour et nuit ; je ne devrai jamais te voir dévêtu ; je ne dois enfin manger que du *ghî* (ou beurre clarifié).” Les habitants du ciel étaient impatients de la voir revenir, et les Gandharva vinrent de nuit enlever ses bœufs. Purûravas, qui voulait les protéger, se précipita nu dans la chambre d’Urvashî, croyant que l’obscurité le dissimulerait à ses yeux. Un éclair le révéla malheureusement à ses regards et, la condition de leur union ne se trouvant pas respectée, elle regagna sa céleste demeure. Purûravas, l’esprit égaré de sa perte, errait à sa recherche. Sa quête aboutit enfin et il obtint d’elle la promesse qu’elle le verrait une fois par an et lui donnerait un enfant. Au bout de cinq rencontres, elle lui assura que, s’il faisait un sacrifice avec la ferme volonté de l’obtenir, son vœu aboutirait. Il suivit son conseil, devint un Gandharva et obtint à jamais la possession de son étrange épouse.

Selon de *Vishnu Purâna*, les Gandharva étaient fils de Brahmâ. “Puis naquirent les Gandharva, imprégnés de musique ; ils naquirent, buvant à la déesse de la parole, et de là vient leur nom (*gâm dhayantha*, buvant la parole).”² Un autre passage du même *Purâna* en fait les fils de Kashyapa et d’Arishtâ, et par conséquent les petits-enfants de Brahmâ. Le *Padma Purâna* parle d’eux comme enfants de Vâch. Leur nombre s’élève à

soixante millions. Ils vainquirent les Nâga, ou rois-serpents, et s'emparèrent de leurs bijoux et de leur royaume. Les serpents, dans cette extrémité, firent appel à Vishnu, qui leur promit d'entrer dans Purukutsa et de les détruire. Les Nâga dépêchèrent leur sœur Narmadâ (la rivière du même nom) pour réclamer l'aide de Purukutsa, qui accéda à sa demande. Pour l'en remercier, les Nâga donnèrent à leur sœur le pouvoir d'immuniser contre tout venin de serpent, mais aussi contre tout autre poison, quiconque la vénérerait en répétant son nom.

Il semblerait, d'après les écrits antérieurs, que les Ghandarva aient été les compagnons d'Indra, roi des tempêtes, ce dont les auteurs les ont ensuite récompensés par une place dans les cieux. Et comme les dieux étaient tous pourvus d'une ou plusieurs épouses, les Gandharva ne furent pas laissés pour compte dans ce domaine. On leur attribua les belles mais frêles Apsarâs, dont les plus séduisantes se virent confier le soin d'aller distraire l'esprit des dévots, dont les austérités faisaient courir à Indra le danger de perdre son trône ou plaçaient tout autre dieu dans une situation similaire.

Le nom de ces musiciens célestes et leurs liens matrimoniaux assez lâches avec les Apsarâs désignent actuellement, dans le langage courant, l'une des cinq formes de mariage, dans laquelle le consentement mutuel suffit à l'homme et à la femme pour mener vie commune, sans recourir à aucune cérémonie civile ou religieuse.

LES RÂKSHASA

Il est fréquemment fait référence à ces êtres redoutables dans les légendes hindoues, et leurs actions y sont longuement rapportées. Bien que brahmanes de naissance, ils sont étrangement présentés comme des cannibales. Toute leur race a reçu de la déesse Pârvatî le pouvoir d'arriver dès leur naissance à l'âge mûr. On les dit capables de changer de forme à volonté, si bien qu'on les voit apparaître sous l'aspect de chevaux, de buffles et de tigres. Certains d'entre eux ont cent têtes. Parmi les plus connus, citons Râvana, l'ennemi héréditaire de Vishnu, qui, au cours de plusieurs incarnations, quitta sa demeure céleste pour le tuer. Le démon réapparaissait sur terre après quelques années passées aux enfers³ ; il était donc indispensable au dieu de revenir sur la terre, afin de l'en débarrasser. Certains des parents de Râvana, tels Kumbhakarna, Vibhîshana, Indrajît et d'autres, sont presque aussi célèbres que lui.

A peine né, Kumbhakarna, frère de Râvana, tendit les mains et cueillit tout ce qu'il put pour assouvir sa faim. Plus âgé, il s'empara un jour de cinq cents Apsarâs, tandis qu'une autre fois il faisait violemment main basse sur les femmes d'une centaine de sages, sans compter d'innombrables vaches et brahmanes. Brahmâ menaça de l'anéantir s'il ne mettait un frein à ses appétits. Craignant de disparaître prématurément, il se mit à mener une existence austère, qu'il poursuivit dix mille années. Mais plus le temps passait, plus les dieux redoutaient qu'une telle pénitence ne le rende plus fort que jamais, et qu'il ne puisse avant tout devenir immortel et dévorer tout ce qu'il voudrait, hommes et dieux inclus. Impuissants devant la situation, ils en appelèrent à Brahmâ, qui fit entrer son épouse Sarasvatî dans l'esprit du démon et l'abuser au point de lui faire demander la faveur de dormir pour l'éternité. Le plan réussit. Or, le résultat déplut aux Râkshasa, qui exigèrent de Brahmâ qu'il le laisse se réveiller un seul jour tous les six mois et dévorer autant qu'il le voudrait. Leur requête fut satisfaite. Kumbhakarna, dit-on, mangea en un repas six mille vaches, dix mille moutons, autant de chèvres, quatre cents buffles, cinq mille cerfs et but quatre mille tonneaux d'alcool, avec d'autres choses en proportion. Et il s'emporta contre son frère Râvana pour ne pas lui avoir donné plus que cela ! Sa demeure, à Ceylan, aurait huit mille lieues de long et son lit en occuperait toute la longueur ; mais, d'après le *Râmâyana*, l'île elle-même ne fait que trois cents lieues de circonférence !

Que peuvent représenter ces monstres ? Nous lisons dans Manu⁴, parmi les instructions concernant le sacrifice : "Pour protéger l'oblation faite aux patriarches, que le maître commence par une offrande aux dieux, car les Râkshasa mettent en pièces l'oblation qui n'est pas ainsi protégée". Selon le professeur Wilson, ces êtres peuvent se diviser en trois genres : "L'un, d'une espèce semi-céleste, appartient à la suite de Kuvera, dieu des richesses ; l'autre est une sorte de goblin, de lutin ou d'ogre, qui hante les cimetières, anime les cadavres, trouble les sacrifices, attrape et dévore les êtres humains ; le troisième se rapproche plus du Titan, ennemi implacable et puissant des dieux". Serait-ce que les hommes, trouvant difficile de s'écarter du mal et de faire le bien, ont inventé ces puissantes créatures pour représenter les forces du mal ligüées contre eux ? Elles sont décrites mangeant des vaches et même des hommes, alors que la croyance populaire fait de ces actes les plus grands crimes qui se puissent imaginer. Ne s'agit-il pas d'une manière énergique d'enseigner que les ennemis de Dieu et de l'homme ne

reculeront devant rien pour faire aboutir leur œuvre de destruction ? Peut-être les Râkshasa des épopées étaient-ils les barbares primitifs de l'Inde conquis par les Aryens, leurs mœurs et leurs rites religieux se trouvant caricaturés de cette étrange façon. Les plus intelligents portaient le nom de singes et, sans doute, les plus sauvages celui de Râkshasa.

Le nom de Bhuta est donné à une catégorie similaire d'êtres qui constituent la suite habituelle de Shiva ; de là vient son nom de Bhutanâtha, *maître des esprits*. Le terme de Pishâcha est appliqué à des êtres semblables aux Râkshasa et même, s'il se peut, encore plus repoussants qu'eux.

LES DIVINITÉS JAÏNS

L'Inde comptant un nombre considérable de jaïns, principalement dans le nord et le nord-ouest, il nous faut parler de leur culte.

L'origine de cette secte est obscure, surtout du fait d'une chronologie fort hasardeuse et extravagante. La notion du temps, chez les hindous, est encore raisonnable comparée à celle des jaïns.

Par certains aspects, bien des éléments du jaïnisme ressemblent étroitement à ceux du bouddhisme. Tous deux rejettent l'origine divine et l'autorité des *Veda*, même si, lorsqu'un texte védique concorde avec ses propres croyances, un jaïn cultivé n'éprouve aucun scrupule à l'employer pour étayer son enseignement. Tous deux peuvent être regardés comme des sectes hérétiques issues de l'hindouisme. Tous deux rejettent l'institution divine des castes et prêchent la croyance en l'égalité sociale et religieuse. Mais les jaïns ne sont pas considérés comme étant hors du giron de l'hindouisme ; si, en effet, comme cela arrive parfois, un jaïn veut pratiquer comme un hindou orthodoxe, on lui trouve une place dans le système des castes et on ne le traite pas comme un hors-caste. De façon générale, jaïnisme et bouddhisme reconnaissent tous deux les divinités hindoues les plus courantes et les plus modernes, et une grande part de leur culte ressemble fort à celui qui prévaut parmi les hindous. Dans les deux systèmes, un certain nombre de saints ont été élevés au rang de divinités, occupant largement la place des dieux inférieurs du panthéon hindou. En fait, à une certaine époque, une opinion communément admise voulait que les jaïns soient les représentants actuels des bouddhistes. Mais une connaissance plus complète et plus correcte des choses a montré que les deux religions, quoique se ressemblant de façon frappante, ont des origines distinctes et séparées. Il

se peut qu'elles soient apparues à la même époque, lorsque l'Inde connaissait un bouillonnement religieux considérable ; il se peut également que, peu de temps après que Gautama Buddha eut commencé son enseignement, certains de ses fidèles aient rompu avec son autorité, constituant dès lors un courant distinct et indépendant. Jaïns et bouddhistes vénèrent de nos jours toute une série de saints déifiés en lieu et place des nombreux dieux vénérés des hindous, mais dans les deux systèmes les noms de ces saints diffèrent passablement. Les deux religions se rapprochent beaucoup dans leurs grandes lignes, mais les différences sont suffisamment importantes pour montrer qu'elles ont connu un développement séparé, bien que, pour une large part, parallèle.

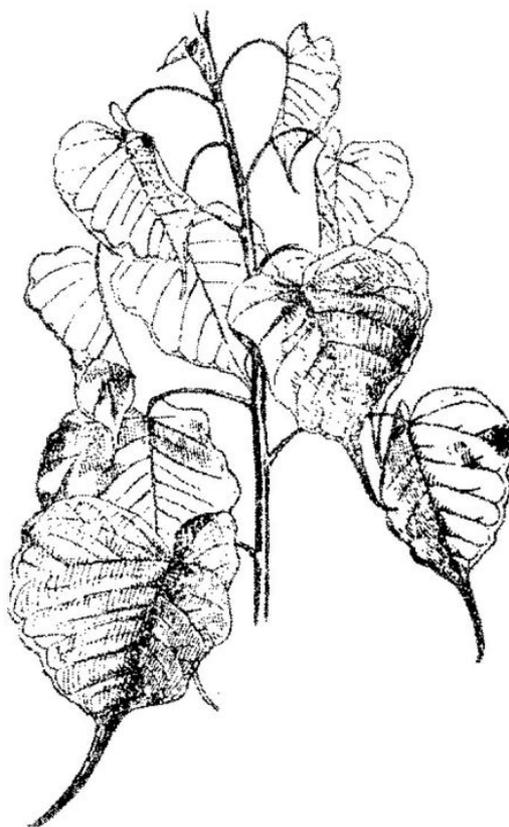
Les saints jaïns de l'âge actuel sont au nombre de vingt-quatre ; au cours d'un âge précédent, il y en avait vingt-quatre, et l'âge suivant en comptera le même nombre. Ces vingt-quatre saints sont, dans les temples, représentés assis dans une attitude de contemplation. Ils se ressemblent énormément, mais se distinguent les uns des autres par les couleurs dont ils sont peints, les noms gravés sur les piédestaux ou tout autre signe particulier à chacun, généralement un animal placé à côté d'eux. Leurs biographies présentent peu de caractères distinctifs. On notera cependant une diminution constante de leur taille et de leur longévité. Une brève présentation du premier et des deux derniers saints actuellement considérés comme divins permettra de se faire une bonne représentation de l'ensemble.

1. Vrishabha, de la lignée royale d'Ikshvâku, était fils de Nâbhi et de Maru Devî. Il est habituellement peint en jaune et sa marque distinctive est un taureau. Il mesurait environ deux mille cinq cents mètres et vécut huit millions quatre cents mille grandes années. Né à Oudh, il fut sacré roi à deux millions d'années, régna six millions trois cents mille ans et en passa cent mille en pénitences, ce qui lui conféra la sainteté.

23. Parshvanâtha appartenait à la même race que le premier. Il est bleu et se reconnaît au serpent, son symbole. Il pourrait être le vrai fondateur de la secte jaïn. Il naquit à Bénarès et débuta sa vie de saint à trente ans ; il poursuivit son ascèse soixante-dix ans et mourut alors qu'il avait juste cent ans.

24. Mahâvîra est le dernier et le plus connu de tous. Son titre habituel est "le Saint". Sa statue est dorée et son symbole est un lion. Il renonça à son état de dieu pour obtenir l'immortalité en tant que saint, alors qu'il restait à peine plus de soixante-dix ans avant la fin de l'âge. Il avait des

parents brahmanes ; mais comme Indra trouvait inconvenant qu'un homme, dont il reconnaissait la sainteté avant même sa naissance et qui devait occuper une telle position, naisse dans une famille modeste, il fit passer le fœtus dans le sein d'une princesse de lignée royale, Trishalâ, épouse de Siddhârta. A vingt-huit ans, il perdit son père, monta sur le trône et régna deux ans. Puis, abandonnant son rang royal, il débuta une vie toute d'austérités et, après quarante-deux années de préparation, il devint, à soixante-douze ans, exempt de souffrance à jamais. En d'autres termes, il mourut et atteignit la *moksha*, la délivrance finale du cycle des réincarnations, l'absorption. Selon la tradition, la mort du dernier saint jaïn a eu lieu il y a deux mille quatre cents ans.



FEUILLES DE PIPAL

NOTES

Avertissement: les notes du traducteur sont précédées d'un astérisque.
Les autres notes sont celles de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE LES DIVINITÉS VÉDIQUES

Page 29

I, I : Les *Veda*

1 * Wilkins emploie le mot anglais *seer* pour traduire le mot *rishi*, *saint* ou *sage*, *poète inspiré*. En parlant du *prophète* Vyâsa, il met d'emblée l'accent sur l'appartenance de l'hindouisme aux religions révélées : il fait d'ailleurs, plus loin, le rapprochement entre ce qui lie les *Samhitâ* aux *Brâhmana* et la *Loi* au *Talmud* et nous invite à considérer, dès le début de son dictionnaire de l'hindouisme, la profonde unité qui se cache derrière la profusion de sa "mythologie" et un polythéisme apparent (cf. II, 2 : *Brahmâ*). Les Écritures relèvent du monde divin ; le *Veda* est le Verbe créateur incarné, parfait, peut-être contenu tout entier au départ dans une syllabe unique et transcrit dans la langue parfaite, le sanskrit. Tradition orale d'abord, il a été transcrit par des groupes d'auteurs, pour la plus grande part, sans doute, entre les VIII^e et IV^e siècles av. J. C. Les *rishi* sont chargés de le communiquer aux hommes au début de chaque *kalpa*, ou cycle cosmique ; dans le *kalpa* actuel, c'est le rôle de Vyâsa, compilateur mythique (le travail de compilation ayant été effectué sur plusieurs siècles), doué lui aussi de pouvoirs merveilleux : il aurait vécu 1000 ans. A leur mort, ces *rishi* rejoignent le panthéon ou deviennent des étoiles ; les sept *rishi* les plus importants, dont les noms varient selon les textes, sont devenus les Pléiades.

2 * Durant l'âge d'or. dit le *Mahâbhârata*, "les brahmanes ne faisaient pas commerce de leur science, ne faisaient pas entendre les sons des *Veda* à proximité des *shudra*." (*Mahâbhârata*, traduction J. M. Peterfalvi, Flammarion, 1985).

3 * Les *Upanishad* sont des textes explicatifs, des commentaires sur les *Veda*. Ils mettent en avant l'idée qu'il faut voir en chaque âme la manifestation du Brahman, de l'Essence Suprême, qui s'identifie au Moi, Âtman. Ame individuelle.

4 *Indian Wisdom*, p. 9.

5 Chambers, *Cyclopædia*, article *Veda*.

6 Ibid.

Page 33

1, II : Les dieux védiques. Généralités

1 Muir, *Original Sanskrit Texts*, V, 8. (* Cet ouvrage sera désormais abrégé en *O.S.T.*)

2 * Le mot verse utilisé par Wilkins traduit le mot sanskrit *shloka*, *distique*, qui désigne un ensemble de 4 demi-lignes de 8 syllabes ou de 2 lignes de 16 syllabes.

3 Muir. *O.S.T.*, IV. 54-62.

4 * Les dieux ont acquis l'immortalité en sacrifiant et en buvant le *soma* (cf. 1, 8).

5 * La Triade védique, ou *Trimûrti* védique, regroupe les trois aspects du feu sacrificiel, Sûrya (le Soleil), Agni (le Feu) et Vâyû (le Vent), ce dernier étant ensuite remplacé par Indra, dieu à l'énergie cosmique illimitée, dont le symbole est le foudre. La *Trimûrti* pouranique sera constituée de Brahmâ, le Créateur, Shiva, le Destructeur, et Vishnu, le Préserveur.

6 *Indian Wisdom*, p. 15.

7 *Chips from a German Workshop*, 1, 38.

8 Muir, *O.S.T.*, V, 453.

Page 36

I, III : Dyaus et Prithivî

1 Muir, *O.S.T.*, V, 23.

2 Ibid., V, 18.

3 p. 103.

4 * Les Nishidi, ou Nishâda, sont d'anciennes tribus pré-indo-européennes, sans doute assimilables aux Gond, aborigènes installés surtout en Inde centrale (Madhya Pradesh) et aux Bhil, qui habitent essentiellement les monts Vindhya. D'origine dravidienne, ils sont peu intégrés à la société hindoue, surtout les Bhils, animistes, qui vivent encore surtout de la cueillette et de la chasse. Les Gond sont, quant à eux, devenus agriculteurs sédentaires. Louis Fischer, dans sa célèbre *Vie du Mahâtma Gandhi* (éd. Belfond, 1983, p. 209), cite Gandhi apprenant avec "horreur", en 1925, que ces derniers lui vouent un véritable culte : "Il vaudrait infiniment mieux que les Gond apprissent à comprendre le sens de mon simple message que de se livrer à une déification qui n'a aucun sens et ne peut que renforcer le naturel superstitieux de ce peuple ingénu". Au milieu du siècle, les deux tribus, de populations sensiblement égales, totalisaient plus de six millions de membres. On notera que ce mot de Nishâda désigne aussi les *mlechcha*, c'est-à-dire les non-aryens assimilés aux hors-castes.

5 * La vache est considérée comme sacrée, tout comme le brahmane, créé le même jour qu'elle. C'est pourquoi le meurtre d'une vache est aussi grave que celui d'un brahmane.

6 * Le terme de *Manu* (peut-être dérivé de la racine *man*, *penser*) désigne le premier homme de chaque période cosmique (*manvantara*, ou âge de *Manu*), dont l'ensemble (quatorze *manvantara*) constitue un *kalpa*, ou jour de Brahmâ, de quatre milliards trois cent vingt millions d'années (cf. II, 10). Svâyambhûva Manu est l'Humain, premier des quatorze Manu du *kalpa* actuel, ancêtre de la race humaine, engendré par le Svayambhû, l'Existant par lui-même, c'est-à-dire Brahmâ. Il a engendré les Prajâpati, géniteurs du genre humain.

7 *Vishnu Purâna*, p. 104.

Page 39

I, IV : Aditî et les Âdiya

1 * Aditî, la Sans-Limite, est mère des *deva*, ou dieux; elle porte donc le nom de Devamâtrî ou Devamâta. Ses fils sont : Varuna, Mitra, Âryaman. Bhaga, Daksha, Amsha, Tvashtri, Pûshan, Vivasvat, Savitrî, Indra et Vishnu.

2 Muir, *O.S.T.*, V, 45.

3 Ibid., V, 46-47.

4 * Sur chaque partie du ciel règne un souverain ; ces gardiens sont en fait au nombre de huit (cf. III, 2, note 3).

5 Muir, *O.S.T.*, V, 54.

6 Ibid., V, 49.

7 Ibid.. V. 54.

8 Ibid., V, 56.

9 Ibid., V, 49.

Page 42

I, V : Agni

1 * Les trois têtes d'Agni sont censées représenter les trois aspects du feu cités plus bas (feu sur terre, éclair dans les airs, soleil dans le ciel), De ses sept langues, deux sont réputées être des formes de Durgâ et de Kâlî, elles-mêmes formes de Pârvatî, *shakti* de Shiva. Ces chiffres se retrouvent encore dans les trois fils nés de son épouse Svâhâ (l'Offrande). qui ont eux-mêmes donné naissance aux quarante-neuf sortes de feux décrits dans le *Vâyû Purâna*.

2 * Le bélier est son animal-support, ou *vâhana*.

3 * *paita* : il s'agit de l'*upavîta*, cordon porté en écharpe de gauche à droite par les brahmanes et par les autres deux fois nés (*dvîja*) des deux autres castes, *kshatryia* et *vaishya*. Ils le reçoivent entre sept et dix ans, lors d'une cérémonie d'initiation, l'*upanayana*. Filé à la main, l'*upavîta*

compte plus de fils et de nœuds au cours des âges et des événements (mariages, enfants, etc.). La cérémonie d'initiation est décrite en détail par Sonnerat dans son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine* (1782), cité par Guy Deleury dans *Les Indes florissantes*, Robert Laffont, Paris, 1991, p. 635 s., ainsi que par Jean Varenne dans *Le Veda*, Les Deux Océans, Paris, 1984, p. 303 s.

4 Muir, *O.S.T.*, V, 119 s.

5 * L'hymne magique cité par J. Varenne (*Le Veda*, p. 234, traduction V. Henry), extrait de l'*Atharva-Veda* 12. 2, permet de s'assurer la bienveillance de l'Agni Kravyâd crématore et longue vie :

“[Nous chassons] d'ici la mort, la perdition,
d'ici nous chassons le démon :
celui qui nous veut du mal, dévore-le,
celui à qui nous voulons du mal,
nous te l'abandonnons, ô Agni Kravyâd.
[...]
Prolonge, ô Agni, l'existence des vivants ;
que les morts se rendent au monde des Mânes ;
en ta qualité de bon Dominical consume pièce à pièce le
démon,
donne à cet homme une suite d'aurores meilleures l'une que
l'autre.”

6 * Le *ghî*. beurre clarifié, est très utilisé dans le monde indien pour cuire les aliments ; les hindous l'utilisent également dans les rites sacrificatoires.

7 Muir, *O.S.T.*, V, 221.

8 Les deux morceaux de bois qui donnent naissance au feu.

9 * Le sacrifice suppose de la part du sacrificant un don gratuit à la divinité, par lequel il lui abandonne une part de son bien. Mais celui qui donne acquiert sur le dieu lui-même une suprématie magique qui oblige ce dernier à lui rendre un don d'une valeur supérieure, ce contre-don entraînant un nouveau sacrifice, etc. Or, le dieu étant puissant et riche, la

valeur du don n'a aucune importance : pour du lait, des graines ou, comme ici, quelques morceaux de bois sec, le dieu enverra victoires, récoltes ou enfants. Seules comptent la sincérité et la ferveur du sacrifiant. De là l'importance d'un sacrifice quotidien à Agni, comme l'Agnihotra, dont la forme la plus simple consiste à verser du *ghee* sur le feu tout en récitant les prières rituelles, la parole (Vâch) correctement prononcée constituant en effet, à côté de l'oblation, un élément indispensable du sacrifice.

10 Dowson, *Dictionary of Hindu Mythology*.

11 Ibid.

12 * Brihaspati, ou Brahamanaspati, *Grand Maître des formules*, un des noms de Brahmâ.

Page 49

I. VI : Divinités du soleil ou de la lumière

1 *Indian Wisdom*, p. 20.

2 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 345.

3 * Sâvitar, ou Savitri, *Incitateur*, est le nom privilégié de Sûrya. La prière solaire, *Sâvitri*, ou *Gâyatrî* (*triple chant*, du nom du mètre utilisé, trois fois huit syllabes), est récitée au lever et au coucher du soleil lors du rite de l'Agnihotra dans l'Inde védique et, actuellement, lors du rite de jonction (*sandhyâ*) entre la nuit et le jour. La *Gâyatrî* revêt une importance extrême, dans la mesure où le Soleil est considéré comme assurant le cours régulier du temps, et par conséquent l'ordre cosmique, ou *dharma* : "C'est ce Dieu qui m'apparaît comme l'Animateur : il n'enfreint jamais la Loi universelle" (*Rig-Veda* 6. 71, cité par J. Varenne, *Le Veda*, p. 95). Or, c'est la *Gâyatrî* qui fait se lever le Soleil. A côté de la traduction de l'anglais que nous proposons, voici les formules citées respectivement par J. Varenne, *Le Veda*, et L. Frédéric, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, Robert Laffont, 1987, article *Gâyatrî* :

"Puissions-nous voir la lumière adorable
du Dieu Soleil Incitateur

pour qu'il stimule nos prières.”

“Aimable lumière de Sâvitar, notre vœu est de t'avoir en nous, comme guide de nos pensées.”

4 *Indian Wisdom*, p. 19.

5 Muir, *O.S.T*, V, 162 s.

6 * Descendant chaque nuit au domaine des morts, Sûrya peut y mener les âmes et remplir ainsi le rôle de psychopompe.

7 * Le mois de Mâcha correspond à janvier-février dans le calendrier sanskrit.

8 Livre III, chap. 2.

9 * Selon la version que l'on adopte, Yama, dieu de la mort, et sa sœur Yami sont les enfants de Vivasvat (autre nom du Soleil) et de Saranyû, fille de Tvashtri (ou Vishvakarman), l'architecte des dieux, ou encore de Sûrya et de Sanjnâ, la Connaissance, fille de Vishvakarman. Une tradition fait également de ce dernier couple, métamorphosé en cheval (*ashva*) et jument (*ashvinî*), les parents des Ashvin, *Cavaliers*.

10 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 349.

11 Muir, *O.S.T*, V, 171 s.

12 Ibid., V. 175.

13 Ibid., V, 177.

14 * Sur les affronts de Daksha à l'égard de Shiva, voir II, 6. Pour la destruction du sacrifice par Rudra-Shiva, voir III, 1.

15 3^e partie, chap. 1.

16 * Mitra et Varuna, le contrat personnifié, ont créé et organisé les mondes. Mitra (équivalent de l'iranien Mithra), *Bienveillant, Ami*, qui récompense les bons, est une forme du Soleil qui préside au jour, sans doute frère de Varuna, qui, lui, préside à la nuit et punit les pécheurs.

Une fois Varuna éclipsé par Indra devenu roi de la création (sans doute vers 1500 av. J.C.), Mitra finira totalement oublié.

17 Muir, *O.S.T.* V, 58 s.

18 Ibid., V, 64.

19 Ibid., V, 73.

20 *Indian Wisdom*, p. 29.

21 * La corde (*pâsha*) est l'attribut de Varuna, qui lui sert à lier les coupables. Dans « Le “dieu lieur” et le symbolisme des nœuds » (*images et symboles*, Gallimard. 1952), Mircea Eliade rappelle d'abord la place accordée par Dumézil au Souverain Terrible des mythologies indo-européennes, qui s'oppose au Souverain Juriste (Varuna/Mitra) et use, pour combattre, non d'armes terribles comme le foudre d'Indra, mais de la magie (*mâyâ*), en généra) sous la forme du lacet (*pâsha*). Il poursuit en analysant le symbolisme de Varuna, divinité *sahasrâksha*, aux mille yeux, omnisciente et infallible ; de sa demeure céleste, il lie ceux qui enfreignent la loi par sa puissance spirituelle, par la magie. L'auteur établit alors une relation entre Varuna, dieu également lunaire et aquatique, et Vritra, l'Asura qui enchaîne et retient les eaux (leurs deux noms venant probablement d'une même racine indo-européenne *uer-*, *lier*). Pour triompher de Vritra, Indra se servira lui aussi d'un lien magique, mais il s'agit là d'une appropriation de la ruse et du symbole par un dieu qui s'en sert dans de véritables combats. Indra est d'ailleurs invoqué pour libérer des liens de Varuna et de ceux des démons de la mort, Nirriti (la Décadence, la Maladie) et Yama (la Mort). Mircea Eliade fait alors référence à l'importance, dans les parties “populaires” des livres védiques, des “charmes dirigés contre les liens des démons et des sortilèges ‘lieurs’ tournés contre les ennemis humains”. On lira à ce propos l'extrait de l'*Atharva-Veda* (VIII, 5) dans la traduction de V. Henry (J. Varenne, *Le Veda*, p. 165).

22 *Ward on the Hindoos*, I, 57.

23 * Le *linga*, ou *lingam*, signe, pierre d'apparence phallique, symbolise, une fois associé à la *yoni*, pierre couchée, l'énergie mâle associée à l'énergie femelle de Shiva. Il en sera parlé plus longuement à propos de Shiva (II, 6).

24 Muir, *O.S.T.*, V, 235.

25 * “Et vous avez fait ceci, ô Ashvin, pour Chyâvana tombé dans la décrépitude : vous lui avez donné, à lui qui vous avait présenté l’offrande, une forme jeune, attrayante.” (*Rig-Veda* VII, 68, traduction de J. Varenne, *Le Veda*, p. 103). En échange du *soma* qui, identifié à l’*amrita*, confère l’immortalité et dont le sacrifice par les dieux se déroulait à Kurukshetra. Chyâvana obtient la jeunesse, donc un surcroît d’existence, et non une existence indéfiniment prolongée.

26 * Pour une explication de la “tête” du Sacrifice, voir Ananda K. Coomaraswamy, *La doctrine du sacrifice*. Mystiques et religions, Dervy-Livres. 1978. Selon le mythe védique de la création, transmis dans le *Purushasukta* (*Rig-Veda* X, 90), le Purusha, homme originel, est démembré par les dieux lors du premier sacrifice, de sorte que “de sa tête procéda [...] le Ciel et, de ses pieds, la Terre”. Le Sacrifice consiste en un démembrement suivi d’une reconstitution totale du corps divisé de la divinité. La restitution de la tête du Sacrifice s’effectue au cours du rite du Pravargya. En tant qu’objet, le Pravargya est un chaudron d’argile, dans lequel on fait bouillir le lait et fondre le beurre que les Ashvin sont invités à boire, participant ainsi à la guérison. Ce chaudron, considéré comme la tête du Sacrifice, est déposé sur l’Autel du Feu, qui est le Sacrifice. Le sacrifiant dispose alors les instruments sacrificiels (cuillers, récipients, etc.) sur l’autel, de façon à figurer un corps humain. C’est ainsi que le Sacrifice, mis en pièces, se trouve reconstitué. Pour l’importance de la tête dans le sacrifice, voir aussi C. Weinberger-Thomas, *Cendres d’immortalité. La crémation des veuves en Inde*, Seuil, Paris, 1996, p. 27-29.

27 Chambers, *Cyclopædia*.

28 Muir, *O.S.T.*, V, 181.

29 *Indian Wisdom*, p. 20.

30 Muir, *O.S.T.*, V, 196.

31 * Le terme anglais *bard*, traduit ici par *aède*, désigne vraisemblablement l’*udgâtar*, chanteur des mélodies lors des sacrifices, ou le *hotar*, qui présente les offrandes au dieu en psalmodiant, tandis que le brahmane veille au bon déroulement du sacrifice.

I. VII : Les divinités de l'orage

1 . * Indra peut se faire supplanter par un dieu, ou même par un homme, après cent années divines, soit trente-six mille années humaines, d'où l'impossibilité pour Râji de remplacer Prahlâda, qui n'a pas encore terminé son règne (voir plus loin). Cette idée rejoint celle de la destruction cyclique de l'univers, de sa dissolution (*pralaya*) à la fin d'un *Mahâyuga* de douze mille années divines, soit quatre millions trois cent vingt mille années humaines (cf. II, 10).

2 Cf. II, 4.

3 Muir, *O.S.T.*, V, 126.

4 Cf. chapitre VIII.

5 * Cette lutte entre Indra et Vritra est riche en enseignements. Dans *Méphiſtophélès et l'androgyné* (Gallimard, 1962, p. 130 s.), Mircea Eliade explique qu'Indra, non invité par le brahmane Tvashtri à un sacrifice de *soma*, le dérobe ; Tvashtri, en colère, jette le reste de la boisson divine dans le feu en disant : "Crois et deviens l'adversaire d'Indra !" Il en naît Vritra. qui ne tarde pas à engloutir Agni et Soma, ce qui suscite la crainte des dieux, si bien que Tvashtri lui-même donne la foudre à Indra pour qu'il écrase l'Asura. Vaincu, Vritra demande à Indra de le couper en deux ; de la partie contenant le *soma* provient la Lune, tandis que la partie non divine devient le ventre des hommes ("Vritra est à l'intérieur de nous !"), du fait de l'aspect ophidien des intestins. Vritra, dont un autre nom est Ahi, le serpent, est en effet le Dragon primordial. Le *Mârkanḍeya Purâna*, de son côté, raconte qu'après le meurtre de son fils Tvashtra, un brahmane, par Indra (cf. 1, 9), Tvashtri jette son chignon dans le feu sacrificiel ; il en surgit alors le démon Vritra. Elfrayé à la vue de cet Asura, Indra conclut avec lui un traité, qu'il viole ensuite en le tuant par trahison. Ces deux meurtres, ajoutés à l'adultère commis avec Ahalyâ (cf. plus loin), donnent à Dumézil (*Heur et malheur du guerrier*, Flammarion, 1985. p.88 s.) l'occasion de montrer comment le châtement d'Indra aboutit à la répartition trifonctionnelle des Pândava (cf. III. 4, note 5).

6 3^e partie, chapitre VIII.

7 Livre V. chapitre XXX.

8 La faute d'Indra eut, entre autres conséquences, celle de permettre à un fils de Râvana, roi des démons qui régnait sur Ceylan, de l'emmener en captivité lors de la guerre qu'il mena contre les dieux : et il fallut que Brahmâ promette l'immortalité à ce guerrier pour qu'il consente enfin à relâcher son prisonnier. Brahmâ donna à ce prince le nom d'*Indrâjît*, ou vainqueur d'Indra.

9 Livre VI, chapitre V.

10 Meru est une montagne légendaire supposée être le centre de la terre. On pense qu'elle se situe quelque part dans le nord de l'Himalaya. Les cieux des autres dieux se trouvent dans son voisinage. Le fait que les Indo-Aryens considéraient le ciel comme proche de leur précédent lieu de résidence laisse supposer qu'ils gardaient d'agréables souvenirs de la région d'où ils avaient émigré ; à moins que l'impossibilité d'accéder à ces montagnes ait constitué une raison suffisante pour placer les cieux sur leurs sommets.

11 *Mahâbhârata*, cité par Ward, II, 36.

12 Muir, *O.S.T.*, V, 82.

13 * Dans le chapitre 3 de la deuxième partie, cette malédiction est attribuée à Sarasvatî, épouse de Brahmâ, qui partage avec Umâ, épouse de Shiva, les noms de Vâch et Sâvitrî. Les épouses des dieux constituent en fait diverses manifestations de la *Shakti*, énergie féminine, principe actif de toutes les divinités.

14 Muir, *O.S.T.*, V, 142.

15 Ibid. V, 140.

16 Ibid., V, 140.

17 Ibid., V. 143.

18 Ibid.. V. 146.

19 Ibid., V, 147 s.

20 Livre I, chap. 21.

21 Ermite, ascète. Cette épithète est également appliquée au Bouddha.

Page 76

I, VIII : Soma

1 La plante appelée *soma* dans le *Rig-Veda*, est l'*Asclepias acida* de Roxburgh. C'est une plante grimpante quasiment dépourvue de feuilles. Ses petites fleurs blanches et odorantes sont rassemblées autour de l'extrémité des branches. Roxburgh dit qu'elle fournit un jus laiteux plus pur que celui de toute autre plante connue de lui et que ce jus est doux et de nature acide. Ses tendres pousses sont souvent cueillies par les voyageurs indigènes. Elle croît sur les collines du Punjab, dans la passe de Boolan, dans le voisinage de Poona, etc. Le *Brâhmana* du *Rig-Veda* (traduit par Haug) contient un fort intéressant récit du sacrifice du *soma*. Celui-ci se pratique occasionnellement de nos jours, mais il existe très peu de prêtres instruits du rituel d'un sacrifice qu'ils célèbrent une fois par hasard.

2 Muir, *O.S.T.* V, 258.

3 Muir, *O.S.T.* V, 263 s.

4 Muir, *O.S.T.*, V, 144.

5 Ibid., V, 266.

6 Muir, *O.S.T.*, V, 271.

7 * La lune règne sur le monde du rêve et de l'inconscient, par opposition au soleil, qui illumine le monde conscient et objectif. Peut-être faut-il voir dans cette symbolique l'assimilation de Soma, dieu enivrant, à l'astre de la nuit.

8 Livre I, chap. 2.

9 * Comme Wilkins le fait remarquer plus haut, le sacrifice du Soma ne se pratique plus qu'exceptionnellement, mais on le prépare à partir d'un produit anodin et non d'un champignon hallucinogène comme probablement, aux temps védiques, l'amanite tue-mouches. Wilkins

établit un parallèle entre le Soma védique et Bacchus, dont le culte fut farouchement combattu comme menant à la folie collective — Agavé, avec les Bacchantes, déchiquète son propre fils Pentée — mais aussi parce que, comme le védisme, il associait à la consommation du breuvage sacré l'omophagie, ou consommation de chair crue, qui ramène les humains à l'état existant avant la société organisée. L'ivresse est donc ressentie, dans l'hindouisme qui succède au védisme vers le VIII^e siècle av. J. C., comme une menace pour le corps social et un obstacle à l'extase spirituelle et au salut par l'élévation morale.

10 Livre IV, chap. 6.

11 * Sacrifice rituel au cours duquel on régénèrait la puissance du roi.

12 Ce Budha, fils de Soma et souverain de la planète Mercure, ne doit pas être confondu avec Bouddha, maître dont les bouddhistes suivent encore les enseignements. Ces deux personnages n'ont rien de commun, et leurs noms ne sont identiques que lorsque l'un ou l'autre est mal orthographié.

Page 80

1, IX : Tvashtri ou Vishvakarman

1 * Cette union de l'habileté et de la fécondité — Tvashtri confère la puissance sexuelle — rappelle le couple Héphaïstos-Aphrodite.

2 Muir, *O.S.T.*, V, 224.

3 * Dans *Tarpéia*, Gallimard 1947, « Mamurius Veturius, II. La quadripartition de la coupe de Tvashtri ». p. 214-231, G. Dumézil traite de la compétition entre les deux forges mystiques des Ribhu et de Tvashtri. Ce dernier a fabriqué une coupe pour les dieux ; à leur prière, les Ribhu en confectionnent quatre coupes, permettant ainsi aux dieux de sortir de l'indivision et d'organiser le cosmos et la société divine, en récompense de quoi ils sont admis à participer au bénéfice du Soma, au bas de la hiérarchie cependant, dans l'oblation du soir (*Rig-Veda*, 1, 161, 8). Dans la mythologie naturaliste, on a pensé aux quatre phases de la lune. Bergaigne (*Religion védique*, III, p. 54) a pensé que le Soma, d'abord enfermé dans une coupe unique, s'est ensuite manifesté dans les trois mondes où s'exerce l'activité des Ribhu. Mais, poursuit Dumézil, le

sens de ce mythe est à rechercher dans la simple action liturgique, non trop vite sur le plan cosmique : l'infériorité des Ribhu, au dernier rang des élus, laisse deviner, à côté des trois classes fonctionnelles (Agni et les dieux Vasu ; Indra et les Rudra ; les Vishvadeva, plèbe divine) la promotion, en tant qu'artisans, d'une classe subordonnée aux classes sacerdotale, guerrière et agricole.

4 * Sa fille Saranyû sera mère de Yama, le dieu de la mort.

5 * Le foudre d'Indra est le Vajra, arme à mille pointes façonnée par Tvashtri lui-même à partir des os en bronze du sage Dadhîcha, réputés incassables. Ce dernier en avait déjà offert un à Indra pour tuer le démon Vritra.

6 * *ghî (ghee)* : voir I, 5, note 6.

7 * Le rituel impose une lecture impeccable, la moindre faute rendant inefficace et même, comme on le voit ici, dangereuse la formule censée opérer dans l'intérêt de celui qui la prononce. On retrouve les mêmes risques dans le rituel du sacrifice, que le brahmane officiant surveille étroitement afin d'en corriger les éventuelles déviations (cf. I, 6, note 31).

8 Muir, *OS. T.*, V, 232.

Page 82

I, X : Yama

1 * Voir I, 6, 1 (Sûrya).

2 Muir, *O.S.T.*, V, 289.

3 Ibid., V, 284.

4 Ibid., V, 302.

5 Ibid., V, 302 s.

6 * Le paradis védique, assimilable aux Champs Élysées grecs, se transformera, comme Wilkins le fait remarquer plus bas, dans l'enseignement des *Purana* en un lieu consacré également aux

châtiments des méchants. Dans la succession des morts et des renaissances, le paradis n'est plus alors qu'un lieu de passage avant une réincarnation (*samsâra*), cycle duquel seule délivre la *moksha*, délivrance finale de l'âme individuelle grâce à son union avec le Brahman.

7 Muir, *O.S.T.*, V, 327.

8 * Cf. Mircea Eliade, *Images et symboles*, « Le “dieu lieur” et le symbolisme des nœuds » : l'auteur met l'accent sur l'universalité des liens dans les mythes concernant les dieux funéraires ; il fait remarquer que les liens de Yama, “liens de la mort”, peuvent être défaits par Indra. Agni ou Soma ; le *Padma Purâna* met en avant Vishnu. Dans le chapitre consacré à Vishnu (II, 4), on trouvera un long développement sur la supériorité de ce dieu face à Yama, telle que la présente le *Vishnu Purâna* (v. Vishnu, II, 4).

9 * Pour les hindous, les hommes parfaits, après la mort, prennent le “chemin des dieux”, des cieux appartenant à chacun des cinq grands dieux, ce qui leur permet de sortir définitivement du cycle des transmigrations. Les bons accèdent par la “voie lunaire” à un paradis d'où ils connaîtront des réincarnations d'ordre supérieur. Les mauvais rejoignent en revanche les domaines inférieurs gardés par deux équivalents de Cerbère, d'où, après avoir subi les pires tortures, ils connaîtront des réincarnations animales.

10 *Indian Wisdom*, p. 395.

11 * La persévérance de Sâvitrî permet donc à son aventure de se terminer mieux que celle d'Orphée et Eurydice. Il faut noter cependant que l'âme de Satyavân n'a pas encore franchi la frontière qui sépare le monde des morts de celui des vivants. De plus, il est impossible à un dieu de refuser une requête à un mortel qui le mérite par ses actions ou ses austérités, même s'il doit lui céder son pouvoir, quitte à le lui reprendre par la force ou la ruse. A cela s'ajoute que Sâvitrî demande seulement, sans aucun désir égoïste, de pouvoir poursuivre une existence fondée sur la fidélité à son époux. Il s'agit ici d'un cas exemplaire, qui justifie sans doute l'immense popularité de la légende.

DEUXIÈME PARTIE LES DIVINITÉS POURANIQUE

Page 91

II, I : Les *Purâna*

1 * On considère actuellement que le *Râmâyana*, rédigé sans doute au début de notre ère par un certain Vâlmîki, repose sur des légendes pouvant remonter jusqu'au VII^e siècle avant notre ère. Quant au *Mahâbhârata*, traditionnellement attribué au sage Vyâsa, il s'agit en fait d'une oeuvre collective qui s'étale de l'époque védique au VI^e siècle de notre ère environ.

2 * Attribués eux aussi à Vyâsa par la tradition, la rédaction des *Purâna* — littéralement *anciens* textes — destinés, comme le fait remarquer Wilkins, aux basses castes, s'étale en gros du IV^e au XIV^e siècle de notre ère.

3 Wilson, préface du *Vishnu Purâna*.

4 Pour un aperçu généra! du contenu des différents *Purâna*, voir l'introduction au *Vishnu Purâna* de Wilson.

5 * Les *Tantra* apparaissent dès le IV^e siècle de notre ère, mais ont été rédigés dans l'ensemble entre les IX^e et XIII^e siècles.

6 * Pârvatî, considérée comme Principe féminin suprême, en général sous ses aspects de Kâlî, Devî et Durgâ.

Page 94

II, II : Brahma

1 On notera que la voyelle finale du nom de cette divinité est brève, alors que celle du nom de sa première incarnation est longue.

* Wilkins signale plus loin l'orthographe plus récente *brahman* ; nous conserverons cependant, comme l'auteur, l'orthographe *Brahma* dans la suite de la traduction.

2 Muir, *D.S.T.*, V, 387 s.

3 *Indian Wisdom*, p. 12.

4 Wilson, *Vishnu Purâna*, p. 2.

5 Livre I, chap. 3.

6 p. 157.

7 p. 273.

8 Ce mot se rencontre au début des prières et des cérémonies religieuses. Il est tellement sacré que personne ne doit l'entendre prononcer. Les trois lettres qui le composent représentaient originellement les trois *Veda* ; il est devenu par la suite un symbole mystique des trois divinités, Brahmâ, Vishnu et Shiva.

9 La secte théiste apparue au Bengale durant ce siècle a longtemps tiré fierté de son nom *Brâhmo-Samâj*, c'est-à-dire Société rendant un culte au Brahma, ou Dieu suprême.

* Le *Brâhmo-Samâj*, mouvement hindou monothéiste fondé en 1828 au Bengale par Râm Mohan Roy, a exercé une grande influence sur une partie de l'élite indienne, en particulier sur des penseurs du XIX^e siècle comme Râmakrishna ou Rabindranath Tagore.

10 * Nous retrouvons ici une illustration parfaite des propos de Max Müller, repris par Wilkins dans la préface à la seconde édition de son ouvrage : "Les Bibles non chrétiennes présentent toutes une évolution dans une fausse direction. Elles débutent par quelques éclairs de vraie lumière et se terminent dans l'obscurité. [...] Plus nous reculons dans le temps, plus nous examinons les premiers germes des religions, quelles qu'elles soient, plus pures sont, je crois, les conceptions que nous y trouvons de la Divinité". La pureté de la religion aryenne, selon cette interprétation, aurait donc été corrompue par les peuples conquis.

Page 97

II, III : Brahmâ et Sarasvatî

1 *Dharma Shâstra*, chap. I -V.

2 * *Svayambhû*, existant par lui-même, est l'épithète de Brahmâ.

3 * Dans son *Traité d'histoire des religions : Morphologie et fonction des mythes*, Payot, 1949 (p. 347 s. : « L'œuf cosmogonique »), M. Eliade rappelle que le mythe de l'œuf cosmogonique, probablement diffusé à partir de l'Inde ou de l'Indonésie, est commun à des civilisations du monde entier. L'œuf est parallèlement joint aux symboles et aux emblèmes de la rénovation de la nature et de la végétation, car il incarne le symbole de la re-naissance répétée suivant le modèle cosmogonique, plus que celui de la naissance.

4 D'après le *Brahmâ Purâna*, on donne à Brahmâ un autre nom, Apava (*celui qui joue sur les eaux*), qui a un sens similaire, bien que non identique, à celui de Nârâyana. Si l'on en croit ce *Purâna*, Apava s'est divisé en deux parties, mâle et femelle, desquelles est né Vishnu, qui lui-même a créé Virâj, lequel a apporté au monde le premier homme. «Selon le commentateur de ce passage, dit Wilson, la première étape fut la création d'Apava, ou Vishishtha, ou Virâj par Vishnu, par l'intermédiaire de Brahmâ ; l'étape suivante fut la création de Manu par Virâj.» — Dowson, v. Apave.

5 Muir, *O.S.T.*, IV, 31.

6 p. 18.

7 Dans les écrits postérieurs, c'est Vishnu, lors d'une incarnation spéciale, qui, dit-on, revêtit cette forme.

8 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 317.

9 Cf. deuxième partie, chap. X.

10 Le *Bhâgavata Purâna* dit qu'il naquit de ce mariage un autre fils, Priyavrata. Mécontent de l'œuvre du Soleil, qui n'éclairait qu'une moitié de la terre à la fois, il le suivit sept fois sur un chariot de feu d'égale rapidité, semblable à un autre soleil, et changea ainsi la nuit en jour. Ce fut Brahmâ qui l'arrêta. Les ornières tracées par les roues de son char donnèrent les sept océans ; et c'est ainsi que furent constitués les sept continents. — Dowson.

11 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 273.

12 * L'une des épithètes de Shiva, signifiant *avec la lune dans les cheveux*.

13 * On honore Shiva (*Bienveillant*) sous diverses formes, bienveillantes ou terribles, dont celle de Rudra (représentant la puissance du feu) ; notons que Shiva, inconnu des *Veda*, a emprunté l'une des formes de Rudra.

14 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 276.

15 * L'une des épithètes de Shiva, *le Grand Temps*, sous son aspect de Destructeur des choses créées.

16 * Autre épithète de Shiva, *l'Existence*.

17 Kennedy, *Hindu Mythology*. p. 276.

18 Ibid., p. 102.

19 Ibid., p. 496.

20 Ward, II, 30.

21 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 271.

22 * Ce mensonge trouve sa place lors d'une querelle entre Brahmâ et Vishnu pour savoir lequel est la divinité suprême. Apparaît un *linga*, dont on ne voit ni la base ni le sommet. Brahmâ prend la forme d'un *hamsa* (oie ou cygne, qui par ailleurs est son *vâhana* ou animal support) pour aller chercher le sommet, tandis que Vishnu, en sanglier (symbolisant le Sacrifice), va fouiller le sol pour en trouver la base. Tous deux échouent et adorent la grandeur de Shiva. Mais Brahmâ ayant quand même prétendu avoir atteint le sommet du *linga*, est à jamais exclu du droit à l'adoration. Voir, dans G. Deleury, *Les Indes florissantes*, Robert Laffont, 1991, p. 673, le récit plus complet de cet épisode par Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, 1782.

23 * *Rishi* des temps védiques, considéré comme l'un des dix Prajâpati, terme appliqué d'abord à Brahmâ, puis aux êtres célestes issus de son esprit et créateurs de tout ce qui existe.

24 Dowson. *Dictionary of Hindu Mythology*.

25 * Autre nom de Sarasvatî.

26 * Monde, séjour de Brahmâ.

27 Wilson, II, 187.

28 Muir, *O.S.T.*, V, 339.

* La recherche de causes naturelles à des faits mythologiques dont la complexité répond à la durée sur laquelle s'étend leur développement est caractéristique de l'école de Max Müller tant critiquée par Dumézil. C'est une méthode constante dans les ouvrages consultés par Wilkins et qui, s'il fallait l'appliquer aux variantes infinies que présentent les fonctions des divers dieux hindous au cours du temps, empêcherait toute interprétation un tant soit peu logique des mythes. En revanche, le fait que, dans les *Veda*, la déesse Vâch soit dite mère des *Veda* et épouse d'Indra et de Brahmâ permettrait éventuellement de comprendre son identification postérieure, dans les *Brâhmana*, à la déesse Sarasvatî, elle-même divinité des arts, de la connaissance et de la parole et *shakti* (énergie) de Brahmâ. Wilkins propose d'ailleurs plus loin une interprétation en ce sens.

29 Muir, *O.S.T.*, V, 337 s.

* Sur les pouvoirs universels de Vâch, voir *Rig-Veda*, 10. 125 (J. Varenne, *Le Veda*, p. 339) : "Grâce à moi mange la nourriture celui [...] qui entend la chose dite. [...]. Quiconque j'aime, je fais de lui un puissant ; j'en fais un porteur de Formules, un Voyant, un sage. C'est moi qui tends l'arc pour Rudra. Que la flèche détruise l'ennemi de la Formule !". G. Dumézil, *Apollon sonore et autres essais. Esquisses de mythologie*, Gallimard, 1986, chap. 1, montre que Vâch couvre ici l'ensemble des trois fonctions indo-européennes, brahmanique, guerrière et nourricière, grâce au langage articulé. J. Varenne y voit "la Parole ici formellement identifiée au *brahman* (en tant que formule rituelle) [...] au-delà même du DMIURGE (« C'est moi qui enfante le Père »)".

30 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 320.

31 * *Legrand ancêtre*, autre épithète de Brahmâ.

32 * Ascétisme, austérité.

33 Lakshmî est la déesse de la Fortune.

34 * Les procédés expéditifs de Brahmâ en matière de mariage et la bigamie qui s'ensuit trouvent donc une explication morale satisfaisante aux yeux de Wilkins. On verra plus loin (III, 4, p. 304) un jugement plus nuancé concernant la polyandrie de Draupadî dans le *Mahâbhârata* : certes, la mythologie permet de voir dans ses époux cinq manifestations du seul Indra. mais “la polyandrie se pratique encore de nos jours dans les tribus montagnardes de l’Inde”, et l’on sait combien, pour Wilkins, ces tribus ont pu contaminer la pure mentalité aryenne (cf. à ce propos III, 4, note 7). On remarquera cependant combien l’auteur s’efforce de respecter son projet initial de rester le plus neutre possible dans ses jugements sur des textes pourtant faciles à condamner à son époque.

Page 108

II, IV : Vishnu et Lakshmî

1 *Vishnu Purâna*, p. 607.

2 Ibid., p. 3, note.

3 * Vishnu fut tardivement identifié à Vâsudeva, roi mythique des Yâdava et frère de Kuntî, père de Krishna et de Bâlarâma dans le *Mahâbhârata*.

4 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 246.

5 Ward, II, 14.

6 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 244.

7 * Innombrables sont les exemples de dévotion entraînant une récompense susceptible d’aller jusqu’à mettre les dieux eux-mêmes en péril. Rappelons que, comme pour le sacrifice, la piété des fidèles, leur sincérité et leur ferveur, comparées à l’or et au diamant, entraînent en contrepartie, de la part du dieu, une récompense à la hauteur de sa puissance.

8 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 287-290.

9 * A propos de la supériorité de Vishnu sur Yama et des lacets de ce dernier, v. I, 10, note 8.

10 * Le *dharma*, la loi, le devoir régissant l'univers, les sociétés et les hommes.

11 * *Aux beaux cheveux*, épithète fréquente de Vishnu et Shiva.

12 * Cf. Jean Varenne, *Le Veda*, p. 107 s. (Hymnes à Vishnu, à Vâyu, à Pûshan) : Vishnu, Vâyu et Pûshan sont trois divinités qui, dans le *Rig-Veda*, occupent “une place très secondaire, mais dont on soupçonne l'importance par la place qu'elles occupent dans le rituel, par la comparaison avec l'Iran (ainsi de Vâyu) ou par leur destin postvédique (Vishnu n'est-il pas devenu l'un des très grands dieux de l'hindouisme ?)”. Voir encore, sur les trois pas du nain, le chapitre II, 5.

13 Muir, *O.S.T.* IV, 63.

14 Ibid., IV, 78.

15 Ibid.

16 Ibid., IV, 98.

17 *Vishnu Purâna*, p. 80.

18 Ibid.

19 * Voir II, 5, 2, l'*avatâra* de la tortue.

20 *Vishnu Purâna*, p. 80.

21 *Vishnu Purâna*, livre I, chap. 9.

22 *Indian Wisdom*, p. 499.

23 Griffiths, *Râmâyana*, I, 204.

24 Muir, *O.S.T.*, IV, 348.

Page 120

II, V : Les incarnations ou *avatâra* de Vishnu

1 *Indian Wisdom*, p. 32.

2 Ibid., p. 394.

3 Vol. I. 230 s.

4 * Il s'agit moins ici d'une version différente de cet *avatâra* que d'un transfert de compétences d'un dieu sur un autre ; les sectateurs de Vishnu font en effet naître Brahmâ du nombril de Vishnu, accordant ainsi à ce dieu la première place et reportant sur lui la fonction de Créateur de toutes choses. Cf. la remarque de Wilkins à la fin du récit de l'*avatâra* de la tortue.

5 Cf. 2^e partie, chapitre 10.

6 * Voir II, 4. Outre Lakshmî (ou Shrî) et le poison bu par Shiva pour empêcher qu'il ne nuise à l'univers (d'où sa tache bleue au cou), le barattage de la mer de lait a produit, entre autres, le cheval blanc Ucchaisshravas, les Apsaras, nymphes célestes, l'éléphant Airavata, *vâhana* d'Indra, la lune portée par Shiva sur son front et Dhanvantari, le médecin des dieux.

7 p. 73.

8 Goldstücker, Chambers, *Cyclopædia*, Art. *Vishnu*.

9 Muir, *O.S.T.*, 1, 52.

10 Ibid., IV, 33.

11 Ibid.

12 p. 27 s.

13 Un *yojana* fait au moins 7 kilomètres ; certains l'évaluent à 14,5 kilomètres.

Page 130

14 p. 126 s.

15 Ward, II, 7,8.

16 Muir, *O.S.T.*, IV, 63-156.

17 * Par ses trois enjambées, Vishnu a organisé les trois mondes et affermi les lois de l'univers, le *dharma* menacé par la victoire possible des Asura. C'est ce que montre de façon insistante cet extrait de l'hymne à Vishnu, *Atharva-Veda*, 7, 26 (Jean Varenne, *Le Veda*, p. 107) :

Que je chante à cette heure les exploits de Vishnu,
qui a mesuré les espaces terrestres,
qui a étayé la demeure suprême,
en marchant trois pas, marcheur au large pas.

[...]

Toi dans les trois larges enjambées de qui
demeurent en paix tous les mondes,
marche largement, ô Vishnu.

[...]

Vishnu le gardien infailible
a marché trois pas
à partir d'ici,
affermissant les lois de l'univers.

18 Muir, *O.S.T.*, IV, 63-156.

19 * L'une des sept divisions des enfers, comme, plus loin, le Sutala.

20 Il existe quatre castes principales ou *jâti* chez les hindous : les *brâhmana* (brahmanes), ou prêtres, les *kshatriya*, ou guerriers, les *vaishya*, ou marchands, et les *shûdra*, ou serviteurs. Les quatre classes, selon la tradition, sont issues respectivement de la tête, des bras, des cuisses et des pieds du Créateur, mais il existe de bonnes raisons de croire que, dans les anciens temps, ces idées concernant leurs origines divines n'avaient pas cours. Les quatre castes originelles ont été subdivisées en un nombre infini d'autres, phénomène dû aux mariages entre membres de castes différentes.

* Les *jâti* sont en fait des catégories sociales ou professionnelles héréditaires, distinctes des *varna* (ou castes) originels, qui, tout en conservant une relative rigidité au système des castes, permettent des mariages exogamiques entre gens de castes différentes.

21 p. 400.

22 Cf. troisième partie, chapitre I.

Page 140

23 *Vishnu Purâna*, note p. 401, et Muir, *O.S.T.*, I, 447.

24 Saint brahmane dans lequel s'est incarné une part de Brahmâ, de Vishnu et de Shiva.

25 Si Parashurâma dut accomplir sa tâche de si nombreuses fois, c'est que quelques enfants *kshatryia* échappaient à sa rage, cachés parmi les autres castes, et, une fois grands, devenaient des guerriers. C'est lorsque son œuvre fut menée à son terme et qu'il ne resta plus un seul *kshatryia* vivant que leurs veuves firent appel aux brahmanes, comme nous le voyons ci-après.

26 Muir, *O.S.T.*, IV, 175.

27 * *Grande divinité*, un des aspects de Shiva.

28 * Démon tué par Vishnu, ce qui lui vaut le titre de Madhusûdana, *Destructeur de Madhu*.

29 Nous trouvons une étrange mais réelle confirmation de la vérité des données sous-jacentes de l'histoire du héros dans le fait que les tribus habitant les monts Vindhya ont conservé jusqu'à nos jours de nombreuses légendes concernant Râma et Sîtâ, bien qu'elles ne soient pas hindoues et n'aient que peu de connaissance de l'hindouisme. Ces peuples n'ont en rien l'apparence d'hindous. Ils sont noirs, ont des cheveux crépus, différant peu en cela de certaines races africaines.

30 Griffiths. *Râmâyana*, I, 81.

31 Ibid., I, 82.

32 Ibid., I, 83.

33 Ibid.

34 Ibid., I, 84.

35 Ibid., I, 85.

36 Ibid., I, 89.

37 Ibid., I, 93.

38 Ibid.

39 Ibid., I, 125.

40 Ibid., I, 156.

41 Tirhoot.

42 * Voir II, 6.

43 Griffiths, *Râmâyana*, I, 278.

44 Muir, *O.S.T.*, IV, 458.

45 * Sîta, née de la terre, est différente d'un enfant de naissance normale. Cf. Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, chapitre VII, «La terre, la femme et la fécondité», p. 215 s. ; après avoir montré qu'un enfant consacré à la Terre ou protégé par elle obtenait une âme qui venait d'elle, "un destin grandiose, inaccessible aux mortels de la commune espèce", l'auteur rappelle la pratique de l'accouchement direct sur la terre, ainsi que celle du "berceau chthonien" dans les sociétés primitives : l'enfant dort à même la terre, censée le protéger et lui imprimer sa force. A plus forte raison peut-on en conclure que Sîta, le Sillon, née de la Terre elle-même, une fois unie, comme le dit l'*Uttara Kânda*, "à l'énergie surhumaine de Vishnu", sera elle-même capable de résister à Râvana et de favoriser l'émergence d'un monde libéré du mal.

46 Griffiths, *Râmâyana*, I, 279.

47 Ibid., I, 280.

48 Ibid., I, 373.

49 Ibid.

50 Ibid., II, 94.

Page 150

51 Ibid., III, 5.

* Virâdha, géant envoyé par Râvana, semble se confondre plus loin (p. 153) avec Kabandha, un Râkshasa, Gandharva à l'origine et fils de Shrî. Frappé lors d'une querelle par le *vajra* d'Indra, Kabandha revêt une forme monstrueuse, sans tête, avec un œil et une bouche sur le ventre ; brûlé par Râma, il retrouve sa forme de Gandharva.

52 Griffiths, *Râmâyana*, III, 80.

53 Ibid., III, 80.

54 Ibid., III, 143.

55 Ibid.

56 Ibid., III, 148.

57 Ibid., III, 185.

58 Shiva avait prédit que Râma obtiendrait le secours des singes pour la destruction de Râvana, alors que ce démon voyageait dans l'Himâlaya. Shiva lui apparut sous la forme d'un nain et tenta de le dissuader d'emprunter une route. Négligeant l'interdiction, Râvana, méprisant, demanda à Shiva qui il était pour interdire l'accès à cette route ; il se rit également de l'apparence simiesque de ce nain. Nandîshvara (Shiva) lui répondit que des êtres à l'aspect et à la force de singes seraient créés pour détruire Râvana et sa famille. Afin de lui montrer sa puissance, Râvana prit la montagne dans ses bras, mais Shiva l'enfonça avec son orteil et écrasa Râvana dans ses bras, jusqu'à ce que la douleur le fasse hurler. Shiva ne le lâcha pas avant qu'il ne se soit rendu le dieu propice pour mille ans. Quand il le relâcha, il lui dit qu'il s'appellerait désormais Râvana, en souvenir du cri (Râva) qu'il avait poussé.

59 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 6.

60 Ibid., IV, 37.

61 Ibid., IV, 149.

62 Ibid., IV, 188.

63 Ibid., IV, 254.

64 Ibid., IV, 280.

65 * Arbre souvent mentionné dans la littérature, à belles fleurs rouges, dans lesquelles s'incarne Kâma, dieu de l'amour.

66 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 334.

67 Ibid., IV, 365.

68 Ibid., V, 3.

69 * Indrâjît, *Vainqueur d'Indra*, est un surnom de Meghanâda, fils de Râvana.

70 Griffiths, *Râmâyana*, V, 254.

71 Ibid., V, 271.

72 Ibid., V, 273.

73 Ibid., V, 276.

74 * Souverain hindou de la lignée solaire, ancêtre de Râma.

75 Griffiths, *Râmâyana*, V, 277.

76 Ibid., V, 278.

77 * Sur le sens à donner à cette ordalie et la nécessité, pour les femmes, de réparer par le feu le "vice du *karman*" qui les a fait naître dans un sexe impur, voir C. Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité*, p. 162-163.

78 Griffiths, *Râmâyana*, V, 314.

Page 160

79 Chambers, *Cyclopædia*.

80 On notera ici qu'un commentateur dit, au sujet de ce passage, que la décision de Vishnu de faire s'incarner deux de ses cheveux ne doit pas être prise à la lettre, mais que la tâche entreprise à cette occasion était si

petite qu'elle pouvait aisément être menée à bien par deux cheveux. C'était, en Krishna, Vishnu lui-même qui se manifestait.

81 * Cité du Gujarat, fondée par Krishna après qu'il eut été chassé de Mathura par des démons. C'est là qu'il sera tué par un chasseur le prenant pour un daim.

82 C'est cet épisode de l'histoire de Krishna qui est célébré chaque année au Râsayâtra.

83 * Ce démon, dont le nom est composé de *kâla*, noir, et de *yavana*, terme désignant les Ioniens puis, plus tard, tous les étrangers du nord-ouest de l'Inde, représentait donc peut-être un roi indo-grec.

84 * Lignée de rois légendaires fondée par Yadu et à laquelle auraient appartenu Krishna et Kuntî, la mère des trois premiers Pândava (voir le *Mahâbhârata*).

Page 170

85 * Son père Pradyumna est le fils de Krishna et de Rukminî.

86 Muir, *O.S.T.*, IV, 184.

87 *Vishnu Purâna*, livre V.

88 Shesha (*la fin*), ou Ananta (*l'illimité*), le dieu serpent, a mille têtes et constitue la couche sur laquelle se repose Vishnu entre deux créations. Il est dit que le monde repose sur la tête de Shesha, lequel se tient sur une tortue ; lorsque celle-ci bouge ou que Shesha baille, il se produit donc des tremblements de terre. C'est ce serpent qui a servi de corde lors du barattage de l'océan, et le feu qui émane de son corps détruit le monde à la fin de chaque âge, ou *kalpa*. Il est parfois appelé fils de Kashyapa et de Kadrû, une fille de Daksha.

89 Goldstücker, in Chambers, *Cyclopcedia*.

90 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 248.

91 Ibid., p. 250.

92 * Maya, architecte divin des Asura opposés aux Deva, leur a construit dans les airs la triple forteresse de Tripura. On ne le confondra pas,

malgré le contexte et le rôle certain qu'elle joue dans cet épisode, avec la Mâya, pouvoir d'illusion créé par le monde extérieur et masquant l'unique Réalité, la Divinité. La Mâya, divinisée, est l'épouse de Brahmâ. On l'identifie à Durgâ ou à Lakshmî.

93 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 423.

94 * Littéralement *champ, pays du Dharma, de la Loi*.
Page 180

95 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 253.

96 * Malgré sa formidable expansion à l'extérieur, le bouddhisme a très rapidement périclité en Inde même, où il ne touche pas actuellement un pour cent de la population.

97 Max Müller, *Chips*. vol. I, p. 210 s.

98 * Le *Lalitâvistara Sûtra (Développement des Jeux du Bouddha)*, contient le récit de la vie du Bouddha transmis par lui-même à ses disciples.

99 * Arbre (saule) très répandu en Inde.

100 * *Extinction, dissolution* dans le *brahman*, état suprême de non-réincarnation obtenu par la renonciation aux trois passions, désir, haine et erreur née de l'illusion.

101 Muir, *O.S.T*, II, 496.
Page 190

102 Dans l'hindouisme, il s'agit d'une transmigration des âmes du bas au haut de l'échelle, jusqu'à ce qu'elles soient aptes à s'absorber dans le Divin d'où elle sont issues. Chaque existence est, à son terme, méticuleusement jugée et quand le corps retourne à la terre, il renaît à un niveau plus élevé si le bien l'emporte, mais à un stade inférieur si le mal fait pencher la balance. Pour le bouddhisme, qui nie l'existence de l'âme, la transmigration revêt une forme quelque peu différente. Dès qu'un individu meurt, un nouvel être voit le jour, de condition plus ou moins misérable selon le *karma*, l'ensemble du bien et du mal qu'il a accompli au cours de ses nombreuses vies antérieures. Il n'y a, dans les faits, pas

grande différence entre les deux façons d'envisager les choses. En effet, les hindous ont beau croire que la même âme passe par d'innombrables changements au cours de vies successives, elle n'a pas souvenir de ses précédentes expériences, de sorte que chaque vie se trouve séparée et distincte de la précédente. Il s'agit donc d'une différence plus formelle que réelle.

103 Burnouf, cité par Max Müller, *Chips*, I, 222.

* L'épithète *Maitreya* s'applique d'ailleurs à l'un des Bodhisattva, personnages divins du bouddhisme ayant renoncé à l'état d'éveil suprême pour continuer, par compassion, à aider les autres hommes à atteindre la perfection.

104 * Commencé à la fin de la guerre racontée dans le *Mahâbhârata*, en 3102 av. J. C. selon les hindous, ce *Yuga*, comme les autres, doit durer 432 000 ans.

105 p. 622.

106 Chambers, *Cyclopædia*.

107 * Grand traité écrit en persan, sans doute vers 1590, et décrivant le gouvernement moghol à l'époque d'Akbar. Il constitue le troisième volume de l'*Akbar-nâma*.

108 Vol. II, 163.

109 Il semble bien plus vraisemblable qu'on ait mis dans cette statue de précieuses reliques du Bouddha, mais que, comme il était dangereux à cette époque d'afficher quelque lien avec lui et avec son culte, on les ait fait passer pour les os de Krishna. Toucher un cadavre, dans l'hindouisme, entraîne une souillure ; il semble par conséquent absolument opposé à l'esprit de l'hindouisme d'enchâsser un os dans une statue. Seule une telle fiction permettait de sauver les reliques du Bouddha. Bien des détails dans les rites pratiqués à Purî accèdent l'idée selon laquelle, bien qu'officiellement hindou, il s'agit là d'un sanctuaire bouddhiste.

110 * Cf., dans le même esprit, la description de la procession du char de Vishnu au sanctuaire de Shrî Rangam, par P. Loti, *L'Inde (sans les*

Anglais), éd. Kailash 1992, p. 97-109. La procession permet le *darshana*, la vision du dieu, censée procurer au dévot une partie de ses vertus.

111 * Ananta, *Infini*, est le serpent appelé aussi Shesha, sur lequel repose Vishnu entre deux créations ; Kapiladeva (ou Kapila) est un *rishi*, petit-fils de Manu.

112 * *La bhakti* rompt, à partir du VI^e siècle ap. J. C., avec le ritualisme du brahmanisme traditionnel et fait fi des castes pour considérer que tous les êtres sont égaux. Elle s'applique à Shiva et surtout à Vishnu. Cf. Joseph Masson, «Bhakti, richesse religieuse d'un mot », *Mystiques d'Asie*, Desclée de Brouwer. 1992, p. 93-94 : issu de la racine *bhâj-* (idée de partage), ce mot évoque “la flamme d'amitié réciproque qui réchauffe et parfois embrase les deux interlocuteurs”, le “mouvement par lequel le dieu se donne en partage à son fidèle [...] et ce mouvement réciproque qu'il appelle, provoque et obtient de l'homme”.

113 * On le dit aussi Âtmabhû, *existant par lui-même*, ou encore fils de Dharma.

114 Muir, *O.S.T*, V, 402.

115 * Le *Rig-Veda* le présente déjà comme plus puissant que tous les dieux : *Atharvu-Veda* l'assimile à Agni, car le désir amoureux est un feu dévorant. Cf. J. Varenne, *le Veda*, p. 231-232 : hymne à l'Amour, *Atharva-Veda* 9, 2 :

[...] La force par laquelle les Dieux ont expulsé les Asura,
par laquelle Indra a entraîné les Dasyu,
par elle, ô Kâma, mes ennemis,
heurte-les et chasse-les loin de cette place.

Kâma est né le premier ;
ni les dieux ne l'ont atteint, ni les mânes, ni les hommes.
De tout cela tu es l'aîné, grand en tous sens,
et je te fais hommage, ô Kâma [...].

116 * Kâma est alors appelé Ananga, *sans corps*.

117 Kennedy, *Hindu Mythology*.

118 * *Rivière noire*. Parmi les rivières portant ce nom en Inde, il s'agit sans doute de celle qui se jette dans le Gange au nord de Jaunpur.

119 Kennedy, *Hindu Mythology*.

120 p. 574.

Page 202

II, vI : Shiva

1 * *Shiva* signifie *Bon, Gracieux, Bienveillant*.

2 Muir, *O.S.T.*, IV, 404.

* Rudra. dieu terrible et marginal, a exigé une part du sacrifice (v. plus bas), que les dieux finissent par lui accorder sous la forme d'une oblation à Agni. Une autre légende dit que de l'inceste d'Ushas (l'Aube) avec ses frères, dont la semence a été recueillie par leur père Prajâpati dans un récipient d'or, est né un enfant pleurant (racine *rud*, *pleurer*), Kumâra, le *jeune prince*, nom donné à Agni. Ce Kumâra est donc le feu (Agni), dont le premier nom est Rudra. "Rudra, en vérité, est Agni" (*Shatapata Brahmana*).

3 Muir, *O.S.T.*, IV, 404.

* Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, Flammarion, article «Rudra-Shiva» : le sacrifice. garant de l'ordre cosmique et social (*dharma*), explique l'importance de Rudra dieu chasseur, maître des animaux, à la limite du pur et de l'impur, mais seul capable de maîtriser la violence et la souillure causées par le sacrifice.

4 Muir, *O.S.T.*, IV, 299 s.

5 * Le chignon est la coiffure caractéristique de Shiva.

6 Première partie. chap. 7.

7 Muir, *O.S.T.*, IV, 322.

8 *Ibid.*, p. 326.

9 Ibid., IV, 34.

10 * Sur les multiples versions de la naissance de Rudra, voir Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, « Rudra-Shiva et la destruction du sacrifice ».

11 Le Kailasa est une montagne sacrée pour les hindous, car l'Indus, le Gange et le Brahmapoutre y prennent leur source. Son sommet est considéré comme le *linga* de Shiva.

12 Muir, *O.S.T.*, IV, 378 s.

13 * Sâvitri, ayant obtenu de Yama le retour de son époux à la vie (voir I, 10), est elle-même symbole de fidélité.

14 * Daksha accuse Shiva de détruire les limites, ce qui correspond à sa marginalité, évoquée plus haut (note 3). Shiva est lui aussi à la frontière de deux mondes, puisqu'il détruit et fait renaître la vie. C'est pourquoi, maître des revenants, il hante les cimetières dans la tenue et avec les compagnons qu'évoque Wilkins, (voir aussi III, 11, les Râkshasa). Nous verrons d'ailleurs plus loin les critiques de l'auteur lui-même sur le culte immoral et débridé voué à ce dieu et à son *linga*.

15 * *Être*, nom védique de Shiva-Rudra, correspondant à l'eau et au goût, l'une de ses huit formes principales, les autres étant Rudra (*Grondeur, Violent*), Sharva (*Archer, force destructrice*), Îshâna (*Seigneur, personnification de l'air*), Pashupati (*Maître du bétail, personnification du sacrifice*) Bhîma (*Terrible, personnification de l'éther*), Ugra (*Terrifiant, personnification du vent*) et Mahâdeva (*Grande divinité, en tant que puissance créatrice*).

16 * Cf. Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, article «Rudra-Shiva»: les malédictions visent en fait à s'exclure mutuellement du rite et à amener l'autre à commettre des impuretés qui lui retireront ses mérites. L'apparence de bouc, dans une certaine mesure, et la saleté du corps ne sont que les aspects visibles d'une dégradation avant tout morale (de même que Pan et les satyres, dans la mythologie gréco-romaine, représentent les forces incontrôlées et néfastes de la nature). Quant à la condamnation des "liqueurs" enivrantes, elle n'étonne pas dans une religion d'où était bannie la consommation du *soma* védique et de substituts alcoolisés.

17 Les Prajâpati, sept, dix ou vingt-et-un selon les sources, sont les pères de la race humaine.

18 * La Fièvre est messagère de Shiva, Seigneur de la Mort et de la Maladie.

19 Muir, *O.S.T.*, IV, 382.

20 * Cette autorisation visiblement bienveillante montre qu'il ne s'agit pas seulement d'une brimade (cf. plus haut la malédiction du fidèle de Shiva) : selon Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, le bouc renferme aussi les symboles positifs de fécondité, puissance et vertu sacrificielle : il est animal du sacrifice, en même temps que le bélier, *vâhana* d'Agni.

21 C'est à l'imitation du dévouement conjugal d'Umâ que les veuves étaient brûlées vives avec le corps de leurs maris. On les appelait alors *satî*, fidèles.

* Sur le bien-fondé de cette affirmation hâtive, voir C. Weinberger-Thomas. *Cendres d'immortalité*, p. 160-168. L'auteur part de la constatation que Satî "meurt par vengeance, alors que son mari est toujours vivant, dans la pure tradition du suicide de protestation", en se consumant dans le feu de son *yoga* intérieur et que par conséquent elle l'abandonne, donnant ainsi la priorité à sa colère sur la fidélité due à l'époux. La mort de Satî semble plutôt être "une démonstration éclatante d'autarcie", dont l'époux, relégué au second plan, n'est en rien le bénéficiaire ; elle est donc plus proche du sacrifice volontaire et héroïque des femmes Charan, destiné à attirer des bienfaits sur la communauté — Satî veut obtenir pour Shiva ce qui ne lui a pas été accordé — que de la crémation des veuves.

22 * Cet épisode révèle l'indispensable présence, au sacrifice, de Rudra Pashupati, Seigneur des animaux, et la nécessité absolue de le faire participer à ses bénéfices. Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, « Rudra-Shiva et la destruction du sacrifice », montre bien que la destruction violente du sacrifice suscite un cerf, animal non domestique, donc impropre au sacrifice, qui échappe totalement au rite et aux dieux. Apaisé, Rudra (Shiva) guérit les dieux et restaure le sacrifice.

23 * Le taureau Nandin est son *vâhana*.

24 Cf. II, 5, 2.

25 *Indian Wisdom*, p. 325.

26 *Hindu Mythology*. p. 293.

27 *Demeure de joie*, une des épithètes de Shiva.

28 Ward, II, 179.

29 Muir, *O.S.T.*, IV, 223.

30 Ward, II, 190.

31 Ibid.

32 Muir, IV, 269.

33 * Cf. G. Deleury, *Les Indes florissantes*, Robert Laffont, 1991, p. 733-734 ; on y lira avec intérêt la description de ces “excès des yoguis” décrits par le sceptique et rationaliste Saint Lubin en 1784.

34 Cf. Ganga, III, 5.

35 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 30.

36 Ibid. p. 310.

37 * *Qui dispense la félicité*, une des épithètes de Shiva.

38 * Chanvre indien.

Page 217

II, VII : Umâ

1 Muir, *O.S.T.*, IV, 420.

2 Ibid., IV, 425.

3 * Nirritî personnalise le Mal, la Maladie, la Décadence ; épouse d’Adharma (tout ce qui est contraire au dharma), ses fils sont Mrityu (la Mort), Bhaya (la peur) et Mahâbhaya (la Terreur).

4 * Haimatî : fille d'Himâvat (l'Himâlaya) ; Yashoda, Nanda et Kamsa : voir l'histoire de Krishna (II, 5, 8) ; Vâsudeva : l'une des formes de Vishnu ; Shankarshana : *qui a l'aspect de Shankara* (Shiva donneur de félicité).

5 Muir, *O.S.T.*, IV, 430.

6 Ibid., IV, 432.

7 * Géants combattant les divinités, souvent assimilés aux Daitya, fils de Ditî.

8 * Umâ signifie *lumière. éclat*.

9 Goldstücker. in Chambers, *Cyclopmdia*, « Umâ ».

10 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 329.

11 Ibid.. p. 334.

12 Ibid., p. 209.

13 Ibid.. p. 334.

14 * Durgâ signifie l'*Inaccessible*.

15 Ward, II, 83.

16 Ibid., II, 88.

17 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 335.
Page 227

18 Ward, II, 101.

19 Ibid., p. 98.

20 * Le lion est le *vâhana* de Durgâ.

21 Muir, *O.S.T.*, IV. 432.

22 Ibid., IV, 34.

23 Voir l'illustration précédente.

24 Il existe quatre recensions du *Râmâyana* : celles de Vâlmîki et de Vyasadeva, *l'Adhuta* et *l'Âdhyâtma*.

25 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 338.

26 * Epithète de Durgâ chevauchant le lion (*singh*, ou *simha*), son animal-support (*vâhana*).

27 * Chandî, ou Chandikâ, est la forme de Durgâ ou Kâlî en tant que mère protectrice.

28 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 337.

29 *Indian Antiquities*, II, 184.

30 Moor, *Hindu Pantheon*, p. 144 s.

31 * Kâmakhyâ : l'*Amour*; un des noms de Pârvatî ; Bhairava : aspect terrifiant de Shiva et Durgâ.

Page 237

32 Ward, II, 101-117.

33 Ibid., 11, 187.

34 * Le rat est le *vâhana* de Ganesha, le paon celui de Kârttikeya.

35 Le procédé qui permet de former cette représentation de l'ambivalence de la nature divine rappelle celui qui donne la divinité syncrétique Hari-Hara, composée de Vishnu et Shiva (voir II, 6). Ardhanârîshvara est représenté avec un côté masculin et un côté féminin.

36 * Ce culte compte presque exclusivement des fidèles des *Shakti* de Shiva et Vishnu.

37 * On remarque avec quelle prudence Wilkins évite de s'attarder, tout en les évoquant, sur des pratiques dont le récit nuirait à son projet initial, exposer la mythologie hindoue de la façon la plus neutre possible. Il eût été facile, en effet, d'exploiter la perversion des *shâkta* de la Voie gauche pour dénoncer les excès d'une religion "prétendument révélée". Peu

considéré, comme celui de Bacchus, ce culte vise à acquérir des pouvoirs individuels grâce à une étroite communion avec le dieu, à travers des pratiques inconciliables avec les rites officiels, consommation de viande crue et d'alcool, sexualité débridée heurtant la pratique rituelle du sacrifice consumé et policé.

38 * Louis Renou, *L'hindouisme*, Que sais-je ? PUF, 2000, p. 43 s., souligne l'importance des divinités de villages, concentrant, surtout dans le sud, la plus grande partie du culte rural, ainsi que celle des "mères" épouses des dieux, dont le développement est à lier à la notion de *Shakti*, "Énergie du dieu, principe dynamique permettant d'extraire de l'Absolu le monde sensible, sans compromettre l'exigence moniste". Ajoutons que, dans le tantrisme, le culte de la *Shakti* permet à l'adepte de s'identifier à la déesse et de réveiller l'énergie endormie en l'homme : sexualité, alcool, etc. permettent de dépasser le monde de l'illusion (*mâya*), pour atteindre à la perfection en réalisant à nouveau l'union primordiale des éléments mâle et femelle et connaître ainsi la délivrance, ou *moksha*.

Page 241

II, VIII : Les fils de Shiva et Pârvatî

1 *Asiatic Researches*, 1, 227.

2 * *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, 1782.

3 Moor, *Hindu Pantheon*, p. 169.

4 Wilson, III.

5 * Mois du calendrier sanskrit correspondant à janvier-février, comportant une première quinzaine brillante et une seconde quinzaine sombre.

6 L'un des cinq *kumâra*, jeunes gens nés de l'esprit de Brahmâ et symbolisant la Pureté.

7 * Voir, en II, 4, le récit de cet aventure.

8 * *Qui n'a qu'une dent*.

9 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 353.

10 * Cf. Y. Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, article «Ganapati» : Ganesha, produit impur de Pârvatî, étant préposé à la garde de sa porte, participe ainsi à l'ordre du cosmos. La déesse refuse l'entrée au dieu de la délivrance, Shiva, qui détruit pour régénérer. Ganesha, décapité, devient alors victime sacrificielle et accède au service de la pureté en se soumettant à Shiva. De plus, sa nouvelle tête, avec une seule défense (poteau sacrificiel) et une trompe (organe sexuel fécondant), revêt le double symbolisme du *linga* de Shiva.

11 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 353.

12 * Vinâyaka : divinités brahmaniques ayant le pouvoir d'«écarter les obstacles». Gana : *troupe* de serviteurs de Shiva ; Ganesha est leur chef sous le nom de Ganapati.

13 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 354.

14 Ibid., p. 493.

15 Hindous dont Ganesha est le suprême objet d'adoration.

16 , * Ganesha avait fixé comme condition au *rishi* qui avait en tête l'intégralité du *Mahâbhârata* de ne pas faire de pause en dictant, ce à quoi Vyâsa réplique en lui imposant de saisir le sens de tout ce qu'il entend avant de l'écrire.

17 *Asiatic Researches*, VII, 381.

18 * Cette pierre censée représenter le dieu n'est pas sans faire penser au Shâlagrâma, pierre noire symbole de Vishnu (voir III, 10, 4). De façon générale, selon Mircea Eliade. *Traité d'histoire des religions*, p. 36 s., le dieu se manifeste d'ordinaire dans ce qui est grand, extraordinaire, puissant. La divinité prend donc toute forme possible (arbre, pierre, bois, etc.), faisant coïncider le sacré «avec le profane sans annuler sa propre modalité d'être»; l'objet, inchangé en apparence, cesse cependant d'être lui-même. Cette dialectique du sacré vaut autant dans le culte des pierres et des arbres que dans les *avâtara* indiens ou dans le mystère de l'incarnation. Le paradoxe tient non à la manifestation du sacré dans ces objets matériels, mais dans «le fait même qu'il se *manifeste* et, par

conséquent, se *limite* et devient *relatif*’, dans un but sotériologique, pour les dévots de Vishnu comme pour les chrétiens.

19 * Hyderâbâd a été conquise par Aurangzeb en 1687.

20 * On le représente avec douze bras tenant des armes, dont la lance-boomerang *Shakti* (ou *Velan*), représentant son *énergie* guerrière.

21 Muir, *O.S.T.*, IV, 364.

22 * Cf. II, 3.

23 Muir, *O.S.T.*, IV, 350.

24 * Comme il est dit ensuite, ce passage s’éclaire quelque peu à la lecture de ce qui le précède. Svâhâ, chargée de porter les offrandes aux dieux lors des sacrifices, est avec Svâdhâ l’une des épouses d’Agni. Elle est aussi l’une des filles de Daksha, qui a pris successivement la forme de chacune des épouses des Saptarishi (sept *rishi*) pour permettre la conception de Kârttikeya.

25 * Ce dieu serait resté éternellement *kumâra*, *jeune*, adolescent ; on l’appelle aussi, nous l’avons vu plus haut, Skanda, *venu du sperme*.

26 Moor, *Hindu Pantheon*, p. 51.

27 On recourt encore à nombre de ces formes de pénitence de nos jours, non sans quelques modifications ; on peut voir de ces dévots à Bénarès et dans d’autres sanctuaires.

28 * Son nom de Kârtikkeya lui vient de celles qui l’ont nourri, les *Krittikâ*, les Pléiades.

29 Garrett, *Classical Dictionary of India*.

30 * Ou encore Murugan, dans le Tamilnâdu.

Page 254

II, IX : Le récit pouranique de la création

1 Muir, *O.S.T.*, V, 356.

2 * On trouvera une traduction de ce passage du *Rig-Veda* (10, 129) dans l'ouvrage de J. Varenne, *Le Veda*, p. 33 1, ainsi qu'une intéressante analyse concernant le non-être précédant l'intervention de l'Un, première hypostase du *brahman* neutre, à partir de laquelle se développe toute la série des productions secondaires (dieux, puis monde actuel), "création" purement mécanique, qui expliquerait l'ignorance divine à son sujet.

3 * Énumération des quatre castes, brahmanes, guerriers, artisans et serviteurs.

4 Muir. *O.S.T.*, I, 9.

5 Ibid. I, 17.

6 Muir, *O.S.T.*, I, 23.

7 Ibid., I, 24.

8 Ibid.. I, 26.

9 *Vishnu Purâna*, p. 31.

10 Ibid., p. 39.

11 Ibid., p. 9.

12 Ibid., p. 13.

13 Ibid., p. 18.

14 Cf. II, 4, 3.

15 *Vishnu Purâna*, p. 39.

16 * Les Gandharva (de *gandha*, *parfum*) représentent l'harmonie et la senteur des parfums, d'où leur lien avec la mélodie de Vâch, déesse de la parole.

17 Cf. III, 1.

18 * Cette déesse Shatarûpâ, *aux cent formes*, est également présentée comme étant à la fois fille et épouse de Brahmâ et mère et épouse de

Svâyambhûva.

Page 261

II, x : La division du temps dans les *Purâna*

1 Cf. *Vishnu Purâna*, livre I, chapitre 3 et livre VI, chapitre 1.

2 Muir, *O.S.T.*, I, 45.

3 *Vishnu Purâna*, p. 630, note.

4 Ibid., p. 631.

5 Ibid., p. 632, note.

6 Ibid., p. 633.

7 * Cf. M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 182-183 : Les êtres totalement purs, absorbés en Brahmâ et délivrés, ne renaîtront plus. Les autres, brûlés par l'incendie (sacrificiel) cosmique, voient leurs restes confiés aux flots, telles, des morts incinérés, les cendres confiées au Gange. Le devenir individuel s'identifie alors au devenir cosmique. Selon M. Eliade, les traditions du déluge "trahissent une conception cyclique du cosmos et de l'histoire : une époque est abolie par la catastrophe et une nouvelle ère commence, dominée par des « hommes nouveaux »".

8 * *krita* : accompli, parfait ; *tretâ* : triade, les trois feux sacrés : *dvâpar* : côté du dé portant le nombre deux (*diva*), doute, incertitude ; *kali* : dissension, querelle, vice.

9 Muir, *O.S.T.*, I, 144.

10 Ibid., I, 148.

11 Ibid.

TROISIÈME PARTIE LES DIVINITÉS POURANIQUES

Page 269

III, I : Les divins *rishi*

1 *Vishnu Purâna*, p. 49.

2 Muir, *O.S.T.*, I, 36.

3 Ibid., I, 445.

4 * Le terme de Bhrigu s'applique au feu craquant.

5 * Dieu du vent, père de Hanumân, qu'il a eu de l'Apsarâs Anjanâ changée en singe femelle.

6 Muir, *O.S.T.*, I, 445.

7 Ibid., I, 314.

8 Ibid., I, 229.

9 Ibid., I, 442.

10 p. 4.

11 *Vishnu Purâna*, p. 83.

12 * La tradition le présente aussi comme époux de Shraddhâ (la Dévotion).

13 Ibid., p. 122.

14 Ibid., p. 123.

15 * Il serait, selon une tradition, né de la pensée ou des yeux de Brahmâ.

16 * Voir II, 4, Lakshmî.

17 Griffiths, *Râmâyana*, II, 468.

18 Ibid., II, 473.

Page 276

19 Muir, *D.S.T.*, V, 390.

20 Ibid., I, 224.

21 Ibid., I, 153.

22 Ibid., I, 153.

23 Ibid., p. 116.

24 * Ce nom est composé de *prâchîn*, tourné vers l'orient, et de *varhis*, celui qui dispose ; l'herbe *kusha*, *Poa cynosuroides*, est en effet utilisée pour joncher le sol lors de la préparation du sacrifice, le brahmane officiant étant purifié lorsqu'il s'assied dessus.

25 *Vishnu Purâria*, p. 381.

26 Ibid., p. 388.

27 * Désordre du *kali*, quatrième et dernier âge de l'univers, âge du vice et de la décadence dans la mythologie hindoue.

28 Sir W. Jones, *Asiatic Researches*, I, 264.

29 *Hindu Pantheon*, p. 91.

30 Ibid. p. 78.

31 *Vishnu Purâna*, p. 118.

32 "Nârada Pancharatna". Muir, *O.S.T.*, préface, IV, 6.

33 Ibid., I, 117.

34 Moor, *Hindu Pantheon*, p. 205.

35 Griffiths, *Râmâyana*, I, 3.

36 Ibid. I, 22.

Page 285

III, II : Kuvera

1 Muir, *O.S.T. Mahâbhârata*, IV, 481.

2 Ibid., IV, 488.

3 * Comme il est précisé tout de suite après, les Dikpâla, gardiens du monde, sont en réalité au nombre de huit. Une autre tradition place au sud-ouest Nirritî, fille de Varuna, épouse d'Adharma (le Vice) et déesse de la décadence et de la maladie, et Îshâna (Shiva) au nord-est.

4 * De la racine sanskrite *yaksh*, *dévoré*. Les Yaksha sont commis, avec les Guhyaka, à la garde des jardins de Kuvera et des trésors de la terre. Ils ont beau être cannibales, ils sont généralement peu malfaisants. En tant que roi des Yaksha, Kuvera est appelé Yakshapati ou Yaksharâja.

5 Griffiths, *Râmâyana*, II, 20.

6 Muir, *Bhâgavata Purâna*, O.S. T., I, 492.

7 Nymphes du paradis.

8 Gardiens des trésors.

9 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 24.

10 * Apsaras d'une merveilleuse beauté, née du barattage de la mer de lait.

11 Griffiths, *Râmâyana*, III, 14.

12 * Voir II, 5, 8, Krishna.

Page 289

III, III : Les demi-dieux du *Râmâyana*

1 Griffiths, *Râmâyana*, I, 92.

2 Ibid., I, 93.

3 Ibid., III, 337.

4 Son habit d'ermite.

5 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 91.

6 Ibid., V, 121.

7 Ibid., V, 122.

8 Ibid., V, 197.

9 Ibid., V, 198.

10 Ibid., V, 199.

11 Ibid.

12 Ibid., V, 229.

13 Ibid., IV, 272.

14 Ibid., IV, 275.

15 En allant chercher ces plantes, Hanumân s'exposait à un très grand danger. Kâlanemi, oncle de Râvana, s'était fait promettre la moitié du royaume s'il parvenait à tuer Hanumân. Il se rendit donc sur l'Himâlaya et, déguisé en dévot, invita Hanumân à manger avec lui. Hanumân refusa ; mais, alors qu'il entraît, non loin de là, dans une citerne, un crocodile lui saisit le pied. Hanumân le tira au-dehors et le tua ; il en sortit alors une charmante Apsarâs que Daksha avait maudite et condamnée à vivre sous cette forme jusqu'à ce qu'Hanumân l'en délivre. Pour le remercier de son geste, cette nymphe avertit Hanumân du danger qui le guettait. Le roi des singes se rendit chez Kâlanemi et, tout en lui disant qu'il le reconnaissait sous son déguisement, il le prit par les pieds et le fit tournoyer dans les airs jusqu'à Lankâ, où il s'affala devant le trône de Râvana.

16 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 225.

17 Muir, *O.S.T.*, IV, 490.

18 Griffiths, *Râmâyana*, IV, 25.

19 Ce Nala ne doit pas être confondu avec un autre personnage du même nom, dont l'histoire nous est racontée dans le *Mahâbhârata*. Le Nala du *Mahâbhârata* était le roi de Nishadha et époux de Dayamanti, qu'il avait obtenue en mariage alors qu'Indra, Agni, Varuna et Yâma figuraient parmi ses prétendants.

20 Griffiths, *Râmâyana*, V, 66.

21 Ibid., V, 67.

22 Ibid., V, 67.

23 Ibid., V, 68.

24 Ibid., V, 94.

25 Ibid., IV, 208.

26 Ibid., IV, 224.

27 * Voir plus bas, *Garuda*.

28 Griffiths, *Râmâyana*, V, 152.

Page 300

III, IV : Les demi-dieux du *Mahâbhârata*

1 Ce récit du *Mahâbhârata* est presque entièrement tiré, sous une forme abrégée, de la Conférence XIII de l'ouvrage de Monier Williams, *Indian Wisdom*.

2 On raconte un fait intéressant concernant Pûru. Son père Yayâti épousa Devayâni, fille de Shukra, le précepteur des Daitya. Mais ses relations avec Sarmisthâ, servante de son épouse, donnèrent naissance à leur plus jeune fils, Pûru. Outrée de son infidélité, son épouse retourna chez son père, dont elle souleva l'indignation, au point que le vieux prêtre prononça contre Yayâti une malédiction le condamnant à vivre très vieux ; il consentit cependant par la suite à la retirer, à condition que l'un de ses fils consente à l'assumer, ce que tous refusèrent, à l'exception de Pûru. En récompense de sa piété, son père déshérita ses autres fils et fit de Pûru l'unique héritier de son royaume.

3 Satyavatî était la fille d'une Apsarâs nommée Adrikâ, condamnée à vivre sur terre sous la forme d'un poisson. Le sage Parâshara rencontra sa fille alors qu'il traversait la Yamunâ, et de leur union naquit Vyâsa. Ce dernier vit le jour sur une île du fleuve, si bien qu'on l'appela Dvaipâyana (*celui qui marche sur une île*). Il passe pour avoir ordonné les *Veda*, pour avoir été le compilateur du *Mahâbhârata* et des *Purâna* et pour avoir créé la philosophie du *Vedânta*.

4 * Le *Brahmâchârya* est l'homme qui est entré dans l'état de *Brahmâchârin*, c'est-à-dire *celui qui étudie le Brahman*, et observe la chasteté.

5 * G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, Flammarion, 1985, évoque la similitude de fonctions entre la triade Mitra, Varuna, Nâsatya (Ashvin) et les Pândava. En effet, Pându et Yudishthira sont rois ; Bhîma et Arjuna sont des guerriers ; les jumeaux Nakula et Sahadeva incarnent la bonté, l'humilité et l'habileté à soigner vaches et chevaux. On peut remarquer que cette répartition existe également dans la génération de Pându, née de Vyâsa : ce dernier règne, tandis que Dhritarâshtra, bien qu'aveugle, l'emporte sur tous par la force et que Vidura n'a pas son pareil en vertu et en sagesse.

6 * G. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, parlant des "péchés" d'Indra, démontre qu'après le premier, le meurtre du brahmane Tvashtara (cf. I, 7), le plus grave pour l'ordre cosmique, sa majesté, sa force spirituelle le quittent pour entrer dans le dieu Dharma, gardien de ce même ordre. Le meurtre de Vritra, résultat d'une trahison, d'une lâcheté due à la peur, portant atteinte à l'idéal guerrier, lui fait perdre sa force physique, qui passe en Vâyû, dieu du vent, "divinité suprême de la force physique". Le troisième péché, l'adultère, touchant à la fécondité, fait passer toute la grâce d'Indra dans les deux Nâsatya (Ashvin), qui assurent richesse et prospérité. Dharma, Vâyû et les Ashvin engendrent les cinq Pândava ; Indra se réincarne donc en cinq parties et Draupadî est l'épouse du seul Indra (cf., en II, 3, l'explication de Wilkins en ce sens et la note 34 du même chapitre).

7 * Cf. G. Dumézil, *Mythe et épopée. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, 1968 (1ère partie : La terre soulagée) : l'auteur démontre combien il est vain, dans les épopées indiennes, de vouloir "faire la part du plausible et du

merveilleux”. Il juge donc fausse l’idée selon laquelle tout a dû partir d’événements réels, ainsi que la théorie présentant le mariage polyandrique de Draupadî comme la pratique d’une tribu non *arya* ou contaminée par des pratiques non *arya*, ou encore comme l’illustration des saisons, chacun de ses cinq époux jouissant d’elle cycliquement. Pour lui, le mythologique prime et il est peu vraisemblable que des éléments d’origine mythologique abondants aient été ajoutés à un fond “historique”. L’explication mythologique est entièrement satisfaisante si l’on considère que “les filiations divines de plusieurs héros ou les incarnations humaines de plusieurs dieux [...] renvoient à une mythologie proche de la mythologie védique et cependant différente d’elle sur des points importants”. Reprenant un raisonnement proche de celui évoqué dans la note précédente, il voit donc dans l’union des Pândava avec Draupadî “des morceaux de mythologie transposés en épopée”.

8 Les Kirâta étaient des montagnards ou des forestiers. Le *Râmâyana* les décrit comme des “insulaires, qui mangent de la viande crue, vivent dans les eaux et sont des hommes-tigres.”

9 * G. Dumézil, *Mythe et épopée. L’idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens* (chap. IX), conclut que le *Mahâbhârata* consiste en la transposition d’un mythe relatif à une grande crise du monde, l’affrontement des forces du Bien et du Mal débouchant sur une destruction suivie d’une renaissance. Ouvrage littéraire, l’épopée servirait aussi d’“histoire” au service des dynasties prétendant à un glorieux passé.

Page 312

III. V : Les planètes

1 Ward, II, 70.

2 Ibid.

3 Ibid., 71.

4 Ibid., p. 72.

5 Ce Budha ne doit pas être confondu avec le Buddha, incarnation de Vishnu.

6 Soma (la Lune) et Lakshmî sont tous deux issus du barattage de l'océan.

7 Ward, II, 71.

8 Ibid., II, 81.

Page 316

III, VI : Les Asura

1 Les Sura étaient à l'origine une catégorie de divinités inférieures en rapport avec Sûrya ; le terme a été employé ensuite pour désigner les dieux en général.

2 * Cette apparente contradiction s'explique si l'on considère que le nom d'*asura, divin*, équivalent de l'*ahura* mazdéen, a été compris par la suite comme composé d'un *a-* privatif et de *sura*, prenant ainsi le sens de *non-dieu*.

3 Dr Banerjee, *Bengal Magazine*, avril 1880.

* Sir Surendranath Banerjee (1848-1925), orientaliste originaire de Calcutta, a étudié le sanskrit à Londres avec Th. Goldstücker. Il est considéré comme l'un des pères du nationalisme indien.

4 Ibid.

5 * Cette explication du Dr Banerjee laisse quelque peu sceptique. On peut lui préférer celle que Mircea Eliade propose dans son ouvrage *Méphistophélès et l'androgynie*, Gallimard, 1962, p. 134 s. : Asura et Deva sont nés du même principe et se montrent tour à tour bienveillants et terribles, créateurs et destructeurs. Il s'agit en fait d'expliquer le monde en conciliant les contraires. Dans un monde résultant de la rupture de l'unité primordiale, le mal "démoniaque" n'est que l'aspect négatif de la réalité, Deva et Asura étant conçus comme complémentaires, comme "des moments successifs de la même puissance divine", ce qui n'est pas perceptible dans le temporel. C'est ainsi que beaucoup d'Asura gagnent, par leurs mérites, jusqu'au droit de faire le mal. Dans le réel, Deva et Asura s'affrontent, mais ces opposés ne sont pas valables dans l'éternel absolu : le monde réel, monde des apparences, n'est pas exemplaire et tous les contraires, bien et mal y compris, n'y sont que relatifs. D'où la nécessité de se libérer du monde

et du temps, de dépasser les contraires et de réaliser, par la contemplation, par le yoga, l'unification de son propre corps et de son propre esprit.

6 Muir, *O.S.T.*, V, 15.

7 Ibid., IV, 60.

8 Le *Mahâbhârata* dit que les Asura étaient les aînés, et les dieux les cadets.

9 Kennedy, *Hindu Mythology*, p. 457.

10 * La racine *jalan* implique l'idée de feu, de passion, de rage. Le mot sanskrit *jalam*, eau, donne également le mot *jalandhar*, qui désigne une terre alluviale ; cette étymologie serait tout aussi logique pour le fils né de Gangâ à l'endroit où elle s'unit à l'Océan.

11 L'actuelle Jullundur ou Jâlandar.

12 * Les Asura sont aussi appelés Daitya, fils de Diti et de Kashyapa.

13 * Lakshmî, déesse de la fortune, est elle aussi née de l'Océan lors du barattage de la mer de lait.

14 * *A cinq têtes.*

15 * Le mont Kailâsa appartient à la chaîne montagneuse où prennent leur source le Gange, l'Indus et le Brahmapoutre. Il est considéré comme le *linga* de Shiva.

16 Brindâban.

Page 323

III, VII : Oiseaux et animaux sacrés

1 * Le *shâlagrâma* est une pierre noire symbole de Vishnu (voir III, 10, 4).

2 *Vishnu Purâna*, p. 119.

3 Moor, *Hindu Pantheon*, 341.

4 Ward, II, 200.

5 Ibid., 201.

6 Griffiths, *Râmâyana*, I, 94.

7 Ibid., 96.

8 * Voir III, 8, Gangâ.

9 Griffiths, *Râmâyana*, I, 186.

10 Ibid., II, 167.

11 Ibid., III, 162.

12 Ibid., V, 153.

13 Ibid., III, 68.

14 Ibid., III, 230.

15 Ibid., 237.

16 Ibid., III, 240.

Page 332

III, VIII: Gangâ

1 Griffiths, *Râmâyana*, I, 171.

2 Sâgara eut une naissance surnaturelle. Son père Bâhu, roi d'Ayodhyâ, fut chassé de son royaume. La mère de Sâgara accompagna son époux dans la forêt, mais, à cause d'un poison donné par une rivale, elle ne put mettre au monde l'enfant qu'elle portait depuis sept ans. A la mort de son époux, elle émit le vœu d'être brûlée avec son corps, mais en fut détournée par un sage nommé Aurva, qui lui promit que son fils naîtrait et deviendrait un puissant roi. Quand il naquit, Aurva lui donna le nom de Sâgara (de *sa*, avec, et *gara*, poison). Aurva avait lui-même connu une naissance merveilleuse. Le roi Kritavirya se montrait fort généreux envers les Bhrigu, qui devinrent riches grâce à ses libéralités. Ses descendants, qui étaient pauvres, réclamèrent l'aide des Bhrigu. Ces

derniers la leur refusant, ils s'en prirent aux brahmanes de la famille, tuant tous ceux qu'ils trouvaient, y compris les enfants encore dans le sein de leur mère. Une femme cacha son enfant à naître dans sa cuisse. Apprenant cela, les *kshatriya* tentèrent de le supprimer, mais il sortit de la cuisse de sa mère entouré d'un tel éclat, qu'il aveugla ses persécuteurs. Et comme il était né de la cuisse (*uru*) de sa mère, il reçut le nom d'Aurva.

3 Griffiths, *Râmâyana*, I, 174.

4 Ibid., I, 175.

- Dans l'édition de l'ouvrage de Wilkins dont nous disposons (Heritage Publishers, New Delhi, 1991), le premier fils de Sâgara est appelé Ansumân, comme son petit-fils, ce qui crée une confusion certaine dans la suite du récit. Or le texte de Griffiths donne bien comme nom à l'aîné Asamanj, chassé du royaume par son père pour sa cruauté. Nous avons donc ici, dans un souci de clarté, rétabli le nom Asamanj.

5 Ibid., I, 177.

6 Ibid.

7 Ibid., I, 183.

8 Ibid., I, 186.

9 Ibid., I, 190.

10 Ibid.

11 Ibid., I, 193.

12 Ibid., I, 196.

13 Ibid., I, 197.

14 Ward, II, 217.

Page 339

III, IX : Les arbres sacrés

1 Ward, II, 204.

2 * Une autre légende rapporte que Vrindâ, épouse de l'Asura Jâlandhara, séduite par Vishnu, le maudit, le faisant ainsi se métamorphoser en Shâlagrâma ; puis elle se purifie en devenant *satî*. De ses cendres naît alors la plante appelée Tulasî.

Page 342

III, X : Divinités mineures diverses

1 Ward, II, 139.

2 Ibid., II, 142.

3 * Dans le *Mahâbhârata*, Janamejaya, fils de Parikshit et de la reine Iravatî, est le roi de la tribu des Kuru. Un jour, Parikshit, fils d'Abhimanyu et petit-fils d'Arjuna, blesse malencontreusement un Nâga qui ne lui a fait aucun mal. Avant de mourir, ce dernier le maudit et lui annonce qu'il mourra sept jours plus tard, mordu par un serpent. Il est effectivement tué, malgré toutes ses précautions, par le serpent Takshaka. Devenu roi, Janamejaya voulant venger son père, cherche à attirer Takshaka par des *mantra*. Le serpent se met sous la protection d'Indra. Astika, petit-fils de Vâsuki, apprend la chose à Janamejaya, qui en retour lui promet tout ce qu'il demandera. Les brahmanes prononcent alors des *mantra* à l'adresse également d'Indra, dont l'attention sur Takshaka se relâche, si bien que celui-ci est attiré sur l'aire du sacrifice. Mais Astika demande sa grâce et, après quelques hésitations, Janamejaya scelle la paix entre son peuple et les Nâga.

4 Ward, II, 143.

5 Pour une autre version de l'origine du culte attaché au Shâlagrâma, voir le récit concernant la plante Tulasî, chapitre IX.

6 Ward, II, 221.

7 Max Müller, cité dans Dowson, *Classical Dictionary*, art. *Ka*?

Page 349

III, 11 : Les êtres surnaturels, mais non divins

1 Dowson, *op. cit.*

2 Ibid., p. 41.

3 * Rappelons que, dans l'hindouisme, les “enfers” ne sont pas un lieu de damnation éternelle comme dans le christianisme, mais un lieu transitoire entre la mort et la réincarnation.

4 Manu, livre III.

INDEX

A

- ÂDIKAVI L'un des noms de Brahmâ, 102.
- ADITÎ Ses caractéristiques et ses attributions, 30 ; celle dont on implore le pardon, 39 ; ses origines, 39 ; mère de Vishnu incarné en nain, 40.
- ÂDITYA Les Âditya, 40 ; diverses listes d'Âditya, 40 ; probablement divinités solaires. 41.
- AGASTYA L'un des fils de Varuna, 58.
- AGNI Son portrait, 42 ; raisons de sa supériorité, 34 ; attributions védiques, 43 ; un Râkshasa, 47 ; père de Nîla, 47 ; père putatif de Kârttikeya, 250 ; maudit par Bhriгу, 270.
- AHALYÂ Épouse de Gautama séduite par Indra, 70 ; libérée de la malédiction de son époux, 147.
- AIRÂVATA Éléphant d'Indra, 66, 323.
- AMBIKÂ L'un des noms d'Umâ, 217 : mère de Dhritarâshtra, 300.
- AMBURÂJA L'un des noms de Varuna, 58.

ANANGA	L'un des noms de Kâmadeva, 201.
ANANTA	L'un des noms de Vishnu, 115.
ANASUYÂ	Épouse d'Âtreya, 275.
ÂNGÎRAS	L'un des fils de Brahmâ, 273.
ANILA	L'un des noms de Vâyu, 74.
ANIMAUX SACRÉS	323.
ANNÂPURNA	L'un des noms de Durgâ, 238.
ANSUMÂN	Petit-fils de Sâgara, 336.
ANTAKA	L'un des noms de Yama, 88.
APAVA L'un	des noms de Brahmâ, 366 (II, 3, n. 4).
APSARÂS	349.
ARBRES SACRÉS	339.
ARDHANÂRISHVARA	Une forme de Shiva et Pârvatî confondus en une seule personne, 238.
ARJUNA	Fils d'Indra, 302 ; ses caractéristiques, 303 ; son combat contre Shiva, 305.
ASHVAMEDA	Sacrifice du cheval, 334.
ASHVIN	Leur portrait, 58 ; épousent Sûryâ, 59 ; médecins des dieux, 59 ; légendes concernant des guérisons opérées par eux, 59 ; souillés du fait de leur activité, 60.
ASURA	Querelle entre les Asura et les dieux,

	135 ; leur portrait, 316 ; nom employé dans divers sens, 316.
ÂTMABHU	L'un des noms de Brahmâ. 102.
ÂTREYA	L'un des fils de Brahmâ, 274.
AUM	Explication du monde, 95.
AVATÂRA	Les incarnations de Vishnu, 120.
B	
BAJRÎ	L'un des noms d'Indra, 71.
BALARÂMA	Un <i>avatâra</i> de Vishnu, 174 ; également de Shesha, 174.
BALI	Roi des singes, usurpateur du trône de Sugrîva, 289.
BHADRAKALI	L'un des noms de Durgâ, 230.
BHAGAVATA	L'un des noms de Shiva, 215.
BHAGVÂN	L'un des noms de Shiva, 215.
BHÂRATA	Frère de Râmachandra, 146.
BHÂSKARA	L'un des noms de Sûrya, 53.
BHÎMA	L'un des fils de Vâyu, 302 ; ses caractéristiques, 302 ; ses combats, 308.
BHÎSHMA	L'un des fils de Gangâ, 301 ; commandant en chef de l'armée des Kaurava, 301 ; sa mort, 306.
BHRIGU	L'un des fils de Brahmâ., 269 ; ses origines, 269 ; prêtre officiant au sacrifice de Daksha, 270 ; il maudit

	Indra et Agni, 270 : ainsi que Shiva, 212 ; il change un <i>kshatriya</i> en brahmane, 271.
BHUTANÂTHA	L'un des noms de Shiva, 352.
BHUTESHVARA	L'un des noms de Shiva, 214.
BOUDDHA	Neuvième <i>avatâra</i> de Vishnu, 176 ; ce Bouddha fut-il le fondateur du bouddhisme? 177 ; récits pouraniques concernant le Bouddha, 178 ; récits tirés du <i>Lalitâvistara</i> , 181 ; conservation des reliques du Bouddha, 190.
BRAHMA	Divinité suprême, 94 ; origine de ce nom, 95 ; hymne à Brahma, 95.
BRAHMÂ	Le créateur, 97 ; appelé Nârâyana, 97 ; formation de ses cinq têtes, 98 ; pourquoi il perdit sa cinquième tête, 99 ; il rend un culte à Shiva, 101 ; son culte a désormais cessé. 101 ; maudit par son fils Nârada, 282.
BRÂHMANA	Définition, 29.
BRAHMANASPATI	L'un des noms d'Agni, 48.
BRIHASPATI	L'un des noms d'Agni, 47 ; ses attributions, 47 ; l'une des planètes, 312, 313.
BUDHA	Fils de Soma, 79 ; l'une des planètes, 312, 313.
	C
CHAITANYA	Un <i>avatâra</i> de Vishnu, 196.

CHÂGARATHA	L'un des noms d'Agni, 47.
CHANCHALÂ	L'un des noms de Lakshmi, 119.
CHANDA	Un démon tué par Durgâ, 234.
CHANDÎ	L'une des formes de Durgâ, 230.
CHANDRA	L'une des planètes, 312 (v. aussi SOMA).
CHANDRASHEKARA	L'un des noms de Shiva, 214.
CHINNAMASTÂKÂ	L'un des noms de Durgâ, 227, 237.
CHITRAGUPTA	Fils d'Indrânî, 72.
CHYÂVANA	Un sage soigné par les Ashvin, 59.
CIVILISATION	Ses origines, 37.
CRÉATION	Récits védiques, 254 ; création de Manu, 256 ; récits des <i>Purâna</i> , 257.
D	
DAKSHA	L'un des fils de Brahmâ, 275.
DAMODÂRA	L'un des noms de Vishnu, 115.
DÂRUKÂ	Une Asura tuée par Durgâ, 234.
DANDADHARA	L'un des noms de Yama, 88.
DASHABHUJA	L'un des noms de Durgâ, 227, 231.
DASHARATHA	Père de Rârnachandra, 144.
DASYA	Les Dasya, tribu ayant aidé à construire le pont de Râma, 156.
DÉLUGE	Récit des <i>Veda</i> , 120 ; récit du

	<i>Mahâbhârata</i> , 121 ; récit du <i>Bhagavata Purâna</i> , 122.
DEVAKÎ	Mère de Krishna, 162.
DEVASENÂ	Épouse de Kârttikeya, 249, 250.
DEVÎ	L'un des noms d'Umâ, 217.
DHANANJAYA	L'un des noms d'Agni. 47.
DHARMARÂJA	L'un des noms de Yama, 88.
DHÂTAR	L'un des noms de Brahmâ, 52, 102.
DHENKI	<i>Vâhana</i> de Nârada, 347.
DHENUKA	Asura tué par Balarâma, 175.
DHRITARÂSHTRA	Père des Kaurava, 300.
DHUMKETU	L'un des noms d'Agni, 47.
DIEUX	Comment ils sont devenus supérieurs aux Asura, 33 ; dieux et déesses maudits par Sâvitri, 106.
DÎGAMBARA	L'un des noms de Shiva, 215.
DINÂKARA	L'un des noms de Sûrya, 53.
DISQUE	Le disque de Vishnu et sa fabrication, 52.
DITÎ	Épouse de Kashyapa, 75.
DEVAPATI	L'un des noms d'Indra, 71.
DIVINITÉS VÉDIQUES	Comment elles sont devenues supérieures aux Asura 33.
DIVODÂSA	Roi de Bénarès. trompé par Vishnu

	sous les traits de Bouddha, 178.
DRAUPADÎ	Épouse des Pandava, 304.
DRONA	Précepteur des Kaurava, 308.
DURGÂ	Divers récits concernant ses origines, 224 ; dates de son culte, 226 : ses noms, 227 : son grand combat, 227.
DURVASAS	Un sage, 301.
DURYODHANA	Roi de Hastinâpura, 301, 305.
DYAUS et PRITHIVÎ	Les plus anciens dieux védiques, 36 ; Dyaus supplanté par Indra, 36 ; récit pouranique concernant Prithivî, 37.
E	
FKÂDANTA	L'un des noms de Ganesha, 243.
EKÂVIRÂ	L'un des noms de Kâlî, 235.
G	
GANDHARVA	Les Gandharva,, 349.
GANDHAHAHA	L'un des noms de Vâyu, 74.
GANESHA	241 ; sa naissance, 242 ; objet de sa naissance, 244 ; hymne à Ganesha, 246 ; il a copié le <i>Mahâbhârata</i> , 247 ; sa récente incarnation, 247 ; il déjoue les intentions de Kâr்த்தikya, 252.
GANESHJANÂNÎ	L'un des noms de Durgâ, 238.
GANGÂ	Fille de l'Himâlaya, 332 ; amenée sur terre par Bhagiratha, 337.

GANGÂDHARA	L'un des noms de Shiva, 214.
GARDIENS DU MONDE	39, 286.
GARUDA	<i>Vâhana</i> de Vishnu, 324 ; se comporte en disciple de Vishnu, 178 ; sa naissance, 324 ; sa haine des serpents, 324 ; il assiste Râma, 326 ; il encourage Ansumân à rechercher ses frères, 327.
GAUTAMA	Guide spirituel d'Indra, 70 ; l'un des noms du Bouddha, 180, 181.
GÂYATRÎ	Son contenu, 49 : louange à la Gâyatrî, 49 ; épouse de Brahmâ, 107.
GIRÎSHA	L'un des noms de Shiva, 215.
GOPÂL	L'un des noms de Krishna, 173.
GOPINÂTH	L'un des noms de Krishna, 173.
GRAHAPATI	L'un des noms de Sûrya, 53.
H	
HANUMÂN	Fils de Vâyu, sa naissance et son oeuvre, 74, 293.
HARI	L'un des noms de Vishnu, 115.
HARI-HARA	Divinité syncrétique combinant Vishnu et Shiva 210.
HARIPRIYÂ	L'un des noms de Lakshmî, 119.
HARISHCHANDRA	Roi mythique d'Ayodhyâ, 56.
HAYAGRÎVA	Démon qui a dérobé les <i>Veda</i> , 123.
HIDIMBA	Géant tué par Bhîma, 304.

HIRANYAGARBHA	L'un des noms de Brahmâ, 102.
HIRANYAKASHIPU	Démon tué par Vishnu, 130 ; l'un des fils de Kashyapa, 274.
HIRANYÂKSHA	Démon tué par Vishnu, 129 ; l'un des fils de Kashyapa, 274.

I

INDRA	Ses attributions, 65 ; ses représentations, 66 ; récit védique de sa naissance, 67 ; convié à boire le Soma, 67 ; son différend avec Vritra, 68 ; légende concernant un mortel élevé à la condition d'Indra, 69 ; son différend avec Krishna, 70 ; son immoralité, 70 ; le ciel d'Indra, 71 ; ses querelles avec Tvashti et Vishvarûpa, 80 ; dupé par Krishna, 165 ; maudit par Bhriyu, 270.
INDRÂJÎT	L'un des fils de Râvana, 156.
INDRÂNÎ	Épouse d'Indra, 72.
ÏSHÂNA	L'un des noms de Shiva 215.
ÎSHVARA	L'un des noms de Shiva, 214.

J

JAGADDHÂTRI	L'une des formes de Durgâ- 227.
JAGADGAURÎ	L'une des formes de Durgâ, 227, 237.
JAGANNÂTHA	L'un des <i>avatâra</i> de Vishnu. 193 ; le culte voué à cette divinité est il un bouddhisme déguisé ? 193.

JAÏNS	Les divinités jaïns, 353.
JALADHÎ-JÂ	L'un des noms de Lakshmî, 119.
JÂLANDHARA	Un Asura. 318 : sa lutte avec Indra, 320 : il vainc Vishnu, 320 ; il prend l'apparence de Shiva, 321 ; il se fait prendre sa femme par Vishnu, 321 ; il est tué par Shiva, 322.
JALAPATI	L'un des noms de Varuna, 58.
JAMADAGNI	Père de Parashurâma, 140.
JÂMADAGNYA	Un nom de Parashurâma, 140.
JANAKA	Beau-père de Râmachandra, 147.
JANÂRDANA	L'un des noms de Vishnu, 115.
JATÂYUS	Vautour, fils de Garuda, en lutte contre Râvana, 329.
JAYA	L'un des noms de Durgâ. 230.
JIVALANA	L'un des noms d'Agni, 47.
K	
KÂ ?	Qui ? 347.
KABANDHA	Géant tué par Râma, 153.
KAITABHÂJIT	L'un des noms de Vishnu, 115.
KÂLA	L'un des noms de Yama, 88.
KÂLANEMI	Démon attaqué par Hanumân, 381 (III, 3, n. 15).
KÂLARÂTRI	L'un des noms de Kâlî, 235.

KÂLÎ	L'une des formes de Durgâ, 232 : son apparence prise par Krishna, 168 ; et par Sîta, 234 ; considérée comme une divinité à part, 234 : une créature de Lakshmî, 235 ; sacrifices humains en son honneur, 235.
KALI-YUGA	Sa description, 191.
KALKÎ	<i>Avatâra</i> de Vishnu, à venir, 191.
KALPA	Jour de Brahmâ, 261.
KÂMADEVA	Divinité du désir et de l'amour charnel, 198 ; consumé par Shiva, 198.
KÂMADHENU	Vache de l'abondance, 251.
KAMSA	Asura tué par Krishna, 162.
KANDARPA	L'un des noms de Kâmdeva, 228.
KAPÂLI	L'un des noms de Durgâ, 230.
KAPILÂ	L'un des noms de Durga, 230.
KAPILA	L'une des formes de Vishnu, 335.
KARÂLI	L'un des noms de Durgâ, 230.
KAMARSÂKSHI	L'un des noms de Sûrya, 53.
KARNA	Fils aîné de Sûrya, 53 ; ses caractéristiques, 303.
KÂRTTIKEYA	Dieu de la guerre, fils cadet de Shiva et Pârvatî, 248.
KASHYAPA	Père de Garuda, 324, 326.
KÂTYÂYANÎ	L'un des noms de Durgâ, 230.

KAURAVA	Les Kaurava, fils de Dhritarâshtra et héros du <i>Mahâbhârata</i> , 300.
KESHAHA	L'un des noms de Vishnu, 115.
KETU	Le nœud descendant, 312, 315 (v. aussi RÂHU).
KRATU	L'un des fils de Brahmâ, 273.
KRISHNA	Huitième <i>avatâra</i> de Vishnu, 160 ; raison de cet <i>avatâra</i> , 160 ; sauvé par Vâsudeva, 162 ; anéantit Pûtanâ, 163 ; délivre d'une malédiction les enfants de Kuvera, 164 ; anéantit les Bakâsura, 165 ; abuse Indra, 165 ; restitue le diamant Syamantaka, 166 ; aimé des Gopî, 167 ; protège Râdhâ, 168 ; tue Arishta, Keshin et Kansa, 168 ; vient en aide à Mathurâ, 169 ; tue Nâraka, 170 ; combat Shiva, 170 ; anéantit la Fièvre, 170 ; défait un Krishna rival, 171 ; sa mort, 171 : références à son sujet dans le <i>Mahâbhârata</i> , 172 ; un menteur, 173.
KRISHNAKRORA	L'un des noms de Durgâ, 238.
KRITÂNTA	L'un des noms de Yama, 88.
KUMÂRÎ	L'un des noms de Durgâ, 230.
KUMBHAKARNA	Un Râkshasa, 291.
KÛRMA	Deuxième <i>avatâra</i> de Vishnu, 125.
KUSHUMESHU	L'un des noms de Kâmadeva, 201.
KUVERA	Dieu de la richesse, 285.

L

LAKSHMANA	Frère de Râmachandra, 146.
LAKSHMÎ	Ses origines, 115 ; son portrait selon le <i>Vishnu Purâna</i> , 116 ; selon le <i>Râmâyana</i> , 118.
LOKAMÂTÂ	L'un des noms de Lakshmî, 119.
LOKESHA	L'un des noms de Brahmâ, 102.
M	
MADANA	L'un des noms de Kâmadeva, 201.
MÂDHAVA	L'un des noms de Vishnu. 115.
MADHUSÛDANA	L'un des noms de Vishnu, 115.
MAHÂBHÂRATA	Grande épopée, ses héros, 300.
MAHÂDEVA	L'un des noms de Shiva, 207.
MAHÂKÂLA	L'un des noms de Shiva, 215.
MAHÂMÂRÎ	L'un des noms de Kâlî, 237.
MAHÂMÂYA	L'un des noms de Durgâ, 229.
MAHENDRA	L'un des noms d'Indra, 71.
MAHESHVARA	L'un des noms de Shiva, 214.
MAHÎSHÂSURA	Un démon tué par Durgâ, 232.
MAHÎSHÂSURAMARDINÎ	L'un des noms de Durgâ, 227, 232.
MANASÂ	Déesse des serpents, 343.
MANDA	Un démon tué par Durgâ, 234.
MANGALA	La planète Mars, 312, 313 (v, aussi KÂRTTIKEYA).

MANMATHA	L'un des noms de Kâmadeva. 201.
MANU	Un patriarche, auteur des "lois de Manu", 29.
MANVANTARA	Age de Manu, 261.
MÂRA	L'un des noms de Kâmadeva, 201.
MÂRÎCHA	Ermite qui vient en aide à Râvana, 152.
MÂRÎCHÎ	L'un des fils de Brahmâ, 273.
MÂRTANDÂ	L'un des noms de Sûrya, 53.
MÂRUT	L'un des noms de Vâyû, 74.
MARUT	Les Marut, 74 ; origine de leur nom, 75.
MATHURANÂTH	L'un des noms de Krishna, 173.
MATSYA	Premier <i>avatâra</i> de Vishnu, 120.
MEGAVÂHANA	L'un des noms d'Indra, 71.
MIHIRA	L'un des noms de Sûrya, 53.
MITRA et VARUNA	Hymnes descriptifs, 55.
MRITUNJAYA	L'un des noms de Shiva, 214.
MUKTAKESHÎ	L'un des noms de Durgâ, 227, 237.
MUKUNDA	L'un des noms de Vishnu, 115.
N	
NAKULA	L'un des fils des Ashvin, 302.
NALA	Singe qui a construit le pont de

	Râma, 296.
NANIIA	Père adoptif de Krishna, 162.
NANDI	Taureau, <i>vâhana</i> de Shiva, 210, 323.
NÂRADA	L'un des fils de Brahmâ, 281 ; son apparition à la cour de Yudishthira, 305 ; conseil donné à Jâiandhara, 320 ; révèle le <i>Râmâyana</i> à Valmîki, 283.
NRISIMHA	Quatrième <i>avatâra</i> de Vishnu, 130.
NÂRÂYANA	L'un des noms de Brahmâ, 97 ; également de Vishnu, 109.
NÎLA	L'un des fils d'Agni, 297.
NILMÂDIIAVA	L'un des noms de Vishnu, 195.
NISHUMBHA	Géant tué par Durgâ, 227 (v. aussi SHUMBHA).
	O
OCÉAN	Son barattage, 116, 125.
	P
PADMA	L'un des noms de Lakshmi, 119.
PADMÂLAYA	L'un des noms de Lakshmî, 119.
PANCHÂNANA	L'un des aspects de Shiva, 215.
PÂNDU	Père des Pandava, 300.
PÂNDAVA	Cinq fils de Pându, héros du <i>Mahâbhârata</i> , 300.
PANYAKIRTI	L'un des noms de Garuda, 178.

PARAMESHTt	L'un des noms de Brahmâ. 102.
PARASHAKTI	L'un des noms de Durgâ, 234.
PARASHURÂMA	Sixième <i>avatâra</i> de Vishnu, 138.
PÂRIJÂTA	Arbre merveilleux, 70.
PARJANYA	Divinité de l'orage, 72.
PÂRVATÎ	Épouse de Shiva, 220 ; comment elle est devenue belle, 220 : ses origines selon les <i>Purâna</i> ; les raisons de son séjour sur terre, 220.
PÂSHIN	L'un des noms de Varuna, 58.
PÂTÂLA	Les Enfers, 138.
PAURAVA	Les Paurava. héros du <i>Mahâbhârata</i> , 300.
PÂVANA	L'un des noms de Vâyû, 74.
PÉNITENCE	Diverses formes de pénitence, 112, 251.
PISHÂCHA	Démons, 352.
PITAMBARA	L'un des noms de Vishnu, 115.
PITRIPATI	L'un des noms de Yama, 88.
PLANÈTES	Les planètes, 312.
POURANIQUES	Divinités pouraniques identifiées aux divinités védiques, 96.
PRACHETAS	L'un des noms de Varuna, 58 ; l'un des dix Prajâpati, 276.
PRÂCHETASA	Les Prâchetasa, parents putatifs de

	Daksha, 277.
PRADYUMNA	L'un des noms de Kâmadeva, 201.
PRHALÂDA	Fils d'Hiranyakashipu. 130.
PRAJÂPATI	Explication du mot, 96, 275.
PRATYANGIRÂ	L'un des noms de Durgâ, 238.
PRITHI	Épouse de Pulashtya, 272.
PRITHIVÎ	v. DYAUS.
PRITHU	Père de Prithivî 37.
PULAHA	L'un des fils de Brahmâ, 273.
PULASHTYA	L'un des Prajâpati, 272.
PURUSHA	L'homme cosmique, 255 ; l'un des noms de Vishnu, 115.
PURUSHOTTAM	L'un des noms de Vishnu, 115.
PÛSHAN	Divinité solaire, 53 ; récit pouranique le concernant, 54.
R	
RÂDHÂ	<i>Gopi</i> préférée de Krishna, 168.
RÂDHU	Le nœud ascendant, 312, 315 ; ambassadeur de Nârada auprès de Shiva, 320 (v. aussi KETU).
RÂJÎ	Roi terrestre devenu Indra, 69.
RÂKSHASA	Démons des nuages, 72 ; leur description dans les livres postérieurs, 143, 351.

RÂMACHANDRA	Septième <i>avatâra</i> de Vishnu, 142 ; sa supériorité reconnue par Parashurâma, 142 ; le sauveur, 159.
RÂMÂYANA	L'épopée du <i>Râmâyana</i> , 170.
RATI	Épouse de Kamadeva, 199.
RÂVANA	Un Râkshasa, 143 ; sa mort prédite par Sîtâ, 148 ; tué par Râmachandra, 157.
RAVI	312, 313 (v. aussi SÛRYA).
REVATÎ	Épouse de Balarâma, 175.
RIBHU	Les Ribhu, 80.
RICHIKA	Grand-père de Parashurâma, 138.
RIVIÈRES SACRÉES	338.
RUDRA	Son différend avec Brahmâ, 99 ; son origine, 203 (v. aussi SHIVA).
RUKMINÎ	Épouse de Krishna, 161.
S	
SÂGARA	Roi offrant un <i>ashvameda</i> , 334.
SAHADEVA	L'un des fils des Ashvin, 302.
SAKHAMBARI	L'un des noms de Durgâ, 230.
SALYA	Oncle des Pandava, mais général des Kaurava, 308.
SAMAN	L'un des noms de Yama, 88.
SAMAVURTI	L'un des noms de Yama, 88.

SAMBARA	Démon auteur du rapt de Kâmadeva, 199.
SAMHITA	Définition, 29, 30.
SAMPÂTI	Fils de Garuda, 329.
SANJANÂ	Épouse de Sûrya, 51.
SAPTAJÎVEIA	L'un des noms d'Agni, 47.
SARASVATÎ	Épouse de Brahmâ, 102.
SATÎ	L'un des noms d'Umâ, 217.
SATYAVÂN	Époux de Sâvitrî, rendu à la vie par Yama, 87.
SÂVITAR (ou SAVITRI)	Identifié au soleil, 50 (v. aussi SÛRYA).
SÂVtRÎ	Épouse de Satyavân, 87 : l'un des noms de Sarasvatî, 105, 107.
SAVITRIPATI	L'un des noms de Brahmâ, en tant qu'époux de Sarasvatî, 102.
SHAKRA	L'un des noms d'Indra, 71.
SHAKTI	L'Énergie des dieux, 238.
SHÂLAGRÂMA	Pierre noire, 346.
SHANÎ	La planète Saturne, 312. 314.
SHANKARA	L'un des noms de Shiva, 214.
SHASHTÎ	Déesse des femmes mariées et des enfants, 345.
SHATRUGNA	Frère de Râmachandra, 146.

SHESHA	Dieu-serpent incarné en Balarâma, 174.
SHĪTALĀ	Divinité de la variole, 342.
SHIVA	Le destructeur, 202 ; culte rendu à Shiva par Brahmâ., 101 ; prédit la ruine de Râvana, 371 (II, 5, n. 58) ; vaincu par Krishna, 170 ; identifié à Rudra, 203 ; à Agni, 204 ; épouse Umâ, 204 ; traité sans égards par Daksha, 205 ; raisons de sa vie ascétique, 205 ; pourquoi on l'appelle Mahâdeva, 209 ; origine de son troisième œil, 210 ; représenté par le <i>linga</i> , 212.
SHRĀDDADEVA	L'un des noms de Yama, 88.
SHRĪ	L'un des noms de Lakshmî, 115. 116.
SHRĪKANTA	L'un des noms de Shiva, 214.
SHUKRA	Précepteur des Asura, 112, 319 ; une planète, 312, 314.
SHUMBHA	Démon tué par Durgâ, 227 (v. aussi NISHUMBHA).
SIDDHASENĀNI	L'un des noms de Durgâ, 230.
SINGHAVĀHINI	L'un des noms de Durgâ, 227, 231.
SĪTĀ	Origine et naissance antérieure, 148 (v. aussi RĀMACHANDRA).
SKANDA	L'un des noms de Kârttikeya, 249, 250.
SMARAHĀRA	L'un des noms de Shiva, 214.
SOMA	Ses caractéristiques, 76 ; comment il

	fut apporté sur terre, 77 ; son mariage, 78 : identifié à la lune, 78, 313 ; séduit Târâ, 79 (v. aussi CHANDRA).
SPARSHANA	L'un des noms de Vâyu, 74.
STHÂNU	L'un des noms de Shiva, 215.
SUBHADRÂ	Sœur de Krishna, 304.
SUBRÂHAMANYA	L'un des noms de Kârttikeya, 253.
SUGRÎVA	Un messenger des démons, envoyé vers Durgâ, 229.
SUPARNA	L'un des noms de Garuda, 324.
SUPARNAKHÂ	Sœur de Râvana, 150.
SUPÉRIORITÉ	de chaque dieu sur les autres, 34
SÛRYA	Un Âditya, 49 ; hymnes à Sûrya, 50 ; récit pouranique de ses origines, 50 ; son mariage, 51 ; il se métamorphose en cheval, 52 ; ses noms, 53 ; ses enfants, 52 ; une planète, 312, 313 (v. aussi RAVI).
SÛRYÂ	L'une des filles de Sûrya, épouse des Ashvin, 59.
SUSHENA	Médecin capable de ressusciter les morts, fils de Varuna, 298.
SVARGA	Paradis d'Indra. 71.
SVARGAPATI	L'un des noms d'Indra, 71.
SVAYAMBHÛ	L'un des noms de Vishnu, 115.

T

TAITTIRÎYA	Textes sacrés, leur origine, 31.
TÂRA	Un chef des singes, 146.
TÂRÂ	Épouse de Brihaspati, 79 ; l'un des noms de Durgâ, 227, 237.
TÂRAKA	Un démon, 198.
TÂRIKA	Un démon, 251.
TÂRINI	L'un des noms de Durgâ, 230.
TEMPS	Divisions du temps, 261.
TRIADE VÉDIQUE	Composition de la Triade védique, 34, 41.
TRIDENT DE SHIVA	Son origine, 52.
TRIAMBAKA	L'un des noms de Shiva, 215.
TULASÎ (ou TULSÎ)	Plante sacrée, 340.
TVASHTRI	Identifié à Vishvakarman, 80 ; son fils Tvashta (Vishvarûpa) tué par Indra. 80 ; affronte Indra, qui le tue, 81 ; artisan des dieux, 81.

U

UMÂ	Épouse de Shiva, 217 ; une combinaison de deux divinités distinctes, 218 ; sens originel de ses noms récents, 219 ; premier récit de ses origines, 219.
USHAS	L'Aube, 61. Origine et attributions, 61 ; hymnes védiques à l'Aube, 62.

V

VÂCH	Déesse de la parole, identifiée à Sarasvatî, 77.
VACHE D'ABONDANCE	141.
VÂHANA	Les <i>vâhana</i> , véhicules des dieux, 323.
VAHNI	L'un des noms d'Agni, 47.
VAIKUNTHANÂTHA	L'un des noms de Vishnu, 115.
VAISHRAVANA	L'un des noms de Kuvera, 285.
VAISHRAVAS	L'un des noms de Pulashtya, 285.
VAIVASHVATA	L'un des noms de Yama, 88.
VAKA	Un Asura tué par Bhîma, 304.
VÂMANA	Cinquième <i>avatâra</i> de Vishnu, 134.
VÂNARA	Nom du peuple des singes qui ont aidé Râmachandra, 153.
VARÂHA	Troisième <i>avatâra</i> de Vishnu, 127.
VARUNA	Ses caractéristiques, 54 ; sacrifices humains en son honneur, 56 ; dieu de l'océan, 57 ; culte rendu à ce dieu en période de sécheresse, 56 ; apporte son aide aux dieux, 58 ; refuse d'accéder à la prière de Râma, 296.
VASISHTHA	L'un des fils de Brahmâ, 280.
VÂSUDEVA	Père de Krishna, 162.
VÂTA	L'un des noms de Vâyu, 74.
VÂYU	Divinité de l'orage, 73 ; son portrait, 74.

VEDA	Nom des plus anciens textes de l'Inde, 29.
VEDAVATÎ	Incarnation antérieure de Sîtâ, 148.
VIJAYÂ	L'un des noms de Durgâ, 230 ; l'une des épouses de Yama. 86.
VÎRABHADRA	Émanation de Shiva.
VÎRÂDHA	Géant tué par Râmachandra, 150 ; maudit par Kuvera, 287.
VISHNU	Le préservateur, 108, 110 ; supérieur aux autres dieux, 109 ; Shiva admet cette supériorité, 110 ; raison de ses nombreux <i>avatâra</i> , 111 ; bienfaits retirés de son culte, 113 ; prééminence non reconnue à l'époque védique, 113 ; ses <i>avatâra</i> , 120 ; vaincu au combat par Jâlandhara, 320 ; affirmation de son identité avec Brahmâ, 127.
VISHVAMBHARA	L'un des noms de Vishnu, 115.
VISHVAKARMAN	Architecte de l'univers, identifié à Tvashtri, 80 ; fait la statue de Jagannâtha, 195.
VISHVÂMITRA	Un ermite, 146.
VISHVARÛPA	L'un des fils de Vishvakarman, 80.
VITIHOTRA	L'un des noms d'Agni, 47.
VIVASVAT	L'un des noms de Sûrya, 53.
VRITRA	Démon créé par Tvashtri pour tuer Indra, afin de venger la mort de son fils Tvashtri, 68 ; tué par Indra, 68.

VRITRAHA	L'un des noms d'Indra, 71.
VYÂSA	Un <i>rishi</i> , 29.
Y	
YÂDAPATI	L'un des noms de Varuna, 58.
YÂDAVA	Lignée de héros du <i>Mahâbhârata</i> , 300.
YAJNESHVARA	L'un des noms de Vishnu, 115.
YAKSHI	Épouse de Kuvera, 288.
YAMA	Dieu de la mort, 82 ; son origine, 82 ; son royaume, 83 ; hymnes en son honneur, 84 ; son mariage, 86 ; sa rencontre avec Sâvitri, 87.
YOGANINDRA	Énergie de Krishna, 162.
YUDHISHTHIRA	L'un des fils de Dharma, 302 ; son portrait, 302 ; roi d'Hastinapura, 303.
YUGA	Les quatre yuga, ou cycles cosmiques, 261.

Table des Matières

Page de Copyright	2
Page de titre	3
Sommaire	4
INTRODUCTION	6
PRÉFACE A LA PREMIÈRE ÉDITION	15
PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION	18
PREMIÈRE PARTIE - LES DIVINITÉS VÉDIQUES	20
CHAPITRE I - LES VEDA	21
CHAPITRE II - LES DIEUX VÉDIQUES. GÉNÉRALITÉS.	25
CHAPITRE III - DYAUS ET PRITHIVÎ	28
CHAPITRE IV - ADITÎ ET LES ÂDITYA	31
LES ÂDITYA	32
CHAPITRE V - AGNI	34
CHAPITRE VI - DIVINITÉS DU SOLEIL OU DE LA LUMIÈRE	42
1. SÛRYA	42
2. PÛSHAN	46
3. MITRA ET VARLTNA	48
4. LES ASHVIN	52
5. USHAS	55
CHAPITRE VII - LES DIVINITÉS DE L'ORAGE	61
1. INDRA	61
2. INDRÂNÎ	68
3. PARJANYA	69
4. VÂYU	70
5. LES MARUT	71
CHAPITRE VIII - SOMA	74
CHAPITRE IX - TVASHTRI OU VISHVAKARMAN	79
CHAPITRE X - YAMA	82
DEUXIÈME PARTIE - LES DIVINITÉS	90

POURANIQUES

CHAPITRE I - LES PURÂNA	91
CHAPITRE II - BRAHMA	94
CHAPITRE III - BRAHMÂ ET SARASVATÎ	98
BRAHMÂ	98
SARASVATÎ	104
CHAPITRE IV - VISHNU ET LAKSHMÎ	110
VISHNU	110
LAKSHMÎ	118
CHAPITRE V - LES INCARNATIONS OU AVATÂRA DE VISHNU	123
1. MATSYA, LE POISSON	123
2. KÛRMA, LA TORTUE	128
3. VARÂHA, LE SANGLIER	130
4. NRISIMHA, L'HOMME-LION	133
5. VÂMANA, LE NAIN	138
6. PARASHURÂMA, RÂMA A LA HACHE	142
7. RÂMACHANDRA	147
8. KRISHNA	168
8A. BALARÂMA	183
9. BOUDDHA	186
10. KALKÎ	203
JAGANNÂTHA	205
CHAITANYA	208
KÂMADEVA	210
CHAPITRE VI - SHIVA	216
PANCHÂNANA	230
CHAPITRE VII - UMÂ	232
PÂRVATÎ	235
DURGÂ	239
LES PRINCIPALES FORMES DE DURGÂ	247
LES SHAKTI	257
CHAPITRE VIII - LES FILS DE SHIVA ET PÂRVATÎ	259
1. GANESHA	259

2. KÂRTTIKEYA	267
CHAPITRE IX - LE RÉCIT POURANIQUE DE LA CRÉATION	273
CHAPITRE X - LA DIVISION DU TEMPS DANS LES PURÂNA	281
TROISIÈME PARTIE - LES DIVINITÉS INFÉRIEURES	287
CHAPITRE I - LES DIVINS RISHI	288
1. BHRIGU	288
2. PULASHTYA	291
3. PULAHA	292
4. KRATU	292
5. ÂNGÎRAS	292
6. MÂRÎCHÎ	292
7. ÂTREYA	293
8. DAKSHA	294
9. VASISHTHA	299
10. NÂRADA	301
CHAPITRE II - KUVERA	305
CHAPITRE III - LES DEMI-DIEUX DU RÂMÂYANA	309
1. SUGRÎVA	309
2. HANUMÂN	314
3. NALA	317
4. NÎLA	319
5. SUSHENA	319
CHAPITRE IV - LES DEMI-DIEUX DU MAHÂBHÂRATA	322
CHAPITRE V - LES PLANÈTES	336
CHAPITRE VI - LES ASURA	341
JÂLANDHARA	343
CHAPITRE VII - OISEAUX ET ANIMAUX SACRÉS	349
GARUDA	350
JATÂYUS ET SAMPÂTI	355
CHAPITRE VIII - GANGÂ	359
CHAPITRE IX - LES ARBRES SACRÉS	368

CHAPITRE X - DIVINITÉS MINEURES DIVERSES	371
1. SHĪTALĀ	371
2. MANASĀ	372
3. SHASHTĪ	373
4. LE SHĀLAGRĀMA	374
5. LE DHENKĪ	375
6. KA ? QUI ?	376
CHAPITRE XI - LES ÊTRES SURNATURELS, MAIS NON DIVINS	378
LES APSARĀS ET LES GANDHARVA	378
LES RĀKSHASA	380
LES DIVINITÉS JAĪNS	382
NOTES	385
INDEX	441